ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 29 (n°85-90), Bruxelles, 1er octobre-15 décembre 1912.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

TOME XXIX — VIIIe ANNÉE

N° 85 — 1er OCTOBRE 1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Albert Counson . . *La Belgique romano-germanique* . 5
Georges Virrès . . *Le Cœur timide* 10
Aug. Vincent . . . *Hadewige* 24

A travers la Quinzaine :

Aug. Vierset : *Les Faits et les Idées*, 33. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 39. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 46. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 51. — **Paul André** : *La Prose et les Vers*, 59. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 62. — **Franz Hellens**. *Les Salons et les Ateliers*, 67. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 72.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **Maurice Collard, V. Simonin, Eugène Smits.**

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	**12 fr.**	**7 fr.**
ÉTRANGER	**15 fr.**	**9 fr.**

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, RUE DANTE

Depuis le 1er octobre 1912

LA BELGIQUE

Artistique et Littéraire

paraît le 1er et le 15 de chaque mois en livraisons illustrées de 80 à 100 pages.

ABONNEMENT { **12 francs par an** / **7 francs pour six mois**

(partant du 1er octobre ou du 1er avril)

LE NUMÉRO : **60 centimes**

chez tous les libraires.

Bulletin de Souscription

à renvoyer aux bureaux de la Revue

26-28, rue des Minimes, BRUXELLES

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de { *un an* / *six mois*
à **LA BELGIQUE Artistique et Littéraire**, *cet abonnement prenant cours le* .....

Signature :

Nom : .....

Adresse : .....

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME VINGT-NEUVIÈME

Octobre — Novembre — Décembre

1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

TOME VINGT-NEUVIÈME

OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1912

BRUXELLES
26-28, Rue des Minimes, 26-28

LA BELGIQUE ROMANO-GERMANIQUE

On dit souvent que le rôle spirituel de la Belgique est celui d'intermédiaire entre la pensée romane (1) et la pensée germanique. On dit vrai. Mais quel est le sens précis de ce commerce de transit intellectuel ? par quels procédés la Belgique combine-t-elle les idées exprimées en français et les idées exprimées en allemand? Autrefois le latin, langue internationale, servait merveilleusement le cosmopolitisme littéraire et la pensée belge : Albert de Cologne pouvait enseigner à l'Université de Paris, Siger de Brabant aussi : tous deux parlaient latin. Par la suite, les écrits des Pays-Bas qui ont influencé la pensée humaine ont été rédigés en latin : l'*Imitation de Jésus-Christ*, les œuvres d'Erasme, celles de Grotius, de Jansenius et de Spinoza. Mais depuis que les idiomes vulgaires ont dépossédé la langue du culte et du savoir, que devient la Belgique entre l'Allemagne germanisante et la France francisante ? Dans quelle mesure favorise-t-elle l'échange intellectuel entre ses voisins de l'Est et ceux du Midi ? Et d'abord, quelles sont les denrées morales susceptibles d'exportation ?

***

La pensée allemande est faite et représentée surtout par des écrivains de confession protestante ; la prose allemande moderne est fondée par la *Bible* de Luther, et l'Empire allemand proclamé en 1871 est le cadre civil d'un monde moral où résonne le Choral de Luther, où les Allemands craignent le Dieu de Salomon et n'ont point d'autre crainte, où le protestantisme défend la nation mieux que les forteresses, où des fils de pasteurs font la littérature, où l'exégèse alimente les polémiques et les philosophies, où Dieu est pour les Allemands, crée le fer et veut la libération de 1813, les succès de 1870 et les canons Krupp.

(1) Voir A. Counson. *La Pensée Romane. Essai sur l'esprit des littérateurs dans les nations latines*, 1 volume 1911, Louvain, Uytspruyt.

La pensée française est faite et représentée surtout par des auteurs nés dans la religion catholique, mais beaucoup moins préoccupés de théologie que de politique, de divertissement et d'instruction. La prose française moderne est fondée par Rabelais, selon qui mieux vaut de rires que de larmes écrire. Le classique le plus populaire, La Fontaine, estime qu'en France la seule règle est de plaire. Après avoir été préparée par l'Eglise romaine et son mandataire le roi très chrétien, la France moderne se laïcise, se débaptise et se défrancise pour devenir grecque et romaine, civique, révolutionnaire, libertaire, égalitaire, républicaine. La pensée française donne aux nations voisines le vocabulaire national, libéral, démocratique. Alors qu'en Allemagne la plus belle page de l'histoire nationale est l'épanouissement de la littérature, et que celle-ci précède et prépare l'unité allemande, en France, c'est l'histoire nationale qui forme le plus beau poème, et c'est le Code civil qui forme la prose la plus goûtée.

Entre deux nations de types différents, comment la Belgique a-t-elle associé les hommes, les œuvres et les pensées de l'une et de l'autre ?

* * *

Elle a commencé par sa dynastie, faite d'un roi allemand, protestant, et d'une reine française, catholique. Léopold 1er s'est le plus souvent exprimé en français dans ses discours publics ; mais la religion qu'il avait apportée de Cobourg, et qu'il n'a point transmise à ses enfants, a eu des conséquences littéraires. Léopold Ier prit comme chapelain et bibliothécaire un pasteur originaire de Cobourg, Scheler. Le fils de celui-ci, Auguste Scheler, devint à son tour bibliothécaire et précepteur de nos princes ; et il fut à Bruxelles l'intermédiaire littéraire le plus actif entre les deux langues voisines. Il donnait à des publications allemandes des articles relatifs à la Belgique, il présentait en français les résultats des travaux allemands consacrés à la philologie romane. Il éditait les vieux auteurs français de notre pays, et il publiait un *Dictionnaire d'étymologie française* qui mérita la faveur du public et l'estime de Littré, Diez, Mommsen, Brunot.

Il achevait le dictionnaire wallon de Grandgagnage, et devenait le premier lauréat du prix décennal de philologie.

* * *

De la France républicaine et impériale, la Belgique avait conservé quelques hommes, et beaucoup d'institutions.

Le fils d'un soldat de Napoléon, Henri Conscience, naquit en 1812 à Anvers, d'une mère flamande. En lisant les notes néerlandaises ajoutées à un Guichardin, il sentit sa vocation de romancier historique, et devint le Walter Scott du nouveau royaume, en langue néerlandaise, celle qu'on avait appelée langue belgique.

Quant à la Constitution du nouvel Etat, elle s'inspire des principes de la Révolution, de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Elle considère tous les pouvoirs comme émanant de la nation, et tous les citoyens belges comme égaux devant la loi. Elle parle de liberté individuelle comme un écolier qui a lu des textes français. Et telle quelle, la Constitution belge a fait dans sa prime jeunesse l'admiration des Allemands pensifs qui à Gœttingen et ailleurs subissaient encore l'absolutisme. La liberté accordée aux catholiques belges a fait rêver aussi les catholiques allemands exposés à l'intolérance évangélique. La Belgique hospitalière a été, d'autre part, le refuge des Français expulsés par Napoléon III ou par M. Combes. Car elle avait pris au sérieux et même s'efforçait de pratiquer le mot de liberté emprunté au lexique français.

* * *

Dans l'interprétation du monde physique et moral, par la philosophie et l'histoire, il est arrivé aux Belges de mettre en français des idées germaniques. Les traducteurs sont les chevaux de relais de la civilisation, disait un Russe. La Belgique est le premier relais entre le Nord et le Midi. C'est peut-être dans la traduction française faite par Emile de Laveleye que Leconte de Lisle a pris la matière de ses récits scandinaves. C'est en traduisant Novalis, à coup sûr, que Maeterlinck a médité les idées du romantisme allemand. C'est en présentant les *Disciples à Saïs* qu'il égale « les grands trésors de l'inconscience »

à « ce que Schopenhauer et Pascal nous ont révélé ». Il admire là « combien les voies de l'âme humaine divergent vers l'inaccessible ». « Parce que nous aimons avant tous les maîtres de la raison ordinaire : Kant, Spinoza, Schopenhauer et quelques autres, ce n'est pas un motif pour repousser les maîtres d'une raison différente qui est une raison fraternelle, elle aussi, et qui sera peut-être notre raison future... J'ai vu miroiter à l'horizon des œuvres de Ruysbroeck les pics les plus bleuâtres de l'âme, tandis qu'en celles d'Emerson les sommets les plus humbles du cœur humain s'arrondissaient irrégulièrement. Ici, nous nous trouvons sur les crêtes aiguës et souvent dangereuses du cerveau; mais il y a des retraites pleines d'une ombre délicieuse entre les inégalités verdoyantes de ces crêtes, et l'atmosphère y est d'un inaltérable cristal ». Et pour avoir mis le mysticisme des Germains romantiques dans la prose française que lui avaient enseignée les Jésuites de Gand, Maeterlinck a enrichi la sensibilité contemporaine.

Taine ne disait-il pas en 1860 que la grande affaire des auteurs français serait de repenser les idées élaborées par l'Allemagne de 1780 à 1830 ? Le projet n'était pas si sot, car Renan mit en français l'exégèse allemande; Taine lui-même adapta au public parisien l'histoire littéraire, le déterminisme et la sagesse de Thomas Graindorge, docteur en philosophie de l'Université d'Iéna ; Gaston Paris, revenu de l'Université de Bonn, introduisit la philologie romane ; Sully Prudhomme rima le dialogue du cœur et de l'intelligence, les pensées de Faust et de Kant.

A ce grand travail d'adaptation et de communication spirituelle, à l'échange germano-latin ont collaboré les Belges qui comptent dans la république des lettres. Aujourd'hui, personne de ceux qui étudient un coin quelconque du monde physique et moral, ne peut se dispenser de lire le français et l'allemand. Dans la littérature cosmopolite, nécessairement polyglotte, l'avantage des Belges est de n'avoir pas de langue nationale et par conséquent pas de préjugés linguistiques :

> Nations ! mot pompeux pour dire barbarie !...
> Chacun est du climat de son intelligence ;
> Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
> La vérité, c'est mon pays !

Déjà Benjamin Constant considérait comme caractéristique des Belges le penchant à l'érudition. Le Belge, nécessairement, lit des auteurs qui sont du Nord et qui sont du Midi, qui sont de Germanie et qui sont de France. Car le créole formé par la romanisation d'un idiome germanique, le marollien de Bruxelles, n'a pas réussi comme l'anglais à se faire une grande littérature. Et l'immense pays de la vérité, faute de volapuk intellectuel, se répartit encore en provinces dialectales, idiomatiques.

L'*Histoire de la Belgique* de H. Pirenne a beau utiliser également l'érudition allemande et l'érudition française, elle n'est pas écrite en belge, et elle paraît successivement en traduction allemande dans une collection allemande, et en français dans l'édition de Bruxelles.

Pareillement, tous les livres dignes d'attention publiés en Belgique sont écrits en français ou en flamand, mais aucun jusqu'ici n'est l'œuvre d'un auteur qui ne sait qu'une langue. L'homme d'une seule langue serait aussi dépourvu et aussi suspect que jadis le scolastique d'un seul livre. Et l'écrivain qui ne connaîtrait que l'idiome maternel, serait incapable d'enrichir celui-ci.

Le Belge est plus heureux qu'Ulysse : car il a des chemins de fer qui relient beaucoup de villes, et il n'a qu'à écouter ses voisins, à apprendre leurs langues et à lire leurs livres pour connaître l'esprit des nations.

ALBERT COUNSON.

LE CŒUR TIMIDE...

Les Hérin, qui comptent parmi les représentants les plus fortunés de la bonne société, jouissent d'une réputation flatteuse; leurs relations sont choisies, leur domaine est giboyeux, et quand, au matin, les chasseurs partent pour le Valvert, ils entrevoient une agréable perspective de distractions.

On arrive vers huit heures, et comme nous nous trouvons en Belgique où les estomacs sont plus exigeants qu'ailleurs, on déjeune immédiatement de viandes chaudes et de légumes. On mêle le vin, le café, le thé, les liqueurs. Chacun raconte sa petite histoire de la veille, qui ne sort pas du rayon consacré à Saint-Hubert. M^me^ de Hérin, vêtue d'une matinée violette soutachée de noir et garnie de dentelles, fait déjà les honneurs avec sa bonne grâce habituelle. Son mari s'énerve un peu, à cause de Gaston de Fex qui est en retard.

— A-t-on idée d'arriver à cheval...! fait M. Verslissen.

— C'est le dernier représentant d'une race qui meurt, honorons-le! déclame, avec une solennité comique, le petit Ulric de Hamel.

Au trot de son alezan brûlé, le baron Gaston de Fex apparaît devant le perron du château. Il est suivi d'un domestique harnaché comme un homme de guerre.

— Vous vous faites désirer, mon cher, dit l'un des invités.

Fex descend de sa monture, et le spectacle auquel il accoutuma ses amis depuis sa lointaine jeunesse, leur est de nouveau offert. A cause de la transpiration de son cheval, le baron se trouve culotté mi-partie de noir et mi-partie de blanc. Cela n'est pas joli, ni ragoûtant. Enfin, on est habitué.

— Dépêchez-vous, dépêchez-vous..., insiste Verslissen.

Verslissen a toujours été un chasseur infatigable et pressé. Il tire comme une savate, c'est le type de la mazette. Mais il nourrit l'espoir d'accomplir exceptionnellement des prouesses; cette idée le tenait à partir de son premier port d'armes et elle ne s'est jamais réalisée. On

a vu, par extraordinaire, de mauvais fusils figurer en bonne place au tableau, et Verslissen attend toujours son tour.

Darblais, Ulric et Pierre échangent des considérations cynégétiques. Ulric, aspirant viveur, Darblais, tendre fiancé, et Pierre, accaparé par les pensées que l'on sait, ne portent intérêt, en ce moment, qu'au poil et à la plume.

Fex met les bouchées doubles, avale, s'engoue, tousse, tandis que les gros souliers de ses compagnons résonnent sur le parquet avec un bruit inaccoutumé.

Les chiens galopent à travers les pelouses, le nez dans l'herbe et la queue victorieuse; il y en a qui font les galantins, d'autres au contraire se battent comme des portefaix et roulent sur le sol en hurlant.

— Ici, Duc! Diane! Stop! Fly!

Des coups de sifflets ponctuent ces appels qui, loin de calmer les chiens, les excitent davantage.

Deux gardes-chasse à barbe de patriarches et le groupe des porte-carniers attendent que M. de Hérin ait donné le signal du départ. Il est debout, dans un costume de coutil bleu, allumant une courte pipe; les jeunes gens grillent des cigarettes, en riant. M. de Fex, qui s'essuie la bouche, dit des choses aimables à la châtelaine. Elle a le plus gracieux sourire que l'on puisse rêver; ses cheveux blancs encadrent un visage plein de fraîcheur.

— Nous y sommes?

Le chevalier prend les devants avec Asberg; mais avant de se mettre en route, tous les chasseurs se retournent du côté de M^me^ de Hérin qui répond à leur salut, et s'écrie :

— Je ne vous souhaite pas bonne chance, puisque vous êtes superstitieux!...

Le temps était gris, il soufflait un petit vent du sud, la nuit avait laissé quelque rosée dans les remises, juste ce qu'il fallait pour que les chiens eussent du nez.

On arriva dans la plaine.

— Le rendez-vous est à midi et demi au cabaret du Tournebride, déclara Hérin. Nous ne tirons, ce matin, que deux lièvres par tête. Mes gens ont reçu des instructions et ils vous conduiront où vous devez être. A bientôt, Messieurs.

Verslissen fut aussitôt accaparé par le bonhomme chargé de sa carnassière et qui, selon les vœux de M. le chevalier, allait trimbaler cet invité du côté des limites, dans la

partie la moins giboyeuse de la chasse. Verslissen était envoyé régulièrement « à la moutarde » et il ne s'en plaignait pas; ayant moins l'occasion de tirer, il avait moins à se reprocher sa maladresse.

Les vrais fidèles connaissent cette forte sensation, cette ample joie à prendre la plaine, le matin d'une belle journée. Tout est frais, tout est renouvelé, l'impression physique de se retremper dans un plaisir, qui s'accorde avec la nature, stimule le sang et fortifie les nerfs.

Le vent vient de face et favorise l'arrêt des chiens, on a battu les trèfles trop mouillés, on a foulé le chaume trop nu, on entre dans un champ de pommes de terre, et tout vous dit que les perdreaux vont se lever en peloton serré. Votre pointer donne des signes non équivoques; soudain un bruit de rafale : la compagnie part et vous faites votre doublé.

Il s'agit de ne pas perdre le gibier de vue. Les perdreaux sont déjà loin; ils rasent les luzernes, ils s'abattent. Le porte-carnier, qui a généralement de meilleurs yeux que son maître, va le conduire droit sur la compagnie. Vous vous sentez des jambes de sept lieues, vous iriez jusqu'au bout du monde. Dans les alentours, d'autres chasseurs tiraillent, toute la campagne devient retentissante; des paysans abandonnent le travail pour suivre la partie.

— Gare haut! Gare haut!

Les cris vous préviennent. Des oiseaux passent à grande vitesse. C'est l'un des plus jolis coups de fusil que la descente d'un perdreau venu de loin et lancé à toute volée.

La chaleur s'épand avec le soleil qui a percé les nuages, les perdreaux vont tenir; dispersés maintenant, ils se lèveront un à un. La chasse devient une fièvre, un massacre, les chasseurs n'ont que le temps de remplacer leurs cartouches et ils se sentent une âme passionnée.

« — La chasse et les femmes! » disait un vieux beau qui n'avait vécu que pour la joie des sens. Mais il mettait la chasse en premier lieu, obéissant sans doute à un lointain atavisme, à la loi qui gouvernait l'homme, son ancêtre, entouré de dangers, défendant sa vie contre les fauves, et trouvant dans la chasse ses principales ressources.

Il y a aussi, plus simplement, dans cet ardent plaisir, la satisfaction qui résulte de l'adresse récompensée. C'est ce qu'éprouvait Asberg, en ramassant un râle des genêts, qui avait longtemps affolé son chien dans un champ de

betteraves. Il l'avait tué, au jugé, lançant son plomb à travers une haie devant laquelle l'oiseau était parti.

Réussir auprès des femmes, cela se rapprochait peut-être du coup d'œil, du sang-froid, de la décision que requérait la poursuite du gibier. Ulric de Hamel tirait à merveille, Pierre qui vint à passer, son hammerless sur le dos, surveillant la manière dont la chasse était dirigée par les gardes, ne put s'empêcher de lui crier : Bravo!

Deux invités, les frères Libier, allaient de pair, d'un pas mesuré; on eût dit des automates, tant leurs mouvements étaient comme réglés d'avance. Ils pressaient la gâchette, au moment où ils épaulaient; d'un geste sec, ils faisaient basculer le fusil, ils soufflaient dans le canon, y glissaient une nouvelle cartouche, et recommençaient les mêmes exercices. Leurs carniers étaient gonflés.

Darblais couvrait quinze kilomètres à l'heure sans trop s'essouffler, mais il passait, la plupart du temps, à côté du gibier.

A midi, Verslissen, ayant occis ses deux lièvres, fut animé du fol espoir de rapporter aussi une caille, que son chien fit lever cinq fois. Il brûla dix cartouches et renonça à ce volatile invincible.

Comme il arrivait devant le Tournebride du rendez-vous, un chasseur, le chevalier de Rinder, bon fusil et parfait imbécile, l'interpella :

— Dites donc, nous avons cru à la petite guerre, là-bas, du côté où vous couriez la plaine... Vous vous êtes donc rencontré avec les Cosaques? A moins que... (il tâta insolemment la gibecière de Verslissen). Mais non, c'est bien cela, vous ne rapportez pas de perdreaux, c'est bien cela... Vous étiez à la guerre!...

Verslissen ne se vengeait des propos déplaisants, dont M. de Rinder avait l'habitude, qu'en méprisant, dans son for intérieur, celui qui les émettait.

Il le regarda d'un air qui voulait dire : Tu tires mieux que moi, mais tu es bête, incommensurablement bête. Il se ressouvint aussi que Rinder avait empoché jadis deux soufflets au cercle, et cette pensée lui soulagea l'âme.

A table, Hérin affirmait :

— Il y a moins de plume que l'an dernier

On protestait à l'unisson.

— Vous avez vu mes ronces... non?

— Si, j'ai remarqué... fit Verslissen, qui se croyait très observateur.

— Sans cette précaution, on eût tout raflé en une nuit.

— Et le bac à lumière?

— Dangereux pour les lièvres seulement...

— Sans doute, mais que faites-vous?

— Mes gardes tirent dessus, droit dessus... Tant pis! Je dépense, bon an mal an, assez de beaux billets pour avoir le droit de protéger efficacement mon gibier.

— Moi, dit M. de Rinder, j'ai persuadé à mon curé que le braconnage est un péché. Il a dû céder à mon argumentation.

— Cela ne m'étonne pas, souligna Verslissen, d'une voix qu'il essayait de rendre ironique.

— Tâchez qu'il s'en souvienne à Pâques!... jeta Darblais.

— Comment, vous vous imaginez que notre ami Rinder voudrait avoir sur la conscience le refus d'une absolution?

— Un si bon chrétien et qui toujours a pratiqué le pardon des injures!...

Cette flèche était lancée par le baron de Fex. M. de Rinder comprit et ne releva pas l'allusion.

Les chasseurs se dépêchaient de vider les paniers à provisions. Il fallait, avant de rentrer, battre de grandes prairies, où bon nombre de perdreaux s'étaient remisés, et où M. de Hérin permettait de tirer le lièvre à volonté.

L'un des Libier expliquait à Asberg :

— Un fusil doit être un peu serré. Vous préférez le canon lisse, parce que vos chances augmentent. Mais votre tir est, d'autre part, bien moins assuré. J'en ai fait l'expérience à Bruxelles, chez Tachman : avec des canons lisses, il y a dix-huit pour cent de coups irréguliers, les plombs se groupent, ils ne s'éparpillent pas uniformément; avec les canons étranglés à l'extrémité, le pourcentage tombe à trois...

— Soit, mais nos jeunes chasseurs et leur doubles choke-bores, à l'ouverture, quand le gibier se lève à quinze mètres...

— Sont ridicules, assurément...

— De même, au bois, lorsque les lapins déboulent entre nos jambes, un tromblon vaudrait mieux que ces armes qui hachent le gibier.

— Le tromblon me paraît exagéré...

— C'est une manière de dire.

Darblais, Pierre et Ulric furent les premiers à la bordure des prairies. Depuis ce matin, ils ne vivaient que pour la chasse; Darblais envoya tout juste un souvenir à sa fiancée, tantôt, quand Ulric lui demanda si sa sagesse actuelle était lourde à porter... Les trois amis entraient déjà dans les prés, et les invités moins ingambes s'alignaient l'un après l'autre, de façon à prendre un grand morceau de terrain en une fois. Les gardes s'étaient mis aux deux ailes et marchaient un peu plus vite que les chasseurs.

Des perdreaux tombèrent sous le plomb impitoyable. On regarda monter dans les airs des faisans bruyants. Les lièvres faisaient aussitôt la culbute dans les herbes. Il y en eut un, cependant, qui passa devant toute la ligne des fusils, qui essuya vingt détonations et ne périt qu'à la dernière. Il y en eut un autre qui servit d'intermède... Aucun plomb ne l'atteignit, et il sauta dans un large ruisseau où le chien de Verslissen l'attrapa à la nage et le rapporta mouillé, mais bien vivant, à son maître. Déjà Verslissen avait pris le lièvre qui gigotait au bout de son bras.

— Fi! criait-on, fi! vous n'allez pas lui donner le coup du lapin!

— Voyons, Verslissen, nous devons lui offrir une mort glorieuse.

— Voulez-vous bien le lâcher!

A contre-cœur, Verslissen desserra les doigts. Le lièvre s'enfuit, tous les chasseurs firent feu, personne ne le toucha. Il sauta de nouveau dans le même ruisseau, le même chien le rattrapa. Verslissen s'en saisit et, tout de suite, prévenant les protestations, il sacrifia la malheureuse bête en lui portant, avec le tranchant de la main, un coup sec derrière les oreilles. Puis, il le tendit à son porteur qui le glissa dans son sac.

Les rires, durant quelques instants, secouèrent maîtres et serviteurs. C'était une de ces histoires que l'on raconterait encore dans vingt ans. Les hommes livrés à ce plaisir de la chasse qui les rapprochait des joies faciles et profondes que donnent la santé du corps, la beauté du paysage, l'ardeur d'une passion si différente des préoccupations journalières, du souci et des complications de l'existence actuelle, ces hommes retrouvaient un esprit vierge, une imagination d'enfant pour s'égayer de simples

choses. Le rire devenait un complément naturel dans la franchise de ce plaisir. Ils reprirent leur marche, précédés des chiens, qui vivaient là, tous ensemble, quelques-unes de leurs plus belles heures.

Pendant que les chasseurs battaient les dernières prairies, le Valvert, sous la direction de Mme de Hérin, terminait ses apprêts. Elle avait veillé à l'arrangement de la table, aux places que les invités devaient occuper. Toutes les fleurs de la saison s'épanouissaient dans les salons. Des domestiques se hâtaient, ils montaient et descendaient sans cesse l'escalier de service, Madame ayant l'œil à tout et relevant, ce soir, la moindre négligence. Les chambres d'amis se remplissaient du soleil couchant, leurs fenêtres ouvertes sur le parc et ses beaux arbres.

On avait été prendre Mlle de Bierges à la gare de Limmel; elle arriverait, chaperonnée par une antique gouvernante. Mme Verslissen et l'imposante baronne de Fex descendirent, presque simultanément, l'une de son coupé et l'autre de son auto. La limousine des Asberg amenait Juliette, et pendant ce temps la voiture qui revenait de la gare approchait du Valvert. Dans les jolis riens que se disent les femmes, un jour où elles sont en toilette et en beauté, il y a une expression vive, un air de légère parade, et parfois un soupçon d'emprunt qui leur vont à ravir. Mme Verslissen avait le charme capiteux des blondes, elle était assez forte; sa gorge blanche, ses bras potelés, le coloris velouté de son visage formaient un ensemble à séduire quelque peintre de la Renaissance, et sans être Rubens ou Jordaens, on pouvait honnêtement admirer cette appétissante Flamande.

Juliette était toute en nerfs, en grâce aristocratique. Ses yeux gris paraissaient aujourd'hui plus profonds encore que d'habitude et ils s'avivaient continuellement d'un éclat, d'une flamme qui éclairaient toute la face, un peu pâle. Dans ses cheveux noirs qui ombrageaient le front et les tempes, un large nœud d'argent retenait sa coiffure ondulée. Quand elle marchait, ses jambes longues, sous le fourreau étroit de la robe, accusaient leurs lignes fermes, et la souplesse de sa taille s'accordait avec chacun de ses gestes.

La voix cuivrée de Mme de Fex couvrait la voix grave de Juliette et le rire ailé de Mme Verslissen. La baronne

avait de la prestance, elle en imposait par l'assurance de son allure et de sa parole. M^lle^ de Bierges, qui entrait au salon, fut un instant intimidée; déjà la maîtresse de maison allait vers elle et l'embrassait :

— Bonjour, Madeleine... (elle lui tenait les deux mains, son visage près du sien)... Donnez-moi vite des nouvelles de votre mère...

— Maman va beaucoup mieux, mais il lui aurait été impossible de m'accompagner.

— Je ne l'ai plus vue depuis Pâques, et c'est ma plus ancienne et ma plus chère amie!

— Dois-je vous dire combien elle regrette...?

— Elle vous amènera au Valvert la prochaine fois... Vous connaissez M^me^ Verslissen, la baronne de Fex... et Juliette d'Asberg?

Juliette d'Asberg lui sourit de ses dents éblouissantes. Elle l'avait jugée tout de suite bonne et simple, intelligente peut-être, sympathique assurément. Mais les jeunes filles n'assistent guère aux battues, et surtout elles ne s'y rendent point seules... Aussi Juliette fit des suppositions, crut deviner, regarda davantage M^lle^ de Bierges, et s'assit près d'elle. La maîtresse de maison eut pour la nouvelle arrivée un coup d'œil presque tendre et que M^me^ d'Asberg surprit. Alors elle sentit le désir immédiat de connaître tout ce que la vie de cette jeune fille avait contenu jusqu'à ce jour. Elle interrogeait ses yeux, elle cherchait dans les contours de ce visage bienveillant et apaisé, des signes dont elle-même ignorait la portée ou l'intention. Elle fit causer M^lle^ de Bierges et regretta presque de la trouver si naturellement simple. C'était un cœur candide, une âme reposée. Elle lui eût dit à brûle-pourpoint : « Pierre ne vous est pas indifférent! » qu'elle l'aurait vue rougir et avouer ce sentiment. Juliette n'en doutait pas, et se dépitait de voir si clairement en elle.

Non, elle n'est aucunement compliquée, songeait la jeune femme en souriant toujours à sa voisine, et, cette fois, son regard se perdait dans une pensée lointaine, une pensée qui alanguit ses yeux...

Les chasseurs, qui avaient terminé leur toilette, descendaient l'escalier, traversaient le vestibule et venaient baiser la main des dames.

Une auto ronfla. Au milieu de cette invasion d'habits noirs, un larbin annonçait :

— Mme de Rinder.

Celle-ci était laide et très riche. Sa coiffure trop apprêtée, trop finie, toute en coques ou en boucles, et les salières de son décolletage, la rendaient même plus vilaine que d'habitude.

— Votre mari est le roi de la chasse, chère Madame...

Rinder ouvrait la bouche, satisfait, vaniteux, inintelligent. Il faisait la roue sur ses grands pieds, le menton relevé par un col immense, et il tâchait d'entrevoir son image dans une glace.

Pierre de Hérin entra, presque affairé, avec l'allure du fils de la maison qui a le sens de sa responsabilité et de son emploi. Il avait veillé au choix des vins, il sortait de la salle à manger et constatait qu'il serait assis entre Mme Verslissen et Mlle de Bierges. Il était trop tard pour changer l'ordre des places. Un peu ennuyé, il présentait ses hommages aux amies de sa mère avec un front grave, mais, devant Juliette, il oublia le restant du monde, et caressa la main qu'elle avançait. Ils se sourirent. Les beaux yeux de Juliette brillèrent, la moustache dorée trembla sur les lèvres de Pierre. Mlle de Bierges, émotionnée, attendait que le jeune homme la saluât et Mme de Hérin trouvait qu'il n'y mettait pas d'empressement.

On passa dans la salle à manger. Si Madeleine de Bierges arrivait avec quelques illusions, il ne fallut pas longtemps pour qu'elle les perdît une à une. Autant la conversation s'était amorcée facilement chez les Vaulois, autant elle traînait à présent. Pierre ne faisait aucun effort, demeurait indifférent, répondait par un oui et un non distraits aux essais pleins d'élan de sa voisine. Elle se tut, attristée, et le pli de sa bouche révélait assez à Mme de Hérin son désenchantement.

Pierre contemplait avidement Juliette, Juliette aux prises avec Ulric de Hamel, et tous les deux très en train. Le godelureau rejetait la tête en arrière d'un air avantageux. Pierre s'étonna que Mme d'Asberg parût prendre plaisir à sa conversation. Une fois, elle lança une exclamation qui lui parvint, malgré le bruit général des voix, et elle se détourna, comme vexée, en agitant vivement son éventail. Qu'avait dit cet Ulric qui montrait une assurance fantastique ?... Un peu fat, sans doute, il devait plaire aux

femmes à cause de ses défauts. Pierre l'envia! Il souhaita posséder sa jactance, sa suffisance, qui le faisaient apprécier, tandis que lui, timide, ne s'exprimait jamais mieux que par le silence...

Mme Verslissen, jusqu'à ce moment, ne s'était pas occupée de Pierre; elle essayait l'effet de ses charmes sur M. Libier, aîné, mais, malgré tout ce que sa personne offrait de tentant, l'imagination du chasseur ne quittait guère la plaine giboyeuse, et il ne s'apercevait point des épaules et il ne se grisait pas du parfum de sa voisine. Quand la belle Mme Verslissen, si blonde et si rose, se souvint de la présence de Pierre, elle l'effleura de son genou en se tournant vers lui. Il réunit ses jambes et s'efforça de les faire disparaître sous sa chaise... Juliette, Juliette seule commandait à sa pensée, et Juliette oubliait sa présence... Il voulut oublier à son tour et se pencha sur la jeune femme blonde, il la respira et ne se sentit pas ému... Elle, trompée à ce jeu, frôla son épaule; il se recroquevilla, tâcha de prendre le moins de place possible, et se jeta toutefois dans un madrigal.

Avec Mme Verslissen, il suffisait d'avoir de la bonne volonté : elle faisait le reste. Leur conversation ne languit point.

La voix de Rinder monta :

— Un jour que je chassais chez Brunne...

C'était la marotte, c'était la fierté de tous ces gens-là que de faire croire qu'ils se voyaient beaucoup avec le comte de Brunne, sénateur de la province, et par dessus tout descendant d'une des plus anciennes maisons de Hesbaye. Dès le XIIe siècle, cette famille se trouvait citée dans les chroniques et dans les récits de tournois. Malgré l'amabilité du comte pour tous ses voisins indistinctement, à quoi l'obligeait sa situation politique, on savait que, seuls, quelques privilégiés au blason vénérable comptaient parmi ses intimes.

Personne ici n'eût avoué cela. Les Hérin devaient leur noblesse à des lettres patentes délivrées vers la fin du XVIIIe siècle dans la Principauté de Liége, après une vacance du trône impérial, par un personnage dont les pouvoirs en pareille matière avaient été abusivement confirmés au Conseil privé du Prince Evêque.

L'arrière-grand-père du baron de Fex actuel acheta, au lendemain de la Révolution, les biens d'une abbaye de

filles nobles, pour un morceau de pain. Devenu puissant, il brûla d'appartenir à cette aristocratie de qui les dépouilles l'enrichissaient ; son petit-fils put enfin réaliser ce rêve de l'ancien jacobin et décrocher le titre qui parait aujourd'hui l'hôte du Valvert, deuxième baron de cette courte lignée. La couronne de M. de Rinder avait une origine papaline; Verslissen et les Libier n'étaient que de souche bourgeoise. Bref, tout ce petit monde, qui occupait une bonne place sur la scène limbourgeoise, ne pouvait prétendre à égaler le gentilhomme aux armes portant les besants des croisades.

— Un jour que je chassais chez Brunne... répéta M. de Rinder. Comme il avait la réputation, cent fois méritée, d'être un raseur, on ne prêta pas la moindre attention à ses paroles, malgré ce que cet exorde eût pu avoir d'impressionnant. Rinder se tut, plutôt vexé. Afin de plaire à sa voisine et de la dédommager du peu de succès de son époux, Hérin tendit une perche au chevalier :

— Donnez-nous donc des nouvelles de votre candidature à la Chambre.

M^me^ de Rinder esquissa un sourire sans desserrer les lèvres, pour ne point montrer sa denture. Elle minauda :

— Je vous en prie, Monsieur, ne le poussez pas dans cette voie. Je le connais; s'il accepte, il est perdu...

Et elle expliquait à M. de Hérin, un peu interdit :

— Mon mari prendrait tout de suite son rôle au sérieux, il serait l'esclave du devoir. Toujours à la disposition de ses commettants, il négligerait ses propres affaires; il oublierait ses intérêts pour ne songer qu'à ceux des autres...

Chacun savait que Rinder, en dehors de la chasse, ne s'intéressait à rien. C'est tout juste s'il détachait, lui-même, les coupons des actions et des obligations qu'il avait trouvées en grand nombre dans la corbeille de noce de sa femme. A quoi d'ailleurs eût pu se consacrer cet homme si dénué d'esprit?

— Un tel rôle, Madame, requiert en effet une certaine grandeur d'âme, appuya Hérin.

— Je vous avoue que j'hésite, concéda Rinder.

La voix moqueuse de Fex retentit :

— N'essaye donc pas, mon vieux Rinder, d'entrer à la Chambre. Voyons, tu ne t'imagines pas un seul instant que tu parviendras à évincer Plumard?

Plumard, c'était le représentant anticlérical de l'arrondissement, pour lequel Fex avait de secrètes sympathies. Le sang jacobin prenait parfois sa revanche sous la peau de ce baron de fraîche date.

Mme de Rinder grimaça, échangea avec M. de Hérin un regard indigné, et dédaigna d'intervenir dans la conversation.

Rinder se contenta d'affirmer, du haut de son col croisé :

— Je serais le candidat d'une foule d'électeurs, auxquels la représentation actuelle ne donne aucune satisfaction.

Mais, comme son contradicteur arrêtait sur lui des yeux gouailleurs, il n'insista plus.

Mme de Hérin, quand elle ne causait pas avec M. d'Asberg ou M. Verslissen, observait Pierre à la dérobée, et son attitude l'ennuyait.

Esseulée, entre ses deux voisins, Madeleine de Bierges lisait et relisait le menu; car si Pierre ignorait sa présence, de l'autre côté, M. Libier, junior, ne sortait de son mutisme que pour proférer, à l'exemple de son frère, quelques axiomes cynégétiques.

La table était brillante, parée de fleurs et de cristaux, un surtout d'argent étincelait sous une statuette de Sèvres, qui eût fait loucher le curé de Limmel.

Mme d'Asberg continuait de trouver Ulric impayable; dans leur coin régnait le plus d'entrain. On eût dit que Juliette cherchait à s'étourdir. Hamel, qui malgré sa fatuité n'était pas un sot, se laissait prendre à cette grâce intelligente et fine; il savourait la souplesse de cet esprit et l'élégance de son allure...

Un silence régna tout à coup... Pas longtemps, car on entendit cette réflexion de M. Verslissen qui, doué d'un accent jalousement local, résumait sans donte un entretien sur la littérature contemporaine :

— Mais enfin, pourquoi ne pas écrire comme on parle?

Ulric et Mme d'Asberg pouffèrent de rire. Tout le monde se leva en même temps que Mme de Hérin. Les invités se dispersèrent dans les salons, dans le vestibule, jusque sur le perron.

Les hommes se hâtaient d'aller fumer. Les dames profitaient du voisinage des glaces afin de rectifier, en passant, un détail de leur coiffure ou de leur toilette.

Les mains dans les poches, les jambes un peu écartées,

Ulric, planté devant Pierre, lui disait entre deux bouffées de tabac :

— Elle est charmante, tout à fait charmante.

Pierre ne répondit pas. Il feignit de se souvenir soudain d'une chose importante, et disparut.

Au demeurant, la chose était importante. Pierre devenait insupportablement jaloux. Il traversa le salon bleu, où Mme Verslissen leva vers lui son visage rose au-dessus de ses épaules blanches. Dans le salon d'été, qui communiquait avec le perron, il aperçut Juliette.

Sans hésiter, il s'avança :

— Si nous sortions?...

Elle parut surprise, et acquiesça cependant :

— Si vous voulez...

Le parc était plein de l'ombre noire des grands arbres et de la clarté lunaire qui recouvrait les pelouses. Le silence semblait infini.

Ils marchèrent rapidement.

— Ne courons pas ainsi, il faut jouir de cette belle nuit...

Juliette s'arrêtait, la lumière du soir ruisselait dans ses cheveux, elle aspira la beauté de cet instant.

— Ah! mon ami...

Mais il l'interrompit sourdement :

— Comme vous vous êtes amusée! Je ne vous ai jamais vue ainsi...

— Vous n'aimez pas que je m'amuse?...

Sa surprise n'était pas apprêtée.

— Je constate simplement... Cet Ulric a donc bien du charme?...

— Mon ami?...

— Quoi?

— Vous parlez sérieusement?

— Je parle sérieusement.

— Alors, je n'y suis plus...

— Je vous dirai tout... Il y a que j'enviais Ulric, ce soir, il y a que j'envie ce qui vous entoure, ce qui vous touche...

— Je rentre...

— Je vous en supplie, encore un mot.

— Non... marchons... et ne parlez plus.

Il entendait le souffle de Juliette qui se précipitait. Tous deux avançaient au hasard, contournant le château; ils

débouchèrent dans l'ancien jardin français, parmi les buis, les ifs, et les parterres géométriques.

Pierre reprenait d'une voix mal assurée :

— C'est vrai que vous partirez dès le début de l'automne?

— Nous hâterons notre départ...

— Eh bien, je ne sais comment j'ose vous parler ainsi... Vous laisserez, vous abandonnerez un pauvre diable de garçon, qui vous doit le meilleur de lui-même. Oui, Madame, je vous exprime très mal ce sentiment, c'est une chose étrange, bienfaisante et cruelle... Croiriez-vous que je m'oblige à certaines actions, en pensant que vous les approuveriez?... Quelle place vous occupez déjà dans ma vie! Ah! si la destinée n'était pas si irrémédiable, comme j'aurais tenté le bonheur, comme j'aurais essayé d'étreindre ce qui m'est défendu à jamais!

La sincérité de cet accent la bouleversa :

— Je ne vous comprends pas, je ne veux pas, je ne puis pas vous comprendre. Rentrons, monsieur...

Il faisait clair comme en plein jour, Pierre voyait ses yeux lumineux, le buste charmant qui ployait, la ligne troublante des jambes qui fuyait le long de la robe étroite. Ses joues brûlèrent.

Juliette ne trouvait plus de paroles à opposer aux siennes.

Pierre suppliait :

— Vous ne devez pas m'enlever cette illusion que, libre, vous auriez pu répondre un jour à ma pensée... Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mais je devais, je devais vous parler ainsi.

Elle eut le courage de se surmonter :

— Vous ne me verrez plus. Adieu.

Il parvint à lui saisir un instant les mains, et le frisson qui le secoua communiquait à son sang une fièvre. Et puis, il fut soudain sans force devant son pauvre amour, devant cette passion sans lendemain.

Juliette s'était dégagée vivement.

La statue d'Eros, blanche sur son socle, au milieu d'un étroit boulingrin, menaçait de la flèche perfide même ceux qui étaient déjà touchés.

GEORGES VIRRÈS.

HADEWIGE

Une Mystique brabançonne du temps de Ruysbroeck.

I

Amor perennis.

En 1838, le monde littéraire, qui commençait alors à étudier sérieusement les œuvres laissées par le moyen âge, vit attirer assez brusquement son attention sur deux vieux manuscrits flamands conservés à la Bibliothèque de Bourgogne. C'étaient des copies légèrement différentes d'un recueil d'écrits mystiques en prose et en vers, ne portant aucun nom d'auteur; elles provenaient toutes deux du prieuré de Rouge-Cloître, dans la forêt de Soignes.

Le philologue allemand Mone, au cours d'un voyage d'études aux Pays-Bas, avait copié les deux manuscrits tout entiers; il en publia quelques vers, se réservant de donner par la suite une édition complète de ces œuvres restées inconnues; ce projet ne fut d'ailleurs jamais réalisé.

Quelques mois plus tard, Jean-François Willems publiait une poésie du même recueil dans le *Belgisch Museum;* avec Mone, il pensait que l'auteur était une religieuse du XIII[e] siècle.

Enfin, Snellaert, dans un mémoire sur l'ancienne poésie néerlandaise en Belgique, signalait, lui aussi, ces poésies, ces lettres, ces visions, composées en Brabant, au XIII[e] siècle, par une femme inconnue.

Vingt ans après, Angillis publiait dans le *Vaderlandsch Museum* un article sensationnel; un vieux catalogue des manuscrits existant à Rouge-Cloître au XV[e] siècle, venait de lui révéler le nom de l'auteur de ces œuvres mystérieuses: elle s'appelait *Hadewighe.* Aujourd'hui, les auteurs néerlandais emploient généralement la forme modernisée de *Hadewijch.*

La découverte d'Angillis rendait plus irritant le mystère enveloppant ces vieux écrits. Hadewige n'était citée nulle part directement; Serrure s'efforça de l'identifier avec une

abbesse d'Aywières, monastère de cisterciennes à Couture-Saint-Germain, sur la Lasne; mais il ne présentait aucun argument décisif. Son hypothèse n'est toutefois pas restée sans influence, et aujourd'hui encore, on a gardé l'habitude de dire « Sœur Hadewige ».

En 1875 commença enfin, sous les auspices de la Société des Bibliophiles flamands, la publication des œuvres de la mystique brabançonne. En 1891, le professeur Vercoullie fit connaître l'existence d'un troisième manuscrit, conservé à Gand, et portant, lui, le nom de l'auteur: *Haywige*.

Mais tous les efforts pour individualiser cette femme énigmatique, qui venait prendre d'emblée une place d'honneur dans l'histoire de la littérature néerlandaise, restèrent vains.

Ruelens, inspiré par Stallaert, crut reconnaître en elle l'hérésiarque Bloemardine, qui avait été combattue à Bruxelles par Jean de Ruysbroeck, si nous devons en croire un vieux moine de Groenendael. Cette théorie, attaquée successivement par Van Even, Kalff, de Vreese et Vercoullie, fut défendue par Paul Frédéricq, et reprise, avec certaines modifications, par M. L. Willems; dans l'état actuel de nos connaissances, il semble que nous ne puissions pas l'adopter.

Ainsi, les assauts de l'érudition la plus pénétrante n'ont point entamé le mystère enveloppant Hadewige. Ce que la critique a découvert de plus certain, ce sont des indications presque insignifiantes: c'est que les œuvres de Hadewige étaient connues du disciple de Ruysbroeck à Groenendael, Jean de Leeuw, qui en cite quelques mots; et du mystique néerlandais Henri Mande († 1360-1431), qui en a paraphrasé une ou deux lettres. Et c'est tout.

II

Cette absence d'informations sur la personne de Hadewige a bien de quoi nous étonner. Voilà une mystique dont les œuvres, nombreuses et remarquables, ont été vivement appréciées au XIV^e^ et au XV^e^ siècle : la multiplicité des copies manuscrites le montre bien. Et cependant, aucun auteur de l'époque n'en a rien dit; aucun document ne nous permet d'écarter les plis serrés qui nous dérobent ce visage. Et nous en sommes réduits à scruter les œuvres mêmes et à recueillir patiemment, dans ces pages con-

sacrées essentiellement à la vie intérieure, les rares indications perdues çà et là sur la personne de celle qui les a composées.

Hadewige est brabançonne, à en juger par le dialecte qu'elle emploie. Elle est antérieure au milieu du XIV[e] siècle, puisqu'elle est citée par Jean de Leeuw, mort en 1377. D'autre part, sa poésie décèle une forte influence des poètes français de l'amour courtois; or, c'est sous les ducs Henri III (mort en 1261) et son fils Jean I[er] (1251-1294) que ce genre de poésie eut le plus de vogue en Brabant. Enfin, la langue de Hadewige est presque identique à celle de Jean de Ruysbroeck († 1293-1381). Elle a donc, selon toute probabilité, vécu aux environs de l'an 1300.

C'est dans l'âge mûr qu'elle a composé beaucoup de ses œuvres; elle se plaint fréquemment de la vieillesse qui l'accable; dans toute sa correspondance en prose, le ton décèle la femme d'âge et d'expérience; si elle parle de sa jeunesse, c'est toujours comme d'une époque bien lointaine déjà.

Il est certain qu'elle a vu le jour dans un milieu social élevé. Elle nous apprend elle-même qu'elle a reçu une excellente instruction dès sa plus tendre jeunesse; elle connaît parfaitement le latin; elle a lu dans le texte les principaux docteurs de l'Eglise; elle a été initiée aux secrets de la meilleure littérature, et les sciences physiques et naturelles n'ont pas non plus été négligées.

On a cru que Hadewige était de naissance noble, et l'on s'est plu à la représenter, jeune fille, dans le magnifique décor d'un château féodal; et cela, parce que ses chansons empruntent des métaphores du bouclier, aux armoiries, à la bannière seigneuriale, à la haquenée d'une noble dame, aux défenses d'une place fortifiée. Mais il est clair que ces images ne sont pas nécessairement fournies par les souvenirs personnels de Hadewige; bien au contraire, elles sont visiblement suggérées par les modèles français qu'elle doit avoir eus sous les yeux, directement ou indirectement. Du reste, ce que nous venons de dire de l'instruction qu'elle a reçue s'applique bien plutôt à une jeune fille de la bonne bourgeoisie qu'à une demoiselle noble.

Hadewige, de même que ses correspondantes, a vécu dans une situation aisée; jamais elle ne fait allusion aux difficultés matérielles de la vie; ce n'est pas là, semble-t-il, chose dont elle ait eu à se préoccuper.

Elle se plaint seulement de persécutions dont elle aurait été l'objet; mais les termes qu'elle emploie sont bien vagues, et nous hésitons à prendre ses récriminations à la lettre; d'autant plus que, de son propre aveu, elle n'était guère sociable, et qu'elle semble avoir toujours aimé de vivre à l'écart.

A-t-elle été religieuse, et faut-il continuer à l'appeler « Sœur Hadewige »? Nous manquons d'arguments décisifs, mais certains indices nous amènent à répondre non. Dans ses œuvres se retrouve l'esprit de la personne qui est maîtresse d'elle-même, qui n'est pas tenue par une règle, si lâche soit-elle; elle fait allusion à un temps où elle vivait tranquille et honorée, et auquel elle a mis fin par un isolement volontaire; elle a habité chez certaine correspondante qu'elle projette de rejoindre dans un avenir prochain.

En tout cas, écartons absolument la poétique légende qui en fait une nonne par chagrin d'amour. Nulle part dans les œuvres de Hadewige ne se rencontre la moindre allusion à un amour terrestre personnel; bien plus, elle dit expressément que cet amour ne l'a jamais tentée; dès sa plus tendre enfance, elle s'est donnée entièrement au mysticisme et à ses transports.

III

Les œuvres de Hadewige se composent d'un grand nombre de morceaux relativement peu étendus. Ce sont, en prose, des *Visions* et des *Lettres*, et un *Traité à double forme;* et en vers, des *Chansons* et des *Poésies mêlées.*

Les *Chansons* forment dans cet ensemble un groupe bien séparé. Les *Visions* et les *Poésies mêlées*, comme les *Lettres* proprement dites, se distinguent en général par leur caractère épistolaire. Tous ces morceaux ont été composés pour être envoyés à des correspondantes, jeunes filles et jeunes femmes avec lesquelles Hadewige a entretenu des relations suivies.

Les œuvres de Hadewige ont sans doute été réunies en recueil après sa mort; aux pièces qui ont été réellement expédiées, on a joint quelques ébauches, des brouillons; certains morceaux sont du reste perdus, notamment des *Visions* auxquelles Hadewige fait allusion et que les manuscrits ne reproduisent pas.

IV

Les quatorze *Visions* ne rappellent en rien des œuvres savamment ordonnées comme celles de sainte Hildegarde par exemple. Mais elles forment un recueil très vivant, où Hadewige écrit, au cours de son inspiration, le merveilleux poème de sa vie mystique.

Ses crises extatiques surviennent quand elle est malade, ou bien au milieu de l'exaltation causée par l'approche d'une grande fête, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean d'Hiver, la Noël; elles la prennent généralement le matin, souvent pendant la messe. Elle est alors dans un état morbide dont elle énumère très bien les symptômes : « Mon cœur, dit-elle, et mes veines, et tous mes membres tremblaient, et étaient secoués de désir : et je ressentais une si affreuse et si terrible fatigue, que je croyais ne pas devoir être suffisante à mon Amour » — « Alors me remplit le désir d'amour d'une si terrible fatigue, et d'une si grande douleur, que tous les membres de mon corps semblaient être prêts à se rompre ».

Brusquement vaincue, elle tombe en défaillance, et se trouve transportée dans le calme d'un monde merveilleux. Le décor, emprunté presque entièrement à l'Apocalypse, rappelle les fraîches miniatures que Hadewige pu voir dans ses manuscrits; ce sont des prairies d'un vert irréel, émaillées de fleurettes; des arbres dont on peut compter toutes les feulles et les fleurs; des montagnes au profil estompé. La pureté idéale de l'atmosphère laisse transparaître les plus menus détails des villes et des palais; leurs lignes se brisent et se rejoignent en groupes que nulle perspective humaine ne saurait définir. Çà et là brille, sans que l'on s'en étonne, une roue flamboyante, un trône d'or. Dans ces paysages admirables, Hadewige semble goûter un instant d'ineffable paix. Mais voilà qu'un séraphin s'approche d'elle, et lui explique minutieusement le symbolisme caché dans le moindre objet. L'esprit de Hadewige est doué de puissances nouvelles, car il pénètre tout sans fatigue, il comprend instantanément les mystères qui lui sont révélés. Toutes les choses qu'elle aperçoit, elle les connaît soudain à fond, elle les goûte et les entend d'une manière parfaite. Le temps lui-même a l'air d'être différent de ce qu'il est dans la

vie ordinaire, car les discours prononcés dans une seule vision sont tellement interminables, qu'il faudrait, dit Hadewige, tout un livre pour les mettre par écrit. Au reste, tout ce qu'elle a compris si clairement dans sa vision est tellement au-dessus de l'esprit humain, qu'une fois revenue à elle, elle n'est plus en état de l'exprimer.

Mais Hadewige est femme, et nous ne serons point trop surpris si bientôt, chez elle, l'esprit doit céder la place au cœur. La merveilleuse vision perd de sa clarté, et Hadewige entre plus personnellement en scène à mesure que s'effacent les riches couleurs et les lumières du paysage surnaturel. Un ange lui prodigue les éloges les plus délicieusement flatteurs, des consolations et des encouragements.

Soudain, le Christ se montre à elle dans un appareil éclatant; elle l'entend qui lui parle; elle le voit s'approcher d'elle; et enfin, au point culminant de l'extase, elle s'unit à lui; elle devient elle-même, suivant sa propre expression, Dieu en lui. Son âme s'abîme, après de longs efforts, dans l'Etre infiniment grand, puissant, bon et beau.

Hadewige a les sens trop brûlants pour se contenter de cette union presque intellectuelle; l'illusion d'immatérialité est éphémère, et presque toujours elle est vite remplacée par les effusions d'un amour plus sensuel. Hadewige devient une amante cherchant son amant pour se donner à lui. Les caresses, les baisers, les enlacements la secouent de vibrations si intenses, que tous les hommes, morts et vivants réunis, n'arriveraient point à en faire comprendre les infinies modalités.

Hadewige revient à elle brisée d'émotion. Elle continue à vibrer doucement du charme ineffable de l'amour; elle se ferme de son mieux à tout ce qui est extérieur, afin de sentir se prolonger en elle l'émoi de l'union trop vite terminée.

Contrairement à l'expérience habituelle des visionnaires, Hadewige ne connaît que les apparitions célestes. Pas de diables, pas de démons effrayants. Ce qu'elle voit est délicieux, ineffable, inexprimablement suave et beau. C'est qu'elle ignore vraiment le désir de connaître, primordial chez d'autres mystiques. Elle ressent; elle n'apprend pas. Des discours des anges elle ne garde rien. Elle n'a guère de révélations d'intérêt général; elle est elle-même au centre de sa vision; ce qu'on lui explique

se rapporte à elle, et quand lui sont révélées les voies menant à l'amour, ce n'est point afin qu'elle les fasse précieusement connaître au monde; c'est uniquement pour la guider elle-même vers le but désiré. Tout ce qu'elle croit voir développe et satisfait sa brûlante soif d'amour; elle est essentiellement femme et passive, et dans ses visions perce partout le désir féminin d'être aimée et dominée.

V

Le recueil des *Lettres* nous montre Hadewige dans un état normal, bien différent de celui des *Visions*. Des très nombreuses missives qui furent certainement échangées, 31 seulement nous sont parvenues; toutes sont de Hadewige; et il est bien regrettable, à tous les points de vue, qu'aucune réponse n'ait été insérée dans cette collection. Les lettres ont visiblement été choisies uniquement pour les idées mystiques qu'elles exposent; on en a sans doute écarté beaucoup qui traitaient d'affaires personnelles. Mais telle qu'elle se présente, fragmentaire, mutilée, cette correspondance n'est-elle pas un ensemble presque unique pour les amants du passé? Quelle surprise de retrouver une liasse de billets écrits à la fin du XIII[e] siècle! Liasse d'autant plus précieuse que les pages en sont écrites en langue néerlandaise, dont toute la littérature est encore, en ce moment, exclusivement poétique.

Ce que nos doigts manient, ce ne sont plus, malheureusement, les feuillets qu'ont touchés ceux de Hadewige; ce ne sont que des copies de copies. Nous ne pouvons plus suivre le mouvement même de sa plume, retrouver dans la graphie des parcelles de son caractère, sentir se dégager de ses vraies lettres le vague parfum émanant des choses très anciennes, et par lequel se suggèrent un peu les sentiments du premier possesseur.

Mais scrutons avec d'autant plus de minutie le texte, qui semble nous avoir été transmis assez fidèlement.

Hadewige, qui semble vivre dans un milieu de gens n'ayant avec elle aucune idée commune, emploie son isolement à entretenir une correspondance active avec plusieurs amies, préoccupées comme elle de mysticisme et de perfection. L'une est la confidente préférée, à laquelle on fait part des doutes, des lassitudes, des chagrins; une

autre est une jeune fille que Hadewige guide de ses conseils; une correspondante est supérieure d'un monastère; d'autres ne sont connues que par un nom.

Les 31 lettres roulent sur des questions mystiques, mais avec la plus grande variété. Elles causent, chez celui qui a lu tout d'abord les *Visions*, un étonnement assez vif, tant est grande la différence entre les deux recueils.

Les *Visions* nous ont montré la partie automatique, l'activité psychique involontaire de Hadewige, résultant en partie de ses tendances et de son activité volontaire à l'état normal. Ici, c'est précisément sa personnalité normale qui s'épanouit. La violence des sensations qui flamboient dans les *Visions*, est remplacée par le calme et la pondération d'un esprit méditatif. Le ressort qui anime Hadewige est toujours, assurément, une sorte d'enthousiasme, d'élan irrésistible naissant de son cœur et passant jusqu'à l'esprit; mais cet enthousiasme ne s'épanche plus en torrents de feu. L'Amour mystique n'est plus une impulsion venue on ne sait trop d'où; Hadewige l'enveloppe de considérations orthodoxes; et il apparaît que si l'Amour a reçu chez elle une si grande place, c'est uniquement parce qu'il est la récompense de celui qui veut faire la volonté de Dieu. La lave est toujours incandescente, mais le torrent est endigué, et son cours a pris quelque chose de régulier à quoi l'on pourrait ne pas s'être attendu.

A dire vrai, l'on s'y est tellement mal attendu, que tout le monde connaît la Hadewige des *Visions*, qui est bien un peu aussi celle des *Chansons*, mais que les *Lettres* sont restées presque inaperçues jusque maintenant.

Et pourtant, ce recueil mérite plus d'attention, car c'est lui qui ouvre la marche dans l'histoire de la prose flamande; et du reste, ce n'est pas uniquement son intérêt historique qui en fait la valeur.

Ecrivant un peu au fil des idées, Hadewige n'a emprunté aucun plan traditionnel; sa pensée se développe naturellement; et en même temps, elle rassemble de toutes parts les mots, les tournures, les modes de style que ses fortes lectures lui ont suggérées. Elle arrive ainsi à une forme entièrement originale, naturelle dans son ensemble et savante dans ses éléments, et qui paraît s'adapter d'elle-même à la pensée dès que celle-ci est suffisamment

soutenue par l'inspiration. Après un début un peu hâché, où les phrases, d'abord courtes, se succèdent sans transitions, l'ordonnance devient plus mesurée, la facture plus large, aussitôt que Hadewige ressent l'excitation sans laquelle ses qualités de styliste ne se révèlent pas bien.

VI

Outre les *Visions* et les *Lettres*, nous avons conservé de Hadewige un morceau en prose, généralement appelé *Trait à double forme*, d'un mysticisme curieux.

Le début est une dissertation soutenue par le symbolisme familier à Hadewige. Mais bientôt, celle-ci s'adresse directement à Dieu le Père; dans un discours tout délirant de passion, elle promet de lui donner un baiser, et de consentir à en recevoir un de lui; mais, fiancée au Fils, elle pose les conditions de cet échange mystique : elle ira trouver son fiancé, qui l'attend à l'autel, et ce n'est qu'après avoir été unie à lui en toute perfection qu'elle remplira sa promesse; mais si le Père fait que ces conditions se réalisent, le baiser qu'elle lui donnera sera l'un des plus doux qu'il aura jamais reçus; car même les anges du ciel n'en pourraient donner de semblables.

Le morceau qui est très varié — chargé qu'il est de dissertations symboliques — se termine par une comparaison entre l'état ineffable où se trouverait Hadewige si le Père exauçait ses désirs, et celui de David lorsqu'il dansa devant l'Arche.

Le *Traité à double forme* ne manque assurément pas de caractère, malgré certaines obscurités. Les idées jaillissent avec force, et s'ordonnent en un développement naturel et puissant; et la passion enveloppe ce morceau d'une grande poésie. Le *Traité* se rapproche plus des *Visions* que les *Lettres;* il a sans doute été composé dans l'état d'exaltation où Hadewige devient pour ainsi dire impulsive, et se laisse emporter par une foule d'illusions. L'orgueil qui la caractérise dans les *Visions*, où elle se croit l'objet d'une faveur unique parmi toutes les créatures, apparaît ici comme là.

(A suivre.) AUGUSTE VINCENT.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Patriotisme Belge.

Voici trois ans déjà que pour la dernière fois on vit un survivant des Journées de Septembre apporter sa participation émouvante au Pèlerinage de la Place des Martyrs. Trois ans ! C'est presque une génération scolaire. Aussi, parmi les écoliers qui, il y a quelques jours, commémoraient devant la crypte nos aspirations et nos gloires d'antan, beaucoup sans doute n'ont pas connu la poignante émotion qu'excitait l'apparition, dans le cortège, du groupe clairsemé des vieux Combattants.

La blouse bleue et le bonnet de police légendaires n'évoquent en eux aucun souvenir précis ; et ce serait tant pis, s'il n'était vain de regretter l'inévitable.

La présence des Anciens au dos voûté, aux mains tremblantes, ankylosés par l'âge et les infirmités, mais gardant un éclair de fierté au fond de leurs prunelles usées concrétisait le sens exact de cette manifestation nationale. Ils étaient les témoins de la lutte victorieuse, les ouvriers de l'Heure mémorable, le symbole vivant de la Patrie, l'incarnation de tout un passé auquel nous devons nos libertés les plus chères.

La mélancolie de notre périodique hommage aux victimes, la gravité recueillie de ce rappel des espoirs et des triomphes de jadis s'éclairaient, grâce à eux, d'un rayon d'orgueil patriotique.

En frappant enfin ces centenaires qu'elle paraissait oublier, la mort a rompu les derniers maillons qui nous rattachaient visiblement à une époque déjà lointaine.

Mais il est d'autres liens moins tangibles, aussi sentimentaux et aussi efficaces qui relient entre elles les générations et solidarisent leurs efforts. Ce sont les traditions, la langue, les tendances, les caractères raciques, le souvenir des aïeux et l'amour du sol natal.

« Vous êtes attachés à ce sol, a dit Jaurès, par tout ce qui vous précède et tout ce qui vous suit, par ce qui vous

créa et par ce que vous créez, par le passé et par l'avenir, par l'immobilité des tombes et le tremblement des berceaux. »

Parce qu'elle peut raviver en nous et développer chez nos enfants le sentiment de la patrie, la manifestation de la Place des Martyrs doit être pieusement maintenue. Rien ne doit être négligé pour fortifier l'amour patrial et en alimenter les racines. il n'y a de peuples que les peuples patriotes, et là où s'efface l'idée de patrie, le peuple disparaît par absorption ou assimilation.

Le Belge est-il patriote ? On est souvent tenté de répondre par la négative, et l'indifférence avec laquelle, par exemple, on écoute chez nous la *Brabançonne*, assis et la tête couverte, n'est point de nature à affaiblir cette impression. « Si je n'étais Français, je voudrais être Anglais » disait poliment quelqu'un à un citoyen britannique. « Et moi, si je n'étais Anglais, je voudrais être Anglais » répondit l'autre. Voilà le patriote. Si nous n'étions Belges, voudrions-nous être Belges ?

Que de fois il m'est arrivé d'entendre des compatriotes regretter de n'être pas Français ou Anglais ! En admet-

tant qu'il ne s'agisse que d'exceptions, ce n'en est pas moins un symptôme alarmant. Dans tout autre pays, un gouvernement eût pâti d'une désorganisation aussi complète que celle de notre armée. Chez nous, la crainte de l'invasion n'a pas prévalu contre des soucis d'ordre matériel.

Faut-il citer encore le cas de nos industriels et commerçants exportant leurs produits sous une étiquette étrangère et travaillant ainsi à accréditer, par ce subterfuge fructueux, le renom allemand ou anglais ?

Ah ! certes, notre patriotisme s'accommode aisément des concessions les plus inattendues. Et cependant...

Et cependant qui de nous n'a la fierté de notre histoire, de nos arts, de nos industries ? Qui de nous n'aime à rappeler le rang que nous occupons parmi les nations au point de vue économique ? Les noms de Rubens, de Van Dyck, de Jordaens, de Teniers, des Van Eyck et de Memling, de Rops, de Grétry, de César Franck et de Jan Blockx, de Constantin Meunier et de Lambeaux, de nos grands artistes modernes et contemporains, ceux de Maeterlinck et de Verhaeren, de de Coster et de Lemonnier, de nos savants et de nos inventeurs, les fastes de la Wallonie et de Flandre, les exploits des vainqueurs de Groninghe et des vaincus de Franchimont, l'héroïsme du mineur Goffin, du sergent de Bruyne ou du Père Damiens, l'indomptable énergie de nos explorateurs des forêts équatoriales et des banquises antarctiques, et la splendeur de la Venise du Nord, la grandeur du port d'Anvers et l'importance mondiale d'un Cockerill, toutes ces gloires, à les énoncer, font tressaillir nos fibres les plus intimes et battre plus précipitamment nos cœurs.

Et c'est la preuve que le patriotisme n'est pas encore pour nous une langue morte, un mot vide de sens, et que sous notre froideur apparente, le feu sacré de l'amour du pays couve toujours sous la cendre. Pour qu'il se ranime, il suffit d'un de ces noms ou d'un drapeau tricolore hissé au haut d'un mât dans quelque port étranger.

Car c'est hors frontières que l'on peut le mieux juger de l'intensité du sentiment patriotique. Au cours d'un voyage, vous découvrez tout à coup un de ces sites qui semblent grouper ce que la nature offre pour vous de plus attrayant et de plus parfait. Voilà bien le paysage idéal dont vous avez rêvé parfois sans le moindre espoir de le

rencontrer jamais. La verdure, l'eau, les bois, le ciel, tout s'harmonise au gré de vos désirs. Quelles heures délicieuses on pourrait y passer ; quelle joie de pouvoir y vivre ! Et vous vous y installez sans plus attendre, vous y goûtez des moments délectables, que gâte à peine, tant vous la repoussez vite, la vague appréhension de devoir quitter ce séjour enchanteur. Et cependant, peu à peu, quoi que vous fassiez pour vous absorber dans la contemplation du décor et pour en savourer le charme, voici qu'à votre insu un autre paysage se substitue à celui-là et vous obsède au point de vous rendre insupportable tout ce qui vous en distrait : c'est celui d'un village hennuyer ou flamand, d'une villette brabançonne, d'une ferme mosane, d'un quai liégeois ou gantois, ou le souvenir familier du boulevard Anspach. Et vous voilà pris de la nostalgie du coin de terre qui vous a vu naître, où vous avez balbutié vos premiers mots, passé votre enfance, vécu vos premières joies et vos premiers chagrins, à moins que ce ne soit de cet autre coin de terre où vous ont fixé les hasards de l'existence, où s'écoule le train-train de votre vie quotidienne et où vous attendent ceux qui vous aiment et que vous aimez. Et vous quittez sans regret ce qui vous avait un instant séduit pour regagner au plus tôt le foyer et respirer à pleins poumons l'air du pays.

Mais, dira-t-on, ce n'est pas nécessairement du patriotisme, cela; c'est l'amour du sol natal, de la « petite patrie ». C'est donc déjà du patriotisme; aimer sa petite patrie, c'est commencer à aimer la grande, quoi qu'en ai dit Voltaire qui trouve que plus la patrie devient grande, moins on l'aime. A ce compte-là, comme le fait remarquer Faguet, « comment se fait-il donc que les patries les plus aimées ont été les plus grandes, l'empire romain, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis d'Amérique, l'Allemagne? Le fait me paraît incontestable. La raison du fait est que l'amour de la patrie est surtout une fierté et que si fier que l'on soit, faiblesse humaine, d'un pays qui vous a donné le jour et parce qu'il vous a donné le jour, on l'est encore plus d'un grand pays honoré, respecté, redouté, auquel on a l'honneur et pour ainsi dire la noblesse d'appartenir. »

L'unité de langue peut faciliter beaucoup cette extension de l'amour régional à la grande patrie. C'est elle qui a rendu aisée l'annexion du Limbourg hollandais et celle de

la Savoie. Mais la communauté de la langue n'entraîne pas nécessairement la similitude des caractères, l'identité des croyances, l'uniformité des coutumes. Rien ne ressemble moins à l'Allemand du Nord que l'Allemand du Sud, et l'antipathie de race s'aggrave de la différence de religion. Le tempérament des habitants du pays rhénan s'écarte énormément de la nature des Prussiens de l'Est, et l'unité de langue n'a pas empêché les Saxons de rester hostiles à la Prusse depuis la guerre de Sept Ans jusqu'en 1866.

« Een taal, een volk » n'a donc pas la rigoureuse exactitude d'un axiome. La langue n'est pas un facteur indispensable de l'impérialisme. Les soldats polonais, malgré la sujétion de leur petite patrie, ont vaillamment combattu pour l'Allemagne en 1870. Les Bretons qui avant l'annexion haïssaient la France sont d'excellent Français, de même que les Flamands du Pas-de-Calais. Les Suisses sont ardemment patriotes, qu'ils soient du Tessin, de Zurich ou du canton de Vaud; et les Etats-Unis, malgré l'extrême diversité des races qui composent la population offrent l'exemple le plus typique d'un patriotisme indépendant de la variété des idiomes.

La dualité des langues en Belgique n'est donc pas, à priori, un obstacle à l'épanouissement du sentiment patriotique.

Quand M. Jules Destrée entend nous démontrer qu'il n'y a pas de Belges en opposant l'un à l'autre les deux types distincts d'humanité que sont le paysan campinois et l'ouvrier wallon; quand à la diversité originale commandée par la race, la langue et le sol il ajoute la diversité des conditions économiques de la Flandre agricole et de la Wallonie industrielle; quand il rappelle les divergences des deux races sur la façon de comprendre la vie et l'au-delà de la vie, et quand il en conclut que la Belgique — Etat politique artificiellement composé — n'est pas une nationalité, il se base sur ce principe que c'est la communauté de vie, de mœurs et d'aspirations qui constitue un peuple. En d'autres termes, il n'y a pas de Belges, parce que, quoi qu'en pense M. Edmond Picard, il n'y a pas d'âme belge.

Qu'il n'y ait pas d'âme belge, j'en suis convaincu comme lui. Mais qui pourrait affirmer qu'il existe une âme américaine? Et pourtant les Etats-Unis constituent une

nation où le patriotisme chauvin a des allures outrancières. Qui prétendra, malgré l'unité de langue, qu'il y a une âme italienne? Un abîme sépare le Milanais du Florentin, du Napolitain, du Sicilien ou du Sarde. Nulle communauté de vie, de mœurs ou d'aspirations. Et cependant il y a une nation italienne.

A la vérité, il n'y a pas d'âme commune. « De nos jours, dit justement Faguet, dans une nation où il y a des catholiques, des protestants, des musulmans, des juifs, des spiritualistes, des matérialistes, des sceptiques, des républicains, des monarchistes, des socialistes, comment voudrait-on que tous ces hommes eussent un lien commun et comment l'Etat prétendrait-il imposer à tous ces individus une prétendue âme commune qu'il devrait d'abord supposer et inventer et construire de toutes pièces. Dans les nations modernes, l'âme commune, l'unité morale n'existe pas. »

Il faut donc chercher l'idée de la patrie ailleurs que dans cette unité morale; et nous la trouverons dans un fond commun de souvenirs historiques et artistiques, dans une certaine communauté d'intérêts, dans les avantages que la grande patrie procure à la petite, dans la réciprocité des services rendus et surtout dans le respect de la diversité morale des races. La liberté d'être différent, a-t-on dit, est ce qui maintient unis des êtres qui diffèrent.

C'est du reste, somme toute, l'avis de M. Jules Destrée lui-même : « Pour que cet Etat politique formé de deux peuples distincts puisse poursuivre harmonieusement ses destinées vers une prospérité commune, il faut qu'aucun de ces deux peuples ne soit lésé, ou ne puisse se croire lésé, au profit de l'autre. »

Or, si l'équilibre a été rompu, au début de notre indépendance, au détriment des Flamands, il l'est actuellement au préjudice des Wallons. Cette violation flagrante des droits de la Wallonie est un élément de désagrégation nationale assez important pour que les autres sources du patriotisme belge ne suffisent pas à l'alimenter à elles seules.

Nous ne sommes pas Belges avant que d'être Wallons ou Flamands. Nous sommes Wallons ou Flamands depuis des siècles avant que d'être Belges depuis quatre-vingts ans. Nous ne resterons Belges de cœur, et fiers de l'être, que pour autant que le pays nous permette de rester

intégralement Wallons ou Flamands et respecte notre diversité morale.

Les manifestations patriotiques comme celle du 22 septembre sont à recommander dans un pays bilingue et bi-racique plus que partout ailleurs, afin de cimenter les liens qui doivent logiquement rattacher les petites patries à la grande; mais elles sont par avance frappées de stérilité si les intérêts et les libertés de la petite patrie cessent d'être protégés par l'Etat.

Un congrès va dans quelques jours déterminer et grouper les griefs de la population wallonne. Le mal étant ainsi diagnostiqué, il s'agira de trouver le remède.

On a parlé de séparation administrative, et ceux qui la proposent ont pu s'abriter sous l'opinion de feu le ministre d'Etat Dupont, qui n'était rien moins qu'un exalté. J'en vois trop les difficultés pratiques — sans compter l'abandon à leur sort des Wallons établis en terre flamande — pour me rallier à ce moyen grave et radical. Mais s'il n'y en a point d'autre pour faire triompher les justes revendications wallonnes, j'y souscrirai sans gaieté de cœur, estimant que mon premier devoir est d'aimer la Wallonie, ma petite patrie, avant la grande.

Illustr. de MAUR. COLLARD. AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Bar Kochba — Une épopée juive.

J'ai revu en imagination Prague et la prestigieuse envolée de ses tours; j'ai revu le Radschin, cet acropole ou ce Kremlin qui domine la ville comme un grand vaisseau dont les flèches de la cathédrale seraient des mâts mystiques emportant le paysage tout entier vers des lointains fabuleux; j'ai revu le pont fameux que peuple un monde de christs, de vierges et d'apôtres; j'ai revu le hérissement des campaniles et des dômes qui s'estompe dans la brume montant des eaux troubles de la Moldau. J'ai revu, comme en songe, le paysage magnifique de la

ville, en pensant au poète disparu qui longtemps en fut l'âme.

Iroslav Vrchlicky, le poète tchèque, est mort. Depuis de nombreuses années il enseignait l'histoire des littératures modernes à l'Université de Prague, et de fait il connaissait la plupart des langues et des littératures de l'Europe. Tchèque de cœur et d'esprit, il avait popularisé les œuvres des grands poètes de l'étranger, traduisant dans sa langue natale Gœthe, Dante, Shelley, Byron, le Tasse, etc. Il avait écrit plusieurs livres de poésies, des poèmes, des drames; il en avait trop écrit peut-être; sa fécondité fut extrême, elle lui fit tort. On oublia des œuvres remarquables qu'il eût été trop difficile de retenir; pourtant je voudrais parler ici d'une vaste, d'une étrange composition, sorte de large fresque judaïque presque inconnue du lecteur latin, car personne ne songea à la traduire. Elle a sa grandeur, cependant, cette épopée héroïque d'un extraordinaire lyrisme parfois, poème touffu de combats et d'épouvantes, dominé par la superbe figure du héros juif, *Bar Kochba*, le chef de la révolte contre Rome.

Dans la préface de son poème, M. Iaroslaw Vrchlicky nous confie que cette œuvre fut le rêve de sa jeunesse. De même que Gœthe conçut sa tragédie de *Faust* dès ses primes années et n'en acheva la seconde partie qu'à un âge assez avancé de sa vie, l'écrivain tchèque ne réalisa qu'en pleine maturité la magistrale création entrevue à travers ses fraîches et juvéniles inspirations.

Le poète est mort. Il sera oublié demain, avant d'avoir été connu au delà des frontières de son pays, sort réservé à ceux qui sont venus trop tard dans un siècle trop vieux et qui, pas assez novateurs, renouvellent, avec une singulière vigueur parfois, les chants déjà entendus.

Un poème, peut-on lire encore un poème, de nos jours, fût-il épique? Nous sommes fatigués des longues épopées, et pourtant celle-ci avait des beautés sans pareilles. Peut-être, à défaut de la lecture, l'analyse en sera-t-elle intéressante.

Nous sommes en Judée au II[e] siècle.

Les femmes, les vieillards et les enfants pleurent sur les ruines du temps de Jérusalem. Ils appellent de leurs prières le héros, le prophète ou le Messie qui vengera les injures faites au peuple de Dieu, et du milieu de la foule une voix claire s'élève qui interroge Jéhova insensible et

inexorable. « Où est ton peuple? Oh parle-nous donc! Où est l'arche sainte où sont tes autels fumants? Nous n'entendons plus les chants du psalmiste dans tes murs sacrés. Où est ton grand prêtre qui priait pour tout le peuple au jour du Pardon? Où sont tes prophètes? Où est ton roi? Où est la force de ton peuple? » Et une autre voix aussi claire, aussi vibrante dans la nuit, continue la plainte lamentable : « Tu te tais, et les ruines parlent à ta place. Où se tenait jadis l'arche d'alliance, le renard a établi sa tanière et les vipères se glissent entre les pierres brisées de tes autels détruits. Là où on entendait jadis les chants du psalmiste retentissent maintenant les plaintes des bannis et des pèlerins affamés, là où priait le grand prêtre, où les prophètes se tenaient debout, la troupe des mendiants frappent de la tête les murs silencieux et ton peuple est devenu la risée du monde ». Tel est l'exorde magistral du poème, et de suite on sent vivre la pensée et la souffrance d'un peuple. Et suivant un mode romantique, Iaroslaw Vrchlicky évoque les personnages de l'histoire, l'empereur Adrien et le grand prêtre Akiba, le romain et le juif, le latin et le sémite, les inconciliables adversaires qu'aucune parole de raison ne peut pacifier. La lutte sera de plus en plus ardente entre l'humanisme universel représenté par l'empire et la théocratie arrogante que symbolise le grand prêtre. Les juifs ont besoin d'un défenseur. L'œil vigilant et prophétique d'Akiba le cherche et le découvre au milieu des ruines même sur lesquelles gémissait le peuple d'Israël, où errait comme un pâle fantôme l'empereur Adrien ivre de bienfaisante et tolérante philosophie. Et l'enfant grandit sous les regards du rabbin Akiba; il porte un nom au sens mystique *Bar Kochba*, le fils de l'étoile, en attendant qu'on le dénomme, par une simple transposition des vocables, Bar Kosira, le fils du mensonge.

Adolescent, il se promène à travers les tombes des prophètes, dans la vallée de Josaphat. « Pour être grand, songe-t-il, je devrais être seul comme Jésus qui jadis veillait dans le désert, comme Jean, comme tous ceux à qui l'Esprit se révéla dans un rêve ». Il hésite encore sur sa destinée. Il devine en lui l'homme prédestiné qui doit commander aux destins d'un peuple. Il attend le grand prêtre Akiba, il attend Dieu lui-même. « Qui donc est près de Dieu? demande-t-il, suis-je près de lui aujourd'hui

après mes longs jeûnes? Qui me le dit? La nuit s'épaissit, et la nuit qui est en moi ne sera suivie d'aucun matin. Et cependant il y a une chose que je sais, c'est que mon peuple veut vivre, et parce qu'il veut vivre, il doit vivre et il vivra... La nuit est autour de moi. Elle tisse des étoiles dans ses vêtements. Elle est tranquille, elle est paisible, elle est douce, elle me rend tout ce que le jour m'a enlevé. Oh! si je pouvais verser la force que je sens sourdre en moi à tous ceux qui aspirent aux combats, et donner la voix du tonnerre à ceux qui sont privés de la parole. Si je pouvais agir par le pouvoir de l'esprit! Si par moi ils pouvaient penser et sentir. Tout est là! C'est ainsi que Paul devint grand, et David, et Judas Machabée, et Samson, vainqueur des Philistins. Il n'y a qu'une force qui soit pareille à elle? Mais où est-elle? Ah! eux seuls le savent. Connaître sa force, c'est là le secret de la puissance. La mienne s'élèvera-t-elle jusqu'à la leur? Savoir l'étendue de sa valeur, y croire! O mon Dieu, donnez-moi cette foi, et je vaincrai le monde! » Et Dieu lui donne cette foi; Bar Kochba croit en son génie, il soulève le peuple juif; il appelle au combat les seuls guerriers que la peur de la souffrance laisse insensibles. Il les soumet à l'épreuve de la douleur, et leur ordonne de se couper un doigt de la main. C'est à ce prix qu'ils acquerront le droit de servir sous ses ordres. La lutte n'est-elle pas sans merci? Juifs et Romains ne rivalisent-ils pas de cruauté? N'a-t-on pas vu — et Iaroslaw Vrchlichky nous donne le détail de cette scène horrible — n'a-t-on pas vu Rufus attacher des hommes sur une croix et allumer du feu sous leurs pieds, enterrer vives jusqu'à la tête des femmes qui, agonisantes, chantaient encore les vers du psalmiste? Mais devant la cruauté de Bar Kochba une femme, une mère se révolte; elle ne veut pas que la juvénile bravoure de son fils l'entraîne à cette mutilation barbare. Et Bar Kochba l'écoute avec bienveillance, presque avec tendresse. Bar Droma, pour qui une mère vient d'implorer sa pitié, n'endurera pas le supplice; c'est lui-même qui se mutilera à sa place. Et Bar Kochba tranche d'un coup de hache un doigt de sa main. Il vient de payer ainsi la rançon de Bar Droma à qui il confiera le commandement d'une de ses armées. Ce sacrifice était-il bien désintéressé? On en pourrait douter, puisque le héros ne tarde pas à lier son existence

à celle de Judith, la mère de son jeune protégé. Erreur fatale, car l'homme prédestiné par Dieu ne doit pas subir l'influence d'une femme. Bar Kochba devenu roi des juifs, mieux encore le Messie attendu s'aliène la confiance des rabbins qui conspirent contre lui. Le doute pénètre dans l'esprit du peuple. Bar Kochba est-il bien le Messie? Lui-même perd la foi en sa puissance. L'ombre sinistre d'Ashaverus, annonciateur des grandes catastrophes, erre dans le camp des juifs. Bar Kochba, de plus en plus hésitant, veut interroger les morts, et Judith s'offre à l'aider dans son entreprise. Elle évoquera l'âme des trépassés, mais pour atteindre ce but, le sang d'un jeune adolescent est nécessaire. Elle tuera le petit Ismaël.

C'est le crime auquel Bar Kochba consent. Il apprend l'arrêt fatal dicté par les morts eux-mêmes. Sa force est ébranlée. Les Romains pénètrent dans Betar, la ville sainte, guidés par le père de l'enfant égorgé et le héros, le Messie d'un jour, meurt sur les ruines de la ville en flammes. C'est la dernière agonie du peuple juif, qui se disperse ensuite à travers le monde.

Cette courte analyse a laissé dans l'ombre les épisodes de terreur et d'épouvante auxquels le poète emprunte ses caractéristiques les plus originales. M. Iaroslaw Vrchlichy n'a pas créé de toute pièce son héros. Il appartient à l'histoire. Dion Cassius nous a rapporté les principaux faits de sa carrière. Le poète a simplement coloré l'histoire ou la légende et, disons-le, il lui a donné un éclat extraordinaire. Avec un soin minutieux, il a interrogé les savants hébraïsants, il a fait passer dans son poème l'esprit rabbinique si bien personnifié par Akiba, le grand prêtre, créateur et destructeur à la fois de ce faux Messie, et rien ne peut donner une impression de grandeur pareille à la scène des rabbins exilés de Betar, ni une sensation de terreur égale à celle de l'apparition d'Ashaverus ou du meurtre rituel. Iaroslaw Vrchlicky dut chercher parfois son inspiration dans cet émouvant quartier juif de Prague, dont il ne reste plus que quelques traces aujourd'hui, dans ce cimetière israélite où les superstitions, les mœurs étranges des descendants d'Abraham se lisent sur les pierres des tombes, comme dans un livre mystérieux et terrible. C'est ainsi que M. Iaroslaw Vrchlicky réalisa peut-être la seule épopée qui existe du

peuple juif, celle qui n'a rien emprunté aux temps bibliques, mais puise ses sources dans la Mischna et la Kabbale.

***

Les nouveaux Théâtres de Stuttgart.

Deux nouveaux théâtres viennent d'être inaugurés à Stuttgart. Rien de bien extraordinaire en somme dans cette double inauguration. Chaque résidence allemande qui se respecte possède au moins deux théâtres, l'un d'opéra, l'autre de comédie, entretenus, somptueusement parfois, aux frais de la cassette royale. Or, le théâtre de Stuttgart avait brûlé il y a quelque dix ou quinze ans. On l'a reconstruit. La chose est naturelle. Et pourtant, l'ouverture de ces théâtres constitue un événement qui doit intéresser les artistes et les lettrés de tous les pays.

De plus en plus le théâtre entre dans nos mœurs et dans notre intellectualité. Les uns vont y chercher une jouissance passagère, les autres des plaisirs supérieurs. C'est au théâtre que sont exposées les grandes théories morales et sociales qui sollicitent notre époque. Les faire passer sur la scène équivaut à les poser au peuple entier, à les transporter du domaine abstrait des idées dans la discussion pratique, c'est leur donner un corps, une existence positive et définitive ; que l'on songe à l'appui qui fut donné en France à la question du divorce par des écrivains tels qu'Alexandre Dumas fils et tant d'autres. Que l'on pense à toutes les idées supérieures qui, par le secours du théâtre, pénétrèrent les foules, leur créèrent un idéal, leur révélèrent une beauté qu'elles n'auraient pas soupçonnée autrement.

Il n'est donc pas indifférent que le lieu où se réunissent les auditeurs avides de pensées, de beauté ou même de plaisir, se trouve dans telle ou telle condition de confort, ou de luxe. Sans cesse, notre esprit et notre attention subissent l'influence des objets extérieurs. Depuis Wagner, il existe une esthétique du théâtre. La disposition de la scène et de la salle est réglée par une science, qui, en formation d'abord, s'est développée avec un rare bonheur. Nous ne rappelerons pas ici les progrès réalisés en ces derniers temps, mais chacun sait que des enseignements précieux nous sont venus du Kunstler Theater de Munich,

du Deutsches Theater de Berlin, du Théâtre d'art de Moscou et de l'Opéra royal de Budapesth. Au théâtre comme ailleurs, la coopération artistique est universelle. C'est de Stuttgart que nous vient aujourd'hui une lumière.

Avez-vous remarqué la banalité de nos théâtres et leur situation déplorable ? C'est en général un bâtiment de style greco-romain, sans air et sans lumière, décoré d'attributs figés dans une tradition surannée. La plupart s'élèvent sur une place quelconque, ayant pour vis-à-vis le Café de l'Opéra ou la Taverne de la Comédie. Le décor extérieur est immuable, de même que le décor intérieur. Or, si nous reconnaissons au théâtre l'importance sociale et intellectuelle que bien peu de gens lui dénient aujourd'hui, pourquoi ne pas donner à ce temple de l'idéal et de la beauté, une ambiance moins vulgaire ? C'est ce qui a été fait à Stuttgart. De la place mélancolique à mourir où s'élevaient nos Opéras et nos Comédies, on a transporté ces théâtres au milieu d'un parc magnifique. Des gazons verdoyants encadrent leurs colonnades blanches, des bouleaux et des hêtres les entourent, tandis que leurs architectures vont se refléter dans les eaux tranquilles d'un lac aux élégantes courbures. C'est le bois sacré ou l'on imagine voir les Muses errer à la recherche des frais ombrages. Avant de pénétrer dans l'enceinte où le mystère de la beauté va lui être révélé, le pèlerin d'art ou l'humble spectateur participe déjà à l'émotion intime que dégagent les bois, les cieux et les eaux. Au lieu de la poussière des macadams, la fraîcheur du paysage souriant.

Ce n'est point à cela que se borne la réforme accomplie par M. Littmann, l'architecte des nouveaux théâtres de Stuttgart. En voici la partie la plus importante. Imaginez deux salles et deux scènes, réunies l'une à l'autre par une galerie et possédant chacune un magasin de décors commun. Imaginez mieux encore, une salle de spectacle et une scène très vaste, et à côté une salle plus petite, mais très élégante, un auditoire intime, une scène mignonne. Nous arrivons ici à la plus intéressante des innovations. Munich possédait déjà un Opéra voisin d'un théâtre de comédie, et pourvus tous deux d'un même magasin de décors. Mais à Stuttgart, il n'y a plus d'Opéra et plus de Comédie ; très logiquement, les genres sont confondus. On chante et on danse, on déclame et l'on joue sur les deux

scènes, mais si l'une est réservée aux œuvres dramatiques exigeant un grand déploiement de mise en scène, l'autre, par le caractère d'intimité qu'elle revêt, donne à une œuvre délicate et légère, le charme élégant qui lui est propre. Pensez-vous qu'il convienne de représenter une comédie de Marivaux sur une vaste scène, et lorsque vous avez entendu chanter le *Maître de Chapelle* dans le cadre d'un de nos grands théâtres d'opéras, n'avez-vous pas été frappé par la disproportion de l'œuvre et du cadre ? On exécutera donc sur la plus vaste des scènes de Stuttgart l'*Aïda* de Verdi, on jouera l'*Egmont* de Goethe, ou l'*Hamlet* de Shakespeare, tandis que dans l'intimité, pour ainsi dire, on exécutera certains opéras et l'on représentera certaines comédies, de même que dans les musées modernes, on réserve aux petits maîtres hollandais de petites salles familières. L'émotion ou l'attention du spectateur sera ainsi préservée des brutalités d'une ambiance inappropriée.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

I. — NOGI.

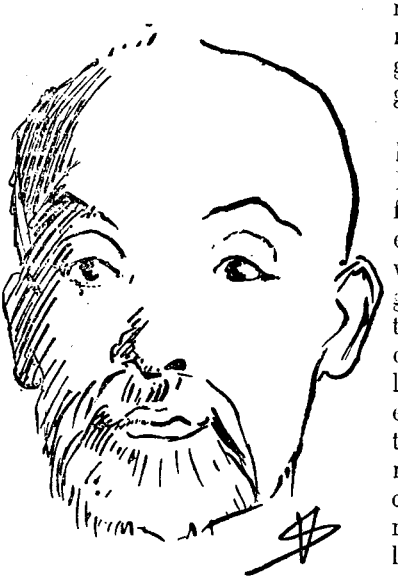
« Puis le général et sa femme, ayant » revêtu leurs costumes de cérémonie » japonais, burent le saké d'adieu dans » des coupes dont l'empereur défunt » leur avait fait don et se tuèrent en » face d'un portrait drapé de deuil de » Mutsuhito. »

(*Les journaux*, 16 septembre.)

Le hara-kiri est à la mode : tout le monde en parle. Les uns blâment le général Nogi; ils ne voient dans son acte qu'une démonstration d'orgueil déformée par un certain cabotinage racique; ils jugent que ce vainqueur de Port-

Arthur, désabusé, las de la vie, se supprima en faisant beaucoup de bruit, sans avoir la discrétion de tant d'autres qui meurent silencieusement. Les autres vous disent : Nogi est un brave, un héros, un vrai guerrier, et son suicide révèle une fois de plus la beauté morale de l'éducation japonaise.

Qui a raison? Qui a tort? J'ai lu Pierre Loti. Les œuvres de Claude Farrère me sont familières. Je possède mon Rudyard Kipling. Je connais Lafcadio Hearn, et, c'est en me basant sur leurs affirmations, que j'essaie de juger la mort volontaire du général Nogi.



Le Japon n'existe que par la bravoure de ses enfants. Le courage, là-bas, est une frénésie. Les Marseillais exagèrent leur dédain de la vérité ; les Japonais exagèrent leur mépris de l'existence ; ils sont plus braves que nous, car la nature de leur sol les accoutuma aux éruptions volcaniques, aux tremblements de terre, aux raz de marée et à quantité d'autres phénomènes cosmiques qu'accompagnent les famines et les épidémies : ils sont endurcis. Naguère, ils ignoraient la pitié pour autrui ; actuellement, sans être plus cruels que nous, ils ne s'apitoyent guère sur leurs propres malheurs. Leur tempérament est frénétique; grande nation militaire depuis plusieurs siècles, ils ont le culte des armes, des poignards et des glaives ancestraux, tout particulièrement. Chaque homme du pays nippon a moins d'imagination, moins d'individualité qu'un Européen; il est un magnifique « exécutant » qui se subordonne aisément et spontanément à un ensemble. Une blessure le laisse indifférent. Le docteur Matignon qui assista à la campagne de Mandchourie, écrit : « Dans les ambulances japonaises, on n'entend pas un cri. » Mais si cette *indiffe-*

rentia mortis est générale, toute douleur morale, toute blessure d'amour-propre abat et désespère le Japonais.

Soit; c'est admis; le Japon tout entier pose devant l'Univers; il veut étonner l'humanité et il adore les attitudes héroïques, chevaleresques, romantiques; son peuple à lui tout seul, est un sublime poète lyrique qui, retiré dans ses îles comme Hugo le fut dans Guernesey, soigne avant tout sa renommée mondiale. Mais n'est-il pas préférable de donner le change à autrui? J'estime qu'il ne faut point blâmer le Japonais de dissimuler ce qu'il a de mauvais et de grossir ce qu'il possède de bien.

Nogi, en se tuant, s'il avait été, par exemple, serviteur de Léopold II, nous eût paru fou; dans nos pays, la fidélité s'arrête au seuil du tombeau; il est même très bien porté de trahir, de blâmer ou d'accuser le mort devant qui on s'inclinait respectueusement ou dont on baisait, en rampant, la trace des pas. La sensibilité nerveuse des Japonais diffère de la nôtre. Pierre Loti, Claude Farrère, Paul Anthelme, Gomez Carillo, Lafcadio Hearn, Ludovic Naudeau (1), Milford ont conté des histoires incroyables de « hara-kiri » commandés — interdits aujourd'hui — ou volontaires. Le Japonais adore la vie, mais il sacrifie son existence stoïquement à la patrie ou à ses affections.

Le suicide de Nogi ressemble au suicide de la petite Yuko, qui, dans le temps, s'ouvrit le ventre après l'attentat contre le tsarevitch. Nogi a voulu suivre son souverain. Yuko s'était offerte en victime expiatoire. Nous sommes prêts à crier : au bluff? Et oui! Nous ne sommes guère satisfaits : les Japonais nous ont pris ou emprunté toute notre civilisation. Mais ils ont gardé leurs mœurs, les mœurs des Shugons et des Samouraïs. De même que dans leur guerre contre les Russes, il n'y eut que dix soldats jaunes qui rendirent leurs armes — les autres ayant préféré, sur terre, ou sur mer, mourir que de capituler — de même, parfois, ils choisissent la mort plutôt que les regrets d'un être cher ou le remords d'un acte indigne.

De 1890 à 1908, il y eut environ 181,411 suicides au Japon. Parfois, cela devint une manie, une épidémie. Ah! la cataracte de Kégon-lez-Nikko et le cratère du volcan

(1) J'ai même cueilli dans le *Japon moderne* de cet écrivain, la perle suivante: « Alors, sans mot dire, tout le corps des officiers se déclara prêt à vaincre ou à mourir »... (p. 169).

Asama en virent-ils des désespérés? Les amoureux qui ne peuvent être unis pratiquent le joshi.

Au Japon, pour n'importe quoi, à n'importe quel âge, on s'empoisonne, on s'asphyxie, on s'égorge, on s'éventre. On fait cela solennellement, avec grâce, et plus d'un désespéré laissa, pour embellir l'instant où on découvrit son corps, quelque belle pensée stoïque ou quelque tanka (1) élégiaque. Mais voilà! Le « hara-kiri » est enlaidi par la publicité des journaux. Et puis, l'on tremble de trop l'admirer, car, songez donc, si toutes les jeunes filles du Japon, naguère, avaient imité Yuko? Si tous les officiers japonais allaient suivre l'exemple de Nogi?

N'empêche, bluff ou cabotinage, il faut un singulier sang-froid pour faire sur son ventre, avec un poignard aigu, le geste en croix que nos bonnes ménagères font sur le pain... Elles au moins : elles coupent des tartines, ensuite. Eux, s'étant déchiré le ventre, se coupent la gorge. Brrrr!...

II. — Louis DELATTRE.

« M. Carton de Wiart, ministre de
» la justice, vient de nommer le doc-
» teur Louis Delattre, médecin-adjoint
» de la prison de Forest. »
(*Les journaux*, 17 septembre.)

Mon docte et savant ami, Savinien Cyrano de Bergerac, quelques siècles avant que Edmond Rostand ne le fît poète, bretteur et gascon, écrivait dans une de ses lettres :

« En vérité, je pense que songer seulement, quand on » dort, qu'on rencontre un médecin est capable de donner » la fièvre... Leurs présages, toutefois, encore que » funestes, ne m'alarmèrent guère; car je connais assez » que la souplesse de leur art les oblige de condamner » tous leurs malades à la mort, afin que, si quelqu'un » en échappe, on attribue la guérison aux puissants » remèdes qu'ils ont; et, s'il meurt, chacun s'écrie que » c'est un habile homme et qu'il l'avait bien dit. »

Et je relis cette savoureuse lettre, ce français admirable,

(1) Petite pièce de quatre vers dans laquelle s'enclot toute une image et tout un symbole.

d'une verdeur presque unique, en songeant — qu'il me pardonne — au « *docteur Louis Delattre, spécialiste des maladies des voies digestives* ». (La signature est un peu longue, mais baste!)

Eh! oui... Louis Delattre est un conteur exquis, un écrivain délicat, tendre, passionné, émouvant. J'ai chanté ses louanges un peu de tous côtés et je suis prêt à recommencer tant ses œuvres m'enchantent. Comme écrivain, il n'a pas son pareil.

Sa fécondité ? Oh ! n'en parlons pas ; Louis Delattre, collabore à tous les journaux un tant soit peu littéraires, à toutes les revues ; il conférencie; il critique; il conte; il promène ses lecteurs dans un hygiénique jardin ; il donne des consultations dans ses chroniques ; et, comble d'activité : il reçoit des malades, et les guérit. Je certifie qu'il en guérit plusieurs, car nombre de mes confrères, soignés par lui, me l'ont confié mystérieusement ! — Et voici que M. Carton de Wiart, ministre-littérateur, nomme cet écrivain-docteur comme médecin-adjoint à la prison de Forest. Heureux ministre! Il a, du moins, la main heureuse! Heureux écrivain : M. *Delattre, méd. sp. des m. des v. d.*, se voit placé à la source même de la documentation, si utile parfois, qui lui permettra, sans doute, de nous donner quelques nouveaux contes!...

Mais songez un peu aux prisonniers de Forest! Les braves gens! Un de nos plus illustres littérateurs les auscultera, les droguera! Rien qu'à le voir, s'avancer vers eux, souriant sous son chapeau haut de forme, binoclé,

ils auront envie de guérir... pour ne pas attrister ce brave Esculape. Les malades sérieux, Louis Delattre les charmera et, leur glissant entre les mains quelque conte, les grisera du mirage éternel de la belle liberté. Quant aux autres, Louis Delattre les purgera — il est méd. sp. des m. des v. d. — de l'envie de « carotter! » Tout le monde y gagnera : le ministre, le docteur, les captifs de Forest, le médecin-principal de la prison, les malades de M. Delattre auxquels il aura de douces anecdotes à narrer, et nous-mêmes enfin qui verrons encore, avec joie, grossir le flot délicieux des chroniques de M. Delattre, écrivain des plus agréables, et — le savez-vous? médecin spécialiste des maladies des voies digestives — son moindre titre, hélas! à nos yeux.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

— Monsieur, il va paraître un nouveau livre de Léon Bloy. Le grand pamphlétaire scatologue, s'arrachant à la misère atroce, encore qu'absinthée, dans laquelle le laissent ses contemporains inexprimablement indignes, a consacré trois cents pages à *Napoléon*.

— Toujours l'Expiation!... Ste Hélène et Sardou ne suffisaient donc pas?... Mais que fait M^lle^ Gaby Deslys?

— Elle va partir pour l'Amérique, aux appointements de 25,000 francs par semaine.

— La pauvre femme!... Et M^lle^ Irène Bordoni?

— Le même Nouveau Monde l'attend et la paiera d'une fortune égale.

— La pauvre femme!... Et M^lle^ Polaire?

— Elle a vieilli.

— La pauvre femme!... Et M^lle^...?

— Elle danse au Moulin-Rouge.

— La pau...

— vre femme, c'est entendu. Mais ne vous intéresse-t-il donc pas davantage de savoir qu'un grand journal littéraire, théâtral, mondain, illustré, va paraître, alimenté par des fonds belges?... Car tout est à la Belgique dans Paris.

Ces fonds sont — et Wicheler — ceux d'un gros financier qui porte le même nom qu'un ex-diplomate belge jadis chargé de légation à Paris. Il entend doter « enfin » la capitale d'un organe à sa hauteur, et vous me direz des nouvelles du papier et de la collaboration. Du coup Lafitte ne trouvera plus la Vie Heureuse, et constatera qu'il ne savait pas tout. Il y a quelque temps d'ailleurs qu'*Excelsior* n'est plus la devise de cet éditeur conquérant. La littérature....

— Parlez-moi plutôt de la mode. La jupe s'évase-t-elle, le chapeau perd-il en vastitude?...

— On crie toujours « Vive l'Ampleur! » pour le chapeau, si l'on est de la rue Lepic ou de la rue Henri Monnier. Mais Henri III plaît davantage aux Honnestes Dames des Boulevards. Quant à la jupe, à peine elle se désentrave, ce qui la différencie de celle qui la porte. Et vive le féminisme et M^me^ Valentine de Saint-Bon-Point !... D'ailleurs, pourquoi se plaindre? On a supprimé l'impériale, que seul arbore encore M. Rouzier-Dorcières, mais le marche-pied des autobus est suffisamment distant du sol pour permettre à l'observateur de chanter *in petto* et tout seul (en attendant mieux) le fameux duo de *Miss Hélyett*...

— Tout homme a dans son cœur...

— Un ténor qui sommeille... Etes-vous satisfait?

— Parlez-moi de M. Fallières...

— Il boucle sa valise en s'épongeant. Il est plein de grâces. Il réalise même les Trois grâces ensemble. Rue François I^er^ l'attend un nid douillet, déjà meublé, avec un art un peu étrange. Dans une fièvre, les chansonniers montmartrois, dont les cabarets rouvrent, s'empressent à l'utiliser encore... Dame, il va falloir renouveler les clichés... et rien n'est plus désagréable à un chansonnier montmartrois, paresseux par essence. Quand on ne pourra plus parler du derrière de M. Fallières, du Loupillon, du fauteuil trop étroit, de quoi, Seigneur, parlera-t-on?... Aussi les cigales de chanter en hâte, quelques dernières fois, ces choses passionnantes.

— Les Cigales...? La Cigale, voulez-vous dire?...

— C'est le nom, en effet, d'un petit théâtre plein d'esprit. On y joue une revue dont, chose singulière, la platitude n'est pas la caractéristique. M^lle^ Régina Badet, ex-danseuse, ex-chanteuse, ex-comédienne, y déploie des voiles dont l'épaisseur n'était cependant pas la vertu première. Quant

aux couplets, jugez-en par ceux-ci, décochés, inspirés par les essais rejouventiels du professeur Metchnikoff :

Au théâtr' qu'est-c' qu'on va devenir,
Si c' méd'cin s' met à rejeunir
Tout l' monde?
Nous marqu'rons le pas pendant des ans
Derrièr, Bartet toujours d' plus en
Plus blonde.
Clar'tie durant plus d' cent hivers
S'ra l' directeur toujours ver-
Satile,
Et Porel, qui craint les bravos,
Demeurera voué au Vau-
Deville.
Le p'tit Rich'pin voyant que l' grand
Se cramponne', devra s' trotter en
Province,
Sacha Guitry crèv'ra d'ennui,
Car son pèr, s'ra plus jeun' que lui...
Et mince.
Mauric' Rostand qui sait c' qu'il perd,
En voyant la santé d' son pèr'
Sistante,
Comme il ne vaudra plus deux sous
Sera forcé d' se r'tirer sous
Sa tente.

M. Nozière approuve avec sa bonhomie coutumière ces textes originaux. Car M. Nozière n'a pas quitté Paris, a « critiqué » tout l'été... comme la dite cigale. A son encontre, tous les autres aristarques pérégrinèrent. Et cela fit que les directeurs osèrent présenter aux Parisiens estivaux, aux étrangers de la firme Cook, des comédiens et des comédiennes sans gloire, mais singulièrement plus intéressants que les vieilles vedettes illustres de l'hiver. Permettez-moi de vous le dire.

— Allez-y. Mais il ne faut pas négliger de me parler du « Mariage de Mademoiselle Beulemans ». Car ça, vous savez...

— On va le reprendre. Oyez donc. Il y a sur la conquête de Paris par la Belgique des choses bien intéressantes à dire. La Belgique, Monsieur, elle est toute où le Parisien

suit, ce qui ne veut pas dire qu'il pense. Il n'est plus nécessaire de franchir la frontière belge pour se procurer, par exemple, vos belgeries les plus réputées. Et s'ils n'avaient que la clientèle française, les boutiquiers de Bruxelles ou d'Anvers dont l'étal s'éclaire de vos poteries et de vos cuivres pourraient fermer boutique.

Il y a à Montmartre des marchands d'art flamand comme, avenue de l'Opéra, il y a des marchands d'art russe. Art flamand, les poteries vertes et luisantes, ou flammées suivant les lois de Flori Van Acker, les carillons de cuivre, les étains et les chênes véreux. Art flamand, les vieilles assiettes wallonnes, peintes de grosses fleurs vives, et les « jattes » largement évasées des « côtiresses » du Perron. Le succès est très grand, de tous ces objets rustiques qui retiennent à peine vos regards à vous. Ceux qui ont eu l'idée d'en organiser la vente semblent avoir eu l'idée heureuse. Mais on a la surprise de découvrir qu'ils ne vendent pas plus cher que les marchands bruxellois de la rue du Midi ou leurs collègues de la rue de l'Aqueduc à Anvers. A peine un sou ou deux de différence... Force sera aux débitants belges d'abaisser fortement leurs tarifs s'ils veulent se conserver la clientèle française... et même américaine; car les Américains traversent Paris avant de gagner Bruxelles. Les droits sur la poterie n'étant pas élevés, ce sont les marchands parisiens qui feront les premiers clients. Ils sont bien fournis et présentent avec adresse la marchandise. Ce sont, d'ailleurs, des Belges, vous vous en doutiez bien... Il n'y a plus que des Belges à Paris; j'aurai l'occasion de vous le démontrer plus d'une fois. Vous trouvez le Belge là où vous l'attendez le moins. Tenez, grimpez le boulevard de Clichy, entrez au cabaret des *Quat' z'arts*, le dernier cabaret artiste et chatnoiresque de la Butte, regardez le pianiste qui, d'arpèges savantes, accompagne Gabriel Montoya ou le fantaisiste Ferny : c'est un grand garçon rougeaud et barbu, brun, rose, l'œil clair, les mains rondouillardes, tout de velours habillé, sympathique et plein de talent. On l'annonce pompeusement « Ludovic Serez. » Il s'appelle Bouserez; il est bruxellois, premier prix de votre Conservatoire, a gardé l'accent à réjouir Beulemans, et, très estimé de Verhaeren, est occupé à mettre en musique une œuvre inédite du Maître. De neuf heures à minuit, tous les soirs, ce pianiste émérite, ce musicien dont Demain parlera, tapote une

épinette aux Quat' z'arts, et dissimule sous une étiquette romanesque son belgicisme indéfectible. Et il y en a cent mille comme cela.

— Voulez-vous en revenir au *Mariage de...*

— *Mademoiselle Beulemans?...* Voilà.

* * *

Le succès du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* a déterminé chez les Belges un état d'esprit nouveau. Tous ceux qui font du théâtre — il en est quelques-uns — se sont aussitôt cru des Jacque et des Libeau, et sur la place de Paris, ne se vendent plus que très cher. Pour peu que dans la fameuse pièce ils aient joué l'un des brasseurs du 3e acte, ils bombent le torse, lèvent le chef, et réclament des impresarios des cachets de ténor italien.

« — Monsieur, me disait hier un entrepreneur de tournées, le Belge est ici hors de prix. Des cabotins de rien du tout, à peine capables d'apporter, sur un plateau, une lettre, vous réclament des deux et trois cents francs par soir. Ils sont Belges! Ils ont été de la création de *Beulemans!* Si l'on s'étonne, ils se coiffent d'un geste dégoûté, tournent les talons et prennent la porte. Je suis occupé, en ce moment, à former une troupe chargée de promener une pièce belge qui a fait quelque bruit. C'est le diable, à cause des exigences des moindres interprètes. Les Français ont longtemps ri des Belges; ce sont aujourd'hui les Belges qui rient de nous... Ils nous exploitent, nous mettent le couteau sur la gorge... Le malheur, c'est que nous avons besoin d'eux. Nos auteurs imprévoyants insèrent des Belges partout. Il n'y a plus de revue sans Belges. Alors... on trouve des Belges, mais il les faut payer... »

Le hasard voulut que je rendisse visite, quelques jours plus tard, à cet impresario; nous causions depuis quelques minutes lorsque la porte s'ouvrit. Un grand diable d'homme entra, d'aspect minable, la face ravagée, gardant encore sous la veste élimée, au col poudré de pellicules, sous les rides et les cheveux gris, l'air d'un Lagardère ou d'un Chicot. Il se nomma, d'un nom inconnu, affirma avoir fait trois fois le tour du monde avec Mme Réjane et M. Coquelin. Son accent fleurait l'ail et la Cannebière. Il jouait de sa canne comme d'une rapière, cambrait le

torse d'un air avantageux. Ma surprise ne connut plus de bornes quand je l'entendis se réclamer de la Belgique :

— Monsieur, déclarait-il à l'impresario avec une assurance enragée, *je suis Eburon;* je suis né à Liége, et j'ai fait mes études à Bruxelles. J'ai appris que vous prépariez une tournée du.....; je suis l'homme qu'il vous faut pour jeuer... (Et il citait le nom du Héros de la pièce.)

Il était beau. Cet Eburon me plaisait. Je me nommai, enchanté de rencontrer un concitoyen. Aussitôt le malheureux s'effondra.

— Je ne suis pas... tout à fait... né à Liége — se reprit-il... mais... j'y ai passé de longues années... je le connais « bienn. »

On lui fit comprendre que sa collaboration à la pièce était impossible. Il sortit avec une expression désolée qui m'impressionna. « Quelle ne doit pas être sa misère, pensai-je, pour qu'il se soit résigné, LUI! à jouer les Belges dans les agences! »

— Il en vient ainsi des douzaines, me dit mon hôte. Ils sont de Marseille, de Bab-el-Oued ou de Ploubazlanec, mais ils se disent Belges. Ils accepteraient, du jour au lendemain, de jouer Beulemans, avec la conviction de le jouer mieux que Jacque. L'accent belge, cela se prend comme l'accent du Midi. Au moins le croient-ils.

Puis, après un moment de silence :

— Et ils n'ont peut-être pas tort. Car j'ai vu, dans la tournée du *Mariage*, des acteurs français imitant les Belges *porter* bien davantage sur le public que des Belges authentiques jouant à côté d'eux. Cela tient à ce qu'ils chargeaient davantage l'accent; et qu'auprès de leur charge le parler véritable de vos compatriotes apparaissait falot.

Je demandai à mon interlocuteur s'il croyait à une durée encore longue du « belgisme » à Paris.

— Certainement, répondit-il. Roll vient d'acquérir, pour deux ans, le droit de jouer à Paris le *Mariage de M^lle^ Beulemans;* il a fait une bonne affaire. La pièce belge, c'est ici l'argent et le succès.

— Mais pourtant, *Hélène de Sparte...?*

Mon homme fit la grimace et nous parlâmes d'autre chose.

***

La pièce belge... Qui l'aurait dit!... Elle est là, aux portes de Paris, comme une ennemie par avance triomphante. A l'Odéon, Antoine l'a accueillie. On va la jouer, dans le courant du présent mois d'octobre. Elle s'appelle *La Fagne;* elle chante en actes âpres notre steppe ardennaise. L'auteur est M. Georges Goffin, un Anversois, dont ce sera quasiment le début au théâtre. Ailleurs, on annonce une pièce de M. Georges Koister, une opérette, dont M. Charles Radoux écrira la musique. M. Koister est peintre, et Liégeois. Il a signé des drames pour marionnettes, truculents, d'un comique ineffable, du pseudonyme ironique de Platnaze, ce qui veut dire *nez aplati.* Grand, maigre, sec, élégant, pourvu d'un appendice nasal susceptible de résurrectionner Cyrano, Koister s'est imposé à Paris par des dessins alertes et galants, des affiches lumineuses et neuves. C'est un artiste, et c'est un garçon de l'esprit le plus personnel et le plus communicatif. Son livret d'opérette ne peut manquer de divertir, d'une façon nouvelle, le public parisien avide de gaieté frondeuse et suggestive. Mais que sera la musique de M. Charles Radoux?... Musicien de race, celui-ci a paru incliner jusqu'ici plutôt vers le sentiment, vers la mélancolie, que vers la débordante joie. .. Koister librettiste, il fallait Claude Terrasse — à défaut d'Hervé, qui est mort...

Est-ce tout?... Peut-être. M. Sylvain Bonmariage annonce un roman. Mais on peut être sûr qu'une pièce en sortira. Et l'on dit qu'il n'y a pas de dramaturges belges!... O Rouvez!... il n'y a plus que cela!... La dramaturgie belge monte à l'assaut de Paris !

* * *

On a beaucoup parlé de Verhaeren à propos de cette *Hélène de Sparte* qui ne fut pas un succès. Le poète ne parut pas au Châtelet durant les répétitions de son œuvre. Celle-ci, faite de vers d'airain, palpitante de l'âme grecque elle-même, eût dû connaître le définitif triomphe. Le décorateur Bakst la tua en l'encadrant de toiles impressionnistes propres au plus à relever la chorégraphie russe. Ce fut une véritable trahison, l'erreur inconcevable d'un artiste de génie, car Bakst a du génie... mais un génie aussi lointain de l'Hellade que celui de Verhaeren l'est du génie de d'Annunzio. Celui-ci aussi, lors du *Martyre*

de St-Sébastien, fut trahi. On ne conteste pas les qualités tragiques de Mlle Rubinstein, qui avait été Sébastien, qui fut Hélène. C'est une nature splendide, mais qui naît. Elle n'a pas le pouvoir encore d'animer d'aussi grandes figures. D'Annunzio avait mis toute sa foi en elle, et elle toute sa foi en *St-Sébastien*, à la représentation duquel elle avait contribué, d'ailleurs, pécuniairement, dans un mouvement d'enthousiasme bien digne d'elle. Ce détail donnera le secret de l'inertie dont le poète fit preuve. Il laissa tout aller, après avoir tenté en vain de faire comprendre son œuvre à ses interprètes. Ceux-ci riaient de ses discours, n'épousaient pas sa flamme, soucieux surtout de voir la répétion s'achever afin de pouvoir « filer ». Seule, Rubinstein comprenait, se donnait, eût répété sans trève. Mais l'admirable fille n'était pas de force encore; le rôle était trop grand, trop haut... Elle en fit ce qu'elle put... D'Annunzio quittait le théâtre, le soir de la première; celui qu'on se plaît à présenter comme un orgueilleux, d'une vanité stupide et insolente, passa la soirée dans un petit restaurant voisin, tout seul et triste... Ces détails ne sont pas d'hier, mais ils sont inédits; je les tiens d'un interprète de l'œuvre, que le poète discerna entre tous à cause de sa foi, de l'ardeur qu'il mettait à défendre le petit rôle dont on l'avait chargé. Et l'histoire d'*Hélène de Sparte* fut un peu celle de St-Sébastien...

A propos d'Annunzio, et pour finir, laissez-moi vous conter ce trait qu'il se plaît à redire. Barbey d'Aurevilly eût aimé jusqu'à la folie cette histoire effrayante et lui eût donné place dans ces formidables *Diaboliques* qui restent son œuvre la plus complète, la plus caractéristique de son art.

L'auteur du *Triomphe de la Mort* venait d'achever un drame dont l'héroïne était borgne. Des indiscrétions en répandaient la nouvelle dans le public, la presse, le monde des théâtres, friands des moindres détails touchant la vie et l'œuvre du poète. Une héroïne borgne!... Qui allait jouer cela?... Un matin, D'Annunzio voit bondir chez lui, violant sa retraite, une femme voilée et enthousiaste. Elle se nomme. C'est une artiste qui a eu son heure de renommée. Un accident l'a écartée de la scène : elle a perdu un œil. Et elle vient, ivre d'espoir, le réclamer, ce rôle, ce rôle nouveau qui est écrit évidemment pour elle, et qu'elle seule, Maître!... elle seule, jouera *nature*, à en

faire frissonner les foules!... Et comme le Maître hésite, invoque des engagements, des paroles déjà données, le nom de la Duse, la visiteuse, d'un geste emporté, relevant sa voilette épaisse, fait sauter de l'orbite l'œil de verre remplaçant son œil mort, et, suppliante, présente à D'Annunzio, figé, cette cavité rouge qui semble saignante encore...

Un pareil argument, pourtant, ne le décida pas. Et c'est la Duse, alors maîtresse unique de son génie, qui créa l'héroïne borgne.

Etes-vous content?...

— De telles émotions valent un sérieux réconfort. Allons rue Fontaine, si vous le voulez bien, prendre un verre de Gueuze Lambic. Car il y a rue Fontaine un bar où l'on boit de la Gueuze Lambic!... Décidément, Monsieur, Paris se civilise...

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Maurice des OMBIAUX : ESSAI SUR L'ART WALLON OU GALLO-BELGE (Edit. de *La Belgique Artistique et Littéraire).* — **Junia LETTY** : TROIS-QUARTS DE LYCÉENNES (Figuière à Paris). — **Armand DU PLESSY** : HEURES FUTURISTES (Editions Biblis). — **Félix RODENBACH** : DIEU, LA NATURE ET LES QUESTIONS S'Y RAPPORTANT (Sainte-Catherine press). — **Stéphanie CHANDLER** : LA FEMME RUSSE (Edit. de la *Société Nouvelle).*

Nous n'avons pas à présenter longuement à nos lecteurs l'essai dont M. Maur. des Ombiaux leur a offert ici même la primeur. Ils ont déjà pu en apprécier l'intérêt. C'est une étude très poussée où l'érudition le dispute au sens critique le plus avisé. Comme document d'histoire, ce petit livre est aussi précieux qu'il est original comme document d'art.

En ce temps où la Wallonie, pendant trop d'années indifférente à la défense de ses gloires et de ses droits, prend enfin conscience de la nécessité de lutter sur tous les terrains où d'aucuns tentent de l'attaquer avec égoïsme et mauvaise foi, la revendication des titres splendides que le passé de nos provinces méridionales offre à l'admiration est une œuvre de justice et de piété.

Rappelant tout ce que des artistes si caractéristiques ont produit, depuis les temps où, sous Charlemagne déjà, prospérait la riche abbaye de Lobbes et s'érigeaient les beautés architecturales des

collégiales de Tournai et de Nivelles, jusqu'au jour où Victor Rousseau, Aug. Donnay, Rassenfosse et Rulot se sont illustrés après Wiertz, Baron et Constantin Meunier, l'auteur ne prétend pas « enfermer l'art des Wallons ou gallo-belge dans une formule » ; tout grand talent sort en effet du cadre de la petite patrie. Mais il est logique et il est nécessaire de dresser l'inventaire des apports wallons dans une splendeur d'art que l'on s'est trop accoutumé à n'attribuer qu'aux seuls Maîtres flamands. M. des Ombiaux s'y est employé ; il l'a fait avec compétence et impartialité.

* * *

Etrange petit livre que celui de Mme Junia Letty ! Etrange, inquiétant, décevant, amusant aussi, un peu désordonné, souvent spirituel, mélange bizarre d'affectation et de naturel, de littérature agaçante et de spontanéité hardie.

Ça veut peindre, sans complaisance, des âmes compliquées et pas rassurantes de jeunes filles d'aujourd'hui, de certaines jeunes mies d'aujourd'hui, — celles qui hantent les classes d'enseignement supérieur, celles qui, fuyant le péril suranné de mériter le surnom de « petites oies blanches », tombent dans l'excès contraire qui leur vaut celui de bas-bleus trop demurés...

Comme spécimen de la « manière » de l'auteur de *Trois-quarts de lycéennes*, je transcris ce bout de dialogue entre un professeur (qui m'a paru un peu bénêt...) et une de ses élèves (qui m'a eu l'air passablement... ohé ! ohé !) :

« — Telle que me voici, j'ai déjà fabriqué un roman, un grand » roman d'amour. Même qu'il devait paraître, papa m'avait promis » ça au lieu d'une fourrure, et à la dernière minute il n'a plus » marché.

» — Oh ! c'est dommage.

» — J'te... je vous crois.

» — Et pourquoi monsieur votre père... ?

» — Il était subversif !... Un gros bouquin de passion avec » l'adultère de la femme rajeuni par des idées à moi. Et puis, il » y avait des fautes de français.

» — Grosses ?

» — Moyennes... »

Eh bien ! j'avoue que j'aimerais mieux, plutôt que cette émancipée mûre pour bien des désillusions, rencontrer au coin d'un... fauteuil de salon ou d'une pelouse de tennis, cette jeune romanesque qui, elle aussi, avait rêvé d'écrire un grand roman d'amour et, naïvement, terminait son chapitre à sensation par cette phrase lapidaire : « Raoul grimpa sur son échelle de corde, à minuit, jusqu'au balcon où, frémissante, Blanche l'attendait. Ils passèrent là une heure d'extase inexprimable. Blanche ne put, jusqu'à l'aube, quand son amant l'eut quittée, trouver le sommeil. Le lendemain, elle s'aperçut qu'elle était mère !... »

* * *

Le Futurisme est à la mode. Son prophète, M. T. Marinetti, connaît la gloire universelle.

Non pas peut-être, celle que peut rêver un apôtre d'une religion

nouvelle, car je crois que la doctrine futuriste rencontre plus de railleries que d'enthousiasmes. Mais enfin, même cette notoriété-là vaut quelque chose. Admettons, pour donner de l'espoir à M. Marinetti, qui est un sincère, qu'elle prépare à la conquête de l'autre, — celle qui est authentique.

M. Arm. Du Plessy se range du côté des railleurs et non pas du côté des néophytes touchés par la grâce futuriste. C'est pourquoi il dédie au lanceur des formules d'art révolutionnaires ses brocards les plus plaisants. C'est une satire sans méchanceté, mais qui est drôle et souvent spirituelle. Les aphorismes qui la composent ont la verve pince-sans-rire qui égratigne, mais ne blesse pas.

* * *

« Si Dieu existe, il ne fait absolument rien en ce monde ; c'est la Nature seule qui agit en tout et partout », proclame M. Félix Rodenbach. Il cherche à le prouver en citant des faits pris dans le domaine de la vie courante. Un pompier se tue en faisant son devoir : pourquoi, si Dieu existe, permet-il cet injuste trépas ? — Des médecins et des missionnaires meurent en allant soigner les pestiférés de Chine : pourquoi, si Dieu existe, punit-il ces héros de leur dévouement ? — Pourquoi Dieu n'a-t-il pas empêché, il y a quelques années, le déraillement d'un train transportant des pèlerins à Lourdes ? — Pourquoi Dieu fait-il périr des croyants dans les naufrages et des innocents dans les guerres ? — Pourquoi de deux enfants nés des mêmes père et mère l'un est-il sain et solide, l'autre mal fichu ? Pourquoi celui-ci vit-il dans le bonheur, celui-là dans l'infortune ? — Pourquoi...

Pourquoi M. Félix Rodenbach n'explique-t-il pas les raisons qui font que la Nature, rendue par lui responsable de ce que d'autres attribuent à la toute-puissance de Dieu, ne fait pas mieux et autrement, pour la plus grande égalité des hommes et le bonheur universel ?

Car il est bien entendu qu'on trouverait un répertoire aussi copieux et aussi éloquent d'anecdotes et d'arguments simplistes pour démontrer le contre-pied de ce que tend à prouver M. Rodenbach.

* * *

Mme Stéphanie Chandler fait une étude perspicace et documentée de la *Femme russe*. Elle lui reconnaît des caractères d'énergie, de dévouement à l'idéal et de vaillance exaltée ; elle en trouve l'origine dans ses lointaines ascendances, dans l'influence du milieu, dans les modes d'éducation.

Contrairement aux femmes d'Occident qui virent, pendant le moyen-âge, croître leur prestige, celle de Russie eut un rôle sans cesse moindre en importance et en dignité. Elle en vint à n'être plus « qu'un être inférieur, considéré comme vicieux par nature et dangereux par instinct ».

Pierre le Grand la fait un peu sortir de cette condition humiliante. Catherine II l'émancipe plus encore, mais permet qu'elle dépasse la mesure et, loin du foyer, les femmes russes du XVIIIe siècle sont des raisonneuses, des polémistes et des philosophes, — voire des

aventurières. Au XIXe siècle abondent les hauts esprits féminins; la littérature compte quelques noms glorieux; quelques héroïnes aussi s'illustrent par des œuvres ou des actions d'éclat. Enfin, le mouvement nihiliste naquit, fruit d'un régime de funeste autocratie: les femmes, les jeunes filles se vouèrent, fanatiquement, à la cause de la liberté. L'amour des humbles provoqua des vaillances admirables et des sacrifices aveugles.

Mme St. Chandler expose avec une sympathie généreuse tout ce qu'il y eut, souvent, de grandeur désintéressée dans le rôle que jouèrent des femmes dans les événements tragiques de ces trente ou quarante dernières années, en Russie, et la part qu'elles prirent dans des campagnes ardentes menées contre les vices et les maux de l'organisation sociale actuelle.

Cette étude est attachante, instructive et courageuse.

PAUL ANDRE.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *Lohengrin; Le Jongleur de Notre-Dame; Le Maître de Chapelle; Coppélia; Rigoletto; Faust; La Favorite; Madame Butterfly; Robert le Diable; Thaïs.*

Parc: *Manette Salomon,* pièce en 7 tableaux, d'Edm. de Goncourt (25 septembre).

Olympia : *Petite Peste,* pièce en 3 actes de M. Romain Coolus (27 septembre).

Galeries : *Le Bonheur sous la main,* comédie-bouffe en 3 actes de M. Paul Gavault (5 septembre).

Alhambra : *Cartouche,* opérette en 3 actes de MM. H. Delorme et F. Gally, musique de M. Claude Terrasse (17 septembre).

Les reprises à la Monnaie. — Que dire des représentations du premier mois qui suit la réouverture de la Monnaie, sinon mettre en balance les défauts et les mérites des quelques artistes remplaçant les disparus, et par un jeu fort aléatoire de pronostics présager qu'ils feront bonne ou médiocre figure dans les créations des « nouveautés » prochaines?

Il n'y a, au surplus, que peu de changements dans la composition de la troupe et, parmi les vedettes, seuls Mlles Marg. Rollet et Charney, MM. Delzara, Rouard et Baldous se sont offerts jusqu'ici aux critiques des étrangers indulgents et des rares habitués grincheux.

Mlle Rollet, souvent applaudie au Concert, a réussi brillamment comme chanteuse dans le *Maître de Chapelle* et n'a pas été maladroite comédienne.

Mlle Charney ne fit pas un début très heureux en Léonore de la *Favorite*. Elle pourra prendre une revanche dans un rôle moins périlleux pour sa voix, mal assurée dès qu'elle gravit les hauteurs de la gamme.

M. Delzara fut un Faust très discuté et un Fernand dont seule la fatigue qu'il invoque pourrait excuser l'insuffisance. Je n'oserais pourtant prétendre qu'une troisième épreuve sera enfin favorable à ce ténor dont la place paraît n'être pas sur une scène telle que celle de la Monnaie.

M. Rouard, au contraire, conquit d'emblée toutes les sympathies et beaucoup d'admirations. Il est certain qu'il faut remonter à Albers et à Seguin pour se rappeler un baryton à la voix aussi puissante, chaleureuse, étoffée, à la diction aussi nette, à l'émotion aussi communicative. Le jeu du tragédien est éloquent, passionné; il pourra devenir un peu plus sobre et alors la Monnaie comptera un artiste de tout premier ordre, qui lui fera honneur, aux côtés de MM. Ponzio, Girod, De Cléry, de Mmes Friché, de Georgis, Heldy et un ou deux autres qui se reconnaîtront sans peine... C'est pour leur laisser cette joie que je ne les désigne pas de façon plus précise.

Il faut ajouter que le départ de M. Otto Lohse a fait monter en grade MM. Corneil de Thoran et Lauwereyns. Tour à tour les deux jeunes chefs occupent le pupitre; ils obtiennent de leur orchestre bien discipliné le mouvement, la couleur et les nuances capables d'exprimer toute la pensée et de traduire les sentiments des Maîtres.

Et maintenant, attendons pour bientôt les œuvres promises.

Thaïs bénéficia de l'intérêt qui s'attache à une reprise venue après plus de dix ans d'oubli dans lequel on avait laissé l'œuvre de Massenet où s'amalgame le plus curieux mélange de profane volupté et de mysticisme éperdu. Il est vrai que l'occasion n'est pas fréquente de posséder l'interprète qui joint à ses talents de cantatrice et de comédienne la plastique impeccable qu'exige un rôle où Sybil Sanderson fit merveille et Mme Georgette Leblanc sensation. Mlle Agnès Pornot ne fait regretter ni la première pour la sculpturale beauté de ses attitudes et l'indiscrète splendeur de ses costumes, ni la seconde pour la qualité très honorable de son interprétation musicale.

M. Baldous, une nouvelle basse, fit des débuts sans éclat; mais M. Dua prit possession le plus agréablement du monde du rôle de l'amoureux Nicias. Mmes Symiane, Bérelly, Rollet furent sans reproches; Mlle Charney prit quelque peu sa revanche. Quant à la mise en scène de ces quatre actes, et du ballet qui les corse, elle fut éblouissante et pittoresque. Ce spectacle aura beaucoup de lendemains brillants et ceux même qui ne donnent pas à *Thaïs* une place d'honneur dans la production du Maître qu'ils admirent par ailleurs, prendront plaisir à entendre et regarder se dérouler les péripéties de la conversion de la courtisane fameuse et celles de l'apostolat victorieux du bon anachorète Paphnuce-Athanaël.

Manette Salomon. — La « tournée Baret » qui a fait cette année la réouverture du Théâtre du Parc est excellemment composée. Nous y avons revu avec plaisir M. Laurel qui fut très applaudi au

défunt Alcazar, M. Bourny et, naturellement, M. Galipaux, vedette à succès certain de cette troupe en voyage. Enfin Mlle Tessier, au masque de juive, belle comme les juives pâles aux noirs cheveux savent l'être, donna du troublant personnage de Manette une représentation très juste. Elle fut l'énigmatique modèle dont on ne sait si c'est l'amour d'un homme ou celui de son métier, le fanatisme religieux ou l'âpreté au gain de ceux de sa race, l'égoïsme ou l'ambition qui l'emportent en son cœur cruel?...

M. Galipaux joue le rôle tour à tour émouvant et grotesque, joyeux et douloureux du pauvre diable de rapin Anatole avec une verve et aussi une sincérité d'accent, un pittoresque enjoué et une naïveté touchante qui font de cette création un prodige de naturel; le rire éclate irrésistiblement en regardant et en entendant cet inimitable fantaisiste; les larmes aussitôt après vous viennent aux yeux quand il mime et raconte l'inhumation, par exemple, dans une allée du Bois de Boulogne, de son cher petit singe Vermillon...

Mais les mérites de cette interprétation très homogène et pleine d'une émotion communicative ne suffisent pas à donner à la pièce en sept tableaux brefs trop décousus l'intérêt que nous prenons à lire l'admirable roman d'analyse dont elle est laborieusement extraite.

Exposé avec la maîtrise que les Goncourt surent apporter à l'étude de la lente déchéance d'une belle âme et d'un grand talent d'artiste dominé par une maîtresse autoritaire et rapace, le drame douloureux dans lequel sombre le peintre Coriolis était empoignant; la description du monde des ateliers était vivante; la richesse du style, comme toujours, était admirable. Tout cela ne se transpose pas du livre à la scène. Il ne reste ici que des épisodes enchaînés au moyen de discours, de monologues qui sont lents et ne passent pas la rampe; le prestige de leur parure verbale, l'intérêt des théories d'art ou des piquants paradoxes psychologiques qu'ils avaient dans le roman a disparu; l'art le plus subtil et le plus chatoyant des mots ne compense jamais l'absence d'intérêt scénique.

Le Bonheur sous la main. — Nous l'avons; nous ne nous en doutons évidemment pas; nous allons le chercher bien loin alors qu'il est là, tout près de nous, « sous la main ».

M. P. Gavault illustre cet axiome d'élémentaire philosophie de quatre exemples. Il les prend tous dans le domaine des expériences amoureuses. Il choisit quatre couples d'amants fort disparates par l'âge, le caractère et la condition sociale. Il met ces hommes et ces femmes en présence. Il nous montre qu'aussitôt les couples se désunissent parce que chacun de ces huit spécimens d'humanité s'imaginant qu'ils n'est pas heureux espère le devenir auprès d'un autre spécimen, de sexe différent du sien, séparé, lui aussi, de son conjoint instable.

Chassés-croisés, décollages, ruptures, mais pas trahisons. Non, tout s'arrête à temps, ou presque, et les quatre unions désunies se réunissent. Mieux: les faux ménages deviennent de vrais ménages. Tout le monde se marie, puisque tout le monde, après avoir cherché midi à quatorze heures, c'est-à-dire l'amour chez la femme du voisin, trouve enfin le vrai « bonheur sous la main ».

M. P. Gavault, qui campa cette exquise figure de jolie sentimentalité qu'est *Mlle Josette ma femme*, qui croqua cette futée et sympathique silhouette de la *Petite Chocolatière*, s'est souvenu qu'il est l'auteur de quelques vaudevilles à la grosse gaîté communicative.

Sa nouvelle comédie a donc les traits un peu épais; ses moyens scéniques visent à la fantaisie plus qu'à la vérité d'observation; ses mots ont plus de débraillé jovial que de finesse.

Mais M. P. Gavault possède un collaborateur capable d'assurer à soi tout seul le succès. La pièce de M. P. Gavault a donc remporté un succès complet.

Félicitons-en M. Max Dearly, qui est bien le comédien le plus désopilant que l'on puisse voir. Avec un art du geste, de l'attitude, de la grimace qui fait que rien dans la démarche, dans le moindre jeu de physionomie, dans le mouvement le plus anodin n'est laissé au hasard, ce mime extraordinaire atteint à un naturel impeccable. Ajoutez que la voix elle-même prend toutes les inflexions, les tonalités authentiques du personnage incarné et vous comprendrez qu'il faut un talent de tout premier ordre, des dons de pastiche merveilleux pour donner l'illusion d'un vieux marcheur burlesque tel qu'il nous en apparut un sous les traits transfigurés du désopilant marquis de Saint-Renan.

Les acteurs qui accompagnaient M. Max Dearly faisaient tous honneur à leur brillant chef de file.

Cartouche. — On a mis les bandits dans le roman-feuilleton, puis dans le roman mondain et dans le roman psychologique. Ils sont ensuite montés sur la scène; nous les avons vus les héros des drames de cape et d'épée, des mélos à péripéties effarantes, des comédies légères et enfin des vaudevilles facétieux. L'opérette aujourd'hui, pour conclure, s'est emparée de ces donneurs de frisson, semeurs de terreur et champions d'aventures.

Mais avant qu'elle chante les exploits des modernes Sherlocks, Rafles et autres Lupins, l'opérette, bonne enfant et désireuse de pittoresque archaïque dans le costume et le décor, s'en va rechercher les malandrins fameux de l'histoire ou de la légende.

C'est le populaire *Cartouche* qui vient de lui inspirer l'intrigue aimable, joyeuse et compliquée, les couplets, les rondos, les romances dont elle est friande. Et nous voyons, par la grâce de deux paroliers adroits, comment le terrible mais séduisant Cartouche jette l'épouvante à la ville et à la campagne, trompe les maris, berne l'aubergiste, dépiste la maréchaussée, aide ses amis, secourt les amoureux et, surtout, roule le bénêt policier Double-Flair constamment déguisé, toujours reconnu.

Une riante idylle traverse cette rocambolesque histoire où le Régent lui-même fait son apparition.

L'art de M. Claude Terrasse est plein d'esprit, il est tout fait de malice traduite en rythmes et sonorités caractéristiques. C'est bien lui qui convenait pour donner à ce livret à la fois sentimental et burlesque le commentaire original, très varié, mais toujours d'une égale inspiration fantaisiste, qui lui convenait.

On prononça souvent le nom d'Offenbach quand on parla de M. Claude Terrasse. On eut tort si l'on voulut comparer la musique de ces deux compositeurs; mais on eut raison si l'on prétendit se borner à indiquer que l'originalité de l'un est aussi intense que celle de l'autre, que leurs façons de dégager le comique d'une situation ou celui d'un personnage et de le traduire par le moyen d'un refrain ou d'une phrase ou d'un trait à la verve irrésistible sont également mais diversement savoureuses.

A l'Alhambra on a monté, selon la coutume, *Cartouche* avec un luxe et un goût parfaits. L'interprétation brûle les planches. M. Zidner mène la ronde avec un brio et un chic entraînants. MM. Mey, Rousseau et surtout M. Camus, impayable détective maladroit, sont de joyeux comiques. M. Marcotty ténorise agréablement. Mlle Cuvelier a une voix charmante et elle joue avec une gracieuse simplicité. Mme Hémard est élégante et majestueuse. Vingt autres complètent un ensemble excellent.

Petite Peste. — L'amitié féminine est peut-être assez rare ; mais quand elle existe elle a d'autres forces et d'autres tenacités que l'amitié des hommes fréquemment travestie en une fort superficielle camaraderie. On nous a souvent raconté des exemples de ces amitiés attentives et dévouées qui conduisent celles qui les manifestent jusqu'à l'héroïsme et au sacrifice. Nous connaissons quelques femmes, célèbres dans la littérature et le théâtre, qui ont fait bon marché de leur bonheur, de leur fortune, de leur vertu même pour sauver d'un péril une amie très chère. C'est une de ces grandes âmes que M. Romain Coolus nous invite à admirer dans sa nouvelle comédie, alerte, pétillante, émouvante aussi au bon moment, et toujours spirituelle avec enjouement. Mais l'originalité est ici qu'il s'agit d'une toute jeune fille qui, pour empêcher la grande amie aînée par qui elle est élevée et choyée maternellement de tomber dans les bras d'un fat dont elle a surpris les paroles de séduction et les troublantes promesses de vain plaisir, décide d'amener ce galantin à lui faire la cour, à sacrifier jusqu'à sa parole et son rendez-vous au caprice d'une fillette ensorceleuse. Voilà la « petite peste » compromise et obligée d'épouser ce Chancelet qu'elle déteste ! Et tout cela sans que personne devine quelle touchante pensée a guidé sa hardiesse ! Au contraire, tout le monde qui la croit taquine et méchante, ne voit dans son escapade que l'inconvenance d'une petite fille très mal élevée ; l'amie elle-même qui ne soupçonne pas que c'est pour elle que ce sacrifice douloureux a été fait le sourire aux lèvres, va prononcer d'amères paroles de reproche lorsque l'aveu s'échappe des lèvres, des yeux et du cœur de Marceline, la vaillante et futée gamine !

Le mieux c'est que, au milieu de cette plaisante intrigue, éclate soudain une vérité dont personne ne se doutait : elle surprend même ceux qu'elle concerne le plus directement, c'est-à-dire Marceline et le quadragénaire et bourru Chantelouve... Ces deux ennemis qui ne cessaient jusque là de s'attraper, de se quereller, s'adoraient en réalité. Ils se marieront et la comédie s'achèvera dans l'allégresse unanime, ou peu s'en faut ; car la seule déception qui persiste est celle de Chancelet ; elle n'apitoye personne.

Mlle Georgette Loyer a mis en valeur avec une juvénile gaîté endiablée tout ce que le joli rôle de la Petite Peste a de grâce futée et d'émotion délicate. Mmes Marchetti et Ladini, l'élégante transfuge du Parc, ont de l'allure et de l'entrain, avec distinction. M. J. Normand est un Chantelouve tout à fait sympathique ; M. Daltour est discret et simple en vieux mari clairvoyant mais généreux ; M. Deluc a le tort de faire un niais de Chancelet qui est un fat ; MM. Darcey et Paulet font rire dans deux petits rôles qu'ils mettent adroitement en vedette.

PAUL ANDRE.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Eugène SMITS.

Il est des artistes éminents, auxquels on ne pourrait rendre trop souvent hommage. Eugène Smits est de ceux-là ; son œuvre n'a pas vieilli. Au contraire, l'orientation de l'art contemporain vers un

EUGÈNE SMITS

idéal de beauté décorative, vers le style, fait rayonner les œuvres d'Eugène Smits avec plus de force que jamais et leur confère une étrange verdeur.

Smits fut autrefois de ce groupe d'artistes ardents, qui compre-

nait des précurseurs tels que Boulenger, Verwée, Baron, Dubois. Il fut lui-même un précurseur. Il en demeure le dernier survivant. Ils opposaient à la grandiloquence et à la sécheresse des prédécesseurs un sentiment vif et sincère de la nature ; leur sensibilité, dépouillée des artifices et de la routine de l'art officiel, s'affirmait franchement moderne.

Peintre élégant, original, Smits eut l'audace de s'inspirer à une source étrangère, tandis que les représentants de la grande peinture s'étaient flattés jusqu'alors, chez nous, de remonter aux sources de l'art flamand du XVII[e] siècle. Ce fut l'école vénitienne qui le séduisit surtout. Mais il eut cette originalité de se soustraire à toute imitation, et de rester soi-même devant les séductions accumulées de l'art italien.

Cette originalité, Eugène Smits la développa, dès ses débuts, avec ténacité et bientôt avec succès et avec éclat. De son long séjour à Rome, datent quelques-unes de ses œuvres capitales. Chacun connaît ses deux tableaux : *Roma* et la *Marche des Saisons*, le premier au Palais du Roi, l'autre au Musée moderne. Ce sont des pages d'une beauté intense, d'une forme parfaite et d'une inspiration très haute.

La peinture de l'auteur de *Roma* est voluptueuse et nuancée, pleine de chaleur. Le dessin est toujours élégant, souple, gracieux, l'attitude des figures noble sans raideur, naturelle et fière. On se souvient de la magnifique série de dessins que Smits exposa, il n'y a pas longtemps, à Bruxelles ; chacun de ces dessins était une œuvre parfaite. Nul n'a su mettre à la fois plus de grâce et plus de profondeur dans une physionomie, en dégager plus puissamment le charme intérieur, en faire vivre le regard, l'animer tout entière. Ces figures sont de celles que l'on ne peut oublier. Une émotion intense s'en dégage, et elles baignent dans une atmosphère voluptueuse que la sensibilité de l'artiste a su créer autour d'elles. « C'est un virtuose fastueux, a écrit Lemonnier, un musicien de la couleur, élégiaque, fier et doux, et qui semble avoir transposé, pour les violons et les hautbois, les ardentes symphonies des grands Italiens, ses devanciers. »

Quand on considère l'art d'un Eugène Smits, on songe quel merveilleux décorateur cet artiste se serait montré si les circonstances lui eussent été favorables.

Le grand âge n'a pas arrêté chez lui l'ardeur au travail. Jusqu'au dernier moment nous verrons cette noble et vénérable figure d'artiste méditer et réaliser des œuvres toujours jeunes.

Alfred DELAUNOIS.

Il est impossible de se faire une idée exacte de l'art et de l'activité artistique d'Alfred Delaunois par les œuvres que ce grand artiste a exposées jusqu'ici. Les expositions ne sont guère faites pour mettre un artiste en valeur. Il faut avoir visité l'atelier de Delaunois, avoir approché le peintre, pour embrasser d'un coup d'œil sûr son immense labeur et la magnifique continuité de son œuvre. On ne connaît généralement Delaunois que par ses intérieurs d'église. Ils forment, en effet, une partie importante de sa production artistique. Mais, bien que dans ce domaine même la vision du peintre s'avère d'une activité merveilleuse et constamment orientée vers une expression plus élevée, ce n'est peut-être pas là que Delaunois se montre

le mieux, avec toute la puissance de son tempérament. Qu'on n'oublie pas que Delaunois est le peintre du « pays monastique », et que nul artiste n'a exprimé avec une énergie plus intense ni avec une plus pénétrante justesse le caractère d'un pays. Il l'a peint comme il peignait ses « portraits psychologiques » ; il l'a décrit dans sa réalité, mais aussi en lui prêtant une âme aux attributs éternels.

Quand on entre à l'atelier d'Alfred Delaunois, on demeure étonné devant l'immensité de l'œuvre qui s'y élabore. C'est un monde ; les œuvres ébauchées y bousculent les tableaux achevés. Les esquisses, les dessins, les peintures, les pastels, les études, montrent un artiste sans cesse au travail et occupé à édifier, lentement, une œuvre d'une envergure extraordinaire et d'une unité admirable. Depuis les esquisses et les tableaux datant d'il y a vingt ans, jusqu'à ceux que l'artiste achève actuellement, on voit se développer peu à peu une volonté tendue vers un but clair, constamment poursuivi.

On pense à ces peintres du moyen âge qui travaillaient dans l'ombre et le repos et qui étonnèrent le monde par l'extraordinaire fécondité et la perfection de leur art. On a perdu aujourd'hui la tradition d'un pareil labeur ! Delaunois, lui, en a retrouvé le secret. Son art est d'une grandeur pareille et d'une égale perfection.

Les dessins innombrables que renferment les cartons, où l'artiste a consigné tous les aspects du paysage et de la figure, montrent par leur variété d'éclectisme de son esprit et la clairvoyante volonté de son art. Delaunois a l'activité puissante et prodigieuse des grands maîtres. Le moindre de ses dessins est une œuvre importante. Aucune fantaisie dans tout cela, mais une direction constante, toujours plus sûre, vers un but nettement défini. Et quelle intarissable jeunesse d'idée s'avère dans ces brèves notations !

L'originalité de l'œuvre d'Alfred Delaunois sera d'avoir exprimé un pays — le pays monastique — dans son ensemble et dans chacune de ses parties, totalement, jusqu'au cœur, avec son sol, ses ciels, ses temples, ses hommes, ses figures frustes et ses nobles physionomies. Une œuvre d'une telle envergure et d'une telle profondeur est une chose rare de notre temps et dans notre pays, et il importe qu'on le dise.

Mais une autre caractéristique de l'art d'Alfred Delaunois, qu'aucune exposition n'a mis en valeur jusqu'ici comme il convenait, que nul n'a reconnu dans son œuvre, c'est sa grandeur décorative ; déjà, dans ses paysages, s'annonçait cette vision large de la vie et ce sentiment intense de la nature. Delaunois, avec son tempérament foncièrement original, semble avoir renouvelé la tradition grandiose des peintres italiens. Il apparaît comme une sorte de Masaccio flamand. Telle de ses dernières œuvres contient tous les éléments d'une peinture murale. On pense aux fresques merveilleuses qu'un tel artiste serait capable d'élaborer si l'occasion lui était donnée de se livrer tout entier à un travail de cette nature !

Jéhan FRISON.

Deux tableaux exposés l'an dernier au salon de la *Libre Esthétique* ont mis le nom de ce jeune artiste en valeur. On se souvient de ces deux toiles, une *Nature morte* et l'*Oiseleur*. M. Jéhan Frison s'y révélait comme un peintre original, doué d'une vision très aiguë de la couleur.

Depuis quelques années déjà, on suivait les travaux de cet artiste ; quelques tableaux, exposés çà et là, aux salons d'hiver, avaient attiré l'attention sur ce tempérament très spontané. C'étaient des intérieurs, où les tons chantaient à la lumière d'un soleil printanier, des portraits, non pas de ces portraits posés, arrangés, où l'on voit une figure isolée, dans une position généralement banale et artificielle, mais des portraits peints en pleine nature, situés dans leur atmosphère habituelle. Dans tout cela s'annonçait un talent puissant, riche, et qui donnait sans compter, qui se déployait hardiment, avec joie, d'une sincérité totale. Mais, un peu de confusion, un manque d'unité, rendaient ces toiles imparfaites.

Aujourd'hui, l'artiste semble être sorti de cette période un peu brouillée où l'on devinait déjà les qualités solides d'un peintre, sans pourtant qu'il fût possible de prévoir le chemin exact qu'il allait prendre. M. Jéhan Frison a trouvé sa voie et il s'y engage résolument, avec une jeune et belle audace, et avec déjà de beaux succès.

Tel qu'il se montre maintenant, avec ses deux tableaux de la *Libre Esthétique* et cette autre toile récemment exposée à Bruxelles, *Symphonie macabre*, avec aussi une série de tableaux que nous avons pu voir à l'atelier de l'artiste, M. Jéhan Frison s'affirme coloriste subtil et harmonieux. Il semble diriger actuellement tous ses efforts vers ce but précis : faire *chanter* la couleur, rechercher des accords de tons imprévus, rares, donner à la couleur un éclat en quelque sorte musical. Ses sujets préférés : des intérieurs, comme autrefois, mais choisis et bien mis en valeur ; une fenêtre ouverte, par où on aperçoit un jardin fleuri ; une table servie, où s'opposent les tons ambrés du vin, la tache noire d'une théière, les blancs de la nappe, les bleus d'un vase de Delft ; une gloriette où grimpent des capucines autour d'une figure féminine nonchalamment étendue. Les sujets les plus simples, sans arrangement aucun sont pour lui le prétexte à symphonies de couleurs exquises. Une bouteille, quelques fruits, un bouquet de fleurs, et c'est assez pour éveiller un concert de tons neufs, d'une intense richesse, d'un charme étonnant.

Ce peintre ardent du beau ton semble se préoccuper assez peu de composition. C'est chez lui un parti-pris. Il ne veut pas s'y attarder. On le lui a reproché parfois, et j'estime qu'on a eu tort de lui chercher noise pour ce fait, sans vouloir lui reconnaître ce qui constitue son incontestable originalité. Souvent, en effet, une composition trop apparente, trop voulue aboutit à un tableau artificiel. M. Frison veut faire vivant, avant tout ; et la vie s'accommode mal de l'arrangement et du préconçu. Cependant, il me paraît qu'on puisse donner à un tableau une allure d'unité, une sorte de tenue, de la cohésion, sans nuire au naturel, et sans que le tableau en souffre dans son allure de spontanéité. Une forte armature, que l'on sent sous un coloris harmonieux, ne peut que relever l'effet général de l'œuvre. M. Jéhan Frison, qui est aussi bon dessinateur que coloriste, a mis jusqu'ici une sorte de coquetterie à négliger ce principe, pour se consacrer tout entier à l'exaltation de la couleur. Il a réussi à nous charmer, et cela avec un incontestable talent.

Le Panorama du Congo à l'Exposition Universelle de Gand.

Ce ne sera pas une des moindres merveilles de l'Exposition universelle de Gand, que ce Panorama du Congo, œuvre vraiment

colossale de deux de nos concitoyens, les peintres Mathieu et Bastien. Nous n'avons pu voir qu'un certain nombre de fragments de cette intéressante tentative de vulgarisation. Nous ne dirons rien des sculptures que nous n'avons pas vues.

Déclarons tout d'abord que c'est là une œuvre d'artistes, dans toute la force du terme. Toute latitude avait d'ailleurs été laissée aux peintres qui furent chargés de cette extraordinaire entreprise. Il faut les féliciter d'avoir vaincu les difficultés énormes d'une expédition longue et ardue et d'avoir mené à bonne fin une œuvre qui paraissait presque irréalisable.

Une suite de vastes toiles destinées à former le fond, représentent les paysages les plus caractéristiques du Congo belge. On voit se déployer là, tour à tour, la brousse fauve, les immenses forêts, les cours d'eau, les montagnes, les villages, les missions. La vie des indigènes, leurs mœurs, leurs travaux et tout le pittoresque de leur existence, tout y est représenté en une série de scènes extrêmement animées.

L'interprétation artistique du paysage et des figures des indigènes est très intéressante. Chacun des deux peintres y a apporté sa marque particulière. Il faut admirer la sincérité avec laquelle ces toiles ont été brossées. Il ne s'agit pas là d'un Congo de fantaisie, tel qu'on l'a représenté trop souvent, sous des couleurs violentes et crues; ce panorama a été élaboré lentement, comme le peintre construit un tableau. Les artistes, qui sont demeurés dans le pays pendant plusieurs mois et ont pu explorer les vastes territoires, ont peint là-bas d'innombrables esquisses, notant les moindres particularités du sol et de l'atmosphère, les figures au travail, les physionomies d'indigènes; et c'est à l'aide de ces indications minutieuses et véridiques qu'ils ont brossé leurs toiles définitives. Aussi, au charme d'une interprétation originale, l'œuvre de MM. Mathieu et Bastien ajoute l'intérêt d'un document extrêmement précieux pour tous ceux qui s'intéressent aux questions coloniales. On s'étonnera peut-être de l'atmosphère brumeuse et lourde, chargée d'humidité, qui enveloppe ces toiles, du peu d'éclat des couleurs, des feuillages gris des végétations. Mais c'est là l'atmosphère normale.

Les figures peintes par M. Bastien s'harmonisent fort naturellement avec le décor grandiose qu'a brossé M. Mathieu. Il faut louer ces deux peintres de leur collaboration intelligente et de l'audace surprenante qu'ils ont déployée dans cette entreprise vraiment gigantesque. Ils y ont apporté autant d'art que d'habileté et ils ont réussi à édifier un monument qui restera comme une preuve de grande énergie et de bel esprit d'initiative.

Nous aurons l'occasion de voir cet hiver, au Cercle artistique, une exposition des tableaux et esquisses peints par MM. Mathieu et Bastien au cours de leur voyage, et qui ont servi à reconstituer le Panorama.

La Panne. — Exposition BATTAILLE.

En sa villa située dans le cadre pimpant des dunes, M. Battaille a rassemblé une série de ses toiles. Ce sont des paysages, dunes, sites campagnards, coins de village, coins de petites villes, vues pittoresques de Furnes, Nieuport, Dixmude. M. Battaille, qui vit depuis longtemps dans le milieu qu'il peint, a essayé d'en exprimer

la poésie, le caractère encore sauvage, les aspects curieux. Le peintre semble avoir particulièrement observé le côté farouche des petites villes. En général, sa vision est claire, juste et naturelle. Nulle recherche non plus dans sa peinture. C'est de l'art sincère, honnête. Par exemple, il ne faut pas attendre de lui de grands efforts d'originalité. M. Battaille n'est pas non plus un raffiné. Son art est assez fruste, peu séduisant, et d'une expression monotone. Mais le métier, chez lui, paraît bien établi ; son travail est abondant et fait preuve d'une activité louable.

FRANZ HELLENS.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

A TAMISE-LES EAUX

Et moi aussi je suis allé à Tamise ! Ah ! mes amis, quel voyage ! Que d'eau ! Quelle boue ! Quelles bousculades !

Des communiqués engageants publiés par les journaux m'avaient décidé.

« Satisfaisant à de nombreuses demandes, nous publions, disaient-ils, les meilleurs moyens d'arriver à Tamise en train ou en bateau. On remarquera qu'aussi bien par voie ferrée que par bateau les services ont été renforcés et de nombreux convois spéciaux ont été décidés. » Tu parles !

Oyez plutôt le récit d'un voyageur qui alla à Tamise, — et en revint avec aux pieds, une bottine, l'autre s'étant perdue là-bas dans la vase ; son parapluie brisé ; son pantalon irrémédiablement taché ; le corps meurtri des coups reçus en cherchant à prendre place dans le train.

Parti de Bruxelles à 3 h. 26, il arriva à Malines à 4 h. 10. Un peu moins d'une heure pour faire 20 km. C'est exactement le temps que mit le premier train de notre railway national pour effectuer ce trajet, il y a près d'un siècle.

A Malines, d'autres joies, de nouvelles surprises nous étaient réservées. Le train ordinaire était bondé. Il fallut prendre le « spécial ». Il stationnait tout là-bas en dehors de la gare. Il allait partir ; nous courûmes, traversant les voies, escaladant les clôtures de fils de fer barbelé. Une élégante, dans sa précipitation, se tordit le pied, le talon Louis XV de sa chaussure ayant été pris dans un aiguillage.

Enfin, à 5 heures, nous arrivions à Tamise ; mais nos tribulations commençaient à peine. Pour atteindre le camp où reposaient les grands oiseaux il fallait franchir le fleuve.

On ne pouvait songer à traverser le pont de fer qu'une foule énorme envahissait. Je me décidai à prendre place dans un canot. Tandis que celui-ci stationnait, attendant d'autres passagers, un batelier, occupé à nettoyer sa péniche, nous couvrait d'une eau crasseuse !

Enfin, après de multiples exercices d'acrobatie, je parvins dans le marais fantastique où le camp d'aviation était dressé. Une couche de cinquante centimètres de plants de roseaux coupés le recouvrait. De larges madriers y étaient déposés, constituant des passerelles « d'infortune », car elles étaient à ce point boueuses que ceux qui s'y aventuraient dégringolaient dans la vase. Pour pouvoir circuler dans cette fange il en coûtait cent sous d'entrée. Aussi, il y avait foule. Les bains de boue, cela se paye très cher !

Et puis, on frayait avec les organisateurs. Tout l'aéropage de l'Aéro-Club était là. Ils étaient merveilleux de stoïcisme et de courage. Depuis huit jours des trombes d'eau les trempaient. Ils ont certainement détruit une demi-douzaine de costumes. Ils payeront à la fin de l'année une forte note pour soins médicaux et garderont des rhumatismes... Mais qu'importe ! C'est pour le progrès !

Vous parlerai-je des officiels ? Il y a avait là un grand et élégant jeune homme à la figure de gros bébé rose et joufflu. Son complet veston était de la dernière coupe, les plis de son pantalon irréprochables. Et si je me souviens bien, il portait un monocle cerclé d'or. Il avait aussi des guêtres blanches... et des sabots remplis de paille. C'est un moyen comme un autre de montrer qu'on a du foin dans ses... bottes !

Il y avait aussi M. Fernand Jacobs, le président de l'Aéro-Club. L'aimable, le souriant, le bienveillant M. Jacobs. Il parle toujours avec une telle lenteur, une sorte d'onction, que l'on s'attend, lorsqu'il vous souhaite le bonjour, à ce qu'il vous donne la bénédiction épiscopale. Pour la première fois, nous l'avons vu sans son huit-reflets.

M. Closset, un des principaux organisateurs du meeting, a eu sa revanche du « Tour de Belgique » de si joyeuse mémoire. Chaussé de bottes, équipé de façon guerrière, il s'est beaucoup dévoué au succès du meeting, bravant la pluie, courant dans la vase.

Quant à M. Vleminckx, il semblait sortir d'une boîte. Ses « laqués vernis » étaient vierges de la moindre souillure boueuse. Pour sûr, en sa qualité de président de la Chambre des locomotions aériennes, il aura emprunté un mode de transport nouveau dont il a d'ailleurs gardé le secret.

M. Léon Gérard, le mollet moulé dans des bottes Chantilly, portant une superbe culotte d'équitation, était certes venu à cheval ! Ah ! qu'il était beau ! Il racontait les derniers exploits de la T. S. F. (télégraphie sans fil pour les profanes), songeait déjà à l'utilisation du remous provoqué sur l'eau par les flotteurs des hydroplanes comme force d'énergie !

— Songez, mon cher, quelle force on recueillerait là-bas, au Congo. On pourrait éclairer tous les villages nègres à l'électricité !

Je me sauve ; dans cinq minutes il va me proposer d'amener à Bruxelles la vase d'ici pour en faire du macadam. Ces inventeurs !

M. Lucien Hautvast se promenait, toujours calme. En voilà un qui, certes, ne doit jamais se faire de bile. Notre champion national des courses d'automobiles sortait toutes les cinq minutes un petit carton de son portefeuille. Toutes les performances de sa Sava au

récent meeting d'Ostende y étaient notées. La régularité de sa voiture à chacun des tours, l'usure des pneus, le nombre d'explosions de son moteur, à la minute, à la seconde, au 100e de seconde, la consommation d'essence et d'huile, la quantité de poussière que lui et son chauffeur avaient avalée, celle qu'ils rapportaient dans

leurs bottes, le nombre de gouttes qu'ils avaient transpirées. Tudieu ! quelles statistiques ! Enfoncé, le père Hector Denis !

M. Adhémar de la Hault était désolé. Il broyait Lenoir, pardon, du noir, à l'idée que le temps allait compromettre le succès de la fête qu'il organisait en l'honneur de l'inventeur du moteur à gaz, notre compatriote Lenoir.

Et la boue montait toujours ! Afin de l'éviter on se bousculait

sur le plan incliné spécialement établi pour la mise à l'eau des appareils. De cet endroit, le tableau de la petite ville du pays de Waes était charmant.

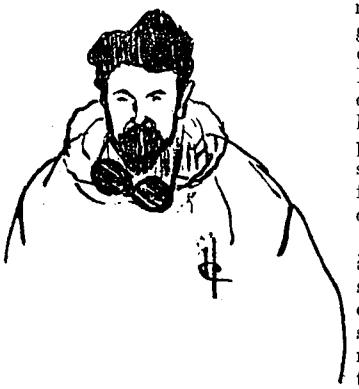
Sur les eaux du fleuve légèrement agitées glissaient, tout petits, des canots automobiles, zigzaguant entre de lourdes péniches et de jolis yachts au repos. Et dans le fond, tout le long des quais, s'alignent dans le plus grand désordre les maisonnettes aux pignons dentelés, que domine le clocher arrondi de la vieille église.

Malgré la foule, la petite ville a conservé sa physionomie paisible et douce. Les nuages sombres, qui courent très bas, semblent écraser les toits rouges des pittoresques maisonnettes, étouffer tous les bruits.

Le pâté de maisons ne s'étend pas bien loin. D'un regard semi-circulaire, on l'a embrassé. Un long rideau de noyers le continue, puis le fleuve fait un coude brusque et l'horizon est barré.

De l'autre côté de l'Escaut, la campagne s'étend indéfiniment, triste et monotone. Et tandis que je me perds dans la contemplation de ce site, un jeune Tamisien me confie ses doléances.

— Ah! monsieur le Bruxellois, vous trouvez « ça » beau, mais si vous saviez comme il fait triste dans notre petite ville! On y mène l'existence de nos arrières-grands-parents. Croiriez-vous que le Carnaval est interdit ici? Les bals n'y sont autorisés que depuis l'an dernier et seulement le jour de la Kermesse. On ne peut jamais donner un concert sur la place et les cafés doivent fermer très tôt. Nous mourons d'ennui...



Braves gens, ne changez rien à cela. Conservez à votre ville ses mœurs anciennes, sa mélancolie. Je trouve même la présence dans ce paysage calme, reposant, au milieu de cette nature pour ainsi dire endormie, des grands oiseaux artificiels aux moteurs ronflants, une profanation...

Mais cette dissertation fut interrompue par les exclamations d'un confrère célèbre par ses enthousiasmes.

— C'est épatant! s'écriait-il en voyant l'appareil de Weyman se poser sur les eaux froissées, ailes déployées, tel une mouette.

Comme il accompagnait son exclamation de force gestes, le voilà qui perd l'équilibre et s'étale... dans la vase. On se presse, on l'aide à se désembourber et alors qu'on le dégage il barbotte toujours:

— C'n'est ni co Framerie!

Pendant trois quarts d'heure, nous nous efforçâmes à gratter au canif la croûte sèche qui l'enveloppait. Un personnage, connu pour ses principes religieux, passait à ce moment.

— La voilà bien, la boue anticléricale! cria-t-il à notre malheureux confrère, un farouche socialiste. C'en était trop: il s'effondra et disparut dans... une des bottes de Varlez, trop hautes pour lui d'ailleurs!

Le meeting avait commencé par un raout offert dans le bel hôtel de ville de Tamise. Au cours de celui-ci, on remarqua les allures inquiètes d'un membre du conseil communal. Il tournait autour des organisateurs, finalement il aborda l'un d'eux et lui tint ce langage :

— Nous sommes très ennuyés à l'administration communale. Vous savez que nous vous offrons à la fin du meeting un banquet. Mais si un accident se produisait et que l'un de vous fût tué, que faire ? Vous comprenez, c'est beaucoup de frais pour nous, ce banquet.

— Eh bien ! vous ferez comme le Nègre !

— Oui ?

— Oui.

— Ah ! bon.

Et l'autorité communale s'en alla encore plus inquiète.

Le meeting se termina par un banquet où l'on célébra son succès, qui fut incontestable.

Venant après les meetings de Monaco, — le premier en date, — celui organisé par l'amirauté anglaise, ceux de Genève, Lausanne et Saint-Malo, le concours d'hydroplanes organisé par l'Aéro Club de Belgique et le ministère des Colonies a parfaitement mis en évidence les services que ces appareils, voguant sur l'eau et volant dans l'air, peuvent rendre aux colonies et tout particulièrement au Congo.

Les promesses que les organisateurs nous avaient données ne sont pas tombées à l'eau...

FERNAND GERMAIN.

(*Illustr. de* MAURICE COLLARD.)

MEMENTO

Les Lettres.

A partir du 15 octobre nous publierons régulièrement des articles politiques écrits spécialement pour la *Belgique Artistique et Littéraire* par des membres éminents de chacun des quatre partis qui siègent au Parlement. Tout en gardant une indépendance absolue, nous permettrons ainsi à chacune des opinions d'être défendue tour à tour par les chefs politiques qualifiés pour parler au nom de leurs groupes.

La chronique d'actualité *Les Faits et les Idées* sera alternativement signée, le 1er du mois, par M. Auguste Vierset, le 15 par M. Iwan Gilkin.

Notre excellent collaborateur, F.-C. Morisseaux, gravement malade depuis trois mois, est encore dans l'impossibilité de nous donner ses chroniques humoristiques. Il nous est permis d'espérer toutefois que son silence ne sera plus de longue durée et qu'il pourra bientôt reprendre sa collaboration régulière.

Les pages intitulées *Le Cœur Timide*, que nous publions aujourd'hui, constitueront un chapitre du roman que fera paraître prochainement M. Georges Virrès.

Voici le programme des leçons que donnera M. Georges Eekhoud en octobre, à St-Gilles (rue de Parme, 100), et à Schaerbeek (école de la rue Quinaux), de 8 à 9 heures :

A St-Gilles M. Georges Eekhoud parlera cet hiver des écrivains français en Belgique, en s'arrêtant surtout sur le mouvement de la Jeune Belgique, les auteurs contemporains et les nouveaux.

Octobre : Jeudi 3 : La littérature française en Belgique avant 1830. — Lundi 7 : André Van Hasselt. — Jeudi 10 : Octave Pirmez. — Lundi 14 : Charles De Coster. — Jeudi 17 : Charles De Coster. — Lundi 21 : Edmond Picard. — Jeudi 24 : Edmond Picard. — Lundi 28 : Camille Lemonnier. — Jeudi 31 : Camille Lemonnier.

A Schaerbeek : « Le Poème et le Roman épiques à travers les âges ». — Octobre : Mercredi 2 : « Les Védas ou Hymnes vidiques ». — Samedi 5 : Hésiode : « Les Travaux et les Jours ». — Mercredi 12 : Homère : l' « Iliade ». — Samedi 12 : Homère : l' « Iliade ». — Mercredi 16 : Homère : l' « Odyssée ». — Samedi 19 : Homère : l' « Odyssée ». — Mercredi 23 : Virgile : l' « Enéïde ». — Samedi 26 : Virgile : l' « Enéïde ». × Mercredi 30 : « L'Edda ». — « Les poèmes barbares de Leconte de Lisle » ; « L'anneau du Niebelung », de Wagner.

* * *

Les Salons.

Un nouveau périodique paraît en ce moment à Berlin, sous le titre suggestif de *Elegante Welt.*

Le Ve salon du cercle d'art « L'Union » s'est ouvert le 21 septembre dernier au Musée Moderne. On peut y voir des envois intéressants de Mmes Ronner, Levert et de Heem ; de MM. Louis G. Gambier, Flasschoen, Follet, J. François, Geudens, Jamar, Kapart, Lauthoire, Leduc, Lemmers, J. Merckaert, Edgar Rombouts, W. et J. Thiriar, Verbrugh, Wagemaeckers, A.-E. Crickx, Eug. J. De Bremaecker et J. Herbays.

Mlles M. et S. Cocq exposent des ouvrages d'art appliqué.

Une exposition des œuvres du peintre Bataille est ouverte à La Panne, dans la villa Welvaart appartenant à l'artiste. Cette exposition se compose de paysages, pour la plupart peints à La Panne et aux environs, de vues de Coxyde, de Nieuport, de Furnes, des dunes et de marines.

Les œuvres du peintre vénitien Jacopo Bellini, père de Gentile et Giovanni Bellini, sont très rares. On ne connaissait de lui que trois toiles authentiques, un « Jésus à la Croix », à la Pinacothèque de Vérone, une « Madone » que l'on peut voir à Venise, et la « Madone » de la Galerie Tadini à Lovere. On vient de découvrir dans un hameau de Romagnes, à Riviera, une quatrième toile de Bellini, dont un expert, M. Corrado Ricci, affirme la parfaite authenticité.

Cette toile a été découverte dans une église abandonnée. On y a mis au jour aussi une fresque de Gaspare Saecht (1516) une « Visitation de la Vierge ». La « Madone » qui ornait le maître-autel porte cette inscription : *Itas dedit ingema Bellinis mente figuras.*

Le salon d'Automne a été inauguré au Grand Palais des Champs Elysées, le 1er octobre. Outre les œuvres des sociétaires et des artistes admis par le jury, le Salon comprend cette année une rétrospective du *Portrait au XIXe siècle*, eclectiquement composée de toiles de David, Ingres, Delacroix, Casatt, Toulouse-Lautrec, Carrière, Cabanel, Chassériau, Manet, Corot, Henner, Mary Ricard, Whistler, Fantin-Latour, Bonnat, Aman Jean, Bernard, etc., de bustes et Médaillons de David d'Angers, Carpeaux, Rodin, etc.

Le cercle d'art « L'Essaim » ouvrira sa Ve exposition annuelle, du 29 septembre au 31 octobre, dans les grands salons de l'hôtel de ville de Mons. Cette manifestation d'art est appelée à un grand succès. L'éminent peintre, Emile Motte, un des maîtres du portrait et le talentueux sculpteur, Marcel Wolfers, y exposeront comme invités. Leur envoi sera très important.

Ce salon réunira un fort contingent d'œuvres des peintres et graveurs du cercle, Mlles Gaullet, Le Tellier, Mesens, Moulinasse ; MM. Baes, Bertiau, Buisseret, Carte, Goffinet, Harmignie, Jacobs fils, Jamotte, Lucq, Mallet, Mercier, Regnart, Martin, Jonet, Aglave, Locufier.

Le ferronnier d'art, Antoine Jacobs, exposera une série importante de ses œuvres.

L'ouverture officielle du salon a eu lieu le dimanche 29 septembre, à 11 heures.

Des séances littéraires seront organisées en octobre.

* * *

Les Théâtres.

La saison régulière qui s'ouvre aujourd'hui, 1er octobre, au Théâtre Royal du Parc, comportera un « cycle Porto-Riche » au cours duquel seront représentées les œuvres émouvantes de ce grand artiste ; successivement la troupe de M. V. Reding, renforcée d'interprètes tels que Mmes Juliette Margel et Nelly Cormon et MM. André Calmette et H. Burguet, jouera *Amoureuse*, le *Passé*, l'*Infidèle*, *La Chance du Français*, le *Vieil Homme* et les *Malfilâtre*.

La revue S. I. M. (Société internationale de musique) a ouvert une Enquête, sous la direction de M. René Lyr, sur le théâtre musical belge. Les principaux musiciens et critiques répondent à ce referendum, plein d'intérêt au moment où l'on s'inquiète de l'avenir du Théâtre national. Les œuvres de nos compositeurs sont dans une situation plus précaire encore peut-être que celles de nos écrivains. L'enquête de S. I. M. permettra peut-être de dégager les moyens pratiques de mettre en lumière tant de partitions inédites.

Quand sera épuisé le succès de *Cartouche*, qui fait des salles combles tous les soirs, M. P. Clerget donnera à l'Alhambra, avec une interprétation de tout premier ordre, *Le Comte de Luxembourg*, l'opérette viennoise qui a fait son victorieux tour du monde.

Le Cercle dramatique *Alliance et Progrès* donnera, le 12 octobre, au Théâtre communal de la rue de Laeken, une représentation de deux œuvres de M. Horace Van Offel : *Les Intellectuels*, pièce en trois actes, et *Le Loup*, conte dramatique en un acte.

Nous allons avoir notre théâtre national, ou presque. Un comité genévois vient aussi de se former afin d'entretenir en Suisse un théâtre qui ne soit pas une succursale des grandes scènes françaises, et aider ainsi à la production d'œuvres dramatiques d'auteurs suisses.

M. Max Reinhardt montera cet hiver au Deutsches Theater de Berlin *L'oiseau bleu* de Maeterlinck. Moscou a créé la féerie de notre illustre compatriote ; Londres l'a acclamée ; Paris l'a applaudie ; la Belgique...

La Belgique l'a dotée d'un prix triennal de 1,500 francs.

* * *

Les Concerts.

Les *Concerts populaires* seront donnés, aux dates suivantes, au Théâtre de la Monnaie, avec répétition générale la veille au Théâtre de l'Alhambra :

20 octobre, sous la direction de M. Pierre Sechiari ;

17 novembre, sous la direction de M. Peter Raabe ;

8 décembre, sous la direction de M. le Dr H. Pfitzner ;

12 janvier, sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

Les *Concerts Ysaye*, au nombre de sept, dirigés par des chefs étrangers et belges, seront consacrés chacun à un Maître ou une Ecole anciens ou contemporains. Ils se donneront au Théâtre de l'Alhambra.

La *Société philharmonique* donnera cet hiver, avec le concours de virtuoses en renom, des séances de musique de chambre à la salle Patria. Administration chez Schoot, rue Saint-Jean.

La société nationale des *Compositeurs belges* donnera quatre séances de musique de chambre et un concert d'orchestre.

* * *

Communiqués.

Troisième Congrès international de la Presse périodique. — Il se tiendra, à Paris, du 27 au 30 octobre, sous le haut patronage du Gouvernement français et du Conseil municipal de Paris.

L'*Union de la Presse périodique belge* et l'*Association des journalistes périodiques belges et étrangers* y seront représentés par leurs présidents MM. Paul Otlet et Léon Théodor ainsi que par des délégués nombreux.

La cotisation est de 25 francs par journal ou revue, donnant droit à deux délégués ; elle est de fr. 12.50 pour les adhérents individuels. S'adresser, pour toutes communications, au secrétariat du Congrès, 78, rue Taitbout, Paris.

L'*Exportation belge*, moniteur des Exportateurs belges et des Importateurs étrangers, 29, boulevard du Hainaut, Bruxelles, publie d'intéressants articles documentaires et les nouvelles susceptibles d'intéresser nos nombreux compatriotes ayant des relations d'affaires ou d'études avec l'étranger. Elle paraît en quatre langues ; l'abonnement de 50 francs donne doit à tous les services de l'Institution.

A l'Institut polyglotte et commercial du Teaching Club d'Ixelles. — Afin de compléter l'enseignement des langues anglaise et allemande, le Teaching Club vient de fonder des sections où les élèves auront à émettre et à discuter leurs idées sur un sujet arrêté d'avance. C'est là une heureuse innovation qui contribuera à augmenter la valeur de cet enseignement auquel s'intéressent la Commune, la Province et l'Etat.

Le Teaching Club organise plus de 60 heures de cours par semaine, données par 15 professeurs et réparties sur les branches suivantes : anglais, allemand, néerlandais, français, italien, espagnol, portugais, espéranto, sténographie, comptabilité et dactylographie. Le programme complet des cours est délivré au secrétariat, rue de Berlin, n° 20.

Nous reproduisons ci-dessous in-extenso *le beau discours que prononça le 22 septembre dernier, M. Iwan Gilkin lors de la cérémonie de la pose de la première pierre du monument Victor Hugo, à Waterloo, au nom du Comité belge :*

« MESSIEURS,

» Sur ce champ de bataille, célèbre entre les plus célèbres, où furent jouées les destinées du monde, quelle voix pourrait s'élever sans trembler ? Ecoutez pourtant. Il est une voix qui résonne sur cette vaste plaine. Elle a jailli, forte, émouvante, et si prodigieusement sonore qu'elle a su dominer l'écho légendaire du tumulte du combat, du grondement des charges de cavalerie et du formidable tonnerre des canons. Au-dessus de l'aigle blessé, qui vint s'abîmer ici, les ailes fracassées, un autre aigle s'est élancé. Sur ces lieux tragiques, il plane, les ailes étendues. Ses serres ne pressent ni une proie sanglante ni un drapeau déchiré ; elles tiennent une lyre d'or, dont les vibrations sublimes font frémir d'admiration la terre entière. Son cri n'est point le cri d'un rapace affamé, mais un chant merveilleux qui monte dans la lumière. Telle est la magie de ce chant qu'il a pu de la plus effroyable des batailles faire une apothéose éblouissante. Le soleil ne se couche plus sur le tombeau de Napoléon ; le Josué de la Poésie l'a fixé au zénith pour jamais !

» C'est à la gloire de cette voix retentis-

sante et splendide que nous élevons un monument. Il est ici à sa place. Les temps modernes ont vu se dérouler une prodigieuse épopée ; elle s'est terminée sur cette plaine dans une épouvantable catastrophe. Cette épopée a trouvé un Homère. Il est juste qu'il soit glorifié dans les lieux qui ont inspiré ses chefs-d'œuvre. Il est juste et salutaire aussi que sur ce vaste ossuaire où s'élèvent un à un, des monuments funèbres, commémorant les horreurs de la guerre et l'atrocité de la mort, un autre monument se dresse, célébrant la vie, la lumière du jour, l'espérance et la foi, le travail et la paix. Voilà pourquoi, en face de l'aigle blessé gisant sur le sol, nous élevons sur une haute colonne un coq symbolique.

» Regardez cette plaine. La terre a recouvert les ossements des héros de toutes les nations qui se sont mesurées ici dans une lutte titanique. Sur leurs corps engloutis germent les moissons nourricières, le bétail rumine et le coq chante. A l'œuvre de la mort a succédé, vainqueur, le travail de la vie. A côté de l'aigle tombé se dresse le coq triomphant. Qu'importe à la France un empereur vaincu ? La voix merveilleuse que Dieu lui a donnée, retentit toujours dans les cieux immenses, saluant le soleil levant, la journée qui commence, et les labeurs nouveaux, qui ouvrent l'avenir !

» C'est à la France pacifique, laborieuse et chantante que nous tendons la main pour glorifier avec elle le plus grand poète lyrique du monde. Le monument dont nous posons ensemble, aujourd'hui, la première pierre, est voué exclusivement à la gloire de la poésie. Quelques esprits chagrins craignent, dit-on, que sous cette pierre ne se cache une arrière-pensée politique. Qu'ils se rassurent ! Si ces craintes avaient quelque raison d'être, les poètes belges, qui, par ma voix, saluent aujourd'hui ce monument naissant, ne seraient point ici. Mais ces craintes sont vaines et ridicules. Le monument qui va s'élever ici glorifiera, sur les restes entremêlés des guerriers morts, la victoire pacifique de la poésie et de l'idéal, personnifiés dans le plus puissant et le plus idéaliste des poètes lyriques. Et rappelez-vous ceci. Après avoir chanté le grand empereur et la France, Victor Hugo vieillissant détourna ses yeux du passé et de l'héroïsme militaire pour les porter vers l'avenir et vers la paix. Dans un chant magnifique, qui de jour en jour pénétrera davantage au cœur de tous les peuples, il a salué les prochains Etats-Unis de l'Europe. C'est ce chant fraternel que symbolisera le coq de bronze qui se dressera bientôt ici, les ailes frémissantes, la tête levée vers le ciel. Plus haut, toujours plus haut, il jette son cri d'appel, il convie tous les peuples à chanter la paix là où rugit la guerre, à faire rayonner la vie là où s'enténébra la mort, à monter vers l'avenir là où tomba le passé, à chercher ensemble la joie et le bonheur là où s'ensanglantèrent l'orgueil et la haine. Qu'il soit donc le bienvenu chez nous, dans notre pacifique et laborieuse petite patrie, dont la devise nationale : *l'union fait la force*, est appelée à devenir la devise de l'univers. Coq de France, qui viens chanter sur notre sol, voilà le chant que tu chanteras !

» Et nous ,nous t'écouterons, l'âme ravie, le cœur débordant d'amour et d'admiration, comme nous avons écouté les chants prestigieux de Hugo, comme nous écoutons toutes les belles et nobles paroles que nous apporte le souffle mélodieux de la France. La langue française est le parler le plus doux et le plus parfait qu'il soit au monde. La moitié de mes compatriotes ont le bonheur de l'avoir entendue murmurer autour de leur berceau. C'est leur langue maternelle. Pour tous, c'est la langue de la haute culture, de la Science et de la Philosophie. Et la grande voix de Hugo l'a fait si intensément vibrer dans nos âmes, que chez nous aussi quelques jeunes hommes ont tendu leurs mains vers la lyre française et se sont pris à chanter. Voilà pourquoi, nous tournant vers la France, nous, les poètes belges, nous attestons sur cette pierre la reconnaissance profonde et la sympathie ardente dont nos cœurs sont remplis. »

BIBLIOGRAPHIE

Chez Plon Nourrit et Cie.

Le Salon bleu d'Arthénice. (Un vol. in-18° à fr. 3.50.) — Certain soir que Mme de Rambouillet, « l'incomparable Arthénice », lisait l'*Astrée*, le livre lui glissa des doigts et elle s'endormit pour ne se réveiller que trois siècles plus tard, c'est-à-dire le mois dernier. Vous jugez de sa stupéfaction au spectacle du Paris d'aujourd'hui. La Providence, coupable de cet excellent tour, dépêche, ici-bas, l'Ombre de Voiture avec mission de mettre Arthénice au fait des lettres modernes. Et Voiture rassemble en un bouquet quelques pages de soixante-douze écrivains contemporains.

L'idée est jolie, n'est-ce pas? On peut cependant reprocher à Mme X... — l'auteur trop modeste de cette anthologie dont les morceaux sont, pour la plupart, judicieusement choisis — de n'avoir point usé, dans la rédaction des notices destinées à caractériser le talent des auteurs cités, du langage précieux, le seul propre à être entendu par la précieuse marquise. En lisant l'Avant-Propos, je m'attendais à ce qu'il en fût ainsi et le style tout XXe siècle des dites notices, très exactes et très justes d'ailleurs, m'a causé une vraie déception.

* * *

Richard Wagner: *Ma Vie* (un vol. in-8°). — A deux reprises déjà, j'ai eu l'occasion de signaler ici tout l'intérêt de ces *Mémoires*, ainsi que la façon claire et méthodique avec laquelle ils sont présentés au public. Inutile donc d'en dire davantage sur ce IIIe Livre de l'Evangile wagnérien, qui comprend les années 1850 à 1864.

Chez E. Sansot et Cie.

Joachim Rolland: *Les Comédies politiques d'Eugène Scribe* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Eugène Scribe fut un auteur heureux et fécond qui connut le grand succès jusqu'à la fin de sa carrière. Et pourtant de son œuvre si considérable peu de chose reste; s'il a déchaîné l'enthousiasme de ses contemporains, la postérité n'apprécie plus ses pièces, dont le mérite littéraire est, en effet, plutôt médiocre et qui ne valent que par l'habileté consommée avec laquelle elles sont construites. Scribe possédait son métier à la perfection; artisan incomparable, il ne fut jamais artiste. Assez pauvre d'idées, l'intrigue chez lui était tout, aussi est-ce à peine si parmi les quelques centaines d'actes qu'il a produits, on trouve une demi-douzaine de comédies d'une portée quelque peu élevée. Ce sont ces dernières qui sont analysées dans le nouveau livre de M. Joachim Rolland, auquel nous devons déjà plusieurs études littéraires particulièrement intéressantes.

* * *

François de Curel: *L'Idée pathétique et vivante* (un petit vol. à 1 franc). — De la *Collection des glanes françaises*, ce prestigieux bouquet de maximes, d'aphorismes, de paraboles d'une moralité si élevée cueillies par M. Edouard Schneider dans l'œuvre de M. de Curel. En ce moment où j'écris cette notice, les auteurs dramatiques songent, dit-on, à choisir comme prince l'auteur de la *Nouvelle Idole*. Pareil titre n'ajoutera rien à la gloire de M. de Curel, mais les dramaturges s'honoreront en plaçant à leur tête un aristocrate de race, de talent et de pensée.

* * *

Madame Roland: *Sagesse et Passion* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Curieuse figure que celle de Madame Roland, telle qu'elle apparaît dans sa correspondance amoureuse qui, nous dit la préface de M. Abel Gri, « nous » montre une femme qui éveille, dirige, » anime, retient l'affection de celui qu'elle » souhaite conquérir et s'attacher par le » mariage ». On ne pouvait mieux dire, car » faible et indécis Roland déjà barbon ne se souciait guère au début de leurs relations d'épouser la jeune fille volontaire et exaltée qui rêvait d'échanger son nom de Marie Phlipon contre celui d'un homme dont les talents et la situation sociale devaient lui permettre de jouer dans le monde le rôle auquel elle se sentait appelée.

Chez Nelson et Cie.

VICTOR HUGO : *L'Homme qui rit* (Deux vol. in-12 reliés à 1 f. 25). — *France et Belgique* (Un vol. id.). — Ce sont deux œuvres de genre bien différent que, ce mois-ci encore, la maison Nelson fait entrer dans la jolie collection que nous signalons toujours avec un nouveau plaisir. Rien de plus extraordinaire, on le sait,, en effet, rien de plus captivant que l'aventure de cet enfant volé, puis vendu, ensuite défiguré, enfin abandonné, qui est réduit à s'exhiber dans les foires aux côtés d'un loup apprivoisé, tandis que plus tard on découvre qu'il est un lord authentique, fils d'un pair d'Angleterre.

Le drame dont est faite la vie de Gwynplaine séduit par ses péripéties comme par sa portée philosophique et le tableau de la vie anglaise du moyen âge.

Mais rien n'est plus original, d'autre part, ni plus pittoresque que les descriptions de villes, de cathédrales, de paysages, de mœurs, de costumes, les anecdotes piquantes aussi, qui constituent la matière des journaux de voyage de Victor Hugo. Il a visité, admiré, aimé notre pays et c'est un attrait de plus pour le livre que nous recommandons spécialement à ceux qui courent aujourd'hui le monde à toute vapeur sans rien voir autour d'eux, que tant de pages consacrées à la Flandre et à la Wallonie.

* * *

LABICHE : *Le Voyage de M. Perrichon* et autres comédies. (Un vol. in-12 relié à 1 fr. 25). — Le théâtre de Labiche est sainement, irrésistiblement gai, mais sous ce comique des mots et des situations il y a une part de profonde vérité et l'observation ne cède jamais trop ses droits à la fantaisie. Voilà pourquoi ces pièces, après tant d'années, gardent tout leur intérêt. On les écoute avec autant de plaisir aujourd'hui qu'au moment de leur création. Combien d'auteurs actuels connaîtront cette fidélité du succès?

La publication de ces chefs-d'œuvre de belle humeur dans le format commode et élégant de la Collection Nelson ne peut que leur donner un regain de vogue.

* * *

BULWER LEYTTON : *Les derniers jours de Pompéi.* (Un vol. in-12 relié à 1 fr. 25). — Nous ne possédions pas encore de traduction française de ce célèbre ouvrage qui reconstitue avec une vérité troublante les mœurs et le décor de l'antique cité ravagée. Il n'y a pas d'aspect de la vie journalière des anciens habitants, entre qui l'auteur a imaginé de nouer une attachante intrigue, qui ne soit évoqué avec une précision pittoresque et savante. Le tableau de la catastrophe historique est, à la fin du livre, une page d'une horreur émouvante et grandiose.

Chez Bernard Grasset.

JEAN STRADIOT : *A la Venvole.* (Un vol. in-18 à 3 fr. 50). — Edmond Boerner est mort il y a quelques mois ; jeune lieutenant à la carrière pleine d'espérances, il fut un des aviateurs militaires morts au champ d'honneur. Dans ses moments de loisir, ce soldat rimait et s'essayait au théâtre. Son pseudonyme de Jean Stradiot commençait à être connu...

Des amis ont recueilli les vers du jeune héros et les publient. C'est un pieux hommage à la mémoire d'un esprit délicat et rare qui aurait pu se faire une place et une gloire à plus d'un titre.

* * *

H. PLIEUX de DIUSSE : *La Mulotte.* (Un vol. in-18° à fr. 3.50). — Désireux d'échapper à la monotonie du service dans l'armée métropolitaine, le lieutenant Darzières est venu en Afrique chercher une existence mouvementée et aussi quelques lauriers, si l'occasion se présente d'en cueillir. Seulement, à Dakar, la vie de garnison est un peu plus plate qu'en Europe et le pays est calme, ou c'est tout comme. Il prend femme, c'est-à-dire qu'un simulacre de mariage l'unit à une indigène. C'est une *Mulotte*, petite fille de blanc, gracieuse et fine, intelligente, sentimentale et avec cela douée des meilleures qualités féminines de la race à laquelle elle doit son grand-père.

L'histoire des amours du beau Spahi et de Fatou, grâce à cette circonstance, se trouve être une charmante idylle contée avec un talent plein de promesses par M. le lieutenant Plieux de Diusse, du 2e houzards de France.

* * *

STARBACH-BAUDENNE : *Sao Tiampa, épouse laotienne.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Nous voici maintenant en Extrême-Orient. Dans son poste perdu, un administrateur colonial, après avoir usé son zèle de débutant, se trouve bien seul et épouse — de la main gauche s'entend — une ravissante congaï. Celle-ci lui fait la vie dure, elle se montre la pire des coquettes, le trompe copieusement et lui, il supporte tout, ne dit rien, ne voit rien. Vraiment ce n'était pas la peine de courir au Cambodge pour réaliser ainsi un ménage comme il en est tant, dit-on, par ici.

Ce livre ne serait pas trop mal acceuilli, car il renferme des détails intéressants par les mœurs de là-bas, n'était sa préface. Celle-ci semble annoncer une œuvre de profonde psychologie et comme ce n'est pas tout à fait cela, le lecteur se trouve déçu.

***

HENRI GUINOT : *En voyage.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce titre, pour très simple qu'il soit, est, chez un poète, tout un programme. M. Guinot a donc dessiné des croquis, lavé de claires aquarelles, brûlé même de noires eaux-fortes au cours d'une de ses flâneries par monts et par vaux.

Ah! la vie est heureuse en dépit des douleurs,
Quand on cueille en chemins des images en [fleurs!

nous dit-il, et ses vers chantent avec une aimable simplicité tout le plaisir qu'il a pris à cueillir ces images.

Nous en avons un égal à les connaître à notre tour.

Chez Ambert.

ROGER RÉGIS-LAMOTTE : *La Bougeotte.* (Un vol. à 95 centimes, illustré). — *La Bougeotte,* ce mal saisonnier qui nous vient d'Angleterre — c'est même le seul article britannique qu'on ait affublé d'un nom français — *La Bougeotte,* dis-je, a inspiré à M. Régis-Lamotte les quelques spirituelles fantaisies dialoguées rassemblées en ce volume très amusant et artistement illustré par Maitrejan.

Chez Albert Méricant.

JULES HOCHE : *Le Mort Volant* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Aux passionnés des romans policiers je recommande tout particulièrement ce livre. Il fera leurs délices car les aventures extraordinaires s'y succèdent rapidement. Trois ou quatre beaux crimes, des enlèvements et des poursuites en auto, en aéroplanes et à cheval, des appartements truqués, un château avec souterrains secrets, que faut-il de plus pour pousser des lecteurs au paroxysme, la vraisemblance étant, bien entendu, tenue pour une qualité éminemment négligeable? Une idée originale, dans le *Mort volant,* est celle de ces deux anarchistes recherchant et punissant eux-mêmes — par la mort naturellement — les auteurs de tous ces crimes et cela dans le but de ruiner l'Autorité dans l'esprit public en ridiculisant le service de la Sûreté qui arrive toujours après eux dans toutes les affaires sensationnelles, grâce à l'argent et aux outils bien modernes dont ils disposent.

Chez Eugène Figuière.

HENRI HEINE : *Atta Troll,* trad. par Ed. Chanal (un vol. in-18 à 3 fr. 50). — Les puristes crieront peut-être au sacrilège; n'importe : la tentative du traducteur est originale et elle mérite l'attention parce qu'elle est réussie. C'est une adaptation, en réalité, c'est le reflet de l'espit, de l'âme d'*Atta Troll* qu'on nous offre, puisque l'immortel poème se présente à nous en vers français d'une élégante harmonie.

Il ne faut pas négliger de féliciter l'auteur d'avoir été respecteux, en tout cas, d'un chef-d'œuvre qui, quoi qu'on fasse, doit rester sacré.

***

C. RIDEO : *Gens de Robe* (Un vol in-8° à fr. 3.50). — *Ces scènes de la vie judiciaire sous la 3e République* sont groupées en cinq longs actes (avec un acte II*bis*, ce qui en fait six). L'auteur, M. C. Rideo (rideo=je ris) a caricaturé, plutôt que silhoutté, quelques types de magistrats et d'avocats, de façon parfois heureuse, mais ses traits manquent de netteté et de relief. Et puis, em-

porté par sa faconde, il s'est laisser aller à tout dire, même les choses les plus oiseuses, et son livre donne ainsi une impression de platitude que n'atténuent pas les calembours faciles et les plaisanteries éculées dont il émaille ses dialogues.

A la Revue Scandinave.

GEORGES SAUTREAU : *L'Œuvre lyrique d'Emile Verhaeren* (Une plaq. in-8°). — Il ne se passe pas de mois, je crois, qu'il ne paraisse une étude de l'œuvre de notre illustre poète, ou de tel ou tel aspect de son art émouvant. Or, je ne considère ici que les écrits de langue française : les biographies et les analyses sont, à l'étranger, aussi nombreuses et aussi enthousiaste. Quel plus éloquent hommage l'unanimité des admirateurs pourrait-elle rendre au génial Verhaeren ?

M. G. Sautreau ajoute sa pierre au monument et il étudie avec une perspicace logique et une connaissance minutieuse de l'œuvre d'Emile Verhaeren les caractéristiques et les raisons de son art, les aspects de sa personnalité et les sources féconde de son inspiration. C'est le travail d'un subtil et enthousiaste critique bien averti.

Editions du Temps présent.

C. F. CAILLARD : *Les rosiers sur la tombe* (Un vol. in-18 à 3 fr. 50). — C'est un livre émouvant. L'auteur a quitté le monde et s'est cloîtré, vouant sa pensée, son cœur et sa prière à Dieu. Mais avant de faire le silence complet, et de connaître l'oubli, peut-être, il dédie à sa jeunesse que clôt son grand acte de croyant soudain illuminé par la splendeur de la Vérité chrétienne, des poèmes tressés en guirlande sans regret, mais aussi sans amour indulgent. Il dit ce qui a fait les joies, les espoirs, les erreurs du temps qui n'est plus et il chante en des vers fervents toute la béatitude qu'il attend dans la retraite studieuse et pieuse où il se confine désormais...

Chez Marcel Rivière.

CH de SAINT-CYR : *Laudes* (Un vol. in- 18 à 5 fr.). — Ce recueil de poèmes succède aux *Matines* que nous avons signalé précédemment avec éloge. M. de Saint-Cyr, de qui l'âme est sensible et la vision intensément aiguë, écrit à la façon dont sculptaient les naïfs artisans des vieilles cathédrales gothiques. Il recherche l'émotion plutôt qu'il ne s'arrête aux détails minutieusement ciselés de la forme.

Malt Kneipp

Mélangé au

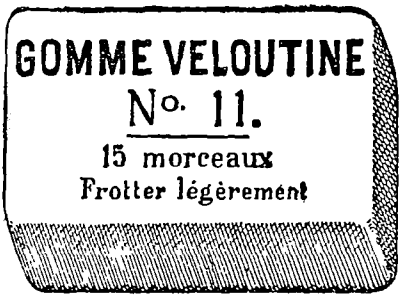
Café

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la



Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES

DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32 BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

DELHAIZE FRÈRES & Cie
LE LION

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Etoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

Pliage et mise sous bandes de circulaires et journaux

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1836

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liége et Bordeaux
Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION :
30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION :
221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs
Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79

BRUXELLES

Vêtements sur mesure pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Relations entre Londres, Paris et l'Italie

par le MONT-CENIS

ALLER :

Départ de Londres (viâ Calais), 11 h., 21 h. — (viâ Boulogne), 14.20 h. — (viâ Dieppe), 10 h., 20.45 h.

Départ de Paris : 8.30 h. (1re et 2e classes Paris-Turin; V. R. Paris-Dijon) 14.20 h. — (V. L. 1re classe, Paris-Florence, 1re et 2e classes, Paris-Rome) — 22.15 h. (1re et 2e classes, Calais-Turin ; V. L., L. S., 1re et 2e classes, Paris-Rome, V. R. Modane-Turin).

RETOUR :

Départ de Naples . .	18 h. 50	0 h. 40	13 h. 40
» **Rome**. . .	23 h. 50	9 h. 05	18 h. 05
» **Turin**. . .	15 h. 45	0 h. 10	8 h. 40
	V. L., Rome-Paris, 1re et 2e classes. Turin-Paris, V. R., Modane-Chambéry.	L. S, 1re et 2e cl. Rome-Paris, V. R, Rome-Pise et Dijon Paris, 1re et 2 cl. Turin-Boulogne V. L. Florence-Paris.	1e et 2e cl Rome-Paris. V. R. Dijon-Paris.

Pour plus amples renseignements, consulter le « Livret-Guide Horaire P. I. M. » vendu 60 centimes dans toutes les gares du réseau.

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

GARAGE DEFACQZ

DIRECTEUR : **A. MAERE**

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES

DE LYON

131, Rue Defacqz BRUXELLES

Les ***Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon*** sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

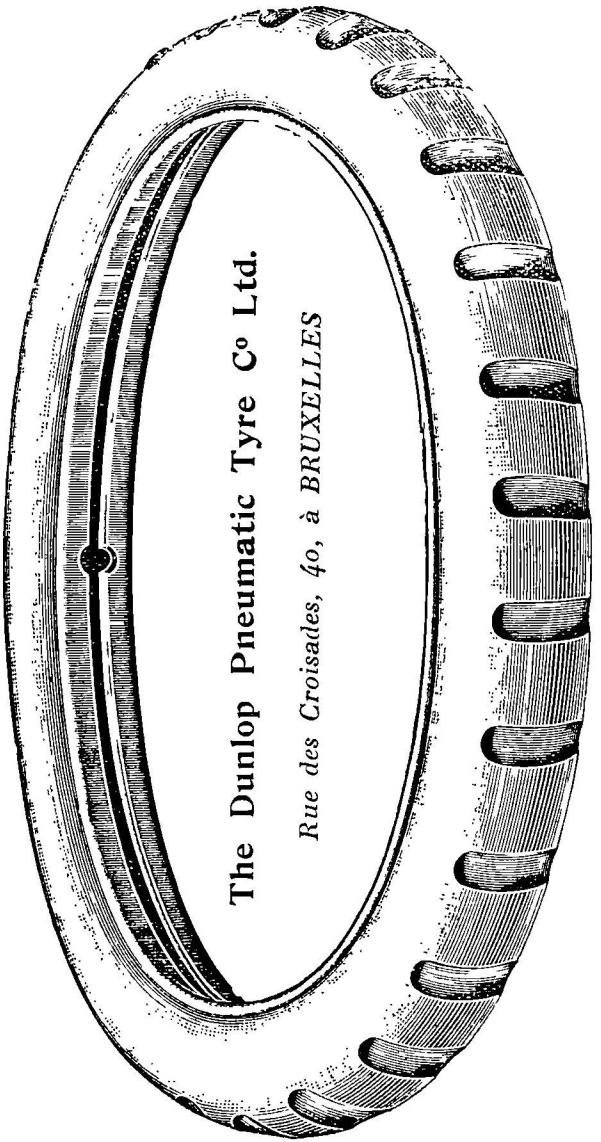
La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la ***Cottin et Desgouttes*** prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

Téléphone : **B 490**

Voiturettes MATHIS

DE STRASBOURG



Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du Chauffeur

LES REVUES A LIRE :

La Vie Intellectuelle, mens., 53, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'Art Moderne, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

La Fédération Artistique, hebdom., 8, rue du Grand Duc, Brux.

Le Guide Musical, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

La Plume, hebdomadaire, 48, rue de l'Enseignement, Bruxelles.

La Vie Nationale, mensuelle, 83, avenue de Cortenberg, Bruxelles.

La Société Nouvelle, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

Le Thyrse, mensuel, 104, avenue Montjoie, Uccle.

Wallonia, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

Durendal, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

La Revue Générale, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

Le Florilège, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

La Belgique Française, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'Art a l'Ecole et au Foyer, 165, chaussée de Namur, Louvain.

Le Catholique, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

L'Essor, hebdomadaire, 1, Galerie du Parlement, Bruxelles.

Revue de l'Institut des Hautes Etudes, 35, r. Souveraine, Ixelles.

Flamberge, mens., 72, rue des Capucins, Mons.

La Foi Nouvelle, mens., 2, rue de la Bigorne, Bruxelles.

Exil, mens., 99, avenue Albert, Bruxelles.

La Jeune Wallonie, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

Mercure de France, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'Action Nationale, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

Revue des Français, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.

L'Ame Latine, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

La Phalange, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

Annales Politiques et Littéraires, hebd.,51,r. St-Georges, Paris.

La Balance, (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

Les Bandeaux d'Or, mens., 12, avenue de l'Observatoire, Paris.

La Revue des Lettres, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

Das Literarische Echo, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

S. I. M., revue mus. mens., 15, r. Soufflot, Paris. (R. Lyr, Boitsfort.)

La Renaissance Contemporaine, bi-mens., 41, rue Monge, Paris.

Les Rubriques Nouvelles, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

La Chronique des Lettres françaises, mens., 9,r. de l'Eperon, Paris.

Zeitschrift für französische Sprache, mens., Leipzig.

Imprimerie Dasset o o
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75 o o o

TOME XXIX — VIIIe ANNÉE

N° 86 — 15 OCTOBRE 1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Raymond De Ridder . *La Vérité raison du Progrès de demain* . 77
Auguste Vincent . . *Hadewige* (suite). 32
Gaston Knosp . . . *La Musique et le Futurisme* 102
José Hennebicq . . *Méditation platonicienne* 108
R.-E. Mélot . . . . *Absence* 115

A travers la Quinzaine :

Ivan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 116. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 122. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 131. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 136. — **Arthur Daxhelet** : *La Prose et les Vers*, 142. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 145. — **Franz Hellens** : *Les Salons et les Ateliers*, 150. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 157.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **Maurice Collard, E. De Bremaecker, de Kat, G. Flasschoen, Aug. Levêque, Oscar Liedel et James Thiriar.**

PRIX DU NUMÉRO
Belgique : 60 centimes | **Étranger : 75 centimes**

26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

---

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'Inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

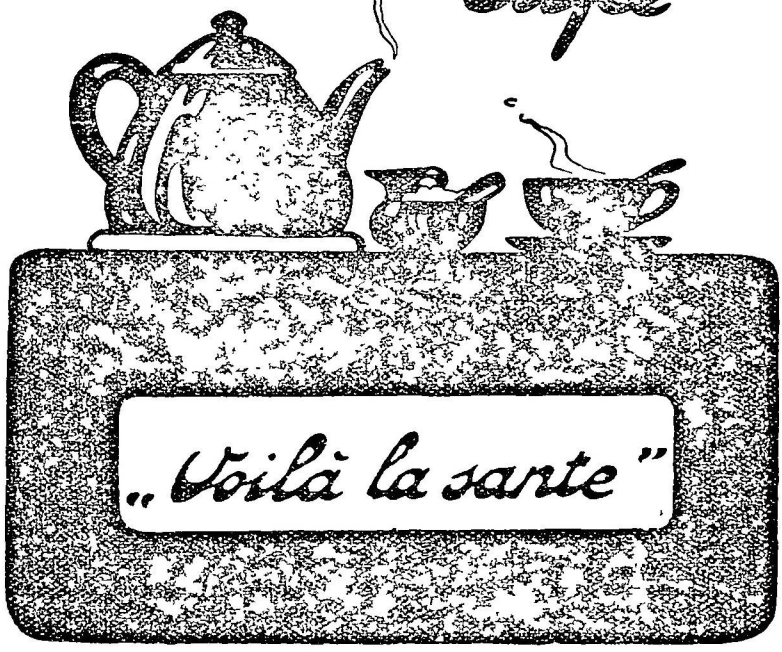
Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, RUE DANTE

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



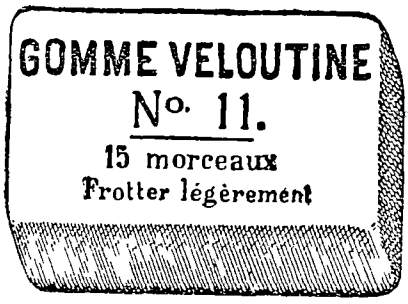
„Voilà la santé"

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,



n'employez que la

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact. Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

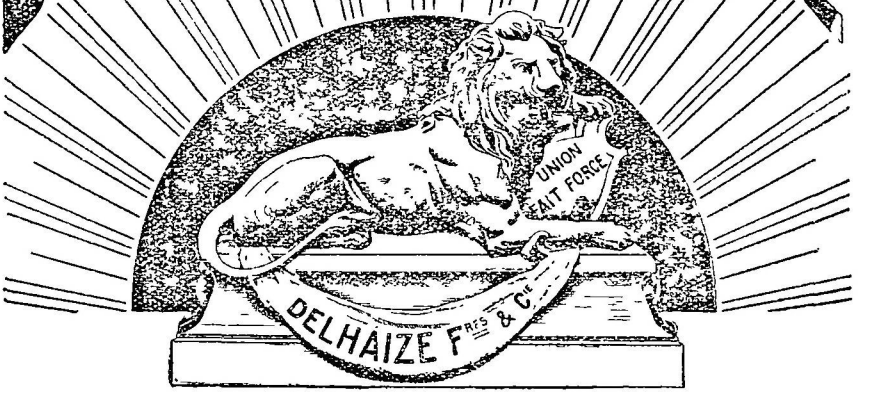
TÉLÉPHONE 117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

DELHAIZE FRÈRES & Cie

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Etoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

Pliage et mise sous bandes de circulaires et journaux

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1836

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liége et Bordeaux
Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION :
30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION :
221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs
Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79

BRUXELLES

Vêtements sur mesure pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

L'AGENDA P. L. M. 1913

vient de faire son apparition. C'est un document des plus intéressants, édité avec un soin tout particulier qui en fait une véritable publication de luxe.

Il renferme, cette année, des articles tout à fait remarquables de G. Eiffel, G. d'Esparbès, H. Ferrand, L. J. Gras, M. Le Roux, F. Mistral, N. Ségur et du regretté Paul Mariéton ; des nouvelles de G. Courteline, Comte Driant, Franc-Nohain, Willy ; des illustrations de Marcel Capy, Henriot, H. D. Naurac, Benjamin Rabier, etc..., une série de cartes postales détachables, de nombreuses illustrations en simili-gravure et à la plume ; il contient aussi de magnifiques hors-texte en couleurs et en simili-gravure,... et, enfin, une valse lente pour piano : *Sur la Méditerranée*, écrite spécialement pour l'Agenda par le compositeur Maurice Pesse.

L'Agenda P. L. M. est en vente au prix de fr. 1.50, à la gare de Paris-Lyon (Bureau de renseignements et Bibliothèques), dans les bureaux-succursales, bibliothèques et gares du réseau de P. L. M. ; il est aussi envoyé par la poste, sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P. L. M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 francs (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France, et de fr. 2.50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger. On le trouve également au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette et des Trois-Quartiers, à Paris.

Consulter le LIVRET-GUIDE HORAIRE P. L. M. en vente dans les principales Agences de voyage en Belgique : fr. 0.50.

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

GARAGE DEFACQZ

DIRECTEUR : **A. MAERE**

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES

DE LYON

131, Rue Defacqz — BRUXELLES

Les ***Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon*** sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la ***Cottin et Desgouttes*** prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

Téléphone : **B 490**

Voiturettes MATHIS

DE STRASBOURG

Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du Chauffeur

LA VÉRITÉ RAISON DU PROGRÈS DE DEMAIN

A mes amis Van Durme et Piercot.

— Une histoire, s'exclama Jacques Verbruggen, tandis que ses deux amis, sirotant leur pousse-café, clignotaient malicieusement des paupières ?

— Une histoire : un steeple-chase de la mémoire, un énervement progressif, la crainte d'une digestion laborieuse, voilà ce que vous m'imposez chaque fois que nous dînons ensemble !

— Egoïstes ! Ah, mais ! Tout en parlant, je vous observe : Georges se laisse bercer par la buée de sa cigarette ; Henri, mi-somnolent, mi-attentif, me dévisage sans trêve, ce qui, entre parenthèses, ne l'empêche nullement de se verser, plus souvent qu'à son tour, quelques doigts de son schiedam délicieux et moi, moi : je pérore, je gesticule, je me congestionne, j'oublie de boire et de fumer.

— Une histoire ? Tu verras, Henri, qu'un de ces jours je vous fausserai compagnie et que, pour ne plus payer ma rançon de convive joyeux, je m'en irai tranquillement, tout seul, en muffle béat et aphone, m'attabler dans un coin de ma pension bourgeoise, y déguster avec délice les fuligineuses « carbonnades » de la mère Vandoren, griller mon cigare avec bonhomie, caller mes reins aux angles d'un divan et me couler dans le plus lénifiant des mutismes qui soit.

— Oh ! Pardon, Jacques, interrompit Henri, impatienté, tes anecdotes nous semblent toujours l'appoint de nos tête-à-tête, parce que tu parais trouver un plaisir délicat à nous les conter et que nous éprouvons un charme infini à les entendre.

— « Un plaisir délicat à nous les conter », c'est ça, bon, je suis une manière de pître, un vantard, maintenant !

Un silence léger, où s'entre-croisaient des sarcasmes et des sourires, plana quelques instants.

Tout à coup Georges rompit les chiens et dans un éclat de voix sonore, tapant un grand coup au milieu de

la vaisselle qui vibra : « Sapristi, Jacques, cria-t-il, qu'as-tu donc ce soir, toi dont la nasarde inébranlable nous réjouit toujours tant, tu grognes et tu dis des bêtises ; allons, vieux, avoue ? »

— Avoue... avoue, soit, ce sera mon histoire aujourd'hui, coupa Jacques qui poursuivait à toute évidence quelque pensée secrète.

En bons camarades, on oublia sur le champ l'altercation un peu nerveuse, Georges et Henri subitement intéressés se turent, pendant que Jacques lampait une rasade de liqueur, pour « maintenir sa clairvoyance », comme il disait.

Il commença son récit.

— Je vous avouerai, tout d'abord, que ce n'est point une fable que je vais vous esquisser, non, c'est une page bien marquante de mes mémoires, lesquels ne furent pas tous folichons. Oh ! Rassurez-vous, je goûtai aux larmes juste assez pour conserver indemne mon cœur d'homme heureux, sensible cependant à toutes les émotions.

Ce matin donc, il me prit la lubie de classer un peu les lettres éparses au fond de mes tiroirs et, dans le premier paquet qui me tomba sous la main, je découvris un mince bristol jauni, ainsi rédigé :

Pour ta fête. Ces fleurs et tout mon amour.
18 mai 1886. *Blanche.*

— Blanche ! Une lointaine désillusion m'envahit.

— Ah, ah ! se permit Georges.

— Non, mon cher, écoute et reste coi, tu jugeras après l'épilogue, peut-être qu'alors ton enjouement aura baissé de ton et seras-tu le premier à croire la farce mauvaise.

Je vous le répète, mes amis, c'est une tranche de ma vie que je vais vous servir, soyez respectueux, le mets en vaut la peine.

— Blanche. J'entrais dans ma vingtième année lorsque je la connus, elle devait avoir à peu près le même âge. Autant j'étais reinté, haut en couleur, hilare, prolixe, sceptique — oh, combien déjà ! — autant elle était svelte et pâle, discrète et taiseuse, avec cela sobre d'allures et d'élégance.

Depuis le début du printemps, je la rencontrais tous les midis à la sortie de mon bureau.

— Son portrait, hasarda Henri.

— Un rêve, mes amis, un rêve de lumière et de pureté :

yeux bleus, robe en zéphire azur, minois aux lignes ravissantes nimbées de tous les ors d'une aube estivale, il me paraissait suivre du soleil quand je marchais dans le sillage de ses petits pieds diligents. Car je la suivais chaque fois. Une attirance insurmontable me traînait derrière sa silhouette dont je finis par guetter l'apparition au coin du boulevard que nous traversions ensemble.

Libre de toute autre attache amoureuse, je brûlai mes galères un jour et lui exposai ma détresse affolante.

Je fus éconduit.

Tous mes raisonnements d'habitude incrédules croulèrent devant son efflorescence de vertu sereine et je me complus à voir, en cette jolie fille sobrement parée, quelque vierge rayonnant parmi la sombre prostitution citadine, quelque moderne Jenny besognant pour sa mère infirme.

Je renouvelai à plusieurs reprises ma tentative infructueuse, tant qu'un jour Blanche m'autorisa à l'accompagner jusqu'à un détour de son chemin.

Elle n'était pas du tout « un soutien de famille ». Ses parents, deux vieux petits rentiers provinciaux que l'avenir des enfants avait attirés vers la capitale, habitaient avec elle et son frère, depuis près de deux ans, une modeste demeure du quartier nord-est.

Blanche apprenait les modes, dans l'intention de s'établir au plus tôt, son frère était régent des écoles moyennes. Leur existence s'écoulait entre le travail et les loisirs paisibles et honnêtes. Ils passaient toutes leurs soirées en famille.

— Dois-je vous assurer que ces détails me plurent infiniment ? Frondeur impénitent, habitué à courir le guilledou, à dauber les bourgeoises ganaches, je me trouvais en présence du vrai bonheur, sagement compris.

J'étais jeune, l'amour mitigea mes conceptions, mon caractère fit volte-face, j'adorai Blanche comme un fou et je m'entichai de sa maisonnée, sans plus la connaître.

Comme je suppliais Blanchette d'excursionner en catimini avec moi, un dimanche, elle me susurra de son accent le plus chaste : « Viens chez nous tout d'abord, seule je ne pourrais jamais, mais dans quelque temps, lorsque tu seras tout à fait mon fiancé, on nous permettra de sortir à deux. »

— Allons donc, Blanche, m'étonnai-je !

— Je t'assure ! On a fort confiance en moi à la maison et puisque je t'ai choisi on placera en toi une même sécurité. D'ailleurs, c'est tout rond, tout droit chez nous : papa est un brave ouvrier fort usé par l'ouvrage et qui préfère son fauteuil aux randonnées, maman s'occupe jusqu'au soir aux soins méticuleux de son cher ménage, René étudie une thèse de philosophie, nous serons libres et heureux.

— O la promesse ingénue !

— J'y allai. La réception se fit comme Blanche l'avait prédit : le père serra longuement ma main dans sa dextre caleuse, la mère m'offrit un verre de porto étayé de deux resplendissantes galettes au sucre et René fut charmant de tact et de bienveillance.

Je m'excusai au mieux de mes moyens de ma présentation malséante, contraire aux plus rudimentaires principes de la courtoisie.

— Vous comprenez, n'est-ce pas, M. Martel, mes parents sont à l'étranger jusqu'à la fin août, je souffrais de ne pouvoir entrer d'ici là dans l'intimité de votre fille. Blanche a réduit toutes mes appréhensions, je conçois que...

— Mais, oui ! mais, oui ! intercepta le brave homme, je savais cela, mais, oui, tout cela M. Verbruggen ! Vous aimez ces jolis yeux qui vous admirent, eh, bon sang, aimez-les bien, la vie est simple, le tout c'est de la prendre comme elle vient, sans flafla, sans détours, *houp*, *à vôs tauge*, comme on dit chez nous à Florenville.

Ah, les jours d'ivresse qui suivirent !

— Dès six heures j'allais chercher Blanche à son atelier et nous retournions chez elle, bras-dessus, bras-dessous. J'apportais des cigares pour le papa, des bonbons pour la maman, mes livres pour René et je couvrais mon Blanchet de toutes les gâteries imaginables. Puis on soupait tous les cinq dans la grande cuisine parfumée de plantureux fumets, on faisait de la musique, on bavardait avec entrain.

J'étais devenu l'ange du logis.

— Les parents nous laissèrent, le dimanche, faire « un tour en ville, mais pas plus tard que huit heures ».

— Vous connaissez n'est-ce pas, mes chers amis, l'antipathie des rues à l'égard des confessions tendres ?

Il faut aux lèvres ardentes, la campagne : les sentiers

boisés, les plaines solitaires, l'égide de l'immense ciel incurieux pour accorder la gamme des baisers d'amour.

La forêt de Soignes nous tendait ses branches obligeantes, nous y coulâmes souvent notre félicité.

Et il advint, ce qui devait advenir, l'irréparable !

C'était le lundi de la Pentecôte. Nous avions pris le train jusqu'à Groenendael d'où nous étions filés sur Boitsfort par une route prestigieusement touffue. Blanche, en cachemire bleuté comme ses yeux joyeux, était belle de toute la séduction du clair mois de mai. Avec son chapeau aux giboulées de roses, elle paraissait une bergerette de Watteau.

— Qui ne craignoit le loup-garou, risqua Georges que « l'irréparable » avait mal à propos mis en gaîté.

Mais, Jacques, sourd à cette observation, d'ailleurs sans écho, songeur, persistait.

— Une bergère de Watteau. Ah, chers, si vous l'aviez vue ! Je la faisais de temps à autre me précéder un instant pour jouir du pastel lumineux que pointillaient sur la mousseline vert-pâle de feuillaisons, les coloris mouvants de sa nuque, de sa robe, de ses menottes fleuries de violettes sauvages.

Enfin, je lui demandai de chanter quelque chose.

D'un élan chaleureux de son cœur, elle fredonna les premières paroles d'un modeste rondeau que j'avais composé naguère.

J'exultais, mes amis !

Pensez donc !

En dehors de toutes les mélodies que je réclamais d'habitude, elle avait spontanément choisi la plus humble de toutes : *Solitude*. Ah ! Quand les derniers trilles s'en furent s'épanouir dans la conque des ravins, je perçois encore, doucement :

Ma chanson est vite finie
Quand tu l'écoutes de trop loin !

parmi l'enluminure idéale des jeunes rameaux ensoleillés, parmi la senteur des bouquets de jacinthes, parmi l'oratorio des oiseaux ivres de vocalises, nos lèvres psalmodièrent ensemble toutes les litanies de la beauté, de l'amour, de la vie !

. . . . . .

Jacques s'arrêta et fixant — bien en face — ses deux camarades qui attendaient « la suite » avec curiosité :

« Sacrebleu ! jura-t-il, sacrebleu ! pourriez-vous m'expliquer comment il se fit que le lendemain de cette date sublime, je me levai avec cette idée : Blanche n'est pas digne de ma confiance, on m'a trompé dans cette maison? »

J'étais cependant rentré chez moi avec tout le paradis dans l'âme ; une nuit, une seule nuit, avait suffi pour culbuter brutalement tout mon radieux enchantement de la veille. La pensée était là, là au fond de mon cerveau, gesticulant comme un fantôme d'ironie.

— Débrouillez ce mystère, allons ?

— Tu croyais peut-être te souvenir de quelques notes aiguës qui avaient détonné au cours de ton concert de mélodies, d'oratorios, de litanies, que sais-je moi, osa Georges, ridiculement malicieux ?

— Fi ! Halluciné comme je l'étais, pensai-je à cela moi, au cours du concert, comme tu dis !

Non ! non ! non ! Idiotement, je doutais !

— C'est drôle ! C'est très drôle, proféra Henri, interloqué ! Vraisemblablement la brusque commotion de l'événement suprême avait replacé ton esprit dans son propre chemin, duquel il n'avait été distrait que durant l'inévitable crise d'éclosion de tout amour dont la phase platonique se termine invariablement par une de ces deux métamorphoses définitives : retour sur soi-même ou abandon de sa volonté personnelle. Un homme timoré eût aimé plus, après la possession charnelle de Blanche, toi tu aimas moins. Mais, oui ! Mais, oui ! Ta complexion sceptique instinctive, indéracinable prévalut et annihila tes sentiments de confiance et d'affection irréfléchie. Tu redevins Jacques Verbruggen, tout à coup.

— Au contraire, Henri, ma raison s'éloigna davantage de mon entendement originel, puisque je fus, ce que je n'avais jamais été : jaloux et mélancolique.

— Pas du tout, cela même prouve que ton incrédulité native s'était complétée de deux défauts similaires, appuya Henri, sincèrement convaincu. Ton pyrrhonisme, opprimé un instant par l'amour — l'amour pur, le tyran éphémère — avait évolué dans l'ombre, n'attendant qu'un accident capital pour surgir de nouveau, plus intense et plus irréductible.

Et cet accident capital fut, en l'occurrence, la conquête sensuelle de ta fiancée.

— Moi, je m'en tiens à ma réflexion, remarqua Georges,

lequel préférait à ce « macaroni psychologique », une bonne grivoiserie lestement détaillée.

Après quelques minutes de recueillement, Jacques, perplexe, poursuivit.

— Hélas ! A cause de cette maudite lueur de soupçon, je connus toutes les affres de la passion qui végète au sein des conjectures les plus insensées. Je doutais !

L'ignoble pensée ne me quittait que pour revenir grandie. Je tentai l'impossible pour l'écarter de moi, rien n'y fit.

Sourires, réticences étourdies, regards perdus dans la foule, fleurs piquées au corsage, retards légers aux rendez-vous, confidences familiales, tout, tout, tout me fut prétexte à suppositions malveillantes.

Par intermittence, je découvrais un monde dépravé, dans la marche, dans le regard, dans les paroles de Blanche. Et puis ! Et puis ! Quand certains soirs, je la tenais éperdument embrassée pour lui souhaiter l'au-revoir, l'ignominie de mon immonde hypothèse s'exaltait tel un remords ; je partais résolu à n'y plus songer.

Hélas ! Malgré cela, lorsque le lendemain, dans mon appartement où vibraient toute ma douleur et toute ma fièvre enivrée, je possédais ma petite maîtresse avec une fougue démente, je trouvais ses allures trop engageantes, son baiser trop frivole, son attention beaucoup trop loin de nous.

Parfois, après ces heures de martyre et d'enchantement, en la reconduisant chez elle — brusquement — je la sentais à nouveau ma liliale madone des beaux jours passés, je contemplais à la dérobée son profil immuable, j'écoutais sa voix toujours de même et attirant à moi ma Blanchette câlinement soumise, je la baisais avec une frénésie sauvage où se cabraient ma conscience et ma foi ressuscitées.

Souvent, pour me convaincre de l'innocence de Blanche, je me forçais à me rappeler toutes les péripéties de notre prime enlacement, sous les ramures de la forêt de Soignes ; mais alors, mes remembrances s'entremêlaient avec des divagations inconstantes, fatal reliquat de mon trouble à ce moment. Je creusais, je cherchais, j'inventais, car je ne savais plus, je ne savais plus rien, rien.

— Ah ! J'étais malheureux, immensément !

Au point de vue des sentiments, Blanche n'avait pourtant

pas changé. Tranquille, elle m'aimait encore de son amour simple et profond.

Cette quiétude résultait probablement de ce que j'avais eu l'étonnant courage de lui dissimuler sans cesse ma blessure.

Un jour enfin je n'y tins plus.

Au cours d'une de mes intimes incursions dans le cahotique domaine de nos souvenirs, m'étant rappelé sa réponse à ma première demande de rencontre : « viens chez nous, quand tu seras — tout à fait — mon fiancé, on nous laissera sortir à deux », je compris par ces mots une invite déplacée. Le soir, je retrouvai Blanche comme d'habitude et tout à coup moi qui, soit par une crédulité inséparable de toute dévotion intégrale, soit par une délicatesse empreinte des plus loyales intentions, moi qui ne m'étais jamais enquis de son passé, je l'adjurai, après des détours sans fin, de me confier si elle avait déjà eu quelque soupirant avant moi.

La réplique fut spontanée : « Oui, Jacques, un seul, un ami de mon frère, professeur comme lui et qui depuis est devenu avocat, Marcel Vansprang, m'a fait la cour, sans succès. J'avais dix-huit ans à cette époque et ne me souciais guère de ses balivernes », soupira Blanche, dans un sourire où l'étonnement causé par ma question vibrait à peine sous un afflux d'affection gentille et confiante que je pris — moi — pour une menteuse grimace d'hypocrite qui se démasque à moitié par bravades.

Je me tus, pétrifié par la révélation.

— Marcel Vansprang ! Marcel ! Prénom d'amant, de beau gars que son bagout de jurisconsulte en herbe impose !

— Marcel ! Mais, j'avais donc été absurde jusqu'à présent de vivre avec une femme sans m'être informé de son passé. Après l'ultime compromission, j'apprenais qu'elle avait eu une intrigue, car c'était une intrigue, n'est-ce pas ?

— Allons, Jacques, Jacques, m'avouai-je en réintégrant ma garçonnière, tu t'es donc mué en le dernier des godiches, le pire des lourdauds, le bénêt par excellence !

Le doute s'affermit. Evidemment, les relations entre Blanche et ce Marcel Vansprang avaient dû être connues partout, puisque celle-ci n'avait même pas essayé de les dissimuler tantôt. Elle me les avait cachées jusqu'à l'heure

actuelle, par crainte de les voir entraver ses manigances; mais, maintenant que l'ir-ré-mé-diable s'était accompli entre elle et moi, l'aveu lui semblait peu alarmant.

Oubliant que c'était moi qui n'avais jamais daigné sonder la jeunesse de Blanche, je me prenais pour la plus basse des dupes que la terre eût portées.

Il fallait savoir !

Je conçus un plan.

J'appris par un ancien condisciple, le greffier Duparc, que Me Vansprang habitait un cottage à Uccle, qu'il était considéré au palais comme une espèce d'hypocondre peu sympathique, eu égard à ses conceptions trop hautaines de la justice égalitaire, que sa clientèle était rarissime, qu'il avait écrit récemment un livre sur la vérité.

J'achetai le volume; ça s'appelait : *La Vérité raison du Progrès de demain.*

Je le lus d'une haleine et lorsque je refermai la *Vérité raison du Progrès de demain*, je sentis poindre et progresser rapidement en moi une assurance indéfinissable faite de tout le positivisme de mes convictions juvéniles. Je redevins moi-même, car je venais de trouver le moyen de me libérer de mon bouleversement moral.

. . . . . .

Le lendemain, je téléphonai au cottage d'Uccle pour solliciter de Me Vansprang une consultation.

La tonitruante basse d'une servante wallonne me claironna au bout du fil que : « Mossieu été à sôn cabiné à partir de deûx heûr. »

— Ce sera pour aujourd'hui, pensai-je, en raccrochant le récepteur.

— L'instant d'après, j'obtenais de mon directeur un « congé extraordinaire » pour assister aux funérailles d'une connaissance, et, aussitôt, décidé, confiant, inflexible comme un apôtre, je partais à la conquête de ma terre de Chanaan.

Tout au haut du raidillon de la Drève des Peupliers se tassaient, à cette époque, quelques toits ardoisés pointant leurs chapiteaux gris-bleu par delà les frondaisons bruissantes.

C'était là au milieu, le repaire.

Sous des cascades de lierres, de clématites et de haies vives, je cherchai longtemps le numéro de l'énigmatique

maison. Enfin, je la découvris, un peu en retrait de la chaussée.

— Sacrebleu ! Il n'était pas folâtre, le jardin minuscule encerclant le pavillon de briques jaunes où s'éclipsait l'auteur de la *Vérité raison du Progrès de demain*, compléta Georges, en souriant...

— Sacrebleu. Non, il n'était pas folâtre, et le pavillon encore moins, mes amis !

Représentez-vous un cube d'argile effondré au milieu d'un fouillis de fanes et de branchages et vous aurez en raccourci l'ensemble du mystérieux domaine que mes yeux entrevirent lorsque je sonnai au lattis de la « Villa des Glands ».

Pas l'ombre d'une plaque professionnelle, pas la moindre enjolivure le long des sentiers, pas un rais de crépi sur les murs, rien qui eût laissé soupçonner l'homme sociable et dégrossi, l'avocat faubourien qui reçoit à ses heures.

On se serait plutôt cru à l'huis de quelque chalet abandonné parce qu'il avait été le théâtre d'un drame trouble tel qu'il s'en passe de temps à autre au cœur des banlieues. Mais tout cela, loin de faiblir ma résolution, ne fit que la stimuler, aussi suivis-je presque gaillardement la vieille servante qui venait de m'ouvrir la porte du courtil.

Lorsque j'eus décliné mon nom : « Mossieu vous attend, me dit-elle, j'ai fé la cômission ».

Et après m'avoir conduit au travers d'un dédale d'allées brousailleuses, m'indiquant du geste une haute poterne vitrée qui baillait sur la caducité d'un perron en fer rouillé: « Cé là », proféra la servante, en me quittant.

— « Cé là ! Cé là ! » Quelle drôle de boîte, ne pus-je m'empêcher de m'exclamer ; quel sans-gêne incongru.

— C'est là !

Tout le désenchantement ressenti à la découverte de cette bicoque hostile, toute l'exaspération où me jetaient mes suppositions envers la conduite révolue de Blanche, tout mon désir de dénicher les issues de l'énigme, se cabrèrent à ces mots, sous le fouet de ma volition triomphale.

Je toquai à la cloison et pénétrai dans le cabinet de Me Vansprang.

— Me Vansprang ! C'était lui cet infime gringalet à bésicles d'or qui me regardait avancer jusqu'à la chaise

offerte devant son bureau-ministre encombré de grimoires?

— Me Vansprang ! Il avait le galbe des jeunes nihilistes polonais : yeux noirs, ardents, où l'on sentait, emprisonnées, des révoltes, des extases, des harmonies de sensualités intellectuelles qu'amplifiait le verre grossissant de ses lunettes de myope ; nez droit, menton carré que l'encadrement d'une barbe de jais, ruisselant de sa chevelure d'encre affermissait en une force pensive dont la débilité de ses membres osseux justifiait pleinement la véracité hypnotique. Ses allures ombreuses, farouches et lasses s'accordaient exactement avec la pénombre de son studio sévère, au sein duquel l'éclat des lambris en cuivre de la bibliothèque semait, de ci de là, quelques fulgurances plus lumineuses que les rayons du soleil rompus par les épais lambrequins des verrières.

— Que désirez-vous, Monsieur, articula-t-il d'une voix en harmonie avec son regard, ses gestes, l'atmosphère bizarre répandue au long de la chambre de travail, vous avez téléphoné ce matin à ma bonne pour me demander un conseil, je vous écoute.

Un calme énervant bâillonna les moindres bruits de la pièce, durant lequel je perçus le seul pépiement d'une volée de moineaux qui, au dehors sur le rebord d'une fenêtre, se disputaient une brindille de mouron, ou bien quelque femelle.

— C'est la lutte partout : là-bas, ici, ailleurs, songeai-je, en avant !

Et, sans préambule, les pupilles brûlées par une exaltation d'autant plus effrénée qu'elle était factice :

— Me Vansprang, ponctuai-je, j'ai lu votre livre sur la vérité et je vous admire ! Je partage vos douleurs, vos espérances, vos projets de rédemption humaine, je vois avec vous des horizons blancs lavés par tous les pleurs des mortels, je sens dans mes veines les ardeurs qui vous consument, mon âme est aussi meurtrie que la vôtre par l'indifférence et la fatalité.

Vous avez combattu dans votre enclos, comme moi dans le mien. Etrangers tous deux par suite des illogismes de la Providence, votre fluide cérébral, plus puissant que les courants du Destin, nous a réunis... nous a réunis.

Je fis une pause.

Diable, le chemin s'escarpait !

Marcel m'aida à le gravir.

A l'audition de mes premières paroles, ses joues pâles s'étaient maquillées d'un intense incarnat et, les paumes croisées sur ma main qui se tendait, il avait plongé dans les miens ses yeux subitement adoucis par une larme d'amitié et de reconnaissance.

C'était un être tout de spontanéité, sans doute plus poète que savant.

— Et puis, pensez donc, mes amis, son pauvre bouquin qui n'avait suscité le moindre commentaire dans la presse, dédaigné du public friand uniquement des œuvres que la réclame lui impose, son pauvre bouquin, rossignol le jour de sa publication, se trouvait maintenant idolâtré par un inconnu qui apportait à son auteur l'allègement des inspirations dédoublées.

Sans beaucoup de phrases, j'étais devenu tout à coup, un frère.

— Merci, répondit-il, merci, je vois de la lumière devant nous.

Il scrute du regard des espaces, des cohortes, des apparitions sereines.

Et le voilà qui se lève, s'agite au milieu de son cabinet, où s'essorent des ailes de chimères.

Son binocle palpite sur son nez secoué par des crispations, ses bras grêles tanguent dans le vide pour venir parfois se poser sur mes épaules comme des oiseaux bienfaisants.

Ses péroraisons montent au plafond du studio dont les murs reculent, loin, loin, dans l'azur.

Marcel devient l'archange réformateur qui dicte les préceptes des ères nouvelles.

Il s'épanche : « Il faut la vérité dans l'acte de vie, dans la mort, dans l'amour ! »

— Dans l'amour, vous dites dans l'amour !

Je suis debout, j'agrippe Vansprang qui se démène pour commencer l'explication de sa synthèse, je le pousse jusqu'à l'embrasure d'une fenêtre et là — l'un contre l'autre — je lui répète encore : « dans l'amour ! »

— Oui ! oui ! Car l'amour ne peut être indestructible que si les cœurs puisent dans le passé les lucidités indispensables à la quiétude du présent et de l'avenir.

Hier engendre demain !

— Seriez-vous homme à prouver par un exemple altruiste vos théories si belles, Me Vansprang ?

— Oui ! oui ! Cent fois oui ! Et je n'aspire qu'à cela même : car tout œuvre n'est plausible, n'est supérieur, n'est durable s'il ne se consolide par les actions de son promoteur.

Nous y étions.

Je le tenais toujours sous la lueur glauque des vitres tapissées de rideaux. Toutes ses croyances frissonnaient sur sa face irradiée.

— Me Vansprang, commençai-je, nous sommes non seulement unis par les effluves spirituels de la *Vérité raison du Progrès de demain*, nos cœurs se sont joints dans un cœur différent du nôtre, j'aime Blanche Martel, la femme que vous avez aimée. Je l'ai possédée étourdiment il y a près de quinze jours, je ne sais si les opinions que précédemment je m'étais faites quant à sa candeur peuvent subsister dans leur plénitude.

Je doute, je doute ! Je ne veux rien lui demander, car, comme vous l'enseignez : « Même dans l'esprit féminin le moins vil, la dissimulation est une tare innée que la loyauté indicible de l'homme futur pourra atténuer, sinon détruire ».

Je meurs de ne connaître la vérité, sauvez-moi, sauvez-moi : je vous jure que la réalité n'entachera en rien mon adoration à l'égard de Blanche; votre maxime : « La vérité ne détruit rien, elle construit » chante courageusement en moi. Sauvez mon entendement qui sombre, je vous en supplie, ayez le courage de vos opinions ! »

— La vérité, Me Vansprang, la vérité ?

Marcel toisait, par delà mes orbites, les spectres de ma douleur et de ma droiture ; moi... moi, je tremblais sous sa poigne anguleuse qui me serrait fougueusement les doigts.

Allait-il voir clair ?

Non ! Car son étreinte se dénoua et il laissa tomber ces vocables nets, durs, meurtriers :

— Oui ! Blanche fut ma maîtresse !

Je reçus le choc en pleine poitrine. Je faillis chanceler, les meubles de la place titubèrent et, les paupières micloses, je m'appuyai à la cimaise du mur qui zigzaguait.

Oui ! Blanche fut ma maîtresse !

Ah ! Canaille, va, je l'avais bien cru !

Maintenant, j'aurais voulu fuir à toutes jambes cette

villa malsaine d'où cet aliéné de Vansprang pensait orienter le monde vers la vérité idéale.

J'avais des rages dans mon sang. Je me serais bien précipité sur ce messie à la manque qui avait eu l'audace de faire parade de sa science devant moi, pour en aboutir à cette monstruosité : « Oui ! Blanche fut ma maîtresse ! »

Ah ! La *Vérité raison Progrès de demain !* Elle était choisie... la vérité !

Mais ! Oh, mais ! Mon calvaire n'était pas escaladé !

Le bonhomme, jalonnant son cabinet à longues enjambées, bavardait de plus belle. Oui, mes amis ! Je dus tout, entendez-vous bien, tout écouter, toute l'histoire de leurs passions, tout le bruit de leurs baisers, toute la comédie de leurs serments ; une kyrielle de diatribes entrecoupées d'axiomes puérils et vulgaires sur la vérité, la vérité, la vérité.

A la fin, je perdis patience, je bondis sur mon chapeau, et plantant mon visionnaire au milieu de sa chambre, je gagnai la porte et disparus.

Qu'advint-il après, je ne m'en souviens guère, toujours est-il que je me trouvai à la brume, assis à la terrasse d'un café, esseulé, en train de rédiger ma lettre d'adieu.

Ah ! Blanche fut sa maîtresse !

— Que répondit-elle à ta missive, interrogea Georges ?

— Pas une ligne de réfutation, mon vieux, rien, rien du tout !

— Elle était donc coupable, ajouta Henri, curieusement?

— Oserai-je vous avouer qu'aujourd'hui je ne le sais pas encore ?

— Comment ça, clabaudèrent en chœur les deux camarades de Verbruggen, comment ça ?

— Ah ! Mes bons amis, voyez-vous, quand dans des circonstances pareilles on ne parvient pas à s'assurer par soi-même de la pureté de l'élue, on n'arrive jamais, quoiqu'on fasse, à découvrir... la vérité.

Je me demande encore toujours qui des deux a menti de Vansprang, dément ou casuiste méconnu, de Blanche fourbe ou ingénue. Je me demande si j'ai, à vingt ans, commis un acte criminel, lorsque j'aperçois, au hasard d'une passade rapide, derrière son comptoir de la chaussée d'Ixelles où elle s'est établie, une maigre femme blonde, au masque meurtri, aux allures indolentes et soumises, au regard affreusement désespéré ; une vieille fille

qui est Blanche Martel, toujours correcte, toujours abandonnée.

. . . . . .

Verbruggen s'arrêta, les verres de schiedam tintèrent contre le goulot du cruchon.

On but, on alluma une cigarette dans le plus complet mutisme.

Jacques enfin conclut :

— Voilà pourquoi, depuis ce moment, j'ai convolé avec l'aventure et je ne m'en plains guère. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette épouse multiforme qui sait qu'on n'ignore pas ce qu'elle conçoit, mais qui n'en laisse rien paraître ?

La vérité ? La vérité ? On s'en fiche, n'est-ce pas ?

La vérité ?

Voulez-vous que je vous la dévoile ? Eh bien ! La vérité? C'est que je suis heureux de vous avoir conté mon équipée ; que ton dîner, Henri, était — fûûe — succulent ; qu'il faut que je trottine un peu.

La vérité ? C'est qu'il est dix heures un quart et que nous allons faire un tour en ville.

La vérité ? N'en lâche rien à Henri, Georges, nous irons peut-être... et il acheva sa phrase par un large éclat de rire, tandis qu'Henri haussait les épaules en faisant la moue.

RAYMOND DE RIDDER.

HADEWIGE

(Suite.)

VII

Le livre des *Chansons* est la partie de l'œuvre de Hadewige qui retint la première l'attention des érudits, et à bon droit : elle constitue le plus remarquable ensemble ayant survécu du lyrisme moyen-néerlandais. Nous connaissons des chansons populaires, anonymes, grossies probablement de nouveaux couplets au hasard de leurs pérégrinations; il reste aussi sept chansons de Jean Ier, duc de Brabant, mais écrites en dialecte haut-allemand. Qu'est-ce que tout cela en face de cette collection de 45 chansons, d'une étonnante richesse de forme, toutes composées par une même femme, à une époque où le lyrisme néerlandais commençait seulement à se développer?

Le sujet de ces poésies est invariablement l'amour mystique; plusieurs auteurs les ont crues inspirées par les amertumes d'un amour mondain; mais il suffit de lire quelques strophes pour voir que c'est là une erreur.

Les 20 premières chansons sont tristes et désespérées. Hadewige rappelle avec mélancolie le temps où elle jouissait de toutes les faveurs de l'amour. Le chagrin la ronge, lorsqu'elle compare à cette période heureuse sa situation présente; les contrariétés s'exagèrent dans son esprit, la sensation de son isolement devient angoissante; et la vague espérance qui subsiste encore en elle est presque étouffée par la douleur. Elle est méprisée par l'Amour; ses appels ardents ne sont pas entendus; ses immenses désirs restent vains; et parfois, son âme accablée pousse un terrible cri de désespoir.

De semblables changements de sentiments sont assez ordinaires chez les mystiques. Et il est difficile de ne pas établir un rapprochement entre les plaintes de Hadewige et ce que dit Pomerius au sujet « des deux premières angoisses infernales que goûta le Bon Cuisinier », le disciple de Jean de Ruysbroeck à Groenendael : « La première de ces angoisses fut celle-ci : Dieu priva le Bon Cuisinier, son serviteur, de toute la douceur divine jadis

ressentie par lui, et de toute la joie et de l'union au divin amour, qu'il avait ressenties auparavant ».

Mais les chansons désespérées se rencontrent uniquement au début du recueil; une seule leur est comparable dans la seconde moitié (la XXXV^e^). Bientôt, Hadewige trompe son chagrin en s'engageant dans de longues dissertations sur l'amour, qui sont, il faut le reconnaître, assez vides d'émotion et de poésie.

Mais l'état d'âme de Hadewige ne tarde pas à subir un nouveau changement. Dans le premier groupe déjà, certaines chansons sont beaucoup moins inquiètes; dès la XXIII^e^, le ton apaisé se généralise; plus du quart des chansons sont des poésies sereines, où Hadewige rouvre son cœur à la confiance; l'amertume l'a presque quittée; elle met tout son espoir en l'Amour, et elle ne doute pas qu'il ne revienne bientôt l'inonder de ses joies mystiques. Elle s'étend avec complaisance sur les qualités indispensables à qui veut se rendre digne de l'amour, sur les perfections infinies de ceux qui y sont arrivés. Elle écrit alors des chants de gloire comme cette magnifique *Chanson* XXIII, pleine d'un enthousiasme débordant.

L'existence de ces groupements, que l'on remarque dans le livre des *Chansons*, semble indiquer un développement logique; il est permis de croire que l'ordre chronologique de composition a été respecté par ceux qui formèrent le recueil. C'est également la conclusion à laquelle nous arrivons pour les *Lettres* et les *Visions*.

Dans le recueil tel qu'il nous a été transmis, les chansons dépourvues de valeur littéraire voisinent avec les morceaux vigoureusement écrits; aussi le lyrisme de Hadewige a-t-il donné lieu à des appréciations contradictoires. Il est un fait certain : pour peu que le style rythmique y aide — et grande est la complication des schémas strophiques qui plaisent à Hadewige — la confusion des idées devient du désarroi, et le lecteur renonce à en suivre le fil. Mais l'auteur le plus puissant a bien quelquefois ses défaillances. Quelqu'un n'est-il pas allé jusqu'à dire que les *Chansons* sont des poésies difficiles à comprendre, et où le plan manque si bien que dans chacune d'elles, on pourrait intervertir à volonté l'ordre des strophes sans leur faire de tort? C'est là un jugement mal fondé, même pour les pièces les plus obscures. Et d'ailleurs, si le

grand défaut de Hadewige est la prolixité — c'est celui de tous ses contemporains — il s'en faut de beaucoup que les chansons confuses et obscures soient en majorité dans le recueil; nous en citerions tout au plus trois ou quatre qui soient réellement désagréables à ce point de vue. Certaines chansons, la XI[e] par exemple, sont remarquablement claires et agréables; dans d'autres, notamment la XX[e] et la XXI[e], les idées se développent suivant un plan simple et bien ordonné.

Prise dans la forme étroite du mètre savant, la pensée de Hadewige est quelquefois gênée et alourdie; mais le plus souvent elle y acquiert une fermeté et une précision grâce auxquelles certains morceaux sont des merveilles que l'on ne se fatigue pas de relire. Les types strophiques sont maniés avec maîtrise; et leur grand nombre est probablement dû au soin que mettait Hadewige à les choisir en rapport avec l'idée.

C'est dans ses *Chansons* que Hadewige mérite le mieux le nom de styliste. Moulée dans le cadre souple de vers, sa pensée y a revêtu toutes les formes. Autant la *Chanson* XXIV est mesurée, la XXX[e] simple et paisible, autant la I[re] est vivante et animée. Hadewige, âme inquiète, passe aisément de la sérénité de la vie intérieure à une vigueur de sentiments qui communique à sa poésie un étonnant entrain. La *Chanson* XV[e], de style vivant, est une des merveilles du recueil; à côté d'elle on peut ranger la XX[e], et la XXVII[e], pleine d'élan, où la technique du vers doit être considérée comme parfaite.

Les chansons semblent avoir été écrites dans la seconde partie de la vie de Hadewige; à plusieurs reprises, elle se dit même vieille. Faut-il prendre cela littéralement? La vigueur avec laquelle elle écrit semble au contraire indiquer qu'elle était encore dans la force de l'âge.

La versification des *Chansons* est d'une grande richesse. Chez les trouvères, la « chanson » est un poème à mesure fixe de 5 strophes, avec ou sans envoi. Chez Hadewige, elle se compose d'un nombre de strophes illimité, généralement avec un envoi, parfois même avec deux; certaines ont à chaque strophe un vers-refrain. La plus petite strophe est de 4 vers, la plus longue de 12. Le nombre total des types strophiques est de 31, pour 45 morceaux.

VIII

Outre les *Chansons*, nous connaissons de Hadewige 32 *Poésies mêlées*, constituant la partie la moins intéressante de ses œuvres. Elles se divisent en deux séries; les 15 dernières sont considérées par certains auteurs comme n'appartenant pas à Hadewige. Mais cette opinion, contraire à la tradition des manuscrits, ne s'appuie que sur des impressions, auxquelles nous ne saurions accorder de valeur. Ce que nous reconnaissons, c'est qu'il existe entre les deux groupes des différences assez marquées, pour que nous les étudions séparément.

Les 17 premières poésies sont tout simplement des lettres en vers. En tenant compte de l'influence inévitable de la forme, nous pouvons constater qu'elles ressemblent jusque par les moindres détails aux lettres en prose de Hadewige. A l'exception de cinq pièces qui n'ont aucun caractère épistolaire (II, XI, XIV, XVI et XVII), elles ont toutes un début et une finale que l'on retrouve à peu près textuellement dans les *Lettres;* ajoutons que certaines de celles-ci, d'autre part, débutent ou finissent par quelques vers.

Mais si les éléments des lettres en vers sont les mêmes que ceux des lettres en prose, le même effet d'ensemble n'est plus atteint. L'obligation de se plier à un mètre peu heureux semble paralyser l'élan des pensées; plus de ces beaux développements auxquels l'excitation donne bientôt une allure passionnée; au lieu du laisser-aller facile, ce sont des phrases heurtées, des coupures maladroites.

La plus belle de ces *Poésies mêlées* est la XVII[e], qui n'est pas une lettre, mais une dissertation symbolique sur les 7 noms de l'Amour. Dans les autres, à part une ou deux exceptions honorables, le style est incolore, placide, sans vie; on ne peut, en les lisant, se défendre de songer aux pauvres quatrains ornant certains almanachs à prétentions poétiques, et entièrement dépourvus de saveur.

Absolument différentes sont les 14 poésies du second groupe, sinon par la valeur littéraire, du moins par l'allure et les caractères généraux. Presque toutes composées de vers à deux accents (généralement 4 syllabes), elles ont un ton sautillant et bizarre, cadrant mal avec leur sujet. Elles roulent uniquement sur des questions théologiques, dont certaines sont abordées également dans

les lettres, en prose et en vers; plusieurs autres détails montrent bien que ces poésies sont de Hadewige, contrairement à ce qu'il a été supposé. Toujours est-il qu'elles ne lui font pas honneur. On serait tenté de voir, dans ces morceaux tortillés, remplis d'inutilités, aux rimes pénibles, de maladroits essais de jeunesse. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'ils laissent, chez ceux qni les ont lus, un souvenir déplaisant.

IX

Nous venons de passer en revue les œuvres qui nous ont été transmises sous le nom de Hadewige; ces pages orienteront celui qui voudrait entreprendre lui-même l'étude du texte original.

Mais puisque voilà terminé cette espèce de jalonnement, faisons à notre tour un peu de mysticisme; le livre lu et relu, fermons-le, et tâchons de saisir en esprit la figure flottante de celle qui a composé tant de délicieuses pages dans notre doux dialecte brabançon.

Sur le premier feuillet des vieux manuscrits, nous trouvons fréquemment une miniature représentant l'auteur, courbé sur un pupitre, entouré de ses livres, et écrivant. Ne pourrait-on se représenter ainsi Hadewige dans le milieu où elle vécut et travailla? Enveloppée d'une ample robe aux plis abondants, étageant leurs cassures jusque et sur le pavement blanc et noir, les cheveux emprisonnés dans une coiffe de toile empesée, la voilà qui rédige une lettre... Mais nous avons beau nous pencher sur le vélin : ses traits nous échappent; sa personne reste malgré tout vague et imprécise; et nous sommes fatalement ramenés à tracer son portrait intérieur.

Elle semble vivre dans une double personnalité. Tantôt elle est calme, douce, modérée; elle conseille et dirige ses amies. Puis viennent des périodes d'excitation, probablement assez longues; la plume se fait nerveuse; la vie intérieure absorbe progressivement toutes les facultés. Une crise extatique met fin à ce temps où le sentiment domine le corps et l'esprit.

Dans sa vie intérieure, même en période normale, elle est très passive. Elle s'absorbe en contemplations; son esprit flotte dans des paysages agréables, lumineux, aux teintes pures. Mais dans tout cela, il n'y a rien de la luminosité antique; son esprit n'arrive pas à comprendre

le charme des formes délicates, des contours simples et harmonieux. Les objets et les couleurs dont elle parle, elle les voit avec un autre œil que nous; et souvent on s'y est trompé. Elle met dans toute chose ce que l'on peut appeler, au sens large du mot, une tendance morale; le point de vue objectif est le seul intéressant. On sent partout chez elle la pensée accumulée de nombreuses générations d'aïeules, excellentes mères de famille, ayant parfaitement veillé à la netteté et à l'ordre de leur maison. Tout ce que voit Hadewige est pénétré non de grande beauté divine, mais d'une beauté plus modeste, plus humaine. Son œil n'a pas été habitué au divin rayonnement des îlots de marbre blanc, étincelant au soleil, au milieu des flots bleus; il s'est reposé sur les tons sombres des meubles de chêne, sur les dallages à carreaux, sur les cuivres et les ors du mobilier flamand.

Au fond, qu'est le rêve de Hadewige? C'est l'exaltation particulièrement aiguë du rêve d'une jeune fille bourgeoise: la perspective d'une vie paisible, dans une demeure au charme familial; un fiancé...

Mais le mariage est une évolution de l'amour; et dans le cœur de Hadewige, dès l'âge le plus tendre, a grandi le désir des choses qui ne passent point. Elle veut être comme une tige de rose trémière sans fruits, et tout ornée encore de fleurs lorsque ses pareilles sont déjà fanées.

Alors, se donnant entièrement à l'incendie du rêve intérieur, elle a vécu une longue jeunesse; grâce à son extraordinaire faculté de se créer un milieu idéal, elle a pu réaliser pleinement une vie d'amour. Ce milieu idéal, dont elle est le centre, est tout émotionnel. Elle est femme avant tout, et malgré le développement remarquable de son esprit, dû à l'hérédité et à l'éducation, elle ne cherche pas de ces vérités fuyantes que certains mystiques croient entrevoir. La pensée ne la préoccupe pas sérieusement; elle accepte les dogmes en toute simplicité; elle tient uniquement à se laisser bercer par les innombrables modalités de l'amour, et par ses délices infinies. Parfois, dans ses extases, elle se figure comprendre de hautes vérités; mais ce sont là probablement des réminiscences des auteurs masculins qu'elle lit volontiers. Rien chez elle ne ressemble aux révélations d'une sainte Hildegarde; les vérités qu'elle a eu la grâce de comprendre dans ses

ravissements, elle est dans l'impossibilité de les exprimer, une fois qu'elle est revenue à l'état normal.

Sa vie réelle est dans le sentiment. Hadewige n'est pas émue par le monde extérieur. La nature ne l'attire pas; elle la connaît du reste très mal. D'autre part, de son propre aveu, elle a toujours été maladroite en société. Elle est sans doute mal habile à soutenir une conversation; si elle écrit des lettres qui charment, c'est qu'elle peut les composer dans le silence et la retraite. Probablement timide, elle vit dans ce que l'on pourrait appeler un paganisme intérieur. Elle regarde en elle-même, elle y trouve tout un monde qu'elle anime à son gré, et qui l'émeut délicieusement.

A la vérité, nous retrouvons chez Hadewige cet éternel esprit humain essentiellement mystique, qui tend irrésistiblement à mettre de la vie en toutes choses, qui tient à retrouver une intention dans chaque phénomène, qui se projette sur les objets, en rapportant toujours à lui-même la vie, les pensées, les sentiments qu'il croit voir en eux.

Les plus heureux sont évidemment ceux pour lesquels l'illusion est parfaite. Hadewige est bien dans ce cas; elle vibre comme une harpe, au milieu d'un rêve admirable; et l'intensité de ses sentiments nous attire vers elle par ce que nous avons de plus humain. Elle est bien différente, à ce point de vue, de mystiques comme Jean de Ruysbroeck, au caractère essentiellement masculin, et dont les œuvres ne reflètent pas les sentiments personnels.

X

Il nous reste à examiner quelle place tient Hadewige dans l'histoire littéraire. A ce point de vue, nous pouvons la juger en quelques mots : elle occupe de loin le premier rang parmi les lyriques néerlandais du moyen âge; d'autre part, elle est chronologiquement le premier prosateur néerlandais et doit être placée, pour la valeur intrinsèque de ses œuvres, sur le même rang que Jean de Ruysbroeck, surnommé généralement le père de la poésie flamande.

A l'exception de quelques chansons populaires, et des poésies de Jean I[er], les poésies de Hadewige apparaissent comme les seuls restes connus du lyrisme néerlandais des environs de l'an 1300.

L'influence du lyrisme français est évidente : les formes

strophiques se retrouvent presque toutes chez les trouvères et les troubadours; le fond lui-même trahit une forte imitation des poètes de l'amour courtois. D'autre part, ce lyrisme a déjà un caractère assez particulier, que l'on retrouve dans certaines poésies populaires flamandes, religieuses ou profanes, du XIV^e^ et du XV^e^ siècle. Il est donc permis de supposer qu'à l'époque de Hadewige, il s'était développé déjà tout un lyrisme brabançon dont elle put emprunter, en grande partie, le style, l'allure générale, et certaines formules stéréotypées.

Grâce à ses *Lettres* et ses *Visions*, Hadewige occupe également une place d'honneur dans l'histoire de la prose néerlandaise. Elle est, dans l'ordre chronologique, à la tête des premiers prosateurs de langue flamande; nous avons vu plus haut que tout semble indiquer qu'elle vécut à l'époque de Jean de Ruysbroeck, et même un peu avant lui.

Nous devons les considérer tous deux comme des initiateurs. Tous deux ont exercé une grande influence sur les mystiques contemporains et postérieurs; les sources auxquelles ils ont puisé semblent être les mêmes : la Bible et les Pères, d'une part, les mystiques allemands contemporains d'autre part. Mais les mêmes éléments, repris par deux auteurs brabançons, ont été combinés de façon bien différente par l'esprit masculin de Jean de Ruysbroeck, et par l'âme essentiellement féminine de Hadewige. Nous avons dit plus haut quel parti celle-ci a tiré de ses connaissances littéraires; elle l'a fait plus habilement que l'admirable prieur de Groenendael. La prose de Hadewige semble avoir, en général, moins de puissance et moins d'ampleur que celle de Jean de Ruysbroeck; mais celui-ci compose, ne l'oublions pas, de longs et savants traités, dont la longeur en impose peut-être au lecteur moderne, et influe sur son jugement. Les dissertations mystiques d'une certaine étendue que l'on rencontre çà et là dans les *Lettres* de Hadewige, égalent indiscutablement, au point de vue littéraire, les pages tant vantées, mais un peu longues de Jean de Ruysbroeck. Son esprit de femme paraît avoir mieux assimilé les ressources des modèles qu'elle a tant de fois relus; elle est par là très originale, elle qui écrit en prose brabançonne; et en même temps, elle bénéficie d'une tradition littéraire dont les avantages semblent avoir été moins bien mis à profit par Ruysbroeck.

Si, après les pages plus savantes, nous comparons ses lettres ordinaires à celles du prieur — et nous en avons le droit, puisque les mêmes sujets en constituent le fond — nous ne pouvons hésiter à donner décidément l'avantage à Hadewige.

L'étendue de l'influence exercée par Hadewige jusqu'à la fin du moyen âge a sans doute été grande. Rien qu'à Rouge-Cloître, l'on possédait deux exemplaires complets de ses œuvres, et on les y lisait assidûment; d'autres manuscrits de cette riche bibliothèque contenaient des extraits de notre auteur. Plusieurs autres monastères brabançons possédaient également ces œuvres; on les traduisait en latin; des Limbourgeois les transposaient dans leur dialecte local; des Hollandais, comme Henri Mande, les paraphrasaient. A Groenendael même, le prieuré fondé par Jean de Ruysbroeck, les œuvres de Hadewige exercèrent une influence marquée, par exemple sur Jean de Leeuw, le disciple direct du célèbre prieur.

Cependant, elles ne furent pas, comme celles de Jean de Ruysbroeck, répandues par l'imprimerie au commencement de l'époque moderne. Mais au XVII[e] siècle, le nom et les œuvres de Hadewige n'étaient pas encore tombés dans l'oubli, et des érudits comme Rosweyde et Miraeus ne dédaignaient pas de s'en occuper à l'occasion.

Après eux, il n'en est plus fait mention pendant deux cents ans. Aujourd'hui, elles sont publiées, analysées, discutées. Elles nous intéressent de nouveau, mais nous n'y cherchons plus, comme nos ancêtres du moyen âge, des jalons sur la route de la vie mystique. Nous nous plaisons à y retrouver les émotions intérieures d'une âme de femme; par là, elles sont humaines et indépendantes du temps; elles nous touchent de plus près que ce que l'on a appelé le désert illimité de Jean de Ruysbroeck, avec ses blocs de glace, ses brusques jets de flammes et ses grands éclairs dans l'obscurité. Nous y retrouvons aussi, avec le plus vif intérêt, à la fois le début du lyrisme et le début de la prose littéraire dans la vieille langue des Pays-Bas germaniques. Et par là, ces œuvres sont humaines une fois de plus; car elles forment un maillon important dans la chaîne du développement littéraire de l'Europe occidentale. Composées dans une région où deux races sont en présence depuis le V[e] siècle, elles marquent précisément une étape importante dans la pénétration

réciproque de deux civilisations. Elles représentent d'une façon vivante le caractère mixte de notre pays; elles sont le produit d'un esprit de valeur, qui a su combiner harmonieusement les sentiments ancestraux et des éléments fournis par la civilisation plus affinée du pays roman.

Elles ont donc des titres multiples à l'attention du public de langue française, auquel elles sont restées entièrement inconnues jusqu'à présent; et le nom de Hadewige mérite de recevoir aujourd'hui, dans l'histoire littéraire de la Belgique, une place d'honneur que personne n'a encore songé à lui donner.

AUG. VINCENT.

LA MUSIQUE ET LE FUTURISME

A M. F.-T. Marinetti.

Les Futuristes italiens furent donc officiellement en nos murs, apportant à l'appui de leur fulgurante doctrine un choix d'œuvres sinon des œuvres de choix, au gré de tendances et préférences d'un chacun.

Après avoir pu approcher les ardents apôtres de « ce qui sera », MM. Marinetti et Boccioni, nous croyons pouvoir déduire, en ce qui concerne la musique, certaines objections intéressantes, puisque ces messieurs ont en vue « L'Art », l'art tout court, tous les arts. Et nous sommes encore plus à l'aise pour en causer depuis la réception de certain manifeste signé Pratalla. On manifeste d'ailleurs beaucoup dans les rangs futuristes ; on manifeste même, ce nous semble, par trop. Des œuvres, Messieurs, voilà les meilleurs manifestes, puisqu'elles contiennent et la théorie et la réalisation. Rappelons-nous R. Wagner. Ses écrits sont soutenus par des œuvres, et ce sont ces dernières qui firent sa gloire et non ses « lettres » aux amis.

***

Il y a donc un futurisme musical.

Ou bien je suis, une fois pour toutes, fermé aux théories hardies des Néo-Italiens de Milan... ou bien j'ai mal compris ; je n'ai de préférences ni pour l'une ni pour l'autre des excuses que je viens de formuler. Ayons, en art, le courage des confessions. Je crains donc ne pouvoir bénéficier des manifestes milanais... car, pour être neufs, certains aspects de leur théorie, et non les moins importants, m'ont paru, au point de vue musical, terriblement vieillots. Il nous semble que, depuis Bach, tous les véritables artistes ont fait du futurisme. Lorsque Rameau proclama sa théorie harmonique, il faisait du futurisme. Haydn, Mozart furent de hardis novateurs, sans étiquettes troublantes ; Beethoven, le plus futuriste de tous, établissait un jour, sans luxe oratoire, une des théories les plus libératrices qui soit en proclamant : « Il n'est pas

de règles qu'on ne puisse blesser à cause de *schôner* (plus beau) ». Wagner fit, à son heure, ce qu'on appela « *Zukunftsmusik* » (musique de l'avenir). Debussy et Strauss, chacun selon leur atavisme de race, créèrent un langage musical nouveau, n'ayant en vue que la réalisation d'un idéal personnel conforme à leur esthétique, mais ce sans nous inonder de flots d'éloquence aux grands termes terriblement trompeurs pour des novices, pour ceux qui sont au tournant de leurs vingt ans et se sentent éblouis par le premier phare venu, alors même que ce phare clandestin éclaire une côte abrupte où séjournent des pilleurs d'épaves. Par ma comparaison, que je choisis violente à dessein, je ne veux nullement dire que les futuristes italiens soient de ces gens de la côte dangereuse. Ce sont au contraire gens extrêmement civils, d'un commerce exquis, leur théorie à part. Mais je crains bien, et ne suis peut-être pas le seul de mon bord, je crains dis-je que les théories des Futuristes italiens renferment la négation de l'art. Disons de suite qu'il existe un futurisme tout court, et qui ne date pas d'hier, et un futurisme italien qui est, ce nous semble, stérile, parce qu'il fait l'apologie de la laideur et que son « métier » recherche de puérils raffinements. Alors que l'art futuriste procède d'inspiration, à ce que prétendent les nouveaux apôtres, il nous paraît procéder avant tout par réflexion ; notre instinct n'est là pour plus rien. Et alors, je me rappelle la théorie autrement séduisante parce que plus féconde, de M. Jean Huré : « Dans l'art, il faut que l'instinct domine » ; l'instinct est spontané et subit l'impulsion de l'inspiration. Tout autrement agit le futurisme italien, lequel, clamant l'inspiration, prouve par son métier et par les commentaires qui l'accompagnent, que tout y est réflexion, sans ombre de spontanéité, d'inspiration. Cette dernière doit d'ailleurs lui sembler reléguable, puisque c'est elle qui guida jusqu'à nos jours les artistes et créa des œuvres d'art. Or, l'art tel que nous le concevons est chose à détruire, à abolir, à anéantir, selon la doctrine de M. Marinetti. (Remarquons en passant combien le futurisme s'appuie sur les doctrines.)

Donc, l'art qui est le reflet de notre instinct, de notre inspiration, est à rejeter. De là nous devons conclure que le futurisme italien ne veut rien savoir de ce qui pourrait en être l'expression. D'aucuns, plus initiés que nous aux

choses de la peinture, parlèrent au « vernissage » des Boccioni, etc., de *néo-primitifs*. Si cette désignation est juste, on doit nier la désignation « futuriste » à une tentative qui remonte si loin en arrière. Primitif et moderne, deux termes qui se concilient bien mal à l'heure actuelle, et bien mal surtout s'ils peuvent être employés lorsqu'il est question de ce que veulent les *Néo-Italiens*. Eux qui clament un modernisme à outrance, ne devraient avoir aucun point de contact avec ce qui fut, et même avec ce qui est. A moins que, sans s'en douter, ils ne subissent, comme tous les artistes, cette loi qui veut que nous soyons toujours le fils de quelqu'un.

Irais-je jusqu'à dire que certaines conceptions futuristes sont même puériles ? Prenons un exemple parmi tant d'autres. Voici, sur une toile, un homme brandissant une canne. Le peintre nous fait comprendre le geste de cet homme en traçant vingt, trente cannes, afin qu'aucun détail de la trajectoire décrite par le bâton ne puisse nous échapper. Il nous semble que c'est là une injure gratuite à l'intelligence des amateurs modernes pour lesquels, certes, ces détails sont de nulle importance. Il en est ainsi de toutes les œuvres que nous vîmes. Les plus abracadabrants détails s'appuyaient sur la réflexion d'où l'instinct et l'inspiration sont absents. Le geste si simple de l'homme peint sur cette toile nous est si présent à l'esprit, qu'il nous faut nous étonner de la candeur des peintres qui nous expliquent cela à coups de pinceau.

Musicalement envisagé, que veut être le futurisme italien ? Je dis expressément *italien*, car, actuellement, chaque pays fait du futurisme artistique. Quand Debussy annonça le futurisme musical français par son *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, puis par *Pelléas*, il livra là des œuvres d'une beauté parfaite et où (à l'encontre de la marque italienne) rien n'est précisé, rien n'est accusé ; partout cette belle et large latitude où l'on ménageait à l'imagination d'un chacun la faculté d'imaginer encore quelque chose. Le futurisme de R. Strauss est également d'une parfaite beauté, mais recherche une réalisation plus vigoureuse, imputable à la conception de la nation à laquelle appartient l'auteur de *Salomé*. Les formes et coloris plus rudes d'un Strauss ne sont cependant pas plus poignants que la profondeur tragique qu'un Debussy crée à l'aide de peu de notes.

Jusqu'à présent d'ailleurs, le futurisme italien semble avoir rallié les écrivains surtout, puis quelques peintres, enfin un musicien, M. Pratella. De ce dernier, il nous est absolument défendu de parler, n'ayant pas le plaisir de connaître de ses œuvres ; et seules ces dernières nous autoriseraient à discuter le futurisme musical italien ; les manifestes, ici encore, ne permettent pas d'émettre une opinion.

M. Marinetti a bien voulu nous expliquer pourquoi le futurisme était nécessaire en Italie plus que partout ailleurs. Aux peintres modernes, le public transalpin oppose le bagage formidable d'un Passé lourd de conséquences. Les grands maîtres italiens (pas ceux qui manifestent) Raphaël, Michel-Ange, etc., ont accaparé à tout jamais l'engouement des masses, et l'on adresse aux « Jeunes » le reproche de n'être pas des Raphaël. La grande école flamande de jadis n'a pas empêché nos peintres belges de faire œuvre personnelle ; comme ils faisaient bien, le public, chez nous, ne les a pas traités en descendants indignes de Rubens.

Musicalement (les bons auteurs anciens et modernes étant peu cultivés en Italie), la péninsule italienne descendait au dernier degré de l'art avec Puccini, Mascagni, Léoncavallo. Descendre plus bas serait tout simplement impossible. La jeune Italie et les Futuristes se sont émus de voir leur patrie si dégénérée et si peu considérée, sauf de quelques directeurs de théâtre plus hommes d'affaires qu'artistes. De là leur guerre contre l'éditeur Ricordi, lequel, en imposant son homme, M. Puccini, usant pour ce de stratagèmes où l'art n'a plus rien à voir, fait croire au dehors que l'Italie musicale moderne se résume en les œuvres de M. Puccini. Dans la guerre généreuse qu'entreprend M. Marinetti sur ce terrain également, nous devons lui accorder nos plus vives sympathies, parce qu'il combat d'un cœur sincère, nous le savons, parce qu'il veut que les hommes vivants puissent vivre, qu'il veut que ceux qui ne subsistent qu'en usant de théories surannées et ridicules, qui n'ont donc *rien à dire, rien à révéler* soient anéantis ou condamnés au silence. Une tour du silence à élever en face de l'antique tour de Pise, voilà qui doit tenter un architecte futuriste ; l'intérieur en serait tapissé avec des manifestes qui donneraient à réfléchir aux internés.

En vérité, quel est, à l'heure actuelle, le musicien que l'Italie peut opposer au Français Debussy, à l'Allemand Strauss, au Belge Gilson ? M. Puccini, nous dit-on, fabricant d'opéras dont chaque page est chronométrée par l'éditeur avant que d'être composée par le musicien, dont chaque duo ne peut durer que huit minutes, parce que tel est le bon plaisir des New-Yorkais. Ces derniers, croyant peut-être encore que seule l'Italie fait des ténors, réclament Caruso pour lequel écrit Puccini, parce que tel est le bon plaisir de M. Ricordi ; mais puisque cette marque et ce bouquet plaisent aux Américains, en avant la bastringue, l'Italie dût-elle croupir au dernier échelon de l'art ! Pour peu que l'*affaire* rapporte, que leur chaut le mépris dont tout artiste gratifie aujourd'hui l'école musicale italienne ? Les Futuristes italiens ont donc un beau problème à résoudre : celui de refaire leur école musicale. Mais là, comme en peinture, tout dépendra des hommes dont les futuristes se feront les défenseurs ; la sympathie des artistes sera proportionnée à la valeur des nouveaux maîtres. Si c'est vers une plus grande beauté qu'ils tendent, nous les accueillerons de grand cœur. S'ils veulent s'introniser par la laideur systématique, nous crieront que même Puccini avait encore du bon ; ce sera tout dire.

Les futuristes nous déclarent qu'il faut tout abolir pour pouvoir créer l'art futur. Nous sommes d'avis (il en est peut-être autrement en Italie) que nos ancêtres ne nous empêchèrent jamais de créer à notre guise. Jamais leur souvenir ne nous a à ce point obsédé, anéanti. De tous nos ancêtres, nous n'avons conservé que ceux qui sont les hommes de leur époque : Bach, Haendel, Gluck, etc., jusqu'à Wagner. De temps à autre, les musicographes tirent d'un injuste oubli un maître méritant l'attention. Nous examinons son œuvre, nous le classons, il complète pour tel ou tel d'entre nous une époque plus particulièrement affectionnée, sans pour cela constituer un empêchement à la libre création. Ce ne sont que les faibles, les impuissants, les ratés que les maîtres passés retiennent dans l'élan créateur. Et pourquoi donc détruire l'œuvre de ces maîtres ? Gageons que ce serait un mauvais service à rendre à la génération future, car elle créerait en ignorance de ce qui fut et aboutirait encore à une note surannée, croyant faire du neuf alors qu'elle ne fabri-

querait que du vieux, retapé au goût du jour. Attendons-nous donc aux Néo-Primitifs en musique également. Du coup, ce futurisme serait ébranlé en sa base par suite de son ignorance. Voyez par contre combien tous les grands maîtres eurent souci de l'œuvre de leurs prédécesseurs et aussi de celle de leurs contemporains ; c'est seulement sous l'empire de ce souci qu'ils parvinrent à ne pas copier leurs devanciers. Et l'on peut ajouter que ce n'est qu'à cette condition qu'ils purent, chacun à son heure, faire du futurisme.

Le futurisme musical fut annoncé par Wagner lorsqu'il disait qu'après lui ce serait la fin de la tonalité. Les Modernes l'ont prouvé avec plus ou moins d'intensité, au gré de leur sensibilité.

Les Néo-Russes ont puisé leur futurisme dans la musique exotique de leur terroir. Depuis quelques années, nous commençons également à étudier et utiliser les trésors presque vierges des musiques exotiques. Ces musiques aux multiples gammes, aux rythmes neufs, où l'harmonie peut se libérer de tous les préjugés d'école, renferment la précieuse semence d'où surgit déjà l'annonce d'une ample et belle moisson. Que les hommes vivants s'apprêtent au labeur, sans préoccupation des vieux pédants inféodés à tout ce qui est tradition, à tout ce qui fut et ne saurait continuer d'être. Mais encore, on ne fera du neuf qu'à condition de connaître le vieux. En plus, il y aura non pas un futurisme, mais autant de futurismes qu'il y a de races civilisées, qu'il y a d'artistes vivants... et malgré cela, le jour viendra où tout cela sera, à son tour, un point acquis. On continuera à avoir une école française, une école allemande, au goût de 1930, 1950, et ceux d'alors songeront à un nouveau futurisme, ne faisant, à quelques siècles d'intervalle, que ce que firent déjà notre vieux père Bach, l'immortel Beethoven, le grand Wagner. D'ailleurs, qu'importe le nom, pourvu que l'œuvre soit belle. C'est à quoi il nous faut songer beaucoup plus qu'au terme à donner à nos tentatives. Quant à ceux que les lauriers des défunts empêchent de créer, que la vague les emporte. Que ceux-là débarrassent la route de leur inutile personne, afin qu'elle soit libre pour le génie en marche.

GASTON KNOSP.

MÉDITATION PLATONICIENNE

Le « Connais-toi toi-même » base de l'Education ?...

Je n'ai pas le vaniteux dessein d'ajouter un chapitre à la *République* de Platon ou à l'*Education des Enfants* de Plutarque. Et aurais-je la fatuité d'égaler la sagesse de ce chapitre XXV des *Essais* de Montaigne dont s'inspira Jean-Jacques pour écrire l'*Emile !*

Je n'ai pas la prétention d'apporter une Méthode à ceux qui ont la charge — et l'honneur — d'instruire la jeunesse. Ceci n'est qu'une méditation platonicienne...

Je ne crois pas me tromper en affirmant que le défaut de notre système d'enseignement (qu'il soit laïque ou religieux) est de vouloir façonner tous les individus sur le même patron. La méthode moderne a le tort d'être *identique* pour tous ceux à qui elle est appliquée ; elle est, si je puis dire, *collective*. *A priori* la même instruction, une éducation semblable sont données à des êtres de tempéraments divers et d'aptitudes différentes. On instruit à rebours : un corporel apte aux travaux manuels est par avance voué aux labeurs intellectuels. Désormais il passera toute sa vie à réagir contre son tempérament, à lutter contre une destinée que lui aura assignée une éducation faussée. De là des vocations détournées de leur véritable but.

L'exercice de l'art de guérir, la pratique du droit, le culte de la justice — ces sacerdoces — sont considérés comme métiers parfois lucratifs. Le gars vigoureux qui, durant sa jeunesse, aurait du fouet mené les lourds chevaux aux champs, abandonne la ferme paternelle pour se faire étiqueter docteur. Le jeune citadin songe à délaisser la boutique qui a enrichi son père, pour endosser la robe ou porter l'épée, encore que ses atavismes eussent fait de lui un meilleur commerçant.

Mais aujourd'hui les hautes études sont permises à tous, la mémoire suppléant à l'intelligence. Au Collège, à la Faculté nous avons connu ces « bêtes à concours », ces obstinés « forts en thèmes » qui peinaient en vue du seul

examen annuel d'ailleurs brillamment subi. Leur volonté ne s'exerçait qu'à apprendre et à se rappeler, alors qu'elle eût dû tendre à la science. Ainsi leur effort demeurait passager et stérile.

L'éducation moderne procure au grand nombre — l'intrigue aidant — le moyen de parvenir, d'*arriver;* loin de tremper les *caractères*, elle forme des arrivistes.

L'instruction généralisée a produit le *primaire*, le demi-savant vaniteux ne possédant que de superficielles connaissances, encore qu'il s'imagine volontiers détenir la vérité. L'enseignement — j'entends le haut enseignement — doit avoir pour but de créer des élites. Car, est-il besoin de le dire, l'élite seule s'efforce à la conquête du savoir humain, à la solution des obsédants problèmes, à la poursuite de la perfection. A elle seule aussi devraient être ouvertes les portes des Facultés. A la foule l'instruction primaire et obligatoire, l'éducation professionnelle; au petit nombre — à ceux que la religion, la science et le droit appellent comme autant d'apostolats — le Séminaire et l'Université.

Le rôle de l'éducateur serait de se faire le médecin des jeunes âmes. Sa mission devrait être de découvrir les qualités et les défauts de l'enfant et, les lui révélant, de lui montrer l'idéal qu'il porte en soi et la gloire qui l'attend ou la déchéance que lui réservent ses instincts déchaînés s'il ne leur commande pas .

C'est en cela que consiste l'éducation qui est aussi précieuse, aussi nécessaire que l'instruction. Qu'est-ce que l'éducation sinon une *discipline !* La gymnastique — le sport, pour employer le mot à la mode — constitue pour la jeunesse une excellente préparation à la discipline de la volonté, à la maîtrise de l'esprit.

Est-il besoin de rappeler, en passant, que la discipline collective, la discipline nationale est faite des disciplines individuelles. N'a-t-on pas dit souvent que l'Allemagne — sortie affaiblie et humiliée des guerres du premier Empire — devait son réveil à l'instituteur...

La plupart des délits et des crimes commis par des enfants ont pour cause une mauvaise éducation. Le petit délinquant est souvent, pour ne pas dire toujours, une victime du milieu où il a grandi. C'est contre *son milieu* qu'il faut le protéger.

Voyez tous ces crimes d'enfants. Ecoutez ce gamin qui a tenté de mettre le feu à la maison de ses parents.

« Pourquoi as-tù fait cela », lui demande le commissaire.

« J'ai le crime dans la peau, répond le malheureux, j'ai lu trop de romans policiers »!

Il n'était pas suffisamment surveillé ce gamin de quatorze ans ! Ses parents n'avaient pas souci de ses lectures, ne lui faisaient pas sentir l'autorité paternelle.

L'enfant était donc livré à lui-même, sans discipline, sans règle de vie, sans avoir peut-être sous les yeux l'exemple de vertus morales; il était incapable enfin de discerner le mal du bien. Son imagination s'exalta à la lecture de romans malsains et la *Folle du logis* fit de lui un criminel.

Beaucoup d'enfants du peuple s'aventurent ainsi dans la vie sans boussole...

Il ne suffit pas, pour protéger l'enfance, de créer des tribunaux pour enfants et de fonder des « Maisons de refuge » ou des « Ecoles de bienfaisance ». L'Etat n'a-t-il pas une part de responsabilité dans ces crimes d'enfants abandonnés moralement?

Prévenir le mal vaut mieux que d'avoir à le combattre. Ce qu'il importe de faire, c'est d'assainir, de désinfecter le milieu familial. De même qu'il existe des comités de salubrité publique il faudrait décréter la création de *comités d'hygiène sociale* qui prendraient soin de la santé *morale* des enfants du peuple.

En attendant l'apparition de ces organismes nécessaires, c'est à l'instituteur qu'est dévolue la noble et haute mission de veiller sur l'enfant et de forger les armes spirituelles qui lui permettront de lutter contre les influences du milieu où il a été élevé.

Plus tard le professeur guidera le jeune homme dans les voies du savoir humain, lui enseignera surtout la science de la vie; il l'aidera non à *arriver*, mais à *devenir* sans cesse et à être l'artisan de sa destinée.

« On nous apprend à vivre quand la vie est passée » écrit Montaigne. Pour lui le livre de l'écolier c'est le grand monde. « Ce grand monde, que les uns muliplient encore comme espèces soubs un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biais ».

La fin que se proposaient les éducateurs de la Grèce ancienne était la formation des élites.

Plutarque basait l'éducation sur la gymnastique et la philosophie. Il pensait que les assises d'une belle vieillesse

consistaient dans la bonne constitution physique préparée dès l'enfance. Quant à la philosophie elle est, selon lui, le remède contre les maladies et les infirmités de l'âme.

C'est la même méthode qu'enseigne Platon dans le Livre VI de « La République » :

« Il faut qu'on prenne un soin particulier du corps des enfants dans cette saison de la vie où il croît et se fortifie afin de le préparer au service de la philosophie. »

« Les meilleurs gardiens de l'Etat, ajoute Platon, doivent être autant de philosophes. Le philosophe par le commerce qu'il a avec ce qui est divin et sous la loi de l'ordre devient lui-même soumis à l'ordre et divin autant que le comporte l'humanité... »

La méthode platonicienne tendait donc à former des *penseurs*, à donner à l'Hellade une élite.

Certes en Grèce, l'éducation était donnée aux enfants par la Cité et pour la Cité. L'instruction primaire était *collective*, mais le haut enseignement devenait subjectif et individuel. Les meilleurs parmi les jeunes gens, *les aristes*, demandaient aux philosophes une méthode qui devait leur ouvrir la voie de la Sagesse.

Et — comme l'école n'était que le vestibule du sanctuaire — s'ils désiraient atteindre les sommets de la perfection, ils frappaient à la porte du Temple où, sous le serment du silence, ils étaient initiés à ces Mystères qui inspiraient aux profanes une *horreur sacrée!*

Socrate paya de sa vie la liberté qu'il osa prendre de révéler à ses disciples les secrètes et divines contrées de l'âme et de leur montrer les avenues d'une foi nouvelle. Il aurait pu être renvoyé absous à la condition de « cesser de philosopher et de faire ses recherches accoutumées ». Mais il adressa à ses juges ces paroles sereines tout empreintes déjà de ce sublime esprit de sacrifice qui animait les premiers chrétiens : « Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai au Dieu plutôt qu'à vous... »

Et il préféra boire la ciguë plutôt que de renoncer à un idéal dont il se faisait l'annonciateur, plutôt que de renier sa croyance en cette Beauté incrée, en ce Dieu encore inconnu dont il devait être à jamais le révélateur.

Socrate basait son enseignement sur cette maxime :

« Connais-toi toi-même » (1). Il pensait que la philosophie était la science de l'homme et il voulait qu'elle se confondît avec la sagesse. Or, sa philosophie avait sa source dans l'observation intérieure.

« Celui qui se connaît, disait-il, sait ce qui lui est utile, ce que ses forces peuvent supporter, ce qu'elles refusent. En ne faisant que ce qu'il est capable d'entreprendre il remplit ses besoins et vit heureux : en s'abstenant de ce qu'il ne sait pas faire, il évite les fautes et n'a pas honte d'avoir mal fait; il est en état de mettre les autres hommes à leur juste valeur et de les employer utilement pour son propre avantage; par leur secours il se procure de grands biens, il s'épargne de grands maux. Mais celui qui ne se connaît pas et qui s'abuse sur ses facultés ne sait pas mieux juger les autres hommes qu'il ne se juge lui-même; il ne s'entend pas mieux aux affaires, il ne sait pas ce qui lui faut, ni ce qui peut lui être utile; il se trompe en tout, perd de grands avantages et tombe dans de funestes inconvénients » (2).

Mais peut-on parler de l'*enseignement* de Socrate? Au vrai le père de la philosophie a laissé à ses disciples — à Platon surtout — le soin de dégager de ses entretiens une *doctrine* philosophique.

Sa méthode consistait en un procédé, en une pratique individuelle, en une formule d'une application toute subjective, plutôt qu'en une théorie.

Il vaudrait donc mieux dire la *discipline* plutôt que : l'enseignement socratique.

Comment Socrate amenait-il son disciple à se connaître lui-même ? Par la Maïeutique. Il appelait ainsi l'art d'accoucher les esprits. Socrate, qui aimait se servir de l'ironie, comparait cette méthode au métier d'accoucheuse qu'avait exercé Phénarète, sa mère. C'était une manière de faire jaillir de l'esprit des jeunes gens les vérités qui y sont cachées. Par une série de questions adroitement posées, habilement graduées par le maître, le jeune homme était amené à découvrir en lui une science qu'il ne se connaissait

(1) « Connais-toi toi même et tu connaîtras l'Univers et les Dieux », telle était la sentence inscrite au Fronton du Temple de Delphes.

(2) Xénophon : Entretiens mémorables de Socrate : Livre II, Chap. VII.

pas. Il s'ignorait et voilà qu'il se révélait à lui-même (1).

Ainsi grâce à la Maïcutique, grâce au : « Connais-toi toi-même », le disciple descendait, en s'interrogeant, au fond de son être intérieur. Il s'auscultait l'âme, si j'ose dire, et l'intime Psyché — qui était pour lui un mystère — cessait de lui être inconnue. Il se faisait son propre maître. L'initié devenait son initiateur et pénétrait la vérité profonde de l'adage antique : *Nul n'est initié que par lui-même.*

Au fond, la méthode socratique — éminemment positive — n'était que de l'empirisme. Elle était faite d'*expériences* plutôt que de *règles*. Toute personnelle, elle révélait au maître le tempérament, les aptitudes et les penchants de celui qui lui demandait une orientation morale.

Les jeunes gens qui s'inspiraient d'elle apprenaient à penser, à dompter leurs passions et à les asservir à la raison, à diriger leur volonté, à discipliner leur imagination. Ils expérimentaient que l'instinct, sans direction mentale, n'est qu'une force aveugle et parfois malfaisante. Ils éprouvaient combien était vraie, sous son apparence légendaire, la fable merveilleuse de Pégase et de Bellérophon.

Les philosophes de l'Ecole platonicienne étaient des *sculpteurs d'âmes*. Relisez le « Phédon » et vous verrez quelle admirable et émouvante leçon d'énergie nous donne un philosophe, un sage qui va boire la ciguë pour obéir aux lois de la Cité ! — Que devait être le disciple d'un tel Maître!... Après les rudes exercices du gymnase, le jeune Grec, robuste et beau comme un athlète, se préparait — dans les Jardins d'Académos — à devenir un homme accompli, modèle des vertus civiques et guerrières.

Si Léonidas lui offrait le noble exemple d'une mort glorieuse pour la Patrie, si Thémistocle lui montrait la résignation dans l'exil, Socrate lui enseignait comment on meurt pour l'Idée sublime!

Convive du *Banquet* spirituel, il s'habituait à aimer les actions héroïques, puis les sentiments purs et les sciences plus hautes. Il gravissait les divers degrés des connaissances humaines; de l'amour corporel il s'élevait à la

(1) Voir notamment les *Mémorables* de Xénophon et le « Charmide » de Platon.

contemplation de la Beauté absolue. Son courage de citoyen égalait sa vaillance de soldat; il savait philosopher et se battre avec la même ardeur.

Périclès disait des Athéniens qu'ils étaient « élégants avec simplicité et philosophes sans mollesse »...

Ne pensez-vous pas que nous pourrions nous souvenir de cette méthode des sages de la Grèce?

Qu'importe le talent laborieusement acquis, sans l'héroïsme du sentiment, sans l'intégrité de la conscience, sans la beauté morale! Que nous font les diplômes et les titres? Il nous faut des *caractères*...

« La plus haute des Seigneuries, c'est la Seigneurie de soi-même » disait le Vinci.

Le secret de cette maîtrise ne se trouverait-il pas dans le « Connais-toi toi-même »?...

José Hennebicq.

ABSENCE

I

Pour toi qui t'en allas, confiante et chagrine,
Par un frêle matin trop morose et trop doux,
Alors que le bonheur aux larmes enfantines
D'un sourire mouillé tendait les bras vers nous;

Pour toi qui t'en allas mais que j'attends sans crainte,
Fortifiant mon cœur de regrets et d'espoirs,
J'écris ces vers naïfs, calmes et doux, le soir,
Comme on prie à mi-voix dans l'ombre intime et sainte.

Peur fleurir le départ, en songeant au retour,
Accueilles-les, comme une fleur, comme un sourire,
Et revis loin de moi le matin merveilleux

Où, craintifs, confiants et navrés tour à tour,
Nous nous sommes serré la main, sans rien nous dire,
Longuement, comme en rêve, et les yeux dans les yeux...

II

Tu cesses de m'aimer peut-être... Je ne sais...
Il y a si longtemps que je ne t'ai plus vue...
Tu me deviens de jour en jour plus inconnue,
Et je n'ai conservé de toi que le passé.

Sans doute ton amour, de ma douceur lassé,
S'en va, fouetté du vent, vers d'autres étendues,
Tandis qu'ici, dans l'ombre, espérant ta venue,
Mon cœur naïf s'attarde en son rêve angoissé.

Mais cette angoisse est bonne, et mon bonheur m'éclaire
D'un jour religieux, plus doux que la lumière...
J'exhale vers ton cœur cet encens parfumé,

O toi tant plus divine et belle que moi-même
Puisque, de jour en jour, tu cesses de m'aimer
Et que, de jour en jour, de plus en plus, je t'aime...

R.-E. MÉLOT.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Flamands et Wallons

Quelques Français, venus en Belgique pour assister à la pose de la première pierre du monument Victor Hugo, à Waterloo, me disaient : « Que se passe-t-il donc dans votre pays ? Depuis que nous sommes descendus du train, nous n'entendons parler que de la séparation des Wallons et des Flamands. »

Il faut bien le constater. La lettre ouverte adressée au Roi par M. Jules Destrée émeut Bruxelles, la Wallonie et ceux d'entre les Flamands qui n'ont pas perdu tout sens politique.

On dit d'autre part : Cette lettre n'est qu'un morceau de littérature sentimentale ; on n'y trouve pas un raisonnement politique solide.

Eh ! C'est précisément parce qu'elle s'adresse au sentiment plutôt qu'à la raison qu'elle émeut tant d'hommes, qu'elle est un symptôme si grave et qu'elle annonce un danger si réel.

Qu'on ne se le dissimule point ! Une émotion profonde agite le peuple wallon. Il se prend à considérer les flamands comme des ennemis.

Je connais un industriel wallon et un grand entrepreneur bruxellois qui ne veulent plus embaucher d'ouvriers flamands. Ils m'assurent que beaucoup d'autres les imitent.

Exaspérés par les folies flamingantes, beaucoup de wallons, de leur côté, perdent toute mesure. Ils songent à rompre le pacte de 1830. Ils demandent la séparation administrative de la Wallonie et de la Flandre, au risque de mettre notre nationalité en péril. Si ce sentiment doit se généraliser et s'échauffer, dans un temps où notre situation internationale est si dangereuse, les pires éven-

tualités sont à craindre. Wallons et flamands sont-ils donc aveuglés par leurs passions au point qu'ils n'aperçoivent point le gouffre où ils vont rouler ensemble en se poignant?

* * *

Le mouvement « flamingant » devait inévitablement nous mener où nous sommes. Il était aisé de le prévoir, et j'estime que ceux qui ont fermé les yeux à l'évidence ont singulièrement failli à leur devoir.

Il y a quelque vingt ans, en 1893, j'écrivais dans la *Jeune Belgique* ces lignes prophétiques où étaient prédits et l'odieuse loi Segers-Frank, véritable attentat contre la liberté de l'enseignement, et la campagne contre l'université française de Gand, et même le mouvement des wallons vers la séparation administrative des deux régions du pays :

« Le but avéré que poursuit le parti est exposé par sa » devise *In Vlaanderen Vlaamsch!* « En Flandre le fla- » mand ! » Il s'agit, en effet, de faire parler le flamand » par tous les habitants des Flandres... On demande que » l'enseignement moyen et l'enseignement supérieur soient » flandricisés : au collège, à l'athénée, à l'université les » cours devraient être donnés en flamand...

» Il est facile de deviner où l'on va. Si ce mouvement » n'est pas enrayé, c'est à la destruction de notre nationa- » lité que nous marchons. La partie wallonne du pays, » dont on connaît la gallophilie, se donnerait sans répu- » gnance à la France (1); la partie flamande irait proba- » blement s'incorporer à la Hollande. Les chefs du » mouvement flamand n'ont jamais caché le peu de cas » qu'ils font de l'intégrité du royaume. Ils sont Flamands, » ils ne sont pas Belges.

» Qu'on ne nous taxe ni de pessimisme ni d'exagéra- » tion !... Quand les lois seront faites par des Chambres » bilingues où les flamands posséderont une majorité » formidable, les populations belges qui parlent le français » se trouveront presque en pays ennemi et tourneront » leurs regards vers le sud. Des liens moraux et intellec- » tuels les uniront étroitement aux Français, tandis que

(1) Quelques années plus tard se sont produites les manifestations caractéristiques du comte Albert du Bois. Quel symptôme menaçant !

» les Flamands ne seront plus pour eux que des étrangers » plus ou moins hostiles. »

Et voici que dans le même article je disais déjà de la « séparation administrative », que j'envisageais sous le nom de fédéralisme :

« Et le fédéralisme ? Le fédéralisme ne sera qu'un » remède illusoire, une solution provisoire. La confédéra- » tion helvétique s'est formée par agglomération; la nôtre » se formerait par scission. Le mouvement se poursuivrait » dans le même sens jusqu'à la séparation complète. » D'ailleurs, l'une des parties fédérées n'aurait plus avec » l'autre aucun lien sympathique ; elle n'éprouverait à » son égard que de l'aversion et de la rancune, tandis » que toutes les sympathies iraient vers une nation voisine. » Dans ces conditions, la confédération n'aurait pas la » vie longue (1). »

***

Je suis revenu à diverses reprises sur ces prédictions, notamment dans plusieurs articles publiés par le *Messager de Bruxelles* en 1902, et dans une conférence faite en 1909 à l'inauguration de l'*Université des Annales* de M^me^ Brisson. Dans cette conférence, je disais : « Il faut » redouter surtout que la réaction contre les excès flamin- » gants ne prenne, dans les provinces wallonnes, une » allure qui serait néfaste pour l'existence même du » royaume. »

Nous voyons aujourd'hui commencer l'agitation wallonne. Elle est destinée à devenir de plus en plus forte et menaçante, si l'on n'y prend garde.

Il faut réveiller dans tous les cœurs, en Flandre comme en Wallonie, le respect et l'amour de notre véritable et seule patrie, qui n'est pas telle ou telle région, mais la Belgique. Il faut, dans les écoles et dans les cercles, selon l'enseignement de M. Pirenne, montrer la patrie belge se constituant dès la fin du moyen âge et absorbant les petites principautés flamandes et wallonnes. Il faut montrer les deux races partageant, depuis le règne de Philippe-le-Bon, les mêmes deuils et les mêmes gloires. Il faut montrer dans l'esprit particulariste ou régionnal le

(1) *Jeune-Belgique*, 1893, pp. 335 et sv.

grand vice national qui, à plusieurs reprises, nous a fait rater de grandes destinées : parallèlement flamands et wallons ont sottement lutté contre la haute politique des ducs de Bourgogne, qui travaillaient à faire de leurs Etats la plus grande puissance de l'Occident. Plus tard, instigués par l'ambitieux Guillaume d'Orange, ils ont transformé une juste résistance aux erreurs de Philippe II en une révolte ouverte contre leur souverain, d'où procédèrent la guerre civile la plus désastreuse, le déchirement du magnifique royaume des Pays-Bas en deux tronçons et le profond abaissement dans lequel la Belgique resta plongée durant deux siècles. Vraiment le spectacle est étrange. On voit la Nature, le Destin ou la Providence favoriser la formation du royaume des Pays-Bas centralisé à Bruxelles, et, depuis l'avènement de Philippe-le-Bon, à travers les guerres, les révoltes et les intrigues politiques maintenir obstinément un corps de nation fait de flamands et de wallons dont Bruxelles est la capitale; et l'on voit en même temps les égoïsmes populaires exposer cette nation à la destruction. Flamands et wallons sont également coupables. Ce sont les flamands des provinces du Nord qui, au XVII[e] siècle, ont suivi Guillaume d'Orange dans sa révolte, et qui ont constitué la Hollande au détriment des Pays-Bas. Plus tard, ce sont les Liégeois qui se sont offerts aux Français, au début de la grande Révolution. Que notre union fasse notre force, on n'y songe vraiment pas assez.

* * *

Dans la querelle des langues qui aujourd'hui divise si dangereusement la Belgique, les wallons ont commis plusieurs fautes. Ils auraient pu conjurer le péril s'ils l'avaient pris au sérieux plus tôt, s'ils avaient eu le courage d'y opposer une tactique efficace, enfin, s'ils n'avaient pas permis aux flamands de poser la question des langues de la manière la plus inexacte et la plus dangereuse.

Qu'ils ne se soient pas émus à temps, il est inutile de le démontrer. L'évidence est là.

Qu'ils aient manqué de courage, je le prouve. Ils ont eu et ils ont encore peur. Ils ont la sotte peur du ridicule que les flamands ne connaissent point, car c'est en bravant le ridicule, qu'ils ont entraîné leurs partisans et les

pouvoirs publics jusque dans la situation où nous nous trouvons à présent. Si les wallons n'avaient pas reculé devant on ne sait quelle crainte de se ridiculiser, ils auraient pu aisément mettre les pouvoirs publics dans une situation si embarrassante qu'ils eussent dû s'opposer également à tout mouvement régionaliste. Mais cela sera plus facile à éclaircir quand nous aurons examiné le troisième point.

* * *

Je dis que les wallons ont permis aux flamands de poser la question des langues de la manière la plus inexacte et la plus dangereuse. En effet, tout l'effort des flamands est fondé sur la balance qu'ils établissent en Belgique entre le flamand et le français. Ils considèrent le flamand comme la langue d'une moitié de la Belgique, le français comme la langue de l'autre moitié. Cela est faux. Il y a trois langues en Belgique, sans compter l'allemand parlé par quelques habitants de l'est : il y a le flamand en Flandre, le wallon en Wallonie et le français dans tout le pays. La langue populaire des wallons n'est pas le français : c'est le wallon local; comme la langue populaire des flamands, ce n'est pas le néerlandais, c'est le dialecte flamand local. Voilà les langues que parlent le peuple. Le français a été de tout temps et est encore le langage de l'élite cultivée en Flandre comme en Wallonie; en Wallonie il est plus répandu qu'en Flandre, voilà tout. Et qu'on ne vienne pas dire d'un ton supérieur: le flamand est une langue, mais il n'y a pas de langue wallone, il n'y a que des patois wallons. La belle affaire, — et le perfide trompe l'œil, — ou trompe l'oreille ! Ces distinctions-là sont artificielles; elles n'entament pas la réalité. D'abord le peuple flamand, il y a peu d'années encore, ne parlait pas le beau flamand officiel, artificiellement fabriqué par des congrès et des fonctionnaires : il ne parlait que ses dialectes locaux, tout comme les wallons. Aujourd'hui le flamand officiel a fait des progrès en Flandre comme le français en Wallonie, mais les vraies langues populaires originelles, dans les familles, sont encore, de part et d'autre, des patois locaux.

Quant au français, il est la véritable langue nationale de la Belgique, tandis que le wallon et le flamand ne sont que des langues régionales. On le parle en Flandre

et en Wallonie. Il est le véritable instrument intellectuel de l'unité morale de notre pays. Depuis la formation des Etats des Pays-Bas, sous Philippe-le-Bon, il en a été ainsi. Et le pouvoir central, pour la gestion des affaires générales du pays, ne devrait pas connaître d'autre langue.

***

Cela me ramène à la tactique que les wallons, par crainte du ridicule, n'ont pas osé adopter. Puisque le flamand doit être mis en balance non pas avec le français, qui doit occuper une situation supérieure, mais avec le wallon, les Wallons devaient exiger vigoureusement et obstinément tout ce que les flamands réclamaient de leur côté : inscriptions tri-lingues et non bilingues, — français en tête, flamand et wallon en équilibre au-dessus, — dans les gares, sur les timbres poste, sur les cachets de la poste. Monnaies wallonnes. Correspondance en wallon des communes wallonnes avec le gouvernement et avec leurs administrés. Discours wallons à la Chambre. *Annales parlementaires* et *Compte rendu analytique* en wallon comme en flamand. Guides tri-lingues des chemins de fer, etc., etc. Si les wallons avaient eu le courage de réclamer tout cela avec autant de tenacité que les flamands, ils auraient forcé les pouvoirs publics à repousser, par crainte du chaos, nombre d'exagérations flamingantes. Et nous n'en serions pas où nous en sommes. Mais il fallait pour cela de l'opiniâtreté et de la patience : il est plus simple et plus commode de réclamer la séparation !

***

Mais diront les wallons « pondérés », puisqu'il n'y a que des dialectes en wallon, comment s'y prendrait-on pour rédiger en wallon les *Annales parlementaires*, le guide des chemins de fer, etc. ?

Il y a trente-six moyens. Un congrès wallon pourrait, par exemple, désigner le wallon de Namur pour telle publication, celui de Charleroi pour telle autre, et ainsi de suite. On pourrait aussi choisir, une fois pour toutes, le dialecte le plus généralement compréhensible en Wallonie. Tous les wallons ne le comprendraient peut-être pas, mais tous seraient satisfaits d'embêter les

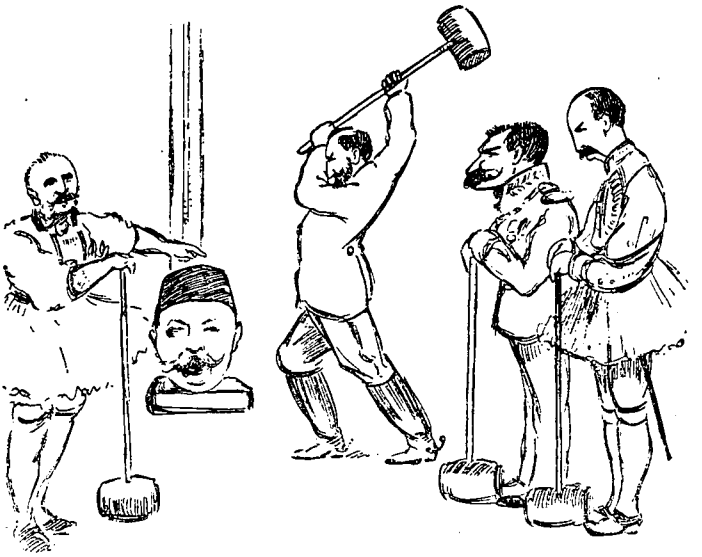
flamands comme les flamands embêtent les wallons, et n'est-ce point là la grande affaire ? D'ailleurs, est-ce que tous les flamands comprennent le texte flamand des publications officielles ? J'ai présenté à plusieurs flamands des Flandres quelques colonnes des Annales flamandes; ils n'y ont rien ou presque rien compris. Alors ?...

Au surplus, jamais on n'en serait arrivé là, car devant les prétentions wallonnes opposées pied à pied aux prétentions flamandes, on eut écarté les unes et les autres, et l'on s'en serait tenu au français, pour notre plus grand bien à tous. Et c'est ce résultat qu'il fallait obtenir.

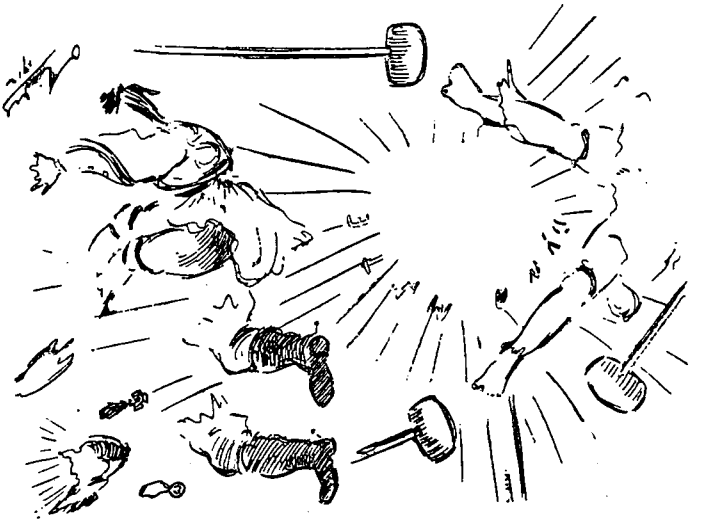
Au lieu de cela, les wallons sont, a présent, à demander la séparation de la Flandre et de la Wallonie. Pour calmer leur agitation, ne faudra-t-il pas qu'on fasse rétrograder quelque peu les flamingants? L'abrogation de la loi Segers-Frank donnerait certainement d'heureux résultats.

IWAN GILKIN.

LES BALKANS



— *Va-z-y, Ferdinand !*



Ce qui pourrait arriver...

Dessins de Oscar Liedel.

LES PEUPLES ET LA VIE

La Résurrection d'un poète.

Il y a deux ans à peine mourait un poète italien, Giovanni Pascoli. Les revues du Sud et du Nord publièrent alors des articles émus ou d'élogieuses biographies. On rappela la grâce charmante de ses compositions, sa tendresse émue pour les humbles. Puis l'oubli vint qui étendit sur l'écrivain un voile plus noir que celui du deuil. Mais voici que le poète rejetant loin de lui le drap du silence, vient de ressusciter pour quelques jours dans sa gloire d'antan.

Depuis des mois, Giovanni Pascoli reposait dans un petit cimetière de village, à Braga, dans cette vallée du Serchio qui descend vers la plaine de Lucques en escaladant le versant occidental des Apennins. Il reposait parmi les pierres du rocher, à quelques pas d'une petite église qui conserve entre ses murs une madone de Lucca della Robbia ; il avait autour de lui comme compagnons les frustes paysans dont il avait partagé l'existence, par amour de la belle nature dont ils vivaient, de ces bois, de ces sources, de ces maisons blanches luisant d'entre l'envol des noirs cyprès, de ces fleurs et de ces ruisseaux, de ces aubes et de ces crépuscules qui empruntaient aux sites merveilleux de la vallée un charme insoupçonné. Il reposait là, mais il vivait toujours, car il avait vécu ce paysage ; il en avait fait sa région d'élection, et d'avoir été senti, exprimé, chanté en des vers qui seraient lus et admirés là-bas par les gens des villes, ce site en avait acquis une beauté supérieure et plus idéalisée.

Il reposait, mais voici qu'il a soulevé la pierre de son tombeau. Des êtres chers l'ont appelé près d'eux ; il était trop loin, pensaient-ils. Ils ont exhumé de vieux documents authentiques prouvant que la volonté du poète était de dormir à quelques kilomètres de là, de l'autre côté du ruisseau, mais dans la même vallée, tournée vers les eaux de la mer bleue comme vers une terre promise. On a exhumé le corps du poète, et pour assister à cette cérémonie pieuse, ses admirateurs sont venus de tous les

points de l'Italie, de Bologne où il vécut et qu'il aima, de Milan et de Rome. Des députés, des recteurs d'Université, des savants et des lettrés contemplèrent encore une fois les restes décrépits du chanteur, et à la foule de ces gens en habit noir se mêlaient aussi les « contadini » aux fronts ridés, au visage grave, qui avaient entendu parler du poète comme de quelque être mystérieux envoyé là par on ne sait quelle Providence pour donner à leur terre une consécration.

Quelques heures après avoir été ouvert, le cercueil se referma pour l'éternité, et il fut transporté sur des épaules de laboureurs à Castelvecchio, de l'autre côté de la vallée du Serchio. Le poète reposera encore en terre latine, en terre enchantée. La cloche du campanile voisin bercera pendant des siècles son rêve qui ne doit pas finir ; le ruisseau qui s'en va vers la mer prochaine murmurera toujours près de lui sa plainte mélancolique, les voix de la nature rediront la chanson mystique que, pareil au héros teint du sang du Dragon, le poète a compris et dont il a tenté de faire connaître le sens au vulgaire profane.

N'est-ce point l'occasion de rappeler ici, avant qu'elle ne retombe dans le profond oubli qui s'attache au sort des plus belles œuvres des hommes, cette belle poésie qui a pour titre l'*Anniversaire :*

« Il y a plus de trente ans à pareille heure, mère, avec douleur tu m'as enfanté, et mon premier vagissement t'attrista plus que mes souffrances.

» Puis, toujours dans les tourments et dans les craintes, ô douce mère, tu m'as nourri de toi. Et quand je fus vêtu de ton corps, quand j'eus dans mon cœur tout ton cœur,

» Alors tu mourus ; et il y a vingt ans ! Un jour !... Et déjà les yeux maternels je les revois vides, et le cher visage pour moi est effacé.

» O mère, je ne sais plus rien de toi, mais dans le séjour froid des morts, dans ton rêve, immobile, toi, tu caresses toujours mes boucles d'autrefois... »

Par delà les années, par delà les monts et les plaines, ne semble-t-il pas qu'une même inspiration enflamma l'esprit de l'Italien Giovanni Pascoli et du Belge Rodenbach, et que dans cette pièce qui porte le titre de l'*Anniversaire* passe le souffle de tendresse et de piété recueillie du *Coffret.*

Et devant les montagnes qui ferment la vallée du Ser-

chio, cachant aux yeux la mer tyrrhénienne toute proche, les pieux admirateurs du poète pouvaient encore se rappeler ces vers du poète, bijoux précieux où la rêverie allemande s'enchasse dans la grâce latine :

« Je cisèle un coffret d'or pour y ensevelir mon amour.

» C'est un sujet triste que mon travail représente.

» Il y avait une fois un preux chevalier amoureux d'une blonde fée.

» Et pendant cent ans, errant dans un bois sombre, il la chercha.

» Il la chercha ; mais par une nuit effrayante, un gouffre s'ouvrit devant ses pas incertains ; alors trop tard, la fée s'apitoya, descendit et l'ensevelit. »

Mais le poète repose dans sa tombe définitive au pied des Apennins, aux lignes harmonieuses ; ces vers s'étaient échappés du cercueil quand on l'ouvrit pour quelques heures, semblables à un parfum précieux. Renfermons-les dans sa tombe.

***

Le Manifeste des néo-romantiques italiens.

Nul n'est prophète dans son pays. M. Marinetti et ses amis ont fait, eux aussi, l'expérience du vieux proverbe. Tandis que les lettrés et les artistes de l'Europe discutent les manifestes du chef futuriste, l'Italie indifférente, laisse passer, sans même lui payer le tribut de ses attaques, les proclamations prophétiques du poète milanais. L'Italie est trop jalouse des gloires de son passé pour admettre même l'existence des iconoclastes contemporains. Elle oppose un silence dédaigneux aux divagations fiévreuses de ceux qui voulurent « la délivrer de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires ». Elle tient à ces choses et à ces hommes ; elle préfère écouter les paroles non moins tumultueuses d'autres prophètes, les nouveaux romantiques de Bologne qui, imitant M. Marinetti, viennent à leur tour de lancer un manifeste.

On a dit avec raison que le romantisme était en Italie une importation étrangère, mais le sol sur lequel avait germé les fleurs poétiques de Dante, de Pétrarque, d'Alfieri, était bien préparé pourtant pour recevoir le pollen apporté par les vents du Nord. La moisson fut au cours du XIX^{e} siècle abondante, et de nos jours elle n'est

point terminée encore. D'Annunzio, Sem Bemelli tiennent encore d'une main vigoureuse la faucille d'or.

Un groupe d'écrivains bolonais vient donc de lancer à tous les échos de la poésie, un appel sonore. Nous doutons que sa répercussion s'étende bien loin, même en deçà des Alpes, le romantisme de Manzoni, de Léopardi et d'Ugo Foscolo a fait son temps, comme celui de Hugo et de Gautier. Nous ne voyons donc dans ce manifeste qu'un jeu de l'esprit. A l'exemple de leurs prédécesseurs de 1820, les néo-romantiques se prévalent du christianisme. Ils affirment que « tout ce qui appartient au règne de l'esprit revit plus pur dans le christianisme, et que tout s'y retrouve plus fort et plus beau ». Ils précisent, ils disent : « Entre l'impulsion idéale qui sait oublier la terre jusqu'à la quotidienne sagesse qui sait rendre la terre pieuse et chère, entre l'extrême force jusqu'à l'extrême humilité, tout un esprit chrétien peut et doit trouver place, tout ce qui est entre les deux termes est du domaine d'un penseur chrétien. » Ecoutons-les encore :

« Nous gravissons avec patience, disent-ils, notre sentier solitaire, cherchant à chaque pas le point où le regard pourra être plus libre et contempler la plus grande étendue de la vallée enchantée. Figurez-vous, à la clarté plus grande de cette topographie métaphorique, une humble petite route de montagne, fleurie de genêt et conduisant à un vieux château à demi-détruit. Nous ne voulons plus, quant à nous, monter jusqu'à la cîme déjà un peu aride et sombre où s'élèvent les ruines noirâtres de la vieille manière du romantisme. Nous voulons nous arrêter à mi-chemin de la route fraîche et silencieuse, à mi-route entre la plaine et le château, dans une maison pauvre et joyeuse où parviennent encore les parfums et les sons de la vallée, et d'où la vallée et le château se voient avec une égale netteté, l'une parcourue par le caprice sautillant du torrent, caressée par la douce fumée montant du toit des chaumières; l'autre tétragone et solitaire au milieu des nuages agités par le vent. Loin de là, sur le versant opposé, il y a une autre solitude voilée de brume. Celle-là n'a rien de remarquable ni de tragique, elle est boisée et toute odorante de résine. De loin, nous verrons se réunir par les nuits sereines à l'orée des bois, des êtres indomptés et nus, des fauves à la course rapide, fleurant bon la terre et les feuilles. Alors ceux-ci qui vers midi sem-

blaient vibrants mais insensibles comme des javelots de pierre sentiront naître, à travers la fatigue de leurs membres vaincus, la fleur de la tristesse et du rêve, et cette fleur aura un parfum plus délicat. Le vigoureux bosquet païen a lui-même ses brumes crépusculaires. Lorsque nous aurons dans le crépuscule traversé la vallée laborieuse, lorsque nous serons arrivés à son extrémité, à la lisière de la forêt qui s'obscurcit, nous verrons s'avancer, comme de blancs fantômes sortis des limbes, les grandes figures antiques. »

Ne songe-t-on pas en lisant ces lignes à une large fresque de René Ménard ?

Les apôtres du néo-romantisme bolonais ne se bornent pas à donner des préceptes littéraires; ils suivent l'exemple de M. Marinetti et se soucient de répandre des règles de conduite. Ils recommandent le bain froid et la gymnastique : « Le bain froid, et la mâle fatigue finissent par communiquer à la santé cette légèreté diaphane qui fait plus facilement oublier le corps et font que l'esprit voit Dieu plus clairement. »

Mais ils se reprennent; après avoir lancé avec une généreuse et bruyante ardeur les termes de leur nouvel évangile, ils font un juste retour sur eux-mêmes : « Depuis quelque temps, disent-ils, nous parlons avec trop d'orgueil de nous-mêmes, et en ce temps où l'on fait du bruit pour cent, même dans les cimetières, il semble que nous suivons cet exemple. Depuis quelque temps peut-être nous aurions dû nous souvenir que parmi les vertus chrétiennes, la première, la plus sévère et la plus douce est le silence. »

Assurément, mais les futuristes du romantisme semblent, en terminant, se donner une sévère mais juste leçon.

***

Autour d'un Tableau.

Une femme assise tient un enfant sur ses genoux. Le visage de cette femme rayonne d'une infinie douceur, à laquelle se mêle une gravité un peu triste. On dirait que son esprit tente, en une minute suprême, de sonder un troublant mystère. Autour de cette mère, autour de cet enfant, des vieillards et des jeunes gens sont réunis, les uns agenouillés, les autres debouts. Ils savent tous — on

le voit à leurs physionomies pensives et recueillies — qu'ils sont les témoins d'un événement incomparable, ils se courbent et ils prient, ils s'humilient et ils adorent, et pourtant rien ne semble diminué de leur dignité d'hommes; ils sont grandis au contraire de toute l'élévation du miracle qu'ils consacrent, et dont ils perpétuent le souvenir dans les siècles lointains. Par delà ces groupes d'hommes, par delà les ruines, parées de plantes verdoyantes, où la femme et l'enfant ont cherché un refuge, un paysage tout à coup se révèle, d'entre les arbres et les pierres. Une ferme, un étang, l'orée d'un bois, toute la tendresse familière d'un site de Brabant ou de Flandre.

La représentation de ces hommes et de ces choses est fixée sur une toile. Le tableau est fameux ; il porte, dans la langue du pays qui le conserve, un nom sonore : *La adoracion de los reyes*. C'est l'œuvre célèbre d'un peintre flamand, exilé depuis des siècles loin des brumes mélancoliques, auxquelles sa beauté un peu sévère s'apparie, sur une terre rayonnante de soleil. De posséder cette merveille, une petite ville perdue dans les montagnes de Galice, une cité si infime que son nom n'eut jamais dépassé les frontières de ses provinces Monforte de Lemos, en a acquis une gloire inestimable. A cause de cette toile, les journaux de deux grandes nations, l'Allemagne et l'Espagne, ont publié de nombreux articles et se sont livrés à la guerre des polémiques et des insinuations perfides ou irritées. Dans une grave enceinte, où d'ordinaire se débattent de matériels intérêts, à la Chambre des députés de Madrid, un souffle d'idéalisme a passé un jour, tandis qu'on parlait d'une éventualité douloureuse : la cession au Musée de Berlin de l'*Adoration des rois* de Hugo Van der Goes, par le duc de Lemos, à qui elle appartenait. Pendant des mois, l'Espagne entière discuta et s'indigna. De vaines paroles, dira-t-on. Sans doute, les hidalgos contemporains ne peuvent songer à entreprendre contre l'Allemagne une nouvelle guerre de Troie, pour ramener chez eux, telle Hélène, une beauté ravie ; le directeur du Musée de Berlin, qui est un vieux conservateur à lunettes, n'a rien de commun avec Pâris, et d'ailleurs le rapt n'est point accompli encore. Mots vagues peut-être, mots cependant qu'on aime à retrouver sous la plume d'un Espagnol, héritier tout à la fois des traditions du Cid et de Don Quichotte, et qui, insouciant des

nécessités pratiques, néglige d'accélérer la marche de ses chemins de fer, ou de pourvoir d'eaux ses plaines desséchées et infertiles, mais part délibéremment en guerre pour conserver une œuvre d'art à son pays.

Il y a quelque chose de touchant et de naïf en même temps dans cette polémique des journaux espagnols, polémique qui est loin d'être terminée au moment où nous écrivons ces lignes. Ils ont vainement adjuré le gouvernement de rompre le contrat conclu entre le duc de Lemos et le directeur allemand. Il n'y a pas de loi Paca au delà des Pyrénées, pas plus qu'il n'y en a chez nous d'ailleurs. Le ministre était impuissant. C'est alors que les juristes et les érudits sont venus au secours des patriotes et des amis de l'art. Ils ont fouillé les archives, remué de vieux documents recouverts de la poussière des siècles, et très audacieusement ils ont attaqué les droits du propriétaire, c'est-à-dire du duc de Lemos. Un des principaux quotidiens madrilènes, l'*Espana nueva*, publiait il y a quinze jours à peine une série d'articles de M. Cesar Barja, dans lesquels l'auteur s'efforçait de prouver la non-légitimité de la vente, èn arguant de l'inexistence de la possession. Le duc de Lemos n'aurait pas le droit de vendre ce tableau, puisqu'il ne le possède pas, et le détient injustement. C'est là une nouvelle phase de la question, et nous ne savons trop ce qu'il adviendrait ainsi du contrat de vente, puisque l'Etat aurait le droit de réclamer l'œuvre célèbre de notre peintre.

Notre peintre ? Les Espagnols oublient trop qu'il ne s'agit pas en l'espèce d'un Velasquez, d'un Gréco ou d'un Goya. Ils parlent de domaine artistique national, et nous autres Belges, nous ne pouvons nous empêcher de sourire un peu de cette revendication si audacieusement et si naïvement exprimée. Nous sourions, non sans amertume cependant ; nous pensons à l'Escurial avec son admirable Jérôme Bosch, avec son pathétique Van der Weyden; nous pensons à cet extraordinaire Musée du Prado, avec ses Van Eyck, ses Memling, ses Gérard David, son merveilleux Patenier (*Tentation de Saint Antoine*), ses Petrus Christus, ses Rubens et ses Van Dyck. Notre domaine artistique, à nous, fut éparpillé aux quatre coins du monde, à tous les hasards de la conquête et du caprice des princes.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Sarah BERNHARDT.

Je vous présente, mon cher Directeur, toutes mes excuses. J'ai des choses graves à vous écrire. Aussi bien, aurai-je recours à ce genre que, tout dernièrement, Jules Destrée, avec ce style et cette clarté que vous lui connaissez, illustrait si crânement dans la *Revue de Belgique :* la lettre-ouverte. Je vous adresse donc, sous pli fermé, comme disait feu Calino (je dis feu, parce qu'il est éteint), ma lettre ouverte.

Rassurez-vous. Je ne vous demanderai pas la séparation administrative de la Belgique à la fois artistique et littéraire, mais, néanmoins, je vous supplierai d'examiner avec votre courtoise bienveillance, la situation que j'occupe dans votre rédaction.

Voici. Les artistes d'Angleterre viennent d'avoir une pensée gracieuse et tout à fait britannique. Les comédiens, les peintres, les sculpteurs, les hommes de lettres, les mondains passionnés des choses de théâtre, se sont avisés que M^me^ Sarah Bernhardt donnerait quelques représentations chez eux, et que sa présence coïnciderait avec son soixante-huitième anniversaire. De là, au projet d'une manifestation, il n'y avait que le pas, franchi par nous le 5 octobre dernier, lors du séjour à Bruxelles du délicat poète Léon Bocquet. L'Angleterre prépare des fêtes ; elle signe des adresses enluminées ; elle rime des stances ; elle organise de solennelles représentations ; elle combine, comme un simple Bruxellois, le menu d'un festin fixé au 23 octobre prochain. L'illustre tragédienne, qui a ceci de commun avec les impératrices et les reines, qu'il lui est impossible de tricher, comme vous et moi, sur son âge, n'a pu se défendre d'accepter ces hommages. Ils lui font honneur. Ils font honneur à la nation qui les prépare.

En attendant les fêtes qui s'organisent à Londres et que Paris rééditera sans nul doute pour célébrer le cinquantenaire de Sarah Bernhardt (quand on nous fêtera ainsi, vous et moi, mettons, par politesse, que, seul, je serai déjà pas mal décrépit !), la grande tragédienne reçoit de

ses amis d'Outre-Manche l'accueil le plus chaleureux. Chaque jour, des délégations viennent la congratuler et il n'est pas de banquet dont elle se soit, dit *Gil Blas* — le plus littéraire des journaux parisiens — sollicitée de prendre la place d'honneur. Elle préside le Bizeray Anglo-French Club de Bouveriestreet. Les grands quotidiens de la Fleetstreet lui ont réservé des réceptions enthousiastes. D'ailleurs, elle ne pourrait se plaindre des journaux et des journalistes...

Jugez-en, mon cher Directeur, et écoutez-moi très sérieusement : c'est l'instant où les Romains vont s'empoigner.

Un grand quotidien américain ne vient-il pas d'offrir à Sarah Bernhardt de publier chaque semaine, sur l'actualité parisienne, une chronique de soixante à quatre-vingt lignes pour la modique somme de mille francs par article.

Ceci me fait bondir, ce qui est particulièrement désagréable quand on écrit; j'avais compris le révolutionnaire Vallès qui, naguère, emballé, parlait de confectionner à Sarah « une robe de dompteuse » parce que, réfractaire, elle « collait les bourgeois au mur de la rue de l'art ». J'aurais tout admis, et j'estime, certes, que tout travail intellectuel doit être bien rétribué; je suis de l'avis de Frédéric Denis (La Semaine Politique, 1re *année*, n° *34*, *22 août 1912*) : le poète, l'écrivain doit imposer la place qui lui revient dans la société; les revues et les journaux sont tenus à rétribuer leurs collaborateurs, et ceux-ci, s'ils écrivent « pro deo », en amateurs, sont à dédaigner. Mais, la rémunération offerte à Sarah Bernhardt me stupéfie.

C'est entendu. Sarah Bernhardt est une grande tragédienne, mon cher Directeur. C'est une artiste incomparable. Elle interprète divinement les rôles dont elle veut bien assumer la tâche. Sa diction, son jeu, son habileté lui permettent de collaborer presque à l'œuvre des poètes dramatiques. Mais encore, ce n'est là qu'une collaboration momentanée. Sans l'inspiration, sans l'imagination, sans les dons du poète, l'œuvre aurait-elle jamais vu le jour ? L'interprète d'une pièce, c'est l'avocat de l'auteur. Les gens de robe et les gens de théâtre présentent un plaidoyer au public. L'accusé doit de la reconnaissance à son défenseur et il le paie comme il convient. Mais les avocats d'à présent éclipsent un peu trop les véritables intéressés.

L'avocat parle bien, il est même souvent inspiré. L'acteur dit bien, et il est parfois animé d'une passion communicative. Derrière l'un et l'autre, pourtant, il y a la tête à sauver, l'innocent qui souffre, ou l'esprit qui créa, l'artiste ou le génie.

Dame ! évidemment; si Sarah Bernhardt écrit elle-même ses articles parisiens, son nom vaut bien mille francs, mais, dites-moi, la littérature d'un Henry de Régnier, d'un Verhaeren... d'un Gauchez, à combien, alors, la taxerons-nous ? Chez eux : il y a le nom qui, à mes yeux, vaut plus qu'un nom popularisé par les affiches et les légendes et les jeux de scènes, et, enfin, il y a le génie littéraire (surtout chez Gauchez).

N'exagérons rien. Calculons. Faisons de justes propor-Verhaeren... d'un Gauchez, à combien, alors, la taxerons-tions. Songez que je dépense, ici, tous les quinze jours, les trésors de mon esprit. Je vous laisse juge, mon cher Directeur. Je ne doute pas qu'après le premier ennui qu'occasionne à un directeur de revue, toute demande d'augmentation de traitement, vous ne vous exécutiez, avec bonne grâce.

Et, si vous hésitez, je vous prie de lire attentivement l'argument décisif, par lequel j'entends terminer cette longue lettre ouverte.

Chaque jour, en me regardant dans les cinq miroirs qui sont tout l'ornement de ma chambre, je déplore amèrement que la jeunesse de mon visage disparaît. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien il est affreux pour un poète lyrique et voluptueux de se voir vieillir. Vous êtes romancier, vous, et chaque jour vous donne plus d'expérience. Moi, je perds petit à petit mes illusions et mes cheveux, et tout cela m'emplit d'amertume. Or, j'ai appris — légende peut-être — que M^me^ Sarah Bernhardt a confié à un reporter le secret de son éternelle jeunesse.

« Ce secret, aurait-elle dit, est dans sa manière de vivre : elle ne mange que des œufs et des crabes; elle prend tous les jours un bain de champagne. »

Sarah a démenti, me direz-vous ? Peu m'importe. Je retiens les œufs, les crabes et les bains de champagne. Je les retiens, n'est qu'une façon de parler. Vous me connaissez maigre et pâle : je ne mange ni œufs ni crabes. Vous ne me payez pas assez. Vous me connaissez morose : je ne bois pas de champagne, ni ne me baigne dans ce

liquide dont l'esprit généreux me fait défaut. Or, je compte parmi mes amis, un excellent directeur de journal plus littéraire que mondain qui (la littérature ne nourrissant pas toujours ses fervents) vend, par surcroît, un excellent vin de Champagne. J'en ai soif. Je voudrais baigner ma jeunesse expirante dans les flots mousseux de cet excellent breuvage...

Vous voyez bien, mon cher Directeur, que vous ne pouvez hésiter. En augmentant mes appointements, vous donnez un client de plus au « poète 'chand de vin » — sans malice ! — et vous me conserverez éternellement jeune pour votre plus grande satisfaction et celle, n'en doutez pas, de nos lecteurs. C'est pourquoi, d'ores et déjà, je vous remercie. Je vous envoie cette lettre par exprès et... je commande un panier de champagne, cent œufs et *deux* crabes (je ne les aime pas !).

Votre fidèle collaborateur,

MAURICE GAUCHEZ.

* * *

Emile VANDERVELDE et Gustave HERVÉ.

M. Gustave Hervé antimilitariste et antipatriote a jeté, naguère, le drapeau français au fumier. Il est allé en prison. Il s'y est morfondu et en est sorti assagi au point d'avoir pu, immédiatement, comme un des plus nobles soldats de l'Empire français, envoyer à la tête de M. Briand le mot grossier... « de Cambronne ». Toujours le fumier, quoi ! Puis, M. Gustave Hervé est rentré dans la bourgeoisie. Il renonce à son antimilitarisme, à son antipatriotisme. Il s'excuse. Le drapeau qu'il bafouait, c'était le drapeau impérial. Il aime le pays où il est né; il chante la Marseillaise comme un soldat à la frontière de l'Est. Le voilà devenu martyr honoraire, apôtre qui a trahi son propre Evangile avant le soir. Il n'est plus, désormais, de ces gens qui prétendent bouleverser le monde afin de l'améliorer. C'est navrant. On ne peut plus croire à rien. Tout s'en va, ma parole.

Or, à l'instant même où cette défection de M. Gustave Hervé accentuait le scepticisme contemporain, à l'instant où, stoïquement, quelques manifestants (1) allaient au cime-

(1) Le souvenir... du « Souvenir Français ».

tière d'Ixelles se remémorer l'autre défection, l'autre échec, celui de naguère, sur la tombe du Général Boulanger, M. Emile Vandervelde, en réponse à un appel à l'obéissanse adressé à des conscrits, écrivait dans *Le Peuple* :

... « *La loi vous oblige à aller à la caserne, allez-y;* » *nous ne vous conseillons pas d'être réfractaires, parce* » *qu'on ne conseille pas l'héroïsme, qui ne doit s'inspirer* » *que de lui-même.*

... » *Répandez partout la bonne parole, faites des* » *prosélytes, inspirez à vos camarades cette horreur de* » *la guerre et du militarisme qui devrait être dans le* » *cœur de tout socialiste...*

... » *Que l'empereur d'Allemagne donne le signal de la* » *guerre ou que la République bourgeoise veuille prendre* » *sa revanche :*

» *Les fusils tomberont des mains et si on veut les y* » *remettre, ils se tourneront contre l'oppresseur.* »

Je ne m'occupe pas de politique. J'écris des vers. Mais qu'on me dise bourgeois, j'y consens, plutôt que d'approuver de semblables discours.

Certes, l'idée du pacifisme est une bien noble pensée. Feu M. Auguste Beernaert s'y donna corps et âme.

Je désire voir arriver les temps où les armées étant supprimées partout, les hommes, de pays à pays, se donneront la main et feront la sainte alliance, chère à Béranger.

C'est entendu. Travaillons à réprimer les instincts belliqueux. Pacifions... Mais tant que nos voisins resteront sous les armes, résignons-nous à faire comme eux. Un duel est un duel, Monsieur Vandervelde, et il serait lâche de croiser les bras quand, à côté de soi, on pillerait le bien, on sacrifierait la vie des nôtres.

Je sais pertinemment que vous faites la part des choses. Mais celui qui vous lit, l'ouvrier, ne voit et n'entend que ceci : ne pas obéir. Vous ne pouvez lui donner ce conseil.

Je dis, moi, en reprenant vos mots, qu'en Belgique il ne peut y avoir d'antimilitarisme, et que « si on remet les fusils entre les mains de nos voisins » et que si ceux-ci veulent entrer chez nous, « nous devons tourner nos armes contre l'oppresseur ! » C'est mon avis. Je suis poète. Je ne représente pas, à la Chambre, le peuple et les ouvriers, ces pauvres gens qui, en cas d'invasion, seraient, à cause des misères nombreuses, plus à plaindre que nous. Si je

les représentais, je me ferais un devoir, comme vous, de les affranchir, d'améliorer leur sort. Tout cela, que vous réussissez à merveille, c'est très bien, et je suis avec vous. Mais ne prononcez pas ces paroles antimilitaristes. Ne dites pas qu'un réfractaire est héroïque : le mot sonne bien; il n'est guère joli, pourtant. La force du faible, c'est son courage et sa fermeté. Enseignez à vos hommes, à ces hommes si bien disciplinés et que vous tenez dans vos mains, enseignez-leur qu'il n'y a pas d'esclavage, pas de honte à servir son pays.

L'idée de paix ? Oui, tout de suite. Mais laisserez-vous entrer chez vous le bandit qui voudrait vous égorger ? Si vous étiez le chef du gouvernement n'auriez-vous pas à cœur de protéger tous les Belges ? Et bien, alors, permettez que nous nous mettions en mesure — c'est un mal nécessaire — de protéger le sol entier, les pauvres comme les riches.

Méfiez-vous des belles théories car, intelligent, instruit et clairvoyant, vous devez accepter la responsabilité de ce que vous sentez en vous-même, tout autant que de ce que vous dites ou écrivez.

L'obligation infâme n'est pas d'être soldat. L'obligation infâme est d'être tenu à désobéir à l'heure du danger.

Si vos électeurs refusaient de marcher à votre appel, les jours de scrutin ?

Mais voilà, vous écrivez bien, vous parlez bien et je conçois que vous vous écoutiez avec plaisir faire de jolies phrases et développer de grandes théories — même quand elles ne sont pas tout à fait de saison !

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

L'Amérique a empli les étalages parisiens d'une poupée nouvelle dont seul un document graphique pourrait donner une idée. Le visage d'un poupon normal s'anormalise de deux gros yeux riboulants, énormes, disproportionnés, et dont le regard, fiché dans l'extrême coin droit — ou gauche

— donne à ce malheureux enfant une expression de stupeur horrifiée que les mots sont impuissants à rendre. Cet ahurissement prodigieux, cet effarement où il y a de la terreur, cette angoisse et cette grimace caractérisent également les visiteurs du salon d'Automne au moment où ils s'échappent. J'ai vu dans les recoins du Grand Palais des appareils coniques et rouges qui doivent servir en cas d'incandescence du lieu; a-t-on songé à établir aussi un poste de secours, impérieusement réclamé par l'état du public égaré dans cette succursale des Petites Maisons ?

Des protestations se sont fait entendre. — Oh ! — Ah ! — C'est trop fort ! En voilà assez ! — Le Grand Palais est un bâtiment national; il est inadmissible qu'on y tolère cette bande fumistes ! — Le Salon d'Automne...

— Dites d'Hiver, de décadence, de déclin ! — ... est une gageure : c'est à qui fera le plus laid !

Un conseiller municipal, indigné, traite d'apaches Van Dongen et Matisse. Louis Vauxcelles réclame pour eux Charenton. Les cubistes lui sautent dessus, et, pour le qualifier, invoquent la terminologie gynécologique. M^me^ Vauxcelles, qui est au bras de son mari, croit qu'on va l'assommer et s'écrie. Cela fait dans le Temple de l'Art automnal un raffut dont s'outre Guillaume Appollinaire, fervent des inepties futuristes, cubistes et van dongenardes. Mais les gens sensés parlent d'une chose qui s'appelle la Beauté et vont conspuant les novateurs.

Je déclare sincèrement qu'il m'est impossible de juger les œuvres d'Archipenko et de ses amis, massées au Grand Palais, et reçues par un jury d'artistes que l'on crut jusqu'ici équilibrés. D'autre part, je ne veux rien dire des toiles accrochées à la cimaise par une armée d'individus qui ignorent tout du dessin et de la couleur, et qui semblent n'avoir élu la profession de peintre que pour avoir l'occasion de recevoir des dames nues, qu'ils s'essayent à reproduire comme le ferait un enfant. Le Grand Palais est un Grand Salon, où l'on a tassé toutes ces dames. Et c'est plus laid que si c'était vrai. C'est à dégoûter à tout jamais de la femme et de la peinture. Chose étrange — et sans doute précomplotée par ces bandits — l'emploi de la pâte épilatoire Düsser a été formellement interdite aux exposants. Ce qui fait que toutes les Phrynés de lupanar étalées complaisamment dans ces seize salles — le grand

16 ! — inexprimables, invoquent la pièce condamnée des *Emaux et Camées*, et si vous

... tiriez sans vergogne
le drap de la blonde qui dort,
Comme Philippe de Bourgogne
Vous trouveriez la Toison d'Or.

On a longtemps et vivement combattu pour cette conquête, je le sais. Peut-être a-t-on eu tort. L'effet produit est ici lamentable. Et vraiment le Salon d'Automne n'est pas un endroit où l'on puisse mener une femme.

Passons sur les cubistes, qui semblent nous proposer des modèles de Parquets pour maisons d'aliénés, ou qui s'amusent à reproduire les paysages que formaient au bout de la longue-vue où regarda notre enfance, de petits morceaux de verre multicolores mêlés; passons sur Achipenko, sculpteur russe, dont le labeur inspiré aboutit à des blocs d'écume pareils à ceux dont s'adorne la devanture du fabricant de pipes; et sur les futuristes, capables de commander l'Hara kiri — pas aux éclats, je vous le jure ! — aux infortunés qui croiraient possible ce futur-là... Et passons sur Van Dongen... Il suffit de regarder telle grande toile de deux mètres sur deux qu'il dédie *aux marins*, *aux voyageurs et aux saltimbanques*, et l'on aura, par ce chef-d'œuvre, une idée nette, précise et impressionnante de ce qu'est, en l'an de grâce 1912, le Salon d'Automne à Paris.

Nous y reviendrons, cependant — à cause des artistes belges qui y collaborent, et dont, — il est inutile de le dire — les envois sains, normaux, dignes de l'attention la plus rigoureuse, consolent de ce qu'on voit autour.

Aujourd'hui, demeurons chez les excentriques, et occupons-nous de M. Lépine. M. Lépine, préfet de police, qui s'improvise critique d'art, faisait exclure du Salon des Artistes Français, en avril dernier, deux groupes en marbre dont les « tendances pornographiques » révoltaient sa pudeur tardive. On a exposé ces deux groupes en des salons particuliers; ils étaient tendres, car ils parlaient d'amour; mais ils étaient beaux, et c'est vous dire qu'ils ne choquèrent personne. Aujourd'hui, M. Lépine tolère les nudités pilues qui déshonorent le Grand Palais. Mais il part en guerre contre un monument du sculpteur Ebstein, posé au Père Lachaise sur la sépulture d'Oscar Wilde. La maquette de ce monument a été exposée à Londres, dont

la vertu notoire ne se crut pas offensée. Celle de M. Lépine en frémit. Le monument — d'ailleurs quelconque — est une pierre d'où sort — timidement, timidement — un génie ailé cousin de ceux que les anciens sculpteurs assyriens, égyptiens, faisaient jaillir des propylées, des frontons, et que chaque jour les Gayet retrouvent. Ce génie — bien moderne comme on voit... et comme on l'a dit ! — se différencie d'Abailard en ce sens que Fulbert ne l'a pas encore amoindri. Or, M. Lépine réclame Fulbert, et somme, à son défaut, Jacob Ebstein d'appendiciter extérieurement son génie. Ebstein a refusé. Et voilà M. Lépine réduit à profiter du présent congrès de chirurgie, tenant ses assises à Paris. M. le docteur Lambotte, qui y représente la Belgique avec la haute autorité qu'on lui sait, consentirait-il à l'ablation dont s'indigne l'artiste?.. Peu probable, car il est aussi des arts. De dépit le préfet de police a fait jeter une bâche sur le corps du délit... Les visiteurs du cimetière la soulèvent et regardent. Ils ne voient rien et ne comprennent pas. Et laissant retomber hier, sur la pierre rugueuse, le coin du mouchoir de Tartuffe, je t'invoquai, ô Dompteur de Taureaux dont s'enorgueillit Liége, et toi, Manneken Pis pour lequel Bruxelles se battit !..

Pauvre Wilde !... Même après sa mort...

La mort... Ça me ramène aux épitaphes dont j'ai dessein de vous éjouir. C'est du nanan qui ne vous est pas permis, c'est de la littérature défendue aux Belges et qu'on arrête à la frontière... Ah ! comme vous allez les aimer !... Ecoutez celle de M. Fallières :

De Fallières, l'âme benoîte
Au ciel est debout. Dieu lui dit:
« Assieds-toi, mon fils, à ma droite. »
Mais le siège était trop petit !

Ecoutez celle de Réjane :

Ci-gît Réjane. Qu'on la pleure !
On l'incinéra. Cela pour
que jusques en sa dernière heure
elle n'échappât point au four !

Et celle de Jean Jaurès :

Ci-gît Jean Jaurès. Quel silence
En ce champ funèbre où tout dort !

Quel calme sur toute la France !
Jaurès se tait. C'est qu'il est mort.

Et celle de M. Cochon :

Ci-gît Cochon, cet altruiste,
A qui le dieu Terme, ma foi,
dut faire un accueil plutôt triste.
Sonnez le glas, cloches de bois !

En voulez-vous encore ?... Il y a celle de Le Bargy :

Ci Le Bargy gît. Mort cruelle,
Tu l'as fait démisionner...
Sa voix venait du cœur, mais elle
eut tort de passer par le nez.

Et puis, il y a celle de Maurice Rostand :

Ci-gît Maurice, fils-réclame
de Rostand. S'il n'avait pas eu
sa mère, ce n'est pas les femmes,
prétend-t-on, qui l'auraient perdu...

Mais ch...t !... gare !... on va nous faire repasser la frontière !...

Ainsi va l'esprit parisien. Il triomphe au Vaudeville, grâce à Sacha Guitry, dans une pièce qui s'appelle la *Prise de Berg op Zoom* et qui est une chose délicieuse... Jamais Sacha Guitry n'a été en possession d'un talent plus original et plus sûr. Jamais il n'a tant été aimé du public. Auteur, acteur, il a tous les dons. Sa pièce est écrite avec une maîtrise de vieux dramaturge, et il la joue avec une assurance de comédien éprouvé. Le succès a été immédiat, Berg-op-zoom — en l'occurence Charlotte Lysès, qui est la digne compagne de son mari — a été prise au milieu des applaudissements. Sacha Guitry est un type dans le genre de Bonaparte : il en est à l'armée d'Italie, et il n'a pas encore connu de défaite. C'est assurément le phénomène le plus intéressant de la grande foire parisienne depuis cinq ans.

Il est vrai qu'il y a aussi Jane Marnac. Mais ce n'est pas tout à fait la même chose...

Celle qui a joué l'autre jour à l'Odéon le Polichinelle du *Malade Imaginaire* est née on ne sait comme, on ne sait où... Elle n'existait pas. Et puis, tout à coup, elle est. Fff...t ! Il y a une étoile de plus au firmament parisien.

Elle est grande, elle est blonde, elle a un corps souple et merveilleux, elle chante juste et avec esprit, elle joue personnel et charmant. A peine a-t-elle passé au Café Concert; le Théâtre Fémina l'a prise, et la voici aux Folies Bergères, jouant en matinée Molière à l'Odéon... C'est là toute son histoire; pardon !... j'allais oublier le petit procès qu'elle engagea, voici peu, contre un fabricant de cartes postales auquel elle avait accordé permis de la débiter moyennant cinq sous, au bromure et en aquarelle. Le fabricant, bien parisien, s'amusa à des superpositions de clichés, truqua les plaques, mijota la petite infamie d'expédier aux Amériques des Jane Marnac dénuées de vêtement comme de pudeur. La tête charmante du Polichinelle d'hier avait été appliquée sur des corps éhontés — exquis d'ailleurs — de petits modèles montmartrois. Marnac procéda et fit condamner l'homme. On a retiré de la circulation le plus de cartes qu'on a pu; mais il en reste. Si vous en trouvez une, gardez-la.

Je devrais encore vous parler des Capucines; mais la place me fait défaut.

On y joue une revue de Hugues Delorme où Edmée Favart, aux bras adorables, triomphe légitimement. *Potins et Pantins* a ceci de particulier que c'est une revue impérialiste. Marianne n'y est pas ménagée. On y exalte le prince Victor, notre princesse Clémentine et leur petite fille. Le public aristocratique présent à cette apothéose applaudit très fort : c'est même à son goût et à son appétit. Dites-nous maintenant que le bonapartisme n'a plus aucun avenir.

Cette mode, je pense,
Pourra bien revenir plus d'une fois en France !

C'est le moment que choisit Léon Bloy pour lancer son *Napoléon*, qui lui a coûté dix ans de travail et qui doit être son chef-d'œuvre. Je vous en communiquerai les bonnes feuilles. Bloy l'aura écrit, comme ses précédents livres, dans une ambiance de haine et de misère — que je crois nécessaire à sa bonne parturition. Bloy ventru, se gorgeant de chapons, s'arrosant de vieux crûs, dans un décor lambrissé et doré, n'écrirait plus, je pense, que du Bourget — ou pire. On aurait tort de croire, d'ailleurs, qu'il gîte dans une soupente, en vêtement sordide, mange des raves crues et boit de l'eau de la gouttière. Il aime

beaucoup à le laisser croire : mais c'est là une légende qu'il faut abandonner. Bloy ne vit pas, évidemment, comme Francis de Croisset, qui possède place des Etats-Unis, derrière l'Etoile, un petit hôtel adorable dont se peut enorgeuillir la littérature belge... Mais il est logé congrûment, proprement, il mange à sa faim et boit son absinthe tous les jours. Le patron du café-bar vous le dira où quotidiennement il la savoure. Certes il a connu de sombres heures de dêche; mais on n'écrit pas vainement des livres que seule une toute petite élite peut aimer et comprendre... C'est se condamner, d'avance, à une vie difficile, parmi l'indifférence et la raillerie du monde...

Et puis, quel caractère !... Je terminerai par cette anecdote inédite que m'a contée un de ses familiers, et qui peint tout Léon Bloy, le peint comme on sculpte et mieux que ne l'a sculpté Félix Brou.

La comtesse de la T... du P..., grande dame compatissante, mise au courant de la situation malaisée dans laquelle le Mendiant Ingrat se débattait à certain moment, s'avisa de lui offrir secours. Mais transmettre ainsi de l'argent à un homme de cette valeur lui parut indigne d'elle. S'avisant d'un stratagême, elle écrivit à Léon Bloy pour lui demander l'un de ses livres : *Le Fils de Louis XVI*, et sur ce livre une dédicace. Elle laissait entendre que ce double don saurait être largement reconnu...

Bloy ne répondit pas. Quelqu'un l'interrogea.

— Dites à cette marquise, répondit l'impénitent scatologue, que l'on peut acheter mes livres partout. Et ajoutez qu'avec sa lettre, je me suis t... »

Cette facétie de haut goût venait de lui faire perdre cinq cents francs.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Willy G. R. BENEDICTUS : AD GLORIAM LUXURIÆ (Figuière à Paris). — **Franz HELLENS** : LES CLARTÉS LATENTES (Edit. de l'*Association des Ecrivains Belges*).

Le frère Barnabé, devant l'autel de la Sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Cet ex-baladin servait ainsi, selon ses moyens, la gloire

de madame la Vierge, au grand scandale des anciens du couvent. Mais ceux-ci eurent bientôt la preuve que l'hommage du pauvre novice n'était point désagréable à sa destinataire...

Chacun exprime sa piété comme il peut, et, sans doute, Dieu, comme la bonne Vierge, accepte-t-il en fin dilettante toute marque de bonne volonté. Toutefois, je ne m'imagine pas très bien comment il aura accueilli l'« Elévation » par laquelle M. Willy G. R. Benedictus le loue, presque au début de son recueil : *Ad Gloriam Luxuriæ*. Peut-être aura-t-il trouvé le poète quelque peu facétieux, quand il lui dit :

« Je n'ai jamais appris à Vous aimer dans les églises, ni dans les dogmes recueillis des hommes, mais je Vous aime, mon Dieu, si que je tremble à Vous le dire... Mes mains sont nues et mes yeux aussi clairs que Vos plus claires eaux. J'oserai Vous chanter sans honte par l'acte merveilleux de Votre éternité : la procréation. »

Après tout, c'est peut-être une façon de glorifier l'éternel principe de toutes choses. Que savons-nous ? En attendant, M. Willy G. R. Benedictus exalte, sur un mode lyrique très tendu, la Chair :

« En exaltant la chair j'exalterai le monde.
D'elle surgit, pareil à des chênes géants,
Le réveil éternel de ma race féconde
Avec sa force et sa faiblesse et son néant... »

Tantôt en prose, tantôt en vers, il magnifie l'ardente Volupté, l'Etreinte, le Stupre triomphant. Il y voit le symbole de la Joie suprême, du Beau, du Bien, de l'Absolu, de l'Infini et de l'Eternité... Mais le plus étonnant, c'est qu'aucune perversité, dirait-on, ne se décèle au long de ces pages ferventes, où s'exprime une âme païenne, qui l'est ingénument et sans forfanterie et qui semble en proie à une frénésie luxurieuse.

Evidemment, le livre n'est pas destiné aux distributions de prix ; mais la sensualité débridée qui y est affichée sans peur, est aussi sans cynisme, et toute valeur littéraire n'en est pas absente, une imagination brillante et le don de la musicalité verbale s'y faisant maintes fois reconnaître.

* * *

Sous ce titre, *Les Clartés latentes*, titre un peu paradoxal et raffiné, mais heureux et juste quand même, — il peut bien y avoir des vérités lumineuses qui ne se manifestent point à l'extérieur, mais que l'intuition fugitivement fait éclater aux yeux de notre conscience, — M. Franz Hellens a réuni un bouquet de paraboles rustiques d'un charme littéraire considérable.

Le genre de récit auquel l'auteur des *Hors-le-Vent* s'est essayé dans cet ouvrage, est plein de difficultés. Il est bien fait d'autre part pour séduire l'écrivain non moins que le lecteur. Mais il ne peut réussir que moyennant une sympathie intelligente qui s'établit entre l'un et l'autre et qui fait se correspondre et s'harmoniser l'imagination riche et brillante du premier avec l'esprit du second, fin, délié, prompt à saisir la relation des idées. Quand pareille communion de pensées et de sentiments vient à exister, rien de plus fascinant que l'allégorie qui aiguise la réflexion et qui à la réceptivité passive, un peu humiliante, de notre intelligence, sub-

stitue le plaisir orgueilleux de trouver quelque chose par nous-même.

Mais, s'il y a, dans des œuvres de l'espèce, matière infinie se prêtant au jeu agréable et distingué des inductions philosophiques et morales, il serait puéril et ambitieux de la part du critique de vouloir noter ses propres découvertes et les résultats de son exégèse personnelle. Vaine tentative, du reste. Chacun, selon la qualité de son âme, recueillera un enseignement différent ou du moins différemment nuancé, caché dans le conte symbolique. Et si quelqu'un d'aventure n'en tirait aucune leçon de beauté, de bonté ou de sagesse, qu'importe? Son imagination, sa sensibilité, sans doute auront trouvé leur compte à lire les *Clartés latentes*.

En effet, le livre est non seulement d'une fort belle tenue littéraire, la forme chez M. Hellens étant devenue sobre, nerveuse et forte et s'étant débarrassée de certaines rugosités qui autrefois la déparaient un peu, mais il est tout plein d'une poésie colorée et chantante. L'écrivain excelle à animer les choses, à leur prêter une âme, et la nature entière par mille voix se fait entendre dans ses pages. Et il pourrait dire avec V. Hugo :

Oui, je suis le rêveur, je suis le camarade
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
Et l'interlocuteur des arbres et du vent...
Ne vous étonnez pas de tout ce que me dit
La nature aux soupirs ineffables,...
Le moineau, le buisson, l'eau vive dans le pré,
La forêt, basse énorme, et l'aile et la corolle,
Tous ces doux instruments m'adressent la parole.
Je suis l'habitué de l'orchestre divin;
Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain...

Enfin, les paraboles de M. Hellens valent encore par l'art de la composition qu'elles révèlent. Quelques-unes, comme le *Meunier dans son moulin*, les *Bulles de savon sur la mer*, pour ne citer que celles-là au gré de ma mémoire, sont de petits chefs-d'œuvre.

ARTHUR DAXHELET.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : Reprise de *L'Attaque du Moulin* (4 oct.)

Parc : Le cycle Porto-Riche (1er au 13 octobre).

Galeries : *La Bourrasque,* pièce en 3 actes adaptée de *La Cigogne* de M. Léon Kampf par M. Alfred Edwards (5 octobre).

Matinée classique : *L'Ecole des Femmes* (8 octobre).

Alhambra : *Le Comte de Luxembourg*, opérette en 3 actes de M. Franz Lehar (11 octobre).

Molière : *Malbrouk s'en va-t-en guerre,* opérette en 3 actes de M. Léoncavallo (10 octobre).

L'Attaque du Moulin. — Mmes Armand, de Nuovina ; MM. Seguin Bonnard, Isouard... Il y a près de vingt ans de cela ! Le souvenir de cette interprétation frémissante m'est resté au cœur bien plus encore que dans la mémoire. Vingt ans, déjà ! Et ceci est merveilleux, d'entendre comment l'œuvre que Bruneau composa sur le thème, adroitement transporté sur la scène, de la célèbre nouvelle de Zola, a résisté au temps qui vieillit si vite la musique, surtout celle où les nouveautés et les audaces abondent.

Après vingt ans la partition de l'*Attaque du Moulin* a gardé tout son intérêt ; c'est probablement parce que l'auteur sut y mêler avec une extrême habileté les formules les plus classiques et les originalités les moins orthodoxes, le tout servi par une inspiration toujours abondante et distinguée.

La mélodie déroule ses grâces séduisantes, l'orchestration pourtant se complique parfois avec une science retorse. La « ligne » psychologique des personnages se dégage du commentaire symphonique ou des phrases logiquement tonalisées et néanmoins au plaisir de l'oreille ou à l'émotion purement physique telle page en apparence poncive, et presque banale, sacrifie sans hésitation.

Pourquoi, ayant voulu satisfaire tout le monde, et y étant parvenu, M. Bruneau n'a-t-il pas connu avec l'*Attaque du Moulin* cette vogue populaire réservée à d'autres œuvres bien moins habilement et savamment faites ?

Pourquoi ?... Qui expliquera jamais les raisons des succès de théâtre ?

Toujours est-il que cette année, la reprise des quatre actes tour à tour pittoresques, sentimentaux, poignants et tragiques qui constituent le sanglant tableau — de douloureuse actualité !... — des horreurs de la guerre chez un vieux meunier heureux et pacifique prêt à célébrer les noces de sa fille, nous fournit l'occasion d'applaudir un des meilleurs ensembles réalisés depuis un mois à la Monnaie.

Mlle Heldy, qui est toute jeunesse et toute grâce, prêta à la sympathique Françoise les accents jolis et frais de sa voix claire. Mme Friché fait la vieille Marceline ; ses imprécations, quand elle hait

et maudit « la guerre, l'horrible guerre » ne donnent peut-être pas le frisson qu'il faudrait, mais elle est touchante au moment des adieux du père Merlier à sa fille. M. Audoin claironne les romances de Dominique; M. Bouillez phrase avec sa diction nette la chanson du vieux meunier à son moulin; M. Dua dit les mélancoliques nostalgies du petit troupier que sa faction nocturne rend rêveur; M. Baldous est un farouche capitaine prussien sanguinaire.

On a pris plaisir à goûter la gaîté fleurie du tableau des fiançailles à la mode d'Alsace; on a frémi au spectacle très réaliste de la bataille tonitruante dans la ferme assiégée.

***

Le Cycle Porto-Riche. — Nous ne connaissions pas *Les Malefilâtre;* on a fort peu joué, je crois, l'*Infidèle* à Bruxelles. Ces deux petites pièces datent de l'époque où, il y a près d'un quart de siècle déjà, l'Odéon consacrait la renommée naissante du jeune auteur. Elles sont venues, jouées au Parc au cours des quinze remarquables représentations consacrées aux œuvres marquantes de M. de Porto-Riche, montrer comment, dès la première heure, l'auteur du *Vieil Homme* et du *Passé* s'employa à étudier et à décrire les angoisses, les exaltations, les souffrances de l'amour. Il sacrifia aux formules du théâtre libre; il écrivit les deux actes brefs, brutaux, d'un réalisme douloureux, des *Malefilâtre;* il y montra les ravages de la passion dans un cœur de loyal et vaillant garçon, fils d'un charpentier brave homme, jaloux de l'honneur de son nom, de la réputation des siens.

Un autre jour, il rima l'*Infidèle*, et ce fut pour situer dans le cadre romantique de Venise en ses siècles de splendeur, de plaisir et d'intrigues, une cruelle idylle où la tendre Vanina trouve la mort parce qu'elle se leurra aux paroles menteuses du volage Renato.

Or ces prémices furent suivies de l'analyse logique, méthodique dirons-nous, de ces mêmes souffrances d'amour chez des êtres moins exceptionnels, dans des drames presque familiers; le tragique y est dégagé avec une sûreté psychologique étonnamment précise, des faits apparemment les plus ordinaires de la vie des ménages, des salons ou des ateliers d'artistes.

C'est Françoise Desroches, c'est Germaine Fériaud, c'est Dominique Brienne, c'est Thérèse Fontanet, quatre douloureuses figures de femmes de qui l'amour saigne parce qu'elles l'ont voué, jalousement, à des hommes pas méchants mais infidèles, des dons Juans qui masculinisent le personnage traditionnel de « la coquette ».

Il y a une tristesse fondamentale dans ces pièces où l'humanité la plus sincère, la passion toute nue frémissent, s'exaltent, souffrent, pleurent parce que c'est le lot des amantes de tous les temps et de tous les mondes de ne connaître l'ivresse adorable de l'amour qu'au prix des douleurs les plus torturantes.

Et c'est la maîtrise splendide de M. de Porto-Riche d'avoir refait quatre ou cinq fois la même pièce, d'avoir donné à d'identiques personnages, aux prises avec les mêmes angoisses, voués à la même mentalité, telle celle de ces hommes de volupté insouciante que sont Marcel de la *Chance de Françoise*, Etienne d'*Amoureuse*,

François Prieur du *Passé* et Michel du *Vieil Homme*, des aspects pourtant sans cesse renouvelés.

Quand Sarcey disait de l'une des pièces de M. de Porto-Riche, que c'était « du Meilhac exaspéré », il pensait à *Froufrou*, mais il oubliait que c'était dans la vie elle-même, dans les larmes et les égoïsmes méchants qu'avaient été découverts ces modèles et ces exemples pantelants.

Rares sont les œuvres de notre temps, les suites d'œuvres surtout, capables de supporter victorieusement une épreuve comme celle que vient de subir le « théâtre d'amour » de M. de Porto-Riche. L'une après l'autre, six pièces ont été mises à l'affiche par M. Victor Reding, que cette initiative de haute portée littéraire honore grandement. Le directeur du Parc a confié l'interprétation de ces œuvres vibrantes à quelques-uns des artistes qui les jouèrent précédemment chez lui : Mlle Juliette Margel, profondément émouvante ; M. Calmettes, sobre et puissant ; M. Burguet, souple, enjoué, naturel. Mlle Nelly Cormon fit regretter Mlle Damiroff, la séduisante Brigitte Alain du *Vieil Homme*, créé ici il y a deux ans. Mais on revit avec plaisir MM. Marey, toujours sincère dans son jeu et son accent ; Gournac, qui met une conscience pleine d'art dans la composition du moindre rôle ; de Gravone, qui n'a pas cessé d'être jeune et passionné ; Brousse, un nouveau-venu bien-disant et distingué ; Henry Richard, de qui l'aisance et la bonhomie font toujours plaisir.

Il y eut encore Mlle Adrienne Beer, souvent applaudie sur d'autres scènes bruxelloises et qui sait communiquer de l'émotion et de la flamme aux jeunes femmes un peu fébriles qu'elle incarne, telle l'ardente Jacqueline des *Malefilâtre ;* il y eut Mlle Jane Borgos, élégante mais encore maniérée ; Mme Roy-Fleury, pacifique et bienveillante ; Mlles Mary Leroy, Léonie de Bedts, gracieuses avec intelligence.

Et je n'oublierai certes pas de saluer une fois de plus la ferveur, le charme et la justesse avec lesquels Mlle Dudicourt dit les vers, de sa belle jeune voix musicale et fraîche.

* * *

La Bourrasque. — Mlle Marthe Mellot est une des plus intéressantes comédiennes de l'heure présente. Peu d'autres ont, comme elle une simplicité prenante, une intelligence pénétrante, une émotion communicative, le don de faire intensément vivre un personnage de passion concentrée, d'énergie et d'anxiété sentimentale.

Mlle Mellot fut l'héroïne de la pièce, inédite, dont M. Edwards vient de donner la primeur aux Bruxellois. La présence de la créatrice inoubliable des *Oiseaux de Passage* en tête d'une excellente distribution qui comptait Mlle L. Starck, spirituelle et vive ; Mlle Cécile May, toujours pittoresque, et l'excellente Mme Dehon ; qui réunissait des artistes consciencieux tels que MM. Monteaux, Frémont, Nargeot et d'autres, pouvait-elle suffire à assurer le succès de la *Bourrasque?* L'auteur a pu le croire, puisqu'il s'est assuré ce précieux concours. Il m'a paru que celui-ci, tout au plus, sauvait ces trois actes de la chute lourde et sans appel.

A un cas passionnel souvent mis à la scène, M. Léop. Kampf

se borna à donner une parure dramatique à prétentions symboliques ; il situa les épisodes en Russie, de façon à exploiter le fond traditionnel de mystère, de nébuleuse complication qu'on prête aux héros slaves des aventures d'amour et des problèmes sociaux ; enfin, il traita son sujet avec toute la lourdeur germanique qui semble la gageure de l'inhabileté théâtrale la plus naïve.

M. Alf. Edwards n'a rien enlevé à ces défauts, et l'appoint, qu'il a apporté, d'un dialogue souple et nerveux ne suffit pas à empêcher que le public fût déconcerté. Je me demande même si, travaillant tout seul ce même sujet par instants émouvants, M. Edwards n'eût pas beaucoup mieux réussi ?

***

L'École des Femmes. — Le Théâtre des Galeries a inauguré mardi dernier la nouvelle série de ses Matinées classiques. Affluence toujours énorme ; succès plus que jamais enthousiaste. La représentation du reste eut un éclat de tout premier ordre. Mlle Lifraud et MM. Siblot et Guilhène enlevèrent la prestigieuse comédie moliéresque dans un mouvement preste, un entrain jeune, un ton de naturel et de vérité qui firent évidemment merveille.

L'Agnès de Mlle Lifraud est la plus inconsciemment cruelle, la plus ingénuement trompeuse des enfants chastes, mais troublées, qui se puissent laisser prendre aux paroles d'un Adonis entreprenant. Et que de charme dans cette jeune voix de cristal, que de grâce dans cette frêle stature de fillette aux grands yeux candides ! M. Siblot fut douloureux dans le rôle si touchant de ce pauvre homme de dupe sympathique qu'est Arnolphe. Horace trouva en M. Guilhène un interprète séduisant, chaleureux, mais avec un peu trop d'exubérance peut-être ?

***

Le Comte de Luxembourg. — On reste confondu quand on songe à tout ce que doit connaître aujourd'hui un artiste dramatique. Il est loin le temps où il lui suffisait de posséder une voix bien timbrée, une diction nette, d'avoir l'intelligence qui lui permettait de pénétrer la pensée de l'auteur, de savoir traduire par la mimique les multiples sentiments dont son personnage était animé... L'acteur actuel doit être expert en équitation et en voltige, il doit être champion de natation et de cross-country, il ne peut reculer devant l'entrée dans une cage de fauves et pour lui, dégringoler dans une cheminée ou voyager sur le marche-pied d'une locomotive n'est qu'un jeu d'enfant : le cinéma pour lequel il travaille exige toutes les prouesses athlétiques.

Mais si, d'aventure, c'est à l'interprétation d'une opérette à la mode viennoise qu'ils se vouent, le ténor, la divette, la soubrette et le trial sont jugés autant sur leurs capacités acrobatiques et leurs talents chorégraphiques que sur leur adresse, leur élégance et leur aplomb de chanteurs et de comédiens.

Nous venons de voir un couple faisant l'ascension et la descente d'un escalier en chantant et en dansant la plus langoureuse des valses !... Et ce n'est là qu'un des numéros pittoresques, mais imprévus, de cette chose endiablée et charmante, joyeuse et frétillante qui s'appelle *Le Comte de Luxembourg*. Ceux qui la jouent

ont le diable-au corps, pour la plupart, et comme ces trois actes irrésistiblement entraînants se déroulent dans des décors originaux ou fastueux du meilleur goût, comme il s'y trémousse une foule en pimpants ou riches atours — monome de rapins, ronde de carnaval, beaux messieurs et dames luxueusement parées —, ça fait un spectacle éblouissant.

Ce *Comte de Luxembourg* est un joli garçon décavé qui accepte les cent mille francs à lui offerts par le vieux prince grotesque de Mingrélie amoureux de l'actrice Suzanne Didier. Celle-ci sera princesse, mais il faut qu'avant cela le titre légal de comtesse lui soit acquis par son mariage... blanc, suivi d'un divorce immédiat, avec le comte. Comme dans *La Passerelle* de M. de Croisset, les deux époux de convention se piquent au jeu, se mettent à s'adorer et on renvoie le sexagénaire chamarré mais déconfit dans les Balkans.

Mme Germaine Huber n'est que grâce langoureuse, brio séduisant, élégance exquise, et sa voix fait merveille dans le grand vaisseau de l'Alhambra. Quel dommage qu'on ne lui ait pas donné pour partenaire un comte qui ne fût pas un peu... à dormir debout comme M. De Veldy trop dépourvu de chic et d'entrain. Mais il y a M. Camus et Mlle Gérard, l'un en peintre inénarrable, l'autre en appétissante grisette; ils sont la joie de cette soirée charmante que l'on peut passer à regarder et à entendre les trois actes où Franz Lehar a prodigué le meilleur de sa verve musicale et de sa spirituelle inspiration.

Je ne voudrais pas manquer de signaler encore le bon comique agité de M. Druart et l'originalité d'un ballet russe très bien réglé.

* * *

Malbrouk s'en va-t-en guerre. — Oui, il s'en va-t-en guerre, et ça ne l'enchante pas du tout; car il n'a rien de belliqueux ni d'héroïque ce Gascon devenu roi par erreur. Il s'en va parce que les Sarrasins sont aux portes de son manoir et il confie son innocente fiancée Alba à un jeune bellâtre sans scrupules, son propre neveu Renaldo.

Alba s'ennuie, Renaldo est un malin, Malbrouk est loin, la nuit est noire... Quand le guerrier revient son infortune est consommée. Et de plus, comme il est vaincu, son suzerain lui enlève sa couronne pour la donner au jeune don juan.

Corsez cette histoire un peu leste, et sans façons, mais amusante, de l'idylle grotesque du chambellan Appollinaire avec l'Espagnole au picrate qu'est la mère d'Alba et vous aurez tous les éléments de l'opérette traditionnelle: les quiproquos, les roucoulements d'amoureux, le ridicule du mari berné, les duos bouffes des amants sans vergogne.

Tout cela M. Leoncavallo l'a mis en alerte musique, avec souvent une originalité de mélodie et d'orchestration qui décèle la patte d'un homme d'expérience. Il y a une certaine esquisse de ballet espagnol, un chœur guerrier, une rêverie langoureuse d'Alba, un air de bravoure parodique de Malbrouk qui sont de la meilleure venue.

Cette œuvrette est gentiment montée au Molière, dans deux décors pittoresques. Mme Nadia d'Angely, délaissant les drames sombres, s'est changée en la plus capiteuse et joyeuse des Conchita

incandescentes et M. Dupont lui donne avec drôlerie la réplique. M. Darthey possède une voix de basse-taille dont s'accommode très bien le personnage facétieux de Malbrouk. Mlle Servigny est menue et timide et M. Demonbrun d'une gaucherie désarmante en neveu qui tâche à se montrer entreprenant.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Le Vme Salon du Cercle d'Art " L'Union ,,

Le cercle d'art « Union » possède de bons éléments et compte parmi ses membres des artistes de talent. Je ne sais quoi, cependant, rend cette cinquième exposition assez grise, sans sérieux intérêt. Ce n'est pas qu'on n'y sente du travail, de la constance dans l'effort et quelque liberté même ; mais, en général, quelle pauvreté d'imagination, quel manque d'élan !

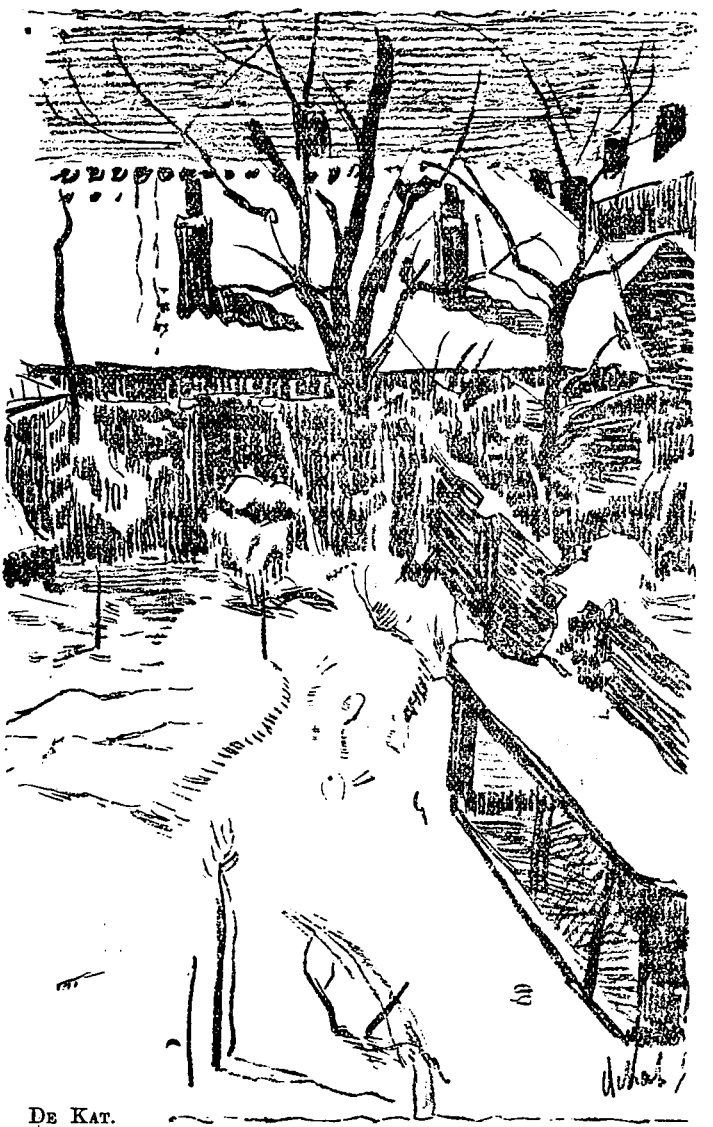
E. DE BREMAECKER.

Ce n'est pas aux artistes de l'*Union* que l'on pourra reprocher de négliger le métier. Il faut reconnaître, au contraire, que la plupart des exposants de ce salon font preuve de savoir-faire ; c'est là un point important en art, incontestablement, et auquel bien des jeunes peintres, fort bien doués, attachent certes trop peu d'importance. Mais qu'est-ce que ce beau métier, si l'artiste est incapable de le parer, de l'animer, de lui enlever cette aridité et cette sécheresse que l'habileté seule ne peut conjurer ?

La plupart des artistes de l'*Union* me paraissent piétiner dans une néfaste ornière.

Ceci dit, essayons de déchiffrer, parmi les nombreux envois, des qualités qu'il serait injuste de passer sous silence.

Et tout d'abord, je n'aurai aucune peine pour le faire en considérant les œuvres envoyées par les deux *invités* de cette année,



DE KAT.

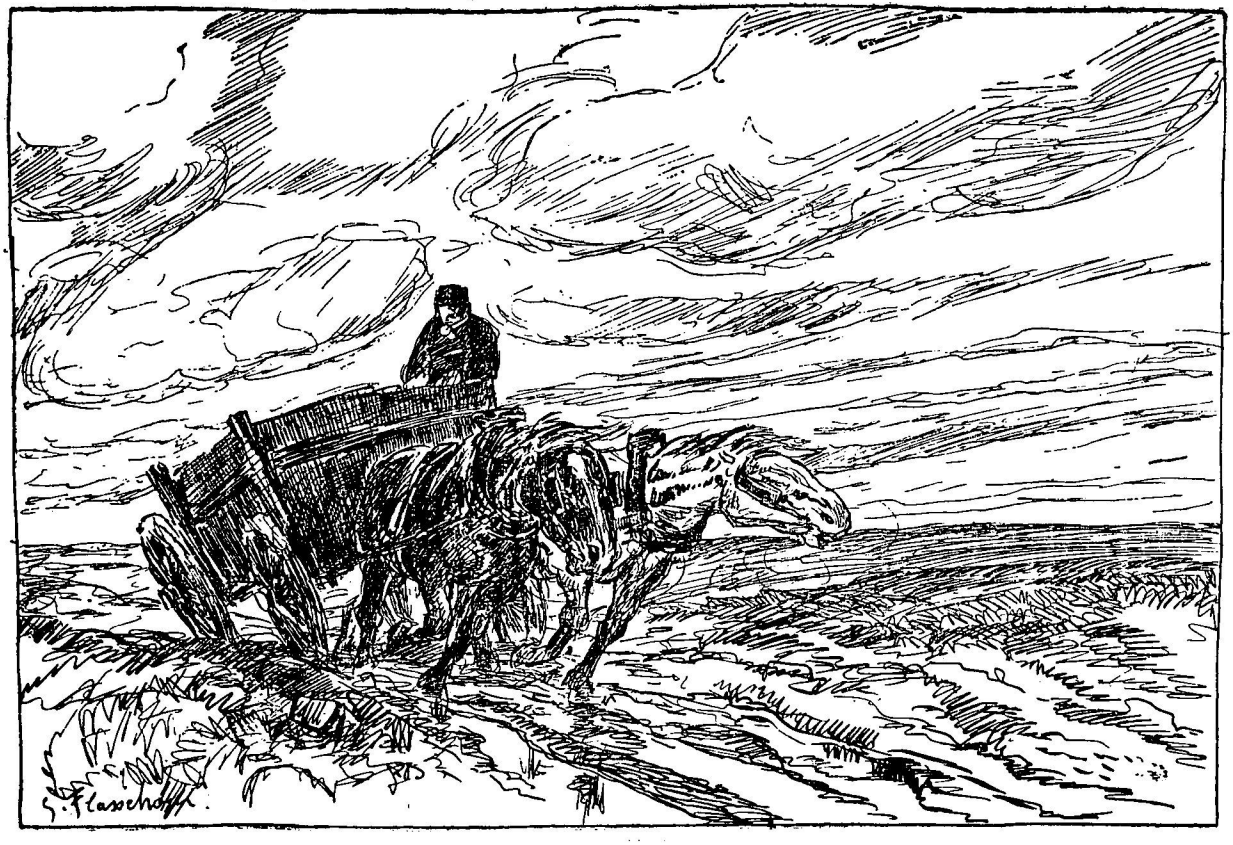
MM. F. Lantoine et L. G. Cambier. Il faut mettre ces deux artistes à part dans cette exposition, car ils apportent tous deux une note

très intéressante et parfois personnelle. Les remarques que je me permettais plus haut ne doivent donc pas s'appliquer à eux.

Ceux qui ont suivi attentivement le développement du tempérament de M. Fernand Lantoine, ont pu s'apercevoir, dès le début, qu'ils étaient en présence d'un talent véritable et réellement intéressant. A maintes reprises, sans bruit, cet artiste affirma une vision personnelle du paysage. Son évolution s'est faite à petits pas modestes. Et le voilà sur un excellent chemin. Je me souviens entre autres de quelques toiles d'une fine distinction que Lantoine

Sous la Terreur :
A la porte d'une boulangerie. JAMES THIRIAR.

exposa dans l'humble et charmant décor du *Vieux Cornet*, à Uccle. La série de paysages qu'il expose ici, sites de Corse et des Ardennes, se recommande par leur belle tenue générale, par une mise en page à la fois large et précise par la fermeté remarquable du dessin et par un coloris plein de richesse, très chantant, raffiné, d'un goût délicat et rare. Les lignes élégantes du paysage se dessinent harmonieusement dans une atmosphère notée d'un œil subtil.



Retour à la ferme GUSTAVE FLASSCHOEN.

M. Louis-G. Cambier, sans raffinement apparent, peint avec fermeté et ne craint pas d'accuser la forte armature de son dessin. C'est un talent solide et sain. La présentation de ses tableaux est sans artifice, d'une totale simplicité. Ses sujets, il ne les cherche pas longtemps ; ses paysages et ses natures-mortes sont d'une donnée assez quelconque. Tout l'intérêt de ses tableaux réside dans un coloris franc et vif joint à un souci de la forme non dissimulé. Ses *Pivoines* et *Matinée de Printemps* sont de belles toiles solides, pleines de décision, auxquelles on se plaît davantage à mesure qu'on les considère.

M. Jul. Merckaert n'est pas un peintre négligeable. Sa grande toile, *Le Démer au Matin*, ne manque certes pas d'intérêt et il Les bustes de M. Eug.-Jean De Bremaeker sont assez quelconques et manquent de vie ; ils sont aussi d'un modelé froid et trop sage. M. De Bremaeker est beaucoup mieux inspiré dans son petit groupe, *La Tentation*, qui unit à la grâce de la forme et du mouvement un sentiment délicat.

Le métier de M. Jules Herbays est sérieux et bien équilibré. C'est de la forte et solide sculpture, ce qui ne veut pas dire que ces essais soient d'un intérêt transcendant... Le modelé est parfait, il semble qu'il n'y ait rien à redire ; mais on cherche vainement dans tout cela quelque originalité, la marque d'une sensibilité curieuse. D'une façon générale, M. Herbays ne paraît réussir mieux ses petites figures ; il y a, par exemple, dans la réduction *Vers la Lumière* et dans les *Esquisses* un certain laisser-aller qui est loin de déplaire.

L'*Homme du peuple*, de M. B. Tuerlinckx, un buste sculpté dans le bois, est une œuvre fort intéressante. Le sujet est traité avec une belle simplicité et avec ce réalisme contenu qui convient aux figures de caractère.

Il y a encore maints essais de sculpture exposés ici. Bornons-nous à citer les *Mendiants*, un groupe en bronze de M. Alfred Crick, qui ne manque pas d'allure.

Enfin, pour achever la revue de cette exposition, il faut signaler les travaux d'art appliqué de M^lles^ Madeleine et Suzanne Cocq. Travail « appliqué », en effet, exécuté avec une patience et une finesse toute féminines. Outre des panneaux brodés pour l'*Oiseau bleu*, de gracieux cuirs repoussés et des broderies aux aimables couleurs, on remarque un vaste rideau, représentant le *Walhall*, composition qui suppose de louables efforts, où l'on aperçoit les dieux scandinaves, Donner, Fricka, Froh, Wotan, Freia, comme des saints catholiques dans des vitraux d'église...

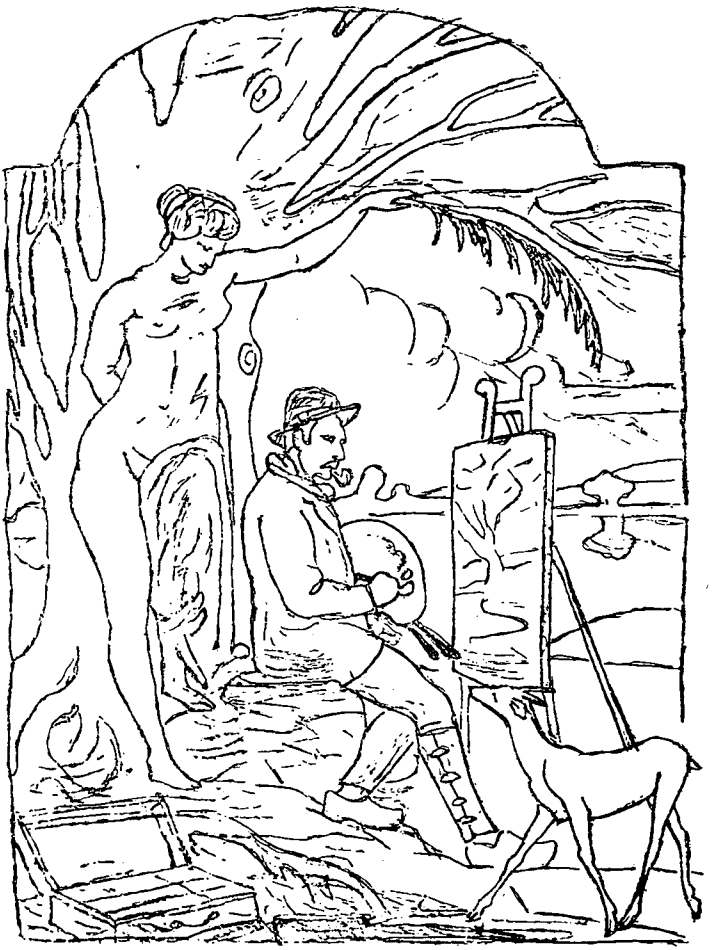
Rik WAUTERS.

Il est différentes façons d'être impressionné par un beau paysage, une belle ligne, un beau ton, un beau corps.

Tel artiste, en présence d'une manifestation de beauté dans la nature, aperçoit tout de suite le tableau à faire. La question de réalisation l'occupe avant tout, et la joie qu'il éprouve devant le paysage ou la figure est provoquée moins par l'objet lui-même que par le fait d'avoir découvert un site, une figure, dont l'artiste pourra tirer bon parti.

D'autres se laissent entièrement posséder par la joie de la contemplation ; ils regardent, ils éprouvent l'émotion, leur sensibilité

remuée demeure en extase devant la beauté, et ils ne se soucient guère d'interpréter tout cela ; ce n'est que plus tard qu'ils songent



Projet de bas-relief à la mémoire de Jean Degreef.

à l'œuvre d'art ; en tout cas, ce n'est pas cette dernière préoccupation qui les domine.

Les uns raisonnent ,calculent, combinent, et ils ne jugent que

par les yeux. Les autres sentent, et c'est le cœur qui les conduit.

M. Rik Wouters appartient à ce dernier groupe. Tempérament vraiment jeune, spontané, audacieux avec infiniment de goût. Depuis quelques années on a pu suivre l'évolution de ce très original faut en louer la composition distinguée et la large poésie; l'artiste a su mettre un sentiment vraiment profond dans ce sujet fréquemment traité par les peintres, depuis que Puvis de Chavannes donna ce chef-d'œuvre, le *pauvre pêcheur*. Il y a aussi, du même artiste, une *Etude de champs en fleur* qu'il faut épingler au passage, où les tons s'harmonisent fort agréablement.

Que dire de M. Georges Lemmers, si ce n'est que son *Estacade* me semble d'un art superficiel, voire même assez artificiel, d'un coloris faux et déplaisant. Déclarons tout de suite que M. Lemmers se montre meilleur dans ses portraits. Le dessin en est plus séduisant et le coloris ne manque pas parfois d'un certain charme.

Un artiste dont il faut louer le travail sincère, constant, tenace, les recherches parfois heureuses, c'est M. Leduc. Peintre inégal, qui semble toujours hésiter, avec des moments de clairvoyance véritable, cependant, M. Leduc apparaît comme un tempérament bien doué, mais qui en est toujours à chercher péniblement sa voie. Il y a de sérieux mérites dans le *Matin ardennais;* la *Ville s'endort* me semble d'une facture assez faible, quant à *Matinée à Malines* et au *Jardin zélandais*, ces deux toiles sont d'une claire inspiration et d'une réalisation plus aisée.

M. Joseph François est un peintre attentif des sous-bois. Lui aussi se montre assez inégal, mais on sent dans ses toiles une observation très méritoire de la nature. C'est un artiste consciencieux et qui sait imprégner ses paysages d'une atmosphère poétique. Son *Sous-bois en Septembre* contient de réelles beautés; mais, en général, les grandes toiles de l'artiste me paraissent moins sincères, assez artificielles même.

Le *Soir au grand marais*, de M. Armand Jamar, résume assez bien la mélancolie profonde des immenses plaines de la Campine et de ses ciels larges et tourmentés. Les intérieurs, du même peintre, sont enfumés et d'une tonalité générale déplaisante et fausse. Notons pourtant une note jolie et claire: *Hollande*. Mélange étrange de fantaisie et d'observation.

La *Basse-Cour*, de M. Jacques, avec ses deux figures de mioches, sains et joufflus, entourés de poules et de canards, est une toile amusante et assez réussie; c'est un agréable et chaud coin de nature.

M. Gustave Flasschoen, toujours très habile, de belle humeur, donne quelques pages où s'accuse un travail plus serré que de coutume. Son *Bateau de pêche*, *Petite Hollandaise*, et deux tableautins dans le goût de Teniers et de Brouwer, *A votre santé* et l'*Ivrogne*, sont des morceaux intéressants.

Citons encore les *Intérieurs* de M. Albert Geudens, les portraits de Mme Louise de Hem, le *Faisan* de Mlle Alice Ronner, d'un très chaud et délicat coloris, — une bonne toile incontestablement, — les aquarelles de MM. Rombouts et Wagemaeckers et les pastels de Mlle Levert.

Les dessins de M. Jean Droit ne manquent certes pas de belle humeur, mais je préfère les compositions de MM. Willy et James Thiriar, moins vivantes sans doute, mais où il faut louer une dépense d'invention vraiment amusante. Les scènes de M. James

Thiriar surtout, dans le goût de celles d'Amédée Lynen, sont pleines de drôlerie, quoique d'une observation assez paradoxale.

La sculpture, au Salon de l'Union, ne brille pas par l'originalité. artiste. M. Rik Wouters, doué d'un talent riche et divers, n'a pas craint de se consacrer à la fois à la sculpture et à la peinture. Il est de ceux dont on est en droit d'attendre des œuvres solides et neuves.

Quelques-uns des dessins de M. Rik Wouters, exposés récemment à la Galerie Giroux, montrent un artiste attentif à toutes les manifestations de la vie et aussi un dessinateur dont le métier est ferme, malgré une apparence de négligence qu'il imprime volontairement à ses œuvres. Le coloris est original, imprévu, avec des dissonnances étranges et de charmants accouplements de tons. Sous ce dessin un peu déroutant, ces tons qui semblent jetés à la diable, il y a toujours une entente peu ordinaire de l'harmonie des lignes et des couleurs.

Les sculptures de M. Rik Wouters forment la partie la plus personnelle de son œuvre. On se souvient de ses envois encore récents et très remarqués aux Salons de la *Libre Esthétique*, à la Galerie Giroux, au Salon de Printemps; la *Vierge folle* et ce charmant buste *Nonchalance* se montraient comme des œuvres d'une sensibilité toute neuve, primesautière, d'une étrange et un peu sauvage beauté. Rien de plus vivant, d'une forme plus inattendue. Le mouvement! Il semble vraiment que l'artiste en ait donné une interprétation nouvelle, extrêmement curieuse, endiablée, dyonisiaque, totale.

M. Rik Wouters est, parmi les jeunes artistes d'aujourd'hui, l'un de ceux sur lesquels on peut le plus compter.

FRANZ HELLENS.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Fuyant le tumulte des réunions footballesques ou cyclistes, j'allai dimanche dernier vers la banlieue bruxelloise voir tirer l'oiseau par le « noble arc ».

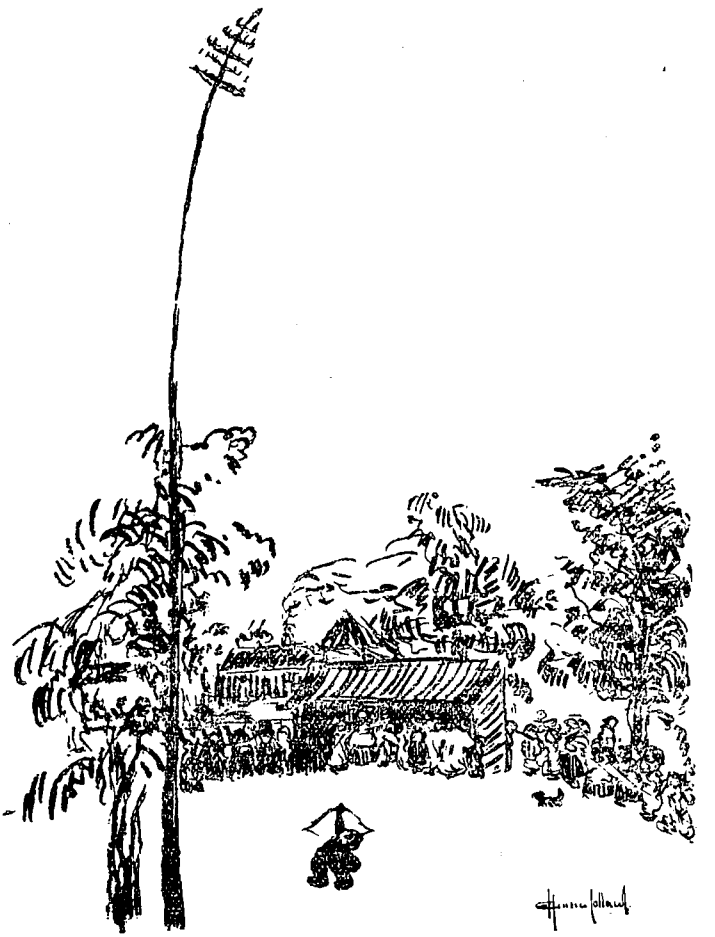
La Gilde des Archers de Saint-Sébastien, continuant ses anciennes coutumes, vieilles de cinq siècles, donnait à Berchem-Saint-Agathe son tir annuel de Katuyt.

Il n'était pas aisé de trouver le champ de tir. Pas d'affiche ici, comme aux meetings d'aviation, donnant quelques indications pour s'orienter, pas de foule à suivre. Nulle musique dont les échos vous eussent guidé. Les Archers de Saint-Sébastien ont choisi un endroit bien à l'abri des curieux, loin de la grande route, au milieu des champs.

Un petit sentier y mène, cotoyant une prairie où de grosses vaches paissent. Il conduit à une porte rustique barrant l'entrée d'un verger; des fruits jolis font des taches de corail dans les

pommiers. La porte cède sous ma faible pression. Et là-bas, à l'extrémité du verger, se dresse, haute et fière dans les cieux, la perche ornée des plumes d'oiseaux qu'il s'agit d'abattre. Autour d'elle, une dizaine de tireurs, leurs vestons enlevés, s'exercent.

Je suis seul étranger au club. Le tir à l'arc n'attire plus le public. Il faut à celui-ci à présent des courses d'autos, de motos où l'on



risque d'être fauché par les engins lancés comme des bolides, ainsi que cela s'est encore présenté récemment à Newark. Il préfère les meetings d'aviation où les hélices des aéroplanes font du « kip-kap » avec les spectateurs. Aux matches de football on s'amuse aussi beaucoup plus : le ballon vient parfois écraser le chapeau de votre amie alors que la veille vous en avez acquitté la note chez la modiste.

Des énergumènes que le résultat du match ne satisfait pas tirent des coups de revolver. Voilà le sport moderne, professionnalisé, commercialisé.

Ici, chez les Archers, on n'est pas arrêté par un contrôleur rébarbatif qui vous réclame un ticket d'entrée que vous ne dénichez plus. On ne vous connaît pas, mais on vous accueille par un sourire bienveillant. On retrouve chez eux cette bonne confraternité, cet esprit de corps, qui fut l'un des traits les plus saillants des anciennes associations dans les provinces belges ; qu'elles fussent littéraires comme les chambres de rhétorique, sportives commes les gildes, commerciales ou politiques.

Les braves gens ! Et quelle délicieuse après-midi j'ai passé en leur compagnie !

L'été enfin se montrait. Il se manifestait superbement dans le somptueux décor de la saison automnale.

Entre les bouquets d'arbres entourant le jardin, on aperçoit la masse grise des tours de la gothique collégiale des Saints-Michel et Gudule. Si elle ne nous rappelait la capitale bruyante, affairée, poussiéreuse, on se croirait transporté un siècle ou deux en arrière.

C'est toute une évocation des temps passés qui vous vient à la pensée, dans ce milieu si calme, où l'on n'entend que les exclamations des tireurs, et les notes claires d'un joueur de trompette s'exerçant dans un jardin proche.

Sous un abri en bois on sert à boire. Le « baes » d'un cabaret des environs a apporté du lambic dans une énorme cruche d'émail. Sur une table sont exposés les prix. Ils n'ont pas changé de nature. Ce sont comme autrefois de beaux poulets, que les vainqueurs feront

rôtir ce soir à l'auberge ; ce sont des pipes, des vareuses en laine.

Seul sur une table, soigneusement entouré d'une couverture de velours rouge, le Livre d'or de la Gilde est déposé. Les feuilles de parchemin, jaunies, naïvement enluminées, nous racontent son histoire au cours des siècles écoulés, au vieux temps où les champions s'appelaient des Rois, des Empereurs, les clubs des Gildes, les journaux de sport des Livres d'or. Le vieux temps où les Serments des Arbalétriers achetaient des tableaux aux grands maîtres et en garnissaient le local qu'ils avaient fait édifier sur le Grand-Marché : La Louve. Le temps où ils défilaient en somptueux costumes dans l'Omegang.

Le temps où les princes régnants et plus tard nos souverains étaient flattés de se mêler aux luttes pacifiques des Gildes. Charles-Quint, comme les ducs de Lotharingie, comme l'Infante Isabelle, comme le duc de Brabant, assistèrent maintes fois à leur tir annuel. Plus d'une fois, ils furent glorieux d'avoir abattu le « perroquet ».

L'esprit le plus fraternel régnait entre les membres de ces associations. Ils prenaient part à leurs joies et à leurs douleurs réciproques, à l'occasion d'un mariage, d'une naissance, d'un décès. Des ménestrels venaient aux grands concours chanter les louanges du vainqueur. Le bourgmestre, les échevins, les sociétés concurrentes lui faisaient un retour triomphal, tandis que la cloche de l'église Saint-Nicolas sonnait à toute volée.

Aujourd'hui, la rivalité entre les clubs, la soif de l'or a détruit tout cela. Lorsqu'un cercle rend visite à un autre, on est obligé d'avoir recours à la gendarmerie pour maintenir l'ordre, comme cela s'est produit récemment à un match de football à Bruges.

Les anciens Archers sont devenus des chasseurs de couverts aux concours de tir de la garde civique.

On décerne des prix de 100,000 francs dans des épreuves d'aviation.

Au bon vieux temps, le Roi des Archers recevait simplement du curé de la paroisse un baudrier orné d'orfèverie et un oiseau d'or bénits à l'église. La Gilde lui offrait des volailles et deux moutons. Le tir terminé, ceux-ci étaient immédiatement envoyés à l'auberge voisine par le vainqueur qui conviait ses collègues à un festin.

Et dans la salle bien propre, devant le poulet rôti, les monceaux

de légumes fumants, les pommes de terre rissolées, on festoyait en l'honneur du Roi...

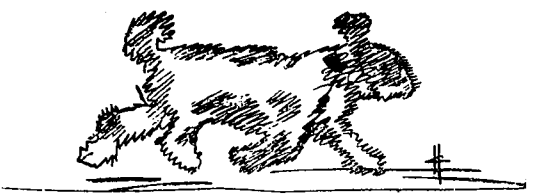
Mais les beaux jardins des Gildes avec leurs longues allées de hêtres, leurs charmilles, leurs berceaux, ont été percés de rues. Les reliques ont disparu pour la plupart et les Bruxellois ont perdu le souvenir de ce passé. Aujourd'hui, la capitale encombrée d'étrangers ne se souvient plus de ses anciens plaisirs, occupée qu'elle est par les mille incidents de sa vie agitée. Elle ne songe pas aux siècles écoulés; ardente et débordante de vie, elle regarde l'avenir. Le Bruxellois aspire au moment où il pourra faire, en aéroplane, le tour du monde en trois jours. Et dans cette attente, il assiste aux prouesses des aviateurs, aux meetings dotés de gros prix, il se familiarise avec les appareils...

***

Nombre de ces Bruxellois et beaucoup de Bruxelloises ont visité ces jours derniers l'exposition canine du Cinquantenaire.

Les anciens avaient divinisé le chien; nous faisons mieux: nous aimons le chien. Nous l'aimons pour sa fidélité, sa bonté, son intelligence. C'est un ami toujours prêt à nous témoigner son affection.

Mais le temps n'est plus où le chien était pour nous une simple distraction. La gent canine a pris rang dans l'échelle sociale. Nous avons éprouvé de la satisfaction à développer son intelligence et aujourd'hui Médor nous rend de réels services. Il est devenu fonction-



naire. Il émarge au budget de l'Etat, de la ville et de la province. Ses qualités courageuses en ont fait un soldat, portant des pièces d'artillerie légère; un infirmier sur le champ de bataille.

Il protège nos demeures comme les agents de la *Ronde de Nuit*. Il veille aux bonnes mœurs, arrête les voleurs mieux que ne le font les agents de M. Max.

Le chien est devenu *persona grata*. Il a gagné l'indulgence des plus sévères, il a étonné les savants, les naturalistes. Peut-être, lorsqu'ils seront bien organisés, les chiens conquèreront-ils cette vieille Europe, fatiguée, affaiblie par les luttes, usée par les plaisirs? Et après avoir assisté aux efforts des suffragettes pour la conquête du pouvoir, nous verrons les chiens et les chiennes se liguer pour le leur enlever. Juste retour des choses d'ici-bas. L'homme sera

vengé, par son meilleur ami, le chien. Et aux femmes qui l'auront dépouillé de sa suprématie, il enverra un chien de sa chienne !

En attendant ces bouleversements que nous réservent les siècles futurs, le chien a fait la conquête de nos cœurs et il n'aurait pas fallu dire des choses désagréables de lui à l'exposition qui vient de fermer ses portes. Il n'y avait pour lui que paroles admiratives. Chacun vantait les qualités de son sujet.

— Le pointer, le berger, le fox, ne déploient-ils pas plus d'intelligence qu'un manœuvre-maçon abruti par l'alcool ou par un travail monotone répété pendant toutes les heures de la journée, disait un admirateur ? J'avais autrefois un chien qui suivit un jour ma voiture pendant la trentaine de kilomètres séparant ma résidence citadine de celle de la campagne. Il m'accompagnait pour la première fois dans mon séjour suburbain. Le lendemain, il ne rentra pas. Je mis tout le village à sa recherche. Il resta introuvable. Obligé quelques heures après de retourner à mon habitation de la ville, quel fut mon étonnement de voir à la porte de mon appartement le brave animal. Il avait certainement tenu ce raisonnement : perdu ici dans la campagne que je ne connais pas, je ne puis m'orienter, tandis que la ville je la connais, je me dirigerai facilement vers l'habitation de mes maîtres. Il prit, en effet, le chemin de la ville et s'en trouva bien.

— Un jour, dit un autre, j'achetai un chien à un malheureux qui l'avait certes dérobé. Il avait pour habitude de parcourir la ville, seul. Chaque jour, il me rapportait un morceau de viande empaqueté et ficelé. Un matin, je le suivis. Je le vis attendre patiemment chez le boucher qu'une ménagère commandât sa viande, qu'on la coupât, qu'on fît le paquet. Alors il happa celui-ci, s'enfuit et vint l'apporter intact, prêt à être mis au four.

— J'ai deux épagneuls, renchérissait une dame. Ils jouent dans mon salon encombré de bibelots. Ils courent, ils sautent. Jamais ils ne renversent rien. Mon fils est le père d'un garçonnet qui ne peut circuler dix minutes dans la même pièce sans avoir brisé dix objets.

— Oh ! Ma chère amie, ajoutait une autre, jamais je n'ai vu bête aussi intelligente que le groenendael que j'expose. Tous les matins, à la même heure, mon domestique le conduit promener. Jusqu'à ce moment, il se tient tranquille dans son chenil. On ne l'entend pas. Mais quand sept heures approchent, il mène une vie de tous les diables. Il a parfaitement la notion du temps et sait que le moment de sortir est proche. Sur quoi peut-'il se baser pour connaître l'heure, dites-moi donc ? Pourtant hier, j'ai dû renvoyer une jeune servante, parce qu'elle ne pouvait lire l'heure.

Sur quoi Follette reçoit immédiatement un morceau de sucre et deux taloches amicales.

— J'ai perdu, raconte un vieux monsieur, l'année dernière, un caniche, lequel lorsque j'avais des ennuis qui me rendaient morose, s'en apercevait. Il venait poser son long museau sur mes genoux. Il me léchait les mains et me regardait de ses grands yeux ronds. Il semblait me dire : « Console-toi. Ces malheures passeront. Il y aura des jours meilleurs. »

Une dame tient un berger malinois par une laisse grosse comme le poing. Elle a dans l'autre main un fouet de même épaisseur.

— J'aime cette bête, confie-t-elle à une voisine « de chenil », parce qu'elle ne connaît que moi. Personne ne peut l'approcher. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à un loup?

C'est peut-être pour cela qu'elle y tient tant. Elle est ravie d'avoir dompté un fauve! D'autres n'aiment-elles pas les chats, parce qu'ils ressemblent au tigre?

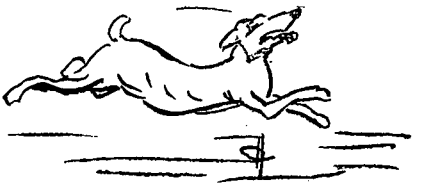
Dans le ring, où l'on juge les fox-terriers, le baron du Chesnil, les mains gantées de gants couleur patte d'oie, les pantalons retroussés, fait valoir les qualités de son airedale, passe et repasse devant le juge, lui sourit de la façon la plus aimable. Certes, il lui brosserait les souliers s'il primait son airedale. Ses amis, autour du ring rangés, ne tarissent pas d'éloges.

— Quel merveilleux airedale vous avez là, baron! Où diable l'avez-vous déniché?

— Mon cher, quand j'ai appris avant-hier que de Saint-Box allait exposer un airedale qu'il avait payé 2,000 francs, j'ai immédiatement télégraphié à Londres qu'on m'en expédie un de 4,000 francs.

Et le baron du Chesnil hausse la voix en prononçant ce chiffre, afin que le juge l'entende.

Tout un côté de l'exposition était réservé aux petits toutous, les amis de l'intimité: les loulous de Poméramie, les griffons bruxellois,



les épagneuls, les brabançons. Ce sont de délicieuses bêtes naines qui ne peuvent vivre que sur des coussins de velours, entourées de soie. Leurs mignonnes gueules — pardon, Mesdames, d'employer ce mot pour ces petits Bijoux, ces Amours — n'ont pour ainsi dire plus de voix. Il en sort des petits jappements plaintifs ressemblant aux gazouillis des oiseaux. Mais les « Dadames » crient pour eux. Ah! elles ne sont pas satisfaites.

Croyant bien faire, le comité de l'exposition a prié une insulaire, venue expressément de Londres, de juger cette catégorie dans laquelle elle est très compétente. Malheureusement, elle n'a pu primer tous les chiens présentés.

Quel concert de récriminations! Ce qu'on lui en a dit! Il y avait notamment une Marollienne enrichie qui ne la ménageait pas.

— En voilà une idaie, d'aller cherchaie cette grande gigue en Angleterre pour jugaie des griffons bruxellois! Elle ne peut rien savoir de ça. Ainsi, tenaie, mon griffon que je tiens là dans mes bras, je l'ai reçu cadeau du valet de roi Léopold. Elle ne l'a pas primaie parce qu'il a les oreilles trop longues. Eh bien! aussi vrai que je suis devant vous, l'année prochaine je l'exposerai encore et

je lui ferai couper les oreilles. On verra bien ce qu'elle dira. Non mais regardez-moi un peu cette grande « déclanchée » !

Pour un peu que je vas payaie au comité mon droit d'inscription. Il attendra pour voir la couleur de mon argent ! »

Toutes ces bribes de conversations rapportées ici sont véridiques ; elles nous montrent que les chiens nous occupent de plus en plus. Apprenons d'eux la science de pardonner, tâchons d'égaler leur dévouement, aimons-les chaque jour davantage. Et la passion du chien pour l'homme, de l'homme pour le chien restera éternelle, car ils ne peuvent se passer l'un de l'autre.

On ne peut que s'en féliciter, car l'homme a tout à gagner à cette fréquentation, à cette affection.

FERNAND GERMAIN.

(*Illustr. de* MAURICE COLLARD.)

MEMENTO

Les Lettres.

La mort de M. Auguste Beernaert, ministre d'Etat, prive notre pays d'une éminente personnalité dont les titres à la reconnaissance de ses compatriotes sont nombreux. On a célébré les mérites de l'homme d'Etat qu'il fut avec prestige; ses adversaires politiques eux-mêmes ont dit quel rôle prépondérant il joua au Ministère et à la Chambre; le Barreau rendit hommage à son talent de grand avocat d'affaires; à l'étranger on n'oubliera pas de si tôt la compétence et l'autorité qu'il déploya à la tête des grandes Assemblées et des Congrès où il représenta si souvent la Belgique avec éclat.

Mais ici c'est le lettré, l'artiste et le mécène que nous nous faisons un devoir de saluer au moment où il disparaît dans toute la verdeur et l'activité d'une vieillesse merveilleusement lucide et vaillante. M. Aug. Beernaert fut un des quelques membres de la classe des Lettres de notre Académie royale qui put y faire brillante figure. Il présida la Commission des Musées. Il encouragea, dès la première heure, toutes les entreprises tentées en vue d'éveiller l'attention et la sympathie du pays pour ses écrivains; la société des *Amis de la Littérature* le compta dès sa fondation parmi ses plus zélés protecteurs. Enfin, M. Aug. Beernaert créa, il y a quatre ans, un prix littéraire de mille francs réservé au meilleur ouvrage de prose ou de poésie publié chaque année en Belgique.

Sa mémoire sera légitimement honorée par ceux dont il voulut de la sorte récompenser les efforts et le talent.

La *Collection Junior*, œuvre de vulgarisation de la littérature belge de langue française, éditée par la Librairie Moderne, à Bruxelles, publiera, en son prochain fascicule à fr. 0.95, *Les Aigles noirs*, pièce en 3 actes, en prose, de M. François Léonard.

Le poète Maurice Gauchez, avait organisé, le 5 octobre, une manifestation en l'honneur du poète français, M. Léon Boquet, l'auteur si apprécié de *Flandre*, de *Cygnes noirs*, de *Branches lourdes*, qui est en même temps le directeur du *Beffroi*. Depuis quelque peu il séjourne à Paris, après avoir été rédacteur du *Réveil du Nord*, de Lille, dont il est resté le correspondant. Ses mérites ont été célébrés comme il convenait dans un banquet qui lui a été offert à Bruxelles par un groupe d'hommes de lettres. On lui a adressé les hommages les plus mérités en des termes choisis. Le héros de cette fête littéraire a répondu à ces toasts de la façon la plus heureuse aux applaudissements de toute l'assistance. Puis on a lu des vers...

Les Conférences des *Amis de la Littérature* seront données cette année à Bruxelles, Schaerbeek, Liége, Anvers, Mons, Molenbeek-St-Jean, et peut-être Namur et Gand. Elles seront consacrées à l'étude des œuvres des écrivains belges de la jeune génération. Successivement MM. Henri Davignon, Victor Kinon, Arthur Daxhelet, Charles Bernard et Grégoire Leroy parleront des poètes traditionnalistes, des poètes vers-libristes, des romanciers et conteurs, des essayistes et critiques, des auteurs dramatiques.

En janvier 1913 paraîtra à Nivelles (rue du Curat, 26) une revue mensuelle de littérature, art, folklore, histoire.

Son titre est joli: *Le Roman pays de Brabant.*

Nous lui souhaitons le meilleur succès.

* * *

Les Salons.

Le cercle d'art « *L'Essaim* » a ouvert sa cinquième exposition le 29 septembre dernier dans les grands salons de l'hôtel de ville de Mons. Cette manifestation d'art remporte actuellement un succès considérable.

On peut admirer à cette exposition des œuvres peintes et gravées de Mlles Gaullet, Le Tellier, Mesens, Moulinasse; MM. Baes, Bertiau, Buisseret, Carte, Goffin, Harmignies, Jacobs, Jamotte, Lucq, Mallet, Mercier, Regnart, Martin, Jonet, Aglave, Locufier.

Le ferronnier d'art, Antoine Jacobs, expose une série d'œuvres importantes.

MM. Emile Motte et Marcel Wolfers y exposent à titre d'artistes invités.

Le troisième Salon des Beaux-Arts d'Ostende a fermé ses portes. Organisé par le Cercle Artistique, dans les Galeries Royales, ce salon, très remarquable, a obtenu le plus vif succès.

Un salon de peinture qui vient de s'ouvrir à Audenarde, dans la salle du Peuple de l'hôtel de ville, réunit une quarantaine d'œuvres de M. Modeste Hugo.

Une exposition internationale de l'industrie du livre, des arts graphiques et de la photographie aura lieu en 1914, de mai à octobre, à Leipzig, centre de l'industrie du livre en Allemagne. On y célébrera en même temps le 150me anniversaire de la fondation de l'Académie royale des arts graphiques et du livre.

Le Dr L. Volkmann, président du Comité de cette Exposition a l'intention de faire prochainement des conférences dans la plupart des capitales de l'Europe afin de donner un vaste aperçu de l'entreprise et démontrer son importance pour toutes les branches de l'industrie du Livre et du monde littéraire.

En Belgique, cette conférence se fera sous les auspices du Comité belge des Expositions à l'étranger et du Musée du Livre. Elle aura lieu, à la Maison du Livre, 46, rue de la Madeleine, le lundi 25 novembre prochain, à 8 h. 1/2 du soir.

Le *Tournoi de Tournai*. — Une Exposition fort intéressante vient de se fermer à Tournai : celle des esquisses dessinées par les professeurs de l'Académie des Beaux-Arts en vue de la reconstitution du *Tournoi* que le roi d'Angleterre, Henri VIII, donna à Tournai en 1513, en présence de l'empereur Maximilien, de Marguerite d'Autriche et du futur Charles-Quint.

Nous ne dirons rien des esquisses en elles-mêmes, si ce n'est qu'elles ont dévoilé le très réel souci d'exactitude qui a présidé à la reconstitution des groupes et des costumes des personnages.

Si la réalisation — on nous affirme qu'il en sera ainsi — répond aux intentions si nettement et si savamment esquissées, le *Tournoi* de Tournai sera au nombre des plus belles fêtes chevaleresques qui auront pu se voir en Belgique.

Il y va d'ailleurs de la réputation de la ville en cette affaire et l'on sait qu'en ce genre de choses Tournai jouit d'une renommée qui n'a jamais été démentie.

Le Comité reçoit quotidiennement d'Allemagne et d'Angleterre de nombreuses demandes de renseignements qui font bien augurer de la réussite de la fête projetée. La ville aux *Cheoncq Clotiers* sera, en juillet prochain, envahie par des milliers de visiteurs.

A l'occasion de sa séance de rentrée, le Musée du Livre organise une intéressante exposition consacrée aux Arts graphiques qui s'ouvrira dans les locaux de la Maison du Livre, 46, rue de la Madeleine, à Bruxelles, le jeudi 24 octobre, à 10 heures du matin.

Toutes les industries graphiques y seront représentées et, outre les divers procédés de fabrication, le public aura l'occasion d'y voir fonctionner plusieurs machines à composer et à relier. D'autre part, on pourra y admirer également une riche collection d'estampes en noir et en couleurs.

L'Exposition sera ouverte en semaine de 10 à 18 heures, le dimanche de 10 à 16 heures, et le public y aura accès gratuitement.

A la Galerie Georges Giroux commencera, le 20 octobre prochain, la série des expositions de la saison 1912-13.

On débutera par une exposition très importante de Kees Van Dongen, le peintre hollandais dont on remarqua quelques belles toiles au dernier Salon de la Libre Esthétique.

Puis viendra une expositions de Nus et Natures mortes à laquelle participeront les pentres et sculpteurs Wagemans, Smeers, Swyncop, Bastien, Paerels, Wouters, Oleffe, D'Havelosse, Jefferys, Pinot, Thévenet, Schirren, Navez.

On annonce ensuite une exposition Smeers-Wagemans.

Enfin se succéderont de quinze en quinze jours des expositions de Georges Lemmen, des Cubistes français, de Bonnard, de Jefferys, d'Oleffe, de Rik Wouters, des Expressionnistes (Fauves) allemands, etc., etc.

De nombreux concerts y seront donnés également, séances d'après-midi et séances du soir, dont le programme sera publié ultérieurement.

Cette saison s'annonce donc à la nouvelle galerie de la rue Royale comme des plus intéressantes.

* * *

Les Théâtres.

Le Comité de lecture du Théâtre belge qui doit comporter huit membres, parmi lesquels sont comptés M. Victor Reding et son régisseur général, est constiuté.

Le gouvernement a désigné comme délégué M. Doutrepont ; le *Comité de patronage* a

désigné M. Edmond Picard ; le *Syndicat des Auteurs et Compositeurs dramatiques* M. Arthur De Rudder ; l'*Association des Ecrivains belges*, M. Arthur Daxhelet ; les *Amis de la Littérature*, M. Frans Ansel et la *Libre Académie*, M. Lucien Solvay.

Les auteurs peuvent dès à présent déposer les manuscrits ou brochures de leurs pièces au secrétariat du Comité de lecture du Théâtre belge, au Théâtre du Parc.

Les matinées littéraires du Théâtre du Parc auront lieu aux dates suivantes :

Série A : 17 octobre, 7 novembre, 28 novembre, 2 janvier, 23 janvier, 13 février, 6 et 27 mars.

Série B : 24 octobre, 14 novembre, 5 décembre, 9 janvier, 30 janvier, 20 février, 13 mars et 3 avril.

Série C : 31 octobre, 21 novembre, 12 décembre, 16 janvier, 6 février, 27 février, 20 mars et 10 avril.

Série D : 3 novembre, 24 novembre, 15 décembre, 19 janvier, 26 janvier, 23 février, 16 mars et 6 avril.

La 1re sera consacrée à Henri de Bornier. On représentera *Dante et Béatrice*. M. Léo Claretie fera la conférence d'usage.

Notre compatriote, le comte Albert du Bois qui fit, en collaboration avec le compositeur, Paul Lagye, la *Victoire d'Aphrodite*, vient de terminer *Lord Byron*. Cette pièce sera créée, la saison prochaine, au Théâtre de Monte-Carlo, par les artistes du Théâtre Royal du Parc. En compagnie de l'auteur, M. Reding a visité Newsted-Abbaye, en Angleterre, où se passe une grande partie de l'action. L'œuvre sera montée avec un soin minutieux et un grand souci de reconstitution ancienne.

C'est sur les indications personnelles de M Comelli, le dessinateur de Covent-Garden, de Londres, que seront exécutés les costumes.

Les dates des représentations sont fixées au 20 et 21 décembre 1912.

Mme Angèle Renard, l'excellente artiste du Parc, a repris son cours de Déclamation et d'Art théâtral à l'Institut des Hautes Etudes de la rue Souveraine, à Ixelles.

Son enseignement a le plus légitime succès ; il a donné du reste ses preuves lors des concours récents de l'Institut où une jeune élève de Mme Renard, Mlle Berthe de Saint-Moulin, a remporté, après quelques mois seulement d'éducation théâtrale, les plus brillantes distinctions.

La Fédération nationale des Cercles Dramatiques de Langue française organise pour les 22, 23 et 24 mars 1913 un *Congrès des Sociétés d'Art Dramatique*.

Ce Congrès, placé sous les auspices du Gouvernement et de la Ville de Bruxelles aura notamment à son ordre du jour l'examen des questions suivantes :

1° *Du Théâtre populaire, du Théâtre itinérant : leur réalisation possible par les Cercles d'Art Dramatique ;*

2° *Des concours, festivals, coupes, challenges ;*

3° *De la coopération des Auteurs dramatiques à l'œuvre des Sociétés ;*

4° *De l'échange des spectacles entre Cercles d'Amateurs ;*

5° *De l'organisation des spectacles, et du travail méthodique au sein des Sociétés ;*

6° *De la bibliothèque fédérale ;*

7° *Des perruques et des costumes ; des décors et de la mise en scène ;*

8° *Des groupements internationaux.*

Le secrétariat général du Congrès est installé, 72, rue Vifquin, à Schaerbeek.

* * *

Les Concerts.

L'Administration des *Concerts Ysaye* vient de faire paraître le programme des six concerts d'abonnement et des deux concerts extraordinaires qu'elle donnera, au cours de la saison prochaine, au Théâtre de l'Alhambra : 26-27 octobre 1912 : Festival Mozart — 23-24 novembre : Festival Brahms — 14-15 décembre : Festival Beethoven — 18-19 janvier 1913 : Festival Wagner — 8-9 février : Festival Franck — 8-9 mars : Festival français — 12-13 avril : Festival Strauss — 3-4 mai : Festival belge.

Les solistes engagés sont : M. Henri Hensel, ténor du Métropolitan Opera de New-York et de l'Opéra de Hambourg ; MM. Raoul Pugno, Carl Friedberg et Alfred Cortot, pianistes ; M. Jacques Thibaud, violoniste.

Comme chefs d'orchestre : M. Siegmund von Hausegger, chef d'orchestre des « Concerts Philharmoniques » de Hambourg ; M. André Messager, directeur de l'Opéra de Paris ; M. Ernest Wendel, chef d'orchestre des « Concerts Philharmoniques » de Brême ; M. José Lassalle, chef d'orchestre du « Tonkünstler Orchester » de Munich et M. Eugène Ysaye.

Des pourparlers sont engagés avec M. Richard Strauss pour la direction du concert consacré à ses œuvres et avec M. Bruno Walter, chef d'orchestre de l'Opéra de Munich, pour la direction du Festival Wagner.

Les concerts, ainsi que les répétitions générales publiques, commenceront à 2 h. 1/2 précises.

Billets et abonnements à la Maison Breitkopf et Hæartel.

Le premier *Concert Populaire* fixé au dimanche 20 octobre, à 2 h. 1/2, au Théâtre royal de la Monnaie, aura lieu sous la direction de M. Pierre Sechiari, de Paris, et avec le concours du talentueux violoniste, Lucien Capet, dont on se rappelle l'éclatant succès au premier des concerts Ysaye de la saison dernière.

Les abonnements aux quatre concerts de la saison peuvent être retirés à la maison Schott frères. Les billets pour le premier concert y sont également délivrés dès à présent.

Les quatre Concerts du Conservatoire royal de Bruxelles sont fixés aux dimanches 22 décembre 1912, 26 janvier, 16 février et 16 mars 1913. Une répétition générale accessible au public non abonné aura lieu le jeudi précédant chaque concert; la répétition générale pour les abonnés aura lieu le vendredi.

Le programme du premier concert se composera du *Requiem allemand* de Brahms, d'une cantate de J.-S. Bach pour soprano-solo, et de la cantate du même maître *Ein feste Burg*. Les soli seront chantés par Mme Tilly Cahnbley-Hinken, l'un des plus remarquables sopranos de concert, et par le baryton Louis Froelich.

Au 2e concert on entendra Mlle Maria Philippi, notamment dans des œuvres de Marcello et de Haendel.

Le 4e concert sera consacré à l'exécution intégrale des *Béatitudes* de César Franck; parmi les solistes engagés par M. Tinel pour cette œuvre, figurent Mme Mellot-Joubert, le ténor Plamondon et M. Henri Seguin.

Mlle Edyth Walker, dont on se rappelle le succès au dernier festival Wagner et qui vient de se distinguer d'une manière toute particulière aux représentations wagnériennes de Bayreuth, annonce un *Lieder-Abend* pour le jeudi 17 octobre à la Grande Harmonie. Au piano: M. Brecher, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne.

Location à la Maison Schott frères, 30, rue Saint-Jean.

La *Société philharmonique* publie le programme général des cinq concerts d'abonnement qu'elle donnera, en la salle Patria, aux dates ci-après indiquées: 29 octobre 1912, 22 janvier 1913, 19 et 27 février, 5 mars.

Sont engagés: MM. Eugène Ysaye et Fritz Kreisler, violonistes; Mme Teresa Carreno, MM. Raoul Pugno et Wilhelm Backhaus, pianistes; Mme Maria Philippi, cantatrice.

Un concert extraordinaire, dont le programme sera publié prochainement, sera donné dans le courant du mois de décembre prochain.

La location est ouverte à la Maison Schott frères.

Les *concerts classiques modernes* auront lieu comme suit:

Le 10 novembre, Mme Mysz-Gmeiner, cantatrice;

Le 29 janvier 1913, M. Carl Friedberg, pianiste;

Le 12 mars, séance Beethoven, M. Carl Friedberg.

Places chez Breitkopf et Hærtel.

Le violoniste Edmond Van Horen sera entendu cet hiver dans une série de concerts à Anvers, Liége et Bruxelles.

Au piano: Charles Hénusse.

Billets chez Katto, rue d'Arenberg.

M. Edourad Deru, violoniste, donnera son concert annuel le vendredi 8 novembre en la salle de la Grande Harmonie avec le concours de MM. Van Hout, Gaillard, Ovenden et de Bourguignon. Le programme qui promet d'tre particulièrement intéressant sera, en grande partie, consacré aux Maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle et notamment à J.-B. Lœillet dont on exécutera la Sonate pour deux violons et la Sonate à quatre pour violon, alto, violoncelle et piano. Ces œuvres pleines de charme ne manqueront pas d'intéresser les amateurs de musique ancienne. Au programme: Lœillet, Tartini, Martini, Pugnani, Beethoven, Eug. Ysaye, et Wieniaswski.

Billets chez Breitkopf, 68, Coudenberg.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Plon Nourrit et C^ie^.

PAUL MARGUERITTE : *Les Fabrecé* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Pour montrer qu'une famille résolument unie, dont les membres savent faire taire leurs passions et leurs aspirations même légitimes, et obéir au chef lorsque l'intérêt ou l'honneur communs sont en jeu, pour montrer qu'une telle famille vient à bout des pires difficultés, ce très beau roman, remarquablement charpenté et conduit, raconte une page d'histoire des *Fabrecé*. D'origine paysanne, ceux-ci, grâce à l'intelligence et au travail du père, sont devenus riches et puissants ; même ils semblent jouir d'un bonheur enviable lorsqu'ils se trouvent avoir à traverser une période particulièrement critique. Des circonstances ayant leur origine en eux-mêmes ou dans les êtres qui leur sont chers, mettent chacun des enfants dans des situations qui deviendraient inextricables n'étaient leur union étroite, leur discipline familiale et leur volonté inébranlable de garder leur nom intact et pur de toute souillure.

Le récit de cette crise intime est fait avec un art si parfait, il comporte un enseignement d'une si haute portée qu'il doit être lu par tout le monde. Il le peut du reste. Vraiment, les *Fabrecé* sont l'œuvre d'un Maître.

* * *

ARTHUR POUGIN : *Marietta Alboni* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Grâce aux notes laissées par l'admirable cantatrice, dont la voix, si prodigieusement étendue réunissait, comme naguère celle de la Malibran, le double registre du contralto et du soprano, M. Arthur Pougin a pu écrire une histoire très complète de l'*Alboni*. Il nous dit l'artiste incomparable qu'elle fut, il énumère ses triomphes et il nous montre aussi en elle la bienfaitrice de ses compatriotes et de la ville de Paris à laquelle elle a légué la plus grande partie d'une fortune considérable, gagnée sur les principales scènes du monde.

* * *

CH. EPRY : *A la mer* (un vol. in 16 illustré). — Mise à la mode en France, voici quelques années, par le prince de Monaco, l'Océanographie est une science relativement récente peu connue encore du public. On ne pouvait guère, jusqu'ici, s'initier aux mystères des grands fonds marins qu'en lisant de gros et savants bouquins, certes intéressants, mais bourrés de détails ultra-scientifiques et oiseux, par conséquent, pour les profanes. Il était donc temps qu'un livre de vulgarisation vint enseigner les éléments océanographiques à ces mêmes profanes sans les exposer à la fâcheuse méningite. M. Ch. Epry a comblé cette lacune d'une façon fort heureuse.

* * *

EMILE FAGUET : *Fontenelle* ; EDMOND PILON : *La Fontaine ;* PIERRE VILLEY : *Les Sources d'Idées au XVI^e^ siècle ;* F. STROWSKI : *Montesquieu* (4 vol. in 16 à fr. 1.50). — A une époque où personne ne peut plus songer à posséder la totalité des œuvres complètes de nos grands écrivains, la Bibliothèque française apporte au public, dans une série d'élégants volumes signés de noms célèbres, tout l'essentiel et tout le meilleur de ces œuvres, présentés sous une forme exacte, vivante et vraiment nouvelle. Car, au lieu qu'on trouve d'ordinaire les biographies séparées des textes, ici c'est dans le cadre de la biographie même que sont insérées soit les « pages », soit les « œuvres choisies », qui sont ainsi mises en valeur à chaque instant par l'évocation du passé.

Pour débuter, c'est un *Fontenelle* par M. Faguet. L'illustre académicien fait revivre l'un des esprits les plus profonds, les plus amusants et les plus actuels du passé. Et c'est ensuite un *La Fontaine*, où M. Edmond Pilon, le délicat biographe de Chardin et de Watteau, a peint, dans mille croquis pleins d'un réalisme pittoresque, le « bonhomme » en personne avec tous les traits de son attachante physionomie.

M. Pierre Villey, le jeune et déjà célèbre commentateur de Montaigne, fait connaître dans les *Sources d'idées au XVI^e^ siècle* le fond d'idées commun aux grands esprits de cette époque, en nous citant mille morceaux inconnus, divertissants ou pathétiques, naïfs ou profonds, pris aux ouvrages qui constituaient en quelque sorte l'atmosphère intellectuelle et morale du temps.

Enfin, à la lumière de la biographie, l'œuvre de Montesquieu, qui pouvait paraître, au premier abord, compliquée, morcelée, s'anime et se simplifie ; et la profonde pensée qui l'emplit se révèle dans son unité

avec le mouvement même de la vie. Il est vrai que pour renouveler ainsi la connaissance de Montesquieu il fallait étudier l'homme dans son milieu même, avec des renseignements tout à fait exacts, pris tant à la tradition locale qu'aux nombreux papiers inédits conservés au château de La Brède. C'est, en effet, à Bordeaux, avec les conseils de M. Barckhausen, le savant éditeur des *Lettres persanes* et des *Considérations*, et de M. Céleste, dépositaire de la correspondance du grand homme, que M. Strowski a préparé ce livre où l'on trouvera ses qualité habituelles de conscience et de pénétration.

Les quatre premiers volumes de la précieuse *Bibliothèque française* répondent donc au but que se sont proposés ses éditeurs. Ils seront suivis régulièrement d'autres tout aussi remarquables.

Chez E. Sansot et Cie.

PAUL FLAMANT : *Les Mirages possibles.* — (Un vol in-18 à fr. 3.50.) — Trois nouvelles sont en ce volume égales en longueur, essentiellement dissemblables quant à l'inspiration, mais traitées toutes trois avec un égal bonheur dans le ton et la forme qui conviennent exactement à chacune d'elles. — *La Maison de M. de Brugnon* nous enseigne que le culte rendu à la mémoire des célébrités littéraires n'est pas sans profit pour les officiants et que les musées de souvenirs ne sont pas toujours ce qu'un vain peuple pourrait penser. — *Le Moulin de la Viotte* est une sombre histoire paysanne chez les forestiers, braconniers et fraudeurs de la Thiérache, tandis que *L'Anneau de Madame Plamalade* fait le récit de la décevante mésaventure survenue à un jeune professeur trop naïf et trop rêveur pour réussir auprès de la belle limonadière tarasconnaise, l'élue de son cœur.

Chez Bernard Grasset.

HENRI DELAVELLE : *L'Ile enchantée* — (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Seuls survivants d'un naufrage, un artiste français, Jacques Frémont, et Gladys Walker, jeune Américaine merveilleusement belle, abordent en un îlot désert de l'Atlantique. Il arrive là ce qui devait se produire ; Jacques s'éprend de sa compagne. Celle-ci est fiancée, mais comme son sauveur ne lui est pas indifférent, elle lui promet d'être sienne un mois plus tard, s'ils ne sont pas rendus à la civilisation avant ce délai. Le dernier jour, un navire les recueille, d'où désespoir immense de notre héros qui, à peine débarqué à New-York, sans même revoir son amie, retourne à son rocher, où il vivra du souvenir de sa bien-aimée. Gladys, à cette nouvelle, comprend enfin qu'elle l'aime plus que tout ; elle congédie son fiancé, fait chauffer son yacht, -- ai-je dit qu'elle est milliardaire ? — se munit d'un prêtre et court épouser Jacques dans l'*île enchantée*, où ils passent, seuls, une lune de miel idéale.

Voilà donc, arrangée au goût du jour, l'histoire de *Robinson*, et il faut reconnaître que malgré les invraisemblances inévitables et quelques longueurs, elle constitue un roman d'un sentimentalisme un peu exagéré, mais particulièrement attachant.

***

JULES-L. PUECH : *Les Jeux de la Politique et de l'Amour.* — (Un vol. in-18 à fr. 3.50) — Les préparations électorales constituent généralement une cuisine qu'il vaut mieux ne pas regarder de tros près, dès longtemps nous savons les politiciens de village gens peu embarrassés par les scrupules et éminemment propres — si l'on peut ainsi dire — aux plus basses besognes. Rien de cela donc nous ne l'ignorions, mais M. Jules-L. Puech nous apprend en outre que les tours de passe-passe, que les manœuvres douteuses sont l'apanage d'un seul parti, tandis que les hommes qui pensent comme lui sont d'une honnêteté civique qui n'a d'égale que sa propre candeur.

En somme, rien de bien palpitant en tant qu'étude de mœurs politiques ; heureusement, la forme de ce livre est supérieure au fond et j'ai pris un certain plaisir aux dissertations empreintes d'ironique philosophie développées par M. Justamon, digne élève de M. Bergeret dont il a pris assez fidèlement la manière.

***

PIERRE SOC : *L'Arbre.* — (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Du « germe » à la « cime », en passant par la « sève », M. P. Soc chante sur un mode lyrique un peu exalté, la splendeur des phénomènes de la naissance, de la croissance, de la puissance des arbres. Aux géants feuillus qui donnent à l'homme

« l'arme, la demeure, un berceau, le voyage qui charme et calme le désir empressé de savoir », il dédie des poèmes fervents, riches d'images, pittoresques, vibrants. C'est comme un hymne joyeux, fougueux, — pieux aussi, car l'auteur est croyant et dans les merveilles de la Nature, il exalte la toute-puissance du Créateur.

* * *

JEAN RENAUD : *Les Errants.* — (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Les officiers coloniaux, *les Errants,* poussés par leurs rêves de gloire et fuyant les platitudes de la vie métropolitaine, s'en vont au loin travailler à faire leur patrie plus grande. Ils partent, mais que ce soit en Algérie, au Tonkin ou aux Antilles qu'on les envoie, c'est pour retrouver les laideurs, les mesquineries, les cruautés qu'ils pensaient ne plus rencontrer jamais. Et cette gloire tant cherchée, ils ne l'acquièrent pas même toujours dans la mort. Pour un qui succombe devant l'ennemi, combien périssent inconnus, terrassés par la fièvre ou sont frappés, tel le héros de ce livre, dans une stupide bagarre électorale à la Guadeloupe.

C'est le roman de ces héros obscurs, mais héros quand même, qu'a écrit M. Jean Renaud, et il a mis dans ce poignant récit tout son cœur à nous parler de ses frères d'armes et aussi tout son talent, — un talent que *Les Indifférents* et *Ames des Retraités,* ses deux œuvres précédentes, avaient déjà placé en pleine lumière.

* * *

Comtesse DE BAILLEHACHE : *Les Ombres passent.* — (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Dans des tableaux d'une vérité frappante jusqu'à la cruauté, parmi des scènes ardentes de vie, le héros de ce roman promène sa silhouette calme et sensitive.

Quittant son coin de Hollande au charme pénétrant, il arrive à Paris dans les milieux les plus inattendus, dont certains — quoique soupçonnés du public — sont inconnus.

Accueilli partout, déraciné et affectueux, l'étudiant passe de l'arrière-boutique d'un antiquaire à l'hôtel trop somptueux d'un banquier, de la « remise » d'une agence louche au manoir d'une grande dame bretonne.

Sur ces divers fonds, doux ou poignants, remplis d'horreur ou de charme, les *Ombres passent* devant les yeux éblouis du jeune peintre dont le caractère imprévu charmera chacun.

Chez Eugène Figuière.

HAN RYNER : *Les Paraboles cyniques* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Avec son *Cinquième Evangile,* paru l'an dernier, M. Han Ryner ne nous a fait oublier ni Jean, ni Luc, ni Marc, ni Mathieu ; de même ses *Paraboles* ne soutiendront pas le parallèle avec celles du Christ. Elles n'y ont sans doute aucune prétention d'ailleurs, mais il n'en reste pas moins que leur lecture constitue, pour le lettré, un plaisir assez délicat et que la philosophie paradoxale et antidogmatique de leur auteur y est ingénieusement exposée.

* * *

BERNARD SHAW : *Le Molière du XX^e^ siècle* (un vol. in-8 à fr. 3.50). — C'est un des événements de la saison littéraire que le lancement par la maison Figuière de toute l'œuvre dramatique du grand écrivain irlandais Bernard Shaw. M. Augustin Hamon, le sociologue et psychologue connu, nous donne sur Shaw tout un volume consacré à étudier l'homme et l'œuvre, successivement. M. Hamon publie des détails curieux sur la jeunesse de son ami, et ses premiers essais. Après quoi il commence l'analyse de ses pièces ; il cherche la caractéristique de son comique, de ses personnages, de sa construction dramatique ; il passe au crible ses idées, sa belle unité philosophique et sa morale si humaine. Il aborde ensuite la critique qui accueillit le puissant dramaturge et en quelques chapitre d'un haut envol, il met en parallèle l'œuvre de Shaw et le théâtre contemporain.

C'est un solide travail qui fait le plus grand honneur à Augustin Hamon et qui établit définitivement la gloire de Bernard Shaw.

* * *

LOUIS ROUBAUD : *Le Rose et le Gris.* — (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Sous ce titre *Le Rose et le Gris,* M. Louis Roubaud a groupé les plus ingénieuses, les plus ironiques, les plus sentimentales de ses nouvelles.

Dans la belle préface qu'il consacre à ce livre, M. Henry Bataille écrit :

« Vos contes font penser un peu à la dernière page de l'*Education sentimentale*. Il est impossible en les lisant de ne pas se ressouvenir de ce que nous fûmes à cet âge grêle devant le mystère de l'amour. « Aimer », « Trahir », « Mourir », comme vous avez bien développé ces trois infinitifs qui contiennent en eux tout le cruel et morose enthousiasme de l'adolescence !... La jolie page nostalgique que *Les quatre coins*... C'est à deux doigts d'être banal ainsi que se le doit d'ailleurs toute œuvre réussie, et, est au contraire profond, prolongé d'âme, vrai comme le rêve ! »

Chez Ambert.

MAURICE DEKOBRA : *Les Mémoires de « Rat de Cave » ou du cambriolage considéré comme un des Beaux Arts* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Le titre ci-dessus, tout au moins dans sa seconde partie, rappelle les fameux *Mémoires* de Thomas de Quincey sur *l'assassinat considéré comme un des Beaux Arts*. Je viens de relire la traduction qu'en a faite M. André Fontainas, il y a une dizaine d'années, car il était intéressant de voir comment deux auteurs si différents de race et d'époque avaient traité des sujets si proches parents. Tandis que de Quincey défend son extravagant paradoxe avec un sérieux imperturbable, avec un flegme tout britannique, tandis qu'il le développe sous la forme d'un discours académique, M. Dekobra écrit une amusante fantaisie, une suite d'aventures désopilantes. Il nous conte avec beaucoup d'esprit et surtout d'humour, la vie d'un cambrioleur de talent aujourd'hui propriétaire d'un riant cottage où, l'esprit en paix et l'âme sereine, il jouit d'une tranquille aisance, fruit d'une carrière laborieuse, consciencieusement remplie.

A la Librairie des Beaux-Arts.

P. A. LEMOISNE : *Degas* (un vol. in-4° avec 48 planches hors textes, à fr. 3.50). — M. Degas n'est pas assez connu ; il est, rare parmi les grands artistes vivants, un modeste qui a horreur de la publicité à la moue.

A part quelques *Danseuses* vingt fois publiées, que connaissons-nous de celui-là qui est au premier rang des Impressionnistes ?

Voici pourtant que M. Lemoisne est parvenu à nous retracer cette carrière admirable ; c'est une moisson de chefs-d'œuvre qu'il nous met sous les yeux, reproduits avec le goût parfait dont la belle collection de l'*Art de Notre Temps* s'est fait une spécialité. Toiles des premières années, portraits pénétrants, scènes et personnages du Paris le plus moderne rendus avec une audace et une liberté croissantes sont présentés et commentés de façon à suggérer invinciblement l'admiration de tant de sobre distinction jointe à la vérité la plus aiguë.

Aux Editions du Beffroi.

ALCIDE RAMETTE : *Le Rouet de Buis* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Le poète a regretté

... le temps des vieux rouets de buis
Dont le murmure heureux emplissait la chaumière.

Il a dit le charme attendrissant du temps passé, le plaisir un peu mélancolique qu'il éprouve à s'en souvenir, à l'évoquer.

Pourtant aucun découragement ne l'assaille ; son regret n'est pas désenchanté ; il a confiance, il espère en ses ferveurs, en sa jeunesse et il ne demande qu'à contempler « la Vie auguste, face à face ».

Les vers de M. Alcide Ramette sont pleins de fraîcheur et de distinction ; ils expriment les sensations délicates d'un cœur aux sympathiques et communicatrices émotions.

LES REVUES A LIRE :

La Vie Intellectuelle, mens., 53, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'Art Moderne, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

La Fédération Artistique, hebdom., 8, rue du Grand Duc, Brux.

Le Guide Musical, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

La Plume, hebdomadaire, 48, rue de l'Enseignement, Bruxelles.

La Vie Nationale, mensuelle, 83, avenue de Cortenberg, Bruxelles.

La Société Nouvelle, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

Le Thyrse, mensuel, 104, avenue Montjoie, Uccle.

Wallonia, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

Durendal, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

La Revue Générale, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

Le Florilège, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

La Belgique Française, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'Art a l'Ecole et au Foyer, 165, chaussée de Namur, Louvain.

Le Catholique, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

L'Essor, hebdomadaire, 1, Galerie du Parlement, Bruxelles.

Revue de l'Institut des Hautes Etudes, 35, r. Souveraine, Ixelles.

Flamberge, mens., 72, rue des Capucins, Mons.

La Foi Nouvelle, mens., 2, rue de la Bigorne, Bruxelles.

Exil, mens., 99, avenue Albert, Bruxelles.

La Jeune Wallonie, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

Mercure de France, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'Action Nationale, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

Revue des Français, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.

L'Ame Latine, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

La Phalange, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

Annales Politiques et Littéraires, hebd.,51,r. St-Georges, Paris.

La Balance, (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

Les Bandeaux d'Or, mens., 12, avenue de l'Observatoire, Paris.

La Revue des Lettres, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

Das Literarische Echo, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue mus. mens., 15, r. Soufflot, Paris. (R. Lyr, Boitsfort.)

La Renaissance Contemporaine, bi-mens., 41, rue Monge, Paris.

Les Rubriques Nouvelles, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

La Chronique des Lettres françaises, mens., 9,r. de l'Eperon, Paris.

Zeitschrift für französische Sprache, mens., Leipzig.

Imprimerie Dasset
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75

TOME XXIX — VIIIe ANNÉE

N° 87 — 1er NOVEMBRE 1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

J. Jobé . . . . . *La Doctrine de la Paix* 165
Max Deauville . . . *Le Pêcheur de Truites.* 181
Edouard de Keyser . *La Coalition du Rat, du Dogue et de l'Angora* 189

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées,* 196. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie,* 203. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts,* 209. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris,* 213. — **Paul André** et **Arthur Daxhelet** : *La Prose et les Vers,* 218. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra,* 229. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers,* 236 . — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records,* 242.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **Maurice Collard, R. Hynckes, Oscar Liedel, L. Noval et Kees Van Dongen.**

PRIX DU NUMÉRO
Belgique : 60 centimes | **Étranger : 75 centimes**

26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, RUE DANTE

LA DOCTRINE DE LA PAIX

I

Après que j'eus publié une étude sur l'arbitrage international et donné à des revues divers articles défendant la cause de la paix entre les peuples, les imprévus de la vie coloniale m'ont réservé un rôle actif dans la campagne de 1911 contre les sultans Azandés.

Je me rappelle les sourires ironiques et les réflexions, pas toujours bienveillantes, avec lesquels certains européens m'accueillirent au cours de ce long et difficile voyage de Boma jusqu'au cœur de l'Uele que j'accomplissais avec les quelques centaines de soldats placés sous mes ordres. Un haut fonctionnaire ne craignit même pas de me dire que lorsqu'on lutte pour la paix on ne mange pas le pain de la guerre, et que ma conduite recélait au moins une contradiction. Mais en le poussant quelque peu dans ses arguments, je l'acculai à ce pénible aveu qu'il n'avait pas lu mes écrits, tout en se permettant de les critiquer.

Outre qu'il faut frapper sur le clou pour l'enfoncer, le moment me paraît venu de revenir sur des idées encore éparses dans des études diverses, et de les réunir, afin de tenter d'en faire une doctrine solide et décisive. Accessoirement, je montrerai qu'un homme peut être à la fois un militaire convaincu et un pacifiste sincère.

Tout d'abord, la paix générale et définitive est-elle désirable ?

Voilà une question qui étonnera, sans doute, pas mal de lecteurs, tant la chose semble évidente aujourd'hui. Pourtant, il n'est point inutile de la poser, car certains organes n'hésitent pas à affirmer, en citant Ruskin, « qu'aucun grand art n'est possible à une nation s'il n'est fondé sur la bataille... que la guerre est la base de toutes les vertus, de toutes les facultés élevées de l'homme... que seuls les vices de la vie civile peuvent fleurir avec la paix... que toutes les grandes nations ont été nourries par la guerre et ruinées par la paix ; instruites par la guerre et

trahies par la paix ; en un mot, qu'elles étaient nées dans la guerre pour mourir dans la paix »...

Il est heureux, pour l'autorité du sociologue anglais, que ses œuvres ne se bornent pas à ces affirmations sonores. Au surplus, n'oublions pas que, pour lui, les chemins de fer et les fabriques ne sont pas des éléments de progrès, et les œuvres de nos grands peintres flamands ne valent pas grand'chose.

Si la période napoléonienne fut glorieuse au point de vue militaire, peut-on en dire autant au point de vue des sciences, des arts et des lettres ? Si, plus tard, les artistes et les lettrés s'inspirèrent longtemps des guerres de l'Empire, cela ne prouve pas que le grand art est basé sur la bataille, mais que les cerveaux créateurs étaient, à cette époque, impressionnés le plus fortement par les cataclysmes guerriers qui venaient de prendre fin. Ajoutons qu'ils créaient bien plus pour maudire que pour glorifier.

« La guerre est la mère de toutes les vertus, la paix celle de tous les vices ! »

Il faut une singulière audace ou un singulier jugement pour écrire pareille chose à notre époque.

Les vertus de la guerre s'appellent pillage, assassinat et viol ; les vices de la paix, c'est le courage industriel, non pas fugitif et accidentel, mais journalier et constant ; c'est l'abnégation des savants qui cherchent, au péril de leur vie, à soulager l'espèce humaine des fléaux qui la déciment ; c'est l'héroïsme des aviateurs qui se présentent à dix, à cent, et bientôt à mille pour remplacer celui que l'appareil indompté a écrasé ou brûlé vif.

Vraiment, le panthéon de la paix n'a rien à envier à celui de la guerre. Et combien les gloires du premier sont plus nobles et plus pures !

Qui célèbre-t-on dans le domaine de la guerre ? Est-ce le soldat pour son courage en face du danger et pour les privations qu'il a subies ?

Lisez les noms qui figurent sur les monuments de la guerre et dites-moi combien vous trouverez de ces héros obscurs et pourtant réels.

Non ! On célèbre dans la guerre, le génie destructeur des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Napoléon, source de l'ambition démesurée de souverains comme Louis XIV et l'Empereur, tous deux aboutissant au même résultat : la ruine de la France.

Il ne faut du reste pas s'illusionner sur la vaillance et le courage militaires. Sans doute, les armées de la République s'élancèrent à l'assaut d'une aristocratie gorgée de privilèges, s'offrirent avec une intrépide ardeur en holocauste de la Révolution, véhiculées d'ailleurs par la tempête que déchaînait dans le cœur de tous, l'espoir de la liberté.

Mais à côté de ces cas excessivement rares, que voit-on ?

Des armées de professionnels soumises à un pouvoir despotique, qui se ruent par métier et, surtout, par espoir de butin et d'orgie, sur ceux qu'on leur désigne comme des ennemis. A moins que, comme chez les Nippons pendant la guerre russo-japonaise, on ne voie des bataillons poussés à l'ennemi par leur propre artillerie, qui leur tirait des boîtes à mitraille dans le dos.

Si les peuples conservaient le même souvenir des défaillances individuelles et collectives que des héroïsmes qui se manifestèrent sur les champs de bataille, leurs volumineuses archives se gonfleraient désespérément. Ils se rappelleraient l'espionnage, dont le fameux procès Dreyfus nous dévoila une partie des beautés ; ils se rappelleraient qu'à l'époque des mercenaires, l'armée vaincue se mettait souvent au service du vainqueur ; ils se rappelleraient que le Grand Condé s'offrit à aider l'Espagne contre la France; ils se rappelleraient la félonie du connétable de Bourbon, celles des généraux de Bourmont et Marmont.

La liste des lâchetés, des trahisons, ne manquerait donc pas d'éloquence, ce qui nous permet de dire qu'il faut pas mal de candeur pour affirmer que la guerre est la base de toutes les vertus.

Mais ce n'est là que le côté secondaire de la question. La vérité capitale, c'est que seule la paix peut garantir le droit et la justice, et cette vérité constitue le fondement sur lequel repose toute doctrine pacifiste. Quiconque n'admet pas ce point de départ, quiconque soutient avec Ruskin, que la guerre est indispensable à l'humanité, parce qu'elle est la base de toutes les vertus, de toutes les facultés élevées de l'homme, n'a rien à voir avec le pacifisme, car tout effort se brise contre le parti pris, la déraison ou la mauvaise foi.

. . . . . .

L'individu qui tue un de ses semblables commet un

crime ; un peuple qui se lance sur un autre, lui tue des milliers d'hommes, et s'empare de ses richesses, fait la guerre, c'est-à-dire commet un acte réputé noble par certains.

Au fond, les deux actes sont les mêmes : là, il y a crime individuel, ici, il y a crime social. Il faut l'ignorance, la crédulité, la veulerie des peuples asservis pour amener la raison humaine à honorer le second alors qu'elle condamne le premier.

La guerre est un crime épouvantable que l'humanité doit condamner avec d'autant plus de force que c'est la masse qui en paie les frais sans en retirer le moindre avantage. L'honneur et l'intérêt de l'humanité sont liés à la disparition de la guerre.

Le progrès social n'est pas continu. Dans le développement général des sociétés on constate des périodes ascendantes, des périodes stationnaires, des régressions et même des disparitions complètes de sociétés.

Dans ces vastes mouvements qui constituent l'évolution humaine, la guerre ne joue qu'un rôle accidentel. C'est énoncer une erreur funeste que de dire avec M. Clémenceau, en parlant de la Grèce, que : « déchus de leurs vertus d'action, les Hellènes s'abandonnèrent désespérément à ces redoutables maladies de l'idéalisme, qui entraînent l'esprit fatigué aux délires d'une sophistique à outrance où s'énervent les plus puissants ressorts de la plus belle énergie ».

La vérité est bien plus prosaïque. La chute de la Grèce, comme l'écroulement de l'empire romain, fut déterminée par des lésions économiques profondes, notamment par les inégalités économiques contre lesquelles ni la Grèce ni Rome ne parvinrent à réagir (1).

Les travaux historiques de savants comme Fustel de Coulange, et la sociologie ont remis la guerre à sa véritable place. On ne peut plus lui accorder, aujourd'hui, le moindre rôle utile aux sociétés. C'est un accident perturbateur qui ralentit toujours la marche du progrès et qui peut même détruire celui-ci.

L'erreur fait pitié, mais le mensonge est odieux. Quiconque affirme que la guerre est un germe de vertus, se trompe ou veut tromper. Pour être vrai, il faudrait affi-

(1) *Précis de Sociologie*, par Guillaume De Greef, p. 311.

cher dans tous les prétoires, dans toutes les écoles, sur tous les monuments publics, cette phrase de Thorold Rogers : « la guerre de Trente-Ans a laissé l'Allemagne saignée à blanc et retardée de deux siècles dans son développement » ; et cette autre de Vauban : « Après les guerres de Louis XIV, un dixième de la population en France était réduit à la mendicité, cinq parties ne pouvaient lui faire l'aumône, étant tombées à peu près dans la même condition ; des quatre autres parties, trois étaient fort malaisées et embarrassées de dettes et de procès ; et la dernière, celle des gens d'épée et de robe, des bons marchands et des bourgeois rentés, comprenait à peine dix mille familles qui fussent à l'aise. » Enfin, celle-ci, que Fénélon écrivit au roi, en 1709 : « La France n'est qu'un grand hôpital et sans provisions » (1).

Si la guerre a jamais joué un rôle sociologique, c'est un rôle destructeur. L'honneur de la race humaine et ses intérêts bien compris, exigent qu'elle la supprime, au plus tôt, de ses moyens d'action.

La paix universelle est la condition nécessaire aux progrès futurs de l'humanité.

II

Les peuples font la guerre pour donner une solution à leurs conflits. Ce moyen est chanceux, car le sort des armes peut aussi bien favoriser celui qui a tort que celui qui a raison ; il est injuste toujours, car le peuple victorieux, même si la victoire est du côté du droit, ne s'arrête jamais à la juste mesure.

Ni ces imperfections, ni la barbarie de la méthode, n'ont empêché les groupements sociaux d'y avoir recours depuis leur origine. L'histoire des peuples se résume pour ainsi dire en l'histoire de leurs combats.

Cette vérité permet à certains de dire que la guerre, ayant toujours existé, est nécessaire à la vie des peuples et, par conséquent, existera toujours. Toute doctrine pacifiste doit expliquer ce phénomène de la persistance de la guerre, et prouver qu'elle n'oppose pas à la réalisation de la paix générale, un obstacle absolu et définitif.

L'histoire du monde peut se diviser en deux périodes.

(1) Eugène D'Eichthal, *Guerre et Paix internationales*, p. 57.

La première est immense ; elle s'étend depuis l'origine de la race humaine jusqu'en 1789. C'est la période des peuples asservis.

La formule de Louis XIV : « L'Etat, c'est moi », s'applique à tous les groupements humains, à toutes les souverainetés. L'individu n'est rien. Les sociétés sont aux mains de quelques familles qui se partagent et se disputent le gâteau du monde à l'aide de mercenaires, plus bandits que soldats, qu'elles payent pour servir leurs projets.

Ces forces militaires servent à deux fins : maintenir la foule dans son asservissement, et batailler pour les desseins du maître.

Si les souverains ont quelquefois réussi à entraîner des masses considérables dans leurs luttes criminelles, c'est à l'ignorance, à la crédulité, à la situation dépendante de leur peuple, aux passions habilement exploitées qu'ils le doivent.

Dans les motifs qui ont jeté les peuples les uns sur les autres comme des bêtes féroces : conflits politiques, conflits religieux, conflits économiques, dominent l'ambition et l'intérêt des familles régnantes. Celles-ci disposent de la force en maîtresses absolues, sans contrôle, et elles l'utilisent à leur profit.

Il importe peu de savoir si l'ordre du monde actuel est sorti de tous ces chocs sanglants. Rien ne prouve que les peuples, en se développant exclusivement dans la paix et le travail, n'auraient pas réalisé les mêmes progrès plus sûrement et plus vite.

Ce qu'il est essentiel de comprendre pour l'établissement d'une doctrine pacifiste, c'est que le pouvoir despotique qui régna exclusivement pendant la première période de l'histoire, rendait la paix impossible parce que les détenteurs du pouvoir vivaient de la guerre, que les hommes qui la pratiquaient pour eux en avaient fait un métier, et qu'ainsi les peuples ne pouvaient se pénétrer, pour agrandir mutuellement leur vie économique, que par des guerres préalables dans lesquelles chacun cherchait à conquérir, sur son antagoniste, le plus qu'il pouvait.

La deuxième période historique débute par la grande révolution française. C'est encore le bruit de la bataille que le monde perçoit. Mais cette fois, la guerre n'est plus dirigée contre un voisin que l'on estime plus faible, pour

lui enlever ses terres et ses biens. Le canon est braqué par des masses enfin conscientes de leurs forces, éclairées sur leurs droits par l'effort séculaire des encyclopédistes, contre un régime usé par l'égoïsme et les excès.

Et c'est la conquête la plus élevée que l'on poursuit : celle de la liberté.

Mais voici les monarchies européennes qui, par solidarité avec les princes français et, surtout, par crainte de la révolution, s'élèvent contre la France enfin libre.

L'épée de Napoléon les arrête, les refoule, les brave et les détruit ; mais, en même temps, elle confisque la liberté faute de pouvoir l'anéantir. En dépit de vingt années de soumission au pouvoir impérial, le bon grain a germé. Partout il trouve des terrains favorables.

Telle une végétation qu'aucun effort ne pourrait arrêter, la liberté se propage. Malgré les intérêts contraires des dirigeants, les excès de la populace, l'ignorance des foules, elle envahit tous les peuples et finit par s'asseoir sur le piédestal de l'ancien régime.

Pendant ce long travail d'enfantement de la liberté, les armées de mercenaires ne suffisent plus aux besoins des antagonistes. On arme contre la liberté ; on arme contre le despotisme ; on arme contre la populace enfiévrée et dévoyée.

La conscription s'élargit et englobe, peu à peu, tous les hommes valides. Cette fois, l'outil de la guerre est transformé de fond en comble. Plus de soldats de métier bons à toutes les besognes, et qui combattent pour vivre, sans souci de la cause qu'ils défendent. La nation entière est armée, et *ceux-là même qui ont le fardeau de la guerre possèdent aussi le pouvoir de l'ordonner.*

Le peuple est à la fois son maître et son défenseur, et c'est là que gît le germe de la paix universelle.

Si les peuples souverains d'Europe pouvaient charger des mercenaires blancs, noirs ou jaunes des guerres qu'ils croiraient profitables, il est certain qu'ils ne seraient pas plus sages que les pouvoirs disparus. Leur politique coloniale le prouve suffisamment. Mais avec toutes les nations en armes, cette méthode n'est plus possible. Aussi, nous voyons que, partout, on commence à mesurer les périls de la guerre bien plus que ses avantages possibles.

Il faut faire la guerre soi-même, voilà pourquoi on veut la paix.

A cette cause de la paix future vient s'ajouter une cause économique, plus décisive encore, car les conditions économiques dominent tous les phénomènes sociaux.

La vie économique n'est plus, comme au temps de la première période historique, concentrée entre les frontières des Etats. La division du travail pratiquée par les individus et les organismes producteurs s'étend à des groupements de plus en plus étendus.

On verra certainement, dans l'avenir, les peuples se confiner dans la production pour laquelle le climat, la nature du sol, leurs qualités naturelles les rendent le plus aptes, car c'est la condition la plus sûre pour réaliser le plus fort rendement économique, tant individuel que collectif. Dès lors, et cela est déjà impérieusement vrai de nos jours, nul groupement humain ne pourra vivre sans l'échange international. Isolez l'Angleterre du reste du monde, et le peuple anglais meurt de faim dans son île.

Cette dépendance réciproque des peuples pour la satisfaction de leurs besoins, entraîne une solidarité qu'une guerre ne pourrait rompre impunément. Il n'y a plus guère de peuples vraiment neutres de nos jours et, bientôt, il ne pourra plus y en avoir du tout.

Tout le monde souffre de la guerre; par conséquent, la paix universelle s'impose comme une condition de vie et de progrès.

Avant de préciser le résultat auquel notre argumentation nous a conduit, il nous faut rencontrer une affirmation dont certains écrivains font le plus grand état.

Depuis Malthus, on n'ignore plus que la population peut croître bien plus rapidement que les subsistances. S'il fallait des preuves, les populations de l'Allemagne, de la Belgique et de tant d'autres pays, mises en regard de leurs ressources alimentaires, constituent des tableaux suffisamment éloquents.

La nature oppose déjà des obstacles à un accroissement disproportionné de l'espèce humaine par rapport aux moyens de subsistance. La misère, les épidémies, sont autant de fléaux sélectionneurs qui ne chôment jamais complètement.

Mais ces obstacles naturels sont-ils suffisants pour maintenir l'équilibre?

Evidemment non, et voilà ce qui permet de trouver à la

guerre une nouvelle vertu : maintenir l'équilibre entre les subsistances et les bouches à nourrir.

Mais l'observation scientifique nous enseigne que les peuples arrivés à un certain bien-être montrent une inaptitude croissante à la reproduction de l'espèce humaine. Il est certain que ce phénomène se généralisera parallèlement au progrès économique, et produira tout naturellement l'équilibre nécessaire.

Si cette donnée scientifique se trouvait un jour démentie par les faits, l'homme aurait à puiser dans sa sagesse et sa prudence, le remède que la nature lui refuserait directement.

Il jouit de son libre arbitre aussi bien dans les phénomènes génésiques que dans tous les autres phénomènes sociaux.

Entre ces deux nécessités : limiter le nombre d'enfants aux ressources économiques, ou bien envoyer à la destruction sur les champs de bataille, les bouches qu'on ne peut nourrir et qui n'ont pas demandé à naître, il ne peut y avoir d'hésitation : la première est la plus morale, la plus humaine, la plus généreuse.

Ainsi donc, *la paix universelle et définitive conditionne le progrès social; les peuples la réaliseront par nécessité économique et pour ne point affronter les périls des combats.*

III

La paix universelle ne fera pas disparaître les conflits qui divisent les collectivités. Elle n'est donc réalisable que s'il existe un autre moyen de les résoudre. Cet autre moyen, l'ordre privé nous le fournit.

Lorsqu'un individu est lésé, à qui s'adresse-t-il pour obtenir réparation? A ces tribunaux d'arbitrage qui s'appellent : justice de paix, tribunal civil ou de 1re instance, cour d'appel, etc... L'arbitrage international est donc tout indiqué pour trancher les différends internationaux.

Actuellement, que l'organe existe et qu'il a créé la fonction, notre tâche est énormément simplifiée. Elle se borne à rencontrer certains arguments qui peuvent encore troubler les esprits indécis.

L'ordre privé a des gendarmes pour faire respecter ses décisions et empêcher la guerre entre les individus. Il lui faut donc la force pour réaliser la paix intérieure!

Dans l'ordre international, qui fournira le gendarme que l'on chargerait de faire respecter les jugements rendus par le tribunal de paix?

On oublie toujours, dans ces sortes de discussions, qu'il y a plus que le gendarme pour faire respecter les sentences de nos tribunaux. Il y a cet accord tacite de toute la population sans lequel les quelques centaines de gendarmes, mis au service du droit, resteraient impuissants.

Ne voit-on pas dans des cas particulièrement odieux, la foule devancer l'action de la justice régulière et mettre le coupable à mal? Dans les procès civils faut-il une force redoutable pour obliger les condamnés à payer l'amende, à purger leur peine dans nos maisons de détention, à réparer le préjudice matériel ou moral qu'ils ont causé?

C'est bien moins la force que *la volonté publique* qui soumet à l'action judiciaire les indisciplinés sociaux, et cela est dû non seulement à un développement suffisant de la morale, mais à un intérêt général puissant, dont les nations ont pleinement conscience.

On nous dit que les crimes individuels et les gendarmes augmentent sans cesse! Mais la population augmente aussi, se resserre davantage et crée ainsi des conflits plus fréquents, sans compter qu'une justice plus parfaite en laisse de moins en moins impunis.

C'est donc la volonté collective des peuples qui imposera l'obéissance aux arrêts du tribunal d'arbitrage.

Cette volonté collective s'appuiera d'abord sur la force des armées qui rempliront, au point de vue extérieur, l'office des gendarmeries dans l'ordre intérieur des nations. Mais à mesure que la volonté collective des sociétés s'imposera à l'esprit de chacune d'elles; lorsque le tribunal de paix aura conquis sur les peuples l'autorité indiscutée des tribunaux intérieurs sur les indivudus, autorité à laquelle l'homme se soumet par habitude, par atavisme, autorité morale découlant à la fois du besoin social qu'elle satisfait et de la mentalité générale acquise par le progrès des idées, la force tangible, la force brutale pourra être réduite dans d'étroites limites.

Il est certain qu'aujourd'hui, les peuples s'arment bien plus pour conserver que pour conquérir. La mentalité *conservatrice* a donc succédé à la mentalité *conquérante*, et cette évolution morale fait entrevoir la fin prochaine

des excès d'armements auxquels se livrent les principaux peuples du monde.

***

Les guerriers de tous les pays prétendent encore que les nations ne s'en remettront jamais à un tribunal d'arbitrage, si élevé et respecté que puisse devenir cet organisme, du soin de défendre leur honneur.

Il importe de constater que l'histoire nous montre bien peu d'exemples de peuples que la défense de leur honneur a forcés à prendre les armes.

L'honneur des peuples fut-il jamais en cause pendant la guerre de Cent ans, pendant la guerre de trente ans, pendant les guerres de l'Empire? L'Europe déclara la guerre à Louis XIV parce qu'il voulait placer un prince français sur le trône d'Espagne; la France déclara la guerre à la Prusse parce que son souverain voulait placer un prince allemand à la tête du royaume Ibérique. Où voit-on le souci de l'honneur dans ces motifs de guerre?

Vraiment, si les peuples s'étaient bornés aux guerres que la défense de leur honneur a exigées, le mouvement pacifiste serait sans objet. Ceci prouve, une fois de plus, que l'on abuse des mots dans des discussions qui exigent seulement de la bonne foi, du bon sens, et un peu d'humanité.

Mais l'honneur d'un peuple serait-il engagé dans la solution d'un conflit, que nous n'apercevons pas pourquoi ce peuple ne pourrait s'en remettre à la décision d'un tribunal international.

On admet comme chose naturelle et juste que l'individu ayant subi toutes les atteintes possibles dans son honorabilité, s'adresse à des juges déterminés. On lui refuse absolument le droit de se faire justice soi-même. Pourquoi ce droit serait-il plus sacré pour les collectivités que pour les individus?

L'honneur individuel ne diffère pas de l'honneur social. Il n'y a pas plusieurs espèces d'honneur, il y a l'honneur tout court. Et si l'on admet des juges pour défendre l'honneur d'un homme, il n'y a aucune raison pour ne point en admettre pour défendre l'honneur des peuples.

Pour quiconque a suivi froidement et sans parti-pris,

notre argumentation, elle prouve, croyons-nous, la loi de la paix universelle que nous formulons comme suit :

La paix universelle est indispensable au développement de l'humanité parce que, au point de vue économique, les peuples dépendent les uns des autres; maîtres de leurs destinées, devant à la fois ordonner la guerre et la pratiquer en personne, les peuples refuseront de courir les périls des combats; ils s'adresseront, pour la solution de leurs conflits, au tribunal international, et leur volonté collective imposera l'obéissance à ses arrêts.

Cette loi, qui est basée à la fois sur la morale, sur la psychologie, sur l'intérêt privé et sur le principe du moindre effort, nous paraît formelle, décisive, sans réplique.

IV

Même en accordant à la loi de la paix générale que nous venons d'établir, la plus grande solidité de forme et de fond, peut-on conclure que la paix est sur le point d'être réalisée, qu'il n'y a plus que des questions secondaires à résoudre pour faire naître cette volonté collective des peuples sur laquelle reposera la paix future?

Evidemment non!

Les encyclopédistes ont mis un siècle pour répandre l'idée de la liberté et préparer sa réalisation. Au point de vue de la paix générale, nous en sommes encore aux encyclopédistes, c'est-à-dire à la diffusion des idées, travail d'autant plus délicat et difficile que les peuples ne sont pas également prêts à en subir l'influence.

Il serait donc téméraire de dire que nous ne verrons plus les horreurs de la guerre, mais il serait également imprudent d'affirmer que les guerres internationales n'ont pas définitivement pris fin. Pour nous, les guerres semblables à celle actuellement livrée par l'Italie à l'empire ottoman, guerre que nous classons parmi les opérations coloniales, sont les dernières applications d'une méthode définitivement condamnée.

La mer de sang que la guerre alimentait sans cesse, se retire vers les confins de la civilisation et se vide sans relâche; mais elle projette encore, au cours du travail d'assèchement, les dernières vagues que soulève notre barbarie incomplètement vaincue.

D'une part, les gouvernements se démocratisent sans

cesse, se rapprochant chaque jour de la masse du peuple qui impose de plus en plus ses volontés. La politique internationale devient un objet de préoccupation générale, et la diplomatie n'est plus entièrement maîtresse de ses actes. La foule veut forcer ces tiroirs à secrets, en éclairer tous les compartiments pour en rejeter ce qui est vil et tortueux.

Les peuples ne permettent plus à leurs gouvernants de les engager dans les périls d'un conflit sans leur assentiment. Même les souverains qui ont conservé le pouvoir le plus étendu, ne doutent plus guère que, par une politique agressive ou aventureuse, ils risqueraient bien plus d'être précipités de leur trône que de recueillir des lauriers.

Si l'action coloniale présente un spectacle tout opposé, cela ne fait que confirmer notre thèse. Les peuples restent encore plus ou moins indifférents aux guerres coloniales parce qu'ils n'en éprouvent pas directement les conséquences, et que les troupes qui prennent part à ces conflits sont peuplées de mercenaires.

Pourtant, lorsque ces guerres sont longues et coûteuses, lorsqu'elles absorbent des troupes au point d'exiger le concours des nationaux qui marchent par devoir et par ordre et non pas pour de l'argent, lorsque surviennent des revers douloureux et imprévus, le principe de la paix universelle reprend son empire. On l'a vu chez les Italiens, pendant la campagne d'Abyssinie, et chez les Allemands au cours des opérations militaires effectuées contre les Herreros. On l'aurait vu encore récemment, en Italie, si la résistance turque avait creusé des vides sérieux dans les rangs italiens, si cette résistance se fût prolongée assez, ce qui aurait eu lieu sans le désordre intérieur de l'empire ottoman, enfin, si n'avait pas existé cette toile épaisse tissée par une censure intolérable, laquelle déroba aux yeux d'un peuple qui se croit libre et clairvoyant, une réalité dont l'horreur l'eût soulevé tout entier contre ses gouvernants si elle lui eût été dévoilée complètement et d'un seul coup.

Mais l'état de sujétion des colonies n'est pas éternel. Il n'est pas douteux qu'un jour, encore lointain il est vrai, les colonies auront acquis assez de civilisation pour se passer de la tutelle des peuples chefs, assez de richesses et de forces pour exiger leur indépendance.

On peut formellement prédire la fin de l'esclavage qui

existe encore entre les peuples et surtout entre les races.

En même temps qu'il grandit, le progrès social se propage et s'unifie. L'avance acquise par certains peuples, par certaines races se perd.

L'humanité ne peut progresser que par l'élargissement des frontières économiques. A l'économie domestique a succédé l'économie locale qui a fait place à l'économie nationale. L'économie mondiale s'impose de nos jours comme la suite logique et irrésistible d'une évolution nécessaire.

L'économie mondiale n'est possible que par la liberté mondiale, c'est-à-dire, par le recul des limites du droit individuel jusqu'aux limites du monde.

L'observation des groupements humains montre qu'ils tendent sans cesse vers cette unité. Sans doute, la reconnaissance et la garantie du droit individuel sont encore concentrés dans les cercles nationaux. Mais le droit individuel, tout inégal qu'il soit parmi les peuples, tend partout vers la plus grande liberté de l'individu.

La liberté est une et le droit qui peut la garantir est un. Par conséquent, l'aboutissement fatal des besoins et des aspirations humains est un droit individuel unique, garantissant à chacun la liberté la plus large sur la terre toute entière.

Or, cette liberté mondiale consacrée par un droit unique, c'est aussi la paix mondiale, comme la liberté nationale et le droit unique national réalisent la paix intérieure des groupements humains. Nous arrivons ainsi à cette vérité dernière, but véritable de nos recherches, que *la paix universelle n'est autre que la liberté prise dans son sens le plus large et le plus largement répandu.*

Ce principe dernier nous apparaît donc comme la vérité la plus générale qu'il soit possible d'atteindre dans l'ordre d'idées qui nous occupe et, par conséquent, il constitue la véritable philosophie de la paix universelle.

***

Si la liberté mondiale devait être complètement réalisée pour asseoir définitivement la paix, celle-ci serait reléguée dans un avenir éloigné et incertain. Mais la certitude qu'il suffira de la volonté collective d'un certain nombre de nations suffisamment éclairées et libres pour réaliser le

problème, doit raffermir tous les espoirs et tous les courages.

Chancelant, au début, l'ordre public international s'affermira peu à peu jusqu'au triomphe définitif.

On aura remarqué que nous n'avons pas dit un mot du désarmement. C'est parce que le désarmement ne fait point partie de notre doctrine.

Pour nous, il ne peut être une cause ni un moyen, mais bien la conséquence de la paix. Il s'imposera lorsque les peuples auront pris l'habitude de faire régler leurs différends par le tribunal arbitral. En propager l'idée aussi longtemps que la sécurité des peuples n'est pas assise sur le respect du droit, est une erreur dangereuse. Tant que l'habitude du tribunal de paix n'aura pas conquis les peuples et les gouvernants, les défenseurs de la guerre auront raison de dire : « désarmer c'est déchoir ».

Au surplus le désarmement exige un accord général bien improbable actuellement, et en le supposant possible, on peut craindre qu'il ne soit encore une source de fourberies pour certains peuples.

Qu'on se rapelle que le Transvaal, en prévision de la guerre que la Grande-Bretagne lui a faite, importa une bonne partie de son armement, à l'insu de l'Angleterre, en le dérobant sous l'étiquette : « instruments aratoires ».

Les charges de la paix armée constituent, d'ailleurs, un bon auxiliaire de la paix générale. Pour propager le respect du droit des peuples et le principe de l'arbitrage, il faut que le fardeau de la guerre pèse sur les sociétés, non pas seulement quand elle éclate, mais chaque jour et à tous les instants.

Les couches profondes des peuples veulent améliorer leur sort. Elles veulent, notamment, se garantir une vieillesse exempte de soucis matériels, ainsi que s'assurer le pain quotidien pour les périodes de maladie et de chômage.

La jeunesse, aidée de lois sociales sages et bien comprises, pourra se préparer cette sécurité au cours de sa vie la plus productive. Mais les vieilles générations ne peuvent et ne veulent pas attendre. Au lieu de prêcher le désarmement, il faut peut-être craindre qu'on ne jette trop vite des regards de convoitise sur les ressources de la guerre, au détriment de la sécurité.

Mais voici une constatation plus consolante, qui renferme

tout le programme d'action pacifiste. Les armées perdent d'autant plus leur caractère offensif, que l'instruction est plus répandue, que le service militaire est plus généralisé, et que le temps de présence sous les drapeaux est plus court.

L'instruction obligatoire, la réduction du temps de service, le service personnel et général, transforment les armées en milices nationales, cohortes peu solides, à peine convenables pour la défensive.

Ces transformations qui s'imposent à toutes les sociétés, constituent pour les guerres internationales l'antidote le plus énergique.

Tout ce qui précède ne présente plus la paix universelle comme un rêve d'utopiste, ni comme un espoir d'idéologue, ni comme un luxe de grande nation. Nous croyons avoir établi une doctrine solidement basée, et avoir montré que la paix universelle est l'aboutissement inéluctable de l'évolution sociale.

Il nous paraît également qu'une doctrine qui base la paix future sur l'intérêt de l'humanité, sur le développement progressif des cercles économiques jusqu'à l'avènement de l'économie mondiale et, en dernier ressort, sur la liberté, tout en n'acceptant le désarmement que comme conséquence et non comme cause de la paix, est compatible avec les fonctions militaires. Le simple soldat comme le chef de troupe peut adopter cette philosophie, sans craindre de nuire à son pays, à son armée, ou à son talent professionnel.

J. Jobé.

LE PÊCHEUR DE TRUITES

Depuis que Jean de Hollschtadt avait quitté le château de Fels, bien des feuilles d'automne avaient glissé sur le fer bruni de son armure, bien des larmes aussi.

Malgré l'allure cahotée de sa monture qui trébuchait dans les fondrières et heurtait les arbres tombés, il avait passé le temps à rappeler ses rancunes. Dociles, elles étaient revenues, fidèles à le faire souffrir. Sa seule consolation avait été de se représenter les traits décomposés du vieux chef au comble de la rage et du désespoir. Sa haine se réjouissait de l'âpre douleur d'un autre, et c'est avec un cruel plaisir qu'il songeait à toutes les images qu'il aurait pu évoquer pour attiser la vaine jalousie de son rival. Claires et lumineuses visions du passé, heures voluptueuses, y songer, hélas! lui faisait souvenir que jamais plus elles ne renaîtraient. Ainsi dans son désir de vengeance, c'était son propre cœur qu'il atteignait le mieux.

Il avait erré depuis plusieurs jours, remontant le cours des rivières, logeant où il pouvait. Et comme le chemin n'existait que par endroits, il avait dû escalader des collines, et bien souvent conduire sa bête dans les flots même du torrent. Maintenant que le soir tombait, assombrissant la vallée, il avançait, rasant les roches éboulées, la tête lourde et les yeux à demi fermés.

Soudain une ombre se dressa au bord du chemin, et un homme saisit les brides de son cheval en criant :

« — Holà! Qui va là? »

La bête effrayée voulut se cabrer, et Jean tout au souci de ne point choir ne put tirer son épée. L'homme était énorme et terrible; il brandissait une lourde masse. Pourtant, il ne s'en servit pas, et considérant l'embarras de sa victime, il se mit à rire et dit :

« — Vous le voyez, beau chevalier, combien il en peut coûter d'errer par les routes en rêvant à sa belle. »

Jean fit faire un brusque écart à sa monture. Mais l'homme maîtrisa facilement la bête harassée.

« — Paix là, mon brave, cria-t-il, et n'ayez crainte.

Dites-moi où vous désirez aller, et je vous mettrai sur votre chemin. »

Notre jeune héros regarda son interlocuteur avec méfiance. C'était un être hirsute et presque nu. Mais comme il n'était de meilleur parti à prendre que d'entrer en matière, il répondit avec mauvaise humeur :

« — Je vais à Bouillon. »

« — A Bouillon, dit l'homme, vous n'en êtes fort loin. D'ici pendant le jour on en voit les tourelles. »

« — Croyez-vous qu'à cette heure les portes en soient encore ouvertes, demanda Jean ? »

Cette question parut être le comble du grotesque pour le bandit.

« — A cette heure, ricana-t-il ! A cette heure, les sentinelles sont ivres. Dans leurs cervelles embrumées descendent les terreurs de la nuit. Prenez-y garde. Une flèche est bien vite lancée. Peut-être même viendrait-elle vous atteindre en plein milieu des armes de Fels que je vois brodées sur votre casaque. »

Ces mots firent s'empourprer la face du fugitif. D'un geste brusque il déchira son habit.

« — Je ne suis plus au comte de Fels, dit-il. Dès à présent je suis à Bouillon si l'on veut de moi. »

L'inconnu haussa les épaules. Une servitude n'en vaut-elle pas une autre ! « Que Dieu vous aide et vous juge, dit-il, mon jeune seigneur; en attendant venez avec moi. J'habite là bas au pied de la montagne. Vous trouverez en ma hutte du feu et des châtaignes; vous pourrez vous y reposer et demain vous monterez au château. »

L'inconnu était de haute taille. Ses cheveux gris et sa barbe cachaient son visage où brillaient des yeux au regard d'une étrange dureté, et sous son pourpoint de buffle on devinait une puissante musculature.

Bien des voyageurs disparaissent sans que jamais on retrouve leurs traces. Etait-ce là le sort réservé à l'amant de la châtelaine de Fels ? Jean eut honte de s'arrêter à ces faiblesses. Résolument il engagea son cheval dans le sentier, et suivit le gigantesque inconnu.

* * *

Le feu brûlait d'une vive flamme éclairant les murs de la cabane, dont quelques meubles grossiers faisaient tout l'ornement. Des filets pendaient aux murailles.

Débarrassé de ses armes, couché sur une peau de chèvre, pendant les premiers moments, Jean avait suivi des yeux les gestes de son compagnon, puis son attention s'était lassée, et de nouveau il s'était remis à regarder en lui-même.

Durant le frugal repas il put se taire encore. Mais par la suite il ne manqua pas de raconter son histoire, afin d'éblouir son hôte. Il avait hâte d'évoquer le souvenir de Raymonde. Il décrivit ses cheveux, son visage, son air de noblesse. Dans son cœur reparut l'image de sa maîtresse. Il revit ses lèvres offertes, ses bras si blancs, sa chair. Et peu à peu un terreur sourde l'envahit de ne plus jamais la revoir; c'était une terreur comme il en vient lorsque, dans l'esprit, passe l'idée de la mort. Que pourrait son désir de vengeance contre les hautes murailles de Fels, arrogantes, ardues ? Jamais plus il n'en passerait les portes, elle non plus peut-être ?

« — De Fels est vieux, dit l'homme, il lui pardonnera. »

Jean tressaillit. Cette pensée aussi lui était odieuse. Et comme il lui semblait voir du dédain dans les yeux de son interlocuteur, brusquement, il mit la main sur la poignée de son couteau.

L'homme ne parut s'en soucier.

« — Il y a trop de larmes en ceci, dit-il. Les larmes lavent le chagrin. Là où elles ont passé, il ne laisse point de traces. Seule se conserve vive la douleur qui ne pleure pas. »

En entendant ces mots, Jean se renfrogna davantage; il songeait à sa peine : que lui importaient les maximes philosophiques ?

« — Chacun croit son histoire unique et ses maux les plus terribles, affirma le pêcheur. Moi-même je tends mes filets au travers de la rivière, et je prends des truites aux écailles bleues, et chaque fois je crois que ce sont les plus belles que l'on puisse voir. Ainsi faisons-nous de tout ce qui nous advient. »

Jean détourna la tête avec mépris, et le silence se fit. L'homme alors tendit l'oreille aux bruits du dehors. Petit à petit il n'y eut pour lui plus d'autre préoccupation. Puis il se leva avec précaution et poussa la porte.

Par de-là la Semois, qu'on entendait murmurer parmi les pierres, se dressait la sombre masse de la montagne;

au sommet se dessinait dans la nuit claire la silhouette dominatrice du château.

Appuyé contre la porte, l'homme regarda dans le vide. Heureux ceux qui détiennent le pouvoir, car ils peuvent aimer, pardonner et juger en toute liberté. Malheur à celui qui est pauvre, car ses bonheurs comme ses infortunes porteront la marque de sa misère et de sa médiocrité.

L'inconnu, plongé dans sa rêverie, détourna la tête et regarda le feu. Lentement il referma l'huis et, s'étant assis, il prit ses filets pour en raccommoder les mailles déchirées.

* * *

Il chantonna pendant quelque temps, puis il dit :

« La bannière de Marche était rouge et noire, comme le sang et comme la nuit. Pourtant, quand elle claquait au vent, elle resplendissait dans la lumière. Tout un hiver on la vit flotter là haut. Tout un hiver ! Est-il à présent quelqu'un qui s'en souvienne ?...

» Vous a-t-on parlé du roi Sigismond ? Non ? C'est lui qui régnait en maître ici. Mais comme il était faux et laid, on le servait à contre cœur. Une barbe maigre ornait son menton, et ses yeux au regard fuyant étaient cachés sous d'épais sourcils. — Avez-vous entendu citer le nom de Claire ? Non ? Elle était belle pourtant. On la disait plus belle que toutes les princesses des environs. En ce temps, on venait de bien loin pour la voir, et quand elle descendait sur sa haquenée dans les rues de la bourgade, la foule l'escortait en l'acclamant.

» Ainsi que vous suiviez à cheval Raymonde de Fels, ainsi Godefroid suivait Claire. Et Godefroid disait : « Madame Claire, c'est vous seule que j'aime en ce monde. » Et madame Claire répondait : « Messire Godefroid, il ne faut pas dire ces paroles, car, ne le savez-vous pas, je suis la femme du roi. » Il advint ce qui devait arriver. Sigismond les surprit. En est-il autrement dans les histoires ?

* * *

» Beaucoup d'hommes au château portaient sur la face la marque qu'y avait imprimée le fouet de Sigismond. Beaucoup se souvenaient d'avoir vu l'un des leurs pendu

par le cou, au-dessus du vide, jusqu'à ce que la tête se détachât du tronc, et que le corps tombât dans la rivière. Par une meurtrière ils avaient pu venir contempler chaque jour la grimace d'un mort. Souvent il fallait couper la corde, car on était plus pressé au château de pendre que les manants et les soldats de se détacher. C'est là qu'on résolut d'attacher Godefroid.

» Mais auparavant le seigneur voulut lui permettre de contempler une dernière fois sa maîtresse.

» On le mena, couvert de chaînes, jusque dans la grande salle ronde. C'est une grande salle creusée dans le roc ; une seule fenêtre l'éclaire, celle devant laquelle se balance le pendu. Par terre se trouve une dalle scellant l'entrée d'une oubliette, et celle-ci est tellement remplie de boue et si profonde que jamais on n'en a pu trouver le fond. Des torches éclairaient les pierres des murailles.

» Les gardes se bousculèrent en entrant. Certains riaient, et l'on entendait le bruit de leurs lances qui s'entrechoquaient. Madame Claire était là jetée sur le sol, les mains liées. Noires étaient les armures, rouges les éclats d'enfer qu'y jetaient les torches; seule était une chose blanche, le corps miraculeux de Madame Claire. Son épaisse chevelure lui tombait sur les épaules et elle eut honte de se trouver nue, devant tant d'hommes réunis.

» Alors Sigismond se jeta sur elle, et lui saisissant les cheveux il la secoua durement en criant : « Regarde, mais regarde-le donc. » Et il l'abreuva des plus basses injures. Et quand les injures ne lui suffirent plus, il saisit son fouet et la cingla de coups. La femme gémissait, implorant pitié, et comme cela n'allait pas assez vite, avec son couteau Sigismond lui laboura la figure et les seins. Alors tout fut rouge ou noir dans la grande salle, car le corps de la femme adultère apparut tout couvert de sang.

» Le silence s'était fait dans le cœur des hommes, un silence de tombe. Ils étaient venus en causant et en plaisantant, mais maintenant ils se taisaient, et l'on n'entendait même pas tinter les chaînes du prisonnier. Aussi quand la femme se fut tue, Sigismond entendit le silence. Sournoisement, il jeta les yeux autour de lui. Il eut peur. Alors il souleva lui-même la pierre, et poussa la femme dans la fosse à coups de pied.

* * *

» La nuit, dans le cachot où on l'avait conduit afin qu'il pût songer à ce qui s'était passé, Godefroid vit une ligne rouge se dessiner sous la porte, et il crut que c'était le sang de la morte qui venait jusqu'à lui. Il entendit des chuchotements et il crut que c'était elle qui lui parlait. Puis des cris effroyables retentirent, et des bruits de fer que l'on heurte. Alors il s'élança sur la porte en criant : « C'est assez. Assez. Tuez-moi, mais laissez-la, laissez-la. » Et la porte s'ouvrit, et à ses yeux épouvantés apparurent des lumières d'incendie. Des hommes le délivrèrent qui criaient : « Mort au duc. » Et ils lui mirent une épée dans les mains. Les couloirs sont étroits au château et pourtant ils étaient remplis de monde. Godefroid marcha sur des cadavres, un blessé le mordit à la jambe, et il frappa du poing et du glaive. « Du sang, clamait-il, du sang dans la nuit, c'est la devise de Marche. »

» Il cassa des casques, des crânes et des mâchoires; il glissa sur le sol gluant. Il reçut de terribles chocs aussi, mais chaque fois il se releva, car il ne sentait pas la douleur. Il allait sans savoir où, hurlant comme une bête fauve, et les hommes qui tombaient sous ses coups ne comptaient pas pour lui car ce n'était pas eux qu'il cherchait. Et soudain, il vit Sigismond. Le duc, entouré de quelques fidèles, se débattait avec énergie, mais Godefroid lui plongea son épée dans la gorge, puis il enfonça la main dans la plaie pour le faire étrangler plus vite; et quand son ennemi ne bougea plus, il lui ouvrit la poitrine et lui arracha le cœur. Et les hommes qui le suivaient, admirant son courage, lui dirent : « Tu seras notre chef. Vive le duc Godefroid ! »

» Le lendemain on pendit le corps de Sigismond devant la meurtrière.

***

» Ce fut un heureux temps que le règne du comte de Marche. La citadelle devint le repaire des pires chenapans. Les jours se passaient en festins; le soir des ribaudes dansaient nues devant la flamme des foyers. Godefroid, lui, vivait comme un halluciné, rien n'arrivait à le distraire. Pour ramener ses esprits vers les choses de la terre, quelques serviteurs avaient, en des étoffes précieuses, taillé son oriflamme; mais quand les couleurs noir et

rouge flottèrent au sommet de la tour, c'est à peine s'il leur donna un regard, tant était grande sa folie.

» Pendant la journée il ne quittait pas la salle ronde, et là, couché sur les dalles, l'oreille collée contre le sol froid, il écoutait parler la terre profonde. C'était comme un murmure lointain. Parfois, dans le silence on entendait une bulle d'air qui venait crever à la surface de la boue. Puis, quand venait la nuit, une lanterne à la main, pendant des heures, il suivait le chemin de la veille, espérant rencontrer l'ombre damnée de sa maîtresse.

» Pas une fois il ne descendit chasser le sanglier dans les bois, pas une fois on ne vit son joyeux cortège. On n'apercevait que ses hommes d'armes qui dévalaient en bandes et s'en allaient piller aux environs. Déjà s'enhardissant ils ne respectaient plus les maisons de la bourgade, et il y eut des marchands qu'ils avaient dévalisés qui s'en allèrent se plaindre aux seigneurs d'alentour. Ils leur contèrent leurs aventures, leur suggérant de venger le meurtre de Sigismond et de s'emparer de ses biens.

» Bah ! disaient les soudards joyeux, voilà qu'il neige à présent ; qui donc oserait venir mettre le siège ici ? Conduire une armée dans la montagne serait une folie, il n'y a pas de chemin et nous sommes en hiver. Et c'était parce qu'on était en hiver aussi que le corps du duc pendait toujours dans le vide. La neige couvrait ses épaules d'un manteau d'hermine, tout comme s'il régnait encore. Autour de lui des oiseaux de proie volaient en tourbillonnant, et dans sa tête jaune semblaient rire ses yeux crevés par le bec des corbeaux.

» De vieux routiers disaient à Godefroid : « Regardez autour de vous, maître, tout va à la débandade. L'entente entre vos gens dégénère en querelles; il est grand temps que vous y mettiez de l'ordre, sinon de grands malheurs vont venir. » Mais le vent poussait la grimace du pendu jusque devant la meurtrière, et Godefroid ne répondait pas.

» Il attendit tant et si bien que bientôt volèrent les premières hirondelles.

* * *

» Un matin, Godefroid vit que le pendu était tombé dans la rivière, et comme des yeux il suivait le courant pour se rendre compte de l'endroit où il s'était arrêté,

il aperçut une troupe nombreuse qui s'avançait, qui dans l'eau, qui sur les rives. Alors il appela ses hommes, et leur cria que Sigismond revenait et qu'il fallait combattre. A la hâte, on fit fermer les portes et baisser les herses; mais bien des soldats étaient en maraude et furent massacrés dans les ruelles même de la ville, sous l'œil de leurs compagnons impuissants. Rien n'était prêt pour la défense. Les jours, hélas ! étaient comptés...

« — On dit, continua l'homme après un long silence, que Godefroid de Marche n'est pas mort pendant le siège. Croyez-vous que cela soit possible ? »

Messire Jean ne répondit pas; las de son voyage, il s'était assoupi. Et l'homme en s'en apercevant, eut un étrange sourire. Ainsi les vieillards endorment les enfants en leur racontant des histoires, et celles-là mêmes sont les meilleures qui leur ont fait saigner le cœur le plus douloureusement.

Se sentant seul, alors, il se leva lentement, et son ombre apparut immense sur la muraille. Une fois encore il ouvrit la porte comme si l'image du château hantait sa pensée et l'attirait irrésistiblement. La nuit froide avec ses terreurs et ses fantômes s'appuya toute entière contre sa large poitrine.

La nuit, chaque jour, paraissait plus lourde à son corps vieilli. Calme sur ses assises de pierre la montagne s'élevait en une courbe harmonieuse vers le ciel étoilé.

Lentement il revint s'asseoir auprès des flammes, et les yeux brûlés par la fumée, la tête dans les mains, il resta jusqu'au jour à contempler le feu rutilant et les ombres noires...

Dans la grande salle nue, quand il y était retourné, son pas avait résonné sur la dalle creuse, mais il avait passé sans s'arrêter.

Vieillir, s'affaisser... mourir ! Qu'est-ce que la vieillesse sans le pouvoir suprême ? Et il pensait que là haut, sans cet inutile et sot amour, Godefroid de Marche, peut-être, règnerait encore.

MAX DEAUVILLE.

LA COALITION DU RAT, DU DOGUE ET DE L'ANGORA

Chez les Serbes.

— Les Autrichiens ! s'écrièrent, en général, mes interlocuteurs. Nous les détestons, monsieur ! Ils nous ont volé deux provinces, deux provinces parmi les plus belles, les plus prospères de la Serbie.

— Mais, pardon, la Bosnie et l'Herzégovine appartenaient...

— A la Turquie, donc à nous, puisque des Serbes y habitaient....

— Les Bosniaques ne m'ont pas semblé malheureux, pourtant.

— Ah ! monsieur, nos frères doivent sourire, sous peine de poursuites. Mais que leur importe qu'on les ait dotés de routes, de chemins de fer, de monuments ! Leur cœur est serbe, et c'est vers Belgrade que se tournent leurs yeux implorants.

— Vos préférences vont à l'est, en ce cas ?

— A l'est, répétèrent-ils avec une nuance de dégoût dans l'antipathie. Qu'avons-nous à l'est ? Les Bulgares ? Des sauvages, des brutes, de mauvaises contrefaçons de Slaves.

— Les Roumains ?

— Parlons -en. Un peuple pourri; des latins en décadence; des cochers châtrés; une prostitution souveraine...

— Et les Turcs ?

— Sur ceux-là, nous nous tairons, si vous le permettez. Ils tiennent des territoires serbes : Le compte en reste encore ouvert.

Et dans sa morgue superbe, la Serbie m'apparut haïr tous ses voisins, moins cependant Constantinople que Vienne, à qui elle ne pardonnait pas de lui défendre tout espoir de revanche.

. . . . . .

Chez les Bulgares.

— Les Serbes ! s'écrièrent, en général, mes interlocuteurs. Un ramassis de chacals et de lâches. Ils sont à la curée pour des territoires qui nous appartiennent, ou qui doivent nous appartenir. Ils les convoitent, mais en tremblant, car ils se rappellent la dernière leçon. Vous souvenez - vous ? La guerre bulgaro-serbe... Notre armée était à la frontière opposée. Braves par le vide du pays, ils envahirent nos provinces ; l'armée bulgare fit volte - face ; Chaque cavalier prit un fantassin en croupe. Au premier contact, les Serbes bousculés, renversés, l'épée aux reins, prenaient un temps de course qui ne s'arrêta que sur la défense autrichienne, intimée à nos gouvernants, d'envahir la Serbie... La Serbie nous exècre, mais se contient par la prudente persuasion que rien — pas même la Turquie — ne pourrait résister à nos armes. Lorsque fut déclarée notre indépendance, — ce furent des diplomates étrangers qui l'affirmèrent — on n'attendait que notre mouvement sur Constantinople.

— Mais le prétexte ?

— Le prétexte ! Et si la Turquie avait protesté contre notre coup d'état ? Aurions-nous pu le permettre sans foncer sur l'ennemi séculaire ?

. . . . . .

Chez les Grecs.

— Les Slaves ! s'écrièrent, en général, mes interlocuteurs grecs de Constantinople. C'est la barbarie opposée à notre civilisation; c'est le régime du knout à côté de celui

de l'intelligence. Quelle anomalie a fait que nous soyons tous orthodoxes ? Nous n'aimons pas le Turc, disons-le bien franchement; mais au fond de nous-mêmes, nous devons prier pour que l'empire de l'Islam ne soit pas chassé du Bosphore, puisque jamais Stamboul ne serait dévolue à la Grèce. Et Dieu nous protège du joug des Slaves ! Quant aux Bulgares, ils sont pires : ils ont déserté notre Eglise, ce ne sont plus que des schismatiques.

***

Ces interviews-express ne sont point fantaisistes. Elles reproduisent, fidèlement concentrés, les entretiens dont m'honorèrent, à Sofia, Belgrade et Péra, des personnalités du monde politique et intellectuel.

Et ces trois nations se sont alliées...

Je ne parle pas des Monténégrins envahissant le Sandjak en même temps que les Serbes : ces alliés qui vont établir leur liaison semblent plutôt des ennemis qui se rapprochent pour le corps-à-corps.

Les intrépides fils de la Montagne-Noire — dont on admirait à Constantinople les nombreux et décoratifs cavas de consulats, de banques et d'ambassades — peuvent nous rappeler tour à tour Don Quichotte ou la Veuve Joyeuse; ils n'en mettent pas moins en action la logique du « Rien à perdre et tout à gagner ». Mais la Bulgarie, la Serbie et la Grèce ont donc réuni pour un moment leurs intérêts et leurs appétits.

Pour un moment ? Certes, car la fin d'une guerre heureuse et le partage des dépouilles provoqueraient les hurlements de menace des loups autour d'un unique cadavre.

Il est probable, d'ailleurs, que tout se réduirait à des grognements et que Serbie et Grèce se contenteraient d'espérer en l'Europe bienveillante, à laquelle Athènes adresse déjà ses sourires dans la déclaration de guerre; la Bulgarie, en effet, dogue aux puissantes mâchoires, pays de progrès vertigineux, Energie menée par une Intelligence, justifie de plus en plus son surnom de « Prusse des Balkans ». J'aurai l'occasion d'étudier cette Bulgarie, comparée à la Serbie, sujets d'étonnements profonds et opposés pour l'observateur.

Serbes et Bulgares convoitent les mêmes agrandissements. Faute de bien savoir si les régions visées com-

prennent plus de représentants d'un peuple que de l'autre, la raison du plus fort restera la meilleure.

Si nous allons au fond des choses, que trouvons-nous toujours derrière les nouvelles alarmistes de Macédoine et d'Albanie ? La haine de deux races qui ne sont pas turques. Grecs et Bulgares commencent par se massacrer, puis tombent sur l'Ottoman avec l'ensemble régulier des apaches qui oublient leurs griefs pour se liguer contre le gardien de l'ordre public.

La situation en Macédoine exigerait une intervention. Soit. Mais une ingérence loyale, salutaire, au lieu des agissements continus d'envoyés autrichiens, serbes ou bulgares qui fomentent la révolte, excitent les esprits et labourent ces terres fécondes pour n'y semer que le chardon et l'ortie.

Les dépêches de Salonique, de Monastir, d'Uskub et de Stamboul ne dépassaient aucune des capitales, intéressées au démembrement de la Turquie européenne, sans y subir des triturations, des amputations et des greffes étrangères qui muaient ou amplifiaient les événements et préparaient les peuples à considérer, comme un devoir, la suprême croisade. Les informations ordinaires d'Orient sont tellement tronquées que les études de nos spécialistes mêmes s'entachent souvent d'erreur.

La situation macédonienne, qui émeut jusqu'aux armes Bulgares, Serbes, Hellènes et Monténégrins, n'est pas aussi complexe qu'on le pense.

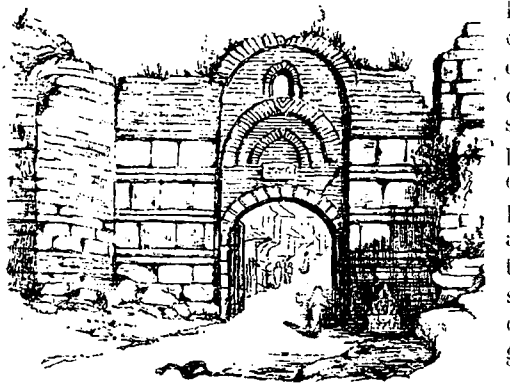
En voici le schéma coutumier :

Des villageois grecs et bulgares s'attaquent. Atrocités réciproques. Intervention turque. Les deux ennemis précédents tombent d'accord pour tendre un piège aux réguliers ottomans. Quand la corvée d'eau quitte le fortin, elle est massacrée en embuscade. L'autorité envoie des troupes. Représailles. La masse populaire se lève, appelle l'Europe, encourage la désertion des chrétiens enrôlés, jette des bombes, fait sauter quelques fonctionnaires, réclame l'amnistie et des réformes : écoles, routes, voies ferrées. Assourdie par le concert diplomatique, la Turquie pardonne, fait amende honorable pour les sentences de la cour martiale, expédie ingénieurs et géomètres pour les routes et les chemins de fer. Au bout d'une quinzaine, la moitié ont succombé à des coups de feu isolés. Pour-

quoi ? Parce que ces peuples, au fond, veulent tout autre chose que les réformes réclamées.

Et ceci se répète un mois plus tard, telles ces scies où le même couplet recommence à l'infini. Heureusement, quatre pays, par seule humanité, sans arrière-pensée de conquête — oh ! non ! — se sont levés pour défendre les chrétiens de Turquie.

Une version plus voilée mais plus exacte nous débarque de Sofia et de Belgrade. La haine du Croissant ressuscite dans les âmes serbes et bulgares les grandes tentatives, les rêves de conquête d'il y a cinq ou six siècles. Elles se souviennent du plus grand passé et de ce que leurs pays endurèrent autrefois. C'est très beau, mais si l'exemple en devenait contagieux !



Une descente inopinée en Angleterre ne serait-elle pas à redouter demain pour venger l'occupation de la guerre de cent ans ?... Belges, la revanche de la domination espagnole vous est désormais permise et les Canaries sont à mi-chemin de votre Congo !...

Qui sait ? Lorsque les Turcs auront subi leur juste châtiment, peut-être les quatre porte-épée du monde civilisé tourneront-ils leurs yeux apitoyés vers les juifs de Russie.

Car l'altruisme est héroïque au point d'oublier ses propres maux. Nous voulons punir l'anarchie où vous laissez vos provinces, dit la déclaration de guerre hellène. Mais qui, sous le rapport des voies de communication et de la sécurité est restée la plus en arrière ? La Turquie ou la Grèce ?

***

A part les doux Arméniens, les chrétiens de l'empire ottoman ne furent pas tant à plaindre. L'écrasante majorité en est orthodoxe, soit grecque, soit bulgare. Ceux-ci

se sont séparés de l'Eglise mère et obéissent à l'Exarque de Constantinople. Outre l'antipathie des races ce schisme est pour les Hellènes une source de rancunes profondes qui prouvent combien sont factices les liens d'alliance actuels. Les orthodoxes grecs de l'empire jouissent d'une situation bien plus libre qu'Alsaciens ou Polonais; ils ont gardé leur langue, leur autonomie, leur juridiction propre; ils restent soumis au Patriarche œcuménique de Constantinople qui tient en mains le sceptre religieux de l'Orient.

Mais le Patriarcat n'est pas un Vatican, et ceci est précieux pour juger le sort des chrétiens en Turquie d'Europe : c'est un ministère, un véritable Etat séparé, dans l'Etat turc; il a son conseil mixte, ses départements, ses tribunaux, conclut les ventes, prononce les divorces, connaît des litiges civils. Et je ne trouve pas si misérable le lot de gens traités de la sorte.

Ils ont perdu quelques privilèges, il est vrai, sous les Jeunes Turcs, auxquels il est de mode en ce moment de lancer les plus lourds pavés possibles.

Le service militaire chrétien destiné à défendre l'Islam ne pouvait être populaire; certaines prérogatives enlevées eurent aussi leur néfaste répercussion.

C'est par inexpérience, surtout, qu'ont péché les Jeunes Turcs et la soif d'égalisation les égara souvent. Ne les condamnons cependant pas sans appel.

Dans une récente conférence à la Société de Géographie, je comparais la situation de la Jeune Turquie à celle de la France entourée d'ennemis, au lendemain de 1789; les Jeunes Turcs, disais-je, sont dans la tourmente comme le furent, à la Révolution française, les diverses factions qui s'arrachèrent le pouvoir.

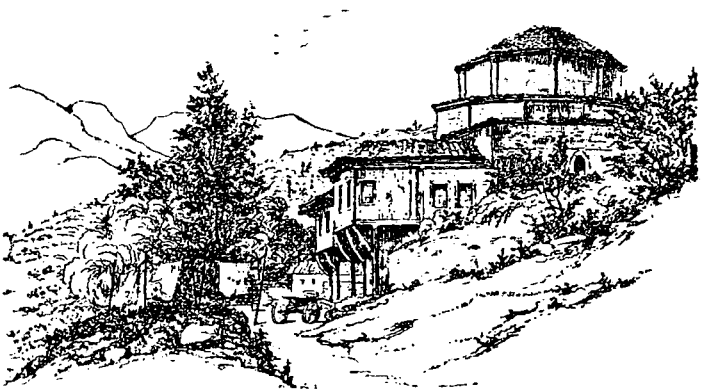
Deux jours après cette conférence, j'eus le plaisir de voir corroborer cette appréciation en un article de M. Edouard Herriot, le distingué maire de Lyon et sénateur du Rhône qui étudia, il y a quelque temps, avec tant d'amitié admirative, notre pléiade littéraire belge, nos Verhaeren, Lemonnier, Eeckhoud, André, Gilkin et tant d'autres.

. . . . . .

J'ai étudié la Turquie, j'ai pu pénétrer le cœur loyal et brave de l'Ottoman, je reviens de Constantinople en y

laissant des amis. Qui a vu l'Orient en reste à jamais épris et l'âme s'attriste à penser qu'un jour le partage définitif pourrait remplacer les rudes soldats au fez brun par les cosaques du Tsar. L'Orient, c'est la poésie; la vision des minarets dans le ciel de lune; le chant du muezzin qui s'étend sur le silence; le caïcdji dont la rame effleure l'eau miroitante; le mystère, si trompeur, mais si doux, qui nous écarte encore un peu des brutales réalités de notre progrès froid, sec et prosaïque.

EDOUARD DE KEYSER.



A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Veau d'Or.

Pour un chroniqueur chargé de commenter les incidents de la quinzaine, l'Affaire Wilmart est une aubaine inespérée. C'est le sujet idéal qui s'impose despotiquement à ses méditations et qu'il lui serait d'ailleurs impossible de négliger — le voulût-il — sous peine d'encourir le reproche d'une totale incompréhension des exigences de l'actualité. Tout l'incite, au surplus, à tirer parti de cette bonne fortune; l'ampleur vaste de la matière, les considérations à perte de vue qu'elle fait naître, l'intérêt général qu'elle excite. Mais à peine installé devant sa feuille de papier blanc, il s'aperçoit que depuis la découverte de ces colossales escroqueries, tout a été dit et répété. On a raconté tout au long ce roman à la Balzac, les prouesses du jeune Nestor, quand, à 18 ans, il dilapida en quelques semaines la fortune de trois orphelins en tutelle, sa dextérité d'escamoteur testamentaire de feu Jacques Van den Kerkhove, l'oncle de Mme Joniaux, son rôle dans l'affaire des aciéries de Terneuzen, sa façon de présider à la schague, certaines assemblées d'actionnaires, sa géniale invention de la mise en report de fausses obligations. On nous l'a dépeint jovial, bon garçon, mal élevé, mal embouché, prodigue ou pingre selon les cas, grand buveur et gros mangeur, viveur, noceur et paillard. On nous l'a montré à table avec ses familiers, ses rabatteurs, ses jockeys et ses maîtresses, dans les bars et sur le turf, dans les coulisses et les salles de rédaction, dans ses rapports avec ses ouvriers, ses employés, ses invités et ses victimes. On a cité ses facéties grossières et ses propos salés. On a rappelé Langrand-Dumonceau et le chanoine Bernard — devenu le secrétaire de Wilmart — 't Kint et Lolo, le banquier Philippart, Galley, Mme Humbert. On a évoqué les Vautrin et les Isidore Lechat. On a épilogué sur les boursiers, les financiers, les tripoteurs d'affaires, les

gogos et les poires. On s'est émerveillé de voir extraire quarante millions d'un tas de papiers sans valeur, on s'est étonné plus encore de l'inaltérable confiance qui a permis le succès de cette paradoxale entreprise. On a très doctement tiré la morale de l'histoire. On a dit... que n'a-t-on pas dit ? Et que pourrait-on dire encore ? Du reste, tout passe, tout lasse si vite en ces temps de fiévreuse agitation quotidienne ! L'oubli accomplit si prestement son œuvre qu'au moment où on lira ces lignes, le scandale provoqué par la sensationnelle révélation des manœuvres frauduleuses de Nestor Wilmart sera peut-être reculé au second plan des préoccupations publiques.

Et cependant, il importe de revenir sur cette invraisemblable exploitation de la confiance et de la crédulité des gens naïfs, cette insistance dût-elle se dépenser en pure perte ; car c'est un devoir de salubrité morale de cimenter le plus fortement possible dans les esprits le souvenir de semblables escroqueries.

C'est, j'en conviens, faire preuve d'une attendrissante naïveté que de s'imaginer que les exhortations les plus émouvantes, les démonstrations les plus convaincantes, les témoignages les plus probants empêcheront jamais les faibles d'être battus par les forts, les honnêtes gens de se faire rouler par les fripons.

Aussi bien, la partie est vraiment par trop inégale. D'un côté, vous avez les petits rentiers, les employés aux modestes économies, les petits actionnaires, les ouvriers désireux de trouver pour le contenu de leur tirelire un placement plus avantageux que la Caisse d'épargne, tous gens manquant d'expérience et tout disposés à croire en l'habileté professionnelle du financier enrichi et considéré. De l'autre, un parvenu qui en impose par son faste et sa splendeur, ses châteaux et ses hôtels, ses limousines et ses pur-sang, ses chasses princières et ses grosses entreprises ; qui conquiert par sa bonhomie et ses airs de grand seigneur, par son train de vie et ses générosités ; dont le nom figure dans tous les conseils d'administration et dont les capitaux sont engagés dans toutes les grandes affaires ; qui a le verbe haut, l'allure conquérante, le geste dominateur ; devant lequel tout plie ou s'incline, et pour qui le succès semble un très fidèle serviteur ; un de ces hommes qui ressemblent à ces généraux qu'affectionnait Napoléon parce que le destin les avait doués de plus de

chance encore que de mérites. Comment se pourrait-il qu'on ne cédât pas devant leur indiscutable souveraineté ? On se laisse prendre à la piperie des mots, à l'éclat aveuglant de leur luxe tapageur. On suit leur sillage pour profiter de leur veine. Pourquoi s'attarderait-on à écouter les conseils de la sagesse et de la prudence, pourquoi se laisserait-on dominer par la crainte et les appréhensions ? N'a-t-on pas, au contraire, pour galvaniser ses espoirs, l'exemple de tel ou tel qui se sont enrichis en se confiant au génial homme d'affaires ? D'ailleurs, qui ne risque rien n'a rien, et ne risque-t-on point, avec lui, dans les conditions les plus rassurantes ?

Puis, un beau jour, la catastrophe survient, qui ne laisse que ruines et lamentations. Ah ! si c'était à refaire ! Et que ceux que le hasard n'a jamais mis à même de recevoir les avances de ce financier véreux, qui, la veille encore, regrettaient peut-être de n'être pas admis à la curée, prennent des allures de philosophes pour s'exclamer : « Moi, je m'en doutais. Je l'avais bien prédit ! »

Ce qui ne les empêche pas, un jour ou l'autre, de se laisser gruger à leur tour par un aigrefin de grande envergure qui pour les dépouiller aura trouvé quelque truc nouveau.

* * *

Car si terrible que soit l'éloquence de certains exemples, c'est un fait curieux à noter qu'ils sont rarement féconds. Autant en emporte le vent. C'est à croire que l'expérience n'est qu'un vain mot, et qu'un dieu malin nous incite, malgré toutes les leçons de la vie, à retomber dans les mêmes erreurs, à garder la même ingénuité et les mêmes illusions.

Cela tient à ce que, chez la plupart, la violence des désirs, l'ardeur des espérances entravent le libre fonctionnement de la logique, de la raison et du bon sens. La vision exacte des choses est obnubilée par l'aveuglant éclat de l'or que l'on convoite.

Le Veau d'Or est toujours debout, et les pires débâcles ne parviennent pas à dessiller les yeux de ses adorateurs. La tourmente passée, l'émoi apaisé, ils se reprennent à encenser la puissance de l'idole, que rien ne peut déboulonner.

Comment en serait-il autrement en un temps où le

milliardaire est le roi du jour ? Certes, les renseignements qu'on nous a fournis sur la vie des Rockefeller, des Vanderbilt, des Carnegie, des Pierpont Morgan ne nous poussent guère à envier l'existence de ces pauvres diables, esclaves d'un labeur forcené, martyrs volontaires d'une soif de dollars que rien n'apaise, conquérants insatiables pour qui le milliard n'est qu'une étape sur la route du second milliard, et chez qui l'habitude des richesses et la satisfaction des désirs ont tué depuis longtemps toute vraie jouissance de la fortune. Mais allez donc faire croire au public que le milliardaire est plus digne de pitié que d'envie et que, suivant la vieille formule démodée, le bonheur n'habite pas sous les lambris dorés. Il vous répondra que ce qui est vrai pour le milliardaire, l'est beaucoup moins pour le millionnaire, et ne l'est plus pour celui qui a vingt-cinq mille francs de rente; qu'il n'aspire pas à détrôner Rockefeller, mais à conquérir une aisance qui lui permette de goûter plus largement aux joies de ce monde. Il vous dira que l'or est le magicien moderne, que l'or et la grandeur peuvent parfaitement nous rendre heureux, n'en déplaise au moraliste, et que si l'or, ou tout au moins l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue dans une large mesure. Et comme il n'y a pas moyen de devenir riche en amassant d'honnêtes économies, il faut bien recourir à la spéculation et faire des affaires avec ceux qui les brassent.

Ce sont là des arguments courants, contre lesquels les objections sont d'autant plus vaines qu'ils contiennent une parcelle de vérité. D'autre part, comment parvenir à dissuader le plus grand nombre, quand les exemples sont là, de gens sans le sou, et souvent sans instruction et sans éducation, qui ont réussi à échafauder en quelques années une fortune mirobolante. Pourquoi ne réussirait-on pas comme eux ? Et les plus modestes se contentent de penser : Pourquoi ne pas essayer de réussir par eux et avec eux ?

Et c'est ainsi que nous avons le spectacle de millionnaires parvenus, crevant d'orgueil ou de vanité, entourés de toute une cour d'adulateurs et de parasites qui, comme les clients des anciens Romains, leur font une suite obséquieuse et vile. Prompts aux louanges hyperboliques, patients aux rebuffades, dociles aux ordres impérieux, ils subissent les avanies et les caprices du maître, comme

certains familiers de Wilmart, pourvu qu'ils mangent à sa table, boivent son bourgogne, fument ses havanes, l'accompagnent à l'œil dans ses déplacements, bénéficient de ses largesses et trouvent la récompense de leur serviabilité dans l'octroi d'une place de commissaire ou d'administrateur ou dans la cession avantageuse d'une liasse de titres productifs.

Il va de soi qu'au premier indice de déconfiture, de faillite ou de poursuite judiciaire, ces séides s'empressent de dénigrer l'idole, de signaler avec indignation ses procédés malhonnêtes et ses combinaisons louches et de le charger avec une férocité qui le rend presque sympathique.

Au surplus, parmi les familiers du grand homme, ce sont là les moins intéressants. Il en est d'autres qui ne rampent pas à plat ventre devant le dieu parce qu'ils ont un nom, une situation, un certain degré de fortune, mais qui recherchent sa compagnie par dévotion pour le succès. Ils rendent volontiers hommage à ses mérites, vantant son flair et son habileté et lui accordent une amitié qui lui est d'autant plus précieuse qu'à cause d'elle, il gagne en considération. Ceux-là ne sont point ses domestiques et ses valets, mais très fréquemment des collaborateurs dont il tire adroitement parti, quitte à rémunérer, s'il le faut, leurs services avec une générosité princière.

Ces gens-là sont les plus coupables, car ils n'ont l'excuse ni de la nécessité, ni de l'avilissement moral. En consacrant par leur attitude le prestige du succès, d'où qu'il vienne, en affichant leurs relations avec l'homme du jour, en s'enorgueillissant de ses poignées de main, ils lui confèrent un brevet d'honorabilité que sans eux il eut vainement sollicité, et légitiment aux yeux de la masse l'accaparement illégal ou immoral des millions acquis.

A quoi bon persister dans une réprobation intransigeante quand on voit le forban friseur du Code, l'heureux tripatouilleur d'affaires jouir de relations haut cotées et bénéficier d'un simulacre d'estime qui trompe les plus honnêtes gens ? Pourquoi se cantonner dans une abstention dont l'héroïsme est d'ailleurs incompris de la plupart, et continuer — par un instinctif sentiment d'honneur et de propreté morale — à garder une réserve dont nul ne vous sait gré, que l'on considère comme ostentatoire, et qui ne vous est d'aucun profit. Au surplus, personne, ou

peu s'en faut, n'hésite devant ces compromissions avantageuses. Pourquoi ne ferait-on pas de même ?

Et voilà une première conséquence de ces amitiés si inconsidérément vouées aux millionnaires véreux.

Il en est une autre, toute aussi grave. Elles donnent à ces parvenus sans scrupule une force nouvelle, une confiance plus grande en leur étoile, une conviction plus profonde de la toute-puissance de l'or. Elles les rehaussent dans leur propre estime en leur persuadant qu'ils sont aussi honnêtes que ceux qui les adulent, et qu'en somme ils ont parfaitement raison d'englober tout le monde dans le même mépris.

Ils sont plus convaincus que jamais qu'il n'y a dans la vie que dupeurs et dupés, fripons habiles et fripons maladroits, utilisent l'amitié à des manœuvres malpropres et trahissent, le cas échéant, leurs amis eux-mêmes, s'ils trouvent profit à consommer leur ruine.

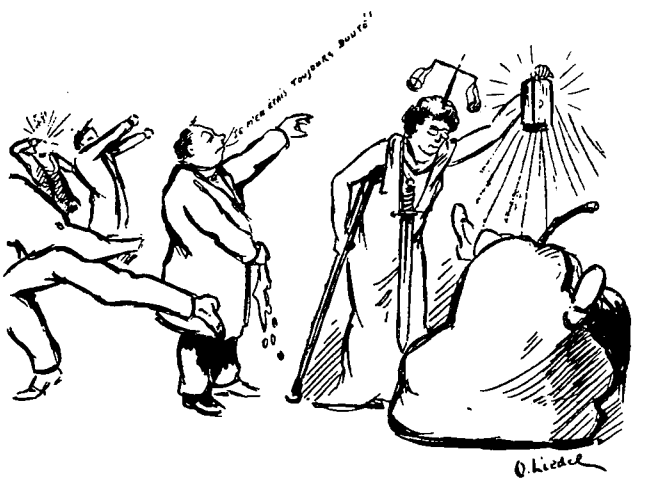
Telle fut, évidemment, la mentalité de Wilmart.

Qu'il ait pu mener pendant quinze ou vingt ans cette vie de dissimulation et d'effusions hypocrites, accueillir avec une bonhomie joviale ceux qu'il se préparait à dépouiller, leur serrer cordialement la main, les inviter à ses réceptions fastueuses, les emmener dans ses randonnées en auto, la plaisanterie aux lèvres, tout en combinant leur perte, c'est là un problème dont les psychologues se complairont sans doute à analyser les données complexes, mais qui paraîtra peut-être moins énigmatique si l'on admet que certains hommes, comme telles bêtes de proie, sont astucieux et faux naturellement, et non par calcul.

AUGUSTE VIERSET.

UNE SALE AFFAIRE!

Avant.



Après.

Dessins de OSCAR LIEDEL.

LES PEUPLES ET LA VIE

Peuples Balkaniques.

Il faut bien parler d'eux puisqu'ils viennent de déchaîner la guerre et que pendant des semaines, pendant des mois peut-être, leurs actes vont provoquer l'admiration ou la terreur du monde. Les Bulgares, les Serbes, les Grecs et les Monténégrins ont repris la croisade contre les Turcs, leur ennemi héréditaire, et à l'heure où nous évrivons ces lignes les journaux annoncent que les troupes bulgares s'avancent vers Andrinople, c'est-à-dire vers Constantinople.

Les Bulgares marchant sur Constantinople ! L'histoire se renouvelle; on se reporte aux temps lointains où leurs ancêtres harcelaient sans cesse la capitale de l'Empire d'Orient, passant toutes les années le Danube pour enlever des captifs et du butin, « ce qui faisait, nous dit un historien, que le grand Justinien regardait comme un jour de victoire celui où il les décidait à se retirer avec leurs proies. » Puis ce sont ces mêmes Grecs, jadis victimes, qui appellent les Bulgares à leur secours contre les croisés maîtres de Constantinople et Baudouin de Flandre mis à mort par les barbares. Et passant à un autre des peuples balkaniques qui se lèvent contre l'empire ottoman, ce sont les Serbes battus en même temps que les Bulgares et les Serbes par les troupes musulmanes à Kossovo. Le souvenir de la grande bataille qui asservit au joug musulman les peuples slaves établis dans la presqu'île balkanique est vieux de six siècles, et rien n'a pu en atténuer le deuil et l'épouvante. Kossovo, c'est pour ces peuples la trahison de la victoire, le commencement d'un long esclavage dont ils tentent en ce moment de délivrer leurs frères de Thrace et de Macédoine. Kossovo, c'est une tache de sang pas encore effacée, une honte pas encore lavée, un jour, une date, que suivirent des siècles d'épouvante.

Ceux qui ont visité l'exposition universelle des Beaux Arts à Rome, en 1911, auront remarqué dans les jardins, à quelque distance de la Hongrie, un petit pavillon isolé, c'était celui de la Serbie, une petite nation que l'on ne supposait pas encore éveillée à la vie artistique. Nul nom

de peintre, de sculpteur ou d'architecte n'était venu de ce pays jusqu'à nous. Ivan Mestrovic était inconnu la veille. Il se révélait tout à coup, non pas, disons-le de suite, comme un artiste maître de son inspiration et de sa forme, mais comme une imagination étrange, mystique, fougueuse, un statuaire qui s'imposait par la puissance d'une pensée concentrée, mal exprimée, mais douée de mystérieuses énergies. On entrait dans ce pavillon ainsi que dans un sanctuaire, et de fait, c'était un temple, le temple aux morts de Kossovo, aux vaincus de la grande bataille. Il y avait là des cariatides aux formes rudes, aux visages énigmatiques, qui semblaient poursuivre un songe mal défini encore. Songe ou cauchemar? Qui aurait pu le dire ? Il y avait des Sphinx, aux larges ailes étendues, aux yeux hagards, à la bouche close se refusant de prononcer déjà la parole d'espoir et gardant dans les traits sybilliens de leur physionomie le secret des destinées futures du peuple serbe. On eut dit qu'une atmosphère de souffrance planait sur ces pâles figures de pierre, l'air vicié d'un long esclavage. La mort, le sommeil plutôt s'étendait sur ces femmes aux expressions immobiles, l'attente qui précède les brusques et définitifs réveils.

Si M. Ivan Mestrovic eût été un artiste de génie, il aurait traduit d'une manière claire et précise ces sentiments que le visiteur ne pouvait que pressentir, mais du moins son talent, la flamme d'enthousiasme, la sincérité de sa pensée communiquait au passant une suggestion profonde. A travers une réalisation chaotique on devinait une pensée de douleur et d'espoir. Demain, on nous dira peut-être que l'armée serbe, en marche sur Uskub, s'est arrêtée devant Kossovo et que les soldats du XX^e^ siècle se sont agenouillés sur la tombe des martyrs d'autrefois.

Pour se faire une claire idée de l'ardeur de la lutte qui s'est engagée, et des sentiments qui animent les peuples mêlés à cette tourmente, il faut relire quelques-unes des « guzlas » populaires depuis des siècles chez les nations balkaniques. On y voit de quelle ardeur s'alimente leur haine héréditaire. Nous traduisons ici une de ces guzlas empruntée au *Slawische Volksforschungen*, d'un folkloriste viennois, le docteur Friedrich Krauss (Leipzig, 1908, W. Heims.) Elle porte le nom des *Frères de lait*. Du haut d'une tour les Slaves de la ville de Zara, soumis aux

Musulmans, aperçoivent le chef ottoman Moslim Beg, armé de pied en cap.

« Regardez donc le Turc, dit le ban de Zara, regardez donc ce Turc qui est entré dans notre ville de Zara ! Que fait cet homme dans notre ville ? Quel secret cherche-t-il à découvrir dans notre forteresse ? Ne contemple-t-il que le château et la grand'place? Ses yeux ne se tournent pas du côté où la porte est ouverte. Il regarde les bastions et les canons, comme s'il voulait cerner la forteresse !

» N'y a-t-il donc pas une mère qui mit au monde un champion assez hardi pour descendre sur la place, pour défier ce Turc, pour lui couper les mains et pour lui faire jaillir les yeux hors de la tête, afin qu'il erre, aveugle sur la place ?

» Les assistants se taisent et tournent les yeux vers la terre; seul le page Secula tient ses regards levés, et il dit à son oncle : « O père de ma mère, o ban de Zara, pourquoi demandes-tu un champion à l'étranger lorsque tu as ton neveu à tes pieds ? C'est lui qui descendra sur la place, coupera les mains du Turc et lui fera jaillir les deux yeux hors de la tête, afin qu'il erre, aveugle sur le marché.

» Il dit, et se précipite, l'épée nue sous son dolman vers Moslim Beg qui se tient sur la place.

» Que cherches-tu, ô Turc, dans notre ville de Zara ? Quel secret cherches-tu à découvrir chez nous ? Oui, tu regardes les bastions et les canons ? Allons, étends ta main droite afin que je la tranche d'un coup d'épée. »

Mais Moslim Beg se rit de ce jeune adversaire. Il tire son cimeterre et fend en deux parties le page audacieux; alors les Slaves descendent en multitude des hauteurs et massacrent l'ottoman détesté.

Ce sont là les chants anciens que la tradition a transmis de bouche en bouche; mais il en est de plus récents qui, dans les circonstances présentes, prennent une singulière signification.

Le roi actuel de Monténégro qui n'a pas craint malgré ses soixante et onze ans d'entreprendre une nouvelle campagne contre les Turcs — la cinquième de sa longue carrière — est un poète de talent.

Il écrivit, il y a quelque trente ans, un drame en trois actes *Balkanika Carica* (l'Impératrice des Balkans) dont l'action se déroule au XV[e] siècle pendant les guerres

contre les Turcs. Dans une des principales scènes, l'Impératrice des Balkans, pénétrée d'un délire prophétique, s'écrie : « Je crois à l'avenir des Balkans, comme aux symboles sacrés de l'église. J'ai l'espérance profonde que ma patrie se relèvera de la poussière, grande et toute-puissante, car notre patrie a fait aimer aux Serbes tout ce qui est digne et saint. »

L'alliance balkanique devenue depuis quelques jours un fait accompli est prédite par un des personnages :

Ivan Bey. — Oh ! si les Bulgares, les Serbes et les Croates voulaient se tendre une main fraternelle, s'ils appréciaient aussi la sagesse du peuple grec ! Mais, courbés sous le joug de la servitude, ils expient durement leurs fautes.

Stenko. — Et les Allemands et les Hongrois ne nous prêteraient-ils pas leur aide si c'était nécessaire ?

Ivan Bey. — Ecoute mon conseil, ne te fies qu'à toi-même. Ne recherches pas une pitié étrangère. Tire ton épée du fourreau et défends-toi; sans sanglant sacrifice il n'y a pas de liberté !

Le roi poète a tiré l'épée, et nous savons qu'il n'a pas demandé l'aide d'une pitié étrangère. Sur les champs de bataille de Touzi et de Berana, il préside au sanglant sacrifice.

* * *

Constructeurs de Villes.

L'Allemagne, toujours avide de nouveautés, étudie avec soin le problème de la construction des villes. Celles-ci ont vu leur population s'augmenter sans cesse. Il a fallu créer dans toutes les cités allemandes des quartiers nouveaux et en abattre d'autres qui n'étaient plus adaptés aux nécessités d'une activité débordante. Et tout naturellement la question esthétique s'est posée. Quelle sera la ville de l'avenir ? Quels enseignements les architectes des jeunes générations doivent-ils demander au passé ? La réponse est délicate. Il faut se garder d'adopter à notre époque des idées anciennes qui ne sont point conformes à nos besoins et à nos aspirations. Le docteur Brinckmann, de Carlsruhe, vient d'exprimer à ce sujet quelques idées intéressantes dans un des derniers numéros de la *Gazette de Francfort* (*Alte und Neue Stadtbaukunst*).

Voici ce qu'en substance nous dit M. Brinckmann : Nous devons connaître les vieux styles pour en former de nouveaux et nous devons aussi nous prémunir contre le danger de prendre le passé pour l'exemple du présent. Les jeunes générations aspirent à des créations nouvelles; il faut les satisfaire. Assurément on ne pouvait mieux dire. Les idées de l'architecte bâtisseur de villes seront éclectiques. Il saura, par exemple, que la construction des maisons ouvrières, en longue ligne serrée et uniforme, date du XVI[e] siècle et qu'on peut encore en retrouver des traces à Ulm et à Augsbourg. Il se souviendra ensuite que la ligne régulière des façades et les constructions en bloc se retrouvent dans les villes construites au XVIII[e] siècle. Et, après avoir parlé du passé, il pose, pour l'avenir, ce principe, l'art de la construction des villes se résume en cette formule : trouver un rapport entre la forme plastique du bâtiment et l'espace, rues ou places, qui l'entoure.

Certes, le principe exposé par M. Brinckmann est excellent et personne ne songera à l'attaquer. La juste proportion entre les monuments et les espaces qui les entourent doit guider les ingénieurs et les architectes dans la construction des villes modernes. Le moyen-âge ne connut pas ce principe ; il n'était pas utile peut-être qu'il l'appliquât. Les cathédrales s'élevaient entre des rues étroites et sombres qui masquaient souvent une partie du monument. Mais l'idéal de nos ancêtres était tout différent du nôtre. Dans ces villes, où les maisons se pressaient les unes contre les autres, comme si elles cherchaient entre elles une protection, le temple s'élevait, pareil à un acte de foi, du sein même des habitations. Les places publiques avaient une destination utilitaire. Elles étaient ou le marché ou le forum. Il n'était pas nécessaire, il eût été nuisible peut-être qu'un rapport de dimensions existât entre cette place et les bâtiments qui la fermaient.

Aujourd'hui, la situation n'est plus la même. Nous avons, comme dirait M. Mithouard, le tourment de l'unité; cette unité et ce rapport peuvent et doivent exister entre l'espace et les constructions qui le bornent. Nos assemblées ne se tiennent plus en plein air, et nos marchés s'exilent de plus en plus de nos places publiques. Nos rues et nos avenues sont devenues les larges canaux par lesquels affluent les populations affairées, ce sang des

villes modernes. Elles doivent être baignées de plein air et de libre espace, et tout naturellement un rapport doit s'établir entre les bâtiments et ces avenues, au nom des principes les plus élémentaires de l'esthétique.

Ne serait-ce pas l'instant de parler à cette occasion de la systématisation des quartiers urbains ? Avez-vous remarqué la simplicité et la logique du plan des villes anciennes ? La raison de cette logique et de cette simplicité n'est pas bien difficile à trouver. Les cités du moyen-âge se sont formées comme des organismes. Le marché d'abord, cette première cellule, a formé la grand'place, le grand marché, comme disent les peuples germaniques. Tout autour de cet élément primitif devenu le cœur de la ville, des routes ont rayonné vers les campagnes, afin que les paysans d'alentour amenassent leurs produits en ce lieu de transactions communes. L'agglomération se développa donc en rayonnement. Les conditions de la vie moderne n'ont pas rendu nécessaire le maintien de ce mode de formation. Les villes modernes se sont agrandies sans ordre, sans l'observation d'un plan d'ensemble. Des quartiers, des cités nouvelles se sont greffés d'une manière parasitaire à côté pour ainsi dire du centre. Notre agglomération bruxelloise et bien d'autres grandes villes modernes nous donnent un exemplaire de ce manque d'unité et de rapport qui nuit autant à l'esthétique générale qu'aux nécessités pratiques du roulage et des communications. L'expansion de nos villes a perdu de sa belle ordonnance primitive. Le sang de ses nombreuses artères n'y afflue plus à leur cœur que par des voies détournées, et s'engorge.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

ROOSEVELT

La comédie-bouffe que les candidats à la présidence de la République des Etats-Unis d'Amérique jouent depuis quelques mois avec une figuration de partisans épileptiques et grotesques, vient d'avoir une fin de premier acte tout à fait inattendue.

La situation de M. Roosevelt ne m'avait pas l'air d'être très brillante. La lutte, très chaude, épuisait à la fois le souffle de ses amis et celui de ses ennemis. Les réunions publiques, malgré tout le tapage fait autour d'elles, ne réalisaient plus qu'un strict minimum. La fièvre du début se calmait. L'Europe elle-même paraissait se désintéresser de la grande farce américaine. Tous les yeux se détournaient et, anxieux, se fixaient désormais sur les mouvements des petits états balkaniques...

Alors, le metteur en scène du vaudeville *Roosevelt-Taft* et *Compagnie*, désespérant de voir la foule se passionner encore pour les cris, les gestes et les danses de ses pantins héroïques, imagina un grand coup de théâtre.

Peut-être fit-il rechercher dans un certain cercle policier très moderne du joyeux pays d'Amérique, un pauvre diable de serviteur, compromis dans quelque vilaine affaire ? Peut-être engagea-t-il comme vedette un vagabond dégénéré ? Ou peut-être enfin — soyons sérieux — le hasard et le destin créèrent-ils à eux seuls, le *deus ex machina* qui, brutalement, ramena l'attention sur l'assoiffé de gloire, de bruit et de bluff qu'est l'immortel chasseur Roosevelt.

Un jour ou un soir, un homme surgit sur le passage du candidat-président. L'homme brandissait un revolver et fit feu.

Le projectile atteignit son but. Mais, en homme avisé, M. Roosevelt avait prévu qu'il pourrait bien lui survenir un accident de ce genre. Son vêtement était très épais et très solide. Le discours qu'il allait lire armait la poche de son veston. Puis une vieille habitude de chasseur fit que le corps précieux du martyr était protégé d'une sorte de cuirasse spéciale. Le veston, les feuillets du discours,

l'enveloppe blindée furent percés, mais la peau du candidat ne révéla qu'un tout petit trou de balle, un tout petit trou de rien du tout.

Le malheureux meurtrier qui avait fait le coup et ce trou fut empoigné, secoué, bousculé, roulé dans une voiture et dirigé au galop sur une maison de santé.

On examine l'état mental de tous les assassins, et si vous ignorez pourquoi, voici : quand un homme essaye d'en tuer un autre, comme tout homme est un être nerveux et impressionnable, il est évident que l'assassin ne travaille pas sans une certaine émotion; par esprit d'humanité, il est tout indiqué que le devoir des honnêtes gens est de calmer cette émotion et de rendre au meurtrier le sang-froid que son acte extraordinaire peut lui avoir fait perdre.

Le malheureux ennemi de M. Roosevelt fut donc conduit à l'une des infirmeries les plus rapprochées. Quant à son heureuse victime, n'obéissant qu'à son héroïsme et à son devoir, elle entra, un peu pâle, dans la salle des conférences.

Ah ! ce sont de ces effets qui ne ratent jamais. Tout drame qui se respecte compte deux ou trois tableaux de ce genre. On attend le héros. Il ne vient pas. Qu'est-il arrivé ? Arrivera... n'arrivera pas... Et soudain, la porte s'ouvre. Le héros entre.

Comme M. Roosevelt, il est pâle, chancelant, mais se tient encore debout. Il avance de deux ou trois pas, avec

noblesse. La foule retient son souffle. Le héros soupire et, dans un suprême effort, ouvre son veston et découvre l'affreuse blessure que le traître vient de lui faire... Et le héros se tait: il souffre. La foule hurle, tempête, vocifère et applaudit. Le héros continue à ne rien dire : il jouit de son triomphe.

Je n'invente rien. J'ai vu jouer cette scène des centaines de fois, et j'ai lu dans les journaux que la tragi-comédie burlesque d'Amérique se déroula de cette façon : on avait même songé à convoquer un opérateur de cinématographe qui, dès le coup de feu, s'empressa de photographier les péripéties de la scène, les émotions du public et la physionomie de M. Roosevelt et de son trou de balle.

Après le premier instant de triomphe, l'ex- et le peut-être futur président réclama le silence. Il brandit les feuillets de son discours : le projectile y avait dessiné une succession d'œillets béants; un peu de sang avait taché les papiers. La foule fut émue. M. Roosevelt parla peu, mais parla bien : il aurait pu dire des choses sans queue ni tête; le public aurait compris néanmoins, et le succès de l'orateur aurait été complet...

Quelques jours ont passé depuis cette chute sensationnelle du rideau, sur le premier acte de la campagne présidentielle. L'autre jour, M. Roosevelt a été conduit de l'hôpital au chemin de fer. La veille, son meurtrier avait été, sous la garde de deux gendarmes, transféré dans une maison de santé plus importante. M. Roosevelt, pour traverser la ville, fut entouré de trente agents de police, sérieusement armés et prêts à toutes les éventualités...

Il y a entr'acte maintenant. Les autres candidats à la présidence, tous les candidats sans trou de balle hésitent. Les uns songent à abandonner la lutte. Les autres, dit-on, vont mettre des annonces dans le *Soir :* « On demande un brave homme désireux de passer quelques mois dans maison de santé d'Amérique. Condition requise : savoir tirer un coup de revolver à bout portant, sans trop endommager la cible. S'adresser pour engagement... etc. »

Car, nous avons peut-être tort. M. Roosevelt nous a habitués à tant de fantaisies, à tant de loufoqueries orgueilleuses et prétentieuses; nous lui connaissons un tel sens de la réclame et du bluff... que nous avons peine à prendre tout à fait au sérieux l'incident dont vient, si à propos, de bénéficier sa popularité. Certes, il est regret-

table que le bel homme armé de pied en cap et qui fut l'une des attractions de notre grande exposition dernière, ait été blessé. Nous réprouvons toutes les voies de fait; les gens qui tirent sur d'autres ne devraient, à nos yeux, jamais plus revoir le soleil de la liberté. Il est très possible que l'attitude de M. Roosevelt, en l'occurrence, fut tout à fait noble, digne et héroïque, mais, que voulez-vous... Nous sommes sceptiques.

Et voilà pourtant que je regrette ce que je viens d'écrire. Car, au fond, si M. Roosevelt avait été tué ? Je n'aurais pu me permettre de douter. Or, le bonheur a voulu qu'il n'en soit pas ainsi. M. Roosevelt ne sera pas longtemps alité : il guérira vite et bien. Eh ! mon Dieu, valait-il pas mieux parler de lui, même avec cette légère ironie, que de massacrer ici des Bulgares, des Serbes, des Grecs ou des Turcs. Le théâtre politico-américain où les morts se portent bien, m'autorise encore à sourire, tandis que le théâtre de la guerre : brrr ! Quelle boucherie !

* * *

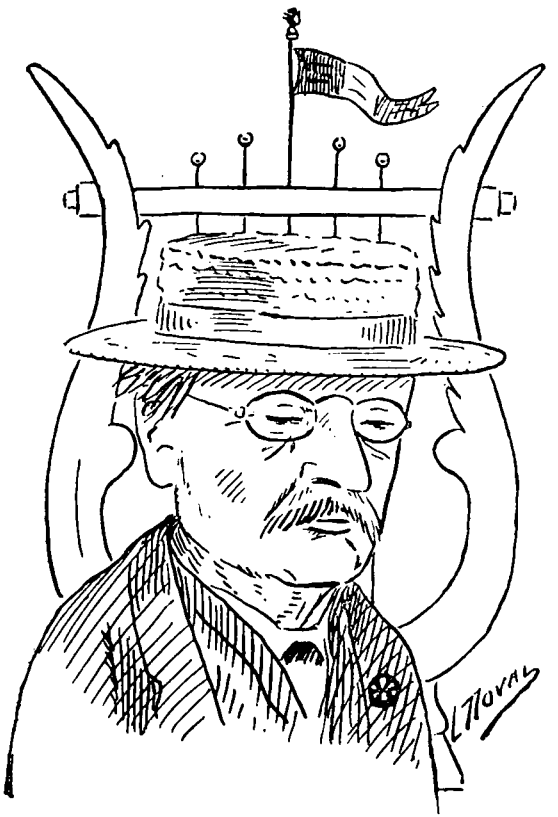
Jef CASTELEYN

On a dit que j'étais le sculpteur des masques de la Belgique. On peut, comme moi-même, préférer *le Sculpteur de Masques* de Fernand Crommelynck : je n'y vois qu'une sage amitié pour la beauté artistique. Mais, si l'on a écrit que j'avais parlé de tous les écrivains nationaux, on a fortement exagéré. J'ai commis des injustices. Il est juste que j'en répare une.

Jef Casteleyn est à l'hôpital. Le fameux barde d'Eecloo est âgé de quatre-vingt-six ans. Sa famille l'a fait entrer comme pensionnaire payant à l'hôpital civil de Gand : il y finira ses jours, à moins qu'une fois encore, il n'agisse comme lors d'un précédent séjour dans un hospice, et ne préfère la liberté et sa fantaisie un peu vagabonde.

Jef Casteleyn eut son heure de célébrité. Tous les vieux Bruxellois se souviennent de lui. Son art, vraiment populaire, lui avait permis de réaliser en des formules naïves et ingénues la véritable fusion des éléments français et flamands de Belgique. Jef Casteleyn avait l'âme vraiment belge. On m'assure même, et je tiens la nouvelle de source très autorisée, que notre poète, apprenant la création du « théâtre belge », aurait déposé entre les mains du secré-

taire du comité de lecture de ce nouvel organisme, quarante manuscrits de pièces en un acte, plus une tragédie en cinq actes et trente-huit tableaux. La tragédie se conçoit, s'excuse et ne sera probablement pas acceptée, car les frais de décors en seraient trop ruineux... Mais les pièces en un acte ! Quarante ! Elles sont quarante comme les voleurs d'Ali-Baba. Et voyez combien Jef Casteleyn est adroit. Tout comme Roosevelt, il va percer le cœur de ses lecteurs d'une indulgente émotion: il entre à l'hôpital.



Ceci même, et remarquez combien ces jeux subtils d'invention me sont aisés, me suggère une idée. Comme il est des gens, et même des écrivains, qui doutent du succès des pièces belges, j'ai l'intention de proposer au comité de lecture, une mesure propre à assurer désormais le plein triomphe de notre théâtre.

On doit jouer quelques grandes comédies. Le soir de la première belge, M. Edmond Picard, président du comité de lecture du théâtre national, rendra solennellement son âme belge. La seconde pièce sera mise sous la protection de M. Arthur de Rudder qui, en sa qualité de représentant du Syndicat des Auteurs dramatiques, s'empoison-

nera en avalant tout le venin que distillent les membres de cette société. Et, successivement, chaque soir de premières belges, MM. Daxhelet, Ansel, Grégoire Le Roy et d'Outrepont, pour émouvoir la foule, feront hara-kiri ; au reste, s'ils ne s'y décident pas, les auteurs, ceux qui seront mécontents de ne pas être représentés, se chargeront de les exécuter... Les affiches pourraient annoncer :

« *Ce soir, première d'une des quarante pièces de M. Jef Casteleyn, qui est à l'hôpital. Au lever du rideau, mort tragique d'un des membres de la Commission de lecture.* »

Il y aurait salle comble, et, comme à Paris, ma chère, la police pourrait bien interdire les représentations.

(Il n'y a que huit millions de Belges... Si chaque pièce coûtait un homme..., en moins de dix ans, il n'y aurait plus de Belges du tout : c'est le défaut de ma combinaison; pourtant on peut toujours essayer.)

Mais, je viens de me rappeler que je parle de Jef Casteleyn. Ma digression était utile. J'ai beau avoir confiance dans le succès du théâtre national. J'ai voulu indiquer un moyen de rassurer ceux qui en doutent.

Jef Castelyn est à l'hôpital. Je connais trop peu ses œuvres pour les analyser convenablement. J'ai fait un article qui lui est consacré. J'ai peu ou prou parlé de lui. Je n'ai fait là que ce que font tant de critiques contemporains. Je m'en excuse. A l'accoutumée, je ne parle des livres qu'après les avoir lus. Je suis un phénomène. Mais, à propos de Jef Casteleyn... tout le monde dira mieux que moi ce qu'il y aurait eu à écrire.

Jef Casteleyn est à l'hôpital.

MAURICE GAUCHEZ.

(Dessins de L. NOVAL.)

LES GENS DE PARIS

J'aime autant vous le dire tout de suite : le prince des Raseurs est élu. On attendait sa nomination dans la plus légitime impatience, et une petite inquiétude sourde tenait les hommes publics. D'aucuns affirmaient que M. Paul Fort ne manquerait pas d'être nommé ; d'autres gageaient pour M. Han Ryner... Ces princes, en effet, vont rasant la capitale à l'égal du nommé Cochon; l'honneur insigne dont quelques piliers de brasserie rive-gauchères les investirent leur ont fait perdre la mesure. M. Paul Fort, Prince des Poètes, pour n'avoir mie écrit un vers, et M. Han Ryner, prince des conteurs, pour n'avoir mie écrit un conte — à peine celui, dit-on, de sa blanchisseuse — vont bourdonnant fort dans Paris. Le trône nouveau proposé par le spirituel et charmant *Fantasio*, ils apparaissaient dignes de l'occuper en outre. Mais quelqu'un les a évincés. On apprendra avec surprise qu'il s'agit de M. Roosevelt, lequel a réuni sur son nom 417 voix. Or, *Fantasio* n'avait-il pas stipulé que l'élection se devait borner à un raseur « rasant en France » ?... M. Roosevelt, il est exact, rase le monde entier, et la France fait partie du monde... Mais ce sont là raisonnements spécieux.

Il est élu, le Prince des Raseurs !...

Et derrière lui, viennent, traînant des votes imposants, M. Alexandre Duval, restaurateur, homme du monde, M. Carpentier, boxeur blanc, M. Raoul Gunsbourg, musicien cubiste, Mlle Gaby Deslys, bijoutière, ledit Cochon, déménageur, M. Maurice Rostand, barde,... et Jules Bois, et Dufayel, et Le Bargy, et Rousset, et Paul Adam, et ce pauvre Rodin... D'ailleurs, on a voté aussi pour Fort (Paul) et pour Ryner (Han). Mais cette élection ne revêtit point la gaieté dont, au premier abord, on l'eût cru susceptible. Peut-être sais-je pourquoi... Mais peut-on tout escrire ?

La gaieté !... Où faut-il la prendre ?... Elle ne couvre point le pavé de Paris. Où donc est-elle ?... Est-ce cette midinette court juponnée qui saute de flaque en flaque au nez d'un sergot de Willette, lequel sourit paternellement ?... Est-ce cette élégante qui franchit le perron du

Gymnase, l'air d'un cacatoès en rupture de perchoir ? (Oh ! la Mode ! la Mode !)... Est-ce Jean Gallay qui, à peine libéré du bagne, publie un recueil de rimes... honnêtes ?... Est-ce Maurice Rostand, qui, en périodes humides, pleure la perte d'Henri Bouvelet, le pleure avec une éloquence ?... Est-ce M. Fallières qui, soucieux de l'économie, commence son déménagement avec l'aide du Garde-Meuble National ?... Est-ce le Moulin Rouge, qui annonce que les *Jolies Filles de Gottenberg* peuvent être vues par tout le monde ? — comme s'il n'y avait pas les entr'actes !... Est-ce Mme Steinhell qui, lorsqu'elle se déplace, s'inscrit dans les hôtels sous le nom de « Madame Pierre Baume », un baume capable de vous faire passer le goût du peintre ?... Est-ce M. Bruce-Ismay, grand-maître du *Titanic*, qui vient à Londres, grâce à son cheval Craganom, de gagner mille guinées?... (est-ce assez parisien !)... Est-ce Aldebert Biard de Chérardive, élu prince de la Bohème, ou Boucastel, prince de la Musette ?... Est-ce Maurice du Plessys-Flandre-Noblesse, qui pose sa candidature à l'Académie ?... Est-ce le doux Marinetti, dont un autographe était vendu dix sous, hier, quai Malaquais ?... Est-ce le jury cannebiérois qui, soucieux de river son clou au bon jury de Seine-etOise — Oiese aussi — *acquitte* (avec félicitations!) le cuirassier qui, rentrant en congé, trouve sa brave femme de mère, l'embrasse — un peu fort, c'est un peu fort... et Soleilland est un petit ange ! — et la tue, mon Dieu oui, la tue... Est-ce Jean Cocteau qui balade des épingles de femme dans sa cravate de poète ?... Est-ce l'un des deux auteurs d'une récente pièce pour enfants que l'on vous a jouée à Bruxelles qui va coiffant, dit-on, de moliéresque sorte, le barde inspiré que l'on sait, avec la collaboration d'un musicien récemment divorcé, fils du dernier des cheminéaux ?... Est-ce le docteur D..., notoire, suave, bien parisien, qui va, les soirs de « couturières », de loge en loge, de belle en belle, braquant un kodak minuscule et brandissant un revolver chargé de magnésium ?... histoire d'ajouter à son galant musée de théâtreuses déchemisées ou passant leur maillot léger ?... La gaieté, est-ce...

Mais non. La Gaieté n'est pas là. La Gaieté est square des Arts et Métiers, et les frères Isola la dirigent, plus connus sous le nom de Frères Zemgano... Et à la Gaieté, M. Noté chante, en représentation — M. Noté, de l'Opéra,

— le grand Belge de l'Opéra, où il y a une petite Belge, Mlle Lejeune (Camille) et une très grande — deux mètres — Mlle Fla Haut (Marianne). Marianne et Camille sont liégeoises. Je les ai vues affronter le jury, lors de leur premier examen de « déclamation lyrique » au Conservatoire. Cela ne me rajeunit pas. Mais elles, sont toujours jeunes. Marianne Fla Haut, statue superbe, chantera toute sa vie l'Azucéna du *Trouvère*. Camille Lejeune — dont la sœur, Gabrielle (rappele-toi, ô Jules Sauvenière monégasque et niçois, ô niçois qui... les *Cygnes noirs* que tu convoyais vers « Gaby »...) — fut à l'Opera Comique, chante Dame Marthe, et fait la duègne, bel été qui joue à l'hiver. Mais il en faut revenir à Noté, gloire solide, voix de même, qui vient d'accomplir cette nouvelle prouesse d'apprendre en quelques heures le Jokanaan de *Salomé*, et de le chanter, ce Jokanaan en maître, aux côtés de Mary Garden adorable !... Ah ! ce Noté !... Lui, modeste, vous dira qu' *ça n'vaut nin co Frameries*, et vous parlera des chonq clotiers — comme si les chonq clotiers ne sonnaient pas plus souvent son nom que celui du Seigneur, et comme si, à Tournai, le Seigneur, ce n'était pas Noté !... O Belgique !... C'est toi qui peuples d'artistes ce Paris qui se croit seul capable d'en créer — comme si le plus grand comique du siècle dernier, Dupuis, n'avait pas été belge, et comme si la plus délicieuce divette de petit théâtre, ce n'était pas Mariette Sully ! Ne serais-tu d'autre part plus belge, ô petite Bovy, liégeoise, fille ardente d'un père prote au journal *La Meuse*, et dont tout « Jus d'là » garde l'aguichant souvenir...? Ne le serais-tu plus Dudlay, Chimène aux bras divins que seuls ceux de Madeleine Roch évoquent !.. Et toi, Ruhlmann, chef d'orchestre magistral de l'Opéra Comique, renias-tu les rives de l'Escaut...? Tous, toutes, ils sont belges !... Mais Dranem est français — si Dalbret ne l'est pas.

Les Belges ?... Il y en a au Salon d'Automne. Il y a Lemmen, savoureux, lumineux, maître d'une palette qui éclate comme un feu d'artifice; il y a Barwolff, qui croque avec maîtrise des coins délicieux de Paris; il y a Raphaël du Bois, qui est plein de grâce et de poésie; il y a Paul de Lassence, dont un panneau décoratif affirme des qualités réelles; il y a Martin van der Loo, qui, à l'eau-forte, chante vigoureusement Anvers; et encore : Edward Pellen, qui est un graveur de la grande race, et qui expose des

bois imprimés à la main surprenants d'atmosphère et d'éducation; Alice Proumen, qui a cueilli des fleurs sous le ciel de Charneux (oh ! la maison blanche au ras de la route...) et les a peintes avec amour... Léon Van den Houten, qui a modelé des vases de grès avec une science originale et émouvante; car si M. Guillaume Apollinaire trouve de l'émotion dans les aiguières de M^lle^ Sacharoff, vous me permettrez d'en trouver davantage dans la cafetière de Bouffioulx de M. Van den Houten... Et tous ceux-là sont belges, et peut-être en ai-je oubliés. Qu'ils me pardonnent, en considérant que je n'ai pas cité non plus Georges Koister, dont les dessins alertes et piquants, d'un parisianisme si rare, vont s'égalant aux meilleurs Fabiano, aux Préjelean les plus spirituels.

— Mais vous ne sortez pas de la peinture !...

Pourquoi dis-tu cela d'un air fâché ?... Tu n'est plus jolie, quand tu fais la moue, Bruxelloise que j'imagine assise dans le clair salon qu'incendie une bow-window, là-bas, à l'orée du bois, à côté de la légation de Chine... Que faut-il donc que je te dise ?... Tu veux qu'on te parle...

— Des Parisiennes !

— Mais c'est de la peinture aussi !... D'ailleurs, ne t'ai-je pas tout dit ?... Elles s'habillent le soir, pour les générales, ou pour les premières, à la façon des perroquets. C'est le triomphe féministe de la perruche. Le jour, elles disparaissent sous des fourrures longues et plates comme un roman d'Henri Bordeaux ou de notre ami de la Brète : le tapis de l'escalier, en opposum, jeté autour de leur anatomie fragile. Pour le manchon, il n'a plus de race. C'est un rectangle inquiétant...

— Mais le chapeau !... le chapeau !...

La *Belgique* est-elle *artistique* ?... est-elle *littéraire* ?... ou suis-je à *Fémina* ?... Le chapeau était un béret de velours d'où une plume fusait, vers l'épaule; il était une toque Charles IX, Henri III, et déjà je l'avais mis en vers :

Eh quoi ! vous arborez des toques cavalières ?...
et riant du qu'en dira-t-on,
vous désertez le Hanneton
pour la Perle, *ô mignons mignonnes de Fallières !..*

— Je ne comprends pas.

— Je l'espère. Mais depuis qu'il y a du monde aux Balkans, les modistes s'agitent, et le Bulgare qu'on cherchait est trouvé. Vous porterez des toques Bulgares...

— Et c'est vous qui serez toqués.

Dame...

Mais il faut sortir de la mode. La mode est, au fond, un sujet bas. C'est pourquoi nous pouvons parler un peu des reprises...

Elles abondent. Tous les théâtres en font. *Nana* revit à l'Ambigu; on la croyait morte de certaine maladie. Mais Ehrlich est venu — et Nana, sous les trais appétissants de Paule Andral — qu'eût adoré Manet — triomphe une fois de plus. L'Odéon a repris la *Reine Margot;* il reprendra peut-être les *Pirates de la Savanne*, mis au goût du jour et du sport, comme *Piranes de la Savate...* et de la Boxe. Le *Détour*, au Gymnase, un tantinet rajeuni par Bernstein — qui ne rejeunit pas — a retrouvé son prime succès. Et *Patachon* est chez Tarride, et c'est Tarride, je vous jure. *Orphée* est aux Variétés. Il chante, comme la victime de Fulbert :

J'ai perdu mon Eurydice.

A la Porte St-Martin, la *Robe Rouge*. Que ne reprend-t-on pas !...

Voici revenu le Temps des Reprises.
Le Bargy reprend Cyrano, *succès*
de la rampe aux frises.
Il reprend Don Juan, *et même il — je gage —*
Reprendrait Simonne aussi, s'il l'osait.
Pourvu que Marianne, à son retour d'âge
N'aille pas vouloir reprendre Loubet !

Au Moulin Rouge, j'ai vu *Tais-toi, tu m'offoles !* — qui est une revue cent cinquantenaire de MM. Flers et Héros. Elle n'affole pas. Mais on y fait une démonstration charmante et péremptoire : il n'y a rien d'indécent à la suppression du maillot. C'est M. Clustine, maître de ballet à l'Opéra, qui a raison. M^lle^ Anita danse les jambes nues. M^lle^ Dermond incarne au naturel la « Liberté » d'Eugène Delacroix, debout sur la barricade. Il est impossible de trouver à reprendre à ces deux innovations. Dans le cas de la danseuse, c'est admirable : le jeu des muscles libres, la vie du sang sous la peau nue, la souplesse des mouve-

ments qu'aucune soie n'entrave, plaident victorieusement contre l'imbécile maillot. Dans le cas de la figurante, on n'imagine plus qu'elle puisse dissimuler sous un tissu rose la splendeur d'une gorge que Phydias eût aimée et qui déboute le Tarn. Mais tous l'esprit de la revue est dans la jambe de Mlle Anita et dans le corsage de Mlle Dermond.

Et à part cela ?... A part cela, il y a boulevard des Capucines, à la montre d'un marchand de bronzes, un petit marbre du sculpteur Fernand-Desbois, qui est une merveille véritable. Fernand-Desbois est l'auteur d'une *Léda* délicieuse dont palpite le Luxembourg. Il nous offre cette fois une jeune femme nue que sa nudité gêne, et qui, assise, se voile le visage de son bras replié. Une chasteté inexprimable caractérise cette figurine, capable de nous consoler de toutes les rodineries et de toutes les archipenkades. Il y a donc encore des sculpteurs en France. Dieu soit loué !

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Lieutenant-général baron W. de HEUSCH : LE ROMAN MILITAIRE CONTEMPORAIN ET LA DISCIPLINE. — **Commandant HARFELD** : LA BATAILLE DE L'AVENIR et UN NOUVEAU WORTH, trad. de l'allemand du major Hoppenstedt (Dewit à Bruxelles). — **Capitaine G. MORRISSENS** : L'ŒUVRE CIVILISATRICE AU CONGO BELGE (L. Dequesne à Mons). — **H. CARTON DE WIART** : LES VERTUS BOURGEOISES, illus. par Arm. Lynen (Van Oest et Cie). — **Sander PIERRON** : LES MOSTAERT (id.). — **Maurice KUFFERATH** : FIDELIO (Librairie Fischbacher à Paris). — **L. MÆTERLINCK** : PÉCHÉS PRIMITIFS (Mercure de France).

Nul de ceux qui lisent les ouvrages et les revues militaires n'ignore la haute compétence, la vaste érudition du lieutenant-général baron W. de Heusch. La réputation que ses cours d'art militaire à l'école de guerre et les nombreux écrits qu'il a signés lui ont faite a depuis longtemps dépassé les frontières de notre pays. L'estime en laquelle on tient à l'étranger les travaux de cet éminent spécialiste de l'histoire et de la tactique des armées témoignent le plus flatteusement du monde de leur remarquable valeur.

Le lieutenant-général baron de Heusch vient de se préoccuper d'un sujet moins technique; en écrivain critique, subtil et méthodique il a porté ses investigations sur la littérature spéciale des soldats parlant de leur métier et de leurs frères d'armes, ou celle des littérateurs traitant de sujets pris dans la vie des garnisons et des casernes, même sur les champs de bataille.

Le général de Heusch a lu tous les romans dont les héros portent l'uniforme, dont l'intrigue, imaginée ou réelle, a pour cadre l'armée. Et c'est le but des auteurs, leurs tendances heureuses ou blâmables, leurs réalisations habiles ou maladroites, leurs doctrines louables ou funestes qui font l'objet des sagaces commentaires actuels. Après avoir énoncé des considérations générales qui l'amènent à classer les romans militaires contemporains en deux groupes, celui des romans historiques et celui des romans psychologiques, l'auteur passe en revue, ici *La guerre et la Paix* de Tolstoï, certaines œuvres d'Erckmann-Chatrian, la célèbre *Débâcle* et l'émouvant *Désastre*, — là ces pages tour à tour nobles et déprimantes d'Alfred de Vigny: *Servitude et grandeur militaire*, puis une série de plus modernes écrits, depuis les *Sous-offs* violents de Descaves jusqu'à l'amer *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant. Enfin, c'est un examen de quelques fameux livres récents publiés en Allemagne: *Petite Garnison*, *La Retraite*, etc., qui ont fait tapage pour cette raison même qu'ils étaient les premières tentatives dans un genre littéraire que l'on n'osa longtemps cultiver en un pays de farouche discipline.

Il y a de précieux et suggestifs enseignements à tirer de la lecture de cette étude minutieusement documentée.

* * *

C'est avec beaucoup de raison que l'auteur de *La Bataille de l'avenir* appelle son livre un traité de tactique d'un genre nouveau. Il ne faudrait pas s'y tromper sur la foi du titre. Le major Hoppenstedt ne prétend nullement se montrer sous l'aspect d'un prophète et prédire où et comment se dérouleront les péripéties d'une guerre probable. Bien qu'il ait imaginé des hostilités éclatées entre Allemands et Français, bien qu'il nous transporte au-delà de la frontière, en terre d'Alsace, et raconte et décrit et commente le choc des deux armées, c'est sans vouloir en rien supposer que la bataille dont il fait le tableau anticipatif doive un jour avoir ce cadre et ces acteurs.

Le major Hoppenstedt n'a eu d'autre dessein que d'exposer et de comparer les deux écoles tactiques, celle de son pays et celle de la France, actuellement en présence. Mais au lieu de présenter ses commentaires sous la forme, toujours aride, d'un examen didactique, il a écrit en quelque sorte le « roman » de la bataille inventée par lui. Il a créé des personnages, il a dessiné des paysages, forgé de toutes pièces une intrigue attachante et, sur ce canevas digne du conteur le plus alerte, il a brodé des épisodes, serti des réflexions, cousu des avis, fixé des conclusions suggérés par les leçons de la théorie.

Pareil procédé donne de l'agrément presque, de l'intérêt en tout cas, pour les moins versés dans la technique de l'art de la guerre, à un ouvrage appelé à discuter les formules de celui-ci et à montrer lesquelles semblent être les meilleures. « L'art de conduire les troupes, écrit dans une savante préface à la traduction du comman-

dant Harfeld le général comte de t' Serclaes de Wommerson, a pour fin le combat, et par le combat, la victoire, son chef-d'œuvre. » Il était logique de voir un écrivain militaire traiter un manuel de technique comme une œuvre d'art, c'est-à-dire en y apportant l'originale contribution personnelle de son imagination, le pittoresque de ses dons d'observateur, le charme de sa facilité et de son élégance d'écriture.

Le *Nouveau Wörth* procède des mêmes intentions. Le combat, encore une fois, imaginé entre Allemands et Français met en présence deux tactiques différentes. L'auteur veut montrer les qualités et les défauts de chacune et il introduit, dans la préparation de la bataille tous les éléments, toutes les éventualités que l'état actuel des armements, de la science et des effectifs permettent d'envisager.

Nous sommes trop intéressés aux péripéties et au sort d'une guerre entre nos puissants voisins pour que des livres comme ceux du major Hoppenstedt ne doivent pas retenir toute notre attention. Il suffirait, pour avoir de ceci une preuve convaincante, de s'attacher à cette circonstance que l'auteur adopte comme hypothèse initiale des événements devant aboutir à la bataille fictive de Limburg racontée par lui en tous ses détails, la pénétration brusque des Français en Allemagne par les voies d'accès traversant la Belgique...

Les heures que nous vivons sont trop graves pour que des livres tels que ceux-ci nous laissent indifférents.

Aussi faut-il savoir gré au traducteur qui les met à notre portée.

Le commandant Harfeld a su conserver à *La Bataille de l'Avenir* et au *Nouveau Worth* tout ce qu'ils ont de vivant; leur relief et leur verve n'on rien perdu de leur intérêt; mais leur valeur didactique non plus n'est pas moins précieuse; nous possédons une version fidèle de deux ouvrages à la lecture desquels le profane peut prendre un plaisir égal au profit que l'initié en tirera.

* * *

Le ministre des Sciences et des Arts, « conformément à un désir exprimé par un généreux anonyme » organisa en avril 1909 un concours ayant pour objet de rappeler et décrire l'œuvre civilisatrice au Congo belge. Le but était de provoquer l'édition d'un ouvrage de vulgarisation appelé à mettre en évidence l'esprit d'initiative, l'énergie, l'endurance, l'héroïsme dont ont fait preuve tant de nos compatriotes en Afrique.

Le jury institué pour faire un choix parmi les manuscrits envoyés à ce concours prima le travail du capitaine de cavalerie Geo Morissens. Ce jeune officier a fait naguère au Congo un séjour qui lui permit de mettre en relief ces qualités et ce labeur personnel eux-mêmes qu'il célèbre aujourd'hui avec un rare bonheur de clarté, de méthode et de persuasion chez ses frères de vaillance et d'initiative.

Le beau et bon livre que M. Morissens a écrit fait l'historique précis des premières explorations belges, celui des occupations ensuite, de la glorieuse Campagne Arabe, des opérations contre tant de révoltes ayant coûté la vie à nos soldats, celui enfin des missions scientifiques dont les travaux sont des monuments de patience, de persévérance et d'érudition.

Une seconde partie expose lumineusement l'aboutissement de tous ces efforts et de tous ces sacrifices: c'est l'organisation des services, les œuvres de régénération morale des indigènes, l'amélioration de

leur situation matérielle, c'est la création de tout le mécanisme ingénieux de notre féconde et superbe colonie.

Il n'eût pas été possible de condenser plus clairement et plus complètement le bilan du passé et du présent de la gigantesque et brillante entreprise qui demeurera la gloire d'un grand Roi et l'honneur de son Peuple.

* * *

La maison Van Oest et Cie qui a restauré dans notre pays la tradition de l'art somptueux des éditions impeccables dont Plantin inaugura jadis la célébrité, ne cesse de publier des livres qui sont des merveilles de goût et de richesse. Au beau roman de M. Henri Carton de Wiart: *Les Vertus bourgeoises*, elle vient de donner une parure d'un luxe à la fois élégant et délicieux. C'est M. Amédée Lynen, le spirituel évocateur des vieux coins de ville, des personnages archaïques, des pittoresques tableaux de mœurs qui a jeté de ravissants dessins dans tout le texte auquel ils s'apparient avec un rare bonheur. Cette édition de bibliophile donnera un regain de succès à une œuvre dont on a dit, au temps où elle parut, en quelle estime il la faut tenir.

* * *

Dans la collection illustrée des Grands Artistes des Pays-Bas qu'édite la même librairie Van Oest, M. Sander Pierron fait entrer une intéressante monographie d'une lignée d'artistes de la vieille école des Pays-Bas: Les Mostaert. Les spécialistes savent qu'il existe depuis longtemps une « question Mostaert »; la critique, en effet, ne s'est jamais trouvée bien d'accord sur le compte des origines, de l'identité même de quelques-uns des peintres appartenant à cette famille. Le premier du nom, et le plus notoire peut-être, doit être né à Harlem. Se rangeant à l'avis de beaucoup de commentateurs, apportant à la version sa part d'opinions personnelles, M. Sander Pierron voit en Jean Mostaert celui-là qu'on appelle communément « le Maître d'Oultremont ». On attribue sans preuves beaucoup de tableaux à ce Hollandais du XVIe siècle dont nombre de productions ont dû être anéanties dans un incendie qui ravagea sa ville natale en 1576. Les troupes de Pichegru en firent disparaître quelques autres deux siècles plus tard. Mais en analysant et comparant des œuvres qui subsistent, on en arrive à identifier Jean Mostaert avec le peintre de certains tableaux, tels le remarquable triptyque de la *Passion* qui se trouve à notre Musée. Or, parce que ce triptyque fut acquis aux héritiers du comte Fl. d'Oultremont en 1899, on a désigné l'auteur inconnu de l'œuvre sous ce pseudonyme de « Maître d'Oultremont ».

M. Sander Pierron étaye savamment ses conclusions, qui ne sont pas celles, d'ailleurs, d'autres historiens d'art, et M. A.-J. Wauters est du nombre, de considérations esthétiques et biographiques fort minutieuses. C'est peut-être la partie la plus intéressante de son étude très fouillée qui vaut néanmoins par tout ce qu'elle contient de documentation et de raisonnement rigoureux.

* * *

Au moment où le théâtre de la Monnaie reprend les représentations de *Fidelio* dont on se rappelle l'énorme succès, au cours de la saison dernière, l'ouvrage vient à son heure, que consacre M. Maurice Kufferath au chef-d'œuvre lyrique de Beethoven.

L'éminent musicologue, qui a restitué à l'émouvant drame la version exacte en laquelle on avait cessé naguère de le présenter à la scène, a retracé la genèse de l'œuvre, ses transformations, ses destinées souvent agitées. Il a disséqué acte par acte, page par page une partition dont les nombreux remaniements indiquent quel prix y attachait son auteur. Enfin il a rappelé quelles furent, à l'étranger et à Bruxelles, les interprétations, avec leurs erreurs, leurs sacrilèges même, mais aussi souvent leur mérite et leur éclat et leur respect, des rôles émouvants de cette tragédie si noble.

On ne pouvait élever à la mémoire d'un maître et en l'honneur d'un chef-d'œuvre un monument de plus légitime admiration et de plus utile vulgarisation.

* * *

M. Louis Maeterlinck est le plus savant des folkloristes ; nul ne possède autant que lui le secret des plus minimes détails du passé historique, architectural, pittoresque et anecdotique de la vieille Flandre.

De tous les écrits de ce patient chercheur celui qu'il consacre aujourd'hui aux *Péchés primitifs* restera sans conteste un des plus originaux. M. L. Maeterlinck a formé le dessein d'étudier le Péché chez nos ancêtres, de retrouver les innombrables images et sculptures dans lesquelles des artistes lointains ont représenté les vices et les passions. Partout, dans les tableaux, dans les ornements de pierre, dans les tapisseries d'autrefois on voit des figures de damnés, des reproductions de tortures, des images de ce que les artistes naïfs mais réalistes tenaient pour la divinité, la justice, le crime et la faute. M. L. Maeterlinck a interrogé tous les documents, regardé tous les dessins, lu tous les textes et c'est le fruit captivant de ses recherches qu'il nous offre. Classée chronologiquement, c'est donc l'histoire commentée du Péché des races à demi-sauvages, puis des Francs et des Gallo-Romains qu'on nous raconte avec la plus agréable variété. Ensuite, on nous apprend ce que fut le Péché au moyen âge, sous les ducs de Bourgogne, au temps de Charles-Quint, dans l'art flamand du XVI^{e} siècle, et pas un instant l'intérêt ne faiblit. On conçoit malaisément que la lecture d'un livre d'esthétique et d'archéologie soit plus attrayante que celle-ci.

PAUL ANDRÉ.

Maurice KUNEL : BAUDELAIRE EN BELGIQUE (Edit. de la *Société Nouvelle*). — **Herman FRENAY-CID** : CHANTS DE FIVE-O' CLOCK-TEA (Edit. du *Beffroi*, Paris). — **Emma LAMBOTTE** : ECRITS WALLONS DE FRANÇOIS RENKIN, traduits en français (Imp. Rob. Protin, Liége). — **G. GARNIR** : LES CHARNEUX (Collection „ Junior "). — **Célestin DEMBLON** : VISIONS LIÉGEOISES (Imp. Coopératives, Liége). — **Emmanuel des HAYES** : UN TRIPTYQUE D'AMOUR (J. Lebègue et Cie, Bruxelles). — **Isi COLIN** : LA DIVINE RENCONTRE (Ch. Desoer, Liége).

Ce fut au printemps de l'an 1864 que Baudelaire vint en Belgique. Il y apportait avec lui son *spleen* incurable, ce goût qu'il eut toujours de mystifier ceux dont il s'approchait, et aussi cette pose qui n'était peut-être qu'une défaite, comme la contorsion d'un esprit naturellement infécond et qui veut forcer l'inspiration.

Il quittait Paris sans que personne sût pourquoi. Il s'en allait, il le devait. Oui, à la vérité, des embarras financiers avaient assailli depuis plusieurs années le poète des *Fleurs du Mal*. Son dénûment était grand, au point qu'il manquait parfois des quelques sous nécessaires à affranchir ses lettres et qu'il ne pouvait payer son pharmacien. Ajoutez que l'abus des excitants avait, alors déjà, compromis sa santé, que dès cette époque apparaissaient périodiquement les symptômes de la maladie nerveuse à laquelle il devait succomber.

D'ailleurs des circonstances de bon augure avaient décidé Baudelaire à s'expatrier. Il avait entendu parler des grands succès obtenus chez nous par des littérateurs français. Il escomptait le bénéfice d'une série de conférences qu'il ferait au « Cercle des Arts », et il se proposait de profiter de l'occasion pour vendre à bon prix la collection de ses articles critiques à la maison Lacroix-Verboeckoven.

Hélas ! tout échoua. Les lectures de Baudelaire au « Cercle des Arts » furent bientôt suspendues. Elles n'avaient obtenu aucun succès. Etait-ce la faute du public ou celle de l'orateur ? On ne sait au juste. Sans doute l'époque était-elle défavorable. Le poète fit grand bruit de ses mécomptes avec le Cercle. L'anéantissement de ses beaux projets, la perte de ses illusions firent en sorte qu'après un mois de séjour à Bruxelles, il avait pris les Belges en horreur. Il croyait avoir été victime de la plus effrontée supercherie. « Les Belges sont bêtes, écrit-il à son ami Manet, menteurs et voleurs. Ici la tromperie est une règle et ne déshonore pas. Ne croyez jamais ce qu'on vous dira sur la bonhomie belge. Ruse, défiance, fausse affabilité, grossièreté, fourberie, oui... »

Il se croit dès lors chez « les Papous ou les Topinambous » et il rime pour Malassis ces strophes pleines de fiel :

Mon cher, je suis venu chez vous
Pour entendre une langue humaine,
Comme un qui, parmi les Papous,
Chercherait son ancienne Athène.

Puisque chez les Topinambous
Dieu me fait faire quarantaine,
Aux sots je préfère les fous
Dont je suis, chose, hélas! certaine.

C'est dans ces dispositions que Baudelaire projette d'écrire un livre sur la Belgique. Il songe ainsi à rendre profitable son séjour chez nous. Aussi bien, il estime qu'il est temps de dire sur la Belgique, cette enfant gâtée de la presse française, une bonne fois enfin, un peu de vérité. Il faut que le monde entier sache ce qu'il souffre dans une contrée « où les arbres sont noirs et où les fleurs n'ont aucun parfum !», où tout est horrible, dégoûtant, où règne la bêtise et la laideur...

Telle est la genèse du livre qui ne fut jamais achevé, qui ne parut point et qui reste à l'état d'ébauche dans les papiers qu'a laissés son auteur. M. Maurice Kunel en a étudié, avec une critique sagace et patiente, l'inspiration et le caractère, dans son ouvrage : *Baudelaire en Belgique.*

Cet ouvrage, dont l'aspect est à première vue un peu touffu et confus, abonde en documents rares et précieux, en souvenirs encore inédits. Dans le cadre soigneusement évoqué d'un Bruxelles d'autrefois qui achève de disparaître, se profile la silhouette du poète ardent et triste, portant déjà, sur ses traits de sphinx marmoréen, les marques fatidiques du mal mystérieux qui l'entraîne à la tombe. Le travail de M. Maurice Kunel complète, sans les répéter, les études baudelairiennes que, depuis quelques années, on nous a données successivement : *Lettres de Charles Baudelaire* (1841-1866), l'*Etude biographique* d'E. Crepet, revue et mise à jour par Jacques Crépet, le *Charles Baudelaire* d'Alphonse Séché, publié dans la collection Michaud, ainsi que les *Œuvres posthumes* éditées au *Mercure de France.*

Intéresser après tout cela n'était point facile. M. Kunel y a réussi.

* * *

J'ai cru reconnaître l'influence du poète des frissons malsains et macabres, dont je viens de parler, en lisant les premières pages des *Chants de Five-O' Clock-Tea* de M. Herman Frenay-Cid. L'auteur y exprime certaines formes du *spleen* et certains recueillements de l'âme à l'approche du soir et de la nuit, qui rappellent vaguement la mélancolie baudelairienne. J'entends dans le fond. Car nous voici loin de la forme sobre, solide et raffinée, dont le douloureux artiste des *Fleurs du Mal* a le secret. Le vers de M. Frenay-Cid (un nom cornélien !) ne suit d'autre règle que sa fantaisie. Il se plie au seul rythme intérieur de l'écrivain, si vous aimez mieux, et il résonne, peut-être bien, à quelque musicalité, qu'une sensibilité exercée y découvrirait. La mienne n'y suffit pas. En outre, mes préjugés relativement à la langue et à la syntaxe me créent un autre embarras extrême devant les *Chants de Five-O' Clock-Tea,* qui me paraissent être, à ce point de vue, quelque manifestation timide du futurisme dans nos lettres nationales ; à moins qu'ils ne soient impressionnés par l'esthétique de René Ghil ou de Jef Casteleyn, je ne sais au juste. Oyez plutôt ceci et goûtez, si vous pouvez, l'art très spécial de ce petit morceau :

L'heure mélancolique avère
La faillite écrasante du rêve, et triste,
Communique aux explosions blèmes des réverbères,
Le suicide, libérateur du sinistre.

L'ombre au visage où l'effondrement se fit,
Des fraternelles consolations isolateur,
Est belle, pour lui qui porte au cœur
Et s'y mire, le miroir froid du malheur.

Tant pis, n'est-il pas place en l'autobus
Pour la future demeure en route?
Et qu'importe s'il n'en est plus,
On couche encore au long de la route!

Oui, le rêve meurt, hélas! Le cauchemar commence...

* * *

Pour échapper à son obsession j'ai relu les délicieuses œuvrettes d'un écrivain wallon, que la mort nous a ravi prématurément, voilà quelques années déjà, des pages pleines de soleil, de lumière et d'harmonie, où le plus délicat des observateurs note non seulement l'esprit des gens de chez lui, mais aussi celui des bêtes et presque des choses. François Renkin a écrit en wallon, dans notre vieux langage roman du pays mosan, si plein de couleur et de spontanéité. C'est sous cette forme que ceux qui l'aiment se plaisent surtout à sentir revivre sa pensée. Mais Mme Emma Lambotte, qui est de ceux-là, fut bien inspirée en nous donnant une traduction française des *Ecrits wallons* de Renkin, dans laquelle elle a su garder presque toute la saveur de l'original. Dans une courte préface elle met très heureusement en lumière la valeur rare des *Ecrits*, où l'humour jovial et sain de l'auteur se voile d'un peu de tristesse. Quelle amusante histoire que celle du coq Cadet, ce précurseur de Chantecler, ou celle d'*Un Dimanche*, ou de l'*Armoire*, petit conte sans prétentions, où s'exprime la douleur des gens simples, douleur naïve, qui s'en prend à Dieu!

* * *

C'est parmi les bonnes gens de son village condruzien, à Ramioul, que F. Renkin composa ses jolies petites histoires. Ce n'est pas loin de là, c'est dans le Condroz également, que se passe l'action du beau roman réédité par l'éditeur de la collection « Junior » : *Les Charneux* de George Garnir. C'est la première œuvre de l'auteur, si je ne me trompe. Comme le dit M. Louis Delattre, dans sa préface alerte et enjouée, « c'est avec ce délicieux roman si simple et si cordial, que M. Garnir inventa en Belgique, il y a plus de vingt ans, une mode d'art qui n'a point changé, qui sera suivie tant qu'il y aura des conteurs wallons d'assez d'encolure pour la porter: la mode du roman de mœurs wallonnes; la mode dans les lettres, de mettre du cœur, de l'énergie, du talent, de la joie légère, divine, wallonne, enfin, de vivre et de chanter là où le destin a planté notre vie. » C'était, en effet, chose nouvelle et combien considérable pour les destinées de notre art littéraire.

* * *

Et dans un rayon de lumière
Comme une vision légère
Passent des ombres d'autrefois.

Ce sont des ombres épiques que M. Célestin Demblon voit passer dans son imagination exaltée et comme hallucinée. Nous avons retrouvé, dans ses *Visions liégeoises*, le lyrisme qui lui est habituel et cette abondance d'images et de couleurs dont Hugo lui a donné le goût.

* * *

Je faisais honneur, plus haut, à M. Garnir d'avoir compris que rien ne vaut comme de décrire son coin de terre et de conter sincèrement, naïvement, ce que nous avons observé, vécu presque. Il me semble que c'est cette qualité qui manque le plus à M. Emmanuel des Hayes. Au moins je ne l'ai pas reconnue en lisant *Un Triptyque d'Amour*, histoire banale et sans relief d'un cas assez étrange de psychologie amoureuse.

Jean Delin ne m'intéresse pas parce qu'il sort de la vérité et de la vie, parce qu'il est un produit artificiel de l'imagination du romancier. Son aventure sentimentale, insignifiante et puérile, est narrée gauchement et sans art.

* * *

C'est au contraire un art raffiné qui s'exerce dans *La Divine Rencontre* de M. Isi Collin, dont la maison Desœr nous donne une édition exquise, rehaussée d'une ornementation très heureuse par M. Iwan Cerf.

Le subtil et harmonieux poète de *La Vallée heureuse*, déposant sa lyre d'or, donne libre carrière à sa raison raisonnante et se complaît aux paradoxes légers et piquants, non sans se souvenir plus d'une fois pourtant qu'il est celui qui s'exalte et qui chante devant la nature et la beauté.

Fatigué d'avoir trop longtemps fréquenté les Bas-romantiques, d'avoir trop souvent communié sous les espèces du satanisme baudelairien, il aspire à trouver un refuge dans l'Arcadie de Jean-Jacques. Son âme flexible est séduite en même temps par la mode nietschéenne de la glorification de la Vie. Et le voilà, quittant la ville et les livres, s'en allant vers la montagne et les genêts fleuris et la neige mauve des bruyères.

Mais un jour qu'il allait par monts et par vaux, redevenu l'être simple et nu de la nature, chantant des suites de voyelles sur le rythme de ses pas et cherchant peut-être quelque nymphe, qui tout à coup bondirait devant lui dans la lumière, voici que l'honneur lui advint de rencontrer Pan lui-même.

Les dieux sont morts, dit-on ; mais comme Pan ne fut jamais qu'un demi-dieu, il n'est pas impossible qu'il vive encore parmi nous !

Et le dialogue s'établit alors, entre Lui et Pan, plein de charme et d'imprévu, leste et délié, tout saupoudré de fine ironie, que l'auteur applique à lui-même tout le premier. Car il s'est bientôt aperçu que, dans ce renouveau de soi-même, il n'y avait guère que snobisme, dandysme, littérature en un mot.

Un tel livre évidemment s'analyse mal ; il faut le lire ; il plaît par son enjouement et sa poésie, et il excite sans fatigues la curiosité du lecteur par les symboles faciles et gracieux qu'il lui propose.

ARTHUR DAXHELET.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *Le Roi d'Ys*, drame lyrique en 4 actes de M. Ed. Lalo (14 oct.). — *Fidelio*, opéra en 3 actes de Beethoven (23 oct.). — *Enfants Rois*, conte lyrique en 3 actes, poème Ernst Rosmer, musique de M. Hümperdinck, (25 oct.).

Parc : *Israël*, pièce en 3 actes de M. Henri Bernstein (19 oct.). — Matinée Littéraire : *Dante et Béatrice*, tragédie de H de Bornier; conférence de M. Léo Claretie (17 oct.).

Galeries : *M. Beulemans marie sa fille*, opérette en 3 actes et 4 tableaux de MM. Fonson et Wicheleer, musique de M. A. Van Oost (18 oct.).

Olympia : *L'accord parfait*, comédie en 3 actes de MM. Tristan Bernard et Michel Corday; *La Bonne Intention*, comédie en 2 actes de M. Francis de Croisset (23 oct.).

Molière : *Miss Helyett*, opérette en 3 actes d'Audran (22 oct.).

Théâtre Communal : *Le Loup*, pièce en 1 acte et *Les Intellectuels*, pièce en 3 actes de M. Horace Van Offel (12 oct.).

Le Roi d'Ys. — Quand on entendit, il y a un quart de siècle, la partition où Edouard Lalo avait prodigué toutes les ressources de sa grande science musicale, les hardiesses de sa jeune religion symphonique, l'abondance aussi et l'originalité d'une inspiration capable de lui fournir à foison des thèmes mélodiques éloquents et distingués, on découvrit en l'auteur du *Roi d'Ys* un novateur et l'on discuta, pour l'admirer ou le condamner comme révolutionnaire, un art affranchi des formules traditionnelles.

Aujourd'hui nous écoutons le commentaire orchestral du drame très prenant, où la tendresse et l'angoisse se mêlent adroitement, avec le sentiment que tant de sagesse harmonique nous repose des audaces et des frénésies hasardées par les compositeurs en quête d'imprévu.

L'oreille se fait à la mode comme les yeux. *Le Roi d'Ys* est une œuvre sage, captivante mais qui ne provoque plus ni la critique scandalisée ni l'enthousiasme exubérant. Ce calme avec lequel nous lui prêtons une sympathique attention nous permet d'en goûter d'autant mieux les richesses mélodiques, les phrases expressives, les polyphonies colorées.

La sombre légende bretonne de haine, d'amour, de miracle merveilleux nous ravit, malgré la banalité de sa présentation prosodique, parce qu'elle est ornée d'une parure musicale où nous trouvons toutes les raisons d'être séduits. Et puis il faut ajouter qu'une interprétation tout à fait heureuse, confiée à Mmes Heldy et Friché, et à MM. Audoin et Rouard, servit l'œuvre de la meilleure façon.

***

Fidelio. — Ce fut autant la « rentrée » de M. Otto Lohse que la reprise de l'émouvant et solide « grand opéra » de Beethoven, comme le disaient les affiches de 1814, qui attira la curiosité sympathique. On fit un succès chaleureux au kapellmeister, notamment après la deuxième ouverture dont la parfaite beauté fut mise en valeur dans ses moindres détails et ses plus fines nuances. On admira la sévère tenue de l'œuvre musicalement si riche, expressive et variée. On loua les soins d'une mise au point des plus heureusement attentive. On retrouva avec plaisir Mme Friché sous le coquet déguisement masculin de Fidelio, Mme Berelly enjouée, M. Darmel très en voix, M. Billot toujours consciencieux, M. Bouillez prenant avec autorité possession du rôle de don Pizzare, M. Baldous décoratif et chantant bien dans celui du Gouverneur, M. Dua ténorisant avec aisance.

* * *

Les Enfants-Rois. — C'est avant qu'on se soit ressaisi, qu'on ait discuté, commenté, avant qu'on ait pris l'avis du voisin, écouté le grincheux, entendu l'enthousiaste, lu les critiques ; c'est avant que toute influence étrangère soit venue agir sur les impressions immédiates qu'il faut surprendre le jugement porté spontanément par ceux qui assistèrent à une représentation comme celle des *Enfants-rois*.

Ils n'ont pas hésité à reconnaître combien ils étaient sous le charme d'une musique délicieusement prenante. Même quand elle est touffue, compliquée au gré de tout ce que la moderne science orchestrale imagine de plus abondant et rare, elle garde une grâce mélodique, une enveloppante séduction au prestige desquelles le moins féru d'algèbre contrepointiste ne résiste pas. Il y a des phrases d'une douceur captivante, des dessins d'harmonie et de chant d'une inimitable joliesse.

Mais, l'instant passé où l'on subit l'enchantement de cette fraîcheur, de cette tendresse ensorceleuses, on se demande ce qu'en somme tout cela peut bien vouloir dire ?... Et c'est alors que les messieurs graves se mettent à parler : ceux qui se pâment d'admiration et donnent un sens symbolique, philosophique, mythique à l'histoire longue, confuse, naïve des deux enfants qui s'aiment et qui en meurent ; — ceux qui haussent les épaules, trouvent que tout cela n'a pas l'ombre de sens commun et que la nébulosité allemande demeurera toujours une chose aussi assommante que prétentieuse.

Allez donc vous assurer une opinion moyenne — qui serait vraisemblablement la plus juste — entre ces extrêmes également exagérés !

Et puis il est aventureux de décider ce que vaut, au total, une œuvre aussi complexe, abondante, originale que celle-ci, alors qu'on ne l'a entendue qu'une seule fois, et qu'on a été, quatre heures durant, sollicité par tant de sensations non seulement diverses mais souvent contradictoires.

Je crois cependant reproduire l'avis du plus grand nombre en disant qu'il est bien regrettable qu'un travail symphonique, une inspiration émue et poétique, une richesse d'expression qui rappelle le meilleur Wagner des *Maîtres Chanteurs* et celui de *Siegfried*, n'aient pu trouver à s'employer au service d'un drame clair, vivant,

aux péripéties attachantes, à l'intérêt bien gradué. M. Hümperdinck a illustré musicalement, de la plus exquise façon, une légende puérile qui a l'ambition, semble-t-il, de se hausser jusqu'au ton des amples et troublantes paraboles. Un fils de roi cheminant dans la forêt rencontre une blonde gardeuse d'oies. Malgré les menaces d'une sorcière macabre les deux enfants, qui ont en eux le pressentiment de l'amour, s'en vont vers la ville. Là un peuple en liesse ne reconnaît pas en leur jeune naïveté les signes du pouvoir; on les bafoue, on les chasse. Ils reviennent, par un soir de neige, dans la clairière où eut lieu leur premier tête-à-tête. Enlacés, ils meurent sous les blancs flocons qui les recouvrent lentement. Seul un vieux joueur de vielle et une petite fille sont venus auprès d'eux; ils avaient deviné que leur royauté était authentique, comme leur tendresse et leur bonté.

Notez bien qu'il y a peut-être toute autre chose que cela dans cette histoire rêveuse; il y a en tout cas beaucoup plus que je n'en raconte.

Si l'orchestre brillamment dirigé par M. Lohse a fait merveilleusement valoir la richesse de la partition colorée, chantante, vibrante, délicate et puissante tour à tour, une interprétation à peu près impeccable a servi l'œuvre qui demande à être par tous méticuleusement défendue.

Le rôle des voix y est aussi difficile qu'il est important. Elles font partie de l'ensemble orchestral au même titre que chaque instrument, leur mélodie ne se détachant en général pas plus du canevas polyphonique que les traits de violon, les phrases du hautbois, les sons du cor.

L'homogénéité fut parfaite de l'interprétation de ce conte de fées par Mme Bérelly, au charme ingénu très spontané; par M. Girod, chaleureux avec une adroite mesure; par M. de Cléry impressionnant en vielleux qui a à chanter, au 3e acte, dans la forêt neigeuse, une des plus caressantes pages de la partition; par MM. Ponzio et Dua, personnages facétieux sortis tous vifs d'une image bariolée du bon vieux temps; par la petite Yoyo, enfant assurée au jeu si naturel déjà; par beaucoup d'autres qui mirent un soin attentif à réaliser un ensemble savoureux.

De la mise en scène il n'y a que des éloges à dire; elle témoigne d'autant d'art que de goût ingénieux. La fête populaire du 2e acte évoque un tableau de vieux Maître du passé avec toutes ses couleurs, son esprit, son allégresse et sa vie.

* * *

Israël. — Je suis sorti très désorienté du théâtre du Parc. J'avais été secoué, comme tout le monde, je ne le nie pas. J'avais écouté, avec une passion tour à tour convaincue par les uns ou par les autres des antagonistes que j'avais entendu pérorer sur la scène. J'avais eu de la pitié pour une femme torturée, et puis, l'instant d'après, du mépris pour elle parce qu'en somme elle n'est qu'une épouse adultère sans excuse. J'avais admiré la foi, l'énergie, le talent d'un jeune homme brillamment acclamé comme un chef de parti écouté par les vrais patriotes français; puis j'avais tenu pour lamentable ce jouvenceau sombrant dans un désespoir piteux et s'empoisonnant sans crânerie... J'avais souffert avec un vieil amant

tenaillé, après vingt ans, par la souffrance tenace de sa passion bafouée ; mais je l'avais trouvé plutôt ridicule d'avoir été implorer l'intercession, en faveur de ses amours déshonnêtes, du confesseur lui-même de sa maîtresse !...

Bref, je ne savais plus quoi approuver et quoi détester. L'indécision est ce qui me restait de toutes les impressions contradictoires auxquelles on venait, avec brutalité, mais avec un art de présentation scénique vraiment sans rival, de me livrer corps et âme.

Le grand défaut de cette pièce que je ne tiens pas pour une des meilleures de M. Bernstein, est qu'elle hésite continuellement entre deux directions à prendre, — ou mieux : qu'elle se partage entre deux démonstrations à faire.

Il y a un juif — M. Gournac l'incarna avec un soin minutieux — ; il y a un chrétien, un aristocrate, un fougueux nationaliste : c'est M. Monteaux de qui l'on doit admirer la sobriété de puissante et communicative émotion, le ton toujours juste, l'allure élégante et la ferme discrétion de gestes et d'attitudes. Une querelle éclate, provoquée par le prince de Clar, entre celui-ci et le financier Guttlieb. Chacun des adversaires représente une cause. Ils ont des défenseurs et des ennemis acharnés. Tel est le ressort, très dramatique, de la pièce sociale ; tel est le thème des discussions dont celle-ci sera l'occasion.

Nous passionnerons-nous pour ce conflit ? Oui, certes et M. Bernstein, au cours d'un premier acte qui est un prodige de « métier » puisqu'il se borne à une conversation entre une demi-douzaine de messieurs bavardant à bâtons rompus, sait le moyen d'éveiller notre intérêt, de tenir tout de suite notre attention en éveil.

Mais nous apprenons bientôt que ce juif et ce chrétien qui vont se battre en duel à mort — forme moderne de l'ancienne Croisade, de la guerre de race et de fanatisme — sont père et fils. Le prince de Clar est né, ce qu'il ignore du reste, d'une faute de sa mère, — une duchesse qui ne fut pas dégoûtée de prendre son amant dans la finance israëlite.

Le drame sentimental atteint ici au paroxysme de la cruauté. Mais combien il fait tort au drame social ! Et nous voici perplexes : laquelle des deux pièces combinées en ces trois actes doit-elle nous attacher et nous secouer ?

Voulant trop accumuler, l'auteur n'a plus rien prouvé du tout, puisque quand nous voyons face à face un juif et un chrétien nous découvrons aussitôt sous leurs masques un père et un fils ; quand c'est à l'angoisse d'une mère qui fut une amante que nous assistons, nous sommes rappelés à l'autre réalité : l'enfant a du sang d'Israël dans les veines...

Quoi qu'il en soit, la valeur scénique de la pièce est de tous points incomparable ; on n'imagine pas plus de perfection dans la conduite rapide d'une action, dans la nerveuse élégance d'un dialogue, dans la présentation psychologique des personnages.

Aux côtés de MM. Monteaux et Gournac nous avons revu avec plaisir Mme Alice Archaimbaud toujours sincère dans ses élans et touchante dans la dignité et la douleur. M. Marey fut avec onction et autorité un prêtre de bon mais difficile conseil.

* * *

Dante et Béatrice. — C'est un monologue en cinq actes. Il est écrasant pour celui qui doit le réciter; M. Marey apporta de l'héroïsme dans l'accomplissement de ce devoir aride. Les vers de ce discours sont bien martelés; quelquefois ils ont de l'envolée, jamais la banalité ne les dépare. Mais le développement est monotone de ce sujet: Dante, qui aime Béatrice, est amené, s'il veut conquérir la chère créature, à se lancer dans la mêlée politique qui agite Florence. Toutefois les luttes des Guelfes et des Gibelins ménagent des surprises. Tel qui a la faveur aujourd'hui est renié, condamné, exilé demain par le peuple versatile. Dante est balancé sans cesse entre son amour, le pouvoir, le péril et la trahison.

Le drame est monotone parce que le poète n'a pas su lui donner le souffle et le mouvement capables de nous intéresser à ses péripéties.

Les seules qualités qu'il faut lui reconnaître, c'est la grandeur des sentiments qui y sont exaltés; c'est aussi la flamme de quelques tirades célébrant la splendeur de l'art divin auquel le héros a voué son labeur et sa foi.

M. Leo Claretie en présentant au public toujours attentif et assidu des *matinées littéraires* du Parc cette œuvre de jeunesse, jusqu'ici jamais représentée, de Henri de Bornier, a très clairement et légitimement mis en évidence la noblesse et la sincérité des élans patriotiques dont l'auteur de *La Fille de Roland* s'est fait le chantre généreux, à défaut de pouvoir être, par le souffle, un nouveau Corneille.

* * *

M. Beulemans marie sa fille. — La mariera-t-il autant de fois en musique qu'il la maria bourgeoisement sans fanfares et sans couplets? Je n'en serais pas étonné.

A la version initiale de leur savoureuse comédie qui continue de faire la joie de tous les pays d'Europe, MM. Fonson et Wicheler n'ont absolument rien changé. Ils se sont bornés à tourner en chansons alertes, à rimer en vers propices à des applications rythmiques de rondos entraînants ou de valses langoureuses, telles conversations, tels épisodes de leur pièce amusante. Ici un chœur enchâssé, là un ensemble ajouté et l'opérette joyeuse était construite.

On s'attacha le concours de M. A. Van Oost dont chacun connaît l'inspiration aisée et le travail orchestral souple et pittoresque.

On commanda à M. Dubosq des décors qui sont d'une savoureuse fidélité, et, tel celui de la grand'place illuminée, d'une admirable trouvaille de plantation et d'éclairage.

Et il ne fallut plus que confier le sort de l'œuvre nouvelle à des interprètes ayant la jeunesse, le brio, l'esprit, — ce furent Mlle Yvonne Gay toute gracieuse et mutine, et M. Georges Foix pas maladroit et qui sait chanter —, ou bien la gloire, célébrée jusques outre-frontières, de MM. Jacque et Ambreville.

Dès lors *Beulemans* dernier style devait aller aux nues. Il y alla, toutes joies dehors et Bruxelles, puis la province et la France et le reste du monde entonneront longtemps le chœur des Belges vantés par Jules César.

Les *Commentaires* mis en vers par Fonson et Wicheler et en musique par Van Oost... tout arrive!

* * *

L'Accord parfait. — Alberte entend l'honnêteté à sa façon. Elle a un souci jaloux du qu'en dira-t-on et fait tout son possible pour éviter de mériter la réprobation du monde. Mais aussi Alberte possède un étrange petit cœur indécis; quand elle est mariée avec Achille, Maurice est son amant; quand elle a divorcé pour épouser Maurice, elle fait d'Achille son complice adultère... Ceci serait, en somme, assez banal, si M. Tristan Bernard n'avait imaginé que le mari du moment est toujours au courant de l'infidélité d'Alberte et s'en accommode avec philosophie... La pièce n'est pas assez bouffonne pour que l'énormité de l'invention soit mise sur le compte de tant de drôlerie voulue; elle n'est pas assez sérieuse pour qu'on y puisse découvrir un peu d'exacte peinture de mœurs ou de caractère. C'est une facétie qui amuse pendant quelques instants, mais lasse vite par ce qu'elle a d'outré, de choquant parfois et de laborieux à la longue.

Les auteurs ont heureusement à leur actif autre chose que cette pochade que défendirent cependant avec beaucoup de conviction et de gaîté, Mlle Georgette Loyer et MM. Henri Lamothe et Berry. M. Gildès dessina une inénarrable silhouette de vieux gratte-papier misanthrope et médisant.

* * *

La Bonne Intention. — M. Francis de Croisset non plus n'a pas écrit sa piquante comédie dans un dessein d'édification morale. Elle se termine pourtant par un mariage, de la plus honnête manière. Mais avant d'en arriver à obtenir de Jacques qu'il se résolve à cette extrémité, la belle et rouée Maud Gerfeuille doit consentir à satisfaire un désir qui rôde autour d'elle depuis des mois et des mois... Elle se sacrifie du reste sans déplaisir.

Mlle Marcelle Thomerey et M. Lamothe jouent ces deux actes pétillants d'esprit, malicieux, tantôt libertins, tantôt enjolivés d'un brin de sympathique sentimentalité avec une fantaisie discrète, une bonne humeur, du brio et de la finesse qui ont été avec justice longuement applaudis.

* * *

Miss Helyett. — Le théâtre Molière devait prendre une revanche. La création de *Malbrouck s'en va-t-en guerre* ne lui fut pas heureuse. *Miss Helyett* reprise au plus vite promet de faire meilleure carrière. L'œuvrette a gardé toute sa fraîcheur, toute sa gaîté pimpante. Elle est montée avec suffisamment de soins et les interprètes sont mieux en voix ou familiers des planches que ceux qu'on nous avait fait entendre dans la maladroite opérette de M. Leoncavallo.

Mlle Flor' Albine est habile et sympathique comédienne; Mme Nadia d'Angely, vouée aux rôles d'Espagnoles tumultueuses, est amusante; Mlle Olga Drevyll est jolie fille et sait chanter. M. Peraldi barytonne avec une agréable sonorité et il a de l'aisance en scène. M. George est toujours désopilant. M. Demonbrun est un Puycardas peu gascon et M. Dupont n'a rien de ce qu'il faut pour jouer les Américains flegmatiques.

* * *

Les Intellectuels; Le Loup. — Les comédiens-amateurs du cercle *Alliance et Progrès* ont créé, il y a deux ou trois ans, la pièce que M. Horace Van Offel écrivait naguère dans le dessein de peindre un milieu littéraire situé par lui en Belgique, mais qui pourrait avoir n'importe quelle ville actuelle pour cadre. La même société dramatique vient de reprendre ces trois actes amers, où sont en germe toutes les qualités d'homme de théâtre que nous vîmes plus tard manifestées de façon brillante par M. Van Offel dans la *Victoire*.

Certes rien n'est moins scénique que le drame tout intime qui se noue et se déroule entre les collaborateurs de la revue d'art éditée par l'imprimeur Fabel, la fille, pratique, laborieuse mais insensible de celui-ci, son fils rêveur et généreux, le mélancolique peintre incompris Raph que la tuberculose terrasse, Leplat l'impitoyable arriviste sans scrupules. Mais M. Van Offel a su néanmoins nous intéresser aux discussions esthétiques, qui sont l'essentiel des conversations de ses personnages et il trouva le moyen de rendre attachante l'intrigue aux fins douloureuses dont ils sont les héros.

Les membres du cercle *Alliance et Progrès* ont interprété avec une conscience qu'il faut louer cette pièce difficile; certains firent même preuve d'un talent très estimable: Mlle Reine Christian et MM. Paul Fernand, Ylegoms et Patigny sont de ceux-là.

L'interprétation des *Intellectuels* avait été précédée de celle d'un petit acte âpre et sobre: *Le Loup*, qui ferait, je le crois, une impression très forte s'il était joué devant un public plus attentif et silencieux que celui des arrivants tardifs de l'autre soir, et si son dénouement moins brusqué mettait mieux en valeur la tragique conclusion d'un bref épisode d'amour et de mort.

PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Premier Concert Populaire : *Pierre Sechiari et Lucien Capet*

Premier Concert Ysaye ; *Raoul Pugno.*

Après le festival Beethoven de l'an passé dont le succès auprès du public fut un véritable événement justement célèbre dans les annales de « musicologie » bruxelloise, la direction des Concerts Populaires nous promet cette saison une louable variété dans le choix des œuvres des chefs d'orchestre et des solistes.

En tête du cortège, nous voyons paraître M. Pierre Séchiari qui, délaissant pour quelque temps l'excellente ville de Paris et les concerts qu'il y dirige avec autant de courage que de persévérance et de talent, élit domicile au Théâtre de l'Alhambra, puis bientôt après au Théâtre de la Monnaie: car répétition générale et concert ont lieu dans des salles différentes (qu'on se le dise); petite bizarrerie contre laquelle certains s'insurgent, dans le mécontentement de voir molester leurs chères habitudes: reconnaissons en toute justice que

ce nouveau régime n'a rien d'illogique mais plaignons les distraits : il est vrai que les deux théâtres ne sont guère éloignés l'un de l'autre.

On nous avait dit beaucoup de bien de M. Pierre Séchiari : les musiciens de l'orchestre entr'autres ne tarissaient pas d'éloges sur les charmes de sa direction : et vraiment l'accueil chaleureux que lui firent à son entrée public et artistes dénotait un réel enthousiasme ; ce début promettait une belle séance : hâtons-nous de dire que nous n'avons pas été déçus.

M. Pierre Séchiari dirige avec clarté, précision et sobriété ; on pourrait lui reprocher cependant un peu de raideur ; certes la *Symphonie en ré mineur* de César Franck est une œuvre élevée, d'une facture musicale exempte de négligence et de vulgarité : est-ce à dire qu'elle ne permette pas en certains endroits un rythme quelque peu abandonné qu'évite trop scrupuleusement notre chef d'orchestre ? Ce dernier a peut-être raison : il a trop fouillé la partition et soigné l'exécution pour que j'attribue ce petit travers à l'inadvertance : ce qu'il a fait, il l'a fait à dessein et il pourrait, j'en suis certain, défendre son interprétation et me convaincre ; il y a là matière à une intéressante discussion. L'œuvre fut d'ailleurs conduite sans la moindre défaillance au triomphe complet.

Nous disions à l'instant qu'une des grandes qualités de M. Séchiari était la science et le maniement aisé des différents timbres symphoniques ; aussi quelle couleur, quel saisissant relief dans l'orchestration de *Scheherazade* de Rimsky-Korsakow ! Cette œuvre, où la pensée est malheureusement dominée par l'étalage d'une riche, éclatante et imprévue polyphonie, et dont le paradoxe n'est point absent, est d'une grande beauté : elle apparaît à côté de la lumineuse fresque de César Franck, comme un immense tapis d'Orient aux infinies arabesques, aux curieuses et multiples bigamures.

La partie thématique et anecdotique est tour à tour confiée à un instrument dont la mélodie grotesque ou éthérée, sous prétexte de nous guider nous séduit, nous égare et après d'interminables méandres nous plonge à nouveau au sein d'un inextricable fouillis de sons et de rythmes.

Quelle malencontreuse idée a eue M. Séchiari de terminer par cet éternel *Apprenti Sorcier* de Dukas. D'abord cette œuvre est absolument trop connue du public, ensuite elle continue dans une autre note la débauche orchestrale de Scheherazade !

M. Lucien Capet, dont le quatuor a conquis notre public, nous présentait le *Concerto en mi majeur* pour violon et orchestre de J. S. Bach, avec une grande pureté de son et un archet impeccable ; pourtant, par ci par là, certaines phrases manqent un peu de chaleur, d'émotion : les mêmes remarques sont à faire pour la romance en *fa*, quoique l'interprétation soit juste et d'un style parfait. Et puis on avouera que la *romance en fa* pour être sublime n'en est pas moins un peu insistante auprès de nos pauvres oreilles... depuis le temps...

* * *

La direction des concerts Ysaye adopte le Concert-festival : elle est en cela bien inspirée, à en juger par le nombreux public qu'avait attiré le premier concert consacré à Mozart et à l'exécution du *Requiem*. C'est avec plaisir que nous voyons au pupitre Eugène

Ysaye, tant le maître se fait rare pour ses compatriotes ! Il dirige avec grandeur, autorité et finesse la *Symphonie n° 41*, dite *Jupiter-Symphonie*, particulièrement bien choisie puisqu'elle synthétise en quelque sorte la manière et le génie de Mozart, et qu'elle constitue une transition entre les maîtres antérieurs, ses devanciers et Beethoven son continuateur.

Moins heureux peut-être, cet le choix du *Requiem*. La salle de concert n'est pas le cadre qui convient à pareille musique et l'œuvre s'en trouve écrasée et resserrée : et puis, pour que la musique religieuse ait sa plénitude et son sens profond, il faut qu'elle soit liturgique.

A ce défaut initial et essentiel E. Ysaye a essayé de pallier par la perfection de l'exécution : les ensembles symphoniques et vocaux furent d'une rare beauté et les solistes : Mme Jane Delfortrie et Mlle Edyth Buyens, MM. Arthur Maquaire et Alphonse Collet tinrent leur partie avec intelligence et dans le style voulu. Mais l'œuvre elle-même ne s'éloigne-t-elle pas trop souvent de l'idée et du sentiment religieux pour faire briller le génie du contrepointiste ? En tous cas, ce *Requiem* voit dans la mort une douce délivrance et une paix éternelle plutôt que le tragique dénoûment de la vie et la crainte de la damnation : et je ne sais si cette conception est celle d'une âme jeune ou juste, ou très chrétienne ; souhaitons à celle de Mozart ces trois impérissables beautés : la jeunesse, la générosité, la justice et la douceur chrétienne. Certaines parties telles le *lacrymosa* sont d'un effet grandiose : telles autres, l'*Agnus Dei*, par exemple, sont d'une touchante sincérité.

Le pianiste, Raoul Pugno, augmentait encore l'intérêt de ce concert par son interprétation poétique et très pensée du *Concerto n° 20* en ré mineur : le jeu de Pugno c'est la délicatesse, le charme et l'élégance mêmes : le succès du maître a été triomphal.

* * *

Nous avons été conviés tout dernièrement, chez le délicat pianiste et distingué professeur, M. G. Mellstrôm, à une intéressante audition de musique moderne, au cours de laquelle il nous a été donné d'apprécier une série d'*intermezzi* pour piano dus à la plume du critique et compositeur suédois, Heming Mankell. Ces impressions musicales d'une forme tout à fait moderne témoignent d'une étonnante personnalité : les sonorités d'abord étranges pour l'oreille inaccoutumée, lui imposent bientôt une sorte de charme tyrannique : elles créent instantanément une atmosphère caractéristique, elles synthétisent en quelque sorte la vie sonore des pays du Nord comme le font les mélodies de Grieg et de Spôgren mais plus douloureusement et plus âprement. La sensation d'art est curieuse, rare et d'une grande puissance tragique d'où est sévèrement exclue toute grandiloquence. Nous remercions vivement M. Mellstrôme de nous avoir fait connaître cette musique probe et empreinte d'une réelle beauté.

Nous parlerons prochainement encore de M. Mankell lorsque ses œuvres auront été soumises au grand public.

EUG. GEORGES.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Raoul HYNCKES

Bientôt nous verrons, par un exemple, quel rapport peut avoir le métier de soldat avec le métier de la peinture. M. Raoul Hynckes, le jeune peintre dont ici, nous avons déjà souvent parlé avec éloge, depuis une couple d'années, sera appelé dans quelques mois sous les armes. Est-ce que ce sera au point de vue de sa carrière artistique du temps perdu, ou quelque chose de gagné?

Je ne vois guère qu'un seul point commun entre la vie d'un soldat et celle d'un paysagiste: un salutaire entraînement au plein air. M. Raoul Hynkes possède cet entraînement, car il est, depuis plusieurs années, de ces peintres toujours en campagne, partant dès l'aube, rentrant à la nuit tombante, été comme hiver, hasardant leur santé pour poursuivre un effet, pour recommencer une étude. Aguerri déjà,comme il faut l'être contre pluie et rafales, quel cadeau utile la vie de soldat fera-t-elle au jeune artiste en récompense des heures sacrifiées à la patrie? Nul ne le sait et la réalité a parfois des surprises!

Conformément à ses habitudes, l'été venu, Raoul Hynkes était, en mai dernier, parti sac au dos vers la Hollande. Arrêté par le charme des eaux, des rives et des cieux, à Dordrecht, il y resta six mois.

Et nous venons de voir, dans son atelier, car Raoul Hynkes bien qu'il n'y travaille jamais, a un très bel atelier, là-bas, vers les nouveaux quartiers largement ventilés du Cinquantenaire, nous venons de voir, disons-nous, l'important et savoureux labeur du jeune artiste durant ces six mois.

Il est de ceux qui procèdent lentement, parce que sans maître, ils cherchent tout en eux-mêmes. Il est de ces intransigeants, pleins de foi, qui peignent, oublieux du passé, acharnés même à oublier le passé, comme s'il s'agissait d'inventer la peinture. Ce sont dispositions que l'on ne saurait encourager par trop de compliments. On ne dira jamais assez de bien de tels artistes, car ils accusent, par leurs efforts la vocation véritable sans laquelle il serait sage de ne jamais rien entreprendre, surtout dans le domaine artistique. Nous n'en serions pas où nous en sommes dans les arts en général, et notamment en peinture, si chacun s'interrogeait en ces termes formels: Ai-je l'instinct et la vocation de la peinture assez forts pour croire que je l'aurais inventée si elle n'existait pas?

En dehors de cet absolu, je pense bien qu'il n'y a que barbouilleurs et peintres en bâtiments.

Raoul Hynkes procède par phases d'études. La première fois que nous vîmes ses travaux, c'étaient des études hardiment brossées dans la Forêt de Soignes et les environs de Tervueren; la seconde fois, il avait passé un été fort laborieux à Nieuport. Cette fois il revient de Dordrecht.

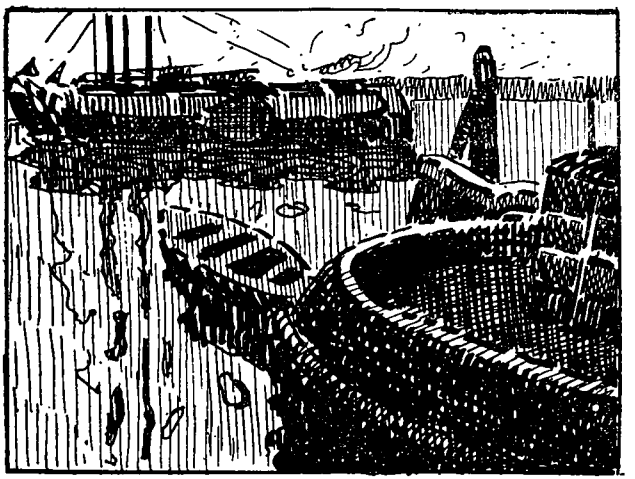
— Et qu'avez-vous été faire à Dordrecht, lui demandons-nous? Et, du geste, il nous indique une bonne cinquantaine de toiles appendues aux murailles.

— Oui, mais, — précisons, — je veux dire, avez-vous poursuivi un but d'études particulièrement ?

— J'ai cherché à donner plus de style, de caractère, et à mettre mieux en page.

En effet, nous voyons à côté des toiles nouvelles, d'autres toiles qui datent du séjour à Nieuport, il y a un an : le progrès est considérable.

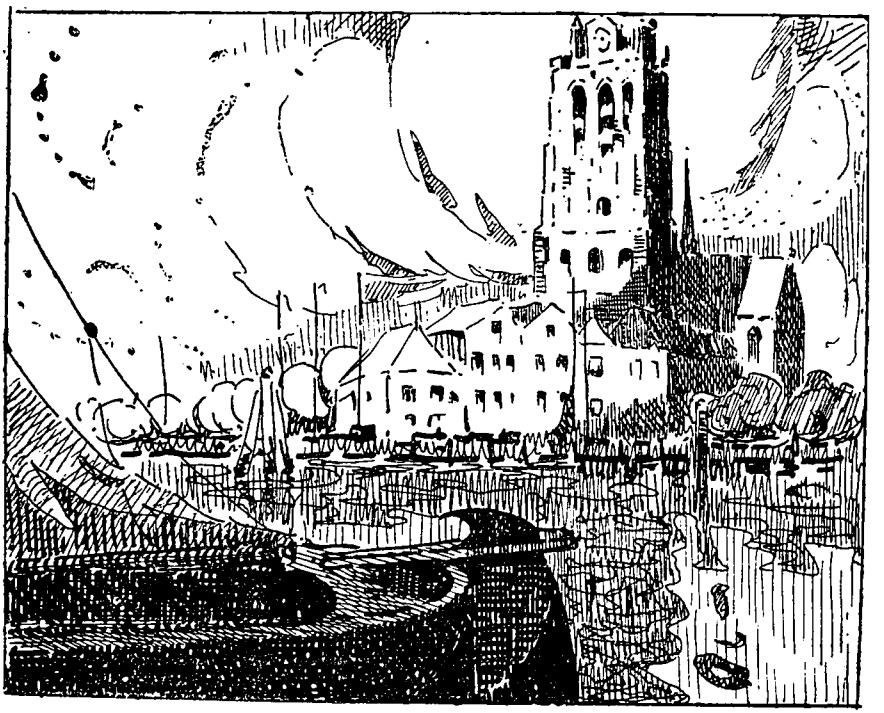
En poursuivant les buts que nous venons d'énoncer, non seulement l'artiste a réalisé en grande partie ceux-là, mais il n'a pas perdu de vue la nécessité de bien construire ses formes et de soigner les plans. L'on pourrait dire qu'il s'est cantonné pour l'étude dans une spécialité dont il cherche tous les secrets : Le paysage préféré c'est, pour le moment, le bateau sur la Meuse et quelque rive proche ou lointaine où le toit vermillon fait sa tache chantante dans le vert gras ou brumeux des feuillages. Hynkes se montre grand constructeur de bateaux, dont il connaît toutes les sortes, et qu'il sait rendre chacune avec l'évocation de sa destination, quelque choce comme une psychologie navale. Il étudie comme des êtres ces bateaux qu'il peint. Il vous dira que Dordrecht possède une flottille de 350 remorqueurs de tel modèle, dont 100 sont constamment au travail dans le port, et les autres en route, au-delà de cette ligne d'horizon qui évoque, sur le tableau, la Hollande lointaine. Il vous dira que tous ces petits points blancs de la rive, à peine visibles, sont des hameaux, qu'il y a là des gens qui travaillent.



R. Hynckes.

Et ne demandez pas ce qu'il importe dans une question de couleur, de penser à tout cela ou de ne pas y penser ! C'est très important. Quand une main vibre par le fait d'un cœur et d'une intelligence, elle vibre tout autrement qu'elle ne fait par l'intermédiaire seul d'une rétine. Voyons : Dans un bateau immobile, ici, l'on sent une activité latente. Dans ces lointains, là-bas, on sent les directions au delà de l'horizon. Et cela donne de la psychologie au bateau et de l'âme au paysage, de la vie à l'ensemble, et pas seulement une vie, mais de la vie précisée, et l'on a l'impression de l'activité du monde au delà des rives paisibles.

Voici un « bom », sorte de bateau, ancré au canal en face d'une douzaine de maisons, alignant leurs couleurs bariolées et fortes. C'est une étude pour la recherche du ton juste, mis du coup à sa place, sans chipoter, le coup de pinceau carré a gardé la forme de la brosse. Un « bom », c'est une ancienne barque, une épave qui ne navigue plus. On y met une grue, on en fait une sorte de chantier flottant. Triste épave, qui meurt dans la grisaille. Ici encore, on voit que l'artiste connaît à fond la construction d'une barque. Ce



R. Hynckes.

ne sont pas seulement pour lui des plans éclairés, ce sont des plans capables de naviguer et qui ont couru les assauts de la vague.

Aussi compréhensivement peint est le déchargement du bois de Norwège. Le steamer est au port, dressant au premier plan l'arrière de sa haute coque vermillonnée. Les fumées du port, les agrès, les haubans, les poulies du navire, tout cela se mélange, pleins de turbulence, dirait-on. Un ciel de vent et de rafales !

Voici encore des bateaux, excellemment groupés, en bouquet de nuances grasses et de formes rythmiques sur le fleuve, dans la grande paix mélancolique du soir. Au loin s'aperçoit la rive où la grande vie nostalgique du port s'endort, elle aussi.

L'artiste nous montre encore des études nombreuses. De beaux

soirs dorés, où les barques s'endorment dans l'immobilité, avec leurs grandes lignes noires barrant la lumière rose. Et d'autres, et d'autres.

Devant ses études très complètes nous posons une question: — Quelle différence faites-vous, en esprit, entre une étude et un tableau?

— Je n'ai jamais compris, dit-il, la différence. Je tâche, partout, d'être sincère.

Il ajoute en riant, une étude c'est petit, un tableau c'est ordinairement plus grand!

Et, de fait, les études de Hynkes ont la construction d'un tableau jusque dans le détail; et ses tableaux ont toute la franchise d'une étude. Les deux, d'ailleurs, sont toujours faits sur place.

Hynkes a une autre qualité encore dont l'importance mérite que l'on y insiste: Une grande rapidité de travail. A cette rapidité, la plupart de ses toiles doivent une grande unité d'impression Il s'exerce à mettre du coup le ton juste; il faut aller vite car la lumière va toujours et la vie elle-même modifie sans cesse nos impressions et par conséquent, du même temps, notre vision. Avec une telle méthode, il ne faut pas bouder. Hynkes va de l'avant, un peu au hasard de ce qui arrivera, sans rancune pour les toiles qui auront mal tourné. Si c'est bien, tant mieux; mal, tant pis; c'est qu'il n'était pas à ce moment-là à hauteur de son entreprise. Il se console, c'est toujours de l'étude, et il n'y a jamais rien de perdu quand on est jeune.

Quelques-uns pourront trouver cette étude bien élogieuse pour un artiste aussi jeune. N'importe, nous avons surtout voulu montrer quelles qualités de premier ordre possède ce jeune homme et faire ressortir quelques-uns des dons avec lesquels, quand on les a, on peut espérer une carrière progressive et de haut vol.

Prochainement Raoul Hynkes fera une exposition de ses dernières œuvres en son atelier de la rue de Linthout, 118, à Bruxelles.

Kees VAN DONGEN

Salle Giroux, à Bruxelles.

Kees Van Dongen, à Bruxelles, est effarant. Si je l'effare à mon tour par mes appréciations, qu'il me pardonne. J'ai entendu dire que Van Dongen, en Hollande, son pays d'origine, peint comme tout le monde. S'agit-il dans son cas d'une originalité cherchée, ce que l'on peut toujours obtenir quand on est habile et psychologue, ou bien s'agit-il d'un artiste qui, après un détour, se retrouve; ou bien encore d'un artiste en qui naît, par le seul fait de son évolution, une seconde personne dont il portait les germes? Ainsi peuvent se développer chez un individu, qui fût d'apparence normale pendant de longues années, une syphilis ou une tuberculose dont les germes d'abord infimes n'arrivèrent que tard à maturité. Cette question est l'une des plus curieuses et des plus ignorées qui soient dans l'évolution d'une personnalité d'artiste. Et il ne faut jamais se presser de croire au faiseur, au fumiste, à l'opportuniste, au malin. Personne n'est constamment le même, et l'artiste moins que personne, car le déséquilibre constant qui fait son originalité en fait un sujet merveilleusement toujours prêt aux variations, jusqu'aux métamorphoses mêmes.

A considérer l'ensemble de la cinquantaine d'ouvrages qui se trouvent exposés, on est enclin à penser que Van Dongen manque de jugement. Nous n'entendons pas dire qu'il manque de ces qualités cérébrales qui font un homme supérieur, mais, qu'il ne possède pas le sentiment de la coordination de toutes les parties d'un travail, ni la faculté d'être lui-même le spectateur critique de son travail. Il semble qu'il peigne comme l'enfant joue au petit bonheur des résultats et dans une complète inconscience. Il en résulte chez Van Dongen, une production extraordinairement inégale.

Quelle distance d'une toile à d'autres : La fraîche *Georgette*, femme bien en chair et qui le montre en tournant le dos et le reste.

KEES VAN DONGEN.

Le mouvement est naturel, la forme normale, la pose du corps si souple ! toute la chair jeune et nacrée.

Telle n'est pas la *coiffure*, femme au ventre vert, trop vert, — bien que, nous dit lui-même d'ailleurs M. Van Dongen, le « vert est l'optimisme qui guérit ». — d'un vert lourd parce qu'il est terni d'ombres noires et de fumées usinières, dirais-je volontiers.

Ni la femme aux bras bleus, — bien que le « bleu, au dire du peintre, soit la lumière et le repos » —; ni la femme au *collier vert* et à l'œil aussi égyptien que poché; ni le *maillot blanc*, assez sale, sans doute par antithèse.

Angeleke la Flamande a inspiré K. Van Dongen. Ici, je trouve presque tout entier l'homme délicat. Il va de soi, étant donnée la méthode de Van Dongen qu'il n'y a rien de ce que nous appelons flamand dans ce portrait ni dans sa technique, ni la chevelure solide au henneh d'Orient qui couronne somptueusement la tête, ni les larges paupières purpurines qui retombent sur les yeux baissés, ni la splendeur charnue de l'attache du cou sur les épaules rondes, qui rappelle plutôt le cou large et musclé d'une Romaine. Une excessive délicatesse de tons vibrants encadrés par un fond violent; des roses de feuille de rose dans de profonds outremer. La saveur du tableau est toute là dedans.

Je ne vois pas, toutefois, la nécessité d'être élémentaire dans la forme et souvent un peu sommaire dans le posé des reflets, crayonnés, dirait-on, au pinceau. Il y a, il est vrai, la nouveauté et, certes, c'est quelque chose. Les 100,000 œuvres bien peintes, dans les manières du passé, peuvent lasser à la longue. Et des artistes comme Van Dongen, et d'autres, trouvent des chocs nouveaux pour la rétine et surtout des dispositions de couleurs bien dans la note pressée du siècle; elles font affiche, elles arrêtent et sont vite vues. Ah ! oui, les tableaux que l'on pourrait voir le long des routes, sans ralentir, en faisant du 100 à l'heure !

Van Dongen, quand le hasard heureux s'en mêle, — ou quoi, je ne sais ? — donne extraordinairement à ses nus le plein de la forme. Que cette Flamande a le torse bien rempli ! Que le sang est subtil, et la peau belle !

Mais il est de lui peu d'œuvres comme celles-là, auxquelles un charme quelconque vous attarde longtemps.

Une qualité de Van Dongen, c'est, aussi, qu'il n'est jamais mesquin. Ses nus ont de l'opulence et de la grandeur, le plus souvent. Tels le nu, jambe de ci, jambe de là, la femme sur fond rouge; et *Georgette*, déjà citée, et la *Flamande*, encore; le *collier d'opales* et le si délicat *chapeau rose;* ainsi que *Anita* (la créole) *au cœur vert;* la *Danseuse* aux voiles roses.

Van Dongen exagère tout, non seulement les couleurs, mais, ce qui est plus surprenant, et rare, et où Van Dongen se montre maître, c'est dans le rendu des expressions. *Anita* la créole au cœur vert, la *Flamande*, toujours elle, et l'*Espagnole* au balcon de la Plaza de Toros qui a des dents, des yeux, un sourire, presque pas de traits et c'est prodigieusement prenant ! Pour l'intensité de l'expression, encore la femme aux *bas violets*, en pantalon de linge, la chemisette ouverte et retombée et qui sourit en se défendant avec le bras, contre des regards sans doute indiscrets. C'est tout soleil et gaîté.

Il y a beaucoup de caractère et de souplesse dans *Juana la Maccarona*, faisant une danse espagnole, avec guitare; il faut voir cela avec les reliefs de la couleur, les roses, les jaunes argile, le blanc et l'outremer !

Il est entendu que l'éloge de ces toiles est subordonné à l'abandon préalable des principes et des instincts de l'esthétique ancienne; conditions auxquelles il faut ajouter la distance, très respectable,

qui est de toute nécessité ; et surtout, plus encore que pour tout autre artiste, un triage sérieux, pour ne garder que les œuvres des bons moments créés par l'artiste dans le nombre des heures de sa vaste inconscience.

Il y a dans la production de ce sauvage raffiné quelque chose de l'émotion et des moyens clairs d'un art naissant. Il faudrait une lignée pour perfectionner cet art dans cette voie, faire école.

Mais sans doute, comme bien d'autres, Van Longen est un phénomène et comme tel restera sans descendance.

Edouard ELLE

Cercle Artistique, Bruxelles.

Deux salles entières des œuvres de feu Edouard Elle, peintre et architecte. Que de tableaux, qui tous sont le produit d'une âme trop simple, et trop étroite et de trop minces sensations !

Tantôt des Mauves estompés ; tantôt des Wagemaeckers pimpants, etc. ; par ci par là une note sincère qui a de la fraîcheur, de la spontanéité d'impression. Surtout, les aquarelles.

Pour les huiles, Elle semble avoir harmonisé au moyen d'une patine qui truque l'ensemble.

Il y a plus d'air dans les aquarelles où les tons gardent leur vie propre.

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Les Sportophobes.

Pardon, tout d'abord, pour ce néologisme, mais nous n'avons pas trouvé d'autre mot exprimant mieux notre pensée.

Des journaux se sont emparés récemment d'une circulaire ministérielle interdisant la pratique du sport de football dans les écoles bavaroises.

Cette mesure, aux dires de nos confrères, a été prise à la suite du trop grand nombre d'accidents provoqués par ce sport.

Le ministre, auteur de la circulaire, qui n'a peut-être jamais vu de sa vie un match de football, motive ainsi son interdiction :

« 1° En l'année 1910-11, soixante pour cent des accidents graves arrivés aux écoliers sont dus au jeu de football ;

» 2° Un avis de la direction de l'école centrale de gymnastique le rejette d'une façon formelle. Comme jeu de courses, il provoque une fatigue du cœur et des poumons que de jeunes élèves au-dessous de dix-sept ans sont incapables de supporter ; il exerce aussi sur la tenue du corps une influence pernicieuse ; enfin, il accapare tellement l'esprit de l'élève dans ses efforts pour assurer la victoire à son parti que les travaux d'école en souffrent nécessairement. »

Cette première raison alléguée est absolument inexacte. Il eût

suffi au ministre bavarois de jeter un coup d'œil — ça ne l'aurait pas fatigué, un coup d'œil ne pèse rien, et puis il n'était pas obligé de le ramasser — sur la statistique des accidents de football en Allemagne que publie le *Deutscher Fussball Bund*.

Le *D. F. B.* espère combattre ainsi l'idée générale du public qui s'imagine que le football est un sport dangereux. Les arbitres du *D. F. B.* sont obligés de signaler au Comité tout accident arrivé pendant un match; de même en ce qui concerne les matches d'entraînement des clubs, ceux-ci doivent signaler tout accident au Comité. Les infractions à ces règles sont sévèrement punies.

A la date du 1er juillet de l'année en cours, 61 accidents ont été déclarés pour toute l'Allemagne. Ces accidents sont à répartir sur environ 30,000 matches; de sorte que sur 1,000 matches il y a deux accidents.

Pour l'année entière ces chiffres seront encore plus favorables parce que le premier semestre de l'année comprend la plus grande partie de la saison de football et le calcul a été basé exactement sur la moitié des matches de toute l'année. Des 61 accidents, trois sont arrivés à l'étranger; vingt aux matches de championnat; vingt aux matches interclubs et huit aux matches d'entraînement. Aucun de ces accidents n'a occasionné une longue incapacité de travail.

Cette statistique démontre, preuves à l'appui, que le football n'est pas du tout un sport dangereux, n'en déplaise au ministre bavarois.

Quant à l'opinion de l'école centrale de gymnastique dont ce ministre fait état, et qui affirme que le football provoque comme jeu de course une fatigue du cœur et des poumons, elle est encore plus fantaisiste.

Des jeux de course! Peut-être le ministre s'imagine-t-il que le jeu de football consiste à s'emparer du ballon et à faire avec lui plusieurs fois le tour du terrain en cherchant à dépasser en vitesse ses adversaires!

Le beau jeu de football consiste, au contraire, en combinaisons obtenues par les joueurs d'une même équipe échelonnés sur le terrain et se passant le ballon de l'un à l'autre. Les joueurs sont au nombre de onze par équipe, ce qui diminue sensiblement l'effort de chacun d'eux.

Et comment voulez-vous qu'un footballiste obligé de diriger avec les pieds le ballon vers le but qu'il lui assigne fasse de la course mettant ses jours en péril?

Le football est un jeu dangereux, dit la circulaire en conclusion. Or, les règlements défendent notamment de passer un croche-pied, de donner un coup de pied ou de sauter sur son adversaire. Aucun

joueur ne peut se servir de ses mains pour tenir ou pousser un adversaire. La charge est permise mais elle ne peut être dangereuse ni violente. Un joueur ne peut être chargé par derrière. Les souliers ferrés qui pourraient occasionner des blessures sont interdits.

Un arbitre et deux « linesmen » suivent le jeu sur le terrain et veillent à l'application du règlement.

Pas de corps à corps, pas de bousculades, aucun acte brutal n'est autorisé. Voilà bien un jeu dangereux !

* * *

Le football comme la boxe, les courses pédestres, le cyclisme, le canotage, tous les sports en général, a ses ennemis. Ils sont d'ordres divers.

Ce sont d'abord les hommes politiques, qui estiment ainsi qu'on a pu lire dans le *Peuple*, que les sports sont incompatibles avec la politique et que, par conséquent, le parti ouvrier devrait proscrire le sport pour se garder tout entier aux luttes des partis. Ah ! le bel horizon !

Ce sont aussi les professeurs qui déplorent que les jeunes gens ne soient pas entièrement et uniquement préoccupés de leurs études. Pour eux le temps réservé aux exercices physiques, à la culture du corps est du temps perdu.

Ce sont ensuite et surtout les vieux professeurs de la gymnastique ennuyeuse et doctrinale qui font encore et toujours une guerre sans trêve ni merci aux sports, aux aux jeux scolaires, aux récréations viriles ; ceux-ci pourtant donnent de l'attrait à l'exercice des muscles, font qu'on se passionne pour eux et empêchent la décadence physique.

Ces professeurs de l'ancienne gymnastique ne peuvent pardonner aux sports modernes d'avoir contribué au développement d'exercices nouveaux plus rationnels, tels que la gymnastique suédoise.

Le football, le cyclisme, les courses pédestres, la boxe, l'automobilisme, l'aviation ont détourné quelque peu l'attention du public des mouvements d'ensemble, des exercices aux altères, aux massues, des pratiques en honneur dans les sociétés de gymnastique.

Voilà ce que les routiniers professeurs ne peuvent pardonner aux sports modernes.

Ces exercices de gymnastique donnés à deux cents élèves à la fois par un maître ne créent aucune stimulation. Ils n'augmentent pas la vaillance. Les élèves les accomplissent sans goût, sans ardeur.

Les sports modernes constitent au contraire un stimulant quotidien de la volonté de puissance.

« L'homme, a écrit Nietzsche, est quelque chose qui doit se surpasser. » Les sports nous aident à mettre cette maxime en pratique.

Ne voyons-nous pas les coureurs cyclistes chercher à dépasser les records établis par ces champions ; les aviateurs ne tendent-ils pas

à aller toujours plus haut et plus loin que celui de leur concurrent qui a établi le record de la hauteur et de la plus longue distance? Les automobilistes ne travaillent-ils pas à créer des moteurs qui surpasseront en vitesse, en robustesse ceux de l'année précédente? Les athlètes ne s'entraînent-ils pas, ne font-ils pas des efforts toujours plus grands pour surpasser leurs rivaux? N'avons-nous pas vu tout récemment l'athlète roubaisien, Louis Vasseur, arracher du bras droit le poids formidable de 200 livres, battant ainsi de quatre kilos, après un an d'entraînement le record du monde qu'il avait établi lui-même l'année dernière.

Les peuples qui ont eu cette volonté de puissance, ce désir, cette ambition de surpasser les autres nations dans les exercices physiques, les ont surpassés en matière commerciale et industrielle.

L'Amérique qui a vu triompher ses athlètes aux Jeux Olympiques de Stockholm est en avance d'un demi siècle sur l'Europe.

Les Anglo-Saxons chez lesquels le culte du sport est si grand ne sont-ils pas allés porter la civilisation dans les contrées les plus sauvages du monde?

Les peuples du Nord, les Norwégiens et les Suédois, grands adeptes des sports également, ne sont-ils pas les plus avancés en matière sociale et politique? Chez eux l'alcoolisme a disparu.

Voilà un des caractères utiles, une des conséquences heureuses de la pratique des sports.

Il en est d'autres encore.

Au point de vue hygiénique les sports constituent les plus précieux agents. Ils suppriment la paresse physique. Ils enrayent la tuberculose par la sobriété à laquelle s'astreignent les athlètes qui ont banni l'alcool de leur alimentation, qui ne fument pas, qui mettent mieux en pratique l'hygiène corporelle par l'usage fréquent de douches, de bains. Les jeunes gens qui font du sport doivent être aussi chastes que sobres. L'exercice augmente notre appétit, il active la circulation du sang, développe la poitrine, oppose une barrière solide à toutes les maladies qui puisent leur source dans la sédentarité, dans l'inaction.

« L'oisiveté, a dit Franklin, peut être comparée à la rouille qui use plus rapidement et plus profondément que le travail. »

Le manque d'exercice conduit à la phtisie, à l'anémie, à l'engraissement, au lymphatisme. Il ruine l'appétit, fait perdre les forces, prépare la dyspepsie et quantité d'autres infirmités. Rien en somme ne fatigue plus l'organisme que le repos!

Faisons donc du sport et de tous les sports. Donnons-nous du mouvement. Agir c'est vivre, dit-on; pratiquons par conséquent les exercices corporels et nous vivrons vieux.

Nous vivrons vieux et mieux. Nous améliorerons la race, nous la ferons plus forte, plus endurante, plus belle, plus courageuse.

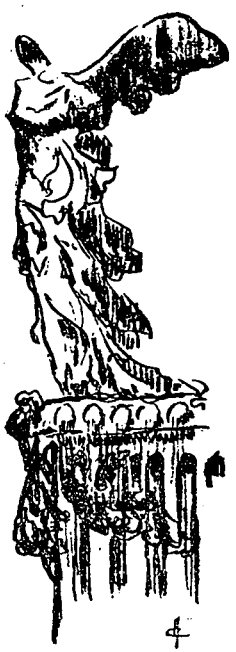
C'est dans ce but que la France, émue de sa défaite aux Jeux Olympiques va créer un « Collège d'Athlètes », un « Conservatoire du sport et de la culture physique » comme l'a appelé le marquis de Polignac au cours de l'enquête du journal *L'Opinion*.

* * *

Un Collège d'athlètes cela nous transporte au temps où les Grecs assistaient religieusement aux Jeux Athlétiques institués en l'honneur de Castor et de Pollux sur la colline d'Academos.

Les sports alors aidaient à l'éclosion des chefs-d'œuvre artistiques.

Les sculpteurs venaient chaque jour au stade de l'Olympe pour y voir les athlètes sauter les haies et les rocs, lutter sur le gazon, lancer le disque loin sur la route, étudier le corps humain en action afin de reproduire dans le marbre ses magnificences.



Phidias avait même établi son atelier tout proche du stade.

Aux sculpteurs se mêlèrent bientôt les magistrats. Les uns et les autres en admirant la musculature de l'athlète étreignant l'adversaire, s'accordèrent sur la conception du Beau, de l'Harmonie, de la Justice, de la Vérité.

« Ils discoururent sur la force, dit un historien, puis sur les Forces mystérieuses qui sont aussi les âmes des dieux. Ils comparèrent les forces morales aux forces physiques. Ils traitèrent des relations entre la Matière et l'Esprit. Le spectacle des athlètes rivalisant dans la course et à la lutte engendra dans leur raison des idées philosophiques.

» La colline d'Academos se transforma bientôt en une Académie, la première Académie fut donc une Académie des Sports. Elle devint un lieu de dissertations intellectuelles. En regardant Alcibiade lancer le disque avec grâce, Socrate émit d'éternelles sentences. Platon l'écouta puis écrivit et l'idéalisme naquit du jeu des pugilistes. »

Et aujourd'hui encore les Sports embrassent la Matière avec l'Esprit quoi qu'en dise le ministre bavarois dans sa circulaire qui nous a entraîné bien loin.

Ne voyons-nous pas ceux qui s'adonnent aux Sports approfondir les principes de la mécanique et de l'anatomie? Celui qui fait de l'automobilisme, de la motocyclette doit apprendre à connaître le moteur. Le jeune homme qui fait de l'équitation reçoit de son professeur une leçon d'anatomie. Il lui montre l'image du squelette du cheval pour lui faire comprendre sur quels muscles de l'animal sa force doit agir.

Celui qui fait de l'aérostation doit étudier l'astronomie, la météorologie. L'on pourrait citer quantité d'exemples semblables qui prouvent à l'évidence que les Sports, tout en améliorant notre organisme, forcent l'esprit volage à réfléchir sur les rapports de l'action et de la science.

L'habitude d'améliorer notre adresse, d'augmenter notre force, de vaincre de petites difficultés nous donne plus de confiance, plus d'audace, plus de sang-froid et d'initiative.

Voilà tout ce que nous devons aux Sports, aussi bien à celui du football qu'à l'antique lancement du disque, du javelot ou à la lutte gréco-romaine.

Tâchons d'en médire un peu moins en Belgique et imitons l'exemple de la France dans sa création du Collège d'Athlètes. Cela contribuera peut-être à secouer notre mollesse regrettable.

(Illustrations de MAURICE COLLARD.) FERNAND GERMAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Eugène Fasquelle.

EMILE BERGERAT : *Souvenirs d'un Enfant de Paris* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Je ne vais pas à propos de ce 3e volume (1879-1884) des Mémoires de M. Emile Bergerat, répéter ce qui fut dit, ici même, au sujet des deux premiers. Il me suffira de signaler son apparition en ajoutant toutefois qu'il contient quelques pages très intéressantes pour nous — pour les Anversois — en particulier —. L'auteur assista en 1877 aux fêtes du 3e centenaire de Rubens, dans la ville de Druon Antigon — dont il raconte la légende avec beaucoup d'humour — et il écrit là beaucoup de choses qui flatteront agréablement l'amour-propre anversois.

Chez Ollendorff.

RENÉ PERROUT : *Marius Pilgrim* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Parmi la foule de plus en plus nombreuse des écrivains à tendances régionalistes, M. René Perrout est en train de se tailler une place enviable. *Goëry Cocquart*, son premier livre, qui raconte une page de l'histoire d'Epinal, attira sur lui, voici quelques mois, l'attention sympathique des lettrés. C'est encore d'Epinal, sa chère ville natale, qu'il nous parle cette fois. En quelques tableaux sans prétention mais non sans art, il décrit la vie de sa province, sa tranquillité, sa douceur, son silence qui apaise ou qui écrase. De ses deux héros, l'un, Pierre Auger, trouve le bonheur à vivre en philosophe, dans sa calme demeure, sans rêves de gloire, tandis que l'autre, *Marius Pelgrim*, pour avoir voulu briller, éprouve déconvenues sur déceptions et s'en va cacher à Paris son amer désespoir.

* * *

SIMONE BODÈVE : *La Petite Lotte* (un vol. in 18° à fr. 3.50. — Dans un roman long, trop long, quelque peu encombré et brousailleux, mais rempli par ailleurs des meilleures intentions, Mme Simone Bodève nous fait l'histoire d'une jeune fille née dans un de ces milieux mi-bourgeois mi-ouvriers qui ont gardé du bas peuple dont ils sont à peine sortis, tous les vices, toutes les violences de langage et de geste.

Alors qu'elle était encore enfant, un soir de beuverie, son père a tenté de la violer. *La Petite Lotte* a gardé de cet incident une si forte impression qu'elle se croit à jamais déshonorée et qu'au moment d'épouser un jeune homme riche qui l'a tirée de la fange où elle pensait glisser, elle préfère se tuer plutôt que d'avouer sa honte.

Chez Plon Nourrit et Cie.

COMTE DE PIMODAN : *Les Fiançailles de Madame Royale* (un vol. in-12° avec un portrait. — Après sa sortie du Temple où elle avait connu la plus dure et la plus sordide à la fois des captivités, Madame Royale, fille de Louis XVI, fut recueillie à Vienne où on pensa lui faire épouser l'archiduc Charles. Mais la jeune princesse, fidèle au vœu de ses parents, déclara qu'elle n'aurait d'autre époux que le duc d'Angoulème. C'est l'histoire de ces *Fiançailles* conclues à l'époque la plus tragique de la Maison de France, que raconte M. le comte de Pimodan, en se basant sur les documents irrécusables que possèdent à cet égard les archives de la cour de Vienne.

* * *

TOKUMITI KENJIRO : *Plutôt la Mort* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Ce roman dont M. Olivier Le Paladin offre au public français une traduction serrant de très près le texte original, a eu et obtient encore au Japon un succès colossal — la 100e édition a paru en 1909 —. Succès compréhensible d'ailleurs et justifié non seulement par les brillantes qualités du conteur, qualités tout occidentales de précision et de clarté, mais surtout par le sujet traité : Si le Japon est le paradis des enfants, il est parfois un enfer pour la jeune mariée. Placée sous l'autorité absolue de sa belle-mère, dans la maison de laquelle elle doit vivre, elle devient trop souvent son souffre-douleurs et son esclave. Cette vie d'obéissance passive et d'incessantes tracasseries apparaît d'autant plus pénible à la moderne nipponne, à la rieuse et libre mousmé de la veille, que son éducation européenne ou même américaine l'y ont moins préparée. Rien d'étonnant donc à ce que plus d'une bru japonaise, à l'exemple de la dolente Nami-Ko, lance au ciel ce cri de poignant désespoir : *Plutôt la Mort !* placé en tête de cette histoire réellement vécue.

* * *

HENRI DACREMONT : *Poèmes ardennais* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Le recueil de vers de M. Henri Dacremont se présente au public dans la belle disposition d'une sorte de triptyque où les magnifiques suggestions de la terre ardennaise se mêlent harmonieusement aux éveils de la sensibilité la plus délicate et la plus raffinée et aux évocations légendaires. Mais ce qui donne du prix à ces chants d'un accent si nouveau et si pénétrant, c'est que le souvenir, si fugitif qu'il soit, l'impression, si ténue qu'elle paraisse, les descriptions, si fidèles qu'elles soient et si colorées, sont enfermées dans une forme très pure qui révèle un talent déjà maître de ses moyens et sûr de ses formules.

Nous goûterons avec un plaisir particulier ces poèmes qui chantent le charme et la grandeur, le pittoresque et la variété d'un coin de notre terre wallone, le plus sauvage, mais aussi peut-être le plus émouvant.

* * *

PIERRE MARGE : *Voyages en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro* (un vol. in-18° ill. à fr. 3.50). — M. Pierre Marge a parcouru par deux fois, avec soin, en dirigeant ses itinéraires dans des régions très peu connues, les pays qu'il décrit. Il a visité la Bosnie et l'Herzégovine avant et après le coup de théâtre de l'annexion, relevé les profondes transformations qui s'y sont opérées. De même, il a su très bien surprendre et exposer, pour notre instruction, le caractère anachronique, médiéval, des mœurs et de l'état social, en Dalmatie, ainsi que la beauté farouche du Monténégro. Voyageurs, simples curieux, profanes même qui se plaisent aux spectacles rares dans un fauteuil, trouveront, dans ces récits rapides et colorés, une attrayante combinaison de l'utile et de l'agréable, des études de tourisme faisant suite aux précédentes du même auteur qui nous conduisit déjà en Espagne et en Hongrie.

* * *

CAPITAINE CLAUDE LAFONTAINE : *A travers l'Inde* (un vol. in-18° à fr. 3.50. — L'Inde prestigieuse, mère des religions et des civilisations, attirera toujours l'observateur curieux par son mystère persistant, en dépit des apparences brillantes de la domination anglaise. On lira donc avec fruit le récit de la randonnée que le capitaine Claude-Lafontaine a exécutée dans ce pays magique. Tour à tour, défilent devant nous, apparitions rapides, colorées, vivantes : Bombay, qui représente l'Inde moderne, avec son vaste mouvement d'affaires; Ahmedabad, la cité exubérante restée soumise à l'influence mogole, avec ses quinze mosquées; Ajmere, semblable à une ville arabe; le Radjpootana, hanté par les légendes radieuses du Ramayama; Amritsar, la Rome des Sikhs, la Mecque des Khalsa, les Elus; Delhi, qui s'enorgueillit de son passé trente-cinq fois séculaire, de ses ruines imposantes, de ses grands Mogols dont la puissance fut supérieure à celle des Romains; Lahore, au nom suggestif, avec le palais de son roi fameux; Luknow, où vit le souvenir de la terrible révolte de 1857; Bénarès, la ville sainte, avec ses vingt-cinq mille brahmanes; Calcutta enfin, la cité du large trafic, ancienne résidence des vice-rois. Le livre se termine par une description de Ceylan où fut révélée à l'auteur dans son luxe insolent, la nature équatoriale primitive.

Chez Bernard Grasset.

EVELYNE MONCŒUR : *L'Incomparable* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — « A celui dont la forte caresse est la seule chose au monde que je comprenne ». Au moins ceci — dédicace et profession de foi — est clair et rend quelque peu superflu l'avertissement où nous lisons : « Ah ! pudeur ! De mon œuvre, moi, je vous arracherai ! » Ce qui suit est, en effet, résolument impudique, mais c'est tout et nous sommes bien loin des fougueux et si beaux poèmes d'amour de Mme Marguerite Burnat-Provins tout vibrants de passion déchaînée. Ils émeuvent, ils empoignent ceux-là, tandis que *l'Incomparable* fait sourire, ou même rire tout à fait, ce qui est d'ailleurs tout à l'honneur d'Evelyne Moncœur si ce pseudonyme — plutôt ahurissant en l'espèce — cache une plume masculine qui a voulu accabler une infidèle sous les coups de son ironie.

* * *

AUGUSTE BAILLY : *Les Chaînes du Passé* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Avec tout le prestige que lui confère son remarquable talent de conteur, Pierre Daurelle enseigne à ses contemporains une morale scientifique, pratique, sans préjugés ni hypothèses, rationaliste, en un mot. Il crie bien haut.

que tous les efforts de l'homme doivent tendre à son propre bonheur matériel et qu'il doit bâtir ce bonheur fût-ce même sur la souffrance d'autrui. Les mots *Foi* et *Devoir* sont pour lui vides de sens, mais la vie se charge un beau jour de démolir son système philosophique et elle a vite fait. A lui qui n'a pas hésité à laisser et presque à faire mourir sa première femme, une créature d'élite, pour en épouser une autre, le Destin applique brutalement la peine du Talion. Cette autre qu'il aime éperdûment, l'abandonne en invoquant son propre enseignement et en lui reprochant son crime. Il va se tuer, mais il lui faut vivre pour son enfant. Ainsi il connait, à la fois, la souffrance, le remords et le devoir.

Les Chaînes du Passé sont un beau roman, bien écrit, supérieur aux œuvres précédentes de M. Auguste Bailly qui, espérons-le, ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

Aux Editions Nelson.

VICTOR HUGO : *Théâtre en Liberté; Amy Robsaert* (un vol. in-12° relié à fr. 1.25). — A côté de drames bien connus tels que *Ruy-Blas* ou *Hernani,* Victor Hugo a écrit un certain nombre de petites pièces, de moindre importance, mais d'égale envergure. Elles sont maintenant offertes au grand public qui fait un accueil si chaleureux à l'élégante collection intégrale des œuvres de l'immortel poète. Chacune sert d'illustration à quelque axiome cher à l auteur; toutes portent l'empreinte de son génie.

Il n'est plus permis désormais, sous peine de passer pour un vrai Béotien d'ignorer *Amy Robsaert, la Grand'Mère, Mangerontils* et tant d'autres pièces curieuses qui permettent de mieux pénétrer la pensée du poète.

* * *

VICTOR HUGO : *Les Voix intérieures; les Rayons et les Ombres* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Ce titre des Voix intérieures est un manifeste. Voici comment l'auteur lui-même s'exprime à ce sujet dans sa préface : « La Porcia de Shakespeare » parle quelque part de cette musique que tout homme a en soi. Malheur, dit-elle, à qui ne l'entend pas ! Cette musique, la nature aussi l'a en elle. Si le livre qu'on va lire est quelque chose, il est l'écho, bien confus et bien affaibli sans doute, mais fidèle, l'auteur le croit, de ce chant qui répond en nous du chant que nous entendons hors de nous. »

Le même volume contient les *Rayons et les Ombres,* autre série d'études en clair obscur, parmi lesquelles l'*Oceano Nox* et la célèbre *Tristesse d'Olympio.*

* * *

BARRAT WENDELL : *La France d'aujourd'hui* (vol. in-12 relié à fr. 1.25). — La fameuse Université américaine Harward désignait récemment l'un de ses plus éminents professeurs, M. Barratt Wendell, pour venir occuper, une année durant, dans les Universités françaises, la chaire de littérature anglo-saxonne, créée par M. James Hazen Hyde.

De retour aux Etats-Unis, M. Barratt Wendell consigna dans un volume intitulé *La France d'aujourd'hui* le résultat de ses observations personnelles et l'ouvrage, habilement traduit par sir Georges Grappe, obtint la plus grande faveur parmi l'élite des lecteurs français. Cette traduction a même été couronnée cette année par l'Académie française.

Jamais étranger n'a jugé la France avec une aussi grande impartialité. Sans flatter, sans passer sous silence les défauts, M. Barratt Wendell, étudiant successivement les institutions et les mœurs, salue la grandeur et la prospérité du pays qu'il appelle « une source intarissable de noblesse, que ceux admis à la connaître et par là même à la chérir, sentent devoir exister à jamais ».

Son analyse toujours attrayante, nourrie d'anecdotes personnelles et pittoresques, suscitera de nombreuses, d'utiles mais aussi de rassurantes réflexions chez tous ceux qui suivront d'un œil vigilant et parfois inquiet le développement de la France d'Aujourd'hui.

* * *

HENRI CONSCIENCE : *Le Gentilhomme pauvre* (un vol. in-18 relié à fr. 1.25). — Rien de plus navrant, rien de plus pathétique que cette lutte désespérée d'un gentilhomme qui ne veut pas déchoir, contre la misère qui l'étreint et la ruine complète, fatale, qui le mine. La noblesse de son caractère, la délicatesse de ses sentiments, le courage héroïque dont il fait preuve, tout en lui attire notre sympathie et commande notre respect.

Le clair roman d'amour qui s'élabore aux côtés du vieillard jette quelques teintes lumineuses dans ce tableau un peu sombre de la vie du gentilhomme pauvre.

La publication du roman de notre grand auteur populaire dans la collection des chefs d'œuvre si bien composée par la Librairie Nelson est un hommage significatif rendu à un pays et à une littérature étrangers. Dans les circonstances actuelles, nous avons le droit d'en être fiers.

Chez Louis Michaud.

AD. VAN BEVER : *La Normandie.* — (Un vol. in-18 ill. à 4 fr.). — *La Normandie vue par les écrivains et les artistes* constitue un recueil de textes et de documents littéraires et autres, orné d'une centaine d'illustrations, et destiné à caractériser la ci-devant province dont la subdivision de la France en départements n'est pas parvenue à rompre la belle unité. Il est suivi d'un *Guide pratique* indiquant *Ce qu'il faut voir en Normandie* avec mention des monuments, curiosités, hôtels, excursions, etc., etc. Tel quel ce volume est le premier d'une collection dans laquelle la maison Michaud a entrepris de présenter, sous un aspect nouveau et récréatif, les divers pays de France.

Chez Ambert.

HENRY MIRANDE : *Les Baisers de Lesbie* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. Henry Mirande se complait aux reconstitutions de l'antique. Il nous fit, voici deux ans, le récit de l'orgie tragique que fut le règne d'*Elagabal.* Aujourd'hui il situe son nouveau roman dans la Rome républicaine, au début de la guerre civile. Son héros est le poète Catulle, l'auteur de la *Chevelure de Bérénice,* dont il nous raconte les amours avec la belle Clodia, riche patricienne, hautaine et dissolue, qui fait du pauvre Catulle son jouet, le chassant et le reprenant au gré de sa fantaisie. Il y a, dans ce livre une autre figure de femme, la petite danseuse grecque Cinthia, une créature de tendresse et de dévouement dans les bras de laquelle se réfugie le poète, chaque fois que Clodia lui est par trop cruelle.

Et le contraste entre ces deux caractères féminins, leur lutte sourde, contribue à rendre plus pathétiques les tribulations de l'amoureux Catulle.

Chez Georges Crès.

P.-J. JOUVE : *Présences* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce sont des poèmes fluides, on dirait impalpables ou transparents comme un souffle ou un cristal. Une âme délicate, rêveuse, inquiète y confesse des émois tendres. Des images imprévues tâchent à transposer par l'harmonie et la couleur des mots des visions menues et rares.

C'est d'un art un peu précieux, original à coup sûr et d'une suprême distinction de pensée et d'expression.

Aux Editions du Temps Présent :

BERNARD COMBETTE : *Des Hommes* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — De l'exotisme, mais avec une note foncièrement personnelle. L'auteur n'est pas qu'un descriptif et un observateur ; il s'émeut, il sent et il exprime d'originale façon ce qu'il éprouve. Son livre est un recueil de nouvelles ayant pour cadres des coins sauvages ou grandioses d'Afrique et d'Asie, pour personnages des indigènes et des Européens venus parmi eux pour les connaître, les civiliser, — pour les combattre aussi, hélas !...

Ce sont, en somme, des pages très vivantes, toujours originales, souvent douloureuses, relatant « de brèves et brutales aventures », ainsi que le dit l'auteur.

A la Maison d'Editions :

EMILE PEYREFORT : *La Source ignorée* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ces poèmes de parnassienne facture tour à tour majestueux ou délicats font songer à ces aquarelles lavées d'une brosse riche en nuances subtiles et rares sur un Whatman de luxe. M. Peyrefort a la vision subtile et juste d'un peintre au goût très sûr ; il est un artiste adroit de la rime et du rythme. Ses vers sont riches d'harmonies et d'images séduisantes.

MEMENTO

Les Lettres.

Bonne foi flamingante. — Le *Bulletin officiel du Touring Club* ayant, dans une biographie de M. Paul André qu'il publiait le 1er octobre dernier, fait sans aucune espèce de commentaires l'annonce que notre directeur se proposait d'écrire un roman dont le titre serait: *Jan Moerloose, flamingant,* deux journaux de Bruxelles: La *Vlaamsche Gazet* et le *Laatste Nieuws* publièrent le même jour une note pernde rédigée dans des termes absolument semblables.

En voici la traduction: « *Littérature franco-belge.* — Nous apprenons qu'un ouvrage de M. Paul André, intitulé: *Jan Moerloose, flamingant,* sortira de presse un de ces jours.

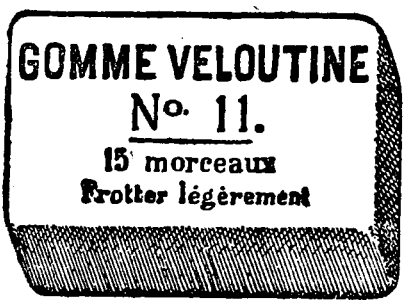
» Pour autant que nous ayons pu en avoir connaissance, il s'agit ici de ce que les Fran-

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,



n'employez que la

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact. Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc.. exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

çais appellent un roman à clé, c'est-à-dire que l'écrivain a choisi une personnalité connue du monde flamingant pour la mettre en scène comme personnage principal de son œuvre.

» Qui est M. Paul André? Un capitaine de l'armée belge, de l'arme de l'artillerie, qui a pris depuis une dizaine d'années une grande part au mouvement littéraire franco-belge, et s'occupe en outre d'enseigner la littérature française dans notre « école d'éducation pour officiers » (1).

» Nous pensons que M. Paul André est peu documenté sur le mouvement flamand ; aussi peut-on dire à l'avance que son roman portera l'estampille d'une attaque très anti-flamande. »

M. Paul André envoya, dès qu'on lui eut mis sous les yeux ces deux notes, la lettre suivante au directeur de chacun des journaux qui le prenaient ainsi à partie avec légèreté sinon... imprudence.

« Monsieur le Directeur, on me communique un entrefilet paru dans le numéro du 16 octobre de votre journal. Il y est donné, relativement à un roman que je ferais paraître prochainement des renseignements tendancieux absolument inexacts. Si je suis, en effet, occupé à écrire un ouvrage de pure imagination qui portera le titre de *Jan Moerloose, flamingant*, il n'est PERSONNE à l'heure actuelle qui ait eu la moindre connaissance de son contenu, de son but ou de son esprit. Tout ce qui peut en être dit en ce moment par d'autres que par moi est sans aucun fondement. Il est notamment contraire à la vérité de prétendre que j'aie jamais eu l'intention d'écrire un « roman à clé ».

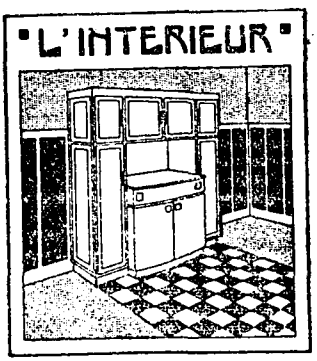
» J'ose espérer qu'il me suffira de vous en manifester le désir pour que la présente rectification paraisse le plus tôt possible dans votre estimable journal.

» Veuillez agréer, etc. »

Le 19 octobre parurent, mais dans la *Vlaamsche Gazet* seulement, les quelques lignes que voici : « *Rectification.* — M. Paul André nous écrit que ce que nous avons publié relativement à son nouveau roman est erroné. Si je suis occupé, déclare M. P. André, à écrire un ouvrage de pure imagination qui portera le titre de *Jan Moerloose, flamingant*, il n'est personne à l'heure actuelle qui ait eu la moindre connaissance de son contenu, de son but et de son esprit. Tout ce qui peut en être dit en ce moment par d'autres que par moi est sans fondement. »

Et voilà comment on écrit l'Histoire... flamingante !

(1) *Opleidingschool voor officieren*, dit le texte. En réalité ça devrait signifier « école militaire ».



ART DÉCORATIF

MOBILIER

DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes
ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE
Pliage et mise sous bandes de circulaires et journaux
Maison Sainte-Marie
Fondée en 1838
Rue Pachéco, 12, BRUXELLES
Téléphone 252
Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liége et Bordeaux
Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Au mois de janvier 1913 la revue *Wallonia* entrera dans sa 21e année. Aux yeux de ceux qui ont suivi son développement, cette belle œuvre s'incarne en un homme, M. Oscar Colson. Il a su, poursuivant avec une inlassable ténacité son lucide effort, l'orienter vers un but hautement efficace.

Il a paru à quelques amis de *Wallonia* que l'élémentaire justice leur commandait de saisir l'occasion qui se présente pour décerner un hommage qui s'impose à cette œuvre de noble et fervente énergie en honorant l'homme qui l'a accomplie.

Les vingt ans de *Wallonia* seront fêtés en offrant à son directeur, au cours d'une manifestation intime, en janvier prochain, son buste dû au talent du sculpteur wallon Georges Petit.

Les adhésions sont reçues chez M. l'avocat J.-M. Remouchamps, 280, boulevard d'Avroy, à Liége.

Une erreur de mise en pages a interverti l'ordre de certains paragraphes du compte-rendu des *Salons* paru dans notre numéro du 15 octobre.

La partie de l'article de M. Franz Hellens qui va de la ligne 13 de la page 154 à la ligne 4 de la page 156 doit être lue entre la 3e et la 4e lignes de la page 157.

Maeterlinck en Angleterre. — Dans le cycle des conférences données sous les auspices des *Clarion Scouts* — un des plus puissants organismes d'avant-garde du Royaume-Uni — figure cette année une soirée consacrée à Maeterlinck. C'est Mme Sorgue qui a été choisie pour exposer les étapes intellectuelles du poète gantois. La conférence que la propagandiste syndicaliste bien connue fera le 24 novembre à *The Pavillion*, l'une des plus grandes salles de théâtre de Glasgow, porte comme titre: *Maeterlinck: l'évolution d'un grand esprit.*

Le Ministre des Sciences et des Arts vient de faire savoir au Comité du Monument Max Waller qu'il lui accordait un subside de 5,000 francs, soit le tiers environ de la somme nécessaire pour l'exécution du projet du sculpteur Victor Rousseau.

Il reste à faire choix d'un emplacement et en obtenir de la ville la concession: Parc du Cinquantenaire? Square de l'Industrie? Jardins de la place du Trône? Squares du quartier Nord-Est?...

M. Beernaert avait, à la réception du prix Nobel, institué un prix pour récompenser tous les deux ans « l'auteur belge ou naturalisé qui aura produit l'œuvre la plus remarquable sans distinction de genre et de sujet ».

Le jury constitué, à cet effet, vient de proposer, à l'unanimité, à la classe des lettres de notre Académie, de décerner le prix à Mlle Marguerite Baulu pour son roman *Modeste Automne*, et à M. Victor Kinon pour ses recueils de vers.

Le prix est d'une valeur de mille francs.

Union du Crédit de Bruxelles
RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57
Location de Coffres-forts

Un nouveau magazine luxueusement édité par MM. De Rycker et Mendel et dirigé avec beaucoup de compétence vient de paraître: *La Chasse Moderne.*

Il existe certes nombre de revues s'occupant en Belgique de chasse, de pêche, d'élevage, mais aucune d'elles ne répond aux actuels desiderata des lecteurs. *La Chasse Moderne* tentera de les satisfaire. Elle sera avant tout une revue de documentation rédigée par des spécialistes. On n'y trouvera que des articles d'intérêt général écrits avec impartialité par des juges en la matière. Elle sera abondamment illustrée par la photographie. Le premier numéro contient des articles intéressants de MM. Ray Nyst, Frans Hellens, de Tramazan, Solon, Mairaux, Cotte, etc., etc.

La Chasse Moderne paraîtra sous la forme d'un luxueux album de 64 pages. Son prix est de 9 francs par an.

Les Salons.

Expositions du *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles: Jusqu'au 10 novembre exposeront MM. Van Damme, P. Stobbaerts, Curt Peysen.

Du 11 au 20 novembre: MM. H. Courtens, Boonen et Mlle Marie-Antoinette Marcotte, d'Anvers.

Du 21 novembre au 1er décembre: MM. Emile Jacques, Langaskens et Abattucci.

Du 2 au 11 décembre: MM. L. Cambier, René Gevers et Victor Marchal.

Du 12 au 22 décembre: MM. Omer Coppens, Ch. Michel, Steinhell.

Du 23 décembre au 1er janvier 1913: M. Cels et Mme Voortman, de Gand.

La société des *Amis de l'Art Wallon*, a réélu M. Jules Destrée, président.

Différents vœux ont été formulés à la

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

dernière séance, à Liège, notamment: Erection du Monument au travail, de Constantin Meunier; érection à Namur d'une statue à Félicien Rops, etc.

M. *Arthur Dupon*, neveu du stauaire anversois, M. Josué Dupon, a obtenu le grand prix de Rome pour la sculpture, l'emportant sur six concurrents.

Le peintre aquafortiste, Ramah, a fait une série d'eaux-fortes destinées à l'illustration d'une nouvelle édition de l'œuvre d'Emile Verhaeren, *Les Villages illusoires*, que publie en allemand une maison de Leipzig.

Galeries Georges Giroux à Bruxelles. — Exposition des œuvres du peintre hollandais, Kees Van Dongen, jusqu'au 5 novembre.

Du 7 au 21 novembre, exposition de nus et natures mortes.

Du 23 novembre au 8 décembre, exposition: Franz Smeers et Maurice Wagemans.

Du 10 au 24 décembre, exposition: Georges Lemmen.

Le congrès d'histoire de l'Art qui se tiendra, à Rome, du 16 au 21 octobre, à l'Académie de Lincéi, réserve à l'art flamand néerlandais une place très importante.

Parmi les nombreuses communications que feront des spécialistes réputés, nous remarquons surtout celles qui concernent l'art de notre pays.

Mario Salmi traitera de Hugo van der Goes dans la chapelle des Portinari, à Florence.

Elias Torino y Monzo parlera des rapports entre l'art néerlandais et espagnol au XV^e^ siècle.

J.-A.-F. Orbaan examinera les rapports entre les arts graphiques en Italie et dans les Pays-Bas.

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1^r^ et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION :

30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

Th. Fierens-Gevaert parlera des voyages des maîtres flamands en Italie.

Arduino Colasanti montrera les Flamands, les Allemands et les Espagnols, à Milan, en contact avec l'art de Léonard de Vinci.

Adolphe Goldschmidt démontrera l'influence de la peinture italienne sur l'art néerlandais.

Cesare Mahanga fera ressortir l'influence des Flamands-Néerlandais sur l'Italie.

Fried. Noack parlera des artistes du Nord d'Europe dans la villa Borghèse.

Hern. Eyger communiquera ses études au sujet des peintres hollandais des XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Le cours de composition de l'*Académie des Beaux-Arts de Bruxelles* est confié à M. A. Crespin en remplacement de M. Baes, démissionnaire.

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

GARAGE DEFACQZ

DIRECTEUR : **A. MAERE**

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES

DE LYON

131, Rue Defacqz — BRUXELLES

Les ***Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon*** sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la ***Cottin et Desgouttes*** prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

Téléphone : **B 490**

Voiturettes MATHIS

DE STRASBOURG

M. Gisbert Combaz prendra le cours délaissé au même établissement par M. Crespin.

M. Victor Horta occupera la chaire d'architecture en remplacement de feu M. Acker.

Manifestation en l'honneur de M. Thomas Vinçotte. — Quelques amis et admirateurs du statuaire Thomas Vinçotte ont pris l'initiative de célébrer le grand succès qu'il a remporté à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Bruxelles, en 1910, où la grande médaille d'or pour la sculpture lui a été décernée.

A la même heure, l'achèvement du fronton du palais royal et l'entrée, au Musée de Bruxelles, d'une œuvre magistrale de Vinçotte confirmaient la consécration de son rare talent.

Une manifestation de sympathie s'organise en son honneur. Elle consistera essentiellement en la publication d'une monographie enrichie de nombreuses reproductions de ses œuvres, dont un exemplaire de grand luxe lui sera solennellement remis.

Le prix de cet ouvrage dont l'édition est confiée à M. G. Van Oest, est de 25 francs l'exemplaire.

La cérémonie aura lieu le 15 décembre prochain. Les souscriptions seront reçues

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32 BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

jusqu'au 30 novembre au secrétariat du Comité, 52, rue Vilain XIIII, ou chez les éditeurs, G. Van Oest et C°, 4, place du Musée, Bruxelles.

CONCOURS. — *Bruges.* — Dessin d'un grillage décoratif destiné à la cour d'une école de la ville. Renseignements à l'Administration commnale.

Anvers. — Composition d'un projet d'affiche pour l'Exposition du Bureau, à Anvers, le 16 novembre. Prime 200 francs. Renseignements chez M. Truyenes, à Anvers, avenue de l'Industrie, 83.

Gand. — Concours nombreux organisés par la Chambre syndicale provinciale des Arts industriels. Primes 2,565 francs. Renseignements à l'Hôtel du gouvernement provincial.

Malines. — Une affiche artistique annonçant les fêtes jubilaires de N.-D. d'Answyck. Primes 150 et 300 francs. Renseignements à l'Hôtel de ville.

L'exposition triennale des beaux-arts devait avoir lieu à Bruxelles en 1913. Il vient d'être décidé que c'est à Gand qu'elle se fera, à l'occasion de l'Exposition internationale.

Le concours Godecharle, qui, selon le désir exprimé par son fondateur, doit avoir lieu en même temps que le salon de Bruxelles, est ajourné à 1914. Toutefois, les jeunes gens qui, en 1913, se trouvaient dans les conditions exigées pour y participer, seront autorisés en 1914 à y prendre part, même si, à ce moment, ils ne sont plus dans les conditions requises.

Ajoutons que Bruxelles aura néanmoins, en 1913, son Salon de Printemps, organisé par la Société des beaux-arts.

POUR LA PORTE OUVERTE. — *La Fédération artistique* a consacré un entrefilet approbation de l'avis récemment émis par un conseiller municipal de Paris, protestation contre le prêt traditionnel des locaux officiels aux cercles représentatifs des différentes tendances des écoles picturales nouvelles.

Nous savons qu'il a été déjà question de proposer pour Bruxelles une sanction analogue.

C'est de l'intransigeance. C'est de l'arbitraire. Nous expulsons les écoles qui ne nous plaisent pas, dit la *Fédération*, en fait, sinon en termes.

Où sont, à l'heure actuelle, les principes au nom desquels on puisse préjuger en art, de l'avenir?

Jusqu'à ce que la *Fédération artistique* ait posé ces principes, il faut laisser ouvertes les portes. Puisse cette liberté, dont l'usage parfois blesse, paraît-il, pousser les chercheurs à nous faire sortir de ce terrain mouvant qui constitue la critique et les appréciations dans le domaine de l'art.

Le Comité général de la *Fédération des Artistes Wallons* a tenu une réunion au Cercle Artistique, à Bruxelles, le 27 octobre sous la présidence de M. Maur. des Ombiaux.

L'assemblée s'est mise d'accord sur la composition du jury d'admission à l'Exposition de Mons en 1915. La question de la

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79

BRUXELLES

Vêtements sur mesure pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

représentation de la Wallonie au jury d'admission à l'Exposition de Gand a fait l'objet d'une discussion après laquelle il a été décidé de demander audience à M. le Ministre des Sciences et des Arts. Le Comité de la Fédération lui demandera de réserver au sein du jury de Gand à chacune des provinces wallonnes une délégation de même importance que celle des provinces flamandes.

A la salle Studio, rue des Petits-Carmes, exposition d'art humoristique. Charges et croquis de MM. Bailie, Blandin, J. M. Canneel, Claes, Jean Droit, Dom, Rieux, Swijncop, Thiriar, Van Offel, etc.

M. Jahan, du Théâtre du Parc, fera, a l'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle, un cours de diction, qui aura lieu le lundi, à 8 h. 1/2 du soir, à partir du 28 octobre.

Ce cours comportera l'étude théorique et pratique de toutes les règles de la diction : prononciation, respiration, pose de la voix, expression, étude du geste et de la parole, etc., la lecture et la récitation à haute voix d'œuvres d'écrivains français et belges.

Les auditeurs et élèves peuvent s'inscrire rue de la Concorde, 67, tous les jours, entre

4 et 6 heures. Ils peuvent également envoyer leur adhésion par écrit au secrétariat.

Le prix pour le cours (15 leçons) est de 3 francs, payables au moment de l'inscription.

* * *

Les Théâtres.

Après que nombre de revues françaises ont rendu hommage à Henri Conscience; après que la plupart des journaux lui ont consacré des articles dont celui de M. Jules Claretie dans *Le Temps* fut le plus remarqué; après que la maison d'édition Nilson a fait entrer le *Gentilhomme pauvre* dans sa collection de chefs-d'œuvre, voici qu'au théâtre le centenaire du grand romancier du peuple flamand sera célébré.

M. V. Reding a demandé à M. H. Teirlinck d'adapter à la scène française le drame *Le Conscrit;* il en fera le spectacle d'une des prochaines Matinées Littéraires du théâtre du Parc.

Le Comité de lecture du *Théâtre belge* a déjà tenu de nombreuses séances sous la présidence de M. Edmond Picard. M. Spaak a lu devant les membres de ce comité son drame en vers, *Baldus et Josina.* A l'unanimité, la pièce a été acceptée. Elle sera mise immédiatement en répétition. M. Horace Van Offel a été admis à lire sa *Nuit de Shakespeare.* Jusqu'ici plus de cent quarante pièces sont parvenues à M. Prickaertz, secrétaire du comité de lecture.

Ajoutons que les subsides et les hautes protections arrivent régulièrement au Théâtre belge.

Il y a quelques jours, M. Edmond Picard recevait de M. Ingenbleck un télégramme ainsi conçu:

« Le roi me charge de vous faire savoir qu'il est heureux d'accorder son haut patronage ainsi qu'un don de 25,000 francs, à votre comité, auquel il souhaite ardemment le meilleur succès. »

Le roi a, en outre, accordé son haut patronage à l'œuvre.

Dans sa séance du 23 octobre le Conseil provincial a voté un subside de 7,500 francs au Théâtre belge, majorant de 2,500 francs le chiffre de 5,000 francs primitivement proposé.

Un *Concours de Pièces inédites* en un acte est organisé par la Fédération des Sociétés théâtrales d'Amateurs de France.

Les pièces seront réparties en deux catégories:

a) Celles qui demandent de 2 à 4 personnages masculins, et 1 à 2 personnages féminins;

b) Celles qui demandent de 3 à 5 hommes seulement.

L'une des pièces primées de chaque série sera représentée sur la scène de l'Odéon à Paris; l'autre sur celle du théâtre du Grand-Guignol. Toutes deux seront reprises par plusieurs scènes importantes de province, dont le théâtre français de Bordeaux. Elles seront en outre publiées en brochure aux frais de la Fédération.

Les envois doivent être adressés avant le 15 janvier 1913 au président d'honneur de la Fédération, M. Antoine, directeur de l'Odéon, 13, rue de Vaugirard, à Paris. En même temps les concurrents devront envoyer à M. Victor Druant, président de la Fédération, 12 *bis*, rue du Petit Pont, à Douai, une enveloppe cachetée contenant leurs nom et adresse et sur laquelle seront reproduits le titre et la devise de la pièce soumise au concours ainsi qu'une affirmation sur l'honneur que cette pièce n'a jamais été ni imprimée ni jouée.

Pour tous renseignements s'adresser (timbre pour la réponse) à M. Dumas-Vorzet, secrétaire de la Fédération, 55 rue du Collège, à Saint-Dizier (Haute-Marne).

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Billets d'aller et retour collectifs, 2me et 3me classes, valables jusqu'au 15 mai 1913. délivrés, du 1er octobre au 15 novembre, aux familles d'au moins trois personnes, par les gares P. L. M. pour Cassis et toutes gares P. L. M. situées au-delà vers Menton. Parcours simple minimum: 400 kilomètres. (Le coupon d'aller n'est valable que du 1er octobre au 15 novembre 1912).

PRIX: Les deux premières personnes paient le plein tarif, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 p. c., la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 p. c.

ARRÊTS FACULTATIFS

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Nota. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller et retour de toutes gares P. L. M. aux stations hivernales des Chemins de fer du Sud de la France (Le Lavandou, Cavalaire, Saint Tropez, etc.).

Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du Chauffeur

L'Opéra de Nice créera en février un nouveau drame lyrique de M. Albert Dupuis, *Pâques Fleuries*, sur un livret tiré d'une nouvelle de Balzac par MM. P. Milliet et Seynave.

La Gaîté Lyrique de Paris a reçu, du même compositeur, la *Chanson d'Halewijn* qui sera créée cet hiver à l'Opéra flamand d'Anvers.

La revue S. I. M. poursuit la publication des réponses à l'Enquête sur le théâtre musical belge. Cette fois MM. I. Van den Eeden, Ch. Delgouffre, Jules Destrée, Sylvain Dupuis, D. Dwelshauvers, Théo Ysaye, Henry Maubel exposent des desiderata de nos compositeurs.

Avant les conclusions générales de René Lyr paraîtront encore les opinions de plusieurs personnalités.

Le *Comte de Luxembourg* fait la plus belle série des salles combles que l'on ait vues à l'Alhambra. Cinquante mille spectateurs ont, en vingt jours, applaudi Mme Germaine Huber aux côtés de ses excellents partenaires dans la plus somptueuse des mises en scène, et l'on se dispute encore les places huit jours d'avance. Le *Comte de Luxembourg* sera joué en matinée le vendredi 1er et le dimanche 3 novembre.

* * *

Les Concerts.

Scola Musicæ, *90, rue Gallait*. Samedi, 9 novembre à 8 1/2 heures du soir. *Récital Th. Henrion*, pianiste.

Samedi 16 novembre, à 8 1/2 du soir. *Récital Fernand Charlier*, Violoncelliste et g[illegible]biste.

M. Henri SEGUIN, Professeur au Conservatoire Royal de Liége, a repris ses leçons de Chant et de Déclamation lyrique, **29, rue de l'Evêque, les mardis, jeudis et samedis.**

Mme E. Armand du théâtre royal de la Monnaie, professeur au Conservatoire royal de Liége donnera le mercredi 13 novembre à 1 h. 1/2 au Théâtre Communal, rue de Laeken, l'audition annuelle des élèves de son cours particulier de Chant et de Déclamation lyrique.

Les élèves se produiront dans des scènes d'opéras et d'opéras-comiques, en costumes et avec décors. Mlles F. Heldy et Darney du théâtre de la Monnaie et de l'Opéra de Nice, anciennes élèves de Mme Armand, prêteront leur concours à cette audition.

Places, 49, rue Philippe-le-Bon.

Le Concours musical de la maison Riesenburger à Bruxelles a eu un grand succès; 112 compositions pour piano marquent la poussée de nos jeunes compositeurs belges.

Le Jury a commencé l'examen des morceaux, et, vu la quantité des compositions envoyées, le résultat ne pourra être annoncé avant mi-décembre prochain.

Le concert que donnera M. Deru le 8 novembre en la salle de la Grande Harmonie, avec le concours de MM. Van Hout, Gaillard, Ovenden et de Bourguignon intéressera particulièrement les dilettanti. Programme consacré en grande partie aux maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle: Martini, Tartini, Pugnani, Sénaillé et J.-B. Lœillet. De ce dernier on exécutera la Sonate pour deux violons, ainsi que la Sonate à quatre pour violon, violoncelle, alto et piano qui n'a pas encore été jouée à Bruxelles.

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES

DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

LES REVUES A LIRE :

La Vie Intellectuelle, mens., 53, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'Art Moderne, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

La Fédération Artistique, hebdom., 8, rue du Grand Duc, Brux.

Le Guide Musical, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

La Plume, hebdomadaire, 48, rue de l'Enseignement, Bruxelles.

La Vie Nationale, mensuelle, 83, avenue de Cortenberg, Bruxelles.

La Société Nouvelle, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

Le Thyrse, mensuel, 104, avenue Montjoie, Uccle.

Wallonia, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

Durendal, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

La Revue Générale, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

Le Florilège, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

La Belgique Française, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'Art a l'Ecole et au Foyer, 165, chaussée de Namur, Louvain.

Le Catholique, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

L'Essor, hebdomadaire, 1, Galerie du Parlement, Bruxelles.

Revue de l'Institut des Hautes Etudes, 35, r. Souveraine, Ixelles.

Flamberge, mens., 72, rue des Capucins, Mons.

La Foi Nouvelle, mens., 2, rue de la Bigorne, Bruxelles.

Exil, mens., 99, avenue Albert, Bruxelles.

La Jeune Wallonie, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

Mercure de France, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'Action Nationale, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

Revue des Français, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.

L'Ame Latine, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

La Phalange, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

Annales Politiques et Littéraires, hebd.,51,r. St-Georges, Paris.

La Balance, (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

Les Bandeaux d'Or, mens., 12, avenue de l'Observatoire, Paris.

La Revue des Lettres, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

Das Literarische Echo, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

S. I. M., revue mus. mens., 15, r. Soufflot, Paris. (R. Lyr, Boitsfort.)

La Renaissance Contemporaine, bi-mens., 41, rue Monge, Paris.

Les Rubriques Nouvelles, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

La Chronique des Lettres françaises, mens., 9,r. de l'Eperon, Paris.

Zeitschrift für französische Sprache, mens., Leipzig.

Imprimerie Dasset o o
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75 o o o

TOME XXIX — VIIIe ANNÉE

N° 88 — 15 NOVEMBRE 1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Stéphanie Chandler . *Henri Heine*. 249
Jules Leclercq . . . *De Marseille à Mombasa* 264
Paul Mélotte. . . . *Le Parfum* 269
Edouard de Keyser. . *Serbie et Bulgarie*. 282

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 291. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 296. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 305. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 312. — **Robert-E. Mélot** : *Les Journaux et les Revues*, 317. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 321. — **Eugène Georges** : *Les Orchestres et les Virtuoses*, 324. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 326. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 333.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **L. Bailie, Maurice Collard, Langaskens, Oscar Liedel, L. Noval, Ramah, C. Van Offel.**

PRIX DU NUMÉRO
Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	**12 fr.**	**7 fr.**
ÉTRANGER	**15 fr.**	**9 fr.**

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, RUE DANTE

HENRI HEINE

Si l'on voulait rapporter à quelques caractères simples l'art et la pensée de l'Allemagne au temps de Gœthe, pendant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle et le premier tiers du XIX[e] siècle, on serait contraint de forcer singulièrement les faits; rien n'est à la vérité plus complexe que la pensée et la poésie germaniques à ce temps-là.

Sentimentale avec les romantiques, désordonnée et individualiste à outrance chez les poètes du *Sturm und Drang*, l'âme allemande se ressaisit pourtant, se domine elle-même, et s'élève à la pureté de la forme et à la solidité rationnelle de l'idée, avec le Gœthe renouvelé par le voyage d'Italie et le puissant et logique idéalisme de Hegel.

Or, c'est dans cette Allemagne rajeunie, appelée par Hegel à la discipline de la pensée, initiée par Gœthe à la solidité architecturale d'un beau poème, qu'apparut l'écrivain le plus tourmenté, le moins accessible au calme de l'esprit et à l'unité des tendances intérieures.

Il ne pouvait suffire à cet écrivain de vivre dans un monde où la ligne l'emporte sur le coloris et l'abstraction sur la sensation. Possédant le sens du réel immédiat, du réel douloureux et joyeux à la fois, il eut les yeux ouverts aux mouvements des choses, il aima à chercher au dehors de lui ce qui répondait à la trépidation de ses instincts. Son émotivité, son agitation intérieure contribuèrent à le mettre en opposition avec un art dominateur ou équilibré. Il n'eut ni l'esprit conservateur ni l'esprit de cour; il sympathisa avec tout ce qui était hardi et violent; les mouvements révolutionnaires, sinon les idées des novateurs, exercèrent sur sa nature instable leur attraction. D'autre part, l'amour du beau, de l'art, l'admiration pour toute témérité de l'esprit, s'imposèrent à lui. Son âme, entraînée par le tourbillon de ses instincts divers, parfois cria sa détresse et souvent se retourna sur elle-même avec une ironie amère. Mais il était poète ; la joie de toute beauté et de toute vie chantait dans son cœur et il donna libre cours à sa fantaisie : « Mon poème est le songe d'une » nuit d'été ; je l'ai chanté sur les bords de ce beau fleuve

» où la folie pousse sur de vertes montagnes ; c'est moi » qui ai chanté le dernier chant dans les libres et printa- » nières forêts du Romantisme ! »

Imaginez une nature sceptique, un poète capricieux et enivré d'amour, et vous verrez devant vous le fantasque, le voluptueux, l'insaisissable Henri Heine.

L'enfance et la jeunesse de Heine ne sont encore qu'imparfaitement connues, malgré les patientes recherches des biographes : Il naquit vers 1799 et mourut en 1856. A ce sujet, le poète adressa à la *Revue des Deux Mondes*, en 1853, les lignes suivantes :

« Ma tête est trop délabrée pour que je sois en état de dicter des » notes ; je me borne à vous dire que la date de ma naissance n'est » pas exactement indiquée dans les biographies que vous avez pu » lire sur mon compte. L'important, c'est que je sois né, et né aux » bords du Rhin, où déjà à l'âge de quinze ans j'avais fait une » pièce de vers sur Napoléon. Vous la trouverez dans le *Buch der* » *Lieder*, sous le titre *Les Deux Grenadiers*, et elle vous prouvera » que tout mon culte d'alors était pour l'Empereur ! — Mes ancêtres » ont appartenu à la religion juive ; je ne me suis pas plus » enorgueilli de cette origine que je ne me suis targué de ma » qualité de luthérien, quoique j'appartienne à la confession évan- » gélique aussi bien que les plus dévots d'entre mes ennemis de » Berlin, qui me reprochent toujours de manquer de religion. J'étais » humilié plutôt de passer pour une créature purement humaine, » moi à qui le philosophe Hegel avait fait croire que j'étais Dieu ! » Comme j'étais fier alors de ma divinité, quelle idée j'avais de ma » grandeur ! La belle époque est passée. »

La gaieté mélancolique, l'inoffensive moquerie et le caprice, ce maître toujours écouté, forment les traits essentiels du caractère de Heine.

Voyons quelles sont les influences qui ont agi sur son âme tourmentée.

Dès qu'une vive impression suggérait chez l'enfant certains sentiments, on est sûr qu'en lui-même des sentiments opposés les combattraient aussitôt ; ses impressions étaient si violentes, qu'elles produisaient dans son âme de douloureuses dissonances. Dans cette période décisive de l'existence où se développent les premiers germes de la vie consciente, où les illusions à peine écloses prennent leur essor, où toute image se grave avec précision, Heine ne trouva autour de lui comme en lui que de poignants contrastes. Il vivait dans un milieu si instable, que le

désarroi de ses impressions d'enfance suffirait à expliquer le manque de stabilité de sa vie morale. Il aurait pu naître dans une plus humble condition, mais il eût été difficile qu'il rencontrât sur sa route, au départ même, plus d'obstacles décourageants, lui qui était doué d'une si cruelle aptitude à souffrir.

L'éducation première qu'il reçut n'était guère faite pour lui faire trouver sa voie. « Mon père était un aimable » fantoche, qui dissimulait sous un air de dignité silen- » cieuse ou sous des allures toujours affairées, une » incurable puérilité et une absolue nullité intellectuelle. » Gai, de bonne humeur, dans son âme, c'était toujours » fête; si parfois la musique n'était pas très éclatante, du » moins accordait-on toujours les violons. » — Sa mère, Betty Peïra Van Geldern, fille d'un médecin distingué, ambitieuse, rationaliste convaincue et adepte de Rousseau, ressentait pour la poésie une véritable aversion. Elle connaissait l'allemand, le latin, l'hébreu, l'anglais, le français; elle était excellente musicienne, et il semble assez probable que Heine dût être disposé par son hérédité maternelle à cette exquise science du rythme, qui se manifeste dès ses premiers essais. « Ma mère avait la plus grande terreur de » me voir devenir poète ; c'était, croyait-elle, la pire chose » qui pût m'arriver. L'idée qu'elle se faisait d'un poète » n'était rien moins que flatteuse ; il représentait pour elle » un pauvre diable loqueteux qui confectionne des rimes » de circonstance et pour qui l'hôpital sera le dernier » asile. »

Cette opinion était du reste répandue dans toute sa famille, et son oncle, le grand philanthrope Salomon Heine, disait : « Si Heine avait voulu m'écouter, il n'en » serait pas réduit à faire des vers. »

Aussi Betty Heine s'efforce d'étouffer en son fils le goût du fantastique ; elle l'empêche de lire des romans, lui interdit le théâtre, gronde les domestiques qui lui racontent des histoires de revenants ; elle désire pour lui une carrière bien bourgeoise, de tout repos.

Mais dès son enfance, il s'était senti attiré invinciblement par les choses de l'esprit : il était né poète. On sait l'ineffaçable impression que fit sur l'adolescent l'apparition de Napoléon à Dusseldorf. Cette vision du Grand Empereur, vainqueur de l'Europe, chevauchant impassible au milieu de ses troupes, demeura inoubliable pour lui. Il resta toute

sa vie un fervent de la légende impériale ; nous le verrons confondre dans un même élan d'enthousiasme l'homme de génie qui avait su dominer l'Europe, la France, qui, à ses yeux, s'incarnait en Napoléon, et la liberté, que Napoléon défendait contre les monarques coalisés de la vieille Europe.

Au printemps 1813, Heine fut retiré du lycée, car on craignait que son esprit frondeur, rebelle à toute discipline, ne le fît échouer dans une carrière libérale ; il fut mis en apprentissage à Francfort, d'abord chez un banquier, ensuite dans une maison d'épiceries en gros. Enfin son oncle Salomon le fit venir à Hambourg où il fut mis à la tête d'une maison de commission sous la raison sociale Harry Heine et C^ie^ : il s'en retira juste à temps pour éviter la faillite.

Une autre circonstance augmenta le mécontement de Heine. Issu d'une famille israélite, il apprit bientôt à ses dépens la vérité de sa boutade : « Le Judaïsme n'est pas cordait à l'activité de sa race d'autres débouchés que le une religion, mais un malheur. » La société d'alors n'acnégoce; or, il se sentait poète; circonstante aggravante il était pauvre, tandis que la branche cadette de sa famille possédait une des plus grosses fortunes de l'Allemagne. Si de cette fortune quelques miettes tombèrent dans sa main cette libéralité lui attira de la part de ses parents riches de nombreux affronts. Enfin, né dans une ville prussienne mais occupée par les Français, il grandit au milieu de luttes tumultueuses. Ces influences nourrirent chez Heine les sentiments les plus contradictoires. Sur les qualités et les défauts de sa race se greffèrent les habitudes acquises dès sa première éducation. Ses parents l'avaient confié à des prêtres catholiques et ainsi aux coutumes pieusement conservées au sein des familles juives on avait opposé les coutumes non moins traditionnelles du catholicisme. Pour l'enfant précoce, ces affirmations si contradictoires furent une véritable source d'ironie et de scepticisme.

Voyant son neveu incapable de s'enrichir aux affaires, l'oncle Salomon décida de subvenir aux frais de ses études universitaires. Le voilà donc étudiant le droit, à Bonn d'abord, à Gœttingen ensuite. Dirigé vers une carrière pour laquelle il n'avait pas de goût, il déclara avec amertume avoir passé trois des plus belles années de sa vie à étudier « la jurisprudence romaine, la plus illibérale de toutes ».

Après avoir conquis le titre de docteur en droit, il ne tarda pas à pendre au clou sa toque de juriste, sentant qu'il serait aisément dépassé par les autres dans l'art de la finasserie et de la chicane.

Par suite de sa santé chancelante, il devint morose ; le pessimisme l'envahit et il se plaint « que son cœur est une hôtellerie où viennent trop souvent prendre quartier de vieilles souffrances, où la famille Douleur tient son sabbat ! »

Outre ses dispositions naturelles à la mélancolie, il subit l'épreuve de deux amours néfastes, qui assombrissent toute son adolescence. Encore presqu'enfant, il s'éprit ardemment de sa cousine Amélie Heine, belle mais froide et intéressée, et que l'affection de son pauvre cousin ne touchait pas. Il en conçut une profonde douleur et parle « de ses blessures, de son cœur insensé, déchiré, saccagé ». Huit ans après, rencontrant sa cousine, mariée depuis longtemps, le poète trouve « que le monde est absurde, fade, et exhale un parfum de violettes sèches ». — Bien des années plus tard il confie à Gérard de Nerval, qu'il a souffert toute sa vie « d'un amour de jeunesse enseveli dans le cœur et qui ne veut pas mourir ». Cet amour vibre dans les strophes dédiées au souvenir « de la blonde jeune fille, si gentille, si fine, si froide » :

Sur les mains de mon aimée j'ai fait des canzones,
Sur la bouche de mon aimée j'ai fait des tercets,
Sur les yeux de mon aimée j'ai fait des stances,
Et si mon aimée avait eu un cœur, j'aurais fait sur son cœur quelque [beau sonnet.

Je ne crois pas au ciel dont parlent les curés,
Je n'ai cru qu'à tes yeux, c'est là que fut mon ciel;
Je ne crois pas au seigneur dont parlent les cures,
Je n'ai cru qu'à ton cœur et n'eus pas d'autre dieu;
Je ne crois pas au malin, à l'enfer, à ses tourments,
Je n'ai cru qu'à tes yeux et à ton cœur méchants.

. . . . . .

... « Une nouvelle folie vient se greffer sur l'ancienne. » Il s'éprend de Thérèse, la sœur cadette d'Amélie, qui déjà à seize ans était radieusement belle. Cet attachement dure plusieurs années. Heine n'est plus un inconnu ; comme auteur du *Buch der Lieder* et des *Reisebilder*, il peut

espérer être accueilli favorablement. Mais malgré ses instances, celle qu'il aime se fiance à un autre. Heine décrit dans une lettre son état d'âme d'alors :

« Anéanti, avec un incendie dans le cœur, la tête vide, un lamentable mal aux cheveux, d'épuisantes hantises et une fantômatique tristesse ; parfois, vers minuit, un chat mort vient miauler parmi les ruines de mon cœur. »

Ailleurs :

« Les fantômes ont d'étranges préférences pour les vieilles demeures ; que de souvenirs endormis, que d'hirondelles funèbres, sommeillant, les ailes éployées, entre les plates-bandes de mon cœur ! Ah ! ces plates-bandes fleuries de géraniums, d'aconites bleues et de toute la grâce exquise et surannée des roses trémières ! »

Cependant, le rêveur qui éprouve au lycée de Dusseldorf une très innocente tendresse pour la blonde fille d'un magistrat, et se trouve mal, parce qu'il l'aperçoit dans l'assistance un jour où il doit déclamer une ballade de Schiller, — il avait alors dix-sept ans, — confie sans détour à son ami Moser :

« Je ne suis plus monothéiste en amour ; j'aime la Vénus de Médicis qui est ici, à la bibliothèque, et j'aime aussi la belle cuisinière du conseiller aulique Bauer ; — hélas ! toutes deux sans espoir ! »

Evidemment Heine n'a pas été l'homme d'une seule passion, qui aurait dominé son existence ; il a cherché l'amour partout, en tous lieux, toute sa vie durant. Plus tard, il décrira ironiquement dans ses *Aveux* l'époque où « les Madeleines les plus compromises étaient purifiées par les flammes de ses ardeurs et redevenaient vierges dans ses bras »...

Heine subit, comme beaucoup d'écrivains de son époque, la contagion du pessimisme qui régnait alors. Avec les idées romantiques dominait, par réaction contre les notions claires et bien définies du rationalisme, le sentiment de l'inassouvi, l'élan vers on ne sait quoi d'indéfini et de troublant. L'esprit humain créait ainsi un idéal inattingible, mais d'autant plus attirant ; de là naquit une inquiétude du cœur, une tension singulière qu'aucun terme ne pourrait traduire, une exagération du passionnel ; cet état d'esprit se répercute dans le pessimisme lyrique d'un Byron, d'un Schlegel, d'un Lamartine.

Mais Heine souffre aussi de ne pouvoir s'accorder avec

son milieu; un malaise, rendu plus aigu par la névrose, se développe en lui et le domine. Même dans l'ivresse de la joie, il reste conscient de sa misère intime ; une conception de la vie, infiniment douloureuse et désenchantée, s'empare de lui. Et cependant il dira :

« Tu as prononcé ce petit mot si grand : Amour, le mot qui crée » et qui soutient les mondes, et des milliers d'anges le répètent avec » allégresse et il retentit au fond des cieux. Tu as prononcé ce mot, » et les nuées s'inclinent là-haut comme la coupole d'un dôme, les » ormes frémissent comme des tuyaux d'orgue, les petits oiseaux » gazouillent de pieux cantiques, le sol exhale la douce vapeur de » l'encens, la corbeille de fleurs se dresse comme un autel, *la terre* » *seule est l'Eglise de l'Amour!* »

Comme les grands penseurs panthéistes, il se répand avec enthousiasme sur l'éternelle et inépuisable fécondité de la vie :

« La vie est le plus grand de tous les biens, et le pire de tous » les maux, c'est la mort! Dans mes veines fermente la rouge » liqueur de la vie, sous mes pieds tressaille la terre ; j'embrasse » avec une ardeur amoureuse les arbres et les statues de pierre et » ils s'animent sous mes baisers. Chaque femme est pour moi le » don d'un monde entier ; je nage dans les mélodies enchanteresses » de ses traits et d'un seul de mes regards je la possède plus que » d'autres avec toute leur puissance pendant toute leur vie, car » chaque instant est pour moi une éternité. Je n'ai point besoin » de me faire promettre par un prêtre une seconde vie, puisque j'ai » assez à jouir en celle-ci et puisque je me conquiers une éternité » dans l'empire du passé! »

Ses deux drames *Almanzor* et *Ratcliff* sont les prototypes de sa thèse. Il développe avec une fougue extraordinaire l'affirmation romantique de la souveraineté de la passion ; il place l'amour avant la famille, avant l'honneur; l'amour est un dieu, le seul que révèrera le poète. C'est encore dans *Almanzor* que Heine s'élève avec fougue contre le fanatisme religieux.

Tout en chantant l'amour, il n'ignore point que l'oubli, l'infidélité sont la règle. Au premier baiser déjà, il trouve la saveur amère de la trahision prochaine :

« ... et alors les oiseaux chantent faux, les arbres branlent la » tête comme de très vieilles femmes, le soleil, au lieu de chauds » rayons, jette de froides ombres, les violettes rient sans pudeur » comme des courtisanes, les tulipes, les œillets, les auricules ont

» ôté leur petite robe bariolée du dimanche et portent les robes » grises, les robes rapiécées de tous les jours...

« Les anges l'appellent joie céleste, les démons l'appellent souf- » france infernale, les hommes l'appellent amour ! »

Dans ses *Lieder* les plus célèbres, les plus humains aussi, il chante le mortel poison : l'Amour. Dans l'*Asra*, plus pâle de jour en jour, l'esclave amoureux de la belle sultane répond à sa maîtresse qui l'interroge : « Je » m'appelle Mahomet, je suis de l'Yemen, et ma race est » celle de ces Asra qui meurent quand ils aiment. » Dans une autre romance, il interroge : « Connais-tu la vieille » chanson, la chanson toute douce, la chanson toute triste, » la connais-tu ? Ils durent mourir tous deux, ils s'ai- » maient beaucoup trop ! »

Le désenchantement, la désespérance s'emparent de son âme, qui exhale toute son âpre et ironique douleur. Rien ici bas ne vaut l'amour, — et l'amour n'est que déception.

Sous cette impression, Heine raille l'inutile effort de la philosophie de ramener les faits vers un tout harmonieux. Quel sarcasme et combien d'amertume dans sa voix quand il trouve :

« ... que le monde et la vie ne sont que fragments épars ; qu'il » faudrait quérir un pédagogue allemand, méthodique et pontifiant, » qui coordonnerait le tout et en ferait un joli système bien équi- » libré et raisonnable. Avec sa robe de chambre à ramages et son » bonnet de nuit en coton, il boucherait les fentes du monument » de l'Univers ! »

* * *

Devenu docteur en droit, Heine se rend à Berlin. Deux cercles l'y retinrent surtout : celui d'Elise de Hohenhausen, admiratrice enthousiaste de Byron, dont elle avait traduit en partie les œuvres, et qui fut la première à reconnaître le grand talent poétique de Heine, qu'elle appelait le Byron allemand, — et le salon de M^me^ Varnhagen von Ense, voué au culte de Goethe. Là se rencontraient alors toutes les sommités intellectuelles de Berlin : les frères von Humboldt, le philosophe Hegel, le sculpteur Rauch. C'est encore à Berlin qu'il entra en relations avec les romantiques Chamisso et Fouqué. Mais c'est dans cette même ville aussi que se place l'événement moins agréable de l'échec subi par ses deux tragédies. Peut-être est-ce une des causes qui l'engagèrent à partir pour

Hambourg ? Il s'y rendit avec le dessein de s'y fixer. Le succès très grand remporté par la première édition de ses *Reisebilder* le décida à se vouer entièrement à la littérature. Sa muse si spirituelle, si originale, si communicative dans sa mélancolie, si extraordinairement vivante et personnelle, produisit une véritable révolution dans le monde des lettres, et lorsqu'il publia son *Buch der Lieder*, en 1827, recueil de chants qui doit être considéré comme son chef-d'œuvre, le public lui fit un accueil enthousiaste. C'est bien le livre qui contient la plus étrange moisson de réalité et de rêve, de scepticisme acéré et de fantaisie riante ; c'est le plus troublant, le plus fascinateur, le plus douloureux des livres. Son lyrisme n'a pas été surpassé dans toute la littérature allemande et Edmond Scherer affirme que ces *Lieder* ont une saveur d'amour et d'amertume, de larmes et de tendre passion qui ne fut jamais égalée chez aucun poète. Celui qui les chanta y a mis une diversité aussi âprement vécue qu'infiniment touchante. Que de fusées de pensées capricieuses, que de vers ailés, s'envolant vers la grisaille des lointains heureux, toujours entrevus, fervemment désirés et jamais atteints ! Vaillant malgré ses douleurs :

« Qu'importe la couleur de la chose pour laquelle on meurt, quand » on meurt pour ce qu'on aime ! Une telle mort chaude et fidèle » vaut mieux qu'une vie froide et sans foi. C'est ce que l'on verra » bien un jour, quand la religion de la souffrance aura disparu et » quand notre époque qui commence à la croix du Calvaire, ne sera » qu'une grande époque morbide de l'humanité. »

Prédisposé aux inévitables tristesses qui naissent d'un besoin inassouvi d'affection, il était souvent désarmé devant la vie pratique, puisque si mélancoliquement sensitif et si vibrant d'enthousiasme. Ces états d'âme, tramés de gaieté gamine, vibrent dans les vers du poète :

Dans mon rêve j'ai pleuré: je rêvais que tu étais morte;
Je m'éveillai, et des larmes coulaient le long de mes joues.
Dans mon rêve j'ai pleuré: je rêvais que tu m'avais quitté;
Je m'éveillai, et longtemps je versai des larmes.
Dans mon rêve j'ai pleuré: je rêvais que tu m'aimais toujours;
Je m'éveillai, et depuis mes larmes ne cessent point de couler.

. . . . . .

La nuit est froide et muette
J'erre lamentablement par la forêt;

Je secoue les arbres, ils s'éveillent,
Ils hochent la tête avec compassion.
Au carrefour sont enterrés ceux qui se sont donné la mort.
Là s'épanouit une fleur bleue, la fleur de l'âme damnée.
Je m'arrête au carrefour et je soupire;
La nuit est froide et muette,
Au clair de la lune la fleur de l'âme damnée doucement se balance.
Je ne t'en veux pas, même si mon cœur se brise,
Même perdue à jamais, je ne t'en veux pas.
Tu étincelles de la splendeur des diamants,
Mais nul rayon ne tombe dans la nuit de ton cœur...
Je le sais depuis longtemps, car je t'ai vue en rêve,
Et j'ai vu la nuit logée dans ton cœur;
Et j'ai vu le serpent qui le dévore, ce cœur,
Et j'ai vu, mon amour, toute ta misère profonde!
J'ai rêvé d'une enfant de roi,
Aux ruisselantes, aux pâles joues.
Nous étions assis sous le tilleul vert,
Nous étions étroitement enlacés.
« *Je ne veux pas le trône de ton père,*
» *Et ne veux pas son sceptre d'or,*
» *Ni sa couronne de diamants,*
» *C'est toi seule que je veux, mon aimée!* »
— « *Cela ne se peut* », — *me dit-elle tout bas,*
» *Car je suis dans la tombe;*
» *Ce n'est que la nuit que je viens à toi,*
» *Parce que je t'adore...* »
Pourquoi les roses sont-elles si pâles,
Ah! dis, mon amour, dis, pourquoi?
Pourquoi, dans le gazon vert les violettes bleues sont-elles muettes?
Pourquoi chante-t-elle d'une voix si plaintive,
L'alouette dans les airs?
Pourquoi les balsamines exhalent-elles une odeur de mort?
Pourquoi le soleil jette-t-il sur la plaine
Une si froide et si triste clarté?
Pourquoi la terre est-elle si grise et désolée comme une tombe?
Pourquoi suis-je moi si malade et si morne,
Dis-le, chère petite aimée! Ah! dis, mon amour adorée?
Lamma Sabachtani? Pourquoi m'as-tu abandonné?
Quand de jeunes cœurs se brisent, —
Là-haut, les étoiles en rient...
Elles rient, et elles disent dans leur domaine bleu:
« *Parce que les pauvres hommes s'aiment de toute leur âme,*

» *Profondément, — ils doivent tant souffrir,*
» *Souffrir à en mourir...*
» *Nous qui n'avons jamais ressenti*
» *L'amour qui tue les pauvres hommes d'en bas —*
» *Nous sommes immortelles!* »

Le plus célèbre parmi les *Lieder* — dans toute l'Allemagne, il n'existe pas une personne qui ne le connaisse, — c'est la *Lorelei*, la sirène fatale aux cheveux d'or, que Brentano aussi a chantée.

Lorsqu'on apporta à Heine la traduction de quelques-uns de ses *Lieder*, il hocha la tête et dit : « Mes vers traduits? » Des vers si frêles et si gracieux? Ah, les enfants de ma » muse, comment les a-t-on traités! Ils ont un air si pro- » saïquement raisonnable, qu'ils ressemblent à un clair de » lune envoleppé dans de la paille ! »

Schubert, Brahms, Liszt, Rubinstein, Mendelssohn et surtout Schumann ont mis en musique les immortels vers du poète et les ont rendus populaires dans les deux hémisphères. Ce ne sont pas ces grands compositeurs seuls qui ont été inspirés par Heine; l'engouement fut général et Karpeles, un des biographes les plus autorisés, signale que cinq parmi les *Lieder* ont été mis en musique quatre cent quarante-six différentes fois, que le *Buch des Lieder* fut traduit en quarante-deux langues et que ce fut la première œuvre européenne traduite en japonais.

* * *

Heine nourrissait l'espoir d'être nommé soit syndic à Hambourg, soit professeur à Munich. A cette fin il accepta dans cette dernière ville un poste de rédacteur aux Annales politiques. Cependant ses ennemis répétèrent tant et si bien au roi certains de ses propos entachés de libéralisme, auxquels ils ne manquèrent pas d'ajouter des calomnies, que sa nomination ne fut pas signée. Plein de dépit, Heine quitta Munich, « l'Athènes des buveurs de bière », et alla visiter l'Italie. Il s'arrêta aux bains romantiques et agrestes de Lucques, qui l'enchantèrent. Toute la route, lui paraissait éclairée d'un rayon lumineux et il y écoutait parler les pierres.

« Il arrive parfois que les vieux palais veulent me dire un secret » à l'oreille, mais dans les bruits confus du jour, leur voix n'arrive

» pas jusqu'à moi; aussi je reviens la nuit; la lune est un bon
» collègue qui comprend le langage des pierres et sait le traduire
» dans le dialecte parlé par mon cœur. C'est la nuit que je com-
» prends l'Italie, car alors le peuple moderne, avec sa langue d opéra-
» comique, est plongé dans le sommeil; le peuple antique se lève
» de sa couche froide et me parle dans le plus beau latin. »

C'est dans la *Ville de Lucques* qu'il prête au vieux lézard qui, depuis trois mille ans étudie l'intelligence des vivants, les réflexions suivantes : « Aucun homme ne pense, il prend seulement de temps à autre aux hommes une lubie quelconque; on appelle pensées de pareilles illuminations involontaires, et penser, l'acte de ranger à la file... »

Lorsqu'en 1830 le troisième volume des *Reisebilder* parut, œuvre d'imagination chatoyante, riche en tableaux riants et en observations justes sur les hommes et les choses de l'époque, il arriva que bientôt la vente de cet ouvrage fut défendue dans toute l'Allemagne, par suite de la grande liberté avec laquelle les questions politiques et religieuses y étaient traitées. Le ministre de l'Instruction publique en Prusse, bien qu'ancien camarade d'université de Heine, montra un tel zèle qu'il fit confisquer et détruire tous les exemplaires des *Reisebilder*. Las des tracasseries qu'il subissait dans sa patrie, — après avoir cherché à oublier son chagrin aux bords de la mer du Nord, qu'il a « aimée comme une maîtresse chérie » et si merveilleusement chantée, — outré de l'ostracisme qui avait frappé ses œuvres, il s'en alla chercher un refuge en France, le 1er mai 1831, après avoir publié en guise d'adieu à son pays, *les Chants du nouveau Printemps*.

Dans ses *Aveux* il expose avec son habituel persiflage, sous lequel perce une déception amère, les motifs qui le déterminèrent à s'expatrier :

« J'avais beaucoup agi et beaucoup souffert lorsque le soleil de la
» Révolution de Juillet s'éleva en France. Je me sentais bien
» fatigué et j'éprouvais le besoin du repos. L'air de ma patrie
» d'ailleurs devenait de jour en jour plus nuisible à ma santé et
» je me vis dans la nécessité de penser sérieusement à un change-
» ment de climat. J'étais obsédé de visions, je suivais avec angoisse
» le mouvement des nuages dans le ciel, et il me semblait que ces
» nuages me faisaient des grimaces de mauvais augure. Le soleil
» ressemblait parfois à une cocarde prussienne, et l'Aigle prusienne,
» cette affreuse volaille, semblait me narguer. Je fis dans ce temps

» la connaissance d'un commis-voyageur français, qui était placier » en vins ; il ne se lassait pas de me vanter la joyeuse vie qu'on » mène à présent à Paris ; à l'en croire, le ciel y est plein de » violons ; du matin au soir on y chante la *Marseillaise* et à tous » les carrefours on lit l'inscription : Liberté, Egalité, Fraternité. Il » ne manqua pas non plus de me louer la qualité du champagne » de la maison dont il était le représentant, et m'en donna des » prospectus par poignées. Pour toutes ces bonnes raisons, je décidai » d'aller à Paris. J'avais d'abord assez de difficultés à m'exprimer » dans la langue française, mais après une demi-heure d'entretien » avec une petite bouquetière au Passage des Panoramas, mon » français, qui s'était un peu rouillé depuis la bataille de Waterloo, » redevint courant ; je retrouvai peu à peu les conjugaisons des » verbes les plus galants. »

C'est à Paris que Heine crut entrevoir la terre promise. A cette époque on le rencontrait partout, aux Tuileries, dans les salons, au foyer de l'Opéra, où il regardait les danseuses « prier avec les jambes » ; chez George Sand, Murger, Béranger, chez Rothschild qui, suivant le mot de Heine, le recevait « familionnairement ». On citait ses boutades, on se fâchait : « de quoi se mêle cet Allemand, » d'avoir plus d'esprit que nous? » Aussi fut-il alors le premier des chroniqueurs, accusé en Allemagne d'être Français, en France d'être Allemand. Malmené par ses compatriotes, il se vengeait en écrivant :

« O ! parfum de la politesse, délicieux comme la saveur de l'ana- » nas, comme tu as fait du bien à mon âme, qui avait été saturée » en Allemagne de fumée de tabac, d'odeur de choucroute et de » grossièreté! Je vis maintenant dans une condition toute particu- » lière : tout ce qui est allemand m'est détestable, la langue » allemande me déchire les oreilles, mes propres poésies me déplaisent » car je me rends compte qu'elles sont écrites en allemand. »

Ce poète qui rêvait des Iliades, eut une Odyssée bourgeoise ; il eut des heures de découragement, il eut aussi des envolées dans l'infini. Il était bon compagnon, mais toujours amer ou railleur ; à certains jours il pratiquait le mutisme le plus décidé. On a raconté qu'il écrivait le plus pur français ; Thiers, — qui, probablement sur les instances de la princesse Belgiojoso, lui fit octroyer une rente par le gouvernement français, — disait de lui : « Heine est le seul étranger qui connaisse le français comme un Français. »

C'est à cette époque, en 1834, qu'il publia *L'Allemagne depuis Luther*, un recueil dont le but était de renseigner les Français, avec plus de franchise que ne l'avait fait Mme de Staël, sur l'Allemagne. Cependant il ne faut pas oublier que Gérard de Nerval lui prêtait souvent sa plume pour travailler avec lui à la traduction de ses idées, tandis qu'autour d'eux grondaient les passions politiques. Et Heine disait :

« En vérité, je me fais l'effet d'un banqueroutier, qui ayant fait » faillite en Allemagne, serait venu en France pour essayer de » réaliser les valeurs représentant son capital poétique. Chaque fois » qu'un poète allemand vient me voir, j'ai froid dans le dos, comme » s'il était un agent secret du Parnasse allemand, lequel aurait » obtenu mon extradition du gouvernement français et qui m'em- » mènerait là où il n'y a que gémissements et grincements de dents, » c'est-à-dire en Allemagne. »

Chez Heine point de luxe. Un intérieur de petit bourgeois. Le menu était fort simple et quelque peu allemand : « Carpe du Rhin et vin du Rhin », — en réalité c'était un petit vin français et une carpe de Seine.

Une belle créature, Mathilde Mirat, gouvernait un peu trop bruyamment la maison; Heine s'était laissé prendre tout entier par cette étrange fille. Elle lui plut par ses défauts et par ses qualités, — ses qualités, qui consistaient surtout, comme l'affirmait Heine, à représenter « la Venus de Milo avec quatre bras ». En 1841 Heine écrivait à sa sœur :

« Aujourd'hui je puis t'annoncer officiellement que je suis marié; » j'ai épousé Mathilde Mirat, avec laquelle je me chamaille tous » les jours depuis huit ans. Cela ne l'empêche pas d'avoir le cœur » noble et pur. »

Il l'épousa lors d'un duel, pour lui laisser son nom s'il était tué, et de sa façon moqueuse habituelle il aimait à répéter :

« J'ai exprimé dans mon testament le désir formel que Mathilde » se remarie si je meurs; ainsi sur terre, une personne sûrement » me regrettera, — ce sera son deuxième mari. »

Si Mathilde Mirat domina ses caprices pour soigner avec un admirable dévouement Heine quand il n'était guère plus qu'un mort vivant, au commencement de leur union

« le théâtre de haute gaieté » que représentait jadis la maisons de Socrate, se voyait souvent chez M. et M^me^ Heine. Mais le poète s'en consolait; il avait coutume de dire :

« Qu'importe que la femme montre parfois les dents, pourvu que » ses dents soient blanches? Qu'importe qu'elle verse des larmes, si » ces larmes l'embellissent, ou qu'elle trépigne, si ses pieds sont » mignons? »

Dans les dernières années il écrivit de la belle Mathilde :

« Nous vivons maintenant dans une harmonie si touchante, que » les anges pourraient nous envier. »

A Paris, sa seconde patrie, Heine ne s'abandonna pas sans réserve au tourbillon des fêtes. Dans les articles qu'il adresse aux journaux allemands, on voit percer à travers l'effervescence joyeuse de son esprit, l'observateur fin et compréhensif. Ce qui l'attirait surtout, c'était le Musée du Louvre; sa toute dernière sortie fut encore pour le revoir. Ses comptes rendus artistiques prennent rang parmi les meilleures œuvres de critique d'art.

(A suivre.) STÉPHANIE CHANDLER.

DE MARSEILLE A MOMBASA

A peine avons-nous gagné la haute mer, que voici un spectacle bien inattendu. Mes yeux se sont familiarisés avec la scène lors d'une croisière que je fis autrefois au Spitsberg, mais ici, en plein golfe du Lion, dans la mer fermée de la Méditerrannée, je n'en reviens pas. Deux baleines, oui, deux baleines se montrent dans l'après-midi à babord, nageant de conserve, et lançant par leurs évents leurs gracieux jets d'eau qui retombent en pluie. Le fait serait extraordinaire même dans l'Atlantique, où les baleines ne se montrent que bien rarement depuis la chasse à outrance qui leur a été faite.

Le 24 juillet à l'aube nous mouillons devant Naples. Défense nous est faite d'aller à terre, à cause du choléra. N'empêche que nous prenons du charbon, et comme chacun sait que le charbon est apporté sur le bateau par de pauvres diables mal nourris que l'épidémie frappe les premiers, on voit de quelle étrange façon sont appliquées les mesures prétendument sanitaires qui prohibent toute communication avec les ports infectés. Il n'est rien de plus mortellement ennuyeux que d'être confiné sur un bateau qui fait du charbon, surtout quand, par un raffinement du supplice de Tantale, on se trouve dans la baie de Naples, en vue du Vésuve et du Rocher de Capri.

Puis c'est Messine la morte qui nous apparaît sinistre et muette, avec ses palais abandonnés et ses maisons désertes.

Etreignant tout un peuple au fond de son tombeau.

Plus loin, l'Etna surgit dans sa formidable grandeur, émergeant d'une ceinture de nuages. Nous longeons pendant tout un jour la Crète, et nous arrivons à Port-Saïd par une de ces merveilleuses nuits d'Egypte où l'on ne se lasse pas d'admirer l'éclat de la lune et des étoiles. Comme nous venons d'un port contaminé, on nous impose une visite médicale de pure forme : alignés dans le salon, nous sommes passés en revue par un médecin italien qui se borne à nous compter en anglais, comme on compterait des colis. C'est d'autant plus plaisant, qu'on nous dit

qu'il y a à Port-Saïd non seulement des cas de choléra, mais même des cas de peste.

A l'aube nous sommes entre les sables qui s'étendent sur les deux rives du canal de Suez. Depuis quelques années que je n'ai franchi le canal, je le trouve amélioré par des travaux gigantesques qui se poursuivent encore. On le dragne et on l'élargit constamment pour faciliter la navigation dont le mouvement grandit d'année en année. Rien de plus désespérément monotone que la lente traversée de ce canal géant, qui poursuit son interminable ligne dans la plus désolée des régions désertiques. Nous mettons seize heures à le franchir en marchant à l'allure réglementaire de 10 kilomètres à l'heure. Les Arabes suivent notre bateau à la course en criant : « Backchich ! backchich ! ». Et quand une pièce de monnaie tombe dans l'eau, ils se déshabillent en un clin d'œil pour se jeter à la nage et recueillir l'aubaine, nous montrant des torses admirablement musclés.

Après une escale de quelques heures à Suez, nous voyons s'ouvrir devant nous les eaux bleues du golfe Arabique, improprement appelé « mer Rouge ». Nous sommes dans cet étroit bras de mer que franchirent les Hébreux entre la côte aride de l'Egypte et celle plus nue encore de la péninsule sinaïtique. La cime allongée du Sinaï se découpe sur le bleu profond du ciel, tailladée comme des dents de scie ou une mâchoire de requin. Dans les couches atmosphériques surchauffées les lignes du paysage sont indistinctes et comme tremblotantes. C'est le phénomène qui fait dire que l'air tremble de chaleur. Quand le soleil se couche derrières les montagnes de l'Egypte, le ciel passe par une admirable dégradation de teintes, depuis l'or flamboyant jusqu'au jaune safran, depuis le rose tendre jusqu'au violet. Cette terre d'Egypte a des couchers de soleil d'une beauté incomparable.

Bientôt nous avons dépassé le tropique. Et nous avons l'impression que la chaleur devient malfaisante et mortelle. C'est que nous sommes dans la fournaise qu'est la mer Rouge aux canicules, cette mer étroite qui étouffe entre des rives sans verdure, entre les déserts de Libye et ceux de l'Arabie, surchauffée par un soleil implacable qui donne la sensation d'un brasier ardent. On est oppressé d'une mauvaise et lourde humidité chaude. Et comme le navire marche dans le même sens que la légère brise

qui le pousse, la fumée monte droit au ciel et la brise ne se sent pas. Les costumes blancs, les robes de mousseline semblent des vêtements trop lourds. Il y a à bord, voyageant en deuxième classe, des sœurs de charité qui s'en vont aux missions d'Afrique : ces saintes femmes me disent en riant que la mer Rouge nous sera comptée dans l'autre vie comme souffrance de purgatoire; et ce n'est là qu'un euphémisme pour désigner l'enfer. Un événement tragique ne le prouve que trop. Un homme que la chaleur de la chambre des machines a rendu fou, s'est jeté à la mer pour échapper au supplice de la fournaise. Et la mer a gardé sa proie. Ces accès de fièvre chaude sont fréquents dans cette dangereuse traversée. Ce qui est plus extraordinaire, c'est le cas d'un passager auquel le médecin doit donner ses soins parce qu'il a pris froid en couchant sur le pont. Heureux homme ! Il a su prendre froid quand tous nous mourons de chaleur ! L'ennemi qui vous guette constamment, c'est l'insolation. Je dormais sur le pont, plongé dans un sommeil lourd, quand j'éprouvai sur le crâne comme le soudain contact d'un fer chaud causé par le déplacement du soleil dans sa marche. Je me réveillai à temps, et je crois bien que je sauvai la vie à un voisin apoplectique en le réveillant au moment où les rayons malfaisants lui dardaient sur la tête.

Un autre danger de la mer Rouge, ce sont les rochers dont elle est semée. Les plus caractéristiques sont les *Douze Apôtres*, groupe d'îles sinistres formées de rochers à pic qui semblent être inabordables et qui sont sans doute complètement inhabités, car on n'y voit ni un filet d'eau ni un pouce de verdure. Ces gigantesques masses rocheuses affectent les formes les plus inattendues, et ce sont généralement des formes géométriques, cônes, pyramides et parallélipipèdes. Mais les écueils les plus perfides sont les rochers à fleur d'eau, et ils sont si nombreux, que chaque jour nous pouvons voir des épaves de navires échoués sur des côtes désertes ou sur d'invisibles récifs. Tout récemment, un bateau anglais s'est perdu sur un rocher que ne signalait aucun phare, et les naufragés, en attendant qu'ils fussent recueillis par un navire de passage, ont dû passer toute une nuit à se défendre contre les légions de requins qui infestent cette mer maudite. Un navire de guerre portugais s'est échoué de même sur un rocher que les cartes marines n'indiquent pas.

Quelle joie de sortir de l'étuve de la mer Rouge ! Les tristes rochers désertiques d'Aden m'ont paru presque le paradis après l'enfer. Nous doublons pendant la nuit le dangereux cap Guardafui, sur la côte de la Somalie italienne. Ce cap est la terreur des navigateurs, parce que, suivant ce qu'on m'a expliqué, il y en a deux, le vrai et le faux, et comme ils n'ont de phare ni l'un ni l'autre, il est difficile de ne point les confondre, et l'on court le risque de se briser contre les rochers du vrai Guardafui quand on n'a doublé que le faux. C'est ce qui vient d'arriver encore à un navire anglais, le *Fifeshire*, dont les Somalis ont massacré, suivant leur habitude, tous les naufragés qu'ils ont pu capturer; ceux qui purent se réfugier dans les canots de sauvetage furent recueillis, au nombre de quatre cents, par l'*Adour*, des Messageries Maritimes, qui louvoya trois jours entiers à la recherche de ces malheureux. Toutes les tentatives qu'a faites le gouvernement italien pour établir un phare au cap Guardafui ont échoué devant l'hostilité des farouches Somalis qui, en haine des blancs, détruisent tous les travaux qui pourraient faciliter la conquête de leur pays. Et comme les Somalis sont la race la plus belliqueuse de l'Afrique, il ne faudrait rien moins qu'une entente internationale pour établir dans ces redoutables parages un phare que garderait une suffisante force armée. Mais que de naufrages et de massacres auront lieu encore avant l'adoption de cette mesure nécessaire !

Nous n'avons pas sitôt doublé le cap, que nous entrons subitement, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, dans la zone de la mousson, et la température, comme par un coup de baguette magique, tombe de 34 degrés à 21. L'Océan est démonté, roulant d'énormes vagues couronnées de crêtes d'écume blanche. Et je comprends maintenant pourquoi les navires que nous avons rencontrés dans le canal de Suez et dans la mer Rouge avaient leurs cheminées blanchies par des croûtes de sel marin. Heureusement, une lourde cargaison de fer embarquée à Marseille assure la stabilité du navire, qui sans cela roulerait bien autrement. Au souffle de la mousson il fait plus frais sur l'océan Indien que sur la Méditerranée, et les costumes blancs ont disparu pour faire place aux paletots et aux couvertures. Vents et courants nous sont contraires, et notre marche s'en trouve retardée. La mer

est si grosse qu'il faut condamner les hublots des cabines et tendre des toiles pour protéger le pont contre les paquets de mer. La plupart des passagers sont en proie au mal de mer, et pas une femme n'en est indemne, pas même les pauvres sœurs de charité.

Chaque nuit de nouvelles étoiles se montrent à l'horizon, et déjà la Croix du Sud a remplacé la Grande Ourse. Mais le ciel n'a plus l'admirable pureté du ciel d'Egypte et d'Arabie. Le soleil se lève et se couche au milieu d'une escorte de nuages. A mesure que nous approchons des régions équatoriales, la longueur des jours va en diminuant.

Nous franchissons l'équateur le 8 août à midi. Comme la mer est toujours démontée, on ne fête point l'événement par les farces traditionnelles. Ce jour-là, le soleil se couche à 6 heures au milieu du plus somptueux cortège de nuages que j'aie jamais vu. Au moment de toucher les flots, le disque solaire a l'aspect d'un navire en feu, flottant sur une mer de métal en fusion. Mais il ne faut pas plus de deux minutes pour que toute cette féerie de couleurs s'évanouisse. La mer elle-même, qui dans nos climats reflète si longtemps les splendeurs du soleil couchant, devient subitement terne, en quelques instants le ciel se fait crépusculaire. Et cette brusque succession de l'ombre nocturne aux rayons du couchant est un des phénomènes qui, dans ces mers équatoriales, nous donne la mélancolique impression de l'exil.

JULES LECLERCQ.

LE PARFUM

Crépuscule. Le petit salon Louis XV, tiède encore de la visite courtoise et câline que lui fit un soleil de Mai, s'assoupit au friselis des guirlandes qui lutinent les satins capitonnés des Bergères.

Près de la croisée, deux jeunes femmes sont paresseusement assises. Le tissu de leurs robes se marie agréablement au vernis Martin de la console proche, sur quoi le thé a été déposé.

C'est l'heure exquise des confidences, troublées à peine par le silencieux déplacement d'une main qui, montant à la nuque, s'en vient refréner le désir d'évasion de boucles blondes ou noires...

C'est l'heure étrange des confidences... L'échange des secrets se fait entre les Etres autant par les âmes que par les lèvres, et les bibelots, tout à coup, se mettent à bavarder inlassablement, libres et confiants. Les susurrements de leurs lilliputiennes personnes font une musique très tendre dont s'irritent les vitres roses avides de repos...

Renée est chez Lucienne. La jeune épouse reçoit la fiancée et accueille maternellement les espérances et les appréhensions dont elle est faite juge. Mais il n'est point qu'une pudeur légitime pour troubler Renée : Un souci d'une autre nature assombrit ses traits... Pourtant l'élu de son cœur est de caractère noble, de physique agréable et ne boude pas au travail; les parents, de part et d'autre, attendent avec joie l'union des fiancés et ne tempèrent leur ravissement d'aucun désaccord pénible au sujet du contrat. Quelle peut être alors la cause du mélancolique regard qu'un sourire forcé, provoqué par une boutade de la jeune mariée, ne parvient pas à dissiper ?

Lucienne, pour mieux observer Renée, retient maintenant ses propos taquins et s'interdit de questionner l'amie, cependant qu'en son cœur refleurit tout un passé d'affection qu'elle interroge avidement, dans l'intention de percer le mystère pressenti. A l'évocation des souvenirs, préside la maturité naissante que donne à la raison la sérénité d'un foyer radieux. Mais le bonheur élucide mal la tristesse. Tout au plus crée-t-il la perspicacité qu'il

développe peu dès l'abord. Pour Lucienne, l'heure des intuitions profondes n'a pas encore sonné. Aussi bien, se désespère-t-elle de ne point voir en son amie comme autrefois, alors que des pensées communes habitaient les deux femmes.

Et voici qu'une insécurité rompt la réserve qu'elle s'imposait :

— Ma chérie, je voudrais me tromper... mais il semble qu'une alarme secrète contienne ton amour dans les limites d'un calcul intellectuel, tandis qu'il se devrait livrer, sans retenue, à l'enthousiasme généreux. Oh! tu ne réclames pas encore de moi des conseils, mais la nonchalance apeurée avec laquelle tu me fais part de tes aspirations et de tes inquiétudes, demande presque à mon amitié de compatir à une souffrance que je conçois mal. Si vraiment je ne craignais d'être indiscrète, j'offrirais de répondre aux questions qui te brûlent les lèvres.

— Je n'ai aucune demande à te faire qui nécessite précautions et réticences, et serais bien en peine de formuler le trouble imaginaire que tu me prêtes. Comment supposer? N'es-tu pas heureuse, toi? Tes fiançailles ne furent-elles point prometteuses d'une béatitude complète? Ma situation ne diffère pas de la tienne, que je sache.

— C'est ce que j'ai toujours pensé. Mais aujourd'hui je ne puis m'arracher à l'idée qu'un élément impalpable et vain, résidant plus haut que le cœur, contrarie les élans d'une affection que ton fiancé est digne de recevoir. Plus j'y songe moins l'erreur paraît possible; il me souvient qu'en d'autres circonstances, une vague épouvante avait brisé déjà ta volonté et brouillé la fraîcheur de ton regard...

Lucienne s'est approchée doucement de Renée. Elle lui met, au front, un long baiser et presse ses mains, en attendant que l'amie, à son tour, se souvienne...

— Je ne te comprends pas, Lucienne !

— Voyons... tes appréhensions, lors de mon mariage! Toute ta chair, si jeune, vibrait alors du désir de me savoir heureuse... Je vois encore tes mains potelées brodant le linge fin de mon trousseau... et tout en même temps, par mille riens, tu semblais vouloir retarder l'heure des noces et ce sans que tu pusses toi-même t'en expliquer la raison.

En un autre moment, une chiromancienne consultée

laissa planer sur ton esprit l'éventuel effroi d'un conflit avec tes parents, relativement au choix que tu ferais d'un fiancé. Et sans autre cause que la stupide parole de cette bavarde, ton rire franc se voila de tristesse... Tu attendis, souffreteuse, que les événements vinssent faire mentir la prophétie. Qui sait si, aujourd'hui, quelque mauvais rêve...

— Oh ! Tais-toi !

— J'ai mis le doigt sur la blessure, petite sensitive... Un rêve trouble ta quiétude. Bast ! Cela ne vaut point que l'on frémisse...

— Il est difficile de dédaigner un rêve gros de prédictions.

— N'es-tu pas avertie de leur vanité ? Cesse de te morfondre au profit de nébuleux fantômes qui sombrent bien plus rapidement quand ils sont le fruit d'une mauvaise digestion que lorsqu'ils sont créés de toutes pièces par la voracité d'une diseuse de bonne aventure ! Pauvre gosse... Faut-il que je joue à la maman ? Allons... narrez à votre Lucienne ce fameux cauchemar...

Et d'une main experte, elle redresse le col flexible de Renée. Puis, les deux fauteuils étant joints, les amies entremêlent leurs mains dans la pénombre.

— Lucienne, ne raille pas, je t'en supplie. Tu sais maintenant que je redoute l'avenir. Mieux valent encore pour moi les prédictions qui naissent au dehors que les tissus de songes creux que je traîne en ma somnolence maladive. Les extravagances que je n'ai point conçues sont peut-être moins nocives...

— Peut-être... Ta vie intérieure est complexe. Mais confie-moi l'état présent de ta douleur.

— Eh ! bien, voici :

« La clef d'une troublante énigme me fut donnée une nuit par la fée très belle qui hante habituellement mes rêves. C'était quelques heures après une promenade faite en compagnie de Georges par delà les coteaux rocheux. L'Instant aurait été, en soi, exquis et inoubliable, n'eût-il même pas été enregistré par la subtile empreinte du songe ultérieur.

« Avril vêtait les branches de gazes vertes et tendres. Du ciel venait de fuir l'épaisse ouate des nuages, traînant après elle quelques lambeaux d'écharpe ; bien qu'une imprévue clarté enveloppât les couches d'air bleu, la pluie

fine continuait de tomber. Un arc-en-ciel s'inscrivait dans le décor et le vent léger de la soirée trimbalait les perles d'eau de l'aubépine au cornouiller, du cornouiller aux ornières du chemin creux.

« Pressée au bras de Georges, j'aspirais les senteurs humides montant des frondaisons naissantes. Nous avions parlé de nos projets, de notre vie intime qui devait commencer quelques mois plus tard. Nous ne pûmes, bientôt, plus rien nous dire : nos cœurs, impérieusement, dominaient nos voix et nos esprits las cessèrent de bâtir du bonheur pour demain, engourdis qu'ils étaient par la joie présente.

« Cependant j'éprouvais, au milieu de cette ivresse, une indéfinissable impression de gêne. Il me parut que je savourais le festin d'amour en néophyte inexpérimentée, impuissante à saisir la subtilité de ce tête-à-tête et à livrer plus que ma pensée à celui qui la chérissait. Tout en répondant passionnément aux baisers de Georges, il me coûtait de n'oser lui dire à quel point je redoutais d'ignorer la profondeur de l'abandon et de la confiance à quoi cette minute rare prenait tout son charme. Le doux entretien, d'immatérielle essence, s'étiolait, peut-être par ma faute, en une banale entrevue, sans que rien, extérieurement, confirmât cette impression. J'aurais voulu crier mon appréhension de ne pouvoir, par la suite, ressusciter dans toute sa vérité, cette heure d'unique communion plus fatale et plus ardente que toutes celles qui l'avaient précédée et que toutes celles aussi qui lui succéderaient. En ce jour, toutes choses, je le sentais, avaient une âme spéciale. Un parfum spirituel, dont l'arome des buissons n'était qu'un misérable prodrome à de subconscients présages, flottait entre nos yeux — un parfum que l'on devait happer plutôt par le cerveau que par les narines et qui se composait à mesure de notre marche. Je me savais seule à en goûter le mystère et l'étrangeté, obsédant privilège d'une enfance inquiète et fantasque, prescience douloureuse d'événements insolites !

« Par moment j'eusse voulu, étreignant les branches qui nous griffaient, recueillir l'eau suspendue à leurs nœuds et m'en imprégner les paupières. A d'autres instants, le désir me prenait d'abîmer sur le sol mon corps mièvre, d'engloutir dans la boue mes pensées, ne conservant de conscience que juste ce qu'il fallait pour sentir

passer au-dessus de moi le grand souffle apaisant de la nature.

« Ce pendant, de lumineuses créations d'Art et d'Humanité s'offraient à ma vue sans que mon âme perçût autre chose qu'une sensation d'où venait de s'échapper l'Idée qui l'avait enfantée. Les mille objets du chemin, les reflets célestes et jusqu'aux entités lointaines avaient beau me dire que leurs formes recélaient un sens caché, qu'elles tenaient de la puissance en réserve, je ne pouvais prendre d'elles que les lignes et les ombres qui les prolongeaient. Le monde infini des essences porteuses-de-vie était soustrait à ma convoitise... Je n'aimais point Georges autant que j'eusse voulu l'aimer, ne pouvant découvrir dans ses yeux le Destin qui le faisait agir...

— Follement amoureuse et mystique, ma pauvre Renée !... Toutes les choses dont tu parles se seraient gaussées de toi si elles avaient eu l'âme que tu leur prêtes.

— Oh ! Tais-toi, je t'en supplie. L'exposé de mon rêve te convaincra de ce que je ne m'abusais point...

« Au retour de cette promenade, je classais dans mon pauvre cerveau — tout en faisant ma toilette du soir — les réflexions que je viens de te faire connaître et sériais dans mon cœur les sensations.

« Je fus longtemps à m'endormir. Après minuit, d'un halo magnifique rompant l'obscurité, une forme surgit, sereine, impalpable ; un visage très pâle et très pur autour de quoi s'accrochait l'or rutilant d'une abondante chevelure. Bientôt de fluides paroles furent portées sur l'âme de la nuit :

« Conserve, oh ! conserve bien, me dit la voix, le souvenir d'une heure rare où tu as eu l'intuition d'un bonheur qui ne réside point dans les jouissances immédiates, mais plane plutôt au-dessus d'elles... Je connais le trouble que tu ressentis au contact de l'Aimé, alors qu'apparaissait à tes yeux avertis toute la vanité des sensations superficielles et qu'une affliction te gagnait de ne pouvoir substituer à l'argile sur quoi tes impressions étaient bâties, des fondations d'airain. Le parfum subtil qui t'enivra est celui du Sacrifice. En comblant ton fiancé de dons sans prix, n'as-tu pas essayé — surhumaine volonté — de lui faire deviner, par des silences, que le corps qu'il convoite fuirait sa route lorsqu'il n'en voudrait plus ? Où

prenais-tu ce renoncement sublime sinon dans l'humble courbe des branches appesanties, dans la communion, aussi, de ton âme avec le ciel pitoyable, restant clair d'une lueur idéale bien qu'inlassablement il déversât ses eaux... Le sacrifice, c'était, anticipativement, l'abandon magnanime à la fange des ruisseaux d'un amour devenu inutile. Presse encore sur tes yeux les bourgeons intrépides. Par leur mystérieux langage ils t'ont fait comprendre qu'un cœur friable et passionné pénétrait ton cerveau. »

Et puis la voix s'est tue, ainsi que s'interrompt une musique céleste. J'allais me réveiller et promettre mentalement à Georges de ne point abuser de la supériorité que j'avais sur lui, quand la forme impalpable reprit soudain :

« Cette attitude d'abnégation doit perdurer par delà ton mariage. Que jamais la décision irrévocable de joindre ta vie à celle de ton fiancé ne soit prise si, une fois au moins avant l'heure fixée pour l'Hyménée, le parfum du sacrifice n'influe encore sur tes pensées, avec tout son cortège de séductions spirituelles. »

... Et le parfum n'est pas de retour.

Renée a revêtu cette suprême confidence d'un voile d'indicible tristesse. Ses doigts sont crispés aux cheveux. Dans ses yeux angoissés lentement décillés, Lucienne voit, au travers de la nuit descendante, la flamme souffreteuse d'une âme qui se consume.

Et comme elle s'apprête à consoler son amie, lui enserrant les bras, Renée se redresse, écarte fébrilement le fauteuil et s'enfuit dans le coin le plus sombre de la pièce:

— Non ! Laisse-moi ; ne me regarde pas pleurer. Tu comprends mal que toute ma vie est subordonnée à l'exécution d'un oracle. Si le parfum s'est livré à moi, c'est que j'avais d'impérieuses raisons de le recevoir. Il ne pouvait me suffire d'en faire seulement de la beauté superficielle. D'autres fins m'étaient réservées. L'apparition qui hanta mon rêve confiait à ma volonté un rôle qu'elle ne donne qu'à ceux attendus par un bonheur très compliqué, bonheur raffiné d'intellectuel, bonheur caché dans le renoncement aux joies.

Pourquoi Lucienne contredirait-elle son amie ? La douleur, fondée ou non, de Renée n'a-t-elle pas droit au respect, au silence ? Très impressionnée, elle se dirige

vers la lampe, enlève le verre... La voix grave de Renée monte, un peu rapide, passionnée et fiévreuse :

— N'allume pas ; les ténèbres conviennent à ma pensée endeuillée qui, depuis six mois, n'a plus retrouvé la trace du parfum symbolique. C'est en vain que j'ai refait avec Georges la promenade fatale : seuls les coloris naturels, ceux offerts à tout venant, restaient accrochés aux haies et aux ornières du chemin dont la petite âme blanche dispense à qui les veut prendre, de banales sensations assez semblables aux mauvaises herbes issues d'un sol rebelle à la culture. Ah ! jamais le retour du parfum profond et subtil ne me délivrera d'un rêve qui ternit sans cesse mes nuits et mes jours !

— Cette répétition ne peut guère s'effectuer si tu l'implores sans discrétion, et si ton impatience hâte le jeu des destinées. Et puis, ta tristesse est imprudente : Georges percevra ta déconvenue ; sa confiance amoureuse et sereine se heurtera désagréablement contre ton inquiétude chagrine. Les hommes, vois-tu, n'aiment pas les plaintes, même muettes, quand ils les comprennent ; ils deviennent agressifs quand les motifs leur échappent. En voulant éviter un obstacle, tu risques d'y donner tête baissée. Le sacrifice de tes joies ne deviendrait vraisemblablement nécessaire que si tu irritais à l'excès l'amour que Georges te voue. Alors, ce jour-là — il t'appartient d'en retarder l'arrivée — tu te rendras seule à l'endroit où l'ivresse supérieure te frôla, et tu l'évoqueras, cette ivresse, de toute ta puissance. D'ici là c'est folie de se morfondre pour un avenir bien problématique...

Renée s'est laissé entourer la taille de deux bras délicatement veinés. Elle répond à la caresse :

— Peut-être as-tu raison, sage conseillère. Il apparaît déjà que Georges et moi ne vibrons plus au même diapason. Le désir du trop grand amour tuerait-il l'Amour ? Oui, il faut veiller...

— Aie foi en le jour du mariage qui, versant la sérénité à pleins bords, remettra toutes choses au point. Pourquoi le parfum ne tapisserait-il pas la Corbeille nuptiale ?...

— ... La Corbeille nuptiale !

Allume la lampe, veux-tu bien ?

* * *

Georges et Renée sont unis depuis un an et le parfum n'est point ressuscité. Malgré les avertissements de Lucienne, le souvenir du fâcheux rêve, en même temps qu'il flétrit le teint de son amie, tarit sa passion : Par une sorte de lassitude, Renée se détache insensiblement de celui qu'elle se croit incapable d'aimer d'un amour assez profond. Nul conflit conjugal ne naît tout d'abord d'une attitude qui tourmente le mari sans l'exaspérer : Il accorde tout juste la valeur d'un caprice à l'émoi qui, chez Renée, succède à des abandons puérils, à des confessions incomplètes. S'il questionne sa femme sur le sens énigmatique de telles paroles : « J'ai peur de ne plus t'aimer ; je t'aime mal ! », la malade se blottit en ses bras sans y trouver le réconfort qu'elle appelle. Alors parfois — et ces crises iront s'accentuant — la sensitive s'arrache à la caresse résignée de l'époux et, soudain agressive, traduit en une insulte injustifiée toute la rage qu'allume en elle l'évanouissement d'un désir :

— Tu me trompes !

A Georges impatienté qui lui veut démontrer que rien dans sa conduite n'étaye pareille accusation, elle répond d'une voix blanche et lasse, indifférente au bien comme au mal :

— Un peu plus tôt... un peu plus tard !...

Quelques mois à peine après que des envois de fleurs venaient de préciser, pour les jeunes époux, la date du troisième anniversaire de leur mariage, le drame se déroula, rapide, inévitable.

Alors que Georges rentrait, à midi, pour déjeuner, Renée distingua sur son veston l'extrémité d'un épais et long cheveu noir qui, striant le plastron de chemise, allait se perdre dans les plis de la cravate.

L'instinct de propriété bien plutôt qu'un retour de passion dressa, haletante, la pauvre femme contre cet homme pitoyable, conscient de sa faute, mais trop lâche pour expliquer sincèrement sa faiblesse par un besoin de consolation excusable, en l'occurrence, aux yeux de certaines gens. Et voici que, soudain, Renée se sentit défaillir tandis qu'elle approchait curieusement son visage de celui de l'époux : des poils de la barbe, chevauchant dans le plus grand désordre, une senteur ambrée s'échappait, qu'elle ne reconnut point pour l'extrait que Georges avait

accoutumé d'employer. Pour mieux se convaincre du fait brutal, Renée attira, des deux mains, la tête du mari jusqu'à ses narines et renifla désespérément l'odeur perfide qui signait la trahison :

— Lâche ! Lâche ! Ce n'est pas ce parfum-là qu'il me fallait !

Elle avait crié l'injure en desserrant l'étreinte, presque écroulée maintenant aux pieds de la table sur quoi le couvert était dressé. Ses nerfs retenaient avec peine une pensée qui, cherchant à s'enfuir, émettait encore: « Qu'est-ce que la certitude de se savoir trompée, devant la caricature profane d'un rêve d'amour dont la recherche empoisonne toute une vie ? »

Renée, après avoir beaucoup souffert, s'était lentement faite à l'idée que jamais plus sa passion ne renaîtrait avec toute la puissance du sacrifice. Déjà le bandeau était tissé dont elle allait couvrir définitivement le passé lumineux. Pourquoi, lorsqu'elle n'avait rien accompli qui pût provoquer le souvenir, la faute d'autrui revivifiait-elle, par une malencontreuse association de concepts, la flamme endormie ? L'insidieux arome d'une poudre de riz évoquait le parfum subtil que Renée avait désiré à l'image de son âme vierge et profonde ! L'insultante matérialité s'opposait à l'idéal dans toute la cruauté d'un contraste cynique ; le néant engloutissait des pensées riches de sèves délicates... Et là, s'essayant à la relever, penaud et vulgairement affligé, son mari qui démêlait mal les raisons d'une grande douleur !

De la révolte gronda en la jeune femme, peut-être parce qu'elle n'avait point éclairé son compagnon sur les terreurs et les scrupules qui la minaient. Si son âme se fût donnée en même temps que son corps, si les exigences farouches de l'idée qui la tenaillait se fussent disciplinées au contact d'une volonté ferme et d'un amour simple, eût-elle déploré une trahison qui l'étonnait moins que ne l'affolaient les constatations faites à présent ? Son cœur et son instinct étaient indécis quant au sort qu'ils allaient réserver aux propositions contradictoires élaborées par son cerveau : Renée persisterait-elle à opposer aux jérémiades de son mari l'agressive attitude de la femme trompée ou bien... ou bien se frapperait-elle par trois fois la poitrine et, comme beaucoup de femmes tendres, demanderait-elle platement pardon pour les fautes de l'autre ?

Renée est debout, rajustée.

Provisoirement elle se drape d'une dignité offensée, silencieuse, qui ne compromet pas la décision à intervenir. Son bras dessine un grand geste vague et tout son corps passe la porte, hautain, énigmatique.

La honte de Georges l'empêche de la retenir. L'homme s'effondre en un fauteuil proche, tandis qu'on entend claquer l'huis de la maison.

Au dehors, Renée reprit confiance en son jugement sur quoi elle se devait de régler la situation nouvelle. Elle venait de fuir le toit conjugal pour envisager à l'aise les conséquences possibles des maintiens soumis à son choix. Et ce travail cérébral, cette nécessité de scruter rapidement l'avenir aux fins de prendre une décision écartaient insensiblement l'objet principal de sa douleur, la persistance d'un désir qui jamais n'était mort tout à fait. Juste au moment où, peut-être, il eût été souhaitable que cette âme, nourrie aux moëlles des superstitions, se ressouvînt d'un symbolique parfum traîné jusqu'alors, de pleurs en pleurs, au long d'années décevantes, la pensée d'un sacrifice sublime plus haut que le pardon, d'une résignation plus puissante que les larmes étouffées, ne lui vint pas.

Il fallut qu'un incident ressuscitât l'insistance lancinante d'heures mystiques sonnées en un cauchemar, pour ramener Renée à son bien secret qu'elle avait appris à dédaigner.

Sans qu'elle s'en rendît compte, ses pas venaient de la conduire vers un carrefour de tramways. Les timbres avertisseurs la firent gagner le refuge. Comme elle levait machinalement les yeux vers un candélabre, une inscription, soulignée d'une flèche, lui indiqua la direction du « Plateau ».

Le Plateau ?... N'est-ce point dans une avenue proche que résidait l'amie, la conseillère à qui Renée avait maintes fois confié ses appréhensions depuis un certain crépuscule de Mai où les satins capitonnés d'un petit salon Louis XV recélèrent la narration d'un rêve et d'une prédiction ?

Lucienne ! Ce nom que Renée prononça presqu'à voix haute la fit tressaillir. Elle revécut, en un instant, les heures lentes des abandons et des confidences. L'intimité charmante d'un tête-à-tête amical la pénétrait à nouveau, la grisait, illuminait ses yeux en ce banal après-midi de cité turgescente. Oh ! noyer son indécision dans le sein

d'une amie attentive, exposer le problème ardu et, la gorge anxieuse, attendre la solution quelle qu'elle soit ! Un peu d'espoir lui mit du rose aux joues. D'avoir rappelé le souvenir de celle qui relèverait son énergie, il lui sembla que déjà la question se simplifiait et qu'il y aurait honte, tout à l'heure, à s'avouer qu'on n'avait pu la résoudre sans secours. Et Renée sourit tendrement comme une petite fille qui demande à sa mère de l'aider dans la confection des devoirs classiques...

Un tramway passa, dans la direction du Plateau. Comme il était bondé de voyageurs, Renée ne put y prendre place. Elle s'achemina vers l'arrêt prochain, sûre de l'atteindre avant la venue d'une autre voiture. Bien que personne ne la suivît de près, elle eut la sensation que, tout à coup, quelqu'un l'interpellait. Des mots, sortis on ne sait d'où, lui tintaient aux oreilles, secouant le rythme berceur de souvenirs câlins qui s'insinuaient au cœur de ses soucis : « Fais-tu ce que dois ? — Souviens-toi ! — Le Temps presse — Pas par là ! »

— Pas par là ?...

Sur ses gardes, Renée observa la rue bruissante, les gens qui, sans hésitation, allaient vers un but précis. Elle se prit à douter de sa présence même au sein de cette activité quasi hostile, et, de se croire le jouet d'une hallucination, se réfugia sous un porche après s'être assurée qu'il était désert.

La voix reprit, presque aussitôt :

— Presse-toi ; l'autre chemin ! L'autre chemin !

Et l'on entendit que Renée, affolée, murmurait :

— Où ? Mon Dieu ! J'ai peur... Lucienne !

— « *Tu te rendras, seule, à l'endroit où l'ivresse supérieure te frôla, et tu l'évoqueras, cette ivresse, de toute ta puissance.* »

Voici que cette phrase, prononcée jadis par son amie, jaillit comme un trait de lumière des profondeurs du porche. Appelée, Lucienne répondait par un ordre précis. Maintenant les discours, les exhortations revenaient en foule à la mémoire de Renée, lui dictant impérativement sa conduite...

Roide, suggestionnée, sans joie ni sans tristesse, elle monta dans un auto et se fit conduire aux premières maisons de la commune dans laquelle le chemin recéleur prenait naissance. La vitesse de la voiture accrut le trimbalement, dans son cerveau, des morceaux de pensées

disparates qui, par hasard, s'assemblaient un instant pour se séparer aussitôt et heurter, en une danse folle, les parois du crâne. Une violente migraine l'abattit sur la moleskine alors que plus de la moitié du parcours était effectuée. Un arrêt brusque la tira de sa torpeur vingt minutes plus tard et elle s'en fut, après avoir recommandé au chauffeur de l'attendre, vers le vallon douillettement enfoui au creux des montagnes garnies de chênes et de marronniers luxuriants.

Personne sur la route qui la pût distraire de l'effort violent qu'elle imposait à sa volonté : concentrer ses facultés intelligentes sur le but qu'un instinct assignait au voyage. Néanmoins, de menus incidents, le vent dans les feuilles, la poussière qui recouvrait ses souliers, le roulement d'une charrette interrompaient sans cesse le cours des idées qui tâchaient à s'ordonner.

Renée n'ignorait pas que sa présence inviterait peut-être l'objet perdu à surgir soudain de la frondaison, pour le ravissement de son Etre. Certes, elle courait vers le parfum du sacrifice mais sans songer au sacrifice pas plus d'ailleurs qu'à la révolte, entrevoyant seulement une griserie reposante, déchet lénitif d'une saine exaltation qu'elle n'était plus à même, semble-t-il, d'éprouver encore.

Comme la jeune femme s'engageait entre les haies touffues, battant des semelles les ornières desséchées, une crainte la prit, le décor étant changé, d'être venue en vain. Son imagination pourtant eut vite fait de dégarnir les cornouillers et les aubépines jusqu'à ne plus leur laisser que des bourgeons prometteurs. Par ailleurs, il lui parut qu'une boue retardait sa marche, comme jadis, alors que l'azur, traversé par un vaporeux arc-en-ciel, livrait en pluie fine d'Avril toute l'eau de nues invisibles. Ses mains tâtèrent les vêtements dont le drap ne révéla pas une trame moins serrée, bien que Juillet triomphât. Chose étrange, les flammes d'un après-midi torride ne brûlèrent point son front. Bien plutôt Renée crut surprendre une haleine vivifiante qui taquinait les boucles de sa chevelure et chatouillait ses cils...

Pourquoi, dans cet air léger, son bras ploya-t-il soudain comme si quelqu'un s'y appuyait ?

Un visage, près de sa joue, une tête pâle, très triste, cernée d'un halo de rêve, réclamait, tout à coup, l'assistance d'un regard passionné...

Georges ! Oh !... Mais oui, Georges à vingt-trois ans

dont la bouche fiévreuse se tendait vers l'oreille fine pour le baiser câlin ; Georges aux gestes attentifs, à l'âme enthousiaste quêteuse d'idéal, sollicitait l'adoration profonde de la femme, le don à sa jeunesse égoïste du renoncement intégral, cette éclatante parure d'un cœur aimant...

C'était comme une résurrection. L'action se déroulant de nouveau entre les mêmes personnages, parmi les décors identiques, le corps de Renée s'inclinait vers la gauche comme s'il cherchait un refuge dans les bras de l'homme qui promettait sa force, en échange d'une vie ! Le parfum spirituel, qu'on eut dit évanoui, giclait à présent d'une étreinte, étouffant sa proie sous un flot de parcelles invisibles qui gagnaient insidieusement le cerveau de la jeune femme par les pores de sa peau palpitante.

Renée ne songeait pas au rêve d'une nuit. Mais le rêve impérieusement la pénétrait, d'autant plus facilement qu'à mesure de sa marche ascendante, il se fortifiait de l'involontaire complicité lui offerte. La réceptivité de la Fleur ouverte assurait aux fatalités nouvelles ou renaissantes une victoire certaine.

La jeune femme ne songeait pas à l'époux. Mais l'image du fiancé décuplait le prestige de l'hypnose. Un soleil éternel ricochant sur cette image un peu fanée avait percé l'avenir de ses rayons précis pour porter au mari coupable l'auréole d'une persistante pureté.

La vie présente de Renée se déroulait, à son insu, dans le Passé auquel elle adressait la prière ardente d'une âme ingénue. Et le Passé accueillant lui dictait, sur le souffle d'une prenante et mystérieuse musique, les règles de sagesse et de miséricorde que, par ses seuls moyens, elle avait voulu s'imposer dans les lendemains indécis.

Pressant amoureusement sur ses lèvres les feuilles de l'été, la jeune femme puisait dans leur sève les dernières résolutions de sacrifice. Dans la parure renouvelée des arbres, elle retrouvait l'essence constante de troncs valétudinaires et immuables qui, pour n'être point dédaignés, faisaient, chaque année, plus lourde et plus épaisse sur le sol l'ombre de leurs ramures antiques...

Quand Renée se retourna, saoûle d'extase, le vieux Soleil, descendant sur l'horizon, se baignait dans la buée rose et jeune des espoirs féconds, comme s'il voulait, tout à coup, préluder à une aurore éternelle.

PAUL MÉLOTTE.

SERBIE ET BULGARIE

Nous avons, en général, des idées très trompeuses sur les pays qui forment notre Orient européen ; les images qu'appellent à notre esprit les noms des villes et des peuples restent confuses ou conventionnelles.

Et ce n'est pas Constantinople qui nous égare le plus, bien que, pour beaucoup, la capitale ottomane se résume en une recherche incessante d'intrigues mystérieuses, attisée par les yeux immenses et seuls visibles des beautés musulmanes qui glissent, silencieuses, devant l'eunuque de service, dans les ruelles complices aux innombrables minarets. Tout cela ne réside que dans l'imaginative littérature de harem, c'est entendu, mais enfin il existe tout de même les minarets et c'est déjà beaucoup.

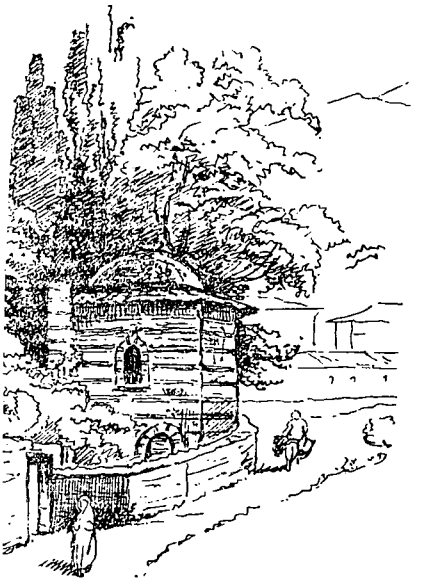
Mais demandez comment on se représente Belgrade ou Sofia, la Serbie ou la Bulgarie, et vous collectionnerez des trouvailles dont un maître humoriste tirerait excellent parti.

Car nous ne nous documentons plus dans les livres ; les journaux sont devenus à peu près la seule source d'érudition, et tout s'y coalise pour nous tromper. La dépêche annonçant une manifestation à Belgrade suit l'information qui relate une sortie mouvementée de sans-travail à Londres ; les deux nouvelles ont même longueur, même style, mêmes termes généraux et dans notre pensée s'établit une connexion d'images. A deux jours de distance nous arrivent les discours du trône d'Allemagne et de Serbie, les interpellations du Reischtag et de la Skoupchina. Et notre imagination élève Belgrade, à cause de ces rapprochements. Au lendemain de l'annexion herzégovo-bosniaque, n'avons-nous pas assisté à la menaçante mobilisation de la Serbie sans que cette gigantesque tartarinade fît sourire ? Pourquoi ? Tout simplement parce que les gazettes, prévoyant un combat de chiens, oubliaient cependant de nous avertir qu'il s'agirait de la ruée du king-charles contre le dogue d'Ulm. Et ce ne sont pas les articles hâtifs que publient les quotidiens aux heures d'actualité qui détruiront des préjugés d'autant mieux enracinés qu'ils pénétrèrent plus lentement.

Si, pour le plus grand nombre, la Bulgarie évoque des

paysans cultivant la rose (jusque passé cent ans grâce aux bienfaits du lait caillé), Belgrade au contraire, plus proche de notre civilisation, assemble pour nous un modernisme coquet, relevé de jolis monuments. Quoique la Serbie ne soit pas grande, le terme capitale entraîne sa cohorte complète de mots : palais, ministères, centralisation, parlement, théâtres, tout cela assez petit, mais gracieux, encadré de commerce intense, de magasins avenants, d'artères qu'enflamment les motifs ingénieux animés et divers de la réclame ; quelque chose comme Luxembourg, tout au moins !...

Que de fois, en effet, n'avons-nous pas entendu prendre la délicieuse capitale du Grand-Duché comme unité de beauté, pour comparer des centres de petits gouvernements.



L'uniforme, c'est la race.

Le képi roumain parle de France ou d'Italie, crie l'ascendance latine. Mais si l'on doute, en arrivant à Belgrade, d'être en pays slave, il n'y a qu'à regarder la coiffure des officiers ou gradés qui foisonnent sur le quai : elle est russe. Et le cas ne s'est pas encore présenté qu'un voyageur mît la tête à la portière sans apercevoir tout d'abord un soldat. L'armée serbe résume le pays, dont elle est d'ailleurs le seul monument remarquable. Ne cherchez pas un édifice, cathédrale ou hôtel-de-ville, vous ne trouveriez qu'une caserne ou qu'un corps de garde. L'officier est souverain. N'est-ce pas lui qui fait et défait les rois ?

L'officier serbe, beau militaire, épris de sa mission, nous est familier. Nombreux dans l'état-major actuel sont

ceux qui pratiqueront les savants préceptes appris en notre École de guerre réputée.

Mais, à part son armée, quelle profonde désillusion nous réserve la Serbie ! Quelle reculade effarée de toutes nos idées préconçues !

J'avais cru Namur une ville de province. C'est une métropole !

Comme notre bijou mosan, Belgrade pointe une forteresse entre deux cours d'eau ; mais l'ouvrage défensif ferme l'angle et la ville, s'étalant sur le plateau qui suit l'éperon, domine les largeurs glauques du Danube et de la Save et, par delà, l'immensité verte de la Puzta.

Le panorama, fort pittoresque, entretient l'illusion du voyageur jusqu'au moment où le convoi, quittant la Hongrie, traverse le pont de la Save pour s'arrêter aussitôt, car Belgrade est la première gare du territoire, à cent mètres de la frontière, situation qui livre le cœur du pays au premier coup de main.

Dès le contact avec le quai, la réalité s'impose, décevante. Sur la foi de Baedeker, on espérait ; mais Baedeker avait menti.

Le conventionnel Vienne-Constantinople — est-ce honte? — s'y arrête en pleine nuit et ceci double encore l'impression de trouver un bourg très étendu, très arriéré, où tout — voitures, hôtels, marchandises — coûte deux fois plus qu'à Paris.

Peu habitués aux sauts d'obstacles en véhicule, nous dûmes nous cramponner des deux mains au fiacre qui nous mena à l'hôtel par des voies peu bâties, grimpant durement à la ville. Les maisons basses, souvent sans étages, avaient clos leurs volets sous des enseignes timides, presque rustiques. Quelques Albanais farouches battaient le pavé dans les artères transversales, bâties sans alignement. Je me croyais dans un faubourg :

— C'est la Grande Rue, m'annonça-t-on.

— Avez-vous compté vos punaises ? me demanda, le lendemain, un membre pince-sans-rire du corps diplomatique.

— Je n'en ai pas vu, répondis-je. Comme, dès notre entrée dans la chambre, un monstrueux cafard s'était avancé à notre rencontre, la lumière ne fut pas éteinte et les punaises, que Dieu distribua avec tant de générosité à tout l'Orient, n'osèrent pas affronter les rayons des liseuses et des trois plafonnières.

— Qu'à cela ne tienne, reprit-il pour nous tranquilliser. Soyez certain qu'il y en avait. Il n'existe pas, en Serbie, une seule chambre d'hôtel qui en soit dépourvue.

. . . . . .

Belgrade ! Une capitale !...

Un ministère, où je dus me rendre, n'était qu'un modeste bâtiment où les papiers pendaient, détachés des murs. La poste centrale se tapit dans une portion de café qu'on délimita de cloisons vermoulues. Dans le petit parc qui précède la citadelle, un vieux jardinier albanais coupait l'herbe,autour d'une plate-bande,au moyen de ciseaux. L'ancien bâtiment du Konak, fatal aux précédents souverains, fut démoli et remplacé par une construction voisine; à sa place poussent, péniblement, quelques pissenlits. L'asphalte sera substituée, dans deux ou trois rues principales, aux casse-cou de moëllons. Foin du simple pavage ! Là-bas, on ne connaît pas de moyen terme ; ou très bien, ou pas du tout. Le pas du tout reste d'ailleurs une écrasante majorité. A juger d'après l'animation de ces chantiers, voici trois mois, je suppose qu'en ce jour, si la mobilisation n'a pas interrompu l'entreprise, le macadam a bien avancé de cinquante mètres.

Belgrade est incroyablement étendue. Cet immense village compte cent mille âmes ; il affecte l'aspect d'un camp par la petitesse de ses constructions dispersées. A part un centre de quelques rues, chaque artère, plus large qu'un boulevard, ne comporte que quelques maisons, basses, distantes, entourées de terrains morts qu'on y nomme jardins. Et tout cela est triste, triste...

Quelle folie d'ambition peut pousser un homme à quitter le paradis du Léman pour enfermer dans cette tombe un rêve assouvi par le brutal anéantissement de l'obstacle ? Et cet homme ne doit-il pas méditer que tout n'est pas encore atteint, lorsque des rhumes spontanés, comme celui de François-Joseph, contremandent à la dernière heure les réceptions officielles ?

— Se sait-il au moins en sûreté ? demandai-je à une personnalité officielle. La fin du prédécesseur ne le hante-t-elle pas ?

— Oh ! On ne sait jamais, me répliqua-t-il. Il y a des précédents. Alors...

. . . . . .

Deux jours plus tard, après la conférence du Casino Civil, nous refîmes la course d'obstacles, en descendant,

cette fois, vers la gare où le conventionnel troquait, sans gagner au change, sa machine hongroise contre une serbe. Wagon-lit, premières et secondes étaient combles, conséquence, néfaste pour nous, de la fermeture des Dardanelles. Les réclamations furent superflues: les pentes raides et la locomotive faible limitaient strictement la composition du train. Tous les voyageurs montés à Belgrade passèrent la nuit dans les couloirs, impatients de voir apparaître, à l'est, la mince ligne laiteuse qui annoncerait le jour.

A Nich, vers six heures du matin, — sans attendre le wagon-restaurant sauveur où tout au moins on trouverait des sièges, — une cohue envahit le buffet pour y absorber un café au lait de brebis empestant la laine ou un thé à l'eau froide.

La station de Nich est plus gaie que le hangar de Belgrade. Le conventionnel pour Salonique y prend la correspondance, son public est plus bigarré que les voyageurs du Vienne-Constantinople, l'Orient approche, on va presque côtoyer la Turquie.

Une demi-heure à l'air frais du matin impose la gaîté, après les heures passées dans les relents enfermés des wagons et la fumée asphyxiante.

Nich est un jardin, touffu, parsemé de maisonnettes carrées, précédées, comme en Valachie, d'une galerie couverte où l'on accède par quatre degrés. Les femmes aux costumes brodés et multicolores y semblent gracieuses, encore que le type slave féminin ne soit jamais beau.

Mais le convoi a parcouru deux cents mètres, un grand espace découvert se limite d'une ligne ondulée : un régiment évolue en tirailleurs; vers le fond, un détachement de cavalerie exécute le travail de voltige et sur la crête trois batteries découpent les bouches à feu sur un ciel couvert. Les chalets dépassés n'étaient qu'un mirage et la plaine de manœuvre reste le seul décor que l'esprit retienne de la campagne serbe.

Je n'espérais pas beaucoup de la Bulgarie. Belgrade est bien mieux que Sofia, m'avait-on dit en Serbie. Les idées préconçues me reprenaient. Mon passage en Bulgarie devait être pourtant un émerveillement continu, plus puissant par la force du contraste avec la Serbie stationnaire.

* * *

Dès Tsaribrod, la petite gare frontière campagnarde, assez malpropre, mais emplie de rumeurs, de travail et

de force, le voyageur comprend que la Bulgarie sera pour lui un retour à la civilisation. La locomotive est plus forte, l'horaire mieux observé ; dans chaque wagon monte une paysanne diligente qui entretiendra une propreté aussi scrupuleuse qu'elle peut la comprendre ; le dining-car sert mieux, pour un tarif moindre.

La station de Sofia, vieux reste délabré d'une installation primitive, est le repoussoir de la ville. Mais quand la petite voiture, dont le cocher arbore manteau et casquette russes, file au grand galop de ses poneys, quel étonnement nouveau, admiratif cette fois !

Surtout après avoir visité Belgrade, on reste stupéfait à la vue de ce que peut un peuple énergique et bien dirigé. Dans tous les domaines, la Bulgarie a suivi une marche vertigineuse dont un des principaux buts d'étape vient d'être atteint. Il n'y a qu'à regarder Sofia — l'ancien trou turc aux ruelles en terre battue — pour comprendre toute la portée de l'œuvre gigantesque réalisée là, pour saisir mieux combien est vrai ce qu'on a dit de cette nation, encore jeune, mais pleine de promesses et surtout de menaces : la Bulgarie est la Prusse des Balkans.

Pour l'essor du pays, le Tsar Ferdinand sacrifia de nombreux millions, ne réservant ses dépenses personnelles qu'envers ses remarquables collections botaniques et zoologiques.

En dix ans, la population de la ville a doublé ; elle atteint aujourd'hui cent cinq mille âmes ; un noyau industriel y prospère, où le nom belge domine. Pour adapter l'ancienne Sofia à son futur rôle, à sa nouvelle civilisation, le gouvernement — à l'inverse de celui de Belgrade — comprit que le seul moyen était de faire place nette pour une réédification rationnelle et logique. Tout fut abattu, reconstruit en rues larges, monumentales, qu'on pava en petits rectangles de céramique jaune qui se lavent sous la pluie et peuvent passer pour un exemple de propreté. Ce pavement, d'une exceptionnelle solidité, coûta vingt-cinq francs au mètre carré et ce chiffre montre les sacrifices qu'on s'imposa pour obtenir une belle et grande

cité. Les dépenses s'en justifièrent d'ailleurs par un essor du commerce qui fit monter de 300 p. c. le prix des terrains bien situés.

Les grandes voies commerçantes, les beaux magasins, les hôtels modernes, l'animation des rues, le va-et-vient continu des voitures, autos et tramways, prouvent les battements vitaux du cœur d'un pays. Sur la couronne de neige des Balkans se dessinent des monuments bien conçus, prodigués avec la perception d'un avenir puissant. Une petite mosquée pointe encore son minaret blanc à galerie verte où ne chante plus le muezzin : ce n'est plus un temple, ce n'est plus même un souvenir, c'est un trophée de victoire. Le théâtre, le Parlement, la poste, les ministères ont belle allure. Les dômes pointus et dorés des églises orthodoxes rappellent les neiges moscovites, mais le palais royal, enfoui dans les fleurs, parle de printemps, comme le parc qui lui fait face. Lorsque la musique y joue, Ferdinand I^er^ en profite ; car rien n'est plus simple que le protocole de ce monarque, prince hier, et demain, — qui sait ? — empereur...

Un gendarme, sabre au fourreau, veille à chaque grille du jardin, et demande au visiteur le motif de son entrée. Si celui-ci paraît plausible, le gardien s'efface. Au milieu de la grande façade, l'entrée principale ouvre sur une antichambre où veillent encore deux gendarmes. Seconde interrogation. Arrivée d'un valet qui introduit le personnage. Somme toute, entrée plus facile qu'en un moulin, puisque les gendarmes se contentent d'un nom, sans exiger ni preuves ni lettre de recommandation, ni permis d'audience.

Autour de Sofia, de grands faubourgs assemblent les villas jolies, encadrées de jardins soignés, vrais nids d'art. De grandes avenues rayonnent, bordées de maisons luxueuses, desservies par les lignes numérotées d'un tramway belge dont la double voie, au centre de la chaussée, longe de part et d'autre un refuge continu d'où montent les poteaux suffisamment artistiques.

Le sens moderne intense de cette ville rend plus curieuse l'énorme invasion campagnarde qui l'emplit chaque matin et la noie tous les vendredis. Car le paysan bulgare, au type rude, au court front têtu, a gardé son costume national, sa casaque de peau, sans manches, qu'il retourne, poil au dedans, pendant les chaleurs. Les jeunes filles, en leurs robes bariolées d'où émergent des manches d'un

éclat si immaculé que nos blanchisseuses en mourraient de honte, ne sont pas jolies. Pâlement blondes, les joues cuites de soleil ou de gel, elles ressemblent plus aux Allemandes de Posnanie qu'aux olivâtres Roumaines. Elles portent au cou tout l'or de leur dot et les nombreuses tresses qui se rattachent par leur extrémité inférieure, font une lyre que les fiancées mêlent de plumes multicolores. Après la perte de ces coquetteries d'amour, les femmes ont des aspects de Sibériennes, sous leurs peaux de chèvres ou de moutons. Elles vont, l'épaule fléchie par le bâton courbé au bout duquel pendent les cruches. Leurs cheveux huilés se cachent sous un châle ou sous la coiffure des hommes, cette toque qui n'est encore qu'un fez abatardi. Si elles stationnent, les gendarmes — qui en Bulgarie sont chargés de la police des villes — les touchent de leur baguette, d'un geste doux mais impérieux : la rue doit rester libre au citadin, au commerçant, à l'officier.

Ici, et bien plus qu'à Belgrade même, l'armée est tout. Elle est splendide sans ostentation, forte sans bravade, valeureuse sans hâblerie : une telle armée était faite pour vaincre. Il n'est pas une occasion de l'instruire — dans n'importe quel domaine — qui soit négligée.

Pour la conférence d'expansion sur la Belgique que je devais faire à Sofia, ce ne fut pas un civil qui se mit en rapport avec moi, ce fut le général Tocheff (celui-là même dont ce matin une dépêche annonçait le suicide, pour le démentir peut-être ce soir), et ce ne fut pas une salle de société privée ou de spectacle qu'il me réserva : ce fut le Cercle militaire.

Le roi Ferdinand y délégua son ministre de la guerre en même temps que M. Dobrovich — habile collaborateur et artisan infatigable de sa politique — dont le jeune consul de Belgique, M. Motte, venait d'épouser la fille, faisant ainsi de l'expansion pratique ratifiée par le Souverain; celui, en effet, en honorant de sa présence la fête nuptiale, tint à prouver l'estime particulière en laquelle il tenait non seulement l'homme, mais la nation tout entière dont les écoles techniques lui forment chaque année un noyau d'officiers, d'ingénieurs, de médecins et d'économistes.

Ce Cercle résume la priorité militaire dans le pays. Ouvrant, par une large terrasse sa monumentale ampleur sur l'avenue opulente où s'alignent les ambassades, les hôtels particuliers et le Parlement, il est le lieu de concentration de ces officiers élégants, vêtus à la russe, qui

remplissent tout Sofia du cliquetis des sabres et des éperons. A ce Cercle militaire on invite, on danse, on conférencie. Le célibataire y trouve mess, salon de lecture, salle de billard ; l'officier marié y mène sa famille ; c'est son café, son restaurant, son club.

Mais la troupe, elle, est dénuée d'ornements, et c'est en cela peut-être que domine la civilisation du pays. Si l'uniforme de l'officier est martial, clair, décoratif, c'est qu'il faut au supérieur un constant prestige. Le soldat, accoutré de tenues de campagne, bures grossières, semble toujours sur pied de guerre, en une mobilisation qui dure depuis vingt ans. Pour ces paysans frustes, il fallait un uniforme adéquat ; il n'est pas beau, mais il est solide et doit coûter peu. Il est commode aussi, car c'est la copie du vêtement campagnard.

Au Cercle militaire même, les soldats employés momentanément étaient en rude casaque de guerre, brune, épaisse, les jambes enfoncées dans les lourdes bottes, prêts à l'alerte que la fantaisie d'un général peut faire sonner à tout moment pour assurer une instruction qui n'est pas « à l'eau de rose ».

Le budget de cette armée magnifique ne dépasse guère celui de la nôtre et le fait se conçoit aisément lorsqu'on étudie sur place cette organisation toute pratique, sans dépense de luxe, basée sur un seul souci : l'entrée en campagne.

Malgré qu'il soit de bon ton d'accabler le vaincu, ne jetons pas trop la pierre aux Turcs. Lorsqu'on a approfondi l'âme de ce grand enfant — parfois enfant terrible — qu'est le musulman, on l'aime malgré soi.

Habitués comme nous le sommes aux exagérations de nouvelles tendancieuses lancées par des Etats intéressés, les récits de lâcheté et de cruauté des troupes du Padishah ne doivent être reçues qu'avec méfiance.

Le soldat ottoman — maints envoyés spéciaux l'affirment — a été héroïque en plusieurs points. La Turquie a été écrasée d'un coup de massue qu'elle n'a pu parer, parce qu'elle n'était pas prête, que ses forteresses étaient hors d'usage, son cadre gangrené de politique, ses services auxiliaires inexistants, *parce qu'en un mot, elle n'avait pas prévu.*

Constatons-le et plaignons les Turcs. Cela seul nous est permis, à nous plus qu'à tous autres...

EDOUARD DE KEYSER.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Dans les Balkans.

Le monde assiste, avec une stupéfaction mêlée d'épouvante, à l'écroulement d'un grand empire. Il y a un mois à peine, il croyait unanimement encore à la force redoutable de la Turquie et de ses armes. Et voici qu'en quatre ou cinq semaines, attaqué par quatre petits royaumes, dont l'un, le Monténégro, est un véritable pygmée, l'empire des Osmalis, qui jadis terrorisa toute l'Europe, s'effondre de toutes parts sans parvenir à résister même au plus minime de ses adversaires. Partout, il essuie défaite sur défaite. Ses armées, frappées de panique, s'enfuient en désordre, abandonnant des milliers de morts et de blessés, laissant aux mains de l'ennemi des centaines de canons. Ses généraux perdent la tête et se prennent de querelle sur les champs de bataille. Ses artilleurs, incapables d'utiliser les armes perfectionnées qu'on leur a confiées, répondent par un tir inefficace au tir écrasant de l'adversaire, qui sème dans leurs rangs l'épouvante et la mort. Les fantassins, attaqués dans leurs retranchements avec une furie presque surhumaine, meurent désespérés ou cèdent sous le choc. Et coup sur coup, ils perdent les villes, les défilés, les forteresses, les provinces. Le Destin semble s'acharner sur eux et leur refuser jusqu'à l'un de ces succès passagers qui sont la consolation des vaincus. On dirait qu'un génie invisible balaie la Turquie d'Europe comme une ménagère balaie son parquet, et pousse dédaigneusement les débris de leurs grandes armées vers le Bosphore. A l'heure où paraîtront ces lignes, Constantinople sera sans doute aux mains des Bulgares, à moins que l'Europe ne leur en interdise l'accès, — ce qui est devenu bien improbable. L'Europe est frappée de stupeur devant cet écroulement sinistre, que nul ne prévoyait si prompt ni si complet. Elle n'a qu'un souci, se maintenir à l'abri du cataclysme, qu'elle contemple en tremblant. S'il est, comme on peut le croire, des puissances qui ont

favorisé l'agression des Etats balkaniques contre les Turcs, elles doivent elles-mêmes éprouver un profond malaise devant la rapidité et l'importance de ces défaites, qui risquent de dépasser leurs calculs, car elles craignent de voir surgir du gouffre où s'effondre l'empire d'Othman, un cortège de conséquences imprévues, énigmatiques et menaçantes.

Comment ce désastre s'est-il réalisé ? Comment les Turcs, qui jadis avaient comme un torrent irrésistible, envahi la péninsule balkanique et poussé leurs armées victorieuses jusque sous les murs de Vienne, qui avaient vaincu dans la Méditerranée toutes les flottes chrétiennes, et qui plus tard, cédant sous le poids du nombre ou l'efficacité d'armes supérieures, n'avaient reculé que pied à pied, défendant leur territoire avec un courage que la renommée se plaisait à célébrer jusqu'en ces derniers jours, comment ont-ils pu rouler d'un coup jusqu'au fond de l'abîme, alors qu'ils régnaient encore sur d'immenses territoires, et disposaient d'armées nombreuses, dont la valeur guerrière était hier encore indiscutée ?

Deux ordres de causes, au premier coup d'œil, apparaissent clairement. Les unes sont extérieures, les autres intérieures.

A l'extérieur, la Turquie a été la victime du jeu perfide de la politique des grandes puissances et des ambitions des royaumes balkaniques. A l'intérieur, elle est la victime de ses fautes et de son Destin.

On connaît le jeu des puissances. Rappelons-le en deux mots. L'Angleterre, ayant résolu d'amoindrir la situation européenne de l'Allemagne, fût-ce au prix d'un conflit, rechercha, selon son habitude, un soldat continental. Elle obtint l'amitié active de la France, à qui elle accorda, en échange, la liberté d'action au Maroc avec, au besoin, son appui diplomatique et militaire. Pour pouvoir agir au Maroc, la France dut acheter la bienveillance de l'Italie en lui accordant à son tour les mains libres en Tripolitaine. Voilà comment l'invasion du Maroc par les Français déclancha l'expédition des Italiens sur la côte de Tripoli : ils ne pouvaient laisser passer l'occasion. Mais la résistance efficace des Turcs en Tripolitaine détermina les Italiens à favoriser dans les Balkans des révoltes, puis la guerre. Certains journaux français ont reconnu que la Ligue des Etats balkaniques a été forgée à Paris dans les intrigues des ambassadeurs de Russie et d'Italie.

D'autre part, pour diminuer la situation de l'Allemagne, pour l'encercler, comme on l'a dit, les puissances de la Triple-Entente ont favorisé la révolution turque, qui, en 1908, renversa le sultan Abdul-Amid, ami dévoué des Allemands. Les Jeunes-Turcs prirent le pouvoir en acclamant la France et l'Angleterre. Mais les nécessités de la situation les ramenèrent bientôt vers l'Allemagne. Dès ce moment, il dut paraître expédient à la Triple-Entente de les voir aux prises soit avec l'Albanie révoltée soit avec les Etats balkaniques, prêts à profiter de leurs embarras. Les Jeunes-Turcs avaient d'ailleurs désorganisé leur patrie, corrompu l'armée en y introduisant la politique, exaspéré les populations chrétiennes de leur empire et rompu le pouvoir religieux du sultan en faisant de lui un simple souverain constitutionnel. Ils avaient oublié, dans leur libéralisme de pacotille, que la puissance de l'Islam est une puissance religieuse.

Par contre, la Bulgarie, la Serbie, le Monténégro et la Grèce s'étaient préparés à la guerre avec autant de soin que d'enthousiasme. Sentant que l'heure était propice et qu'ils pouvaient compter sur les sympathies et, au besoin, sur la protection, peut-être, des puissances amies des slaves et jalouses des Allemands, ils risquèrent leur va-tout. Leur furieuse attaque a renversé tous les obstacles.

Les fautes des Turcs ne se comptent pas. Leur aveuglement, leur présomption, leur incapacité ont dépassé toute mesure. Mais leur désastre a des causes plus profondes que leurs défaillances actuelles. Il ne peut échapper à l'observateur le moins averti que depuis longtemps la Turquie est entrée en décadence. Depuis le XVII[e] siècle elle va de chute en chute et son infériorité vis-à-vis de la civilisation occidentale s'accentue degré par degré. Il était visible qu'au contact de cette civilisation, la puissance morale du sultan et de l'oligarchie ottomane se dissolvait rapidement. Ruiner l'autorité religieuse du commandeur des croyants et le dévouement absolu de ses armées, c'était porter à l'empire un coup mortel, — et c'est ce qu'a fait la politique insensée des Jeunes-Turcs. Les lois de l'évolution des peuples sont assez connues aujourd'hui pour que l'on sache avec certitude qu'un peuple qui cesse de croire en son dieu, perd avec sa foi toute sa cohésion et toute sa vigueur; sa décadence commence; elle peut être plus ou moins longue, mais quand les forces de

dissolution ont fait leur œuvre, le choc d'un adversaire plus jeune et plus sain le détruit avec une rapidité foudroyante. Avis aux peuples d'Occident.

* * *

On se demande, non sans inquiétude, quelles seront les conséquences de l'effondrement de l'empire turc. On peut espérer qu'il n'en résultera pas une conflagration, qui ruinerait toute l'Europe au bénéfice de l'Amérique. Mais il est probable qu'une grande puissance militaire va prendre la place de la Turquie. C'est la destinée qui paraît réservée à la Bulgarie. Les Bulgares portent dans leur cœur des ambitions et des espérances illimitées. Ils veulent recueillir tout l'héritage des Osmanlis. Il leur faut Constantinople. Ils entendent installer le chef de leur religion à Sainte-Sophie, en signe de leur suprématie sur toute la péninsule. Constantinople, métropole religieuse, sera une cause de conflit permanent entre la Bulgarie et la Grèce, qui a rêvé le même rêve que sa rivale. Constantinople, clé des détroits, sera un sujet d'inimitié perpétuelle entre son possesseur et la Russie, qui veut avoir les détroits sous sa dépendance. Fatalement elle tentera d'exercer une tutelle sur la Bulgarie. Voilà pourquoi celle-ci, obéissant à la même nécessité que la Turquie d'Abdul-Amid et des Jeunes-Turcs, s'appuiera sur l'Allemagne et sur l'Autriche, frustrant par là les espérances qu'avait mises en elle la Triple-Entente.

On parle, il est vrai, d'internationaliser Constantinople. A quel culte abandonnera-t-on Sainte-Sophie ? Et si la volonté des grandes puissances prévaut au lendemain de la guerre, jamais elle ne sera acceptée par les Bulgares, qui trouveront certainement, l'un ou l'autre jour, dans les complications européennes, l'occasion de réaliser leurs ambitions avec l'aide de la Triple-Alliance.

Quant à la Serbie, serrée entre la Bulgarie et l'Autriche, qui convoiteront ensemble ses dépouilles, elle n'aura, en dépit de l'agrandissement de son territoire, qu'une existence sans cesse menacée.

Il y aura encore de beaux jours pour la « Question d'Orient » et, hélas ! pour la guerre !

Quant aux Turcs, leurs malheurs ne finiront pas, on doit le croire, avec la guerre actuelle. S'ils sont chassés de l'Europe, ils se verront bientôt en présence d'une

révolution en Asie. Les populations arabes de l'empire ottoman se révolteront et parviendront probablement à fonder un nouvel empire dont le centre indiqué est Damas. Ce sera l'anéantissement complet et définitif de la puissance ottomane.

Chose curieuse, la destruction de la Turquie d'Europe a été prédite avec une précision extraordinaire dès 1866 par un officier belge, Raymond Brück, qui se flattait d'avoir établi la loi de l'évolution des peuples sur les révolutions des courants magnétiques du globe. Quelle que soit la valeur de ses théories, il est certain qu'il a prévu les grands événements politiques avec une exactitude stupéfiante. Dans son grand ouvrage publié en 1866, mais écrit avant la guerre austro-prussienne et le coup de foudre de Sadowa, il annonçait l'explosion prochaine de l'Autriche du sein de la Germanie au profit de la Prusse, la défaite des Français par les Prussiens aux environs de 1870, la chute du pouvoir temporel des papes, la vague matérialiste et naturaliste qui devait ensuite passer sur l'Europe, la coalition future de l'Angleterre et de la France en vue de contenir les ambitions allemandes, la renaissance des Slavonies du Sud, — ici, il indiquait la Pologne au lieu de la Bulgarie, qui n'existait pas encore, — elle n'a été ressuscitée qu'en 1878...

Brück indique l'année 1876 comme devant être la date de la chute définitive de la Turquie d'Europe.

En 1877 les armées russes parvinrent sous les murs de Constantinople; la Turquie était frappée à mort. Elle ne dut un prolongement factice de son existence qu'aux divisions et aux manœuvres astucieuses de ses héritiers, qui jugèrent opportun de retarder le partage. Mais d'autres héritiers ont surgi, suscités par le Destin, et ils accomplissent aujourd'hui l'œuvre fatale.

Tout l'Islam traverse d'ailleurs, en ce moment, une crise terrible de désagrégation. S'il fait quelques progrès dans l'Inde, en Chine et chez les peuplades de l'Afrique centrale, le contact immédiat de l'Europe lui est mortel. Sur la côte septentrionale de l'Afrique, dans la Turquie d'Europe, en Perse, il se débat dans les affres d'une lamentable agonie.

Bientôt la question se posera, peut-être, de savoir quel prince sera désormais le chef suprême de la religion, le véritable commandeur des croyants. Si le sceptre échappe

aux Osmanlis, le pontificat passera-t-il au nouvel empereur arabe, au Khédive d'Egypte ou bien à l'Emir d'Afganistan ?... Et là-bas, la Chine immense, victime d'une révolution aussi maladroite, semble-t-il, que la révolution turque de 1908, quelles convulsions ne réserve-t-elle pas à l'Asie ?

Il est vrai qu'on inaugurera l'an prochain, à La Haye, le Palais de la Paix. Les ironistes ne s'ennuieront pas.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

De quelques réhabilitations artistiques.

Zola a dit que l'esprit changeait tous les dix ans. Ne pourrait-on dire que le goût, lui aussi, se modifie, tous les cinquante ou tous les cent ans. Le gothique si décrié à l'époque du Grand Siècle redevint en faveur au temps du romantisme qui méconnut à son tour l'art du XVIII[e] siècle redevenu aujourd'hui à la mode. Ainsi les idées qui paraissaient les mieux établies tombent peu à peu en décadence, pour reprendre à de certains moments une vie inattendue.

Le mois dernier, l'Italie artistique ramenait à la vie et à la gloire un peintre dont le talent fut longtemps discuté. Nous voulons parler de Federico Baroccio, cet élève du Corrège, à qui on reprocha souvent l'abus du rouge dans les physionomies, du bleu d'outremer dans les vêtements, et surtout l'échec que lui valurent ses tentatives d'éclectisme réalisées plus tard par les Carrache. Au nom du bon goût, on lui fit un crime de sa joliesse et de sa grâce et tout en reconnaissant la valeur d'œuvres telles que la *Déposition de la Croix*, du musée de Pérouse, ou du *Martyre de San Vitale*, de la Brera de Milan, on mit ses défauts en évidence, et on diminua la valeur de ses qualités. Certes, nul ne prétend aujourd'hui que le Baroccio égala les maîtres qu'il admira, Raphaël, le Titien ou le Corrège, mais peut-être y a-t-il moins de prévention dans l'examen de ses œuvres.

A l'occasion du troisième centenaire de la mort du

Baroccio qui eut lieu le 30 septembre 1612, quelques critiques et amateurs d'art ont organisé au Musée des Offices à Florence une exposition des dessins du Maître. Un enseignement a résulté de la réunion de ces œuvres, c'est que le Baroccio, comme plusieurs peintres du XVI[e] siècle italien, ne furent pas des improvisateurs, c'est-à-dire des artistes à la production facile, exécutant leurs compositions sans travail et sans effort, uniquement satisfaits d'élégance ou de grâce. Baroccio remettait souvent son ouvrage sur le métier. Certaines de ses figures de femmes, dont nous admirons la douceur, n'ont été exécutées qu'après de nombreuses ébauches. Et l'on se rappela à cette occasion que le Baroccio avait l'habitude de répéter à ses élèves : « La facilité est un obstacle pour celui qui veut accomplir des progrès, et le plaisir d'apprendre fait disparaître l'ennui et la fatigue. »

Mais la réhabilitation la plus importante est celle qu'un critique français, M. Marcel Reymond, a fait du Bernin et en général de l'art romain au XVII[e] siècle. Ces études, fortement documentées, et très bien pensées sont contenues dans deux articles de la *Revue des Deux Mondes* (15 mars et 15 mai 1912) et dans un volume *Le Bernin*, publié chez Plon dans la Collection des Maîtres de l'Art.

Les idées de M. Marcel Reymond sont d'une réelle audace, car, comme il le dit, « Il faut prendre un parti sur des questions fondamentales de l'esthétique et savoir si c'est au nom d'une doctrine vraie ou fausse que les néo-classiques ont condamné le XVII[e] siècle. » Reconnaissons-le franchement, nous n'avons par encore renversé toutes les forteresses des préjugés artistiques ; nous sommes encore les esclaves de préventions surannées. Les difficultés que rencontrent dans certains pays, en France et en Belgique notamment, les doctrines d'un art nouveau dans l'architecture et la décoration n'en sont-elles pas la preuve évidente ? Nous restons attachés aux vieilles formules, au nom de ce que certains appellent le bon goût, ce qui n'est souvent que les restes de traditions attardées et désuètes.

Les classiques et les néo-classiques ont exagéré la portée du mot simplicité. Ils ont confondu souvent pauvreté et simplicité, et, forts de ce principe, ils ont condamné dans l'art la richesse. Tout ce qui était inutile leur paraissait blâmable. Cette doctrine s'accrédita surtout en France.

Peut-être trouverait-on l'explication du succès remporté par ces idées dans ce manque d'imagination des Français signalé par Taine ou dans leur « recherche de la précision qui va jusqu'à la sécheresse » dont parle M. Lanson. En tous cas, il est intéressant d'entendre un Français apporter à la réhabilitation de l'architecture du XVII[e] siècle italien, tant décrié par l'encyclopédiste Quatremère de Quincy, l'appui de son talent et de sa dialectique.

La fantaisie délicieuse, l'imagination pleine d'originalité d'un Bernin, d'un Maderna, d'un Boromini, furent donc condamnées au nom de ce qu'on appelait la « loi constructive ». On voulait écarter de l'architecture tout ce qui n'y était pas une nécessité, un besoin, comme si les Grecs n'avaient pas introduit dans la colonne cet élément primordial de l'architecture, des détails inutiles tels que la canelure ou l'ornementation des chapiteaux. Le style dorique, qui est à la base de l'art grec, aurait dû alors être l'art hellénique tout entier. Il n'est pourtant que son premier développement.

Lorsque les jésuites, rappelle très justement M. Marcel Reymond, plaçaient sur les autels de leur sanctuaire des statues d'argent, ornées de pierres précieuses, ils ne faisaient qu'imiter Phidias qui tailla dans l'or même une statue de Minerve. On se souvient des polémiques que souleva, il y a quelques années, la tentative du sculpteur allemand Max Klinger de rehausser l'éclat des yeux de son Beethoven par la splendeur de pierres précieuses. L'artiste germanique se bornait à reprendre aux Grecs une idée qu'ils appliquèrent souvent. Qu'auraient dit certains défenseurs de l'art classique s'il eût été question d'enduire de couleur, comme le faisaient les anciens, les frontons et les métopes des temples ?

Mais sans aller jusqu'à réclamer cette ornementation colorée de nos édifices, que nous admettrions difficilement aujourd'hui, nous pouvons admirer cet art romain du XVII[e] siècle et la merveilleuse floraison de richesse et de grâce qui en sortit.

Le Bernin apporta dans la sculpture de l'imagination et de l'élégance, mieux encore une beauté véritable. La Renaissance avait situé celle de l'antiquité très haut parfois ; cette beauté, c'était celle de la Grèce dont nous parle Baudelaire, « ennemie du mouvement qui déplace les lignes et qui jamais ne pleure et jamais ne rit. » Il la fit

descendre de son Olympe et, lui enlevant un peu de sa sérénité et un peu de sa majesté, il lui donna le charme féminin, le sourire des formes, la richesse de la décoration. M. Marcel Reymond, parlant de l'*Extase de Sainte Thérèse*, qui orne une des chapelles de l'église Sainte-Marie-la-Victoire, à Rome, insiste sur ce fait que si les nudités de l'ange, et son sourire trop précieux ne choquaient personne au XVII[e] siècle, c'est que l'on était las, sans doute, du style majestueux et immobile de l'antiquité. Le Bernin était un révolutionnaire à sa manière qui avait affranchi l'art de quelques préjugés, du préjugé de la ligne droite et de l'absence de mouvement. Non content de communiquer la vie à ses personnages, il anima jusqu'aux vêtements, jusqu'aux draperies. Celles-ci nous paraissent frémissantes, secouées du souffle animant les groupes qui les entourent. Il introduit le décor et l'accessoire dans la sculpture, et ce décor il le taille dans la pierre et dans le marbre. Une des principales critiques qu'on lui adressa fut d'employer la ligne courbe de préférence à la ligne droite, mais quels effets gracieux il tira de ces courbes et de ces ovales !

Il faut donc louer M. Marcel Reymond d'avoir mis à la place qu'il doit occuper un peu au-dessous de Michel-Ange, mais pas trop loin pourtant, cet artiste d'imagination et de grâce que fut Bernin, ce novateur qui accomplit dans l'art une révolution dont on oublie souvent l'importance, car nous retrouverions facilement dant l'art du Bernin les principes qui inspirent notre art moderne.

Un candidat au Prix Nobel.

Voici que, de nouveau, on parle des candidatures au prix Nobel. Une dépêche de Stockholm nous apprend que trois candidats sont en présence : notre compatriote Emile Verhaeren, l'écrivain français Anatole France, l'Allemand Gustave Frenssen.

Les deux premiers candidats sont connus. Le troisième l'est peu ou pas du tout dans les contrées de langue française. Et pourtant il est peu d'écrivains dont la réputation fut plus grande et plus rapide dans son pays d'origine que celle de ce pasteur d'une petite ville perdue dans les dunes du Sleswig.

M. Gustave Frenssen est l'auteur de plusieurs romans :

Die Sandgrâfin (la Comtesse de Sable), *Die Helligenlei* (la Terre sacrée), etc., mais l'œuvre à laquelle sa gloire est attachée est son roman de *Jôrn Uhl*. L'écrivain était à peu près ignoré la veille de l'apparition de ce livre, le lendemain il était célèbre. Et pourtant Gustave Frenssen n'appartient à aucun groupement littéraire ; et le roman auquel il doit sa réputation n'a, pour le lecteur français du moins, aucun des attraits qui recommandent ordinairement au public ce genre de littérature.

Au début de son livre, M. Gustave Frenssen nous expose lui-même son sujet. Nous traduisons ce passage significatif dont on remarquera l'originalité :

« Nous voulons parler dans ce livre de peine et de travail. Pas de cette peine que le brasseur Jan Tortsen avait éprouvée lorsque ayant promis à ses hôtes de leur offrir un bon poisson pêché dans l'Eider, il ne put tenir sa parole, fut profondément affligé de ce malheur et partit pour Sleswig. Nous ne voulons pas non plus parler de la peine ressentie par ce riche fils de paysan, qui malgré sa stupidité réussit à dissiper en un mois la fortune de son père en jetant les thalers par-dessus l'étang.

» Mais nous voulons parler de cette peine à laquelle fit allusion la mère Weisshaar lorsqu'elle nous entretint de ses huit enfants, dont trois dormaient au cimetière, un autre dans les profondeurs de la mer du Nord, et les quatre derniers habitaient l'Amérique et ne lui avaient pas écrit depuis deux ans. Nous voulons parler de ce travail dont se plaignait Geert Doose, tandis que trois

jours après la bataille de Gravelotte il ne pouvait mourir, bien qu'il eût reçu dans le dos une terrible blessure.

» Mais quoique nous ayons l'intention de parler dans ce livre de choses si étranges et si tristes, nous avons commencé ce livre avec joie, bien que nos lèvres fussent serrées et notre visage grave, car nous espérons montrer à tous que la peine et le travail que les gens de notre pays s'imposent valent d'être supportés. »

Ces lignes suffisent pour donner au lecteur du livre une idée du sujet qui va être traité. Ce lecteur est averti, il peut s'arrêter à la première page et refermer le volume, s'il s'attendait à suivre les péripéties d'un roman aux savantes et élégantes psychologies. S'il demande à l'auteur de récréer son esprit par des analyses passionnelles ou par des descriptions aimables, qu'il ne continue pas sa lecture. M. Gustave Frenssen ne se soucie pas d'amuser son public. Il lui raconte des choses graves et se souvenant de ses fonctions sacerdotales, il prend volontiers l'accent du prédicateur.

Jôrn Uhl eut en Allemagne une vogue extraordinaire. Il y a quelque dix ans, au moment de sa parution, une revue littéraire allemande demanda aux principaux libraires de lui désigner l'ouvrage dont la vente avait été la plus grande. Il n'y eut qu'une voix pour répondre : *Jôrn Uhl*. En quelques mois le livre avait dépassé sa cent vingt-cinquième édition. Et, pourtant, cette œuvre est presque inconnue en France et chez nous, et nous ne croyons pas qu'elle y devienne jamais populaire. La raison en est très simple. *Jôrn Uhl* n'a pas le caractère de l'universalité. On peut dire qu'il ne s'adresse qu'aux seuls Allemands, qu'il a été écrit pour eux, et ne parle que de sujets les intéressant. Pour en comprendre la saveur, et même la valeur, l'étranger doit connaître l'Allemagne, son esprit, ses mœurs, ses traditions. Il ne doit pas ignorer cette mentalité prussienne, grave, travailleuse, patiente, opiniâtre, qui fait qu'un homme de Berlin ou de Francfort-sur-l'Oder méprise un peu le Wurtembergeois ou le Bavarois, cette mentalité qu'éclaire si curieusement les livres de Siemens, cette volonté tenace et disciplinée qui donne à l'Allemagne son âpreté et aussi sa grandeur, qui empêcha souvent de l'aimer et de la comprendre, mais la fit économiquement et politiquement puissante. La peine et

le travail dont nous parle M. Gustave Frenssen au début de son livre, ont fourni la rançon de cette puissance.

Jörn Uhl n'est donc pas un roman dont la lecture est agréable au public latin. On le désigne sous le nom de roman, faute de toute autre désignation d'un genre littéraire assez vague. C'est l'histoire d'une âme, d'une âme de paysan. La littérature allemande contemporaine peut seule nous fournir des exemples d'ouvrages aussi longs, aussi arides parfois que ces autobiographies, lourdes psychologies bourrées de détails et d'analyses. Il y a quelques années, un livre analogue eut là-bas un certain retentissement. M. Stilbauer avait écrit, sous le titre de *Goetz Kraft*, l'histoire d'une jeunesse, un roman formant quatre gros volumes compacts, sans autre action que le lent développement psychologique d'un jeune fils de bourgeois francfortois. Dans des œuvres de ce genre, les Allemands de nos jours aiment à s'admirer. Ils constatent non sans fierté qu'ils possèdent les qualités nécessaires aux peuples modernes. Ils s'imaginent volontiers les premiers entre les meilleurs ; et vous les étonneriez beaucoup en leur disant après ces lectures qu'ils ne sont pas destinés à devenir un jour les maîtres du monde. C'est, si vous le voulez bien, la paraphrase des idées de M. Stewart Chamberlain, la popularisation, par la voie du roman, sans emphase et sans théorie, des idées chères aux pangermanistes.

Nous avons dit que *Jörn Uhl* était l'histoire d'une âme, c'est aussi celle d'une personnalité, d'une volonté. Jörn Uhl est un fils de paysan. Il est né et il vit dans la partie du Sleswig qui s'étend sur la rive droite de l'Elbe, à l'embouchure de ce fleuve. Cette contrée est aride, sans séduction apparente, ses plaines sont coupées de bruyères et de marécages. C'est la continuation de notre Campine, avec plus d'âpreté, plus de mélancolie aussi. Parfois les vents furieux venus du large la balayent et font s'éparpiller jusque dans les campagnes les sables de ses dunes.

Jörn Uhl est le fils de cette terre sans joie. Sa mère mourut en le mettant au monde. Son père s'enivra, ses frères menèrent une vie déréglée. Lui, seul, dès ses premières années, il fut l'homme fort, l'esprit sain, la volonté ferme. Il observa les hommes et les choses qui l'entouraient. Il comprit le danger qu'il y a de se tromper soi-même et de ne pas conformer sa vie aux principes de la vérité. A dix-huit ans, il pouvait dire fièrement qu'il était

libre des tares paternelles. Le domaine des Uhl, la ferme, les terres, sont menacées par les négligences de son père et de ses frères. Il entreprend ce labeur presque surhumain de les préserver de la ruine. Il aime ces champs, il aime ces terres désolées. Il est le paysan attaché à son sol, avide de le défendre, et son père, fermier fortuné jadis, l'ayant envoyé à la ville pour faire des études, il les interrompt pour revenir prendre sa place au foyer rustique, accomplir ce qu'il croit son devoir, sauver la ferme, sauver les terres, sauver le domaine. Et voici qu'un jour après des années de ce labeur opiniâtre, il s'aperçoit de son erreur. Oui, il s'est trompé. Il a vécu dans le mensonge. Il a tenté de conserver le domaine des Uhl qui ne lui appartenait pas, il a entretenu dans leur misère son père et ses frères. Ce silencieux se parle à lui-même ; il s'avoue son erreur. Il s'est condamné à un travail acharné, à un travail d'esclave, et il ne s'est pas soucié de son âme, ni de celle de sa femme bien-aimée qu'il a perdue un an après son mariage. « Uhl !... se dit-il, qu'est-ce que le domaine des Uhl vis-à-vis de mon âme, et vis-à-vis de l'âme de Lena Tarn, ma femme ? Et si un homme gagne l'univers, à quoi cela lui sert-il s'il perd son âme ? Qui guérira mon âme ? Mon âme est devenue dure, et ma femme est morte. J'ai commencé de très haut, des hauteurs de Uhl, et je suis tombé !... Je me suis enfoncé dans la boue ! » Il se reproche d'avoir entrepris la tâche de relever la fortune décadente des Uhl, et de ne pas avoir limité ses ambitions. Il en en a été puni d'ailleurs, puisque la ferme a été réduite en cendres par la foudre. Pourtant, il avait suivi le droit chemin ; il avait défendu les intérêts des siens ; il avait servi sa patrie sur le champ de bataille de Gravelotte. Eh bien, s'il a commis une erreur il la réparera.

Alors, avec une énergie aussi opiniâtre que l'avait été son labeur de jadis, il recommence sa vie ; il abandonne sa vie de paysan ; il reprend ses études ; il devient ingénieur, et M. Gustave Frenssen prend évidemment un grand plaisir à nous dire qu'il a travaillé à la construction du puissant canal de Kiel dont les Allemands « sont fiers, puisqu'il prouve clairement la force de la patrie ; Jörn Uhl bâtit des écluses, construit des ponts, et l'hiver il enseigne dans les écoles des villes. C'est un homme dont

on apprécie la science. C'est un homme de volonté et d'activité. C'est le symbole du peuple allemand, qui doit abandonner l'agriculture et les métiers qui ne contribuent pas à la prospérité de la patrie.

Un romancier le rencontre un jour, veut écrire sa vie et comme Jörn Uhl s'étonne, l'écrivain lui dit : « Ta vie, Jörn Uhl, n'est pas une vie d'homme vulgaire. Tu vécus une jeunesse embellie des belles images de l'imagination. Quand tu fus un homme, tu restas seul, et seul aussi tu as, sans l'aide de personne, tenté de résoudre l'énigme de la vie, et si tu n'as pu trouver qu'une partie de la solution, la peine que tu te donnas ne fut pas inutile. Tu as été à la guerre pour ce pays ; tu as souffert là-bas du feu et du froid ; tu t'es endurci et tu as accompli un progrès notable : tu as appris à distinguer la valeur des choses. Tu as connu la chaude tendresse de la femme. Tu as lutté avec une vaillance opiniâtre, et tu n'as pas été vaincu... et tu as combattu, par ton travail, jusqu'à ce que te vint une aide ; tu as pénétré les secrets de la science à un âge où les autres pensent à vivre de leurs rentes, et quoique paysan, l'art de mesurer et de creuser est devenu ton travail et ta joie... Que doit-on raconter, Jörn Uhl, si une vie pareille ne vaut pas de l'être ? »

Ce passage est significatif. Il exprime toute la valeur de cette œuvre grave et réfléchie s'adressant à un peuple qui pense et qui rêve. L'auteur y révèle son idée d'écrire le roman de sa patrie, l'âpre roman de la volonté et de l'énergie. Certes, il y a des défauts dans ce livre : la fréquence des épisodes, l'inégalité de la composition, le symbolisme parfois obscur, mais une grande idée le domine et explique son succès.

Il est difficile d'établir un parallèle entre l'œuvre de M. Gustave Frenssen et ceux de ses illustres rivaux, MM. Anatole France et Emile Verhaeren. Les vœux de tous les Belges iront à l'auteur des *Aubes*, et puis aussi à l'écrivain subtil et charmeur à qui l'on doit le *Mannequin d'osier*, mais l'idéalisme mystique de M. Gustave Frenssen pourrait emporter les suffrages des membres de l'Académie suédoise, car il y a une communion d'idées entre M. Gustave Frenssen et les Scandinaves, à qui appartient la gloire d'Ibsen et de Bjoernson.

ARTHUR DE RUDDER.

LES MORTS ET LES VIVANTS

Edgard Tinel.

Ce fut à Paris que j'appris la mort du compositeur belge, directeur du Conservatoire de Bruxelles. Trois ou quatre jours après, l'Institut recevait dans son sein, malgré les musiciens français coalisés, M. Gustave Charpentier. J'eus la curiosité de parcourir les journaux et les revues, à Paris d'une part, à Bruxelles d'autre part. Tinel, musicien grave, hautain, farouchement religieux y était salué par quelques rapides notes, copiées les unes sur les autres. Gustave Charpentier, au contraire, avait les honneurs de « premier Paris » et de « premier Bruxelles ». Les morts n'ont plus de courtisans; les vivants en ont trop. C'est triste. Car remarquez-le : ce qui intéresse le plus nos compatriotes, ce n'est pas la perte qu'ils ont subie du fait de la mort d'un grand musicien, mais bien davantage la question de savoir qui succédera à ce mort, dans ses fonctions de directeur du Conservatoire. A Paris, ceux que je rencontrai soit dans les « salons » littéraires, soit dans les « brasseries » d'esthètes, soit enfin dans les couloirs des théâtres, ont pour candidat unique : le maître Paul Gilson; comme j'ai l'honneur en ce moment de l'approcher souvent, il ne sied pas, je l'avoue, que je me prononce : au reste, quand mon article paraîtra, la nomination sera chose faite; et, m'est avis que Paul Gilson ne le regrettera point et s'en consolera facilement, lui qui, cependant, réunissait les principaux titres pour devenir directeur du Conservatoire.

Edgar Tinel a eu cette originalité de se faire surtout connaître du public par une œuvre *théâtrale* (KATHARINA), alors qu'il était un musicien essentiellement religieux. On m'a même certifié qu'aux heures du triomphe de *Katharina*, il y avait, en province, de braves curés qui engageaient, du haut de la chaire, leurs ouailles à aller ouïr la pièce du très orthodoxe compositeur. Ah! mes bien chers frères, amis lecteurs et gentes lectrices — toutes jolies, je n'en doute pas — songez-vous bien à ce qu'il y a d'inattendu dans cette petite remarque que je soulève ? Racine, toi qui dors à jamais dans la très sainte église de Saint-André,

sous le jour caressant et intime que le soleil de la rive gauche filtre au travers d'admirables vitraux, ô Racine, que dois-tu penser de feu Tinel ? Car, mes chers frères, mes sœurs adorées, rappelez-vous que Racine, élevé aux jansénistes écoles du Port-Royal, fut presque excommunié pour avoir cherché la gloire profane au théâtre... Je m'arrête. J'aurais pu, sur ce ton, comme Bossuet, Bourdaloue ou Fontenelle improviser une magnifique oraison funèbre, toute vibrante d'indignation chrétienne. Mais le bruit transpire, après avoir couru (je souligne ce mot : il est exquis !) que je n'ai d'un moine ni les vertus, ni moins encore les vices. N'empêche que je ne puis me contraindre à céler mon étonnement: l'austère organiste flamand, le sévère compositeur de graves oratorios, devenu, naguère le chef d'une maison qui n'a rien d'ascétique, d'une pépinière de « p'tites femmes » que je me plais souvent à suivre des yeux, quand, poudrées, parfumées, d'un pas menu, elles entrent dans la cour du Conservatoire... Je m'étais toujours dit que M. Tinel, malgré son génie, finirait par épuiser ses forces. L'administration et la direction d'un établissement comme le Conservatoire sont bien faites pour tuer un homme, que les jeûnes et les privations catholiques ne disposent guère à la résistance.

M. Edgard Tinel fut un grand musicien, et son œuvre ne permettra pas l'oubli de son nom. Mais, comme ici, on ne souffrirait pas que j'empiète sur le terrain de notre sympathique chroniqueur musical, comme d'autre part, j'avoue ne m'être jamais fort amusé à l'audition des oratorios de M. Tinel ni encore moins à celle de *Katharina*, force m'est bien, pour cacher le regret sincère que me

cause cette mort trop rapide, de sourire un peu. Mes sourires n'ont rien d'irrespectueux, en somme... C'est comme si je prétendais que la nomination de M. Dubois s'impose, parce que, pour coudoyer d'aussi jolies élèves que celles du Conservatoire bruxellois, il faut quelqu'un qui soit de bois.

M. Edgar Tinel est mort. Les candidats sont nombreux pour recueillir sa succession. Il est de bons amis qui se disputent des heures durant, s'envoient Dubois à la tête ou Gilson, suivant les cas. Moi, j'estime que pour diriger un conservatoire il n'est pas indispensable d'être musicien. Le général Lyautey est bien de l'Académie française, lui ! On me dira : il a écrit environ six ou sept pages de prose dans sa vie ; soit, mais quel est le gosse qui n'a pas, dans une minute de joie, tapoté de cacophoniques compositions sur des pianos de... meilleure composition ? Gustave Kahn confia à l'exquise M^me^ Lucien Rolmer, de la gracieuse revue *La Flora*, que, pour traduire un roman, il ne faut pas nécessairement lire ce roman ; je prétends donc avoir raison et je demande qu'on fasse diriger le Conservatoire par... Mgr Mercier, par exemple ; ou n'importe qui ; moi, cela m'est égal au fond, pourvu qu'on ne m'interdise pas de me « rincer les yeux » quand ces « demoiselles du Conservatoire », prestes ou lentes, mais toujours aguichantes, s'en retournent chez elles.

M. Edgar Tinel est mort. Je puis bien révéler, à présent, le mal profond que fit dans l'âme ingénue d'une jeune fille sa célèbre *Katharina :* la jeune ingénue sortit de la Monnaie après l'audition de cet opéra, en glissant à l'oreille de son « garde d'honneur » : « J'aime mieux la *Veuve Joyeuse !* »

Ah ! c'est mal ce que vous avez fait là, Katharina, méchante petite fille à présent, hélas ! orpheline. Vous n'étiez pas assez souriante, mon enfant, et les imbéciles sur la terre sont tellement nombreux aujourd'hui, que le peuple, le bourgeois et surtout les snobs ne vont plus au théâtre que pour s'amuser. La musique sérieuse ennuie. Les belles pièces de théâtre ne font pas de salles. Les poèmes lyriques bassinent les gens. Les beaux tableaux se voient préférer d'abominables chromos !

Quand ce ne serait que pour cela, j'aimerais M. Tinel : jamais son art ne prétendit flatter le public ; son talent ne consentit à aucune concession ; ses compositions, ora-

torios et opéras, n'empruntèrent jamais à des inepties à la Sacha Guitry ou à des trucs de mise en scène, le vil succès qu'accordent les foules abruties. Il faut pleurer la mort d'un homme comme M. Tinel. Certes, il eût pu être moins soporifique parfois, mais, au moins, il n'inventa aucun esprit musical de boulevard; il n'usa ni des valses, ni des refrains faciles, ni des choses immédiatement à la portée du terroir. Son triomphe réel n'en fut que plus difficile, mais combien il demeure plus beau et plus pur.

M. Tinel est mort et dire qu'il est, de par la Belgique et le monde, tant d'ineptes amuseurs de foules qui promènent sous le beau soleil leur incurable sottise ! C'est à vous donner envie de mourir, nom d'un chien !

Nazim-Pacha.

Je venais de quitter la plus sympathique actrice belge que la Ville Lumière puisse acclamer, l'une de celles que M. Léon Tricot a oubliées de citer en « nomenclaturant » nos nationaux qui font la conquête de Paris : Eve Francis, de l'Athénée. La soirée avait été exquise qui s'était partagée entre la joie d'entendre de beaux vers de poètes français et belges, et d'admirer l'art émouvant de celle qui était tout l'agrément de la réunion. J'avais, durant tout le voyage nocturne, continué à entendre les rythmes de mes amis Léon Bocquet, Louis Pergaud, Lucien Rolmer, Jane Mercier-Valenton et les euphonies vocales d'Eve Francis. Je rentre... et, bon, voilà sans même me laisser le temps de réunir mes notes sur les beaux peintres Léon Cassel et Pol Vandebroeck, bon, voilà que mon directeur M. Paul André m'envoie, d'urgence, prendre le train... pour les champs de carnage, de sauvagerie et de massacres où de pseudo-chrétiens, au nom de je ne sais quel Christ, grand Dieu, canardent et taillent en chair à pâtés de pauvres mahométans, déjà bien malades sans cela, — le beau courage ! la belle ouvrage, ô sainte humanité !...

Je vous écris donc en chemin de fer. J'achèverai mon article à Constantinople et le télégraphierai de là sans fil à mon très aimable directeur. Il est très aimable, mais d'une curiosité un peu exagérée : figurez-vous que je suis en route depuis de nombreuses heures, nouveau correspondant de guerre, avec la mission difficile d'interviewer là-bas, dans les plaines dévastées de la Turquie d'Europe,

Nazim-Pacha, le héros malheureux de la guerre des Balkans.

Tâche ardue ! Je suis plus ou moins polyglotte, c'est entendu, mais, enfin, hier encore, j'ignorais le premier mot de langue turque. Je charme les heures mélancoliques et monotones du voyage en m'enfonçant du turc, en veux-tu ? en voilà !

Pauvre Nazim-Pacha ! Ah ! non, ce qu'il prend pour son rhume, ce généralissime, depuis quelques jours. *Væ Victis*, Nazim, tout Pacha qu'on soit ! Je connais un monsieur qui, il y a un mois, me disait : « Les coalisés seront battus; on ne connaît pas la vraie force des Turcs ! » Moi, je laissais dire, j'approuvais même, car, expliquez-vous cela, je suis pour les Turcs, moi. Oui! Le bon droit est de leur côté. Ce sont des victimes. Il est lâche de se ruer à quatre ou cinq contre un homme épuisé par une lutte récente. On ne dira plus maintenant:Chercher une querelle d'Allemand; on dira : Je te cherche une querelle de bulgare — ou de Ferdinand, comme on veut, puisque, vous le verrez, cette guerre sinistre se sera encore faite au profit du roi ou du tsar envahisseur ! Vous me dites que les Turcs martyrisent les gens, qu'ils les font rôtir. D'abord, je n'en crois rien : toutes les armées, tous les manifestants sont suivis par de la racaille, par une lie de population. Puis, même si les Turcs font rôtir les Bulgares ? De quoi se plaignent-ils ? Il fait froid, c'est l'hiver dans toute son horreur. Le Turc, au lieu d'offrir bêtement des cigarettes à ses prisonniers, leur donne chaud ? Mais c'est très bien cela !...

* * *

J'en reviens à ce monsieur que je connais et qui, voici un mois, prédisait le triomphe turc. Il est venu me dire adieu au moment de mon départ pour la Turquie. Il rayonnait : « Cela va bien », me cria-t-il dès qu'il m'aperçut ! « Qu'avais-je dit ? C'était couru ! Le Turc est enfoncé, battu, refoulé. Le Bulgare ne s'arrêtera qu'à Constantinople, à moins qu'il n'aille au-delà... C'est merveilleux ! Vive la Bulgarie ! »...

Moi, je ne disais rien. Depuis, je pense à la lâcheté humaine, à la courtisanerie des hommes. Et j'aime mieux, cent fois mieux, cette institutrice, fiancée à un Bulgare qui se bat au loin, et qui s'indignait de ne pas voir le pays belge entier, non pas compâtir à ses angoisses, mais songer à envoyer des ambulanciers, des médecins. Elle me demandait : « Pourquoi nous avoir tant vanté la noblesse de l'œuvre de la Croix-Rouge ? C'était le moment de faire preuve de solidarité ! » — Elle, elle songeait à son fiancé. Moi, je pensais aux hommes, et je me disais : « Pauvre Nazim-Pacha ! On accuse tes soldats. On te raille ! Tu es battu, abominablement battu. Tu as des blessés... mais tu n'as pas dans ton armée des jeunes gens qui étudiaient en Europe et qui ont laissé derrière eux des femmes qui songent à eux. »

Je pensais à tout cela et aussi à l'indifférence des nations: à l'heure de la défaite turque de Lülle-Bourgas, les grands boulevards à Paris vivaient leur fièvre de joie coutumière et les bons stratèges de Belgique, de cette Belgique sans soldats — jusques à quand, M. de Broqueville, S. V. P. ? — fumaient leur pipe en jouant au billard...

J'arrivai à l'arrière-garde turque. J'atteignis la tente de l'état-major !...

O Trochu ! Tu avais dit : « Je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux. » Tu revins vivant et vaincu !

Nazim-Pacha a dit : « Je ne rentrerai dans Constantinople que mort ou victorieux. » Il est vivant et vaincu (1).

N'importe. Rions, mais songeons que pour un patriote, pour un soldat, la défaite est plus terrible que la mort...

Quant à mon interview ? Voici : quand Nazim-Pacha sut que je voulais lui parler, Nazim-Pacha répondit : « Moi

(1) A l'heure où je télégraphie, il est vrai que Nazim-Pacha n'est pas encore revenu à Constantinople !...

pas », en turc, évidemment, et me fit jeter, séance tenante, par-dessus le Bosphore en Asie Mineure... A-t-il cru que je voulais me jouer de son dépit et de sa douleur ?... Tout ce que je sais, c'est que je ne serai pas rôti, mes amis !

Et je crie : Vivent les Turcs ! Vivent les Bulgares, Vive la paix ! mais ça ne rend pas l'existence à ceux qui sont morts et ça ne donne pas à Nazim-Pacha la joie que je lui eusse souhaitée... si elle n'avait dû causer de la peine aux Bulgares...

MAURICE GAUCHEZ.

(*Dessins de* L. NOVAL.)

LES GENS DE PARIS

A la terrasse du petit café qui est au coin du quai :

— Le boxeur Carpentier s'est fait démolir le chef... — Voilà donc pourquoi personne ne s'est avisé de la mise en vente du nouveau livre de Léon Bloy !.. — Il a paru ?.. — Sous ce titre : *L'Ame de Napoléon.* — Pauvre Napoléon, quand on pense qu'il a déjà eu Sainte Hélène ! — Et Pépa Bonafé !.. — Oh ! elle était charmante en Bonaparte ! — Etre Bonaparte à l'âge où l'*autre* était déjà en marche sur Moscou ! — Vous êtes impitoyable ! — Non, je suis des lecteurs et des fervents de Bloy. — Ah ! oui; je n'y pensais plus ! — Personne n'y pense; on ne pense qu'à M. Boutroux, qui vient d'être sacré immortel...

Boutroux, Chose, Machin, X..., Lyautey, Thureau...
Tous ces noms dont pas un ne mourra, que c'est beau !

Pauvre Bloy ! — Vous oubliez que c'est Sainte Hélène qui fait Napoléon. La misère et le malheur font Bloy. — Et le défont... Ils l'étranglent encore en ce moment. N'est-elle pas déchirante, cette lettre que sans pudeur j'arrache à un ami commun :

« *Nous sommes enfin de retour à B..., après beaucoup d'ennuis, de privations, de douleurs, et préparés à souffrir encore. Mais je ne suis pas sans courage. Ici ou ailleurs, qu'importe ! Décidé à lutter avec énergie,* JE FERME *résolûment ma porte, en priant mes amis de ne pas troubler*

ma solitude. Je vous serais reconnaissant d'observer cette consigne. Oubliez-moi donc, cher ami, pour un temps... »

— Dites-moi où c'est! j'y cours avec un chèque, et l'huis s'ouvre à meurtrir ses gonds. — C'est à votre tour d'être implacable. — Vous vous gardez bien de me démentir. Assez parlé de ce martyr volontaire, voulez-vous ? — De qui voulez-vous que je vous parle ? — Vous avez vu Gaby Boissy, à l'Impérial ? — Sa Blondeur, en chemise, est charmante. Grâces soient rendues à Nozière, qui nous offre pareil spectacle. — Mais ne va-t-il pas, lui aussi, réclamer le rétablissement de la censure ?.. — Vous êtes fou ! — Abel Hermant le réclame bien, et à cor, et à cris ! — M. de Courpières vertueux ! Sylvie ermite ! — Errement ! — Et l'on dit que la vie est grise ! — Vous rappelez-vous Willette allant serrer la dextre à Bérenger et le féliciter de poursuivre le relèvement de l'art !.. Willette, l'homme aux petites dames troussées... — Comme un couplet d'Hugues Delorme ! — C'est à mourir de joie. — N'empêche; vous verrez qu'on ramènera Anastasie ! — Qu'elle revienne; il y aura bien des gens pour l'endormir ! — On la conduira rue Ravignan... — Où cela ? — Là Haut, rue Ravignan, à la fumerie d'éther. — On ne fume pas l'éther... — Vous me comprenez bien. Il y a là une maison où un éthéromane philanthrope a installé tout ce qu'il faut pour s'éthériser gratuitement. — Que me contez-vous là ? — La vérité. Ceux qui savent grimper à la Butte, frappent; on ouvre, ils entrent, s'étendent, et un domestique, bien stylé, leur offre le petit tampon d'ouate imbibé. Quand il n'y a plus d'éther, on en remet... L'ivresse passée, on s'en va. C'est une institution, je vous le réitère... — Rééther !.. — .. philanthropique. — On ne voit ça qu'à Paris ! Croyez-vous ? — Il y a tant de choses qui sont censées ne se voir qu'à Paris, et qu'on rencontre un peu partout !.. — Si vous dites du mal de Paris...! — Dieu m'en garde ! »

. . . . . .

L'absinthe, qu'on veut proscrire, a du bon. Elle m'a rendu supportable la présence d'un interlocuteur dont je vous prie d'excuser la naïveté... Maintenant qu'il est parti, nous pouvons redevenir sérieux. Le trottoir est sec, il passe des dames rousses comme les feuilles, un joli soleil dore le pont des Arts, — et voilà M. Frédéric Masson qui s'en va présider la Séance Annuelle des Cinq Acadé-

mies. La Coupole a un petit air vieillot délicieusement symbolique. M. Frédéric Masson traverse la place sans la regarder. Et cependant, elle est toute rose; on dirait qu'elle s'est mise du fard. Quoi !... elle aussi !... Une si vieille dame !... (Dame !... Madame Bartet en met bien !..) M. Frédéric Masson, trottinant, est entré à l'Académie. Les gardes de Paris, debout aux seuils divers, lui ont présenté les armes. Mon Dieu, oui. On n'est par pour rien immortel et l'ultime représentant sur la terre du Petit Caporal... Voilà M. Frédéric Masson dans les couloirs. Son pas sonne sur les dalles. Dans le « Salon d'Automne » — c'est le nom d'une des salles de l'Institut, celle où les plus chenus des immortels s'assemblent — M. Thureau-Dangin, en habit vert, cause avec animation à un autre vieillard sec et rabougri, l'air de son sosie vraiment. M. Frédéric Masson surprend, en passant, cette pensée profonde :

— Vous me direz ce que vous voudrez, mon cher : Mistinguette, c'est la Lavalière du Pauvre ! »

M. Frédéric Masson presse le pas, un peu scandalisé. Il est 1 h. 3/4. La séance annuelle des Cinq Académies va commencer. Déjà la salle — trop exiguë — la célèbre salle qui coiffe la coupole, la salle semi-circulaire acajou et bronze, où s'entasse de la poussière de gloire, ardemment vénérée, est pleine à craquer... de femmes... dont quelques-unes sont à croquer. Plumes, rubans, fourrures, perruches, opposum, skungs, délice-de-gabilla, parfum-secret, poudre de fard, — et c'est elle, et la voilà, et je me lève, et tu te lèves, et peut-on comprendre qu'on s'attife comme ça ! C'est la faute au comte de Clermont Tonnerre et à ses pers... — âneries ! — Que les gardes de Paris sont beaux ! — Par ici, Madame; il y a, dans ce coin, encore une place !... On s'écrase, on s'entasse. Qu'il fait chaud !... Monsieur l'huissier, de grâce !.. — Cette grosse, tu la connais..? C'est Madame... Attends donc... — Et celui-là, qui prend des notes ? — Ernest la Jeunesse... — Allons donc ! — Parfaitement ! — Tynaire n'est pas là... — Encore du monde !.. On donne trop de cartes... — Je vous dis...

Rrran. Un roulement de tambour. Tous les gardes de Paris au port d'armes. Les Cinq Académies font leur entrée. Succession d'habits verts, d'un vert abominable. M. Frédéric Masson préside. Parmi les immortels,

M. Lépine. Non ? ? Si. Aucune gloire connue. Un aréopage de vieux messieurs.

— Verra-t-on Phryné ?..

M. Frédéric Masson se lève, et d'une voix de commandement — en avant... arche..! — fait l'éloge des morts.

Il fait trop beau dehors. Allons-nous-en.

. . . . . .

Le soleil dore les boîtes ouvertes des bouquinistes. La brise soulève comme avec pitié les feuilles mortes. Des vers, dans le casier à deux sous. *Le Chant des Trois Règnes*... avec une dédicace. Fallait-il tomber sur cela ? Je ne cherchai pas plus avant. Voyons les gravures. En voilà une; elle n'est pas jeune, elle est piquée... C'est Salomé, fille d'Hérodias. — Combien, ça ? — Six francs. — Six francs..? dans cet état-là..! une gravure anonyme, quelconque, et qui ne me plaît que parce que originalement elle m'offre la fille d'Hérodias toute nue !.. Six francs ! ! — On vous en donnera, des Salomés nues pour moins que ça ! Vous m'avez l'air d'un type à aller au. .

Elle a dit le mot, la marchande. Elle l'a dit crûment. Elle aurait pu s'en référer à Maupassant, me parler de Mme Tellier. Elle ne l'a pas voulu. C'est une classique, elle connaît son Boileau, et appelle Rollin un fripon. Dieu vous garde d'asticoter une bouquiniste au coin du Pont-des-Arts !..

J'ai laissé la gravure, et je m'en suis allé.

Quel bel automne !.. Versailles doit être adorable !..

— Et Bagatelle, donc !..

Ah ! oui, Bagatelle, évidemment, — *Bagatelle*, le joli château d'amour que M. Paul Hervieu vient d'édifier, au milieu des applaudissements, entre la cour et le jardin de M. Jules Claretie... Evidemment, il doit y faire beau aussi, par cet automne-là, à Bagatelle... Dans ce cadre de vieil-or empire, la douleur de Mme de Raon est-elle donc moins profonde ?... Vous avez lu, n'est-ce pas, la lamentable histoire... L'épouse trahie et vindicative donnant rendez-vous à l'homme qui l'implore, dans la chambre même où elle sait que vont, tout à l'heure, se rencontrer et s'étreindre son mari et sa meilleure amie... Et quand ils se trouvent là, tous les quatre, en face l'un de l'autre, se mettant à pleurer, dans le silence terrible, pendant que le rideau tombe...

— L'une des plus poignantes choses du théâtre français...

— Une chose ridicule. Les revuistes vont prendre ça comme du biscuit. Il ne fallait pas commencer en marivaudage — voire polisson — si vous vouliez finir en tragédie. Et puis ces quatre types qui pleurent... Cette partie carrée imbécilement ratée... Que diable, on est à Bagatelle !..

— Vous ne serez jamais sérieux. Paul Hervieu...

— Polaire vieux, vous l'avez dit.

— Paul Hervieu...

— Dites « Abel Hermant enfant sur son lit de mort. »

— Il n'est pas de vous, ce mot-là.

— Je crois bien !.. C'est assez abominable !

Et voilà comme, à Paris, on vénère ses gloires. Hélas !.. Mais ne nous attristons pas, et gagnons plutôt l'Odéon ?.. M. G. Duhamel y donne une pièce qui — *Dans l'ombre des Statues* — vaut par un art réel et de réelles promesses. Le succès a été grand. Mais je voudrais demander à M. Georges Duhamel s'il n'a pas lu avec beaucoup d'attention, un livre de M. Gaston Rageot intitulé *La Renommée*, et qui parut en janvier 1912. Il y a beaucoup de cette œuvre très douloureuse et très noble dans le noble et douloureux drame qu'il vient de nous donner aujourd'hui. D'ailleurs...

Mais permettez que je me retourne un instant sur la petite dame grassouilette qui vient de passer. Est-ce elle?.. N'est-ce pas elle ?.. Vite, revenons sur nos pas, dépassons-la... Parbleu !.. Voilà les yeux couleur de chicorée suvage et voilà le menton volontaire de celle qui, l'an dernier, préparait, s'il faut en croire le revuiste, un nouveau livre dénommé *Sous la marquise*. La voilà, c'est bien elle. C'est la petite faune de Van Lerberghe, c'est la bohémienne si ardemment nue de la *Chair*, c'est le chat frénétique de Ba-ta-clan..., en un mot, c'est la Vagabonde !... Mais qu'est-il advenu à Colette Willy ?.. Elle se coiffe autrement ! !.. Elle répudie la coiffure Claudine !.. Elle laisse pousser ses cheveux blonds !.. Misérable ! On ne se samsonise pas de la sorte, et soi-même !..

Colette renonçant aux cheveux courts, c'est la fin de tout. Que vont devenir Minstinguette — la Lavallière du pauvre ! — Spinelly, et toutes celles qui l'imitaient..!

O varium et mutabile ! Que fait Colette Willy, à cette heure, en ce coin perdu d'Odéonie ?..

. . . . . .

Il est vrai que l'Odéonie n'est plus l'Odéonie !.. Vilbert y grimace, Polin y a ri, Dranem hier y moliérisait; l'espiègle Allems y batifole, la belle Marnac y chante et danse allègrement. Ohé ! Ollé !.. Voici l'Odéon du Caf' Conc' !.. Que les temps sont changés !.. C'est le théâtre de la folie qui fait recette à Paris. Voyez-vous revenir et Racine et Corneille ?.. On les prierait de repasser, tout comme une vulgaire blanchisseuse. Le premier transformerait *Phèdre* en un sketch d'actualité, et Marguerite Deval soupirerait pour Hippolyte qui serait Paul Ardot. O Evohé !.. Tout à la joie ! On demanderait à Corneille une revue. Et il la ferait ! — et le directeur du Music-Hall qui la monterait le prendrait à part pour lui dire : « Vos pour cent sont de douze; vous m'en ristournerez huit, bien entendu. » Et Corneille, au courant des mœurs du falliérat dirait : « Ça colle ! » — Et ça collerait, pendant deux cents représentations. O Théâtre ! O Journalisme !.. Tout se vaut. Le candidat reporter, sérieusement appuyé par le député des Gorges-du-Tarn ou le président du Conseil d'Administration des Nouilles Lucullus (Rivoire et Carré), se voit accueilli avec empressement par le directeur du grand quotidien. « Entendu ! Convenu ! Nous vous prenons à 500 francs. Vous commencerez demain ! » Le candidat reporter, ivre de satisfaction, se retire en titubant quand on le rappelle, — et, *motto voce*, entre deux portes capitonnées : « Nous vous prenons à 500; mais 300 des 500 sont pour moi, évidemment, évidemment. » E-vi-demment. Il faudrait venir de Cisteron-en-Provence ou de Charybde-en-Scylla pour ignorer ces ristournes élémentaires sans lesquelles le journalisme parisien ne serait plus que provincial. Ne faut-il pas que tout le monde vive ?.. Il y aurait néanmoins quelques chapitres bien suggestifs à ajouter à *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.*

Ollé ! ollé !.. Riez, Rions. Pleurons aussi.

LÉON TRICOT.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Revues Italiennes.

Avant le Romantisme, l'invention des machines compliquées, et les sports, l'italien était, avec l'espagnol, la langue étrangère la plus répandue chez les Français. Je cherche aujourd'hui les rares personnes qui, parmi nous qui sommes Français de langage, connaissent encore l'italien. Les sonorités du Nord, rauques et bizarres, ne nous effrayent plus; nous délaissons les délicates sonorités du Midi. J'admire les gosiers français qui prononcent *schoenheit der Sprache*, alors que *bellezza della lingua* est si facile.

Le Midi a perdu son influence de jadis; le déplorer serait inutile, — et s'il est vrai que les choses inutiles ont parfois du bon, il faut pourtant se garder de le dire, par souci de sa réputation. J'ai demandé à un ami: « Pourquoi donc ne parles-tu pas l'italien? » Il m'a répondu: « Ça ne *sert* à rien. »

Lorsqu'une parole aussi grave que celle-là a été prononcée, il vaut mieux n'insister point.

Le Nord est maître. Il nous a apporté des choses appréciables, dont plusieurs valent même mieux que les théories d'Ibsen. C'est bien le moins. Mais le Midi, et en particulier l'Italie, exerce un charme que l'on ne trouve guère ailleurs. Est-ce là un attrait auquel il faille résister? Nos artistes de jadis ont toujours été séduits par l'Italie. On le leur reproche, il est vrai, — pourquoi? Certes, les sombres climats et les ciels brumeux nous ont valu des sentiments et des impressions dont nous ne pouvons nous désintéresser, et que nous nous garderons bien de dédaigner; mais peut-être ces nuages, « lourds d'angoisse et de mystère », s'amassent-ils en trop grand nombre autour de nous, — et la lumière, n'est-ce pas? vient du soleil...

* * *

Donc, si vous le voulez, aujourd'hui nous irons à Sienne.

Sienne est une petite ville peu fréquentée des touristes. Thos Cook, berger diligent, et son bétail habituel, n'y sont guère connus. On rencontre là des artistes et des amateurs d'élite pour qui Baedeker n'offre qu'un intérêt très relatif.

Sienne est une merveille. Elle est harmonieuse et désordonnée. De vieilles petites rues y courent en tous sens, pour aboutir, sous des porches bas, à une grand'place en plan incliné, polygone étrange et irrégulier, superbe et spontané comme l'était la vie des Siennois au moyen-âge. Sur la place s'élève le Palazzo Publico qui évoque la force combattive et conquérante; et, plus loin, dominant un peu la ville, voici la merveilleuse cathédrale, où l'on passe des heures sans se lasser, et qui oppose à la vigueur un peu brutale du Palais, son charme et sa pieuse fantaisie.

Dans le musée de l'« Opéra del Duomo », tout contre la cathédrale, vient d'être organisée une exposition des œuvres de Duccio

di Buoninsegna et de son école, — exposition dont nous parle la *Nuova Antologia*, la grande et célèbre revue de Rome.

Duccio di Buoninsegna est en quelque sorte, on le sait, le père de la peinture siennoise. C'est le Cimabue de Sienne, mais bien supérieur. Lorsque, en 1267, Cimabue eut peint sa *Madone de Santa Maria Novella*, « elle excita l'émerveillement de tous, au point qu'on mena le roi d'Anjou dans l'atelier, que tous les hommes et toutes les femmes de Florence accoururent en très grande fête, avec la plus grande affluence du monde, et que le tableau fut porté de la maison de Cimabue à l'église en grande pompe, avec trompettes et en procession solennelle ». Et lorsque, quarante ans plus tard, Duccio eut achevé sa Madone à lui, célèbre également, « le peuple, dans sa joie, vint la prendre à son atelier et la porta en procession à l'église ; les cloches sonnaient, et beaucoup d'assistants tenaient des cierges dans leur main ».

Ces choses-là ne se font plus...

Combien est touchante la peinture si peu réelle des vieux maîtres siennois ! C'est de l'art byzantin encore, mais adouci, plein d'émotion et de pureté. Cette tendresse naïve et ce détachement absolu de toute réalité dans les figures humaines, où le sentiment seul subsiste, se retrouve chez tous les contemporains et les successeurs de Duccio : Ugolino, Segna di Bonaventura, Simone di Martino, Lippo Memmi, les frères Lorenzetti (on citerait de ces noms rien que pour l'harmonie !), et, même au XV^e^ siècle, les Siennois semblent peu se préoccuper des progrès techniques des Florentins. Mais cette absence de réalisme accentue le caractère religieux de leurs œuvres, et dans une ville d'aspect guerrier comme Sienne, cette douceur naïve est particulièrement charmante. C'est la prière du soldat avant le combat.

L'exposition organisée actuellement en l'honneur de Duccio est un attrait de plus pour les personnes (très rares) qui, fuyant le Nord, auront l'envie — et le loisir — d'aller passer quelques semaines dans cette petite ville d'Italie, si en dehors de nos préoccupations habituelles, conservée intacte depuis le moyen-âge, vigoureuse et tendre dans ses souvenirs, et où la vie semble s'être endormie depuis des siècles.

* * *

Au reste, il ne faudrait pas s'imaginer que l'Italie n'est qu'un pays de souvenirs, de contemplation rétrospective, de doux « far-niente » et de rêveries romantiques.

C'est là une idée beaucoup trop répandue dans nos parages.

Pays de passé, certes, mais pays d'avenir aussi, l'Italie monte, progresse, travaille avec ardeur, avec ferveur, et la fierté des Italiens d'aujourd'hui réside davantage dans la force nouvelle de leur patrie que dans son charme. Assurément non, ce n'est plus là, comme naguère, le pays de la suave ou désolante paresse, des joueurs de mandoline et de l'inévitable romance sentimentale. Le vagabondage contemplatif y doit mourir : quelques régions y conservent seules ce mol et d'ailleurs charmant privilège ; car, en Italie comme partout (et l'on pourrait le regretter), les grandes villes s'imposent de plus en plus.

Je lis — à propos de ces grandes villes — dans *La Voce*, très

sympathique feuille florentine, une amusante fantaisie signée Giuseppe Prezzolini, et dont j'ai quelque peine à rendre le ton.

L'auteur ayant, *pour se reposer*, passé ses vacances à Paris, ses amis sourient ironiquement :

« ... Ils eussent préféré, sans doute, me voir vissé dans un rocking-chair en face de la stupide clameur des flots, ou encroûté entre deux Allemands sur la terrasse d'un hôtel suisse, et contemplant la silencieuse imbécillité des hautes montagnes. J'eusse été alors un malade digne de leur attention.

» Et ne rien faire ! — Ne rien faire, vous l'aurez remarqué, est l'idéal que les gens bien portants offrent toujours aux malades, avec cette envie dissimulée qui dénote une certaine paresse intime, une secrète pensée de béate fainéantise, et qui ferait presque s'écrier — si cela était permis — « O trois et quatre fois heureux toi qui es malade et vas pouvoir te reposer !»

» Ne rien faire ! Comme si cette vie était éternelle et que l'on pouvait la gaspiller ; comme si chaque minute perdue, dissipée, dérobée, ne me pesait pas sur le cœur et ne me gâtait pas toute ma journée ; comme si le repos de la campagne, auquel nous nous contraignons, nous les hommes de la ville, ne me remplissait pas d'un regret, d'un reproche, d'une torture, d'un remords plus rongeur que le mal lui-même (et qui est, en réalité, le mal lui-même, mais libre désormais, et maître du logis...).

» Moi aussi, j'ai sacrifié au préjugé de la campagne, où il me plaît d'aller passer deux ou trois jours, au maximum, et avec l'intention précise de faire quelque chose. Je m'aperçois que, sinon, j'en reviens plus fatigué qu'au départ, fatigué de me consumer en des heures d'ennui, fatigué de ces éternelles promenades auxquelles, un peu par goût et un peu par désespérance, je me vois contraint, fatigué de devoir travailler comme il est impossible de travailler ; et, quand j'aspire à me reposer pour de bon, ce n'est plus à la campagne que je vais, mais bien dans une grande ville, et la plus grande qu'il soit possible ; quand je ne résiste plus à mes pensées, quand je ploie sous le fardeau de mes projets, je recherche la foule, les hommes nouveaux, la vie plus exaltée ; je me guéris et me rafraîchis, je reprends force et confiance au contact d'une existence plus riche et plus variée.

» Oui, je me sens citadin, et de plus en plus, et me réjouis des étés pareils à ce dernier, lesquels me permettent de considérer avec une certaine ironie les malheureux qui péniblement déambulèrent sous la pluie, dans un ridicule pays de montagnes, où leur sincérité se manifesta en détruisant, autant qu'il fut possible, le placide repos mental des campagnards et la propreté des champs, insinuant aux premiers l'idée d'une vie plus riche et parsemant les autres de boîtes à sardines et de bouteilles vides.

» Soyez sincères ! La première chose que vous cherchez à la campagne, qu'est-ce donc ? La Ville ! — Et pour retrouver la ville, vous fondez des casinos, vous offrez le thé à vos amis, vous organisez des soirées dansantes...

» Je la connais, votre campagne, et la vraie et la fausse, et ne crois plus aux vieilles tirades romantiques qui proclament la supériorité de la campagne et de la nature sur la ville et sur la civilisation...

» Et je songe aux méfaits commis au nom de la nature ! Depuis « le cœur et la chaumière », qui a trompé des milliers d'innocents faits pour jouir de la vie en santé et en force, jusqu'à la « vocation », à laquelle nous devons des milliers de guitaristes qui se croient musiciens et de barbouilleurs qui se disent peintres, à cause, tout simplement, que leurs papas n'ont pas voulu tanner le tendre cuir filial et ont cru à l'indépendance de l'enfant, — les préjugés et les sottises romantiques ont martyrisé, bouleversé, englouti les âmes, les mondes et les gouvernements, s'appuyant, au fond, sur la paresse humaine qui cherche à rendre toute chose le plus facile possible, et préfère à l'effort l'éducation du laisser-aller, l'amour sans prévoyance, la philosophie de l'instinct et du bon plaisir, la loi du caprice, la science de l'inspiration sans étude et sans fatigue.

» Non, je sens en moi un citadin ; j'aime les murs, les rues, les digues des fleuves et les ponts de fer ; j'aime le gardien de la paix, parce que, même quand il ne garde rien du tout, il constitue néanmoins un hommage à l'idée d'ordre. Je me réjouis de voir la ville qui avance.

» Comme elle dévore, ma ville !... »

Serait-ce donc là, sous cet enthousiasme rieur, l'Italie fainéante et qui s'endort dans ses souvenirs ?...

* * *

Parmi les nombreuses études intéressantes que nous offrirent, dans ces derniers temps, les revues italiennes (et notamment, dans la *Nuova Antologia* du 1er novembre : « Coutumes, mythes et superstitions populaires » — par Caterina Pigorini Beri — qui intéressa très vivement les amateurs de folklore ; « Considération sur le progrès » (terme vague) — par Roberto Michels — à propos d'un récent congrès de sociologie, étude dont je voudrais parler plus longuement, si j'en avais le loisir, et où se trouve effleuré ce sujet subtil : « les avantages de la dégénérescence » ; et enfin, dans la même revue toujours, un article de M. Antonio Munoz sur « le 10e Congrès international d'histoire de l'art », qui s'est tenu à Rome à la fin du mois d'octobre, et dont le but principal était d'étudier les relations artistiques internationales, et particulièrement les rapports entre l'Italie et les autres nations au cours des siècles), — j'aimerais citer encore une étude sur « la mission de la femme », par Vincenzina de Felice Lancelotti, et qui a paru dans l'excellente revue florentine, *Rassegna Nazionale*, du 16 octobre.

Vincenzina de Felice Lancelotti fut un écrivain catholique remarquable. Très femme, et fière de son rôle de femme, sans être nullement féministe pourtant, elle publia plusieurs volumes de vers, divers opuscules de polémique, et une quantité d'articles épars dans des journaux et des revues. Elle mourut en 1898, à quarante ans. L'article publié aujourd'hui, sur l'autorisation de son fils, était resté inédit.

J'aime le féminisme des femmes du Midi, trop féminines pour être féministes au sens où nous l'entendons. Ce sont les Allemandes qui ont inventé le mot *Frauenrechtlerin*, — fort gracieux d'ailleurs...

Et j'aime qu'une femme supérieure, dont le style énergique atteste assez la force de pensée et dont la science profonde se révèle de

façon indéniable, se pose nettement en adversaire des théories socialo-féministes actuellement en vogue.

Elle connaît fort bien son influence sur l'homme : « L'homme trouve toujours une femme dans sa vie, pour le mener à l'abîme ou le relever ! et l'on dirait qu'il est incapable de faire, par lui-même, soit le bien, soit le mal, tant il a besoin de l'aide de la femme. » D'aucuns, pourtant, se posent généreusement en défenseurs de la femme, et veulent lui persuader qu'elle est une esclave et qu'il lui faut secouer le joug du tyran. Ainsi, ils affichent des sentiments fort beaux en apparence mais, au fond, tout à fait personnels et intéressés.

Et voici, d'ailleurs, comment ils dévoilent eux-mêmes leur pensée : « Conquérir les femmes, voilà l'unique but, désormais, des plus grands efforts de la secte... Il est manifeste que ses plus chères espérances se basent sur le concours de la femme. La secte sait parfaitement (*notez bien cette phrase*) ce que devient une femme incrédule, et veut, par tous les moyens possibles, immerger la femme dans l'incrédulité. » Et , plus loin : « Pour vaincre l'ennemi, qui met obstacle à tout progrès, nous ne possédons qu'un seul moyen : instruire les femmes, pour qu'elles instruisent les jeunes filles, et former ainsi des libres-penseurs. »

« *Libres* est d'une excellente ironie ! »

Oui, sans doute. — Et, après nous avoir montré, en un chapitre très documenté, les femmes intelligentes de jadis et d'aujourd'hui, non pas esclaves, mais collaboratrices très précieuses et très *féminines* de l'homme, Vincenzina de Felice Lancelotti nous dit aussi : Ce n'est point tant « l'oppression de l'homme, mais bien une nécessité de nature qui enlève la femme à la vie publique et la retient au logis : Doux devoirs, soins très doux, besoin ineffable de l'âme qui, sans liens, enchaîne la femme auprès de ses enfants et, oublieuse de soi, la fait vivre d'une vie réfléchie en eux, confiant à ces mains délicates les destins en fleur de l'humanité ! »

Combien cela est sympathique.

ROBERT-E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Parc : *Le duc Job*, comédie en 4 actes de Léon Laya, conférence de M. Jean Bernard (7 nov). — *Les Yeux ouverts*, pièce en 4 actes de M. Camille Oudinot (9 nov.).

Olympia : *La Petite Chocolatière*, comédie en 3 actes de M. P. Gavault (31 oct.).

Le Duc Job. — Il paraît, je ne m'en doutais pas avant jeudi dernier, que Léon Laya (né en 1811, mort en 1872, fut bibliothécaire du palais de Fontainebleau, termina sa vie par le suicide, — *Larousse dixit*) a écrit vingt-huit pièces de théâtre, cinquante-sept actes en tout. Une seule d'entre elles ne tomba pas dans un noir

oubli dès le lendemain de la première représentation. Elle s'appelait *Le duc Job* et avait été jouée en 1859 à la Comédie-Française, Got s'y taillant un succès personnel dans le rôle titulaire.

Voilà ce que M. Jean-Bernard, qui conférencie depuis dix-sept ans sur la scène du Parc pour la plus grande joie des habitués des Matinées Littéraires, nous apprit en une heure de bavardage et de coq-à-l'âne.

C'est tout. C'est peu. Le reste de cette causerie à bâtons-rompus concernait la température, la guerre des Balkans, la robe-fourreau, l'affaire Wilmart, que sais-je encore.

C'est donc uniquement sur la foi de la représentation du *Duc Job* qu'il nous fallut nous faire une opinion sur l'auteur et sur sa pièce.

Je résume la mienne en peu de mots : — Que devaient être les autres œuvres de Léon Laya, si celle-ci seule mérita l'estime du public, décidément bien indulgent, de 1859 ?...

En quatre actes lents et mornes, l'auteur raconte l'histoire sans intérêt d'un jeune noble pas riche mais doté de toutes les vertus, épris d'une cousine ambitieuse et qui demande à son futur mari d'être cousu d'or avant tout. Elle va se fiancer à un financier qui n'est pas sans reproches, lorsque la Providence arrange tout pour le mieux : le duc amoureux se voit soudain à la tête d'une fortune respectable ; l'aventurier est démasqué ; la jeune fille sent battre son cœur pour le bon jeune homme...

Il fallut beaucoup de conviction aux excellents artistes du Parc pour donner quelque vie à cette pièce assez sottement romanesque, d'une psychologie conventionnelle jusqu'à la naïveté et qui vise à la satire des mœurs boursières d'un certain monde parisien du second Empire.

M. Gournac parvint à tirer quelque parti du rôle qu'illustra Got, — on se demande comment ? M. Marey, M. Brousse, M. Richard firent de louables efforts et la bonne grâce souriante de Mme Angèle Renard, la vivacité enjouée de Mlle Beer mirent un peu de lumière et de gaîté dans cette sombre aventure.

* * *

Les Yeux ouverts. — Mme Polaire, que nous avons rarement eu l'occasion d'entendre à Bruxelles, est venue jouer au Parc un rôle qui la présente à nous sous l'aspect d'une comédienne dramatique étonnamment vibrante, au jeu tout en souple et passionnée féminité, aux accents sincères et très justes. Nous ne la connaissions pas sous ce jour ; elle nous y est apparue une artiste originale, cherchant toujours et trouvant souvent des effets de mimique et de parole curieux et suggestifs.

Il y a du reste déjà du mérite à tirer un parti sans banalité — ou sans outrance — d'un rôle à la fois excessif et conventionnel tel que celui de la jeune veuve, pauvre mais assoiffée de richesse et de luxe, que M. Cam. Oudinot a prétendu nous dépeindre.

Cette Suzanne Granger souhaite encore autre chose que la fortune ; elle désire, ardemment, de l'amour. Et les deux lui sont offerts. Hélas ! selon la ridicule coutume de la vie, l'un et l'autre ne sont pas réunis sous le même frac et le même gilet masculins. Le financier exotique Ouranoff, demi-sauvage pas méchant, quinquagénaire et cousu d'un or qu'il distribue facilement, offre tout ce qu'il possède :

des voitures, un hôtel, des colliers... Le séduisant Olivier Norsant a trente ans, du physique, du cynisme et de la passion, mais pas de rentes...

Toute la pièce consiste dans la conspiration d'une demi-douzaine de personnages scandaleux ou inconscients : une entremetteuse du monde interlope que Dumas naguère fustigea de maîtresse sorte quand il fit s'y égarer Olivier de Jalin ; quelques bonnes amies qui prennent des commissions sur les ventes d'immeubles qu'elles conseillent et déterminent ; Norsant lui-même enfin et jusqu'à un bon curé de village.

Chaque fois que Suzanne va se laisser faire, le dégoût l'emporte. On pourrait se demander pourquoi une première révolte n'a pas suffi à éloigner définitivement l'un de l'autre ce goujat millionnaire et cette hystérique qui attend l'homme que ses sens ont choisi et ne veut que lui seul ?...

Cette pièce est volontairement brutale, choquante en plus d'un endroit ; si le premier acte est d'une très claire et très adroite exposition, le dernier laisse, par son mélange d'impudeur, de moyens scéniques vaudevillesques et de réalisme outrancier, une impression de malaise.

Mme Polaire a emmené avec elle en tournée M. Edgar Becman ; nous entrevîmes naguère parfois au Parc ce jeune comédien dans des bouts de rôles sans importance. Deux ans de Paris lui ont donné de l'aisance, du chic, un air fat et blasé bien en situation sous les traits d'Olivier Norsant. M. Becman affecte d'imiter, non sans adresse, les gestes nerveux, la cambrure insolente de M. Lebargy, et son timbre de voix grave rappelle un peu celui de l'ex-

Mme POLAIRE
dans *Les Yeux Ouverts*

sociétaire des Français. Et puis, le tailleur de M. Becman fait honneur à son client, — à moins que ce ne soit l'inverse?

M. Maurice Luguet et Mme V. Lugand furent de tous points excellents et plusieurs des deux douzaines d'interprètes qui firent des apparitions plus ou moins brèves mériteraient pour le moins une mention honorable.

* * *

La Petite Chocolatière. — Il y avait longtemps déjà que nous n'avions revu le sourire malicieux, la grâce mutine, l'espiègle vivacité, entendu la petite voix tantôt railleuse, tantôt si gentiment attendrie de Mme Jane Delmar. C'est pour nous donner tous ces plaisirs que l'Olympia a évidemment affiché une reprise de la *Petite Chocolatière*. N'y a-t-il pas, dans cette jolie, piquante et fantaisiste pièce de M. Gavault un rôle tout juste à la taille du talent si aimable de Mme Delmar?

Et puis on avait M. Berri sous la main, lequel, dans le personnage de Paul Normand, peut se laisser aller à la nonchalance amusante qui est dans sa nature. Et M. Gildès prenait possession, en lui donnant un caractère tout personnel, du rôle du Marseillais Bédarride. Et il y avait M. Darcey encore, toujours gaillard et portant beau, Mlle Cécil May, M. Frémont... Et enfin, personne ne détestait de réentendre ces trois actes qui fourmillent de traits piquants, qui ne poussent jamais la charge à l'excès, qui campent une silhouette hardie, mais en somme sympathique, de petite millionnaire modern-style à qui, bien volontiers, on pardonne ses extravagances.

(*Dessin d'*O. Liedel.) PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Le jour des morts est venu, apportant la tristesse, le recueillement et le silence... Dans certaines âmes, il apporte aussi une douce inquiétude ou une angoisse tragique; c'est le jour attendu des êtres délicats et tendres, qui aiment, qui rêvent et qui souffrent; c'est le jour redouté de ceux qui vivent et qui triomphent, car la mort est la farouche adversaire de l'effort, de la force et de l'orgueil humains, l'ennemie victorieuse de la terre : laissons-lui ses trophées de matière, mais gardons notre butin contre lequel elle ne peut rien : la pensée et l'art. Seul l'esprit échappe à la destruction universelle.

Pourquoi donc, en ces jours de deuil, cléments aux artistes et aux philosophes, la musique profane s'est-elle tue? Le silence est-il la seule expression de la douleur? Ou craint-elle de troubler par ses harmonies le repos de ceux qui dorment? Pourquoi, puisque je perçois affaibli le carillonnement plaintif et désolé des cloches de la

Collégiale qui appella les fidèles à l'office des morts? Ces accords contiennent en germe la musique sacrée, la liturgie des défunts qui recèle les plus belles notations de plain-chant qui se puissent trouver; et si franchissant le seuil de l'église nous assistons aux cérémonies religieuses, nous entendrons le *Dies iræ* et le *De Profundis* dontGounod disait: « Je ne sache pas une œuvre sortie du cerveau » d'un grand maître, qui puisse affronter le parallèle avec la ma» jesté redoutable de ces chants sublimes que nous entendons chaque » jour dans nos temples, dans les cérémonies funèbres: le *Dies iræ* et le *De Profundis*. » Rien, en vérité, n'atteint à cette hauteur ni à cette puissance d'expression.

Soyons heureux, cependant, qu'on ne nous ait point infligé de « Concerts Spirituels » faits apparemment pour ceux que leurs convictions philosophiques ou politiques écartent des églises, et où l'on sert de la musique religieuse tronquée, déformée, détournée de son sens et transplantée.

La musique profane, donc, se tait, dans un excès de déférence envers la mort; et puis il faut bien le dire, les concerts, où la variété des morceaux et des genres a remplacé l'unité d'impression, et où le caractère artistique a été peu à peu oblitéré par un souci exagéré de plaire, sont considérés comme le divertissement des sens et de l'esprit plutôt que comme leur édification. Cependant, que de pièces admirables dans la musique profane et que la mort a inspirées: telles la mélodie *Les Pavots*, de Lekeu, et d'autres de Chopin, de Hahn, de Grieg... et ce long préambule se termine par des regrets... et un vœu...

Concert Deru (8 novembre).

M. E. Deru se recommande par sa belle qualité de son, l'aisance du coup d'archet, le charme prenant et poétique de l'interprétation; son programme était choisi à merveille pour faire pleinement ressortir ces brillantes qualités: La *Sonate en ré majeur* de G. Tartini fut jouée avec ampleur, style et chaleur; la *Sonate* de J.-B. Lœillet (*sol majeur*) pour deux violons et piano, dans laquelle M. Deru fut intelligemment secondé par L. Ovenden et M. F. de Bourguignon; puis une *Sonate à quatre* du même Lœillet parfaitement enlevée par MM. Deru, Van Hout, altiste, Gaillard et de Bourguignon. Suivaient diverses pièces particulièrement applaudies: citons un *Andantino* de Padre Martini et *Rêve d'Enfant* d'Eugène Ysaye. Le Concert se terminait par la *Polonaise en ré* de H. Wieniawski où l'on pourrait désirer peut-être un peu plus de vélocité, de fougue et de fantaisie.

Récital Henrion (9 novembre).

M. Henrion, élève de Godowsky, retour de Vienne, nous a conviés à un intéressant récital de piano à la Scola Musicæ de la rue Gallait. Il nous a donné une très bonne interprétation de la *Grande Sonate en si mineur* de Liszt où il marqua de façon excellente le contraste entre la tendresse de certains passages et la grandeur pathétique des autres. Outre la justesse, la vérité, la variété de l'interprétation, M. Henrion possède de sérieuses qualités techniques : de jolies sono-

rités dans les demi-teintes, de belles gammes, dans le haut surtout, de l'énergie, du rythme et du style. Le *Rouet* de Mendelssohn fut pris dans un mouvement très vif et brillamment exécuté et la *Valse* de Chopin (*sol bémol*) fut balancée à la tzigane et exactement nuancée.

On annonce pour le 18 novembre un récital donné par Fernand Charlier, violoncelliste et gambiste; le programme intéressant promet une agréable séance.

EUGÈNE GEORGES.

LES SALONS ET LES ATELIERS

LE SILLON (XIX^e année).

Musée moderne.

Le travail du critique devient chaque année plus vain! Ecoles, méthodes, visions naissent différentes, en multitude! Chaque artiste apporte son génie ou sa bosse! Et le bossu d'aujourd'hui sera peut-être le génie de demain. Qui sait? En art, il n'y a que deux alternatives: ou bien la tradition, ou bien... la libre esthétique. Libre de tout tenter, de tout affirmer.

Cependant, je vois poindre une réaction. Réaction contre le dévergondage de l'originalité. Originalité cherchée de monstres japonais, ou de rats à trompe obtenus par greffe de la queue sur le bout du museau! Haine de ressembler au voisin!

Oui, j'entends, depuis peu, beaucoup d'artistes exprimer simplement que l'on recherche trop l'originalité. Les artistes du passé ne se différenciaient pas l'un de l'autre par des écarts aussi considérables qu'en présentent, par exemple, entre eux: Boccioni, Mellery, Jakob Smits, Godfrinon, Frederic, Kees Van Dongen, etc.

Il n'est pas probable que cette variété infinie corresponde, en réalité, à des différences aussi grandes de fond et qu'il faille voir là une preuve de la richesse de notre époque. A côté des sincères et des complets, qui tous s'apparentent aux maîtres du passé, le reste, c'est de la superfétation individuelle: on se crève un œil et ce sera bien le diable si l'on voit encore comme tout le monde!

A cette 19^me exposition du *Sillon*, nous trouvons quelques beaux artistes qui n'ont jamais passé par cette crise d'originalité, et qui s'en sont étroitement tenus au développement normal d'eux-mêmes. Leur originalité, c'est d'aller plus loin, plus à fond que les autres. C'est d'abord Alfred Bastien avec l'*Etang* et l'*Hiver;* Ramah, parti, au début avec un métier informe et qui, aujourd'hui, nous donne une série d'illustrations pour une édition qui sera faite à Leipzig des *Vergers illusoires* de Verhaeren. Cet artiste voit grand, sait remplir une page d'un sentiment épique avec une cloche et un sonneur, — un forgeron et une enclume. Un autre illustrateur dont la puissance annonce, chez lui aussi, une originalité naturelle, c'est Constant Van Offel. C'est touffu, riche, composé avec style. Son *Déménagement* est une belle page. Artiste de race forte également, parce que sincère, le sculpteur Kemmerich. Quelle expression de force, de poids dans l'*Homme qui bèche*; quel expressif enroulement

Le Sonneur.

RAMAH.

des membres vers la pesée de la bêche ! Toute la musculature y converge, donnant lieu à des modelés fournis et des silhouettes curieuses. Mais toujours : absence de squelette !

Maurice Lefebvre est dessinateur gracieux et parfait, dans les rythmes classiques. En couleur, pourquoi s'obstine-t-il à manquer de profondeur ? Son joli *printemps à Trianon* est fait de plans qui s'espacent à peine et les amoureux auraient difficulté à s'enfoncer dans les délicieux bocages !

Arthur Navez donne une série de 20 ouvrages, huiles et dessins. Il se voue à la recherche du caractère. Son œuvre la meilleure nous paraît être le *portrait du peintre Ramah* vidant avec une gourmandise, bien rendue, un verre de vin du Rhin ; le vin jaune d'or éclate, limpide, dans le milieu du tableau sombre. Comment, à côté de cette belle étoile, le peintre nous donne-t-il un autre Ramah, d'un modelé mince et mesquin, où, par surcroît de malheur, il retombe dans ses colorations anémiques et crayeuses ?

Swyncop serre son dessin, approfondit son sujet, remplit mieux sa page ; son *portrait de fillette* est creusé.

Vient, ensuite, un groupe d'artistes difficiles. Apol ? Rien n'en reste en mémoire. L'ai-je vu ?

Cokx, au moins, laisse en mémoire, des orange, des émeraude, des vermillons, en désordre, qui prétendent symboliser l'*automne !* Colin excite mon indignation de voir traiter des *nus* de femmes avec des mains de ramoneurs ! Les pauvres modèles ! !

C. Van Hoffel.

Spillaert me laisse de la curiosité, de l'inquiétude. C'est quelque chose. Qu'y a-t-il dans ces boîtes rangées ? Dans ces bouteilles *silencieuses* et *immobiles* qui semblent plus terribles que la boîte de Pandore ?

Godfrinon peint des tableaux dont on retient la couleur plus que les formes. Tons si délicats que la structure n'existe plus; vapeurs, scènes faites de buées colorées.

Amédée Degreef, terne et sans intérêt (pour moi).

Haustrate, éclatant et bourgeois, dès qu'il y a sujet; fin, raffiné même, et poétique quand il s'en tient au paysage: *genêts* et *matinée d'automne*.

Mignot, aquafortiste aux moyens courts et trop identiques.

Tordeur est paysagiste bien inégal. Ses études sont solides; ses tableaux n'ont plus de plans! Défaut bien visible dans le *paysage de banlieue*, dont les nues ne se rangent pas en zônes sphériques et ne sont que des blancheurs sans situation aérienne précise.

Devant les ouvrages de Van den Brugge je me suis demandé: Quand un artiste passe-t-il de l'art, à l'art du chromo? Je crois pouvoir répondre pratiquement: Quand la rétine décompose insuffisamment les jeux infinitésimaux de la lumière dans le rendu général d'une surface.

Maurice LANGASKENS.

Atelier : Rue Godecharle, Bruxelles.

Maurice Langaskens est, aujourd'hui, un nom. Le jeune artiste, voué principalement à l'art décoratif, est en possession d'un métier et d'une originalité.

Langaskens est un esprit harmonieux qui n'a pas cherché à rompre avec le passé. Il continue la tradition que nous a laissée l'art de peindre et il reste fidèle à la saine vision normale des formes. Son originalité n'en est pas moins grande. Elle trouve facilement sa modulation propre, spéciale, tout à fait individuelle, qui en fait nettement une personne distincte dans la famille des idées et des formes. Et nous ne voyons jamais avec Langaskens cette rupture violente de l'équilibre séculaire qui, dans les espèces, porte le nom de phénomènes, veaux à deux têtes, et picturalement cubisme ou futurisme, impressionisme, Van Dongisme, etc. (Soit dit sans rien préjuger de ces Ecoles.)

Méditez les paroles suivantes:

« Si nous nous isolons de nos semblables nous disons adieu à toute trace de culture, et nous devenons des animaux sans abri, sans vêtement, sans langage, sans art, sans science. C'est la situation du singe et c'est pourquoi nous ne devons rien attendre de profond ni de marquant de sa part. Un homme cultivé est littéralement alimenté par les innombrables torrents qui se précipitent des collines du passé, alors qu'un singe n'a d'autre ressource pour se former que l'intelligence de sa mère. »

Telles sont les éloquentes et touchantes pensées de Spiller dans ses travaux de sociologie; on peut en faire une application à l'œuvre de ces artistes intrépides et inconsidérés qui croient pouvoir tout tenir d'eux-mêmes.

Nous avons vu dans l'atelier de Langaskens — perché sur une butte en bordure du chemin de fer, comme un nid solitaire sur une falaise, — un ensemble de ses derniers travaux. Il y a là des œuvres libres, des travaux commandés, et des travaux de concours.

Les travaux de concours semblent attirer vivement l'artiste. Ils

représentent pour lui quelque chose comme une lutte, un exercice de rivalité. Pour les affronter, il faut se sentir calé.

Les concours sont d'honnêtes occasions de montrer du biceps, et un concurrent vraiment sérieux peut mettre beaucoup de coquetterie à se jouer de la faveur. Tel est, du moins, le principe idéal des concours, et la confiance qu'il accuse chez l'artiste qui y prend part. Nous pouvons conclure que le calme Langaskens est un intrépide et un combatif.

Au nombre des œuvres commandées, voici un panneau décoratif destiné à être placé au *Cercle artistique*, de Bruxelles, dans la salle un peu sombre qui précède les galeries d'exposition. Tenant compte de la pénombre qui enveloppera son œuvre, l'artiste a visé à la simplification des nus, dans le sujet choisi, symbolisation de la *Source*, afin que les corps fassent de belles taches, sans les détails qui eussent assombri l'ensemble. La *Source*, ici, est évidemment celle des arts. La source occupe le milieu du tableau, entourée de nuages clairs de fleurs, sous une ramure enguirlandée de roses, et deux jeunes filles dont les beaux corps placés de chaque côté gardent la source, étendent au-dessus d'elles leurs mains unies. A gauche et à droite, se prolonge un paysage de féerie, où des divinités harmonieuses s'adonnent aux arts sous la calme lumière d'un ciel d'or.

Ce thème simple, réalisé simplement, en courbes qui s'enchaînent avec grâce et couleurs qui s'opposent avec des finesses voilées, appelle la rêverie, comme il convient, semble-t-il, pour une salle sans autre destination que d'y causer sur des fauteuils.

Rendons hommage au bourgmestre Max qui a eu l'heureuse initiative de cette commande. Et souhaitons que son exemple, souvent imité à l'avenir, contribue à la renaissance de l'art décoratif, représenté chez nous par plusieurs peintres de mérite que l'absence de travaux importants cantonne dans la carrière du tableau qui n'est pas la leur.

Voici encore une autre œuvre. Celle-ci est un projet pour l'Ecole de la chaussée de Roodebeek, à Schaerbeek. Panneau décoratif de 15 mètres sur 9, qui encadrera la porte intérieure du préau. A gauche, *l'ancêtre contant des histoires aux enfants*, représente le passé; à droite, *les bergers étudiant les étoiles*, représentent le présent; et au fronton, s'érige *l'avenir:* une figure symbolisant l'étude, entourée de jeunes garçons et de jeunes filles penchés avec intérêt sur des livres.

On peut prévoir que ces trois groupes feront sensation sur la jeunesse pour la grâce de leurs rythmes, leurs poses de douceur, leurs visages intéressés. L'artiste a su allier la minutie des détails expressifs, petits garçons et petites filles, à des rythmes larges et bien descendants et bien montants. On demandera, devant ces mines éveillées, ce que le vieillard raconte? Ce que les bergers cherchent au ciel? Et l'on dira du dernier groupe: Que lisent-ils?

C'est bien compris, avec une intuition véritable de l'enfant, et traduit avec des expressions, prises sur nature, d'une vérité saisissante et imprévue.

On sait que le gouvernement provincial, lui aussi, désireux d'aider au mouvement décoratif, puisque les mécènes n'imitent pas tous P. Wolfers, a institué un concours pour l'exécution d'œuvres avec destination prévue par l'artiste. Maurice Langaskens y prenant part avait le choix absolu du sujet, puisqu'il avait celui du local. Il a entrevu un emplacement vacant au Musée d'Histoire naturelle.

Héraklès

MAURICE LANGASKENS.

Langaskens a composé deux tableaux de grandes dimensions, qu'il présentera au choix. L'un, *le charmeur de serpents*. Ce charmeur est une espèce d'Orphée, extatique, réfugié sur le sommet d'azur d'un mont, dans la lumière d'or des nuées. L'azur, l'or, et le brun composent de leurs gammes tout le tableau. Le charmeur élève sa lyre, et les serpents aux enroulements bleus viennent tendre la tête au-dessus de son épaule, pour écouter ; et d'autres, suspendus au bras qui élève la lyre semblent baignés dans les ondes harmonieuses.

La pose d'Orphée est pleine d'extase, d'une expressien voluptueuse et suave ; de toutes ses fibres il s'écoute jouer. C'est un Orphée puissant, aux bras musclés, au large torse, au cou fort. Ce n'est pas le dieu frêle que l'on a souvent montré, le musicien alangui ; celui-ci est d'une conception plus robuste, c'est une chair profonde pâmée dans les délices d'un amour fort.

La peinture est exécutée dans cette belle pâte mate, genre fresque, adoptée généralement par l'artiste, et qui réclame une grande maîtrise, et force le métier à la perfection, par la presque impossibilité de réparer proprement les erreurs. L'artiste est sorti avec succès de cette grosse difficulté ; il a obtenu des surfaces d'une matité où le grain joue bien dans la clarté, ce grain plus dégagé que dans la peinture à l'huile et qui donne à la couleur, bien traitée, une vie plus indépendante, plus subtile et plus aérienne.

Le second tableau, peut-être d'un métier moins parfait, est d'une conception plus audacieuse : *Hercule Stymphalide*. Le héros s'est aventuré au sommet des montagnes pour poursuivre les aigles. Dans une pose magnifique, propre à déployer la puissante beauté du corps humain, une jambe repliée sur un roc, arc-bouté du pied sur un autre, Hercule renverse le torse et tend son arc, presque droit au zénith. Un aigle attaque le héros. La difficulté était grande d'obtenir cette pose ; il était audacieux de vouloir fixer cette attitude exceptionnelle et toujours passagère, développant un effort considérable, et à laquelle se sont montrés rebelles les plus courageux modèles !

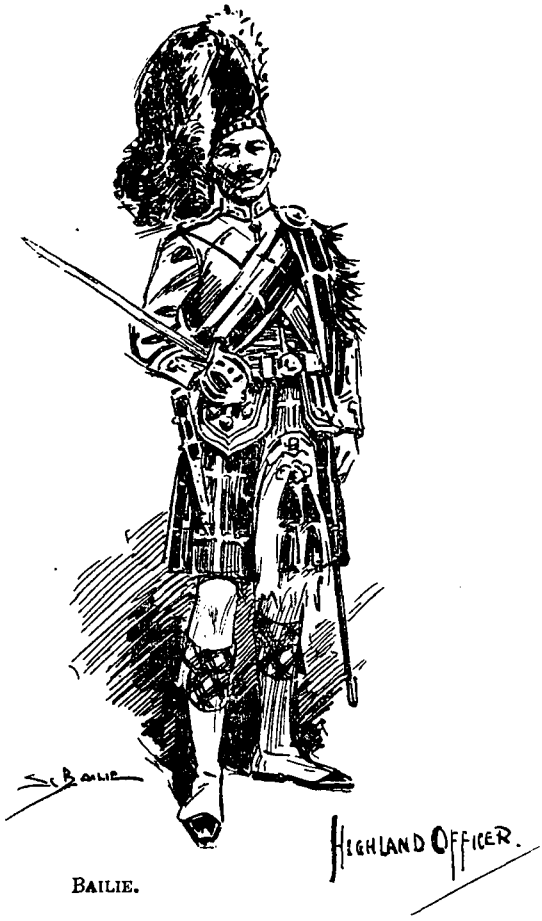
Maurice Langaskens est de ces rares artistes que l'on peut suivre avec la satisfaction de leur voir réaliser des améliorations constantes dans l'épuration de leurs conceptions et de leur technique. Il n'est pas nécessaire de le chicaner sur des bagatelles, ni d'ouvrir les yeux pour lui. Il possède l'imagination, le sens critique et la persévérance, et en plus une audace qui le pousse aux travaux difficiles. Avec ces qualités, il reste à la critique peu de chose à dire ; elle doit se borner à signaler un artiste aussi doué ; elle n'a qu'une mission, c'est de féliciter ceux qui ont confié à l'artiste des travaux, et d'inciter à en faire autant ceux qui sont en mesure de lui en fournir d'autres, afin que ne chôme jamais l'aptitude de l'artiste au progrès et que l'on voie franchement renaître chez nous la grande décoration qui est la forme la plus rationnelle et la plus impressionnante de l'art.

CHARGES ET CROQUIS.

Salle Studio, Bruxelles.

En critique, je ne connais rien de plus difficile à apprécier que des humoristes. La critique est un sacerdoce que la diversité moderne a déjà rendu sans issue, ou à peu près ; mais les humoristes, on

ne sait s'il faut les prendre comme peintres, ou comme humoristes, ou si les deux doivent se considérer ensemble? Réalisant cette dualité, je ne vois guère, ici, que Pol Dom, avec *au Boulevard*, les *dandys*, *un caricaturiste*, et la *page sans titre*, représentant un dessinateur en train de croquer sur un escabeau. Page de grande allure, de beau caractère. Vraiment la vie intense de la réflexion, et le travail nerveux de l'œil sont exprimés admirablement sur le visage scrutateur du dessinateur représenté au travail. Mais cette plus belle page n'est pas de l'humour.



BAILIE.

Après celui-là je placerai Ph. Swyncop. C'est évidemment bien croqué, ces types, parmi lesquels notre confrère A. Joly, — mais il semble que ce soit bien peu de chose, que les traits soient trop simples, chargés de trop peu de vie et surtout maigres d'intentions. Il ne faut pas que la simplification diminue l'intensité; au contraire, il faut qu'elle la ramasse, qu'en un seul trait, elle en concentre dix! Il n'y a que trop peu de cette préoccupation chez Swyncop; l'artiste chez qui je la trouve la mieux réalisée, c'est encore une fois Pol Dom.

Le métier est difficile et réclame un psychologue perspicace et compliqué.

Ces principes posés, nous avons virtuellement apprécié Jean Droit, Bailie, Blandin, J. Thiriar. Ils sont à l'inverse. Ils ne dégagent pas l'esprit d'un être ou d'une situation. Ils se contentent d'en dégager la ligne, et ils accentuent cette ligne jusqu'au comique. Mais, à mon avis, leur ligne ne ramasse pas, ne concentre pas; il en résulte qu'elle est matérielle et lourde. Il serait temps que Jean Droit, bien

parti, poussât plus loin, maintenant; et Blandin aussi; Bailie de même.

Van Offel se rapproche de Pol Dom par l'autorité et la cruauté. Il y a de la concentration dans le trait; il est nourri d'intentions recherchées, et souvent réalisées. Telles la *traite des gosses* et la *fessée*.

Canneel, Rieux dessinent « Beulemans » comme on parle « Beulemans ». Je me dispenserai d'apprécier cette manière qui a fait ses preuves en littérature avec un retentissement européen honorable pour la Belgique et bien déshonorant pour l'art.

Pour Claes j'étais perplexe. Un incident me tira de là. Quelqu'un qui venait d'entrer dans la salle était planté à côté de moi, devant *la femme avec le jeune grenadier* et je l'entendis rire. Je regardai la face du rieur: Rougeaud, cou gras et énorme, peau de cocher, petit œil jovial, ensemble commun.

Ma perplexité s'envola!

Géo FOLLET.

Galerie d'Art.

Série de paysages: *En Ardenne.*

On dirait d'un jeune, qui n'a pas encore eu le temps de fixer son insuffisance, et par là reste intéressant malgré cette insuffisance. Il y a dans ces toiles de l'étude, tel le tronc d'arbre séculaire; d'autres font seulement preuve de possibilité d'étude. L'artiste a des qualités isolées, notamment la perspective. La couleur est pâteuse, fibreuse, et bien que le ton soit vif, la touche est terne et la surface sans jeu.

Certain effet de neige est de la peinture en relief (du bas-relief, dit Hannon) et naturellement ces reliefs mettent des ombres salissantes sur la blancheur de la neige. C'est de la pâtisserie pour Noël!

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Les courses de lévriers.

Nous avons, dans une précédente chronique, chanté les louanges de la gent canine. Nous y revenons aujourd'hui et que cela ne vous étonne pas, les sports ont avec les chiens des rapports beaucoup plus étroits que vous ne le supposez.

Ainsi, connaisez-vous les courses de lévriers? Avez-vous déjà assisté à l'une d'elles? La plupart d'entre vous les ignorent certainement. C'est que le « coursing », si en honneur en Angleterre, en pleine renaissance en France, est le benjamin des sports en Belgique. Il fut importé ici d'Angleterre par le baron Joseph van Zuylen van Nyevelt il y a une dizaine d'années.

Combien de profanes n'ont-ils pas été intrigués par l'annonce, dans les journaux, des courses de lévriers au kynodrome de Beaulieu

à Haren, par la publication des pronostics, du résultat des épreuves, de la cote du pari mutuel, car tout se passe ici comme au champ de courses de Boitsfort et peut-être plus correctement.

— Vous souriez, Madame? Vous avez tort. Et permettez-moi sans vouloir vous faire de la peine, de vous dire tout le bien que je pense du lévrier et tout le mal que je ne puis taire quand je vois ces hideuses et minuscules bêtes que vous chérissez tant.

Comment se peut-il, chère Madame, que vous, pour qui toutes les choses belles de ce monde ont été créées, vous, les jolies, qui cachez votre nuque et vos épaules dans de l'hermine, blanche comme votre peau, vous qui enveloppez votre corps dans de la soie, du brocard et de la dentelle, puissiez aimer ces petits animaux souffreteux, toussotants?

Oh! Fi! Est-il possible que vos mains de duchesse caressent ces animalcules aux muffles écrasés, aux yeux en billes de billard, les uns dépourvus de poils, le corps tout nu, avec des queues de rat, des oreilles de chauve-souris, des pattes comme des allumettes.

— Mais, Monsieur, je ne puis conserver dans mon appartement un Saint-Bernard ou un dogue d'Ulm.

Expulsez de votre boudoir rose ces avortons hargneux, qui mordent les mollets de votre ami lorsqu'il vous apporte un sachet de pralines, qui vous brisent le tympan chaque fois que le timbre retentit.

Des chiens d'appartement ces bestioles malpropres qui souillent vos rideaux de peluche, vos tapis de Smyrne? Des chiens d'intérieur, dites-vous, ces bêtes sans éducation qui viennent ronger des os sur la moquette de votre divan?

Des chiens d'appartement ces petites bêtes laides, maladroites que vous cachez dans votre manchon de zibeline? Chère amie, je vous l'avoue franchement, je vous aime moins quand vous plaidez leur cause.

Tandis que le lévrier! Ah! parlez-moi de lui! N'est-il pas par nature, par tradition, le chien d'intérieur? Ne complète-t-il pas le mobilier de votre salon Louis XV?

Le lévrier, c'est le chien des princes et le prince des chiens. Les tableaux de la Renaissance ne témoignent-ils pas de la faveur dont il était entouré à la Cour des Valois?

Le lévrier, voilà un chien de bonne société. Si un ami fait irruption chez vous il ne courra pas au devant de lui au risque de le faire glisser sur le parquet ciré. Ses aboyements ne vous empêcheront pas d'entendre le compliment aimable que vous adresse un admirateur vous rendant visite.

Le lévrier noble et solennel se lèvera lentement, comme toute personne bien élevée en présence d'un étranger. Il s'approchera discrètement du visiteur. Il lui présentera son échine svelte et robuste à caresser, puis cette marque de politesse donnée à celui qui vient vous saluer, il s'éloignera majestueusement, avec dignité, et sans faire de bruit, retournera se coucher dans une pose noble.

Il assistera discrètement à votre entretien, ne se faisant remarquer en rien, ne bougera plus tant que vous lui ferez signe. Il n'est cependant ni muffle, ni pédant, il sait s'amuser, et si vous l'appelez il marquera sa joie en bondissant à vos côtés.

Le lévrier est plutôt un personnage mélancolique, méditatif. Peut-être déplore-t-il l'abandon et l'oubli dans lesquels on le laisse en ces temps de démocratie, et songe-t-il à ses nobles ancêtres, à sa gloire passée, au moyen âge...

* * *

Car les lévriers sont, répétons-le, de vieille et authentique noblesse. L'historien grec, Arrien, au IIe siècle, parle, paraît-il, dans son *Traité de la Chasse* des lévriers gaulois. Au moyen âge et durant tout le XVIe siècle, ils furent très en honneur. Ils sont cités dans quantité de chansons et ouvrages de chasse.

Un auteur qui a consacré un ouvrage entier au lévrier nous rappelle que Froissard parle de ce chien dans *Le débat du cheval et du lévrier.*

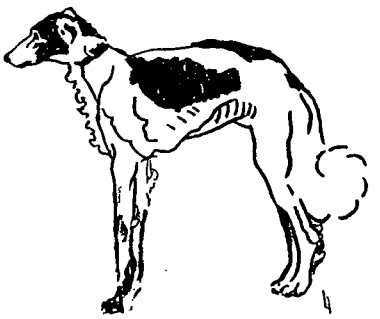
Froissars d'Ecosse revenoit
Sus un cheval qui gris estoit
Un blanc lévrier menoit en lesse...

« Utiles à la poursuite du gibier uniquement, seuls en entretenaient alors ceux qui avaient le droit de chasser c'est-à-dire les nobles et les barons, dit notre chroniqueur. » C'est ainsi que le lévrier a toujours été un chien aristocrate : « Comme onc mastin n'aijma lévrier, onc vilain gentilhomme », lit-on dans des *Contes d'Entrapel.* Emblème de la fidélité, on le sculptait sur les tombeaux, auprès du maître ou de la maîtresse auquel il avait survécu. En 1416, les seigneurs du duché de Bar, en Lorraine, instituèrent un ordre dont l'insigne était un lévrier portant sur son collier ces mots : « Tous un. » En 1471, l'Inventaire du château d'Angers nous montre que le vaste lit de parade qui orne la salle de réception comporte « un grand treillis de bois pour garder que les chiens ne se couchent dessus. » Ainsi les seigneurs admettaient volontiers leurs chiens favoris — et quelle race était plus apprécie d'eux que celle des lévriers — à des privautés que l'on ne tolère plus guère aujourd'hui. De là, sans doute, fait remarquer notre auteur, le vieux dicton : « A coucher avec des chiens on attrape des puces. »

Voici la façon curieuse dont l'abbesse de Saint-Albans, Juliana Barnes décrit, en 1485, le lévrier :

Un lévrier doit avoir:
Une tête de serpent,
Un cou de cygne,
Un pied de chat,
Une queue de rat,
Des hanches à lutter contre un attelage de bœufs,
Le dos comme une poutre.
A un an il doit apprendre à manger;
A deux ans, menez-le aux champs;
A trois ans, c'est un bon compagnon;
A quatre ans, il n'a pas son pareil;
A cinq ans, il est dans toute sa force;
A six ans, aucun travail ne l'arrête;
A sept ans, c'est un étalon plein d'ardeur;
A huit ans, laissez-le à la cuisine;
A neuf ans, sa peau seule a quelque valeur;
Menez-le chez le tanneur. Le meilleur chien courant du monde
A neuf ans ne vaut plus rien.

Et de nos jours, Gabriele d'Annunzio, grand admirateur du lévrier, nous fait en une merveilleuse page littéraire cette description du greyhound:



« Il n'y a pas dans la nature, une machine plus précise et plus puissamment adaptée à sa destination. Le museau est aigu pour prendre l'air; il est long pour que les machoires puissent rompre la proie du premier coup. Le crâne est large entre les deux oreilles pour contenir autant que possible de courage et d'habileté. Les joues sont sèches et musculeuses, ses lèvres si courtes qu'à peine elles recouvrent les dents...

» Avec une sûre aisance, il ouvrit (Stelio Effrena, le héros du *Feu*) la bouche du chien qui ne tenta pas de résister. Apparurent alors la denture éblouissante, le palais marqué de larges ondes noires et la langue mince et rosée.

» — Regardez ces dents! Regardez comme les canines sont longues et un peu recourbées à la pointe pour mieux retenir la proie! Aucune espèce de chien n'a la bouche construite pour mordre d'une manière aussi parfaite.

» Ses mains s'attardaient à l'examen; et il semblait que son admiration pour ce superbe exemplaire fût sans limites. Il avait posé un genou sur le trèfle, recevant au visage l'haleine de l'animal qui se laissait palper avec une docilité insolite comme s'il comprenait l'éloge du bon connaisseur et qu'il s'en réjouît...

» Stelio Effrena ôta et remit le collier qui encerclait exactement le cou.

» — Col de cygne, long et flexible, qui lui permet de happer le gibier à toute vitesse sans perdre l'équilibre... Mais observez maintenant les parties les plus importantes: la largeur et la profondeur

de la poitrine pour le souffle, l'obliquité des épaules proportionnée à la longueur des jambes, la formidable masse musculaire des cuisses, les jarrets courts, l'épine dorsale cave en deux faisceaux de muscles solides... Les pieds ressemblent à ceux du chat, avec des ongles serrés, mais non trop, élastiques, sûrs. Et quelle élégance dans les côtes disposées à la façon d'une belle carène et dans cette ligne qui rentre vers le ventre complètement effacé... »

Oui certes le lévrier est une admirable machine, une machine à courir comme le dit d'Annunzio. C'est une merveilleuse bête de course.

Mais notre enthousiasme pour le lévrier nous a conduit bien loin de notre but : la course de lévriers. Revenons-y donc.

* * *

Les courses de lévriers se pratiquent de différentes façons. En Angleterre elles consistent en une chasse livrée par des lévriers à un lièvre. Deux chiens sont désignés par le sort pour chasser le lièvre. Ils sont réunis par le « slip », sorte de laisse que tient le « slipper ». Puis le lièvre est lancé. Lorsque le juge estime qu'il a une avance suffisante sur les chiens, environ 100 mètres, il donne l'ordre au « slipper » de lâcher les lévriers. Ceux-ci s'élancent à la poursuite du lièvre, suivis du juge à cheval et en costume de chasse. L'épreuve la plus importante de ce genre qui se dispute annuellement est la *Waterloo Cup* créée en 1838 et qui comporte avec la *Waterloo Purse* réservée aux chiens battus au premier tour, et la *Waterloo Plate* réservée aux chiens battus au deuxième tour, pour 40,000 francs de prix. Le coursing est également en usage en France.

BARON J. VAN ZUYLEN VAN NYEVELT.

En Belgique et dans l'extrême nord de la France c'est la course en ligne droite qui est pratiquée.

Ainsi que nous le disons au début de notre article elle fut importée en Belgique par le baron van Zuylen van Nyevelt. C'est au cours d'un voyage qu'il fit en 1903 en Angleterre qu'il conçut le projet d'introduire ce sport en Belgique. Pour des raisons matérielles il

était quasi impossible d'organiser chez nous le coursing. C'est alors que le baron van Zuylen imagina de faire courir les lévriers comme sur un champ de course, sans gibier. Une société fut rapidement constituée — peut-il en être autrement en Belgique? — et le 9 février 1903 le *Club belge du Lévrier et du Collie* vit le jour. Il prospéra rapidement et bientôt le baron van Zuylen et M. Dujardin se chargèrent d'aller chercher en Angleterre les acteurs nécessaires aux épreuves. Ils ramenèrent une quinzaine de greyhounds: Lys, Kess, Prince, Phill, Jack, Roumain, Soda, Whisky, Brown, Chinay, Alix, Totote, Fellow, Milord et Daidy. Ce furent les premiers lévriers qui se disputèrent les épreuves organisées en Belgique pour la première fois, en 1904, à Ostende à l'hippodrome Wellington.

L'an dernier le *Club belge du Lévrier* fêta son dixième anniversaire au cours duquel il félicita le baron van Zuylen van Nyevelt et ses collaborateurs: MM. le docteur Meyers, M. Houtart, Cremer, Korpès, M. et Mme Dulait, etc.

Rien n'est plus curieux, ni plus amusant, ni plus attrayant que ces courses en ligne droite telles qu'elles sont pratiquées en Belgique. Imaginez un champ de courses semé d'obstacles, avec un pesage, des populaires, des bookmakers tenant le pari mutuel et un hall transformé en box où les chiens sont mis à l'abri.

La cloche retentit. Les chiens sont amenés . Ils avancent, retenus par le « slipper », à leur allure un peu dédaigneuse, mais combien gracieuse, élégante, simple. Ils sont pleins d'ardeur et de désir. Ils tremblent d'impatience sous leurs grands manteaux à col médicis, les uns jaunes, les autres grenats, bleus, blancs, ou à rayures qui sont comme la casaque des jockeys.

Les jolies bêtes sont emmenées au loin; le starter donne le signal du départ. Tous les lévriers sont lâchés en même temps et, à une allure folle, ils foncent, sautant les obstacles, vers leurs maîtres placés hors de la ligne d'arrivée et qui les appellent au moyen de sifflets ou de signaux qui leur sont familiers. Ces arrivées sont extrêmement curieuses à étudier. Les chiens s'observent, s'inquiètent de savoir s'ils sont suivis de près ou de loin. Il en est qui mordent celui qui veut les dépasser, d'autres qui le gênent, comme à une course vélocipédique. Quelques-uns, plus timides, ont peur d'être mordus et restent en arrière; c'est l'exception.

Le côté amusant c'est la gravité, le sérieux avec lesquels les coureurs accomplissent leur tâche. Ils ont parfaitement conscience du travail que l'on exige d'eux.

Les jeunes s'amusent souvent en route, jouent entre eux, se bousculent, se querellent. C'est pourquoi des épreuves sont réservées aux débutants.

La course terminée, les chiens toujours recouverts de leurs manteaux coloriés, regagnent les boxes tandis que le public va consulter les tableaux du pari mutuel, assiège les bookmakers.

Cela forme un tableau extrêmement pittoresque.

C'est non seulement un spectacle joli, attrayant, mais c'est aussi un spectacle qui a son utilité. Le lévrier est un exemple de distinction et de bonne tenue très salutaire à une époque où les arrogants, les grossiers, les incivils sont majorité, au siècle où la fortune prime l'éducation !

(*Dessins de* MAUR. COLLARD.) FERNAND GERMAIN.

LA PROSE ET LES VERS

Paul ANDRÉ : MOUJSKIA PISMA (Traduction des *Lettres d'Hommes*). — **Iwan GILKIN** : NATCHI (Traduction de *La Nuit*).

Traductrice infatigable et toujours habile, Mme Viéssélovska vient de publier dans la Bibliothèque Universelle « Polza » à Moscou, les *Lettres d'hommes* de Paul André. Une courte préface, élogieuse à souhait, présente au lecteur le romancier belge. Le style de Mme Viéssélovska a le mérite de la clarté et du naturel. Point de tournures ampoulées pour rendre le coup d'aile d'une pensée étrangère. La façon la plus simple de parler. Et s'il est vrai que l'on peut disserter à l'infini sur la première et la dernière venue des traductions, il est trop certain que de ces dissertations on ne sort pas sans un soupçon de pédantisme. Au surplus, il est juste en l'occurrence de louer et il serait dépourvu d'intérêt d'en rechercher les raisons particulières.

M. Georges Viéssélovski, dont il faudra bien un jour que parle un de nous, a publié sur M. Paul André une étude intéressante. Et tout d'abord on s'étonne de la mise au point. Le critique russe est informé de notre mouvement littéraire jusqu'en ses détails. Il a lu nos grands auteurs et aussi nombre de petits. De Paul André, il ne parle point d'après un ou deux ou trois volumes, mais d'après toute la production. Il n'oublie pas qu'il faut distinguer nos écrivains flamands de nos écrivains wallons, ni pourquoi, et il s'y occupe avec adresse. Il rapproche le directeur de la *Belgique Artistique et Littéraire* de Marcel Prévost et, saisi d'un scrupule, en vrai critique, il fait aussitôt des réserves. Par le procédé quelque peu barbare du résumé, on donnerait de son étude les points essentiels en disant, que pour lui, Paul André est un écrivain abondant et facile, un psychologue ingénieux, un grand ami des enfants, un cœur généreux, — qu'il lui reproche de n'être pas assez féministe et d'être chauvin.

M. Viéssélovski écrit sans passion ; sa phrase est ample, savante et sa pensée aime les larges horizons.

* * *

La Nuit d'Iwan Gilkin, vient aussi de paraître en russe. Le traducteur, M. Golovatchévski, est un poète distingué. Il a produit des livres originaux et des traductions de poètes belges, et autres.

Habile à manier un instrument riche et souple, il n'a pas craint de mettre en vers les poèmes écrits dans une autre langue. Pour une telle entreprise, c'est le succès qui fonde le droit, exactement comme s'il s'agissait d'une révolution. Au maître, les audaces sont permises qu'il faut refuser à l'apprenti. Et vraiment, nous ne regretterons pas la hardiesse de M. Golovatchévski. Son vers est coloré, vigoureux, ardent et la forme en est belle. Sans doute est-ce toujours le même poète, est-ce toujours Iwan Gilkin, que nous lisons, et pourtant il est tout autre puisque les mots, par la vertu propre de leur sonorité, de leur parenté et alliance, éveillent une autre âme en nous. Vous vous réveillez un matin, votre maison est là, vos meubles, vos livres, et le jardin ; mais le ciel a changé, l'horizon recule plus profond, sur la route passent d'autres paysans : un enchanteur vous a transporté au cœur du steppe, et si vous relisez Tristan et Yseult, il semble que quelque chose soit altéré. N'est-ce pas l'impression que nous donne un livre de chez nous reflété par une autre âme? Mais il n'importe, M. Golovatchévski possède un beau talent et ceux de nos compatriotes (il y en a encore) qui furent trop indifférents pour lire en français les beaux vers d'Iwan Gilkin feront bien de les lire au moins en russe.

F. Mallieux.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Eugène Fasquelle.

ANDRÉ GEIGER : *Fors l'Honneur* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Dans ces quatre cent quinze pages de texte serré, M. André Geiger a entassé les incidents, les accidents, les catastrophes qui sont l'histoire de la marine française, au cours de ces dernières années. Rien n'y manque : Le scandale des poudres, les menées internationalistes parmi le personnel subalterne, la trahison d'un officier, le désastre du *Patrie*, la lettre de Claude Farrère au *Journal* et aussi ses *Petites Alliées*, etc., etc. Je vous le répète, tout y est et non sans l'alourdir considérablement, cet ensemble imposant sert de cadre au *Roman d'un lieutenant de vaisseau*. Le héros désigné dans ce sous-titre, Armand de la Jousnière, pour le nommer, décide, au débarqué d'une croisière, d'épouser la petite fille de son amiral. Mais cette jeunesse aime un enseigne dont elle devient la femme. De son côté, Armand s'éprend d'une jolie divorcée qui lui croque tout son avoir en un tour de main et le mène presque au déshonneur. Sauvé par une femme très mûre qui l'aime en secret, il se ressaisit, rembarque, redebarque et épouse la fille, selon l'état civil, de son commandant. Je dis selon l'état civil, car sa fiancée qu'il n'a du reste jamais vue, est née d'amours adultérines de la femme du dit commandant.

Tout cela est bien un peu baroque et compliqué, mais tel quel *Fors l'Honneur* est un livre pas mal écrit, attachant, passionnant même et qui gagnerait énormément s'il était sérieusement élagué.

Chez Plon Nourrit et Cie.

PAUL ACKER : *Le Beau Jardin* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Ce n'est point, cette fois, un roman que l'auteur des *Exilés vient* d'écrire à la gloire de l'Alsace, mais une étude complète, minutieuse, méthodique et toute vibrante, en même temps, d'émotion patriotique sur ce pays dont il est resté le fils très fervent. S'il l'appelle *Le Beau Jardin*, c'est en souvenir de Louis XIV qui, du haut de la côte de Saverne, contemplait, un jour, la province que ses armes venaient d'ajouter à la France et qui ne put retenir ce cri d'admiration : « *Quel Beau Jardin* ».

Après une description enthousiaste de sa terre d'Alsace, M. Paul Acker passe à ses habitants, à leurs mœurs, à leurs coutumes, à ce qu'ils ont accompli de grand dans tous les domaines et il consacre enfin quelques pages à chacune de ces villes riches, industrieuses et si intéressantes à tant de points de vue dont la France pleurera toujours la perte.

* * *

ALBERT LE BOULICANT : *Au Pays des Mystères* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Voyage certes peu banal que la randonnée accomplie par l'auteur de ce livre qui s'en fut, voici quelques années, déguisé en Bédouin de qualité, pèleriner aux lieux saints de l'Islam, à la Mecque et à Médine. A peine, avant lui, quatre ou cinq Européens ont réussi ce tour de force de visiter le tombeau et la maison du Prophète. Tour de force, car la présence d'un chrétien en ces endroits serait tenue paur un horrible sacrilège et le voyageur malchanceux paierait sa hardiesse de la vie et préalablement d'une opération à la Fulbert assez peu engageante. Heureusement, M. Albert Le Boulicant nous est revenu en bonne santé et, au surplus, intact — ce qui n'est pas à dédaigner —. Cela nous vaut le plaisir de lire ses notes et impressions de route dans ces pays qu'il a parcourus non en savant, mais en artiste et en lettré et cette circonstante augmente à mes yeux l'intérêt de cette lecture.

* * *

PIERRE LHANDE : *Luis* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Fils d'un diplomate trop absorbé par ses fonctions et d'un mondaine frivole, accaparée toute par une vie de plaisirs sans cesse renouvelés, ce jeune garçon, grâce à l'indifférence coupable de ses parents, a passé toute son enfance non seulement aux mains des domestiques, mais encore dans leur intimité. Vous pensez quel fut le déplorable résultat de pareille éducation. A treize ans, *Luis* est un gamin orgueilleux, intraitable, très averti de toutes les choses qu'il ne devrait pas connaître, même de l'inconduite de sa mère. Ni le collège, ni la maison de correction ne parviennent à modifier cette nature emportée et vicieuse — tout au moins faut-il le supposer, car l'auteur néglige de nous dire ce qu'il advient de son héros.

Malgré de fort louables intentions, je doute que ce roman dépourvu de naturel et,

par endroits, de vraisemblance, atteigne son but qui est de faire réfléchir les pères et les mères sur leur rôle auprès de leurs enfants.

* * *

FRANÇOIS DE TESSAN : *Promenades au Far-West* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Le *Far-West*, que de souvenirs ces deux mots n'évoquent-ils pas pour nous, avec quelle avidité ne dévorions-nous pas ces romans d'aventures merveilleuses, chasses aux buffalos, chasses aux Peaux Rouges, chevauchées épiques dans la Savane? Qui de nous n'a rêvé de faire campagne avec les Comauches contre les apaches, de fumer le calumet de paix avec l'Œil de Faucon? Que tout cela est loin et combien changé ce bon vieux Far-West. A titre de simple indication, lisez quelques entêtes de chapitres du livre de M. de Tessan : *Une grande bataille municipale, Un épisode de la guerre des classes, Les Cow-boys s'en vont, Journaux et publicistes*, etc., etc. Quant aux Indiens, j'ai lu avec surprise et avec une certaine satisfaction que leur nombre augmente, seulement ils ont remplacé le tomahawk par le bulletin de vote...

Chez Calmann-Levy.

GASTON RAGEOT : *A l'Affût* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Le riche M. Landelle a confié la surveillance de ses chasses au garde Louveau dont la femme accorte et fraîche est tout à fait au goût du patron. Un jour de grande battue, abandonnant ses invités, M. Landelle s'en vient à la maison forestère conter fleurette à la trop docile Catherine. De trouver son maître chez lui, à son retour, donne énormément à penser à Louveau. Il ne tarde d'ailleurs pas trop à être fixé. Neuf mois après cet incident, Catherine restée stérile après cinq ans de mariage, met au monde un fils. Le garde obtient sans peine la confession de sa femme qu'il épargne parce qu'il l'aime avec passion, il résiste même à la tentation d'étouffer le gosse comme un chiot mal venu, mais il a médité une vengeance plus cruelle, plus longue, une vraie vengance de paysan : Aux frais de Landelle, bien entendu, le gamin est mis au lycée, on en fait un monsieur et Louveau s'arrange pour qu'il tourne mal. Alors, sous les yeux du « parrain » et de Catherine, il l'abat d'un coup de fusil.

M. Gaston Rageot dépeint admirablement ce caractère de rural, dur, patient, sournois, il conduit son récit avec une entière sûreté de main, en écrivain de race qui a là un beau roman de plus à son actif.

Chez Ollendorff.

G. ROCOURT : *Le Livre de Raison d'Elisabeth Renault* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Ce *Livre de Raison* est un journal que tint, de 1789 à 1795, une jeune bourgeoise de Saint-Germain-en-Laye. C'était « un petit » registre bien relié en veau, avec de jolies » tranches jaspées et un fermoir d'argent ». *Elisabeth Renault* le commença le jour de ses quinze ans et n'y inscrivit le mot « Fin » que six années plus tard, la veille de son mariage avec un sous-officier de l'armée du Rhin, volontaire de la République, On pense bien qu'en pareille période, tout en mettant au premier plan ses préoccupations de jeune fille et de fiancée, elle a bien autre chose encore à dire et que c'est l'histoire tout entière de la Révolution et de la Terreur qu'elle est forcée de faire. En écrivant, à l'intention d'une écolière studieuse, ces mémoires supposés, M. M. Rocourt a ingénieusement résolu ce problème souvent ardu d'amuser en instruisant.

Tous les écoliers, même ceux qui ne sont pas curieux des choses de l'Histoire, lui en sauront gré et leurs parents tout de même.

Chez Eugène Figuière et Cie.

ABBÉ JULES PACHEU : *Alceste au Couvent* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Vous vous souciez peu, Monsieur l'abbé, des interprétations fausses et malignes auxquelles votre livre pourrait donner lieu de la part des imbéciles et vous avez grandement raison. Mais ne vous dissimulez pas cependant que les dites interprétations fausses et malignes surgiront en foule, d'abord parce que les imbéciles sont légion et ensuite parce que vous dites des choses vraiment formidables. Vous ne parlez de rien moins que de jeter quelques nobles ducs et quelques marquises

par dessus bord, vous estimez que la religion catholique, que l'Eglise doit s'adapter au milieu social, qu'elle doit s'adresser non pas seulement à une certaine coterie politique ou mondaine, mais aussi au peuple et surtout aux incroyants. Sur tous ces points on se déclarera d'accord avec vous, mais, ainsi que vous l'avouerez du reste, on vous fera dire ce que vous n'avez pas dit et toute l'autorité que vous confèrent vos nombreux ouvrages de critique religieuse n'empêcheront pas votre roman d'être condamné.

Chez Bernard Grasset.

ROMAIN THOMAS : *La Route du Retour* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Le poète renonce aux moroses désenchantements, aux scepticismes, aux mélancolies qui attristèrent ses rêves et ses pensées d'autrefois. Il ne prétend plus rechercher, comme il le dit, de l'ombre même dans le soleil. Il veut regarder « couler le ciel au fond de l'eau » ; il veut avec espoir, énergie et ferveur, voir l'Aurore, « bien loin, sur la mer, hennir... »

« Notre passé nous ment », s'écrie-t-il, c'est pour cela qu'il n'a d'yeux désormais que pour l'avenir.

Je n'aurai d'autre désir que de me confondre
Moi, l'éphémère, au sein de la vie éternelle.

C'est une volonté généreuse. Et d'avoir ainsi écouté la voix secrète de son âme, l'auteur connaît le moyen d'en exprimer les sentiments en des vers de facture classique, harmonieuse et séduisante.

Chez Albin Michel.

LUCIE PAUL-MARGUERITTE : *La Déception amoureuse* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — De ce titre — qui n'est d'ailleurs que celui de la première des nouvelles dont se compose ce gracieux volume — il ne faudrait point inférer qu'un désolant pessimisme assombrit tous ces petits croquis si élégamment dessinés. Oh que non pas ! La plupart des héroïnes de Mme Lucie Paul-Margueritte s'entendent à merveille à trouver à leurs peines de cœur, lorsqu'elles en éprouvent, des consolations adéquates et elles sont si jolies, si fines, elles savent si bien ne rien prendre au tragique, qu'on ne peut trop leur en vouloir. Et même si l'une d'elles... Eh ! mais, que vais-je vous chanter là ? Vous désirez uniquement savoir si le livre est intéressant, n'est-il pas vrai ? Eh bien, soyez satisfaits, il l'est et même plus que cela.

Chez Daragon.

STEPHEN BERGERET : *Plans de réalisation de la Société future* (un vol. in 16° à 2 fr.). — Le problème de la question sociale se posant de plus en plus, M. Stephen Bergeret a essayé de le résoudre sous ses trois aspects : matériel, intellectuel et moral. L'auteur étudie la situation morale et matérielle du corps social en l'adaptant à un système organique susceptible de donner aux générations présentes un bien-être supérieur et de préparer l'avenir des générations issues de notre sang. Il trace des plans d'une société idéale, expose les moyens de donner à chaque individu le maximum de bien-être matériel, de bonheur compatible avec le milieu où il se trouve et l'époque à laquelle il existe. Et M. Bergeret de conclure à la création d'un quatrième Etat par suite de réformes politiques et sociales.

Ce livre est écrit avec sincérité et il est intéressant.

Chez E. Sansot et Cie.

AUGUSTE PENNIN : *Cœur d'Apôtre* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Malgré sa mort prématurée survenue en 1888, alors qu'il comptait à peine vingt-quatre ans, Auguste Pennin avait déjà produit quelques œuvres restées jusqu'à ce jour inédites et qu'il eût été regrettable de ne pas livrer au public, si l'on en juge, bien entendu, par *Cœur d'apôtre*, un sombre drame paysan dont les péripéties émouvantes se déroulent dans un misérable village de cloutiers ardennais. Auguste Pennin avait mis toute la généreuse ardeur d'une âme de vingt ans à écrire le martyr de son Jean Romain, massacré par une foule fanatique et fanatisée à laquelle il était venu prêcher la paix, la concorde et la régénération par le socialisme.

Il y a évidemment à relever quelques invraisemblances et des imperfections trahissant une plume inexpérimentée, mais tel quel ce livre réunit un ensemble suffisant de qualités pour rendre désirable la publication des autres œuvres d'un écrivain qui aurait sans doute fait une belle carrière.

Chez Fontemoing et Cie.

G. ZAIDAN : *Al Abassa* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — « A quoi bon tenter ici l'éloge » d'un livre qui se recommande par soi-» même? Je défie tout lecteur sincère de » lire les quatre premières pages de *La* » *sœur du Calife* et de s'arrêter ensuite » avant d'avoir dévoré la page 320e et der-» nière ». C'est parfait, on ne pouvait mieux dire et je partage entièrement au sujet de ce roman arabe si curieux et à la fois si émouvant, ainsi que pour la traduction élégamment fidèle de MM. Bitar et Moulié, l'enthousiasme du préfacier, M. Claude Farrère, musulman à trois galons. Mais n'en déplaise à l'admirable écrivain auquel nous devons l'*Homme qui assassina*, prendre prétexte de la sombre et tragique aventure d'*Al Abassa*, que termine le massacre général des Barmécides, prétexte de cette tuerie en grand pour engager les Occidentaux à regretter la victoire de Poitiers — et sans doute celles de Kirk-Killisé et de Lüle Bourgas — il faut avouer que c'est raide et qu'il nous faudrait autre chose pour nous forcer à tenir l'Islam pour philosophe, pacifique et tolérant, toutes qualités que M. Claude Farrère lui accorde généreusement.

Chez Lemerre.

ADOLPHE RIBAUX : *Capri* (un vol. in-18 à fr. 1.50). — En dédiant son petit recueil d'impressions et de souvenirs à Paul Bourget, M. Ribaux dit que ce sont là des pages « ingénument enthousiastes ». Avec ingénuité ou avec raffinement spontané ou raisonné, l'enthousiasme est toujours louable. Il est inévitable dès qu'un artiste veut parler des rivages enchantés de Capri, le paradis élu par Tibère pour y bâtir ses villas, ses temples et ses palais.

Ce que M. Ribaux dit de ces lieux de délices et de poésie et d'art qu'il a visités il y a quelques années déjà, il pourrait avec la même admiration l'écrire aujourd'hui encore. Les splendeurs de la nature, du soleil, des fleurs sont éternellement adorables.

MEMENTO

Les Lettres.

La première conférence des Amis de la Littérature belge sera donnée dans la Salle de Milice de l'hôtel de ville de Bruxelles, le samedi 16 novembre 1912, à 20 1/2 heures.

M. Grégoire Le Roy parlera du Théâtre des jeunes écrivains belges.

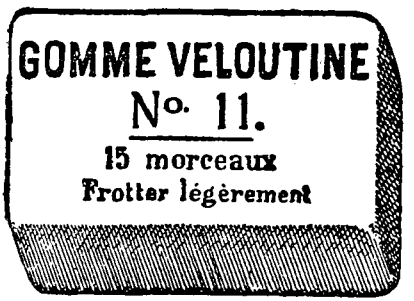
La ville d'Anvers vient d'acquérir, pour 2,000 francs, les manuscrits de la *Nouvelle Carthage* et des *Libertins d'Anvers*, de Georges Eekhoud, estimant, comme il était dit dans le rapport de la Commission des Beaux-Arts, présidée par M. l'échevin Van Kuyck, que « la ville d'Anvers, dont les physionomies moderne et ancienne sont retracées dans ces deux œuvres avec un talent robuste et universellement admiré, a pour devoir de conserver ces manuscrits avec reconnaissance et piété ».

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,



n'employez que la

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact. Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

ACCUSÉ DE RÉCEPTION : André Fontainas : *Les Etangs noirs.* — Dante Alighieri : *La Divine Comédie,* traduction et notes d'Ern. de Laminne. — Maur. Wilmotte : *Le passé, le présent et l'avenir du théâtre national de langue française* en Belgique. — Georges Brabant : *Le renchérissement de la vie au point de vue belge.* — Jean Berlaer : *Les Images,* féerie en 2 actes, musique de Charles Mélant, dessins de C. Van Offel.

Les pages que nous publions dans le présent numéro sous le titre : *De Marseille à Mombasa* constituent le premier chapitre d'un livre qui paraîtra prochainement à Paris, chez Plon-Nourrit : *Aux sources du Nil par le chemin de fer de l'Ouganda.*

M. Jules Destrée a fait le 11 novembre, à la Société de Géographie de Paris, devant une nombreuse assistance et avec un grand succès une conférence sur l'*Art wallon.*

La Suisse a invité notre grand poète Emile Verhaeren à donner cet hiver une série de conférences, notamment à Genève et à Zurich. Les journaux suisses nous annoncent cette nouvelle avec enthousiasme, et cela se conçoit.

Notre distingué collaborateur, M. Jules Leclercq, qui a visité tous les pays du monde, a conférencié récemment à la Société de Géographie de Paris où il a raconté sa récente exploration en Afrique.

La Société des *Matinées Littéraires de Bruxelles* reprendra la série de ses conférences cet hiver, dès la fin du mois de décembre, à 3 heures, à l'*Hôtel Astoria,* rue Royale.

Les six conférences de cet hiver formeront trois groupes de deux.

Première série : *Charles Gounod,* par M. Camille Bellaigne, critique musical de la *Revue des Deux Mondes.*

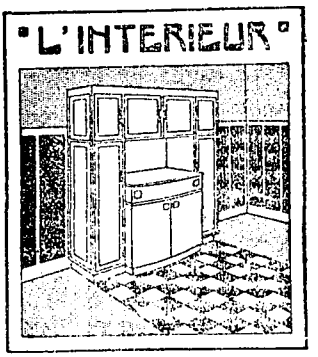
Deuxième série : *Portraits de Femmes :* Mme de Sabran, par M. André Beaunier ; la Marquise du Deffand, par M. le marquis de Ségur, de l'Académie française.

Troisième série : *Mes Souvenirs,* par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française et M. Jules Lemaitre, de l'Académie française.

Le prix de l'abonnement demeure fixé à 20 francs pour les six conférences. Les sièges seront numérotés. Un droit de priorité, quant au choix des places, est réservé aux anciens abonnés jusqu'au 20 novembre.

Le prix d'entrée à chaque conférence est porté à 5 francs.

S'adresser à M. José Perrée, à la Maison Breitkopf et Hærtel, 68, rue Coudenberg.



ART DÉCORATIF

MOBILIER

DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Etoffes
ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE
Pliage et mise sous bandes de circulaires et journaux
Maison Sainte-Marie
Fondée en 1836
Rue Pachéco, 12, BRUXELLES
Téléphone 252
Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liége et Bordeaux
Médailles d'Or a l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Les Salons.

Le Lycéum, de Bruxelles, avenue Louise, 47. Exposition d'art décoratif féminin, jusqu'au 19.

La Fédération artistique estime avec M. Rivier, du *Journal des Arts*, de Paris, qu' « il est grand temps de réagir contre les Cubistes et autres écoles, car l'arrogance de ces barbouilleurs ne connaît plus de bornes » dit-elle, et elle ajoute : « leur instinct d'accaparement féroce commence à porter un sérieux préjudice aux jeunes artistes sincères et indépendants. »

Cette forme de la lutte pour l'art, ressemble terriblement à la lutte pour la vie? Protestation de la concurrence, alors?

L'Exposition du *Sillon*, restera ouverte au Musée Moderne, à Bruxelles, jusqu'au 17 novembre.

M. *Jean Droit* fera une exposition de ses dernières œuvres à Bruxelles, Salle de *La Chronique*, fin janvier.

M. *Raoul Hynckes* fera, en son atelier, rue de Linthout, 116, à Bruxelles, dans le courant de février, une exposition de ses dernières œuvres peintes à Dordrecht.

M. *Louis G. Cambier* qui devait exposer au *Cercle Artistique* fera son exposition à la *Galerie Boute*, rue Royale, à Bruxelles, du 6 au 16 décembre. Le sculpteur *Dufossez* y exposera en même temps.

Cercle artistique de Bruxelles. Exposent jusqu'au 20 novembre, MM. *Courtens, Boonen* et Mlle *M. A. Marcotte.*

Du 16 au 30 novembre y exposeront MM. *Langaskens*, Emile *Jacques* et *Abattucci.*

Le 7 novembre ont été inaugurés à l'hôtel de ville de St-Gilles devant un grand concours d'invités, les deux tympans que le peintre décorateur Omer Dierickx a exécutés pour orner le dessus des entrées dans la salle des mariages et la salle des séances du Conseil, et qui complètent à merveille la décoration du plafond de la salle des Pas-Perdus.

L'ensemble est très réussi. Le premier tympan a pour sujet le mariage ; l'autre, l'assemblée des vieux de la cité. Les compositions sont d'une élégance et d'une harmonie ravissantes.

Exposition internationale des Arts graphiques de Leipzig. — Leipzig, la métropole mondiale du Livre, organise une grande Exposition internationale des Arts graphiques en 1914. Cette exposition s'annonce comme devant avoir un intérêt scientifique, artistique et industriel considérable. Le succès qu'ont obtenu les organisateurs de la récente exposition d'hygiène est indicatif de ce que pourront faire les Saxons dans la deuxième de leurs grandes villes.

Le Dr L. Volkmann, président du Comité

Union du Crédit de Bruxelles
RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57
Location de Coffres-forts

de cette Exposition, a l'intention de faire prochainement des conférences dans la plupart des capitales de l'Europe afin de donner un vaste aperçu de l'entreprise et de démontrer son importance pour toutes les branches de l'industrie du Livre et du monde littéraire.

En Belgique, cette conférence se fera sous les auspices du Comité belge des Expositions à l'étranger et du Musée du Livre. Elle aura lieu à la Maison du Livre, 46, rue de la Madeleine, le lundi 25 novembre prochain, à 8 h. 1/2 du soir et sera honorée de la présence de M. de Flotow, ministre d'Allemagne, ainsi que de nombreuses personnalités.

L'Etat italien vient d'acheter au sculpteur d'Haveloose une importante statue en bronze destinée au Musée de Venise et représentant *Une Danseuse*.

MM. Aug. Donnay, Pierre Delcour, Maurice Pirenne, Phil. Derchain exposeront du 7 au 22 décembre à la salle Studio, rue des Petits Carmes.

Galerie Georges Giroux, à Bruxelles. A partir du 16 novembre exposition de MM. Smeers et Wagemans.

La famille Sommellini, de Van Dyck, de la collection du marquis Cattaneo, a été acquise 1,000,000 de francs par M. Von Nemes, de Budapest. Le *marchand hollandais*, de Rembrandt, a été acquis à la famille Feversham, par le collectionneur américain, Frick, pour 2,500,000 francs.

M. Armand Bonnetaire a été désigné pour l'exécution d'une plaquette commémorative de la Joyeuse Entrée des Souverains belges à Anvers. Cette plaquette sera remise aux enfants des écoles qui ont participé à la cérémonie.

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Au Musée du Louvre, les 40,000 dessins et estampes qui se trouvent actuellement enfermés dans des cartons, pourront être prochainement exposés par séries, dans des salles nouvelles aménagées par les soins de M. Pujalet, directeur des Musées nationaux de Paris.

L'organisation du Cortège-Tournoi de l'an prochain à Tournai est entrée dans une phase décisive. Les groupes sont entièrement dessinés et bientôt l'affiche artistique sera confiée aux presses.

Les participations les plus précieuses sont dès à présent acquises.

Le jeune fils du prince Etienne de Croy personnifiera Charles d'Autriche et portera, en cette circonstance, le collier de la Toison d'or ainsi qu'un bracelet d'or, tout ciselé, qui appartinrent autrefois à Charles-Quint et que celui-ci donna à son précepteur, Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres.

Le Comité espère obtenir le concours du prince Charles de Croy, officier de la garde de l'Empereur allemand à Postdam, ainsi que de celui du lieutenant de hussards à Dusseldorf, le prince Antoine de Croy.

Toutes les sociétés de la ville rivalisent, en outre, à l'envi. Ce Tournoi de 1913 sera un spectacle unique par son exactitue historique, sa richesse et sa somptuosité.

* * *

Les Théâtres.

Le comité de lecture du théâtre belge travaille avec ardeur. Un grand nombre de pièces ont été lues déjà. 170 œuvres dramatiques, dont 90 en un acte et 80 en plusieurs actes ont été envoyées jusqu'ici au secrétaire, M. Prickaertz.

Plusieurs auteurs ont lu leurs pièces devant les membres du comité de lecture. La *Nuit de Shakespeare*, de M. Horace Van Offel ; l'*Angoisse*, de M. Gaston Heux ; *Vivia Perpetua*, de M. de Tallenay, le *Roi Pétaud* de M. Bodson, ont été classées parmi les œuvres susceptibles d'être jouées.

Mirage d'or, un acte de MM. Georges et Redan, est entré en répétition.

Théâtre de l'Alhambra. — Le *Comte de Luxembourg* poursuit triomphalement sa carrière. Après un mois de représentations la foule assiège tous les jours le bureau de location : tout le monde veut applaudir et réapplaudir les excellents interprètes groupés autour de Germaine Huber, l'étoile tant fêtée de l'Alhambra, voir et revoir les somptueuses mises en scène, entendre et réentendre les charmantes fantaisies musicales

Au Bois Sacré. — Avec un succès persistant *La Petite Guerre* de M. Fernand

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION :

30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

GARAGE DEFACQZ

DIRECTEUR : **A. MAERE**

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES

DE LYON

131, Rue Defacqz — BRUXELLES

Les ***Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon*** sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la ***Cottin et Desgouttes*** prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

Téléphone : **B 490**

Voiturettes MATHIS

DE STRASBOURG

du chef d'œuvre de Franz Lehar. Le dimanche matinée à 2 heures.

Wicheler poursuit une carrière joyeuse et brillante au coquet petit théâtre de la rue d'Arenberg. Bientôt l'amusant vaudeville-opérette doublera le cap de la centième. Mais c'est qu'aussi la pièce est un franc éclat de rire ; elle a la belle humeur communicative fondée sur l'observation et même ses bouffonneries n'ont rien d'excessif : surtout, elles ne sont jamais grossières.

Et puis Libeau est inénarrable dans son interprétation du pioupiou désopilant et autour de lui une troupe pleine d'entrain et d'homogénéité brûle les planches avec conviction.

Le cercle royal *Euterpe* donnera le 16 novembre au Théâtre communal une représentation d'une œuvre espagnole peu connue en Belgique, *Aux Jardins de Murcie (Maria del Carmen)*, 3 actes de M. José y Codina, traduits par MM. Carlos de Battle et Antonin Lavergne.

Sous cette enseigne : *le Petit Théâtre*, on verra bientôt s'ouvrir à Bruxelles une nouvelle scène très originale. Il s'agit d'un théâtre de marionnettes, dans le genre de celui que dirigent, à Munich, MM. Braun et Wackerle. *Le Petit Théâtre*, aux destinées duquel président MM. De Praetere et Louis Piérard, a pour but, ainsi que l'explique

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32 BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

M. Piérard dans une brochure-programme, « de faire en Belgique une active et décisive propagande en faveur des idées nouvelles touchant la réforme de la scène. »

Dès le mois de décembre prochain, *le Petit Théâtre* débutera, à la Galerie Giroux, avec le délicieux petit opéra comique de Mozart *Bastien et Bastienne* et avec *la Servante maîtresse* de Pergolèse.

Le *Petit Théâtre* jouera également en province.

La prochaine Matinée littéraire du Parc sera consacrée au dramaturge allemand Grillparzer.

On interprétera sa *Sappho* et Mme Stéphanie Chandler fera la conférence.

* * *

Les Concerts.

Concerts Ysaye. — Le deuxième concert d'abonnement (Festival Brahms) aura lieu au théâtre de l'Alhambra, le dimanche 24 novembre, à 2 1/2 heures, sous la direction de M. Ernst Wendel, directeur de l' « Orchestre Philharmonique » de Brême et avec le concours de M. Jacques Thibaud, violoniste.

Répétition générale le samedi 23 novembre, mêmes salle et heure.

Location à la Maison Breitkopf et Hærtel.

Récital Eisenberger. — Le pianiste Severin Eisenberger, l'un des plus justement réputés parmi les virtuoses d'Outre-Rhin, annonce un récital pour le mercredi 27 novembre, en la Salle de la Grande Harmonie.

Au programme: Beethoven, Schumann, Brahms, Chopin, Haendel et Scarlatti.

Location à la Maison Schott frères.

Quatuor Chaumont. — Les quatre séances d'abonnement annoncées pour cette saison, par le Quatuor Chaumont auront lieu à la Salle nouvelle, 11, rue Ernest Allard, les jeudi 21 novembre, mardi 17 décembre, mardi 28 janvier et mercredi 26 février et seront données respectivement avec le con-

L'EXPANSION BELGE

TÉL. 594

Abonnement:
12 francs l'an
15 francs (étranger)

4, Rue Berlaimont, 4, Bruxelles

Cette revue parait tous les mois en un élégant fascicule in-4°, tiré sur papier couché et illustré de nombreux clichés; elle forme au bout de l'année un magnifique volume illustré d'un millier de pages environ; ses articles variés sont consacrés à tout ce qui, dans le domaine économique, artistique, littéraire, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79

BRUXELLES

Vêtements sur mesure pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

cours de MM. Emile Bosquet, pianiste, Albert Joudain, clarinette-solo de l'orchestre des Concerts Ysaye, Théo Ysaye, pianiste et Mme Suzanne Godenne, pianiste.

Location à la Maison Schott frères.

Le brillant violoniste, Mathieu Crickboom, actuellement en tournée en Espagne, où il triomphe ainsi que le violoncelliste Jacques Gaillard, annonce, avec le concours de ce dernier et celui de la grande pianiste, Mme Berthe Marx-Goldschmidt, trois séances de musique de chambre exclusivement consacrées à Beethoven.

Ces auditions auront lieu, par abonnement, à la Salle de la Grande Harmonie, le jeudi 5, mercredi 11 et 18 décembre.

Au programme: Sonates pour violon et piano, sonates pour violoncelle et piano, trios.

Les inscriptions sont reçues dès à présent à la Maison Schott frères.

Récital Vantyn. — Le récital annoncé pour le mercredi 20 novembre, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande Harmonie, par le maître pianiste Sidney Vantyn, promet une séance de grand art. L'éminent virtuose a groupé

dans son programme les noms de Beethoven, Schumann, Chopin, Schubert, etc., dans un choix d'œuvres du plus haut intérêt.

Location à la Maison Schott frères.

Mme G. Wibauw-Detilleux, la cantatrice bien connue, annonce son Récital annuel de chant pour le lundi 2 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie.

Billets aux maisons Breitkopf et Haertel et Lauweryns.

Concert Tambuyser-Jorez. — Mlle Gabrielle Tambuyser, pianiste et M. Marcel Jorez, violoniste, annoncent pour le jeudi 28 novembre, en la Salle de la Grande Harmonie, un concert de musique ancienne consacré à l'audition d'œuvres des Ecoles allemande, française et italienne.

Location à la Maison Schott frères.

Concert Illner-Maistre. — Ce sera une séance particulièrement intéressante que le concert annoncé pour le lundi 11 novembre, en la Salle de la Grande Harmonie, par Mlle Illner, pianiste, avec le concours de Mlle Argentine Maistre, cantatrice.

Au programme: Bach, Schumann, Beethoven, Mozart, Chopin, Scarlatti, etc...

De son côté, Mlle Maistre interprétera des fragments du « Tasse » et de « Lohengrin ».

Le deuxième *Concert populaire* aura lieu les 16-17 novembre prochain, sous la direction du réputé chef d'orchestre, Peter Raabe, de Weimar, et avec le concours de l'éminent pianiste, Frédéric Lamond. Le programme, qui promet d'être des plus intéressant, sera consacré entièrement à la musique slave.

Location, Maison Schott.

Les cinq concerts annuels de la Société J. S. Bach seront donnés à la salle Patria sous la direction de M. Alb. Zimmer les 1er décembre, 2 et 28 février, 1er et 2 mars.

Location chez Breitkopf et Hærtel.

* * *

A l'Etranger.

La ville de Lille va inaugurer bientôt un monument au poète Auguste Angellier, qui mourut en 1911.

On connaît trop peu, chez nous, le poète des sonnets *A l'Amie Perdue*, de ces sonnets qui forment tout un admirable roman d'amour, plein de noblesse et de ferveur.

« Il est là tel sonnet (écrivait un critique en 1896, lorsque le livre parut) que les

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

STATIONS HIVERNALES (Nice, Cannes, Menton, etc.)

Des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Paris-la-Côte d'Azur en 13 heures par train extra-rapide de nuit ou par le train " Côte d'Azur rapide " (1e classe)-(Voir les indicateurs pour les périodes de mise en marche).

Billets d'aller et retour collectifs, 1re, 2me et 3me classes, valables 33 jours,

délivrés, du 15 octobre au 15 mai, dans toutes les gares P. L. M. aux familles d'au moins trois personnes, pour : Cassis, La Ciotat, St-Cyr-la-Cadière, Bandol, Ollioules-Sanary, La Seyne-Tamaris-s/-mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre St Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Minimun de parcours simple : 150 kilomètres.

PRIX : Les deux premières personnes paient le plein tarif, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 p. c., la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 p c.

Faculté de prolongation de une ou plusieurs périodes de quinze jours, moyennant un supplément de 10 p. c. du prix du billet pour chaque période.

ARRÊTS FACULTATIFS

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Nota. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller et retour de toutes gares P. L. M. aux stations hivernales des Chemins de fer du Sud de la France (Le Lavandon, Cavalaire, Saint-Tropez, etc.).

Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du Chauffeur

amants de tous les âges à venir, même les plus lointains, aimeront à relire, où ils retrouveront leur propre pensée et leur propre rêve, comme le doux André Chénier souhaitait qu'il en fût de ses vers d'amour »...

Le dramaturge Gerhardt Hauptmann, dont la célébrité a depuis longtemps dépassé les frontières d'Allemagne, et dont les œuvres nouvelles sont attendues chaque année avec impatience, songe, paraît-il, à reprendre un ancien projet de trilogie sur la guerre des paysans. La troisième partie de cette trilogie serait constituée par *Florian Geyer*, qui fut représenté en 1885; l'auteur écrirait deux drames précédant et expliquant celui-ci. Le premier aurait pour héros le duc Ulric de Würtemberg, le vainqueur des paysans; le second se déroulerait dans le château de Giebelstadt, près de Würzbourg, berceau de la famille de Florian Geyer.

Gerhardt Hauptmann a terminé récemment un *Ulysse*.

Une commission nommée par le roi d'Angleterre a étudié le problème de l'embellissement du palais de Buckingham, résidence principale des souverains à Londres.

Ce palais est dépourvu, extérieurement tout au moins, de toute beauté architecturale, et a plutôt l'aspect d'une caserne que d'un palais royal. Le travail d'embellissement nécessitera une dépense de 60,000 livres sterling, à laquelle devra pourvoir le Parlement. La nouvelle façade sera de style classique, et l'on a choisi la pierre de Portland comme répondant le mieux aux conditions atmosphériques de Londres.

La « Sécession » organisera à Rome, au printemps de 1913, la première Exposition internationale des Beaux-Arts, dans les salles du Palais de l'Exposition, via Nazionale, concédées par la commune de Rome. L'Exposition constituera un ensemble choisi d'œuvres d'art: peintures, sculptures, dessins, gravures et objets d'art décoratif. L'exposition s'ouvrira en février 1913 et se terminera en juin. Les artistes n'y pourront exposer que des œuvres n'ayant jamais figuré dans aucune autre exposition italienne.

M. Henri SEGUIN, Professeur au Conservatoire Royal de Liége, a repris ses leçons de Chant et de Déclamation lyrique, 29, rue de l'Evêque, les mardis, jeudis et samedis.

Le Musée Stieglitz de Saint-Pétersbourg a ouvert une exposition de dessins originaux d'artistes français de l'époque de Louis XIV. Les œuvres de Nicolas Pinault constituent le principal attrait de cette exposition.

Le roi d'Espagne a acheté personnellement la maison où vécut Cervantès à Valladolid, et les deux maisons contiguës, afin d'y installer un « Musée Cervantès ». (On sait que M. Jean Richepin nous parlera, en février prochain, aux *Annales*, de Cervantès et de *Don Quichotte*.)

Les *Lettres d'Hommes* (Moujskia Pisma) de M. Paul André viennent d'être traduites en russe par Mme Marie Viéssélovska. Elles paraissent précédées d'une préface de M. Georges Viessélovski, en un volume de la collection de la Bibliothèque Universelle Polza, à Moscou.

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

LES REVUES A LIRE :

La Vie Intellectuelle, mens., 53, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'Art Moderne, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

La Fédération Artistique, hebdom., 8, rue du Grand Duc, Brux.

Le Guide Musical, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

La Plume, hebdomadaire, 48, rue de l'Enseignement, Bruxelles.

La Vie Nationale, mensuelle, 83, avenue de Cortenberg, Bruxelles.

La Société Nouvelle, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

Le Thyrse, mensuel, 104, avenue Montjoie, Uccle.

Wallonia, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

Durendal, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

La Revue Générale, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

Le Florilège, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

La Belgique Française, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'Art a l'Ecole et au Foyer, 165, chaussée de Namur, Louvain.

Le Catholique, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

L'Essor, hebdomadaire, 1, Galerie du Parlement, Bruxelles.

Revue de l'Institut des Hautes Etudes, 35, r. Souveraine, Ixelles.

Flamberge, mens., 72, rue des Capucins, Mons.

La Foi Nouvelle, mens., 2, rue de la Bigorne, Bruxelles.

Exil, mens., 99, avenue Albert, Bruxelles.

La Jeune Wallonie, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

Mercure de France, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'Action Nationale, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

Revue des Français, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.

L'Ame Latine, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

La Phalange, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

Annales Politiques et Littéraires, hebd.,51,r. St-Georges, Paris.

La Balance, (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

Les Bandeaux d'Or, mens., 12, avenue de l'Observatoire, Paris.

La Revue des Lettres, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

Das Literarische Echo, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue mus. mens., 15, r. Soufflot, Paris. (R. Lyr, Boitsfort.)

La Renaissance Contemporaine, bi-mens., 41, rue Monge, Paris.

Les Rubriques Nouvelles, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

La Chronique des Lettres françaises, mens., 9,r. de l'Eperon, Paris.

Zeitschrift für französische Sprache, mens., Leipzig.

Imprimerie Dasset
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75

TOME XXIX — VIIIe ANNÉE

N° 89 — 1er DECEMBRE 1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Léopold Courouble . . *Madère* 343
Clara Viebig . . . . *La Liste* 354
Stéphanie Chandler . *Henri Heine* 364

A travers la Quinzaine :

Aug. Vierset : *Les Faits et les Idées*, 380. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 386. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 393. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 397. — **Paul André** et **Arthur Daxhelet** : *La Prose et les Vers*, 405. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 411. — **Eugène Georges** : *Les Orchestres et les Virtuoses*, 416. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 418. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 426.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **I. Canneel, I. Codron, M. Collard, O. Dierickx, L. Noval, O. Poreau, M. Wagemans.**

PRIX DU NUMÉRO
Belgique : 60 centimes | **Étranger : 75 centimes**

26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communicati ns doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des aut urs accompagnée du montant des frais d'a franchissement.

ne doit pas rappeler combien la mort de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre a attristé le pays tout entier. Mais elle tient à signaler combien ce deuil national atteint de façon toute particulière le monde artiste belge.

Nul n'ignore en quelle haute estime, en quelle précieuse faveur l'auguste mère du Roi tint toujours nos écrivains, nos musiciens et nos peintres. Elle les connaissait. Elle appréciait leurs œuvres. Elle fit souvent à maints d'entre eux l'honneur de les recevoir en Ses salons ou en des

audiences particulières dont toute solennité officielle était bannie. Elle était une assidue des grandes auditions musicales. Elle visitait les expositions et les ateliers avec l'intérêt le plus sympathique. Elle fut Elle-même une aquafortiste distinguée et Son réel talent s'affirma dans nombre de pages originales et délicates.

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE *se souvient qu'elle trouva, dès la première heure, et depuis lors en toutes circonstances, auprès de la comtesse de Flandre une protectrice attentive et bienveillante. L'auguste défunte accorda notamment le précieux concours de Sa collaboration à l'album que nous avons édité au lendemain de la catastrophe de Messine.*

C'est donc avec une émotion reconnaissante que nous remplissons le douloureux devoir de dire la part très grande que LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE *prend respectueusement au deuil cruel qui frappe la dynastie.*

MADÈRE

I

C'en est assez, pluvieuses Danaïdes ! Continuez de renverser vos inépuisables seaux sur nos ennemis... Nous partons, « nous autres », à la conquête du soleil. En route pour les Hespérides !

A Charing Cross, dans le fracas de la pluie qui martelle les toits vitrés de la gare, notre confrère Tarrida del Marmol, le distingué correspondant de l'*Express*, s'élance à notre rencontre. Tout de suite, il nous réconforte et nous rassure. C'est un grand astronome. Il a étudié les conjonctions des planètes, spécialement au point de vue de leur influence sur les phénomènes atmosphériques :

— Demain, affirme-t-il, demain à Southampton, vous lèverez l'ancre dans un soleil resplendissant !

Et comme cette prédiction nous déconcerte un peu par son puéril inouïsme :

— Mais je vous en donne ma parole d'honneur !

Nous essayons de railler :

— La conjonction de Mars et de Vénus, alors ?

Le savant sourit :

— Exactement celle du Boucher de la collection Wallace !

— Et cela durera ?

— N'en doutez pas. Les Dieux, non moins que les Déesses, s'entendent à prolonger leurs extases. Ce n'est pas comme nous qui sommes tant affairés !... Le poète a raison : *Otia si tollas, periere cupidinis arma !* Eux, les Immortels, ils ont tout le temps ; demandez plutôt à Alcmène, à Léda, à tant d'autres...

La nuit a passé, bruyante de vent et de cataractes. A présent, nous arrivons à Southampton où la pluie, redoublant de fureur, nous accueille avec toutes ses pompes. Cela est dru, implacable, éternel.

Impassible sous le déluge, le *Kenilworth Castle* est amarré le long du wharf ; les couleurs claires de sa coque et de ses énormes cheminées, les cuivres miroitants de

ses innombrables hublots projettent un peu de lumière dans le gris massif qui enveloppe le port.

Deux heures. Nous montons à bord pour procéder aux premiers rangements dans nos cabines. La pluie fouette sur les lentilles des petites fenêtres fermées à boulons hermétiques ; l'air est épais dans ces cellules closes, chargé de relents tièdes et gras, redoutables aux estomacs tant soit peu susceptibles.

Le steamer appareille sans hâte. La cargaison est depuis longtemps arrimée et déjà les toits des grandes cales sont recouverts de leurs prélarts. Mais il faut encore charger le courrier du Cap et c'est une grosse affaire ; sur le railway, les wagons succèdent aux wagons, bourrés de sacs cachetés et plombés qui s'entassent sur le quai où un *clerk*, assis au fond d'une guérite, les enregistre avant qu'un palan du bord enlève cette charge précieuse dans un filet pour la déverser dans l'immense chambre, aux cloisons d'acier, ménagée à l'avant du bateau.

Heureusement, la besogne tire à sa fin. Mais non ! voici un nouveau convoi qui s'avance avec le *mail* de la dernière heure : encore cinq voitures à transborder sur le paquebot ! On n'en finira jamais.

Allons respirer un peu d'air pur. Mais quelle surprise nous attend sur le pont ! C'est invraisemblable et pourtant c'est la vérité : il ne pleut plus. Sous le ciel bas, opaque, des nuages courent maintenant comme une fumée. Il semble que cela s'éclaire. Les passagers déplissent le front ; ils échangent des impressions courtes, optimistes. C'est un concert d'exclamations quand, juste au-dessus du mât d'artimon, le ciel s'entr'ouvre et dessine une petite carte d'azur qui s'allonge, s'étrécit, se déforme harmonieusement au gré des courants aériens. Le banc de nuages est enfin entamé ; il se désagrège, se morcèle. Soudain, un rayon perce les nues comme l'épée de l'Archange. Tout s'illumine ; les tuiles mouillées flamboient, les flaques miroitent, le plancher des docks et des appontements fume, la mer resplendit jusqu'au fond de l'horizon. Un vrai miracle !

Eperdus, les nuages fuient en déroute et bientôt dans l'éther, plus bleu d'avoir été si longtemps offusqué par ce couvercle de brumes, Hélios apparaît vainqueur dans toute son impassible majesté.

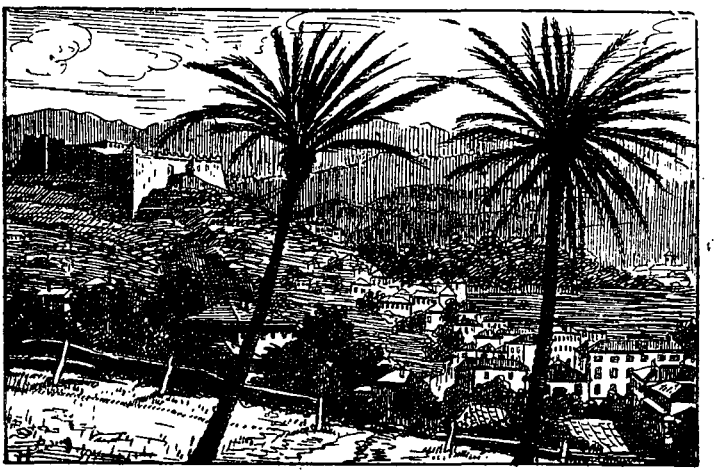
Décidément, vous êtes sorcier, M. del Marmol !

Cependant, sur le *Kenilworth* égayé de lumière, une cloche a retenti qui invite les parents et les amis des passagers à regagner le quai. Son timbre n'a rien de lugubre. Pourtant, elle sonne comme un glas à certaines oreilles.

— Allons, courage ! dit-elle. C'est le moment des adieux...

Et brusquement, nous assistons à des étreintes pleines de larmes et de sanglots.

Ah ! nous qui appareillons vers la joie, nous l'avions un moment oublié : ce bateau magnifique n'emporte pas que des touristes heureux. Comme nos malles congolaises à Anvers, il va conduire de jeunes colons au fond de



l'Afrique. Ils sont pleins de force et d'énergie ; leur âme est vaillante, mais voilà qu'elle défaille tout à coup dans les bras de la maman, de la femme...

Toutes les passerelles ont été enlevées ; accoudés au bastingage, nous regardons le mouvant spectacle de la foule amassée sur le quai pour assister au départ. Là-bas, le treuil à vapeur fait rage et la cale engloutit les derniers sacs de la poste.

Soudain, la sirène pousse un long mugissement ; de brèves sonneries retentissent ; on retire les ancres.

Un frémissement court dans la foule. Elle s'émeut, s'agite, commence à crier. Mes yeux ne peuvent se dé-

tacher d'une fillette qu'une femme pâle, angoissée porte sur les bras ; l'enfant dresse tant qu'elle peut au-dessus des têtes sa figure bouffie de larmes. Elle tend ses petites mains vers l'un de nous... Un nouveau mugissement de la sirène l'affole :

— *Pa, little Pa, don't go away !* s'écrie-t-elle. *Pa, little Pa, come back !*

Oh ! cette figure hagarde, cet accent de tendresse et de désespoir ! Je n'ose chercher le voyageur auquel s'adresse cet appel pathétique...

On a coupé les amarres. Le bateau se détache. Alors les clameurs redoublent, les mouchoirs s'agitent :

— *All right ! Farewell !*

Le *Kenilworth* s'éloigne lentement sous le ciel radieux. Tout à coup, la foule fait silence et se découvre :

God save the King !

Minute solennelle : tous les yeux se mouillent. Quand notre orchestre cesse de jouer, nous sommes déjà au milieu du chenal.

Le mouchoir contre la bouche, un passager se cramponne d'une main au bordage. Parfois encore, il agite un bras lourd, désespéré. Et brusquement, épuisé de chagrin, vaincu, il s'affale sur un banc, la tête dans les genoux, secoué de hoquets et de sanglots...

Car il entend encore, il entendra toujours :

— *Pa, little Pa, don't go away ! Pa, little Pa, come back !*

***

Le *Kenilworth Castle* jauge 13,000 tonnes. Il possède deux hélices actionnées par des compounds à quadruple expansion. C'est un beau paquebot d'un gabarit élégant, d'une grande stabilité, même au milieu de la forte houle. La salle à manger, le fumoir, le cabinet de lecture sont des chambres spacieuses, décorées dans un style sobre, garnies avec confort. Les trois ponts, principalement l'intermédiaire, sont larges et offrent au *footing* un stade long et uni.

Les cabines sont petites mais commodes, bien ventilées; elles ne contiennent pas, comme sur les nouveaux steamers de l'Union Castle, le *Balmoral* par exemple, des lits anglais : elles sont encore meublées à l'ancienne mode de

couchettes étroites et superposées ; pour ma part, je ne m'en plains guère : c'est plus maritime.

J'ai déjà beaucoup voyagé sur la mer ; j'ai conté bien des transatlantiques et des steamers depuis le *Pennland*, où je fus mousse amateur il y a bientôt trente ans, jusqu'au *Stanleyville* qui m'emporta plusieurs fois en Afrique et sombra un jour sur les récifs d'Axim, dans le golfe de Guinée. J'ai même créé de toutes pièces le *Dungeness*, ce navire de plaisance qui fait précisément le même voyage que nous dans « La ligne des Hespérides ». Je dois avouer cependant que le *Kenilworth* dépasse en confort, en luxe tout ce que j'ai jamais pu décrire ou imaginer. Il l'emporte aussi en multiples agréments, car la vie est charmante à bord au milieu d'une société point trop nombreuse, tout à fait aimable et où les jolies femmes ne sont pas en minorité. Bien que la commission des jeux ne fonctionne pas encore — on ne la nomme d'ordinaire qu'après l'escale de Madère — le pont est rempli de *players* qui s'exercent au disque, au palet, aux couronnes de chanvre...

Il fait du reste « glorious », comme disent les Anglais. Nous avons doublé Ouessant ce matin et naviguons dans le golfe de Gascogne sur une mer tranquille et déjà bleuissante.

Onze heures. Voici l'orchestre qui s'installe sur le pont et nous fait entendre les dernières fantaisies anglaises, sans oublier la *Quaker Girl*. Rien de bizarrement harmonieux comme ces sons de flûte, de piano et de basse mêlés à l'unisonnance des vagues qui assaillent l'étrave du steamer.

Etendues dans leurs rocking chairs, les *young ladies* ont laissé le livre : elles écoutent dans une pose abandonnée, avec des effets d'écharpe et de pantoufles ; la musique berce leurs pensées flottantes, leurs désirs confus... Mais leur songe n'est pas si profond qu'elles oublient la présence de ce glabre gentleman appuyé là-bas au bastingage et qui les contemple, ardent et fatal, comme Childe-Harold !

Quelques-unes, un peu à l'écart, sommeillent, languissantes et pâles ; une jolie stewardesse coiffée de mousseline, aussi prévenante que coquette, les visite à tour de rôle et dépose à leurs pieds une corbeille remplie de fruits d'or.

Elles rouvrent les yeux, remercient d'un sourire et portent à leurs lèvres décolorées un mouchoir de dentelle. Mais ne vous y trompez pas, ce n'est qu'un geste de grâce, un geste de Dame aux Camélias qui ne mourra pas. Non, la mer ne leur sera pas méchante ; en cernant leurs beaux yeux, en les faisant si lasses, elle veut seulement leur donner des attraits de plus. N'ayez crainte : elles resteront suaves, immatérielles, femmes enfin, c'est-à-dire « pure âme » !

* * *

Nous voguons d'une bonne allure. Le point de midi a enregistré trois cents milles, ce qui n'est pas un record mais constitue une belle étape pour un temps de dix-huit heures.

Le lendemain matin, nous doublons déjà le cap Finistère. Le golfe a été traversé sans malencontre; à présent, la mer ne peut que nous être propice. Le soleil rayonne sans brûler, la mer est bleue, sillonnée par moment de jolies tartanes espagnoles à la coque bariolée et qui naviguent à la cape, tant le vent souffle bon frais ce matin.

Il nous semble que la sonnerie du déjeuner se fait bien attendre aujourd'hui. Mon chronomètre marque cependant neuf heures. Se peut-il que la cuisine soit en retard de trente minutes ? Soudain, un éclair traverse notre cervelle: nous avons franchi le fuseau de Greenwich ; nous cinglons toujours vers l'ouest de sorte que nos montres avancent, aujourd'hui lundi, d'une demi-heure. Il suffit de consulter la pendule du bord qui donne le temps du soleil. Il est huit heures et demie juste et, parbleu ! voici le clairon qui sonne au breakfast. Nous sommes affamés. Pour la première fois depuis notre départ, nous faisons honneur à ce déjeuner matinal composé de poissons, de viandes rouges, de venaisons et de puddings de toute sorte. La mer nous a donné un appétit de requin et nos estomacs, suffisamment assouvis à la maison après une simple tasse de café au lait ou de chocolat, engloutissent ici force *fried fisches*, *rumsteaks à la Bercy*, *apples custard* et bien d'autres mets plus savoureux les uns que les autres.

Avouons-le, au risque de manquer d'élégance et de paraître nous complaire dans un épais sensualisme : la

chère du bord est succulente, d'une abondance, d'une profusion !

C'est une frairie quotidienne, dont Gargantua et Pantagruel eux-mêmes ne sauraient venir à bout de dévorer tous les plats, encore qu'ils s'y missent à deux.

Menus de gourmand et de gourmet. C'est ici la vraie cure de suralimentation ; c'est ici que la neurasthénie, affolée et vaincue, saute par dessus bord et se noie dans les flots. Ainsi rassasié, on jouit d'une sorte de plénitude animale qui vous dispose merveilleusement au silence et à la rêverie.

— Dieu, que l'on est bien dans le creux de cet arbre !

C'est ainsi que mon compagnon, étendu près de moi dans son fauteuil, les mains croisées sur son gilet de peau de Suède, exprime le bien-aise de son organisme et le ravissement de son âme. Et ce sera dorénavant le leitmotiv de sa bonne humeur jusqu'au bout du voyage.

Combien je m'en félicite ! Car c'est moi qui l'entraînai dans ce que, hier encore, il ne pouvait s'empêcher de considérer comme une aventure : « Hé, voyons, réfléchis un peu ; Madère au mois d'août, mais c'est de la folie ! »

Quoique j'eusse réponse à tout et que mes anciens voyages fussent garants de la sincérité de mes raisons, je ne persuadais personne. Il fallut l'affreuse froidure et les féroces pluies de cet été pour décider mes gens à risquer le grand voyage.

Et voilà que la confiance est venue et que le charme commence qui bientôt ira jusqu'aux félicités suprêmes de l'enchantement.

— Dieu, que l'on est bien dans le creux de cet arbre !

Exclamation joyeuse de quelque personnage de vaudeville, dont la gaîté devient irrésistible par son imprévu et son manque d'à-propos.

Mais, que je vous présente mon ami. C'est Georges Masset, le Directeur de l'*Express*, le polémiste ardent, plein de sens et de mesure, avec qui je débutai jadis à la *Réforme* — laquelle cueillit, je pense, notre virginité littéraire...

Personne, sinon lui, n'a oublié les spirituels feuilletons dramatiques qu'il signait Georges Renory, un pseudonyme qui avait tout de suite réussi. Mais prenons garde d'offenser sa modestie et disons simplement que c'est le plus

aimable, le plus jovial et le plus délicat des hommes, idéal compagnon de voyage dont l'optimisme supérieur, planant au-dessus des contingences, entretient la belle santé et la bonne humeur.

Parlerons-nous à présent de deux autres personnes qui nous accompagnent ? Non, nous le ferions sans doute avec maladresse. Et puis, le bon goût nous défend d'être en public ce que les Latins appelaient *uxorius*. Qu'on nous permette cependant de rendre, en notre à part, un discret hommage à deux vaillantes femmes bien souriantes, dépourvues de malaises et de vapeurs...

* * *

C'est le troisième jour. Sans cesse, nous nous éloignons des côtes du Portugal. La mer est déserte ; nulle voile à l'horizon, nulle mouette. Cependant, vers midi, quand nous passons à hauteur du cap Vincent, quelques grands oiseaux apparaissent qui volent lourdement au ras des flots ; parfois, ils s'élèvent, planent à l'avant de notre bateau comme s'ils allaient s'y reposer, puis ils fuient, sans une vibration d'ailes, immobiles, sur le vent. Ce sont sans doute « as almas perdidas » comme disent les Portugais, les âmes perdues qui annoncent la tempête ! Mais le capitaine nous rassure autant que le baromètre :

— Nul grain, dit-il, ne nous menace aujourd'hui ni demain.

Et avec un sourire :

— Cette fois, pour cette fois seulement, les poètes n'ont pas raison...

M. Reynolds est un marin de haute stature qui se courbe avec élégance pour vous parler : un sourire bienveillant éclaire à tout instant sa figure calme, énergique. Tout de suite, on est en confiance et l'on irait au bout du monde sous sa conduite.

Le *Commander* a pour nous des soins, des faveurs qui nous flattent et dont nous voudrions bien ne pas être tout à fait indignes. C'est lui, apparemment, qui nous a recommandés au chief steward, car il est impossible d'être servi à table avec plus d'empressement et de sollicitude.

C'est encore lui qui nous présente le télégraphiste du bord et le prie de nous recevoir dans sa cabine. Le jeune

électricien nous explique les mystérieux appareils; comme Zeus, il tient la foudre dans ses doigts et provoque, pour notre saisissement et notre admiration des décharges magiques, tandis que les messages invisibles s'envolent aux quatre coins du monde !

Que dire enfin de M. J. L. Henderson, qui occupe à bord les importantes fonctions de *purser !* C'est le plus affable des hommes. Il me semble qu'il parle l'anglais comme Macaulay l'écrit, c'est-à-dire avec une grande élégance, un tour presque français, de telle sorte que je l'entends fort bien, ce qui redouble ma sympathie. Je me risque à parler anglais ; je me lance sans crainte

of making blunders ! Et M. Henderson me répond. Il me comprend, moi l'éternel incompris ! Voilà un homme intelligent !

Grâce à lui, nous obtenons sur Funchal des renseignements qui dissipent du coup toutes les appréhensions que des voyageurs malchanceux, ou un peu trop pressés, avaient semées dans nos esprits. Lié d'amitié avec l'un des principaux managers de l'île, il nous recommandera spécialement à M. Reid et ce sera pour nous une bonne fortune, une grande source de joie et d'émerveillement. Que de gratitude, du reste, ne devons-nous pas à l'état-major du *Kenilworth* ainsi qu'aux dirigeants de la puissante *Union Castle Line* dont la bienveillance discrète et

active nous a accompagnés pendant toute la durée de cette admirable croisière !

* * *

Ce soir, l'affluence est grande sur le pont. Il fait doux suavement. Le vent est tombé ; rien que la jolie brise de la course. La lune monte dans le ciel pur. Elle brille, toute ronde, telle une broche d'or agrafée au bleuâtre manteau de la nuit. Son reflet répand sur la mer une traînée de topazes.

Le concert se prolonge un peu plus que de coutume. Tout autour de l'orchestre, adossées à leurs coussins, les passagères font ruisseler leurs traînes à la Gandara. Les maris, les « attentifs » se tiennent auprès d'elles, étalant des plastrons reluisants, élevant leur cigare d'une main gracieuse...

Je les regarde avec une sympathie à la fois amusée et mélancolique ; à peine si je les connais ; mais pendant ces trois jours, leurs gestes m'ont beaucoup intéressé. Demain, je ne les verrai plus, car après la courte escale de Madère, ils poursuivront leur route jusqu'au bout du continent africain. Est-ce que je les plains ? Est-ce que je les envie ? Je ne sais. Leurs traits s'effaceront sans doute insensiblement de mon souvenir. Mais je n'oublierai pas ce passager solitaire, appuyé là-bas contre le bordage, les bras croisés, la tête versée sur l'épaule...

Ce matin, pour la première fois, il m'a dit « *good morning* » en me rencontrant sur le pont. Et j'ai répondu « *good morning* », mais avec quel dépit, quel chagrin de ne pouvoir l'aborder pour lui dire, dans sa langue, quelques bonnes paroles de sympathie et de réconfort. Car c'est le père de la petite fille :

— *Pa, little Pa, don't go away !*

Il semble apaisé ; la musique bruyante le sort pour un instant de sa tristesse. Mais tantôt, demain, et tout le long de l'exil... Ah, le pauvre garçon !

Mais le *God save* a retenti. L'auditoire se disperse lentement. La lune est devenue toute petite au zénith du bateau. Il se fait tard ; le pont vient d'éteindre ses grandes lampes.

— Dieu, soupire mon ami, que l'on est bien dans le creux de cet arbre !

Il faut l'arracher de sa chaise.

Nous avons regagné nos couchettes. A peine suis-je endormi que je me réveille. C'est le petit jour teinté d'aurore. Il me semble que le *Kenilworth* a ralenti sa marche. A peine si l'on entend le fracas des vagues que rejette sa proue. Je me précipite à mon hublot :

— Terre ! Terre !

Ce sont les premières îles de l'archipel. Elles élèvent à tribord une succession de pics aigus ou arrondis, encore voilés de brume. Nulle végétation ne pare leurs contreforts ; rien que du roc. Iles désolées que l'on nomme les *Desertas*.

A présent qu'il est sorti des passes dangereuses, le paquebot a repris sa vitesse. Tous les yeux, renforcés de lorgnettes, se tendent vers l'horizon où se dresse un massif majestueux, couleur de cendre.

On ressent toujours quelque appréhension à voir se révéler, réelle et vivante, une terre entrevue si souvent dans le mirage de ses rêveries...

Un quart d'heure plus tard, nous franchissons une sorte de porte entre des écueils volcaniques, pour longer une côte à falaises, verdoyante cette fois, et toute semée de maisonnettes blanches, surmontées de toits roses.

Nous doublons le promontoire de Santa Cruz. De nouveau le *Kenilworth* a ralenti sa marche ; il vire et, tout à coup, il entre majestueusement dans l'admirable baie de Funchal.

* * *

— Mouillez ! commande la passerelle.

Les ancres sont tombées dans un fracas d'engrenages et de chaînes. Quel tumulte, quels cris autour du bateau maintenant immobile ! D'innombrables barques sont collées à ses flancs. C'est l'ordinaire abordage des mercantis avec leurs cargaisons de broderies, de chaises d'osier, de fleurs et de fruits. Et n'oublions pas ces petits plongeurs amphibies qui gesticulent, vocifèrent sur leurs canots, nous commandent de jeter des piécettes dans l'eau transparente...

Que de fois ai-je assisté à pareil spectacle ! Aussi, fuyant le tapage, je me retire à l'arrière d'où l'on découvre le panorama de la ville et des montagnes.

Tout de suite, je compare avec Ténériffe. Madère m'apparaît plus jolie et riante avec ses montagnes

parées de verdure découpant leur profil gracieux sur le ciel tendre. Quant à Funchal, il s'étend d'abord tout le long de la baie sur un palier assez étroit au-dessus duquel il s'éparpille et monte à l'assaut des collines.

A Ténériffe, la ville de Santa Cruz a de la plaine pour grouper ses maisons, ses églises et ses petits palais. Quand on arrive d'Europe, les pics de vigie s'élancent de la mer, arides, soucilleux, tandis que les sierras lointaines se superposent pour laisser dominer dans la nue le front neigeux de Teide, d'une beauté souveraine.

A Madère, nul sommet ne dépasse les autres, du moins lorsqu'on se trouve au milieu de la rade. Ici, c'est bien une impression de charme et de grâce qui domine.

Nous ne descendrons à terre que dans une heure : nous avons donc le temps d'admirer le panorama et de braquer nos jumelles sur le versant immense qui se déploie devant nous en éventail. Le soleil illumine le paysage. Pourtant, des nuages se sont rassemblés, glissent et s'effrangent sur les flancs boisés pour gagner les sommets qu'ils couronnent. Tout en haut, c'est la verdure sombre et serrée des sapins sous lesquels apparaissent une végétation plus claire et des penchants herbeux, sillonnés de crevasses et de ravines couleur de cuivre.

Puis, à mi-hauteur commencent et dévalent jusqu'à la ville les plantations de vignes, les jardins, les vergers au milieu desquels se détachent de blanches constructions couvertes de fleurs éclatantes, et s'élancent de ci de là les chapiteaux de palmiers magnifiques.

Le pier de Funchal s'avance à peine dans la mer. Les bateaux, même d'un tonnage très faible, ne peuvent y accoster de sorte qu'il ne sert qu'aux embarcations de transbordement. Par contre, c'est la promenade favorite des Madérois qui y passent des heures, des journées entières à contempler l'animation de la rade, le déchargement des caboteurs, l'entrée et la sortie des nombreux transatlantiques.

Une avenue de platanes y conduit qui forme une entrée de ville tout à fait jolie avec les comptoirs et les maisons à vérandah alignés de chaque côté. J'ai hâte de descendre à terre pour m'enfoncer dans cette ville qui, par ce que j'en découvre, me promet une fête de couleur et de pittoresque.

Mais une main s'appuie sur mon épaule : c'est M. Henderson, le *purser*, qui me présente son ami M. Reid, l'un des premiers hôteliers de Madère. Cordial shake hand. M. Reid est un anglais corpulent, à la figure rase, rose et réjouie. Il calme aussitôt nos appréhensions au sujet des bagages : son factotum s'occupe déjà de nos malles qu'il va conduire à la douane.

— Soyez sans inquiétude, déclare M. Reid, la douane ne sera pas méchante : on n'ouvrira même pas vos coffres...

Alors, il n'y a plus qu'à débarquer dans le steamlaunch qui nous attend à la coupée. Mes amis et moi, nous prenons congé du capitaine et de tous les gentlemen de l'équipage en les remerciant de l'obligeance qu'ils n'ont cessé de nous témoigner pendant le voyage.

Comme je pose le pied sur la première marche de l'escalier volant, un jeune homme surgit devant moi et s'empare de ma main qu'il secoue avec force :

— *Good by !* dit-il d'une voix détimbrée par l'émotion.

Je descends, bouleversé : c'est le père de la fillette. Il a senti que je comprenais sa peine. Il perd un ami, presque.

— *Good by !* fait-il encore quand je m'asseois dans le bateau.

Adieu, pauvre garçon et que l'exil te soit supportable ! Souviens-toi que nul frein ne peut arrêter la marche des heures et que déjà tu es en train de conquérir le bonheur du retour !

Le steamlaunch a démarré. Il se fraie passage à travers les embarcations qui encombrent les abords du *Kenilworth*, puis soudain, sur la mer déblayée, il se cabre et s'élance vers le môle...

(*A suivre.*) LÉOPOLD COUROUBLE.

(*Dessins de* JOSEPH CODRON.)

LA LISTE [1]

Nikla Steffens habitait chez son frère Joseph. Joseph Steffens tenait une auberge *Au Joyeux Laboureur*, dans le petit chef-lieu de canton.

En hiver, la ville est comme ensevelie entre les montagnes, les bouts du linceul flottent à ses quatre coins ; ils pendent, froids et blancs, sur les prairies qui, en été, sont d'un beau vert foncé. S'élevant du Maar solitaire (2), des brouillards descendent de la hauteur en tournoyant, remplissent la vallée et voltigent, déchirés par le vent revêche de l'Eifel, comme des lambeaux de draps mortuaires.

Dans les maisons luit une lumière terne. Journées courtes, soirées longues. Deux fois par jour, le train arrive, mais il n'amène pas de voyageurs. Le coup de sifflet enroué de la locomotive haletante traverse avec peine les brouillards. Quand la neige s'amoncelle en remparts, le train ne vient pas du tout.

Dans les étables chaudes, le bétail paresse et rumine en somnolant ; dans les chambres, les gens restent tapis, inactifs et ennuyés. Les poêles lancent des étincelles, on les charge jusqu'à la gueule. Une chaleur flottante règne au dedans ; mais au dehors, un brouillard froid tombe sur les ruelles en pente, monte jusqu'aux toitures, se dresse plus haut que le clocher de l'église, s'étale bien plus loin que la dernière maison. Et ce brouillard froid et humide semble un mur, une cuirasse ; sa lourdeur grise pend devant les yeux comme un voile au tissu trop serré ; on ne voit plus rien du monde extérieur.

Dans la salle du *Joyeux Laboureur*, tout près du poêle,

(1) Cette nouvelle de Mme Clara Viebig est extraite des *Naturgewalten*, contes de l'Eifel, dont la première édition parut en 1905. Du même auteur, on a traduit *Das täglische Brod* (Le Pain quotidien, Paris, Taillandier, 1904) et *Die Wacht am Rhein* (La Garde au Rhin, Paris, Juven). La *Revue de Paris* a publié *Pécheresse* (*Absolvo te*) et la *Grande Revue*, *Village de Femmes* (*Das Weiberdorf*). Dans la *Vie intellectuelle* du 15 février 1910, on peut lire la nouvelle *Das Miserâbelchen* (Traîne-Misère).

(2) *Maar*, lac de l'Eifel.

Nikla et Joseph Steffens étaient assis l'un près de l'autre, sur le banc de bois et ils regardaient fixement dans leur verre. Ils étaient leurs meilleurs clients. Tous deux avaient les bras fortement appuyés sur la table ; leurs mains soutenaient leurs lourdes têtes ; la chair bouffie des joues remontait, au point que les yeux disparaissaient pour ainsi dire. Dans leurs redingotes de frise de couleur identique, ils avaient l'air d'une seule et même personne ; leurs ventres se gonflaient de même, et entre sa lippe pendante, chacun tenait le même brûle-gueule. Des nuages de tabac, épais et puants, les enveloppaient, comme la fumée d'un incendie.

« Dis donc, toi, ne soiffe pas tant, grommela Joseph.

— Ne soiffe pas tant, toi-même, grommela Nikla. »

Joseph enrageait ; depuis la Saint-Michel, depuis que son frère était venu habiter chez lui, le *Joyeux Laboureur* consommait deux fois plus de *Bitburg* (1) qu'auparavant, deux fois plus de *Double-Grain ;* si le matin il y avait une nouvelle bouteille sur le comptoir, elle était bientôt débouchée, et le soir elle était vide.

Les deux frères clignaient des yeux en regardant la lumière. Au dehors, le vent du soir gémissait.

Joseph grogna des paroles incompréhensibles : « Je te... oui... oui ! » Puis, il se leva lourdement et il traînailla jusqu'au comptoir ses pantoufles éculées. Il leva une bouteille à contre-jour, l'examina : « Encore une fois, vide ! » mit le goulot à la bouche, renversa la tête d'un geste brusque et but un long trait. « Ah... brrr ! » Il se lécha les lèvres, puis se secoua. « Plus une goutte là-dedans », cria-t-il. « Soiffard ! »

Nikla fit un signe de tête : « Santé ! »

Joseph s'échauffa : « A la fin, c'en est trop ! » Il se planta devant son frère, les mains dans les poches de son pantalon, et s'efforça de donner à sa figure gonflée son air le plus menaçant :

— Ça n'ira pas comme ça plus longtemps, tu m'entends? Je m'échine le jour et la nuit, j'ai femme et enfants à nourrir, je représente la famille, et toi, toi, — tirant la main droite de la poche du pantalon, il frappa le poing sur la table, — soiffard ! Voilà encore un tonneau bu !

(1) Sorte de bière.

Et du Double-Grain, je n'en ai plus une seule bouteille dans la cave !

Nikla riait, bonasse :

— Allons, ne t'échauffe pas comme ça ! Tu as bu un coup de trop !

Cordialement, il voulut donner à son frère une tape sur l'épaule.

— Quoi ? Moi, un coup de trop ? Ici, personne n'a bu un coup de trop. Ça n'est pas la mode dans l'Eifel ! Personne... personne... personne !

Il levait chaque fois le poing et frappait rudement sur la table.

— Mais toi, toi... où est le genièvre que nous avons acheté, il n'y a pas six semaines, hein ?

— Soiffé, dit l'autre, laconique.

— C'est toi qui l'as soiffé, cria Joseph.

Un déluge de reproches se déversa ; le mot « soiffard » revenait constamment, sur un ton toujours plus élevé.

« Oho ! » Nikla aussi s'échauffait ; sa figure s'empourpra davantage, son nez rouge brillait.

— Ta gueule ! dit-il à la fin, devenu grossier. Je suis célibataire ; je n'ai à me préoccuper de rien. Mais toi — il tira sa pipe de sa bouche et cracha avec ostentation sur le plancher — je serais honteux pour mes enfants ; ils disent déjà : « Allons, ton papa est soûl ! » Et ils rient !

— Ils rient ?

Joseph tremblait de fureur ; l'autre avait trouvé son point faible ; moins ses enfants avaient de respect pour lui, plus il y tenait.

— Je leur apprendrai... Rire !

Hurlant, il tendit le poing sous le nez de Nikla :

— Charogne soûle !

— Cochon ivre !

Ils ne demeurèrent pas en reste d'injures. La chambre, remplie de fumée, retentissait de leur bruyante dispute. Comme des taureaux dans l'arène, les deux frères se tenaient en face l'un de l'autre, leur grosse tête tendue en avant, prêts à se lancer l'un contre l'autre. « Soûlard... soûlard... » C'était le voile rouge qui les excitait.

Au dehors, dans le vestibule, les enfants se bousculaient et prêtaient l'oreille ; ils coururent chez la mère, dans la cuisine, se dépêchant, empressés à porter la nouvelle.

« Encore ! » Dame Tina était une femme résolue. « Faut en finir ! » Elle ouvrit rapidement la porte de l'auberge ; justement, Nikla arrivait en chancelant à sa rencontre.

A la vue de sa belle-sœur, il essaya de montrer une certaine sociabilité :

— Ton Joseph n'est pas de bonne humeur ; je m'en vais chez Mathes, à la *Poste*. 'Soir la compagnie !

Les enfants avaient peine à contenir leur envie de rire quand, à pas pesants, il se dirigea lentement vers la porte...

Ce jour-là, Joseph ne but plus rien ; seulement quelques verres de bière pour se calmer, et un amer ; la colère lui avait tapé sur l'estomac.

Mais il tint conseil avec sa femme, d'abord, sur le banc, à côté du poêle ; ensuite, longtemps encore sur les coussins amoncelés du lit de plume. Il se frottait le front et s'agitait à droite, à gauche, en geignant.

« Faut en finir, pressait la femme, jette-le dehors !

— Il est le fils de mon défunt père, aussi bien que moi, soupirait l'homme. Non, je ne ferai pas ça, je ne peux pas le faire ! Mais, mais — il sembla avoir une subite inspiration — si seulement je pouvais l'avoir sur la liste !

— Jésus ! Joyeusement étonnée, la femme joignit les mains. Pas possible... sur la liste ? »

Et alors, ils se mirent à chuchoter ensemble, à voix étouffée.

* * *

Quand, vers minuit, Nikla Steffens revint à la maison, abominablement gris, la porte du *Joyeux Laboureur* était fermée. Il sonna, il frappa, personne n'ouvrit. Il n'y avait plus de lumière à l'intérieur.

Pour un instant, Nikla fut dégrisé. La pluie et la neige, confondues en aiguilles de glace, lui piquaient la figure et se prenaient dans ses cheveux et sa barbe. Afin de se réchauffer, il battit la semelle, en long et en large, dans l'épais bourbier de la rue.

— Hé, holà !

Il criait à plein gosier.

Rien ne bougea.

Une subite angoisse le prit. Est-ce qu'il leur serait arrivé quelque chose ? Il appela de nouveau, mais de nouveau

aucune réponse ne vint. Il cria, donna des coups de poings sur la porte : « Joseph, Joseph ! »

Dans le voisinage, une fenêtre s'ouvrit. Puis une deuxième.

— Joseph ! Joseph !

Les fenêtres se refermèrent ; les voisins retournèrent en riant à leurs lits bien chauds.

Les brouillards flottaient. Ils prenaient des formes palpables, descendaient de la montagne dans la ruelle, s'approchaient, faisaient des grimaces, tiraient la langue, tordaient les mains, menaçaient et pleuraient.

« Hou, hou ! » hurlait le vent. « Hou, hou... soûlard... houhouhou ! »

« Nom de nom ! » Nikla en avait assez de battre la semelle ; titubant, il s'appuya contre la porte. Est-ce que ceux de l'intérieur voulaient se payer sa tête ? Est-ce qu'on le laissait poireauter dehors ?

Mais sa lucidité passagère fut bien vite passée ; l'humidité glacée, le brouillard tombant par gouttes, ne servaient qu'à rallumer sa flamme intérieure ; la fureur de l'ivresse se déchaîna. Il hurla, frappa la porte à coups de pieds, si fort qu'elle en craquait et que lui-même, perdant l'équilibre, tomba à la renverse dans la boue.

Jurant, chancelant, tombant, se redressant, tombant de nouveau, se redressant encore, il parvint enfin à tenir sur ses jambes. Il se jeta contre la porte, il bégayait, pestait, vociférait — là — il avait saisi un gourdin ; lancé de travers, d'une main mal assurée, il atteignit quand même un but ; un cliquetis de verre : les débris de la fenêtre voisine s'abattaient dans la ruelle. Avec un hurlement de triomphe, l'ivrogne continuait à tempêter ; il se vautrait dans la fange.

Le voisinage s'agitait ; les fenêtres se rouvrirent, et on l'injuria. Enfin, la porte du *Joyeux Laboureur* s'ouvrit et une silhouette de femme en chemise et bonnet de nuit, tira Nikla dans la maison.

* * *

Le lendemain, Joseph Steffens sortit de grand matin, à une heure inaccoutumée. Quand il revint, il se frottait les mains ; il inclina la tête du côté de sa femme, en souriant avec complaisance :

— C'est fait. Du *Double-grain*, Tina ! Tout va bien... La bouteille est cachée derrière l'armoire. Donne-la, Tina !

Mme Steffens aussi était de joyeuse humeur. Dans toute la maison régnait une gaieté paisible, pleine de mystère ; les enfants arrondissaient des yeux interrogateurs, comme dans l'attente des cadeaux de Saint-Nicolas, et Joseph était assis sur le banc près du feu, avec la mine d'un sage.

Pendant ce temps, Nikla cuvait sa boisson. Il était étendu comme un mort sur son lit, en haut, dans la chambre. La tempête avait beau faire rage, il n'entendait rien.

Le précoce crépuscule de l'hiver se mirait dans la fenêtre, quand, enfin, il s'éveilla. Tout perdu, il se dressa sur son séant : Crénom, déjà si tard ? Mais oui, à dormir il avait passé l'heure du dîner. — Ça ne fait rien, il n'avait pas du tout faim, mais une soif, une soif terrible ! La langue lui collait au palais, sa gorge était comme consumée. En hâte, encore un peu hésitant, il chercha pantoufles et redingote ; quant au pantalon, il l'avait encore sur lui de la veille ; on ne le lui avait pas ôté. Il lui fallut quelque temps pour avoir une notion nette de la situation ; mais la soif, la soif le poussait à se dépêcher.

En bas, dans la salle d'auberge, retentissaient des rires. Qu'est-ce qui se passait donc ? Sans doute que là-bas, ils buvaient déjà ? Il devait être, lui aussi, de la partie. L'eau lui venait à la bouche. Comme un vieux coq à la jambe raide, il descendit en trébuchant l'échelle de son poulailler.

Dans la pièce, ils riaient encore, mais quand il entra, il se fit un silence absolu.

Il y avait là plusieurs clients : le facteur, le pêcheur, le boucher, quelques laboureurs, les deux plus proches voisins, et son frère sur le banc, près du poêle. Tous le regardèrent.

« 'Soir la compagnie, dit Nikla, — il pouvait à peine parler tellement sa gorge était sèche, — une goutte, Joseph ! Je crève !

Mais Joseph ne bougea pas.

— De la bière ! Un grand verre !

Vraiment, on entendait que Nikla avait soif ; il lécha ses lèvres fendillées et s'approcha du comptoir : « De la bière ! »

Sans une parole, Joseph se leva un peu de son siège et il étendit le pouce. Tous les yeux suivirent la direction du doigt, on retenait sa respiration, un large sourire passa sur tous les visages — là — au mur pendait un papier, un papier officiel, jaune, de grand format.

— Regarde, dit Joseph, la liste !

Et une salve de rires éclata.

Poussé par les uns, tiré par les autres, Nikla s'approcha du mur. Il lisait et relisait, et ne comprenait pas ce qu'il avait lu :

Avis

Personnes auxquelles, par suite d'une peine de police, il est défendu de servir des boissons alcooliques et auxquelles par le fait le séjour dans les cabarets est interdit.

Ordonnance de police du Gouvernement royal, 17-8-1842.

Nom	Profession	Domicile
Steffens, Nicolas	Rentier	E/v.

C'était là son nom ! Réellement et véritablement son nom ! Nikla s'empoigna la tête.

Et en dessous :

13-1-1898. Administration de la Police.
Le Bourgmestre.

Il se frotta les yeux, il trébucha ; puis, avec un rire idiot, il regarda les autres, l'un après l'autre : c'était une blague, ha ha, bien bonne ! ha ha ha ! Il essaya de rire, mais il avala de travers.

Le voisin Simon lui frappa sur le dos.

— Tapage nocturne, scandale public ! Oui, oui, la liste. Si nous n'avions pas la liste...

Et le voisin Miff ajouta :

— Vous en avez fait un potin, cette nuit ! Et dire que le bourgmestre avait presque retiré son ordonnance ! Celui qui boit — c'est-à-dire boit tellement qu'il trouble la tranquillité publique — est inscrit sur la liste. On affiche la liste dans les cabarets, pour qu'on sache qui est le plus

grand buveur... Il y a longtemps qu'il n'y avait plus eu personne sur la liste. On buvait en cachette !

Clignant des yeux, il rit, et les autres rirent tous aussi.

Nikla restait sans bouger.

— Oui, c'est bien vous, dit Simon, et il lui piqua l'index dans la poitrine. Vous êtes dessus !

— Moi... moi ? balbutiait Nikla.

— On vous a inscrit !

— Qui... qui... m'a...

Le pêcheur rit :

— Vous êtes salement vu. Vous êtes à sec, comme une truite quand l'étang a été vidé !

Nikla étouffait ; la complète compréhension sembla lui venir tout à coup. Un cri rauque s'échappa de sa gorge desséchée :

— Qui est-ce qui a fait ça ?

Furieux, il regardait autour de lui, en roulant les yeux.

Joseph était assis sur le banc près du poêle, et un sourire plein de ruse éclaira son visage.

— Moi, dit-il.

— Toi ?

Encore un cri rauque. Il semblait que Nikla voulût se jeter sur son frère ; il se tint debout, les bras levés, les poings fermés — mais pendant quelques instants seulement ; puis, les bras retombèrent ; tout brisé, il s'affaissa sur la chaise la plus proche.

* * *

Ce soir-là, Joseph Steffens ne se sentit pas du tout à son aise. En haut, dans la chambre, Nikla allait et venait comme une bête furieuse ; on l'entendait jurer et gémir. Joseph se glissa à l'étage et il écouta à la porte, — ah ! à présent, son frère sanglotait.

Alors, Joseph éprouva le besoin de s'étourdir ; il absorba, comme une éponge sèche, le liquide jusqu'à saturation. Lorsque sa femme lui fit des reproches, elle fut bien reçue ! Il jura, l'accusa de l'exciter méchamment, cria, la menaça et fit un beau tapage ; pour finir, il la battit. Les enfants s'enfuyaient. Il leur lança des verres et des bouteilles.

La femme hurlait comme une possédée et appelait les voisins au secours. Les enfants braillaient, les voisins

juraient, l'ivrogne tempêtait. A travers toute la maison, un boucan infernal retentissait jusque dans la rue.

Et en haut, dans sa chambre, Nikla était couché, tout éveillé, et il se frottait les mains, comme Joseph l'avait fait la veille au soir. Aha ! maintenant, il savait aussi ce qu'il avait à faire.

Durant quelques jours, les frères s'évitèrent. Le troisième jour, Joseph rentra de la *Poste*, à la maison, — il préférait aller boire ailleurs ; chez lui, ça ne lui faisait plus plaisir depuis que son frère ne soiffait plus avec lui ; — en trébuchant, il pénétra dans la salle et poussé par l'habitude, il se dirigea vers le banc, près du poêle. Il avait mal à la tête, ses regards étaient éteints et il tenait les yeux à demi-fermés. Tout à coup, il les ouvrit démesurément. Un papier s'étalait sur la table, un papier officiel, jaune, de grand format. Soigneusement, il était maintenu aux quatre coins par des bouteilles :

Avis

Personnes auxquelles, par suite d'une peine de police, il est défendu de servir des boissons alcooliques et auxquelles par le fait le séjour dans les cabarets est interdit.

Nom	Profession	Domicile
Steffens, Nicolas	Rentier	E/v.
Steffens, Joseph	Aubergiste	»

La liste, la liste !

Joseph était comme pétrifié et il ne bougeait pas. La porte s'ouvrit, Nicolas entra. Silence de mort.

Les deux frères se regardent fixement, ils se dressent en face l'un de l'autre ; dans leur jaquette de couleur identique, avec leur ventre bedonnant, leur figure bouffie, leur nez rouge, leur lippe pendante, ils ont l'air d'une seule et même personne.

Pas un mouvement. On entend chaque crépitement du feu, chaque souffle.

Puis, un soupir profond. La bouche de Nikla s'élargit, il tend le doigt : « La liste !

— La liste, répète Joseph. Et alors, lui aussi pousse un

soupir de soulagement. Sa bouche aussi s'élargit, ses petits yeux larmoyants regardent en clignotant son frère :

— Malin ! Il frappe du plat de la main le papier, en faisant danser les bouteilles : La liste, aha, ha, ha !

Et tous deux rient si bruyamment, d'un rire si éclatant, que Tina et les enfants accourent avec curiosité.

***

Quelques heures plus tard, les deux frères, profondément émus, étaient dans les bras l'un de l'autre. Cela se passait en bas, dans la cave. Une petite lampe brûlait faiblement à terre. Ils étaient assis tous deux sur un escabeau, devant le grand tonneau. Maintenant, ils ne buvaient plus *dans* l'auberge, ils buvaient *sous* l'auberge ; ils buvaient frais, à la source.

— Soiffard, disait Joseph ; la liste, ha, ha, houp !

— Soiffard, disait Nikla ; la liste, ha, ha, houp !

Et ils s'embrassèrent.

CLARA VIEBIG.

(*Traduit de l'allemand par Oscar Grojean et Franz Hacks.*)

HENRI HEINE

(Suite.)

A cette époque Paris regorgeait de refugiés politiques allemands, et leur présence fut pour Heine la source de nombreux déboires, car pendant de longues années les attaques contre lui se succédèrent. Francfort fut le foyer où s'élaborèrent les racontars malveillants sur la vie privée du poète; son nom fut inscrit en tête de la liste des écrivains de la « Jeune Allemagne », dont les ouvrages passés et à venir furent interdits par la Diète de 1835, tandis que l'écrivain Boerne, dans ses *Lettres de Paris*, l'accusait de diplomatie louche et du désir lâche de se concilier tous les partis en nageant entre deux eaux.

Lorsque Heine édita son livre sur Boerne, après la mort de celui-ci, on reprocha violemment au poète de ne pas l'avoir publié du vivant de son ennemi, à quoi il répondit, — sans doute non sans raison : « Si je l'avais fait paraître avant, on m'aurait accusé d'avoir fait mourir Boerne du dépit que mon livre lui eût causé. »

Ces continuelles tracasseries aggravent la maladie de la moelle épinière dont les premières atteintes l'accablent. Découragé, il écrit à sa mère :

« Il ne se passe rien de neuf, mère chérie, que le ciel en soit » loué. Tout changement, tout bruit m'est devenu insupportable; je » sens une extrême lassitude d'esprit; mes pensées diminuent. Ma » maladie me gêne beaucoup dans mes travaux et il me faut ménager » mes forces autant que possible, car je veux occuper longtemps » encore ma place dans ce monde. Surtout, mère chérie, pas de » soucis à mon égard, et si tu t'avises de mourir avant moi, je » te préviens que je me brûle la cervelle ! »

Le grand désir d'embrasser sa mère et de revoir sa patrie après une absence de douze ans, ainsi qu'un contrat à conclure avec l'éditeur Campe, afin d'assurer l'avenir de Mathilde, le décidèrent à faire un voyage en Allemagne. Il fut forcé de prendre les plus grandes précautions en traversant son pays, car l'entrée du territoire prussien lui était interdite « et des mandats d'amener l'attendaient amoureusement sur tous les points de la frontière. »

Rentré à Paris, sa maladie s'aggrave :

« Malgré la paralysie des muscles de la face qui augmente toujours, » je travaille beaucoup, mais peut-être un jour viendra où je serai » forcé de jeter ma plume au diable et où je me verrai condamné » au supplice de ne rien faire. Si je pouvais te voir seulement » de temps en temps, mère chérie, rien que te voir, sans même te » parler ! — Les journaux anglais ont encore une fois annoncé la » nouvelle de ma mort et se sont beaucoup apitoyés sur cette fin » prématurée ; à en croire les journaux allemands, je suis mort pour » le moins aux trois quarts ; je suis maintenant habitué aux canards » de ce genre. »

En réalité son état était désespéré, mais il le dissimula à sa vieille mère avec un soin touchant, avec une tendresse héroïque.

C'est pendant cette phase de sa maladie qu'éclata la révolution de 1848; cet événement fit renaître dans le cœur du poète un enthousiasme juvénile : « Quel malheur », s'écrie-t-il, « d'être témoin de ce réveil sublime dans un état de santé comme le mien! J'aurais dû être mort ou bien portant ! ». Il s'exalte, il proclame l'importance du socialisme auquel, selon lui, l'avenir appartient. Avec une ironie macabre il décrit le triste spectacle de deux malheureux trouvés morts de faim et de froid dans leur mansarde : Au matin vint le commissaire et avec lui le médecin légiste, qui constatèrent le décès des deux miséreux.

« L'abaissement de la température combiné avec l'insuffisance » d'alimentation, a occasionné la mort de ces individus. A la saison » froide il est élémentaire de se garantir au moyen de vêtements » de laine et de prendre une nourriture hygiénique. »

Et Heine conclut :

« Si tu n'as rien, fais-toi enterrer vivant, ô gueux, car seuls ont » droit de cité ici bas ceux qui ont quelque chose ! »

« La propagande communiste », dit-il ailleurs, « parle une langue » que tous les peuples comprennent ; les éléments de cette langue » universelle sont aussi simples que la faim, que l'envie, que la » mort ; cette langue s'apprend facilement et le résultat sera une » révolution universelle et un duel à mort entre ceux qui n'ont rien » et l'aristocratie de la propriété. Des réformes fondamentales, des » remèdes violents seuls vaincront les maux causés par l'organisa- » tion sociale actuelle. »

Mais s'il salue avec enthousiasme l'aurore des temps nouveaux, annonciatrice de la démocratie, il regrette

néanmoins le passé que le lointain estompe, tout imprégné du parfum des fleurs bleues. Et s'il désire fébrilement une ère de liberté, il ne manque pas d'attaquer le radicalisme en poésie :

« Pourquoi chantes-tu la royale rose? Chante la pomme de terre » qui nourrit le peuple; ainsi la poésie, si inutile, aura vécu! Je » me sens frémir d'épouvante quand je songe au moment où seront » détruits tous les joyaux, tous les colifichets de l'art qui sont si » chers au poète. On abattra mes bosquets de lauriers, pour y » planter des pommes de terre. Les lys qui ne labourent point et » qui ne travaillent point, et qui cependant ont une plus belle » parure que le Roi Salomon dans toute sa splendeur, seront arrachés » du sol de la Société, s'ils ne se résignent pas à prendre un » fuseau dans leurs mains; les roses, ces amantes désœuvrées des » rossignols, auront le même sort; les rossignols, ces chanteurs » inutiles, seront bannis. — et mon *Buch der Lieder*, hélas! s'en » ira chez l'épicier qui en fera des sacs de papier et y mettra le » café et le tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir. Le » diable est un logicien, a dit Dante. Tous les hommes ont le droit » de manger. Je suis donc obligé de me soumettre à toutes les » conséquences qui découlent de ce droit. Il me semble que les » démons de la vérité m'entourent et dansent une ronde triomphale; » un désespoir généreux s'empare de mon âme et je m'écrie : Elle » est depuis longtemps jugée et condamnée cette vieille Société, que » justice soit faite! »

L'amour sincère, la pitié profonde, que Heine ressent pour les déshérités, le rangent parmi les plus vivants des démocrates. Aussi Marx le nomme-t-il un apôtre du socialisme, tandis que dans un célèbre discours au Reichstag, à Berlin, Bebel a cité ces vers cinglants du poète : « Il croît ici-bas assez de pain pour nourrir tous les enfants des hommes! »

C'est dans cet ordre d'idées que Heine écrivit la poésie *Les Tisserands de Silésie;* cinquante ans plus tard, Gerhart Hauptmann s'inspira du même épisode pour son drame *Les Tisserands.*

Le mouvement révolutionnaire, par sa fébrile agitation, accentua la maladie du poète, qui écrivit à sa sœur :

« Je désire détruire tes illusions sur l'état de ma santé, afin que » tu ne sois pas trop effrayée si je venais à mourir. Depuis quinze » jours ma paralysie a fait des progrès terribles. On me porte sur

» les bras comme un enfant. Il faut que maman continue à ignorer » la vérité. — Vois-tu, sœur chérie, les baisers et les amours sont » fugitifs comme des ombres, et la vie aussi est semblable à une » ombre qui passe. Croyais-tu, ma sœur, que tout restait éternelle- » ment immuable? Ce que nous avons chéri, ce que nous avons » cru posséder à jamais, s'évanouit comme un songe, et le cœur » oublie, et les yeux se ferment pour le grand sommeil. »

Durant huit années, huit siècles ! où il végéta dans sa *Matratzengruft*, sa tombe matelassée, — les sommités artistiques et littéraires qui, auparavant, affluaient nombreuses vers sa demeure, se lassèrent et se firent rares. Heine supporta mal cet abandon. Aussi lorsque après une longue absence Berlioz vint le voir, le moribond ne put s'empêcher de lui lancer cette flèche : « Comment, c'est » vous Berlioz? J'ai toujours dit que vous étiez un » original. »

La dernière fois qu'il reçut, dans la chambre où il gisait, quelques amis restés fidèles à son génie, il leur fut impossible de le voir, son lit étant entouré d'un épais rideau; comme on l'interrogeait au sujet de sa santé, il répondit au milieu de ces ténèbres, par le terrible apologue : « Je suis le fossé dans lequel sont enfouies toutes les espérances ; mon corps est le champ de bataille où se heurtent toutes les douleurs... »

Tous ceux qui virent Heine à cette époque étaient fortement impressionnés par la figure du poète, d'une beauté étonnante, malgré ses mortelles souffrances.

Les derniers mois de sa vie furent enveloppés du charme d'un dernier amour, inspiré par Elise Krinitz, connue sous le nom de Camille Selden, une Allemande qui lui servait de secrétaire, et que Heine avait surnommée « la Mouche ».

La Mouche, qui était une « fine mouche », amusait Heine par sa conversation alerte, sa frimousse futée, son allure légère. Le sentiment du poète fut non pas une passion fiévreuse, mais une fantaisie cérébrale, avec une nuance de mélancolie, — tandis que Camille Selden était disposée avant tout à prendre gaiement la vie. « Je me suis appro- » chée de Heine parce qu'il appartenait à cette catégorie » d'hommes qui savent demander à la vie ses joies et s'en » épargner les peines. » Quelle que soit la médiocrité d'âme attestée par cette confession, il faut bien admettre

qu'elle exprime le sentiment véritable de Camille Selden; celle-ci fut en somme une grisette, s'appelant Margot pour les uns, et pour d'autres ne donnant même aucun nom. Cependant il est intéressant pour nous de lire ce qui suit dans ses mémoires :

« Heine garda jusqu'à la fin le sang-froid et la présence d'esprit » indispensables pour plaisanter dans un état pareil au sien. On » s'est trompé sur le véritable motif de ses boutades, dont, au » reste, la plupart étaient lugubres et décelaient la fougue d'un » esprit déterminé à s'étourdir, fût-ce à ses propres dépens, fût-ce » à propos de la mort qui planait déjà au-dessus de sa tête, les » griffes déployées pour le saisir, fût-ce même aux dépens du » sentiment puissant et si tendre qui lui dicta son dernier poème, » celui qu'il adressa « à la Mouche ».

Les vers que Heine écrivit pour Camille Selden manquent de terme et de décence; par contre on a pu dire du grand poème *Für die Mouche* qu'il était une des plus belles créations de la littérature allemande. Georges Brandes dit que le lyrisme de Heine s'élève ici à la hauteur de celui de Shelley, c'est-à-dire à la sublimité la plus pure qu'ait atteinte la poésie moderne. Ses accents, comme chez Shelley, sont ceux de la viole d'Ariel, éthérés, pleins et frémissants; ils sont modernes aussi par la note charmeuse et morbide.

Pour montrer la puissante attraction exercée par Camille Selden sur un autre homme éminent, nous mentionnerons sa liaison avec Taine : de 1858 à 1868, elle ne conserva pas moins de quatre cents lettres de lui.

* * *

La paralysie continua ses ravages. Devenu aveugle, comme Milton, Heine dut se résoudre à dicter ses poèmes.

Dans un de ses *Lieder* il demande un cercueil gigantesque pour y ensevelir toutes ses douleurs; car avec toutes ses douleurs il veut ensevelir toutes ses amours, tous ses rêves, tout son idéal!

Aussi cruelle et injuste qu'ait été pour lui la vie, le poète la regrette pourtant. Ils sont loin les beaux jours, où sur son passage toute la forêt lui dressait des arcs de triomphe.

« Hélas! les joies sont mortes... Tout à l'heure, tandis que la » pièce se jouait sur la scène, le public a ovationné son poète aimé

» Mais le rideau tombe, la pièce est finie, la salle est muette, la » lumière s'éteint. Près de la scène vide un dernier son se fait » entendre, — c'est la corde d'un violon qui se rompt ; — cette » corde est l'âme du poète. »

Adolphe Star, écrivain éminent, commentateur très compétent de la philosophie ancienne, appelle Heine « l'Aristophane mourant ». Si l'homme de Pascal méprise l'univers qui l'écrase il se garde cependant de railler durant le solennel et formidable passage d'une vie à l'autre ; l'humoriste Heine, un mystique à sa manière, s'élève au-dessus de la réalité :

« O mon collègue Merlin, l'enchanteur, me voilà semblable à toi, » lorsque à la forêt de Brocéliande, tu voyais s'approcher ton heure » dernière. Mais combien je te porte envie ! C'était sous de beaux » arbres, au chant harmonieux des oiseaux, que tu attendais la mort ; » tu n'étais pas immobile sur un grabat au milieu du tumulte de » Paris ! »

L'ironie dans le désespoir fut son trait caractéristique, et qu'y a-t-il de plus poignant que le rire dans la douleur? Il chanta longuement son *De Profondis*, psalmodiant les belles strophes lyriques de l'*Intermezzo* et des *Derniers Chants*. Tous ceux qui l'ont visité sur cette couche où il gisait pendant huit ans, « tandis que des vautours lui dévoraient le foie », tous se demandaient par quel miracle ce corps épuisé palpitait encore. C'était le crépuscule de l'homme; mais le génie gardait toute sa fraîcheur et l'éclat d'une aurore.

Il est curieux d'observer combien, vers la fin de sa vie, les idées littéraires et philosophiques du poète semblent moins arrêtées.

De bonne heure nous avons constaté qu'il affirma son indépendance vis-à-vis de ses maîtres, en protestant surtout contre l'imprécision de la forme qui dépare tant d'œuvres romantiques. Tout en s'appelant lui-même un romantique défroqué, il raille « ce mélange d'émail espagnol, de brouillard écossais et de clinquant italien », que bien des gens croient être les caractères essentiels du style romantique. Il oppose à ce pseudo-romantisme le vrai romantisme, celui de Gœthe, qui évoque des images aussi précises que celles de la plastique. Et si Heine rend hommage au christianisme « dont la lumière belle et douce s'élevait jadis en Orient », il refuse catégoriquement de

suivre le romantisme dans son évolution vers le catholicisme romain et déclare que la muse allemande doit cesser d'être « une nonne languissante. »

Pourtant l'imposante majesté de l'Eglise catholique l'attire par ses symboles infiniment séduisants pour sa nature lyrique. Ce sera dans le *Pèlerinage à Kevlaar* qu'il exprimera le plus intensément les sensations aiguës et éperdues que la Vierge Marie lui inspira :

Le Pèlerinage à Kevlaar.

I

La mère se tient près de la fenêtre, — dans le lit son fils est couché.
« Ne te lèveras-tu pas, Wilhelm, pour voir la procession? »
— Je suis si malade, ô mère, que je n'entends ni ne vois;
La petite Marguerite est morte et la douleur déchire mon cœur. —
« Lève-toi, allons à Kevlaar, prends le livre et le chapelet;
La Sainte Vierge guérira ton cœur endolori. » —
Les bannières flottent au vent, les cantiques résonnent;
C'est de Cologne sur le Rhin que part la procession. —
La mère suit la foule en soutenant son fils;
Tous deux chantent avec le chœur: « Bénie sois-tu, Marie! »

II

Notre-Dame de Kevlaar a revêtu sa plus belle parure;
Elle a fort à faire aujourd'hui, il vient tant de malades!
Ils apportent comme offrande à Marie, des membres,
Des pieds, des mains en cire blanche.
Et celui qui offre une main de cire, voit se guérir sa main;
Et celui qui offre un pied de cire, voit son pied se guérir.
Nombreux ceux qui vinrent à Kevlaar traînant leurs béquilles,
Et qui dansent sur la corde aujourd'hui;
Nombreux ceux qui ne pouvaient remuer un seul doigt,
Et qui jouent du violon maintenant. —
— La mère prit un cierge mou et en forma un cœur:
« Porte-le à la Mère Divine, elle guérira ton mal. »
En soupirant il prit le cœur de cire,
En soupirant il alla vers la sainte image;
Les larmes jaillirent de ses yeux, les plaintes jaillirent de son cœur:
« Toi, Toute Bénie, Marie, toi pure servante de Dieu,
« Toi, reine glorieuse des cieux, écoute, entends ma plainte!
« Je demeurais avec ma mère à Cologne sur le Rhin,

« *Dans la ville qui compte plus de cent chapelles, plus de cent [églises;*
« *Et à côté de nous demeurait la petite Marguerite;*
« *Mais elle est morte à présent. —*
« *Marie, je t'apporte un cœur en cire, guéris la blessure de mon [cœur!*
« *Guéris mon cœur meurtri, et je chanterai et je dirai, matin et soir,*
« *Avec ferveur: Bénie sois-tu, Marie!* »

III

Tandis que le fils malade et sa mère dormaient,
Chez eux la Sainte Vierge doucement entra dans la chambrette.
Se penchant sur le malade, elle posa la main sur son cœur,
Le caressa, sourit, et disparut. —
La mère vit tout en rêve, et ne se réveilla
Que parce que les chiens aboyèrent si fort. —
Elle voit maintenant son fils étendu, — elle voit son fils qui est [mort;
Sur sa face pâle se jouent les clartés du matin.
La mère joint les mains, — la mère ne sait que faire, —
Doucement elle balbutie: Bénie sois-tu, Marie!

Et Heine de rêver d'un Christ sauveur, de stature immense, vêtu de robes blanches, qui marche au delà des terres et des mers en bénissant de ses longues mains étendues l'Univers ; son cœur rouge et ardent éclaire d'une flamme pourpre la route parcourue...

A mesure que le poète avance en âge, il estime toujours plus haut le classicisme Gœthéen, tandis qu'au point de vue religieux il oppose aux révélations surnaturelles des religions la révélation naturelle de la Raison.

Aussi déteste-t-il les religions d'Etat, autoritaires et intolérantes :

« Un peuple », dit-il dans les *Reisebilder*, « vint de l'Egypte, » patrie du crocodile et du sacerdoce, et avec les maladies conta- » gieuses et les objets d'or et d'argent volés, ce peuple apporta » aussi la première religion positive, une église, un échafaudage de » dogmes qu'il fallait croire et de saintes simagrées qu'il fallait » célébrer. C'est dès lors que s'établit le racolage des âmes, l'into- » lérance et toutes les horreurs religieuses qui ont coûté au genre » humain tant de sang et tant de larmes. »

Aussi dès que la foi s'oppose à la science, dès que la religion prétend régenter la raison, il devient nettement anticlérical :

« La Raison l'emportera sur tous les dogmes abstraits et nous » débarrassera des Israélites, des catholiques, des protestants, sans » oublier les Jésuites, qui comptent sur cent individus quatre-vingt-» dix-neuf coquins et un âne. »

C'est dans les *Reisebilder* encore qu'il répond à une jeune Anglaise qui lui demandait laquelle des religions existantes était la sienne :

« Moi, Milady, je les ai toutes ; le parfum de mon âme s'élève » jusqu'aux cieux, où il fait se pâmer de plaisir même les dieux » immortels. »

Cependant à un certain moment, Heine a parlé de sa conversion du panthéisme au déisme, et il affirme qu'à l'heure de la mort il croira à un créateur du monde. C'est dans le *Romancero* qu'il explique, que pendant ses douloureuses insomnies, il a des entretiens très sérieux avec le vieux Jéhovah ; ce dernier lui répète :

« Mon cher docteur Heine, soyez tout ce que vous voulez, mais » ne soyez pas athée. » —

« Est-ce la faute à la morphine ou aux cataplasmes, je ne sais, » mais voilà où on en arrive quand on est malade, malade à en » mourir. Ne m'en faites pas un grief. Si le peuple allemand, dans » sa détresse, accepte le Roi de Prusse, pourquoi moi n'accepterai-je » pas le dieu personnel ? »

C'est dans ce même *Romancero*, d'autre part, qu'il envisage sans enthousiasme l'immortalité de l'âme, et parle de « ces salles nues et célestes où les Eternels errent en silence et se regardent en bâillant. »

Et puis, peut-on le prendre au sérieux ce railleur si sceptique, qui disait :

« Ah ! mes amis, sachez-le, là où il n'y a plus de santé, plus » d'argent, plus de raison, là commence la religion. »

Ou bien :

« Quand je me suis aperçu que les frais de représentation d'un » dieu sont énormes, et que pour faire ce métier-là il faut beaucoup » d'argent et beaucoup de santé, et lorsqu'un beau matin ces deux » choses me firent défaut, je me suis résigné à jouer un rôle moins » élevé et comme beaucoup d'autres dieux déconfits, je suis redes-» cendu au niveau de simple mortel. »

Ou encore :

« Le poète possède la grâce ; pour entrer au ciel il n'a pas besoin » de Saint-Pierre ni de quelque autre concierge d'une église » quelconque. »

Cependant il disait de Renan, — qui fut un grand admirateur de Heine, —

... « Il n'est pas revenu à Dieu, comme moi, lui qui a aussi, mais » moins que moi, jeté des pierres au ciel. »

Heine a nourri en lui-même le conflit des deux grandes conceptions de la vie qui dominent le XIX^e^ siècle. Poète romantique, le trait fondamental de la psychologie est une merveilleuse réceptivité pour les impressions les plus diverses et les nuances les plus subtiles. Il est essentiellement un sensitif, il est affiné et exalté et à sa faculté de percevoir avec une acuité extraordinaire se joint le don de l'analyse la plus pénétrante. Lichtenberger dit que, malgré son romantisme, il est l'apôtre du rationalisme le plus convaincu, qui proclame dans le culte de la Raison le principe même de la Société :

« La personnalité de Heine est singulièrement complexe ; sa » psychologie n'est pas celle d'une nature parfaitement harmonieuse » et ce n'est jamais chez lui qu'il faut chercher l'apaisement. Mais » c'est avec une douloureuse sincérité et une rare et troublante » poésie qu'il a formulé les doutes lancinants qui travaillaient son » âme ; cela suffit pour lui conserver une place glorieuse dans » l'histoire de la poésie et de la pensée. »

***

Heine partage le sort de Byron en ce qu'il a trouvé plus souvent en dehors de son pays que chez lui l'admiration qu'il mérite, en ce que nulle part un blâme aussi absolu ne lui a été décerné que dans sa patrie. Peut-être cela tient-il un peu à ce que, hors de son pays, certaines particularités de son caractère ne choquèrent point et que seules ses œuvres les meilleures y étaient connues. Bien des choses ont été pardonnées à d'autres écrivains qui ne le valaient pas. Dans l'histoire de la littérature mondiale on ne trouvera pas un second poète étendu sur une couche aussi douloureuse qui ait travaillé de toute sa vaillance à ciseler œuvre d'artiste aussi digne de l'immortalité.

Jamais écrivain n'a suscité tant de polémiques, tant d'enthousiasme et tant de haines. On lui a fait un terrible grief de ses attaques contre sa patrie en perdant de vue que c'est une pure question de nuance que de déterminer dans quelle mesure il convient d'appartenir au pays natal et dans quelle mesure il convient d'appartenir à l'humanité. Au reste, ses boutades ne naquirent que de la réaction immédiate contre les injustices de ce pays qui fut si aveugle et si ingrat à son égard et qu'il chérissait d'un amour à tel point vivace et nostalgique qu'il écrivait en 1854 : « *Le tailleur de pierre gravera sur ma tombe : ici repose un poète allemand.* » Je suis un poète allemand, mon nom est déjà parmi les immortels, mon cœur a brûlé de toutes les flammes, mon âme de tous les désirs ! » Jusqu'à la fin de sa vie il consacra à sa patrie des vers émouvants :

O Allemagne, toi mon amour lointain!
Quand je songe à toi les larmes me viennent aux yeux;
La France, si gaie, me paraît triste,
Et la légèreté de son peuple me pèse comme un fardeau.
Poète, je me sentais si bien chez moi
Dans les forêts de chênes de l'Allemagne!
C'est là que je tissais mes rimes diaphanes,
Avec le parfum des violettes et le clair de lune.

C'est presque une banalité que de rappeler combien l'impératrice Elisabeth d'Autriche, la tante de la jeune reine des Belges, cette impératrice intelligente et infortunée, affectionnait les poèmes de Heine et en appréciait très finement les beautés. Un jour qu'on lui demandait laquelle des poésies de Heine elle préférait, elle répondit :

« Je les adore toutes, car toutes ne sont qu'une seule poésie, une » et la même. L'incrédulité du poète quant à sa propre sentimen- » talité et à son propre enthousiasme est ma croyance aussi. J'aime » en lui son infini mépris de sa propre humanité, la tristesse dont » les choses de cette terre l'emplissaient ; j'aime son orgueil poétique, » sa volupté, sa solitude. »

Comme Heine fut méconnu par son pays même au delà de la tombe, Elisabeth d'Autriche décida de perpétuer la mémoire du poète en lui faisant ériger, à Dusseldorf, un monument. Mais ce projet ne put être mis à exécution,

car Guillaume II, l'empereur actuel, malgré le vote du Conseil municipal de Dusseldorf, fit connaître sa réprobation. Alors Elisabeth d'Autriche éleva à Corfou, dans son château féérique de l'Achilleïon, en l'honneur de son poète favori un monument tel que jamais aucun pays n'a élevé à un des siens. Un escalier en marbre blanc de plusieurs centaines de marches conduit vers un temple en marbre également, ouvert de tous côtés, surmonté d'une coupole. Au centre de ce temple, entouré de superbes oliviers, se trouve la statue de Henri Heine, austère et pure; le visage est tourné vers la mer qu'il a si admirablement chantée; il y est représenté assis, dans la dernière phase de sa maladie, la tête penchée en avant, les yeux fermés, et des larmes coulent le long de ses joues. Sur une feuille de papier qu'il tient en mains, est tracée une strophe de ses *Lieder :*

« *Que me veut cette larme solitaire?*
» *Elle trouble mon regard.*
» *Depuis de longues années*
» *Elle s'est attardée dans mes yeux.* »

Lorsque récemment l'empereur d'Allemagne acquit le célèbre domaine de la malheureuse impératrice d'Autriche, assassinée en Suisse, il ne voulut point conserver chez lui le monument érigé en l'honneur de Heine, et l'éditeur Campe, à Hambourg, plaça la statue sous le péristyle de son habitation.

Hans Fischer, l'historien de la *Bohème allemande*, a ouvert une enquête dans la *Gazette de Francfort :* il s'agissait de Heine, ou plutôt du projet d'un monument qu'on lui élèverait à Mayence. Les réponses ont été commentées avec passion dans l'Allemagne entière. Nous y trouvons l'attitude de certains écrivains à l'égard des questions politiques et de l'antisémitisme ; nous y décernons aussi un manque de franchise, dicté par la crainte de déplaire en haut lieu et par une certaine jalousie rétrospective. Friedrich Spielhagen, romancier de la vieille école, fervent admirateur de Gerhart Hauptmann, critique l'idée d'un monument à élever à Heine avec toute la fougue de l'intransigeance. Felix Dahn, professeur d'université, historien aussi connu qu'officiel, romancier grave et poète à ses heures, avoue que tout en admirant profondément les poèmes de Heine, il ne peut admettre qu'on élève un monument en Allemagne à celui qui a écrit :

« Puisse le ciel faire en sorte que jamais les sales bottes teutones » ne souillent le sol sacré des boulevards parisiens. »

Louis Buchner, le savant matérialiste, dit :

« En général, je n'aime pas les monuments ; et puis, aussi long- » temps que vivent les grands penseurs, on les laisse mourir de » faim ; s'ils ont le malheur de devancer leur temps, on les conspue » par-dessus le marché. »

Paul Heyse, le célèbre romancier, prix Nobel, affirme son désir de voir élever un monument à Heine.

De F. W. Weber, un vieux poète westphalien :

« Heine s'est élevé à lui-même un monument éternel par ses » œuvres immortelles ; mais le peuple allemand n'a aucune raison » de lui en élever un. »

Le grand duc Elimar d'Oldenbourg, cousin de Guillaume II, qui signe ses œuvres du nom de Gunther, a montré une réserve prudente :

« Si Heine n'avait écrit que le *Buch der Lieder*, j'approuverais » l'idée de lui élever un monument. »

Wildenbruch, bien que poète choyé à la Cour, a résolument approuvé le projet :

« On a beau aimer ou détester la personne de Heine, on ne peut » nier qu'il ait été poète de génie et un des hommes qui ont le plus » contribué à la grandeur littéraire de l'Allemagne. La question » se pose dès lors, si l'Allemagne compte honorer ses grands » hommes. »

Le poète et conteur autrichien, Peter Rosegger, envoya une réponse dont la fine ironie provoqua une explosion de protestations admiratives pour Heine. S'étant borné à dire qu'il ne connaissait suffisamment ni Heine ni la ville de Mayence, il fut l'objet d'une véritable avalanche de railleries et d'injures ; personne ne lui reprochait de ne pas connaître Mayence, qui est pourtant une très belle ville, mais qu'on ne connaisse pas Heine, on ne pouvait l'admettre...

Au reste, au moment d'une polémique au sujet d'un monument Heine, le chancelier prince de Bismark glorifia le poète et reconnut en lui le plus grand chanteur de Lieder, « cette forme de poésie si spécifiquement alle-

mande dans laquelle, avec Heine, Gœthe seul peut rivaliser. »

Si pour résumer, nous essayons d'apprécier dans son ensemble l'œuvre de Heine à travers les jeux étincelants d'une fantaisie prompte à se renouveler, déconcertés parfois, nous nous attacherons surtout à suivre en leur évolution rapide les phases de son imagination. Nous dirons alors avec Anatole France :

« Il nous dessine des portraits d'une réalité si frappante, enve-
» loppés d'un tel parfum de poésie que jamais on ne saurait en
» faire de semblables ; avec Heine, Rembrandt seul eut le secret de
» portraits aussi vrais et aussi fantastiques. »

Et pour caractériser le génie de Heine, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici cette page de Théophile Gautier :

« Heine était un dieu charmant, malin comme un diable, très
» bon, quoiqu'on en ait pu dire. Il fut prodigue de son argent et
» de sa santé ; il le fut encore davantage de son esprit étincelant.
» A son lyrisme se mêlait une sorte de force joyeuse, et si le clair
» de lune allemand argentait un des côtés de sa physionomie, le gai
» soleil de France en dorait l'autre. Nul écrivain n'eut à la fois
» tant de poésie et tant d'esprit, deux choses qui se détruisent
» ordinairement. Quant à la sensibilité nerveuse qui fait le charme
» de l'*Intermezzo*, des *Bains de Lucques*, des *Reisebilder* et d'*Atta*
» *Troll*, il la cachait dans la vie ordinaire avec une pudeur exquise,
» et arrêtait à temps par un bon mot, la larme qui eût débordé.
» A la plastique grecque la plus pure, il joignait le sens moderne
» le plus vivant. »

Balzac a dédié à Heine une partie de ses œuvres :

« Mon cher Heine, à vous ces études, à vous qui représentez à
» Paris l'esprit et la poésie de l'Allemagne, comme en Allemagne
» vous représentez la vive et spirituelle critique française, à vous
» qui savez mieux que personne ce qu'il peut y avoir ici de critique,
» de plaisanterie, d'amour et de vérité. »

En embrassant toute l'œuvre poétique de Heine, belle comme les nuages empourprés du couchant, nous verrons qu'elle finira comme elle a débuté, par une verve charmante sous laquelle on sent une inquiétude contenue. Même quand la maladie s'appesantit impitoyable sur ses rêves

ailés, la fantaisie l'emporte encore dans son envolée triomphante.

On peut lui reprocher d'avoir trop prêché le culte des sens, mais combien il s'est montré supérieur à ses propres doctrines! Au moment où tout ce qu'il a aimé lui échappe, où la religion de l'hellénisme dont il s'était enivré, l'abandonne, où tout l'édifice de ses espérances s'écroule, nous le voyons rappeler à lui l'essaim des songes avec une grâce qu'aucune douleur n'altère.

Il nous entraîne dans des régions mystérieuses, exquisement troublantes, où tout se tranfigure.

Personnage de mystère, il a emporté avec lui l'énigme de sa vie. S'il est vrai qu'il a cultivé mainte espèce de plantes vénéneuses, il est vrai aussi que les plantes vénéneuses croissent le plus volontiers dans les lieux les plus fertiles, là où un sol généreux produit les merveilles de la création, où la végétation la plus superbement luxuriante s'épanouit; ce n'est que dans des landes arides que jamais n'éclôt fleur séduisante et meurtrière.

A l'œuvre de Henri Heine on pourrait appliquer avec raison les paroles de Max Waller, le fondateur de la Jeune Belgique : *Des vers qui font semblant de rire, et sanglotent tout doucement...*

STÉPHANIE CHANDLER.

BIBLIOGRAPHIE

ELSTER : Heine, Kritische Ausgabe ; Leipzig, Wien.
STRODTMANN : Heines Leben und Werke ; Hoffmann u. Campe Hamburg, 1884.
KARPELES : Heines gesammelte Werke ; Kritische Ausgabe, Grote, Berlin, 1893.
KARPELES : Heinrich Heine ; aus seinem Leben u. aus seiner Zeit ; Titze, Leipzig, 1899.
BUCHHEIM : Biographische Einleitung zu Heines Werken.
G. BRANDES : Hauptströmungen der Literatur im 19. Jahrhundert.
TREITSCHKE : Deutschland im 19. Jahrhundert.
SCHERER : Etudes critiques sur la littérature contemporaine.
DRESCH : Gutzkow et la Jeune Allemagne. Paris 1904.
HENNEQUIN : Les Ecrivains français ; Perrin, Paris 1889.

WOLF : La gloire à Paris : Heine.
TSCHUDI : Elisabeth, Kaiserin v. Oesterreich ; Leipzig 1903.
PELLISSON : H. Heine ; Hachette, Paris 1910.
ROUSTAN : H. Heine ; Colin et Calmann-Levy ; Paris.
CAMILLE SELDEN : L'Esprit moderne en Allemagne ; 1868.
CAMILLE SELDEN : Les derniers jours de Heine ; 1884.
SIERKE : Memoiren der Mouche ; 1884.
RAGEOT : Henri Heine ; Université des Annales, Paris 1908.
LEGRAS : Henri Heine, poète ; Calmann-Levy, Paris 1897.
LICHTENBERGER : Henri Heine, penseur ; Alcan, Paris 1905.
TOPIN : Henri Heine ; Larousse, Paris.
DUNOIS : Henri Heine ; portrait ; Fabre, Paris 1911.
DEUBEL : Heine espionné en France par un Allemand (d'après un rapport de Bornstett). Mercure de France, Paris 1906.

GERARD DE NERVAL :
EDGAR QUINET :
HENRI BLAZE :
VALBERT :
SAINT RENÉ TAILLANDIER :
XAVIER MARMIER :
} Sur Henri Heine ; articles parus dans la *Revue des Deux Mondes*.

JANIN (Eraste) : Henri Heine et la jeunesse des poètes ; *Indépendance Belge*, 1865. « Les et Cœtera du temps présent. »
ANDLER : Un faux dans l'œuvre lyrique de Heine, *Revue Germanique*, Paris 1906 (mai-juin).
PITOLLET : Notes sur Heine ; *Revue Germanique*, Paris 1907 (mars-avril).
ADOLPHE STAR : Zwei Monate in Paris.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Jubilé de Gerhardt Hauptmann.

Pour avoir, dans quelques-unes de ses œuvres, évoqué le décor de sa ville d'élection sous des couleurs qui ne leur agréaient pas, Georges Rodenbach s'est vu renier par les autorités communales brugeoises. M. Gerhardt Hauptmann se voit, à son tour, repoussé par ses concitoyens pour ne s'être jamais intéressé à la petite ville de Salzbrunn, où il naquit le 15 novembre 1862. Qu'il est donc difficile d'être prophète en son pays !

Le conseil municipal de Salzbrunn a décidé en effet, par un vote unanime, de ne prendre aucune part aux fêtes du cinquantième anniversaire de la naissance du célèbre dramaturge à qui un comité avait résolu d'offrir un album contenant des vues de son pays natal.

C'est pourtant en patois silésien qu'ont été écrits primitivement *Les Tisserands*, pièce inspirée par une émeute silésienne à laquelle Henri Heine fait allusion dans ses derniers vers et dont Hauptmann connaissait d'autant mieux les épisodes dramatiques que son grand-père avait été l'un des témoins de cette révolte. Le fait d'avoir doté la littérature régionale d'une des œuvres les plus remarquables du théâtre allemand contemporain n'a pas paru suffisant à la municipalité de Salzbrunn pour justifier son intervention dans une manifestation jubilaire.

M. Gerhardt Hauptmann en aura fait aisément son deuil et trouvé ample compensation dans les hommages du monde littéraire. Ceux-ci n'ont point manqué de traduire la diversité d'appréciations que son œuvre a provoquée par la divergence déconcertante de ses tendances.

Il avait débuté à vingt-trois ans par un vaste poème abstrait, *Le Sort des Prométhides*, que ses rares lecteurs trouvèrent illisible. Quatre ans plus tard, l'attention des lettrés était attirée à Berlin par une tragédie naturaliste :

Avant le Lever du Soleil, que MM. Otho Brahm et Paul Schlenther, directeurs du Thiergartenfreisinn, le Théâtre Libre de Berlin, montèrent le 20 octobre 1889 et qui, si elle provoqua de virulents commentaires et causa un scandale énorme, assura tout au moins à l'auteur une réputation sans conteste.

L'année suivante, M. Bruno Wille, du Théâtre Libre populaire, tentait la même expérience devant un public d'ouvriers. Malgré les horreurs qu'elle étale, l'œuvre de M. Gerhardt Hauptmann réussit pleinement devant cet auditoire dépourvu de toute opinion préconçue et qui sentait la vie palpiter dans les personnages mis en scène.

Entre-temps, Hauptmann donnait plusieurs pièces qui furent accueillies honorablement : *La Fête de Reconciliation*, *Ames solitaires*, *Le Collègue Crampton* qui obtint plein succès au Deutsches Theater en janvier 1892 et marquait une transformation nouvelle de son talent, et *La Peau de Loutre*. De ces œuvres diverses, je ne connais que les *Ames solitaires*, interdites à Paris en décembre 1893 après la répétition générale et qui eut le lendemain, au Théâtre du Parc, une représentation unique. Le motif de l'interdiction ne concernait pas la pièce elle-même, mais le traducteur, M. Alexandre Cohen, un anarchiste sur le nom duquel — à la suite de l'attentat de Vaillant au Palais Bourbon, — on craignait une manifestation. La décision de la censure parut stupéfiante aux journaux les moins avancés ; et comme le dit spirituellement Georges Vanor, le plus interdit, ce fut le public.

Rien, en effet, n'est moins subversif que cette pièce qui nous dépeint les susceptibilités maladives d'un docteur en philosophie, Johannes Vockerat, vivant solitaire, entre sa femme Kaethe, toute d'amour et de bonté, sa mère, une dévote affectueuse, son pieux bonhomme de père et un ami, sceptique paresseux. Dans ce milieu qui froisse ses vanités d'illustre incompris, Johannes se sent condamné, par la médiocrité des siens, à ne jamais connaître l'intérêt pour ses travaux. Il n'a personne à qui parler. En proie à la tristesse et à l'ennui, il s'irrite au moindre mot, se montre injuste et dur envers la petite Kaethe aimante et tremblante. Mais voici qu'apparaît Anna Mahr, l'étudiante qui vient habiter chez Vockerat et en laquelle il trouve enfin une âme sœur.

Et l'on assiste alors à une lutte qui évoque le souvenir des angoisses et du tragique du Rosmersholm d'Ibsen : l'homme aux nobles aspirations irrésolu entre deux femmes, l'une modeste et souffrante, désespérée de ne pouvoir s'élever jusqu'à celui qu'elle aime, l'autre, une intellectuelle tyrannique qui a pris savamment à la femme légitime toute la sécurité de son union.

Entre Anna et Johannes s'éveille un amour chaste dont s'indigne toute la famille. Kaethe agonise, désespérée ; on finit par chasser l'étrangère, et Johannes comprenant qu'il ne pourra plus vivre sans cette confidente, se jette à l'eau.

Ce drame sans péripéties, développant avec intensité une seule situation pathétique, est traité avec vigueur et sobriété et dégage une forte émotion. La réalité bourgeoise du milieu est gardée avec beaucoup d'art dans la notation de ces crises intellectuelles et de ces passions maladives. Ce théâtre analytique, aux épisodes réalistes, a moins de haute portée, moins d'observation et de solidité que celui d'Ibsen, mais on y trouve plus de clarté dans le sujet et les personnages et plus de simplicité dans le pathétique.

C'est au moment où triomphait le *Collègue Crampton* que parurent les *Tisserands*, dont la police interdit d'abord la représentation. A Bruxelles, lors de la première au Nouveau-Théâtre, la presse cléricale fit nettement appel à l'intervention de l'autorité pour empêcher le spectacle. On oubliait que la pièce avait été jouée sans incident, deux ans auparavant, au Théâtre du Parc. Les protestations, du reste, ne furent pas écoutées ; et parmi ceux qui assistèrent à la représentation de cette œuvre remarquable, d'aucuns ont pu regretter la violence de certaines scènes ; mais nul n'a pu y trouver trace d'une thèse révolutionnaire. Et quand, à l'issue du drame, au moment où les coups de feu pétaradent, l'impressionnant cri d'angoisse de la mère Hilse, l'aveugle : « On finirait par avoir peur, à la fin ! » vous empoigne comme un remords, on sent monter en soi, non le désir des luttes fraticides, mais l'espérance en la pacification des classes et la fin des malentendus sociaux.

Quelle que soit la maîtrise dont Gerhardt Hauptmann fasse preuve dans ce sombre et dramatique épisode de la

vie industrielle, si puissante que soit son évocation, si cruellement exact que soit son dialogue, ceux qui ont cru pouvoir se baser sur cette œuvre pour définir le talent du dramaturge allemand ont fait fausse route. Elle ne constitue qu'un des éléments de sa curieuse personnalité. Pour comprendre les multiples ressources de l'écrivain, il faut analyser d'autres œuvres, notamment *L'Assomption d'Hannele Mattern* et *La Cloche engloutie.*

Après l'influence d'Ibsen dans *Ames solitaires* et celle de Zola dans les *Tisserands*, voici venir des œuvres purement symboliques, mystiques et légendaires.

L'*Assomption d'Hannele Mattern* déconcerte par son ahurissante étrangeté. Est-ce un drame allégorique ou une allégorie à vagues éléments dramatiques ? Est-ce, au surplus, du théâtre ? On ne sait. L'œuvre comprend deux parties bien distinctes : l'une, réaliste jusqu'à la brutalité, en ce sens qu'elle nous représente un incident lugubre de la vie de tous les jours, et en même temps réelle, en ce que les personnages qui sont en scène représentent des êtres vivants, en chair et en os ; l'autre partie, essentiellement fantastique et irréelle, nous présente comme acteurs des apparitions, des fantômes, en un mot des êtres allégoriques. Et ce contraste intense du réel et de l'irréel, en même temps qu'il est le principal défaut de la pièce au point de vue de la vraisemblance, n'en constitue pas moins un des principaux attraits par sa bizarrerie même.

Il n'y a pas d'action dans *Hannele.* C'est une simple crise qui nous est présentée, comme dans notre tragédie classique : la mort d'un enfant martyr, dont nous devinons aisément la vie de douleur et de misère sans qu'il soit nécessaire que l'auteur nous en montre les tristes péripéties. Tout le reste n'est, pour ainsi dire, qu'allégorie. Quelquefois, le réel semble s'y mêler, de telle sorte qu'on ne sait plus où est la ligne de démarcation entre ces deux éléments.

Si le but de la partie réaliste semble être de nous montrer toute la misère humaine, la partie allégorique permet à Hauptmann de développer l'idée, essentiellement chrétienne, que la vie terrestre n'est que le prélude d'une autre existence meilleure.

Il rappelle également l'idée de justice et de châtiment en des épisodes où le Christ lui-même apparaît, sous les

traits d'un étranger, pour ressusciter Hannele ; et l'assomption d'Hannele au milieu des anges, tandis qu'au son des harpes l'« étranger » entonne un chant de triomphe, est, au point de vue littéraire, la partie la plus remarquable de l'œuvre.

C'est par ce dithyrambe du Paradis — un Paradis quelque peu païen où « les maisons sont de marbre avec des toits en or, et où un vin de pourpre coule des fontaines d'argent » — que se termine ainsi cette pièce, dont la première scène nous avait fait voir un monde de loqueteux abrutis et dégradés par le vice.

Nous voilà loin des violences réalistes des *Tisserands*.

Si *Hannele* nous intéresse tout en nous déconcertant, la *Cloche engloutie* nous laisse plus froid, en raison de ses caractères trop exclusivement germaniques. Cette fiction légendaire, où se retrouvent la tradition locale de Uhland et le réalisme naïf mêlé de rêve de Hoffmann, est foncièrement allemande par l'atmosphère, par les détails, par ses lieder et ses images.

Le sujet a la simplicité des contes populaires. Le maître-fondeur Henri veut installer au haut d'une montagne une cloche qui épandra par les vallées et les hameaux les appels à la prière, l'éveil à la bonté, à la joie paisible, à l'amour. Mais les génies de la montagne, irrités de cet audacieux projet qui tend à conquérir leur domaine brisent une des roues du char transportant la cloche. Celle-ci roule de roc en roc et s'engloutit dans un lac après avoir blessé le fondeur au passage. Une sylphide, Rautendelein, voit Henri, s'en éprend, s'installe à son chevet, le guérit par ses incantations, en une scène qui rappelle le miracle de la première partie d'*Au-dessus des Forces* de Bjørnson, et le décide à fondre une cloche sacrilège qui appellerait les hommes à la révolte contre Dieu. Et cette fois, c'est le souvenir de Tannhauser qui nous sollicite, ou encore celui de Sollness, le constructeur tenté par Hilde.

Mais un ondin jaloux enlève la volage Rautendelein et privé de l'aide féerique, le fondeur ne peut ni regagner son foyer où sa femme meurt désespérée, ni conquérir la puissance qu'il rêvait.

L'œuvre, en somme, n'a rien d'original, puisqu'en nous montrant la chute des rêves par la volonté du mal et en réduisant ainsi à la forme du conte populaire de grands

sentiments métaphysiques, elle ne fait que reprendre un genre qui depuis le Faust de la seconde partie, nous a donné une œuvre magistrale : *Peer Gynt*.

La *Cloche engloutie* n'en reste pas moins un essai fort curieux, attrayant par ses détails archaïques, exquis dans sa forme, et très intéressant par la fusion des influences ibsénienne et wagnérienne.

Elle montre un des stades de l'évolution du célèbre dramaturge qui a touché successivement, avec des bonheurs divers, à la comédie, au drame social et au drame de conscience avant de s'éprendre du symbole et de la légende, remis à la mode par Fulda, Ernst Rosmer, Humperdinck.

Gerhardt Hauptmann y avait été amené à la suite de l'insuccès de son drame historique *Florian Geyer*. En s'écartant de la conception réaliste, il se préparait toute une série d'échecs qui ont prouvé quelle erreur l'auteur silésien a commise en abandonnant sa formule originale d'un naturalisme tempéré par un sentiment poétique, à la fois âpre et puissant et une pitié toujours en éveil. Cette chute lente a subi deux arrêts, avec le *Voiturier Henschel* et *Rose Bernd*, deux œuvres qui relèvent précisément du genre réaliste.

On peut constater au surplus que dans les pièces froidement accueillies par le public, les meilleures scènes sont toujours celles qui évoquent la vie, et surtout celle des pauvres gens. Déjà, dans les *Tisserands*, l'acte de l'auberge avait compté parmi les plus remarquables de l'œuvre de M. Hauptmann. C'est aussi l'acte de l'auberge qui est le meilleur dans le *Voiturier Henschel*. L'acte du café, dans *Michael Kramer*, est également à tirer hors pair ; c'est le seul qui soit bon dans *Et Pippa danse*, pièce bizarre et ténébreuse sur les incohérences de laquelle tranche ce pittoresque tableau de mœurs. Les trois derniers actes en diffèrent tellement qu'ils font penser à la collaboration de deux auteurs ayant une conception des hommes, des choses et de l'art dramatique diamétralement opposée.

On peut regretter que Gerhardt Hauptmann se soit risqué à des volte-face aussi déconcertantes. Mais on ne peut lui refuser l'éloge de n'avoir pas hésité à compromettre sa gloire par un constant souci de se renouveler et d'avoir

initié ses compatriotes à des idées et à des tendances dont la compréhension leur a été facilitée par la grâce délicate et la poignante émotion de ses œuvres.

Le Prix Nobel vient de consacrer son talent, et les nombreuses manifestations qui ont eu lieu en Allemagne ont dû toucher d'autant plus l'auteur des *Tisserands* qu'il est peu d'écrivains qui aient suscité de plus ardentes polémiques.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Quelques Idées espagnoles.

« Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. » Paraphrasant ainsi un mot connu on pourrait ainsi juger d'un peuple par les journaux qui forment la base de sa nourriture intellectuelle de chaque jour. Chaque pays a le journal qui correspond à ses goûts et à ses instincts, nous allions dire le journal qu'il mérite. La feuille anglaise est compacte, bourrée de texte, avec des titres apparents évitant au lecteur la perte de temps de chercher la nouvelle importante que sa curiosité attend, avec des annonces mêlées aux articles, ce qui révèle une nation aussi avide de conclure des marchés que de s'intéresser aux choses de l'idéal. L'allemande est grave et lourde, soucieuse d'instruire toujours, autant que de renseigner, confondant volontiers les articles de sciences, de droit et de haute politique, avec les dépêches de la dernière heure. Le journal français a la clarté de la race et son élégance aussi. C'est la « gazette » que l'on lit sans effort, et non sans plaisir, qui badine un peu, satisfaite si elle a fait naître le sourire, si elle a résumé d'une manière assez rapide et assez nette les événements quotidiens, réservant d'ailleurs pour les plus frivoles de ses lectrices son rez-de-chaussée où se déroulent les aventures imaginées par les romanciers à la mode. La presse italienne a moins d'esprit, moins d'élégance, mais elle n'est pas moins vive, butinant sur toutes les fleurs de la littérature et de l'art, après avoir

effleuré, comme en se jouant, les graves questions de la politique intérieure ou extérieure. La presse espagnole participe des qualités du journalisme français et italien; elle est plus grave cependant, moins variée, mais vive d'allure. On y trouvera de longs articles, auxquels succèdent tout à coup et sans préparation l'information sensationnelle ou le fait divers du jour.

Parcourir un journal étranger, c'est tenter de pénétrer dans une mentalité qui n'est plus la nôtre, et plus lointaine est la nation dont nous percevons ainsi l'intimité, plus fruste est sa culture, plus vifs aussi sont le plaisir de la découverte, et l'évocation pittoresque de ses mœurs, de ses coutumes et même de ses divertissements. C'est en Espagne que nous ferons cette quinzaine une excursion pleine d'inattendus et ce sont quelques journaux pris au hasard qui nous en fourniront la matière.

La lecture des journaux est très répandue en Espagne. Ce pays possède des organes dont la renommée a franchi les Pyrénées, la *Vanguardia*, de Barcelone, la *Correspondencia de Espana*, la *Epoca*, *El Heraldo*, l'*Imparcial*, *de Madrid*, pour ne citer que les principaux. La Puerta del Sol et les rues adjacentes fourmillent de vendeurs et de lecteurs de journaux. Ceux-ci parcourent les feuilles du matin et du soir avec la nonchalance des désœuvrés, riches ou pauvres, élégants ou presque en guenilles. Ce peuple a conservé la curiosité, le prestige, le culte du mot. En véritable latin, il se laisse facilement séduire par l'éclat de la parole prononcée ou écrite. Il ne faut donc pas s'étonner qu'à côté des grands périodiques, de petites revues populaires à bon marché soient nées : de petites revues au titre colorié, pimpantes, fraîches et non dépourvues d'élégance.

Ces publications où l'intérêt du texte se double de celui des illustrations sont devenues populaires dans toute l'Espagne. Nous citerons comme type du genre l'*A. B. C.* quotidien, le *Mundo Grafico*, *Blanco y Negro*, *El Nuevo Mondo*.

Ouvrons au hasard une de ces publications. Elles ne s'adressent pas au savant ni au littérateur, elles parlent au peuple, à l'acheteur ordinaire, un peu vulgaire, qu'a séduit le charme ou la variété de leurs illustrations. Elles s'occupent des faits du jour. Ce sont elles qu'il faut

consulter, puisqu'elles ont entrepris la mission d'instruire l'humble lecteur des questions quotidiennes.

Voici, par exemple, des notes sociologiques qui nous feront connaître un douloureux problème sentimental : « Selon la dernière statistique, dit le *Mundo Grafico*, il y a à Madrid quarante mille femmes de plus que d'hommes, c'est-à-dire quarante mille être humains condamnés par une cruauté aveugle de la nature, à vivre hors des lois naturelles, quarante mille femmes vivant dans le célibat ou dans l'abjection ». Cette proportion des deux sexes dans la population des grandes villes, n'a rien qui nous étonne, et le lecteur belge ou français ne songe pas à s'effrayer en la constatant.

« Mais en Espagne ! continue l'auteur de l'article, mais à Madrid ! Dites à une femme qu'elle doit se suffire à elle-même, qu'elle n'est pas obligée de recevoir de l'argent d'un homme, en se soumettant aux travaux qu'une femme peut entreprendre ici, équivaut à la condamner à la faim et à la misère. Même en travaillant comme ouvrière, domestique ou institutrice, la séduction la poursuit avec tenacité. Ce donjuanisme railleur ou élégant est dans l'âme de notre race, et un préjugé mi-judaïque, mi-arabe, les condamne après leur chute, avec plus de haine que dans toute autre nation. »

Le journaliste constate que rien n'a été fait en Espagne pour protéger la femme. Il va plus loin encore et il écrit cette phrase effrayante : « De même que la nature se plaît à accroître le nombre des femmes, le Code espagnol semble animé du désir de les exterminer. » Et ne croyez pas que le publiciste exagère. Une simple et rapide comparaison avec la liberté et la protection dont jouit la femme dans les pays du Nord et la dépendance en laquelle elle est tenue en Espagne, prouve clairement l'exactitude de cette douloureuse situation. Les préjugés sociaux enserrent encore ce malheureux pays comme dans un étau où il s'étrangle.

Un autre publiciste fera encore cette curieuse constatation : « Avez-vous remarqué qu'il n'y a pas ou très peu de catastrophes en Espagne ; les accidents de chemins de fer sont rares, et les journaux n'enregistrent pas les faits divers sensationnels provoqués par les audaces et les activités de l'industrie ?» L'Espagne ne paie pas sa rançon

à la civilisation, parce qu'elle n'y participe pas entièrement. On ne risque guère de se faire tuer, dans un accident de chemin de fer, mais en revanche les trains roulent avec une lenteur désespérante, les victimes que fait le travail sont peu nombreuses, mais aussi l'industrie attend encore son développement.

Périodiquement ces plaintes reviennent sous la plume des journalistes et qu'on ne croie pas qu'on souffre là-bas comme ici de la manie du dénigrement national. Bien au contraite ; l'Espagnol est fier ; il parle ainsi dans ses journaux, mais il serait prêt à changer de ton et à vanter les ressources latentes de ses énergies s'il entendait l'étranger les contester. C'est comme un grand corps, un peu inerte, qui souffre de ne pouvoir participer aux grandes luttes sociales.

Parcourant encore les journaux, nous y trouverons parfois des articles d'histoire. En voici un sur l'Inquisition. Et tout de suite nous nous intéressons à sa lecture. Que pensent les Espagnols modernes de cette fameuse institution politico-religieuse dont le souvenir enflamme encore nos imaginations ? Si les Espagnols n'ont pas inventé l'inquisition, ils l'ont supportée pendant trois siècles. Pendant trois siècles, depuis le règne des Rois catholiques jusqu'aux Cortès de Cadix qui au XVIII[e] siècle en votèrent la suppression par 100 voix contre 49, les autodafé flambèrent d'une extrémité à l'autre de la péninsule au point que nous considérons un peu l'inquisition comme un... produit national de ce pays.

Certes, nul ne songe en Espagne à rétablir le tribunal du Saint Office, mais, de même qu'un madrilène passant devant le palais royal contemple avec un sentiment d'orgueil la statue équestre de Philippe II, ce grand Espagnol qu'il juge au point de vue spécial des intérêts et du développement de sa patrie, ainsi un journaliste espagnol peut très bien ne pas frémir au seul mot de l'inquisition, et ne voir dans cette institution qu'une arme politique dont se servit le pays tout entier pour alimenter des haines particulières. Nous avons tort de reprocher à un parti les actes du passé. C'est nous-mêmes, nos races, qui furent jadis au temps de la barbarie, les auteurs de ces crimes politiques et religieux, et comme un levain qui fermente, les anciens atavismes reparaissent à de certains intervalles aux moments de crise et d'effervescence.

Il est curieux en tous cas d'entendre un journaliste espagnol nous rappeler les raisons qui furent données de l'inquisition. Elle fut, nous disent certains, « une espèce de défense du génie latin, de l'esprit espagnol et humaniste contre la prétendue barbarie germanique que représentait le luthérianisme. »

Il est incontestable que l'inquisition fut assez libérale et tolérante à l'égard de la littérature quand celle-ci ne touchait pas à la foi ; on put publier, sans l'irriter et sans s'exposer à ses rigueurs, des œuvres hardies et assez licencieuses. La censure russe n'agit-elle pas ainsi de nos jours en passant au caviar le moindre article politique un peu subversif et en laissant passer des œuvres de littérature légère dont notre gouvernement ne tolérerait pas l'entrée en Belgique ?

Résumons ces courtes lectures. L'Espagne contemporaine possède une presse très vivante, s'intéressant aux événements extérieurs, et étudiant avec une douloureuse âpreté le problème de ses destinées. Ce peuple lit et pense. Il a eu des savants comme ce Menendez y Pelayo, qui vient de mourir récemment, des écrivains comme Perez Galdos, Blanco Ibanez, Pardo Bazan qui entretiennent l'idéalisme nécessaire à sa culture. Mais il y a tant de réformes à accomplir encore, tant de terres à fertiliser !

Des livres anglais.

Passons à un pays dont la civilisation est une des premières en Europe, passons en cette Angleterre qui peut mener de front ces deux choses en apparence, en apparence seulement, contradictoires, l'idéalisme et l'esprit pratique. On sait combien est intense dans ce pays la production livresque. L'expansion de la langue anglaise est telle, les domaines où elle s'exerce sont si vastes qu'il n'est pas de jour où plusieurs centaines d'ouvrages ne soient livrés au grand jour de la publicité. Une production aussi active entraîne avec elle ses périls. Quel est le lettré possédant quelque teinture de la langue de Shakespeare qui n'ait éprouvé quelque dégoût à découvrir, au cours de ses voyages, ces romans fades et indigestes dont Londres inonde les bibliothèques des gares ou les cabinets de lecture des hôtels. Il n'est pas de miss en mal de littérature qui n'en ait commis quelques-uns. La même sentimen-

talité doucereuse, une égale banalité, une absence pareille d'écriture un peu artiste les caractérisent. On pourrait les comparer, toute proportion gardée et toute réserve faite au sujet de l'invention et de l'imagination, aux publications françaises qui s'étalent à la devanture de nos kiosques et s'inspirent toutes de Ponson du Terrail ou de Gaboriau. Eh bien! nous annonce une des principales revues anglaises, il paraît que cette littérature — si tel nom peut être donné à ce genre d'écrits — est en décadence. Les misses de table d'hôtes ne s'en consoleront peut-être pas, mais les lettres britanniques n'y perdront rien.

Les lettrés anglais n'ont pas eu en ces derniers temps le plaisir de lire une œuvre nouvelle d'un Bernard Shaw, d'un Wells, ou d'un Joseph Conrad. Il y eut peu de productions marquantes. De temps en temps apparurent aux vitrines des libraires une de ces nombreuses contributions que les écrivains anglais consacrent à l'étude de l'Italie. C'est une tradition au pays du brouillard de rêver à cette terre du soleil. Les romans d'Ouida, de Caine et tant d'autres l'ont entretenu pendant longtemps, et elle se continue avec une louable tenacité. Aucun peuple d'Europe ne s'est intéressé à la nation du Dante et n'a publié sur ses villes, sur ses arts, et sur ses mœurs autant de volumes, très souvent médiocres d'ailleurs. Les derniers parus sont l'*Histoire de Lucques* de Janet Ross et Nelly Erischen, les *Cités de Lombardie* de Edward Hutton, le *Promeneur à Florence* de E. Lucas. Aucune de ces œuvres ne nous donne une sensation aussi précise, aussi artiste surtout qu'un livre français, *Les Petites Villes d'Italie* de M. André Maurel, par exemple.

Les ouvrages biographiques ou d'histoire sont plus intéressants. M. William Monypenny a publié une *Vie de Benjamin Disraëli ;* M. Paget Townbee a fait paraître les *Lettres de la Marquise du Deffand*, mais le plus intéressant est sans nul doute *The Guildhood of Queen Victoria, a Selection from Her Majesty's Diaries between the years 1832 and 1840* (L'Enfance de la reine Victoria, un choix de son livre de notes entre les années 1832 et 1840). Le mémorial journalier d'une reine, d'une grande reine : Voilà de quoi exciter l'intérêt, et cependant si le lecteur ouvrait ce livre avec le désir de trouver des pensées sinon rares et précieuses, du moins capables de faire pressentir

le mérite de la souveraine, il serait désillusionné. La reine Victoria ne fut pas un enfant précoce, et dans ces notes hâtives, écrites au jour le jour, on ne trouverait pas les promesses d'une vaste intelligence destinée à diriger un grand empire. Elle confie à son carnet de notes l'heure de son lever et de son coucher, les petites impressions naïves de son âme d'enfant très simple et très bourgeoise, et, disons-le, ces notes présentent en général assez peu d'intérêt. Mais tout à coup s'entrevoit à travers l'expression de ces banalités gamines, un récit très sec, un récit à peine, quelques lignes qui empruntent une singulière force de suggestion à l'événement sensationnel qu'elles rapportent : Cette note porte la date du 20 juin 1837. Voici ce qu'écrit la jeune fille : « Je fus éveillée à six heures par maman qui me dit que l'archevêque de Canterbury et Lord Conyngham, le lord chambellan, étaient arrivés et désiraient me voir. Je sortis de mon lit et j'entrai dans mon salon, encore vêtue d'un peignoir, j'entrai *seule* et je les vis. Lord Conyngham me fit savoir alors que mon pauvre oncle le roi n'était plus, qu'il avait expiré à deux heures douze minutes du matin, et que, par conséquent, j'étais reine. »

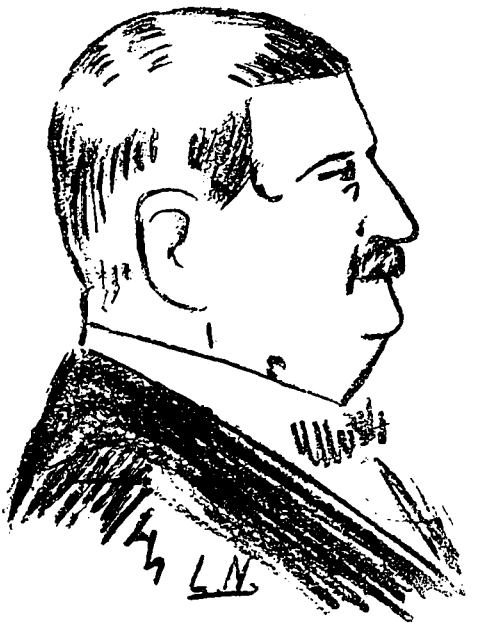
On le voit, la reine Victoria ne mit dans cette courte note aucune littérature, et pourtant ces deux ou trois phrases mêlées aux autres notations des petits événements banaux de la vie quotidienne acquièrent une réelle puissance d'impression. Devenue souveraine de la Grande-Bretagne et des Indes, toute jeune encore, elle nous confie combien fut vive et tendre l'amitié avertie de Lord Melbourne, le premier ministre, et toute l'affection qu'elle éprouva pour cet homme intelligent et bon tout à la fois. Une des dernières notes de la reine se rapporte à son mariage. Avec la même simplicité, elle a noté les détails d'un des actes les plus importants de sa vie, son mariage avec le prince Albert. Nous transcrivons : « Il était environ midi ; j'envoyai chercher Albert. Il vint dans mon cabinet où j'étais seule, et au bout de quelques minutes, je lui dis que je pensais qu'il savait pourquoi je désirais lui parler, et qu'il me rendrait heureuse s'il consentait à ce que je désirais. Nous nous embrassâmes, il était si bon et si affectueux ! » C'est là une des dernières notes du carnet de jeune fille de la reine Victoria.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Octave MAUS.

L'Association des Ecrivains belges va fêter son X[e] anniversaire. Peut-être ne serait-il pas inutile de songer à son président : M. Octave Maus. Celui-ci, qui n'est pas peintre de profession, a créé la société des *XX* et dirige la *Libre Esthétique*. N'étant pas essentiellement écrivain, il aida naguère l'*Art Moderne* à prospérer et continue, je crois, à en assumer la direction. Octave Maus n'est pas musicien, et il a consacré à Wagner — car c'est un fervent de Bayreuth — une grande partie de son savoir et de son temps, comme il s'occupe aujourd'hui de Vincent d'Indy. Enfin, je ne me souviens pas que M. Octave Maus se soit réellement occupé de droit et, pourtant, il écrivit, naguère, de spirituelles revues pour le Jeune-Barreau. Je pourrais même rappeler l'époque, pas bien lointaine, où n'étant ni snob, ni simplement mondain, M. Octave Maus fut l'un des plus élégants, des plus raffinés dandys de Belgique.



Voilà, n'est-il pas vrai ? l'éclectisme le plus moderne mis au service d'un dilettantisme aigu. On peut affirmer qu'en tous les domaines de la pensée, de l'art et de la vie, M. Octave Maus fut et est un prophète d'avant-garde.

Le progrès le séduit. Le mouvement l'attire. En peinture, les luministes, les pointillistes, tous les novateurs trouvent en lui un curieux perspicace. Les musiciens le voient écouter *con amore* leurs plus savantes combinaisons euphoniques. Les littérateurs — les Belges et les autres — rencontrent en son intelligent esprit, l'attention et la compréhension qu'ils désirent. Seuls, les bourgeois, ceux qu'il serait temps peut-être, comme à l'époque échevelée du Romantisme et à l'aurore absconse du Symbolisme, de secouer un tantinet, seuls, les bourgeois ont en M. Octave Maus un ennemi irréductible.

C'est un prophète d'avant-garde. C'est l'homme de l'Art moderne, des conceptions modernes, des imaginations modernes. C'est un moderne, de pied en cap, et je m'étonne vraiment qu'une « encyclique » de quelque papa vieux-jeu n'ait pas encore lancé contre M. Octave Maus et son modernisme les pires excommunications. Et pourtant, M. Octave Maus mérite bien plus que l'estime des artistes, ses contemporains. Avec lui, au moins, musiciens, peintres et poètes, sont certains de ne pas trouver de concurrence, loyale ou déshonnête. S'il est parfois, en l'une ou l'autre matière, « *violon d'Ingres* », il étonne et ravit : ses exécutions d'amateurs, ses créations picturales notamment, ne rappellent que de loin — oh ! de très loin — les intentions de ceux qu'il ne cesse de prôner. C'est un homme exquis : il ne compose pas ; il écrit peu ; il ne peint guère ; et, pourtant, ce n'est pas un détracteur, ni un indifférent, ni un incompréhensif. L'art le passionne et l'audace de tout ce qui est neuf, imprévu et original le voit prêt à se dévouer, à se dépenser. Ne parlons pas des peintres, des poètes et des musiciens qu'il a pris par la main et qu'il a imposés, avec un tact et une délicatesse tellement habiles, qu'on devine combien cet homme a étudié et compris les natures du bourgeois et du mondain. Ne parlons pas, dis-je, de ceux qu'il a lancés. Allah seul est grand ; c'est entendu, mais Mahomet est son prophète, et l'on dit en parlant des fidèles d'Allah, les « mahométans ». Que de gloires contemporaines ne devrait-on pas appeler des « maus... » (qu'un autre, s'il vous plaît, crée le néologisme nécessaire).

Moi, je préfère l'avouer franchement : je ne connais pas mon héros ; je ne l'ai jamais vu ; je n'ai jamais col-

laboré à sa revue *L'Art Moderne*, et si je lui écrivis parfois, ce fut toujours pour lui demander un service en faveur de l'un ou l'autre de ceux qui se disent mes amis. Je lui dois donc la reconnaissance de ceux-là, car je gage que M. Maus, comme tout homme, connaît la valeur des gratitudes humaines. C'est pourquoi, appréciant l'activité du prophète moderne qu'il est, je regrette de n'avoir pas à conter à son propos quelque bonne anecdote. L'histoire des hommes se crée sur des légendes (1) ; j'ai bien peur de contribuer fort peu au monument qu'on doit à M. Octave Maus, car, voyez-vous, jusqu'à présent — et c'est très regrettable pour mon « crayon » d'aujourd'hui — on ne m'en a dit que du bien.

M. Maus ne voudrait-il pas se charger de me communiquer la contre-partie ? Je suis discret et, qui plus est, incrédule.

Vincent d'INDY.

J'ai entendu sonner la cloche. C'était une cloche de joie. Elle annonçait le triomphe de M. Maus — pardon, je confonds autour et alentour, prophète et dieu. La cloche célébrait le triomphe de M. Vincent d'Indy. Il y aurait une belle étude à écrire au sujet de ce grand musicien. Je l'ai essayée en 1908, dans la *Verveine*, à Mons. J'ai juré de ne plus me servir de notes anciennes : au reste, ce qui est ancien ne convient pas à M. Vincent d'Indy.

Les évolutions artistiques vont aussi vite que les évolutions sociales. Un tiers de siècle à peine nous sépare du temps où Richard Wagner déclarait le Français né uniquement pour l'opérette. Aujourd'hui, la musique savante règne en France, même en littérature : René Ghil — excusez le rapprochement — Henri de Régnier, Romain Rolland sont plus passionnés des voluptés mystiques ou nerveuses que dispense l'enivrement musical, que des plaisirs uniquement spirituels. Strauss, Humperdinck, Brückner, Réger, Mahler sont les chefs symphoniques allemands. Saint Saëns, Chabrier, Fauré, Bruneau, Chausson, Dukas, Debussy, Charpentier et Vincent d'Indy

(1) Aussi dois-je, pour ne pas dénaturer par une fausse légende l'histoire de soixante-dix, rectifier une précédente erreur. Les mots que j'attribuai au général Trochu appartiennent au général Ducrot. Quelqu'un me l'a dit : on me lit donc ? Merci de tout cœur.

ont remplacé les « têtes épiques » qui dirigeaient la France. Or, au temps de Richard Wagner, Auber, à lui seul presque, représentait l'Ecole française.

Il est vrai que le public a évolué. Louons-en le snobisme : actuellement, l'audace l'emporte sur la probité, l'honnêteté et les traditions. La musique moderne — et je ne pense guère à Vincent d'Indy, je vous assure —, que représente l'anarchie d'un Debussy, par exemple, n'est plus, à mes yeux, de la composition : c'est de la décomposition. Je vais me faire écharper : cette musique est poitrinaire ; elle sent la mort et moi, je suis pour l'odeur de la vie qui grise naturellement. Le culte de la mort me répugne : ce qui manque de nerf, de muscle et de sang, me fait songer à l'impuissance.

Il ne faut pas d'impuissants. Il faut des créateurs. C'est pourquoi j'aime en peinture, en sculpture et en musique, à trouver *une belle ligne*. Vincent d'Indy a une ligne souveraine qui plie l'harmonie à sa loi. La musique d'un Debussy me fait songer à la définition de Wells (1) : *Qu'est-ce qu'une union d'âmes ? C'est un extra, une sorte de fioriture. Et quelquefois comme quand on fait déposer sa carte par un laquais c'est une substitution à la présence réelle.* » Vincent d'Indy, au contraire, m'évoque la phrase où Thomas Carlyle explique la pensée musicale : « Une pensée musicale est une pensée parlée par un esprit qui a pénétré dans le cœur le plus intime de la chose, qui en a découvert le plus intime mystère, la mélodie qui gît cachée en elle, l'intérieure harmonie de cohérence qui est son âme, par qui elle existe et a droit d'être, ici, en ce monde. Toutes les plus intimes choses,

(1) Miss Waters.

pouvons-nous dire, sont mélodieuses, s'expriment naturellement en chant. »

Debussy recherche la sensation, Vincent d'Indy extériorise l'idée. La sensation se limite à l'individu, aussi Ravel et Debussy, étant plus pasticheurs, plus contrefacteurs du rêve ou du frisson, laissent le champ de la belle musique sensuelle à peu près entièrement ouvert. Pour comprendre Vincent d'Indy, il faut être profondément musicien. Il ne s'agit que d'être mélomane ou sensuel pour aimer Pelléas, les poèmes de Rimsky et l'*Iberia* d'Albeniz. Debussy pousse le don de la volupté jusqu'aux raffinements cérébraux ; ne s'adressant qu'au sens de l'amour, il est inférieur, aux yeux du profane, à un Massenet qui, dédaignant le « petit frisson » des timbres curieux, énervants et rares, enlace comme par des caresses semi-courtisanesques grâce à ses phrases mélodiques.

L'article Massenet est très demandé. Il repose du « debussysme ». Des roublards inconscients l'exploitent : Leroux l'enfle, Nougès le vulgarise et Raynaldo Hahn l'épure, l'amenuise et le rend exquis.

Entre l'article Massenet, de valeur courante, et l'article de Bussy, bijou de luxe, inutile et par trop travaillé, je place la sincérité idéologique d'un Vincent d'Indy.

Et j'ai, ma foi, tout l'air d'ouvrir un magasin de notes, de blanches, de croches et de noires ; j'ai des bâtons de chef d'orchestre ? Qui fera l'article ? Qui engagera le public à choisir de préférence du Vincent d'Indy ? Hé ! hé !.. et M. Maus, donc ? n'est-il pas tout indiqué ?

MAURICE GAUCHEZ.

(*Dessins de* L. NOVAL.)

LES GENS DE PARIS

Novembre a ranimé Paris. O élégance !... O rue de la Paix !... O chaussée d'Antin !... O Bois le matin !... Et c'est déjà comme un Paris de décembre, éclairé des feux de la Noël. Marchandes de gui, marchandes de houx, encombrent le boulevard. La marchande de gui !... Ra-

phaël Kirchner, le plus parisien des Viennois, l'a croquée en un dessin exquis, toute nue, les pieds dans des chaussettes, une étole d'oppossum au col, un kolbak d'astrakan sur la tête, portant son gui au bout d'un bât léger à son épaule, — et riant, riant !...

O rire de la Parigote, rire d'une actrice qui conserve à la rue le maquillage de la comédie. L'œil est un petit astre au fond d'une cavité bleue ; le rose d'une pudeur menteuse — et d'ailleurs éternelle — avive la pommette : tout le reste est blanc ; pourtant, un rien de rose encore fait du lobe de l'oreille une cerise. Et le sourire, dans ce décor, s'allonge. C'est un peu de sang sur la neige... Rire charmant, qui a tort, bien vite, d'être toujours le même. Le maquillage est un art en lequel chacune est passée maître. Le même visage s'éclaire du même sourire, place des Etats-Unis, à l'Etoile, ou rue Duperré à Montmartre. La France est le pays de la peinture. Peut-être ne se faut-il que médiocrement affliger d'avoir vu s'enfuir la Joconde, car tout Paris est plein de petits Greuze et de petits Nattier. Au demeurant le sourire de la Joconde n'était-il point si enchanteur. Je causais récemment à un gardien du Louvre, qui me disait :

— Des gens venaient, Monsieur, s'accouder des heures devant ce tableau-là. Des heures. Ils lui souriaient, Monsieur, ils lui parlaient tout bas... Ils l'auraient embrassé, Monsieur, pour peu qu'on les eût laissé faire...

Ce gardien restait ahuri. Il est vrai que c'était un vieux gardien, un réactionnaire — obstiné à garder le Salon Carré, à une époque où s'impose le Salon Cubique. Le sourire de Monna Lisa ne lui disait rien. Il ajoutait, plein d'un bon sens énorme :

— Les trois quarts des petites femmes qu'on rencontre dans la rue ont le sourire plus joli que ça !...

Et il clignait de l'œil, et il faisait claquer sa langue contre son palais. C'était un connaisseur. Il ne devait pas, en dépit de sa moustache grise, avoir désarmé encore...

Mais laissons la Joconde, et voyons ce que font les Greuze et les petits Nattier. Au moment où je vous écris, ils sont à la fête à Montmartre, ils adornent et éclairent les manèges de cochons roses et de blancs lapins. Manèges symboliques !... inconnus en pays belgique, où les car-

rousels, les *moulins* n'ont que de placides chevaux, que des lions placides... Ah !.. le petit Greuze, dans l'ardeur du plaisir, est devenu un petit Willette ! Jambes dessus, jambes dessous, chevauchant la selle, chevauchant la tête du cher ange, chevauchant même son arrière-train que pique une petite queue en tirebouchon, il s'en donne à n'en pouvoir plus. Le sourire est devenu un éclat de rire !.. Et quelle générosité dans l'abandon des trésors qu'Eros lui octroya !.. Nous écrirons le los des bas à jours où il y a plus de jours que de bas !.. Nous dirons la bonté de la mode présente, qui, faisant la robe étroite, l'oblige à remonter le long des jours, vers des aurores !.. Que ne dirons-nous pas !..

Et M. Alfred Capus, et M. Abel Hermant, et M. Georges Berry, viendront, comminatoires, vers nous ; car ils réclament la restauration de la Censure. Mais M. Henri Bernstein et M. Tristan Bernard prendront notre défense, parce qu'ils ne veulent pas en entendre parler. Or, M. Tristan Bernard est champion de la boxe, de la savate et de la canne. Nous voyons déjà knock-out les trois diables-ermites que tente Anastasie...

Anastasie !.. On devrait la rétablir, non pour empêcher de danser en rond les amateurs de tableaux suggestifs ou de couplets gaulois, qui n'ont jamais fait de mal à personne, mais pour empêcher la mise au jour de toutes les calembredaines inexprimablement inférieures dont rougit le théâtre présent. Vous avez vu *Les Yeux ouverts ;* vous verrez peut-être la *Maison de Temperley*, et certainement l'*Idée de Françoise*. Vous verrez le *Coup de Téléphone* et *Une affaire d'or*... Que ne verrez-vous pas !.. Eh bien, tout cela est au dessous de tout, et la production dramatique recule les limites de la médiocrité. Comment pourrait-il en être autrement, avec les mœurs dont l'autre jour je vous touchais un mot ?.. Les directeurs ne montent guère plus que les pièces dont les auteurs financent. De là *Une affaire d'or* — qui n'en fut pas une. De là *Crédulités*, qui tombera demain sur la même scène. De là je ne sais plus quelle ineptie, à telle Comédie Royale ou Impériale, hier. Pour cette ineptie, assure-t-on, l'auteur, très riche — il s'agit d'un entrepreneur-dramaturge — versait mille francs quotidiennement dans la caisse du théâtre. Le jour où il a cessé de verser,

on a cessé de jouer. Ce genre de combinaisons fait vivre, paraît-il, tel théâtre nouveau dont le spectacle, en effet, est très fréquemment renouvelé. On a vu l'été dernier tomber à Paris une pièce belge pour la représentation de laquelle l'auteur avait payé — et largement. Et je ne sais jusqu'à quel point cela est vrai, — mais l'on m'a affirmé que l'œuvre d'un jeune écrivain flamand, reçue par une scène subventionnée, ne l'avait été qu'après versement d'une somme de dix mille francs...

On tait tout cela. On a tort. La flétrissure s'impose. Quel est d'ailleurs le résultat !.. Pour un diamant, *Bagatelle*, que de strass !.. L'art est comme le café : il f... le camp. Voilà Réjane qui monte du Gavault — et lequel ! En tête d'un quotidien matinal, ce générateur impuni de petites jeunes filles fausses et insupportables n'allait-il pas, l'autre jour, niant l'utilité de toute littérature !.. La littérature est un ornement facultatif et qui ne change rien à la valeur essentielle de l'œuvre. Il n'y a d'important dans l'œuvre littéraire que celle qui n'est pas littéraire : l'anecdote, le thème, ce que la lectrice appelle « l'histoire ». M. Gavault juge exactement comme telle vieille dame de province qui ne lit que les feuilletons et court à l'action, l'action seule, comme l'Europe à la guerre. De sorte qu'entre Flaubert et Scribe, c'est Scribe qui a raison. Tel est le monsieur dont Réjane hospitalise les vaudevilles. Je crois qu'à aucune autre époque un manifeste de ce genre n'a vu le jour. Jamais il n'a été permis à un écrivain de dire impunément qu'on peut très bien se passer de littérature. Aujourd'hui, le seul Rémy de Gourmont a répondu. Honneur à lui ! Il est d'ailleurs l'un des deux grands écrivains de la France présente. — « L'œuvre littéraire, Monsieur, — s'est-il écrié — se coule d'un seul jet ; tout est conçu à la fois, le fond et la forme, *et, sans la forme, le fond n'existe pas.* »

M. Gavault a pris cela pour son petit déjeuner du matin ; puis, comme on était le 10 du mois, il s'en est allé rue Henner palper ses droits d'auteurs. Tout n'est-il donc pas là ?..

Il faut croire que non, cependant..., — car la *Danseuse de Pompéï*, à l'Opéra- Comique, étant un four, M. Jean Nougès a voulu se précipiter par une fenêtre. Et pourtant, M. Jean Nougès est riche ; sa musique lui a rapporté une fortune : *Quo Vadis* a fait de lui une façon de Crésus.

La *Danseuse* en question ajoutera encore à son pactole qui, de fleuve, deviendra torrent. Car il faut vous dire tout de suite que la *Danseuse* n'est un four qu'au point de vue critiques. Il est entendu parmi les aristarques parisiens que M. Nouguès, auquel la Fortune et le Succès ont souri dès sa toute jeunesse, n'est pas un musicien, et que tout ce qu'il produira sera mauvais. *Chiquito* fut mauvais, *Quo Vadis* le fut, l'*Aigle* le sera demain, la *Danseuse* l'était hier. Notons que les gros trois quarts des aristarques précités sont des compositeurs, c'est-à-dire des concurrents. Ils font le bloc contre M. Nouguès, qui a plus de chance et qui gagne plus d'argent qu'eux... Mais le public, le gros, le vrai, assiège les bureaux de location et venge M. Nouguès... ou du moins le devrait venger ! Mais il faut croire que l'opinion de M. Bruneau importe à M. Nouguès, puisque celui-ci a voulu se jeter par une fenêtre ! après la lecture d'un *Figaro* désagréable... Au demeurant, la *Danseuse de Pompéi*, incomparablement montée par M. Albert Carré — si j'ose m'exprimer ainsi — est un spectacle merveilleux. Et je n'hésite pas à déclarer que la *Lépreuse* est peut-être d'une valeur esthétique supérieure... mais que la *Danseuse* est bien plus agréable voir et à entendre. Soyez sûr que, d'ailleurs, on la jouera cent fois... alors que les *Bacchantes* de M. Bruneau, dansées à l'Opera, s'effaceront comme un vain rêve après une dizaine de falotes orgies.

Tout cela est triste à l'égal du temps. Il pleut. Paris est sale. Tabarin annonce une apothéose de Phryné. Ce ne sera pas drôle. Allons plutôt à la « Gaieté de Paris ». Ce n'est pas un nouveau Moulin Rouge. C'est une salle d'Exposition. Pour ennuyer l'éditeur Juven, directeur-fondateur du Salon des Humoristes, l'éditeur Lafitte a ouvert à *Excelsior* une salle où il a réuni des pages notoires de Forain, Guillaume, Hermann-Paul, Abel Faivre, Léandre, Roubille, Sem, Capiello, Poulbot, de Losques, Boutet le Monvel, etc. Et c'est un moment de réconfort qu'une visite à cette galerie de joie, manifestation triomphante de cet esprit français qui semble avoir déserté le théâtre et s'être réfugié chez les peintres. On peut considérer Abel Faivre, notamment, comme un petit-maître égal aux plus notoires du XVIII[e] siècle et dont la postérité couronnera le talent. Il est savoureux de constater, par exemple, avec quelle

maîtrise délicieuse ce déformateur professionnel de la ligne féminine, sait la reformer avec art et l'exalter avec autant de volupté et de charme qu'un Chabas ou qu'un Brisgand, qu'un Philips ou qu'un Baudouin. Il y a à la « Gaieté de Paris » quelques portraits de jeunes femmes capables de faire s'agenouiller Guillaume Appollinaire lui-même, apôtre intransigeant du seul cube.

Il y a aussi à la « Gaieté de Paris » des gens qui causent. — « Vous étiez à la vente Lantelme ?... — Hôtel Drouot, hélas ! — Edwards n'a rien gardé d'elle, rien. Meubles, bibelots, bijoux, robes, dentelles, tout a été jeté là sur les tables, brocanté, dispersé... — On a violé une seconde fois sa tombe... — J'ai vu cette tombe, le 2 novembre ; elle était couverte de roses... — D'Edwards ?.. — On m'a dit « de deux femmes blondes »... — Où est cette tombe ? — Père-Lachaise, 89e division, à front d'un sentier, tout en haut. — On m'avait dit 47e... — Il y a là, en effet, un tombeau en pierre rose sur lequel est gravé ce seul mot : Lantelme. Des gens sont allés méditer et rêver devant. S'ils en avaient fait le tour, ils auraient vu que c'est celui d'un capitaine mort à Paris, chargé d'ans et d'obscurité. — Vous avez acheté, à cette vente ?... — Des perles. — Non ? — Si. — Celles qu'Elle avait l'habitude de porter chez elle, dans l'échancrure de son kimono. — Vous savez comment elle les avait gagnées ? — Non. — Demandez-le à Max Dearly. Tout Paris sait ça... — Allons, allons !.. Comment pouvez-vous répéter, maintenant qu'elle est morte, des horreurs pareilles !.. — Il ne faut pas toucher à vos dieux !.. — Elle était si jolie... »

— Et *Bagatelle*... — C'est une très belle pièce. — Est-ce un succès, ou est-ce un four ? — C'est un four, naturellement. S'il s'agissait d'une commelalunerie, ça serait un triomphe. — Faites jouer ça par Mistinguette et par Berthez, et ça ira à la trois-centième... — Et dire qu'Albert Lambert s'est rasé, pour cela ! — Justement, sa barbe est tombée dans la pièce !..

— Et Charpentier ? — Il est ravi ; au fond, il n'avait jamais rêvé que ça : l'Institut. — Vous avez lu son article, dans le *Journal*, au lendemain de son élection ? — Oui, très senti, très sincère... écrit pendant l'élection même, alors qu'il ne savait rien, qu'il ne se doutait pas.

— Gogo !.. Cet article spontané, impromptu, avait été écrit la veille de l'élection, à la demande du *Journal*, qui l'a payé cinquante louis !..

— A propos de Charpentier, j'ai écrit un petit scénario de comédie... qu'on ne jouera pas, mais qui serait bien amusante. — Voyons ça... un scénario, ça ne doit pas être long. — La scène est chez Louise, dans le décor du I et du III, que vous voyez d'ici ; la mère vieillie, cassée, repasse toujours ; le père, qui ne travaille plus, lit le *Petit Parisien*, une jambe goutteuse sur un fauteuil de paille. Louise a trente-cinq ans, elle frôle la quarantaine, elle a maigri et elle est triste. Restée auprès de ses parents après un pardon qu'ils ne demandaient qu'à donner, elle fait de la couture à son compte. On n'a plus entendu parler de Julien. Tout à coup le père pousse un cri : « Ah! — Quoi ? — Qu'est-ce qu'il y a ? — C'est ta jambe ? — Non !.. Lisez ça... Ce Julien..! — Julien ! ! — Il entre à l'Institut ! — Le voilà académicien ! — Non ? ! — Si !.. » Et l'on se rue sur le journal... Quelle scène à faire !

— « Vous voyez bien, dit Louise en regagnant le corsage commencé... Je vous l'avais bien dit... Si vous m'aviez laissé faire... »

Et elle se retient de pleurer. Et la mère sent monter des remords, et le père des regrets...

— « Tu serais la femme d'un académicien !... Je serais son beau-père... »

Un peu de colère le prend :

— « C'est ta faute, vieille toupie! — crie-t-il à sa femme. C'est ton sale caractère, qui a tout fait !.. Je le savais bien, qu'il arriverait, ce jeune homme !...

Et l'on se dispute, dans le pauvre logis, et Louise pleure...

Que dites-vous de cela ? — C'est drôle. Mais la vie l'a été davantage. Vous savez bien qu'en vérité Julien a lâché Louise pour sa sœur Camille et que toutes les deux vivent encore... Vous imaginez quels doivent être aujourd'hui leurs doubles regrets... — Ce Paris, tout de même !

Et le papotage continue.

Il faisait plus grave, lundi, à la Société de Géographie, où M. Jules Destrée, député de Charleroi, a fait une conférence applaudie — et d'ailleurs fort intéressante — sur l'art wallon. Je ne vous apprendrai pas l'éloquence parti-

culière à ce Belge notoire, et qui a porté à Paris comme il porte en son pays, où il est prophète. Son succès a été très vif, et toute la presse l'a constaté. Cette apparition d'un Belge instruit, documenté et spirituel à la Société française de Géographie constitua cependant le spectacle le plus délicieusement ironique... au lendemain de ce livre inouï publié par un conservateur amiénois de bibliothèque ! — et traitant à la française, des cités belges. — Qu'est-ce que cela ? — Vous n'avez pas vu ?.. Un monsieur Ledieu, qui a voyagé en Belgique, et qui a découvert des statues en face de l'Hôtel de ville de Bruxelles, des tilleuls sur la place des Martyrs, des Gobelins dans la salle du Conseil communal, des Murillo au Musée Ancien, des pièces flamandes au Théâtre du Parc, des voitures de maîtres attelées de chiens, et le sol belge uniformément plat ! — Moins plat que lui !.. — Mais reprochons-lui surtout d'avoir trouvé laides toutes les Bruxelloises, comme si les Bruxelloises n'étaient pas plus jolies, si fraîchement naturelles, que toutes les Parisiennes, qui ont toujours l'air de s'être rencontrées avec la palette de Boldini !.. — Dites de Helleu... — Le Watteau-Mouche ! — Le Watteau à vapeur !... — En voilà deux que De Flers et Caillavet ont oubliés dans l'*Habit vert* ! — Deux quoi ? — Deux mots : Un seul eût suffi... — Oui, entre deux mots il faut choisir le moindre ! — Un succès, cet *Habit vert ?* — Evidemment... La firme habille mieux que toute autre ! — C'est vert, mais juste ! — ...

Mais on n'en finirait pas. Vous verrez, vous applaudirez, cette comédie où l'Académie est raillée de manière à ne pas empêcher ses auteurs d'y entrer. Nous y avons pris un plaisir superficiel mais véritable.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Maurice WILMOTTE : LE PASSÉ, LE PRÉSENT et l'AVENIR DU THÉATRE NATIONAL DE LANGUE FRANÇAISE EN BELGIQUE (Lamertin.). — **Jules LECLERCQ** : AUX SOURCES DU NIL (Plon-Nourrit.). — **J. BERLAER, C. MÉLANT** et **C. VAN OFFEL** : LES IMAGES (Dickinson.). — **Jules PEUTEMAN** : LA SAINT-JEAN ET LA SAINT-ELOI A MONT. — **Ernest de LAMINNE** : LA DIVINE COMÉDIE, trad. (Perrin et Cie). — **Arthur COLSON** : ECOUTE BUCHERON... (Olyff).

M. Maurice Wilmotte termine le discours qu'il a prononcé récemment devant les membres de la « Classe des Lettres, etc. » de notre Académie royale, et qu'il vient de publier, par ces mots : « Je me suis efforcé de n'être que l'humble serviteur de la vérité historique. »

Historien littéraire, on sait que M. Wilmotte l'est avec la plus vaste érudition. Si nous n'envisageons donc que cet aspect de son exposé fait en vue de rappeler avec science et méthode les essais dramatiques des contemporains d'Alvin le père, de Bergeron, de Smits, de Raoul, de Jouhaud, de Clavareau, de Reiffenberg, pour la plupart Français immigrés en Belgique, nous ne serons pas du tout étonnés que l'auteur n'ait rien négligé pour être exact et complet. Il passe de même en revue, et les analyse brièvement, les œuvres de théâtre des Belges de la génération de Prosper Meyer dont la presse du temps porta aux nues une *Jacqueline de Bavière ;* celles du temps où Wacken faisait jouer un retentissant *André Chénier,* celles enfin qui valurent des prix triennaux et presque de la célébrité à Ch. Potvin.

Son rôle d'historien rempli, et aussi, en passant, sa tâche de critique, M. Wilmotte se transforme en prophète, — en prophète de mauvais augure. Il se refuse à admettre la possibilité que les écrivains de Belgique soient capables, restant chez eux, ne subissant pas, comme certains, l'influence, à ses yeux salutaire, de Paris, d'écrire de bonnes pièces de théâtre, d'écrire surtout des pièces caractéristiques reflétant la mentalité, l'originalité de la race, les tendances d'un esprit local et d'un sentiment personnel.

Ici, l'on ne peut que se cantonner dans le domaine de l'hypothèse et les plus ingénieuses spéculations n'ont aucune force de loi. L'optimisme ou le pessimisme, en pareilles matières plus qu'en toute autre, ne se commandent ni ne se discutent ; il ne faut souhaiter que voir chacun respecter l'opinion du voisin et espérer que tous deux vivront assez longtemps pour que celui qui aura eu raison accueille avec générosité l'amende honorable de l'autre...

M. Wilmotte ne croit pas à l'avenir d'un théâtre national de langue française en Belgique ; il l'estime une utopie. Nos destinées littéraires sont régies par des lois qui nous éloignent de cette possibilité de n'être pas tributaires de la France...

Ceux que désoleraient cette affirmation trouveront, il est vrai, motif à réconfort dans les dernières pages de l'étude, au demeurant fort attrayante, dont il s'agit. Son auteur, comme s'il eût voulu être bon prince, console les croyants désabusés par lui : Ni l'Italie de Goldoni ou de Gozzi, ni la Hollande de Vondel, ni l'Allemagne elle-même de Schiller et de Goethe ne sont mieux partagées que nous. Tous ces pays sont avant tout des serviteurs et admirateurs fidèles de la scène française... L'Angleterre peut-être, qui a Shakespeare, et l'Espagne où vécurent Lope de Vega et Calderon sont privilégiées.

Alors, à quoi bon faire tant d'efforts et commettre tant d'erreurs ? Paris est là qui suffit à alimenter le monde de nourriture dramatique.

Evidemment. Mais le malheur est que cette pâture venue des environs du carrefour Montmartre est souvent, à l'heure actuelle, bien frelatée. Il nous est permis d'avoir ici l'envie de quelque chose de plus substantiel et de plus sain... Qu'on nous laisse au moins le temps de le chercher sur place sans nous crier d'avance que nous ne l'y trouverons pas.

* * *

Ce n'est pas aux lecteurs de cette revue qu'il faut présenter M. Jules Leclercq et dire l'intérêt qui s'attache à ses récits de voyage. A une documentation scrupuleuse l'auteur sait ajouter l'agrément de l'anecdote, le souci du pittoresque et le charme d'une écriture très artiste, poétique même souvent avec une séduisante élégance.

M. Jules Leclercq a parcouru tous les pays du monde. Il a su regarder autour de lui et raconter ensuite avec une adroite méthode ce qu'il avait vu. Son dernier voyage, ou du moins le dernier dont il nous offre la narration abondamment illustrée, l'a conduit dans des régions tour à tour encore mystérieuses ou déjà richement laborieuses qui possèdent pour nous une valeur économique essentielle. Par le chemin de fer qui longe la côte orientale d'Afrique, en utilisant les steamers anglais des grands lacs, en s'engageant sur les routes tracées par les illustres pionniers de ce continent hier encore inconnu, le voyageur a atteint les sources du Nil. Nous visitons de la sorte avec lui, comme on nous y invite, « Mombasa, le chemin de fer de l'Ouganda, Nairobi, capitale de l'Afrique Orientale Britannique, le Rift, cette gigantesque déchirure de l'écorce terrestre, la mer intérieure qu'est le Nyanza, Entebbe, la capitale de l'Ouganda, les missions catholiques et protestantes, les lieux maudits où sévit la maladie du sommeil, Kampala et son roitelet indigène, Mouanza, où l'Allemagne applique la manière forte, Boukoba, Mounyounyou et la forêt vierge, les chutes Ripon enfin et les premiers méandres du Nil ».

Avouer avec mélancolie qu'on voudrait en avoir fait autant, c'est dire, je crois, combien l'auteur a atteint son but, puisqu'il a suggéré l'envie irrésistible de partir sur ses traces...

* * *

Trois artistes se sont unis pour réaliser une œuvre ravissante et leur collaboration est harmonieuse, chacun ayant habilement appa-

rié son apport à ceux des deux autres. Peut-être même serait-il juste d'y associer le bon goût et l'élegance de la présentation dont l'éditeur a le mérite?

M. Jean Berlaer a écrit un conte naïf et gracieux dont une petite cour anglo-saxonne est le cadre et une reine-enfant et un prince de douze ans les jolis héros attendris.

M. Ch. Mélant a entouré ces puériles aventures d'une musique spirituelle et archaïque tout ensemble.

M. C. Van Offel a dessiné des pages où la verve et la grâce s'unissent agréablement.

Tout cela fait de ces *Images* un album ravissant dont le succès sera mérité à plus d'un titre.

* * *

M. Jules Peuteman est un écrivain qui nous donna maintes pages attrayantes. Il est aussi un folkloriste érudit et curieux.

C'est avec un vif intérêt qu'on lira l'étude qu'il consacre à l'historique, la description et le commentaire des us et cérémonies dont les fêtes de la Saint-Jean et de la Saint-Eloi sont l'occasion, depuis des temps immémoriaux, dans le hameau de Mont, aux portes de Verviers.

L'auteur y découvre avec sagacité des traces piquantes des plus antiques coutumes, voire jusqu'à des traditions païennes perpétuées d'âge en âge. C'est en tout cas une précieuse contribution à l'histoire régionale des cérémonies, à la fois profanes et religieuses, dont toute la Wallonie est friande.

* * *

M. Ernest de Laminne, que maints beaux poèmes ont signalé à l'attention des lettrés, a entrepris une œuvre gigantesque. Il faut du courage, de la persévérance et une science solide pour la mener à bien. Il faut ne pas craindre les comparaisons avec des prédécesseurs dont plus d'un est notoire...

M. de Laminne traduit la *Divine Comédie* et commente le texte italien en expliquant la version qu'il en donne.

Les trente-quatre chants de l'*Enfer* ont paru: c'est un livre qui ne passera inaperçu chez aucun de ceux que la Poésie et l'Histoire ne laissent pas indifférents.

Ayant eu, en vue d'une thèse qu'il préparait, à se servir d'une traduction du Dante, M. de Laminne ne se trouva satisfait d'aucune de celles qu'il consulta. Il se paya la coquetterie d'en faire une. Tout le monde n'est pas capable d'un pareil geste. Bénissons celui qui osa l'exécuter.

D'une façon générale, déclare l'auteur, c'est au texte de Casini qu'il s'en est tenu et, sans s'astreindre au mot à mot littéral et barbare, il a suivi le vers italien pas à pas. De cette façon la seule connaissance du latin permet aux lettrés de lire le texte du Dante lui-même par sa confrontation avec la traduction française.

Une introduction nourrie de faits et de commentaires nous présente l'immortel poète et son œuvre, et c'est, là aussi, un travail tout à l'honneur de celui qui l'accomplit.

* * *

Il naîtra chez nous toute une littérature dont l'Arbre sera le prétexte et le héros. Elle sera salutaire. Nous devrons de la reconnaissance à ceux qui l'auront alimentée.

M. Arthur Colson occupera parmi eux une belle place. Il vient de consacrer à nos grands géants feuillus un joli livre de piété, de conseil, d'hygiène même aussi, presque de philosophie, et d'enseignement profitable en tout cas.

Le titre déjà est joli : *Ecoute, Bûcheron...* et la réalisation du dessein de l'auteur est ingénieuse et sympathique. Le petit monde des écoles trouvera dans ce recueil adroitement illustré les plus louables leçons ; il y apprendra comment et pourquoi il doit aimer les arbres, comment et pourquoi certains hommes se sont pris à les aimer, à les respecter, à les protéger.

PAUL ANDRÉ.

Georges BRABANT : LE RENCHÉRISSEMENT DE LA VIE AU POINT DE VUE BELGE (Bruxelles, Lebègue.). — **Joseph FLAMENG** : LES FEUILLES QUI TOMBENT (Bruxelles " *Les Editions Nouvelles* "). — **André FONTAINAS** : LES ETANGS NOIRS, roman (Edit. du *Mercure de France*). — **Georges VIRRÈS** : LE CŒUR TIMIDE, roman (Bruxelles, G Mertens).

Je crois bien que le livre de M. Georges Brabant ne m'est parvenu que par une erreur d'adresse. Il aurait dû échoir en partage à ceux de mes confrères qui dissertent ici sur *Les Faits et les Idées*. Il relève, en effet, de la pensée et même de l'action, mais n'a que des rapports lointains avec la littérature, s'il est vrai que par celle-ci, il faut entendre l'effort de l'écrivain pour orner l'expression de ses découvertes et conséquemment la forme artiste dont il les revêt.

Cela ne veut pas dire que la prose de M. Brabant soit à dédaigner ; elle a, au contraire, de la facilité et de la netteté. Que peut-on demander de plus de l'auteur du *Renchérissement de la vie au point de vue belge?*

M. Brabant examine les causes du phénomène économique dont il s'agit — les causes générales aussi bien que les raisons régionales et nationales. Il dénonce l'influence de la politique étroite et égoïste de nos agrariens, qu'il condamne après avoir établi quelle est, au juste, l'importance de l'agriculture dans notre pays.

Sans analyser le problème délicat abordé par M. Brabant et auquel il donne une solution qui ne manquera pas de susciter de très vives discussions, je me plais à rendre hommage à l'esprit combatif de l'auteur. Il anime ses démonstrations d'un accent de passion, sans que la clarté de ses déductions en soit diminuée.

* * *

M. Joseph Flameng nous raconte la banale et lamentable histoire de Jean Vandenbroeck, fils d'un épicier de la rue Haute, qui, après avoir été la perle des écoliers et le modèle des étudiants, soutenu

par l'orgueil paternel, est devenu un pâle avocat établi « dans une triste petite rue du quartier Nord-Est ».

Jean est malheureux : il semble à ses propres yeux un intrus dans la carrière du barreau, lui, que sa naissance et son hérédité destinaient plutôt au détail de la mélasse et du savon noir, lui, le fils d'un failli (car le père VendenBroeck, hélas !..) Pourtant voilà que soudain l'amour entra dans son cœur avec l'image d'une jeune fille simple et bonne que le hasard lui fit rencontrer. Mais ici l'histoire finit brusquement. La nuit même de ses fiançailles, Jean tombe gravement malade, « d'un mal qui ne pardonne pas » — dit l'auteur sans plus — et bientôt il meurt, n'ayant pas revu Paulette ; car une concierge autoritaire, intransigeante, n'a pas permis que son locataire reçût la visite d'une personne de l'autre sexe ! !...

Evidemment le sujet était ingrat, sans relief. M. Flameng l'a traité avec des gaucheries naïves, d'où vient au petit livre une sorte de saveur plaisante. Ce conte, « bruxellois » par le fond et par la forme, est affublé d'un titre dont je n'ai pas saisi le symbolisme, mais dont la poésie est de saison : *Les Feuilles qui tombent...*

* * *

Par une curieuse coïncidence, le roman dont je vais vous parler, est aussi, à sa façon, un « conte bruxellois », et c'est également la destinée lamentable d'un jeune homme, sur qui pèsent la réprobation encourue par ses ascendants et je ne sais quelle fatalité qui l'empêche d'échapper au désenchantement dont son âme est prisonnière. Joris Helmius passa ses années d'enfance dans une des rues bourgeoises du centre de Bruxelles, et quand la catastrophe finale atteignit son grand père, frappant en même temps les nombreux actionnaires de la banque que cet homme actif mais imprudent avait fondée, l'enfant qui avait douze ans, connut pour la première fois la souffrance. Dans l'assaut des infamies que ses condisciples lui jetèrent, un matin, à la face et dont il se sentait atteint comme d'un crachat frappé en plein visage, il entrevit l'horreur de ce qui était et en ressentit la tragique épouvante.

Dans *Les Etangs noirs*, M. André Fontainas, avec un talent sûr de psychologue et d'écrivain, retrace l'histoire de la sensibilité de Joris Helmius, presque livré seul à lui-même, à côté du ménage désuni de son père et de sa mère, établi à Paris après la faillite de l'aïeul. En dépit de sa nature nativement enthousiaste et confiante, l'enfant est amené à se renfermer de plus en plus dans le secret de ses pensées, à réfréner l'expression de ses joies aussi bien que de ses tristesses, et peu à peu se compose son âme de songe où s'accomplissait un mystère sacré que personne autour de lui ne pressentait. Car, aimant tout ce qui lui apparaissait beau, ardent, généreux, ses émerveillements demeuraient solitaires. De telles dispositions devaient le rendre inapte au bonheur. Il l'entrevit pourtant, le bonheur, comme il était revenu à Bruxelles pour y suivre les cours de l'Université. Mais il le laissa passer, fuir pour jamais, par hésitation, par timidité, par une sorte de réserve maladive qui le paralysait au moment des réalisations. Il faillit en mourir et en resta pour toujours brisé. Au moment de cette crise où saigna si cruellement son grand et fier amour pour Marie Rilmerhausen, il voulut retourner

vers les régions préférées de son enfance, vers l'endroit où jadis était bâtie cette maison de campagne disparue déjà, et il s'en fut, avec un fidèle camarade, par les sentes désormais à demi urbaines, du chemin de Ganshoren au Val-des-Roses, de la rustique chapelle miraculeuse de Sainte-Anne à la berge des Etangs-Noirs.

» Les Etangs-Noirs de jadis ! Malgré la sombre tranparence de leurs eaux, ils se paraient de quelque fraîcheur et d'un peu de gaîté. Le remous qu'y produisaient les roues des moulins, animait d'une lucidité diamantée la surface légèrement ; des touffes de roseaux garnissaient les rives herbeuses ; des cygnes placides et majestueux étincelaient d'une blancheur sacrée. Maintenant l'eau est trouble, opaque, empuantie. Elle croupit entre les bords où s'amoncelle sans répit la neige jaune et fangeuse. Les oiseaux splendides l'ont délaissée »...

Comme elle est lamentable et perdue ; comme elle est semblable à Joris, sur qui s'entassent les ruines et la désolation, que nul reflet d'espoir n'illumine plus !

Joris Helmius, en dépit des contingences particulières au milieu desquelles il se débat et qui créent le décor propre à ce roman, est semblable, au fond, à tous ceux sur qui s'appesantit le poids de toute l'amertume amoncelée durant leur enfance. Leur essor est brisé ! Rien sans doute ne pourrait jamais les guérir, ni dissiper les défiances farouches et les troublantes indécisions de leur orgueil contristé.

* * *

Combien en est-il ainsi qui ne parviennent jamais à se trouver, ni à se donner tout entiers ! Pierre de Hérin, lui non plus, ne réussit pas à aiguillonner efficacement sa volonté. Et pourtant son cœur voudrait vivre ; il aspire à toute la vie. C'est son aventure que M. Georges Virrès nous conte, avec un art exercé, dans *Le Cœur timide*.

Ne croyez pas que M. Virrès, abandonnant ses terriens et sa Campine, s'essaie désormais à de subtiles psychologies. Disséquer des âmes n'est point son fait. Mais l'âme de son héros nous apparaît, cette fois-ci, avec des traits qu'il a accentués plus qu'il n'a coutume de le faire, et son héros lui-même se détache avec plus de relief sur son milieu, sur le paysage qui lui sert de fond.

C'est en Hesbaye, dans la région qui avoisine la jolie petite ville de Tongres, que s'élève le château de Valvert, montrant, entre deux tours carrées, sa façade blanche surmontée d'un fronton triangulaire. Il date de la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

« Voilà le Valvert, tel qu'il apparaît à celui qui traverse ce pays. Parce que nous sommes dans la Hesbaye, la moindre ondulation du sol acquiert une importance singulière ; des ruisseaux se rencontrent ici et alimentent l'étang où trempent des saules ; la bonne terre, plus fertile encore du voisinage des eaux, gorge de sève les arbres de ce val. On a mélangé, le plus heureusement du monde, les feuillages d'essences diverses qui s'opposent les uns aux autres ou marient délicatement leurs nuances. Certains sites inspirent de l'admiration et ne provoquent aucune sympathie... Le Valvert est sympathique. »

Si, ayant joui du coup d'œil qu'offre la partie de la propriété qui

s'étend devant le château, nous contournons celui-ci, nous découvrons les restes d'un jardin français.

Dans un décor si riant, Pierre (qui le croirait?), à vingt-cinq ans, se demande parfois si la vie est bonne. Pour ne jamais avoir réagi contre les événements et les hommes, ce garçon bien portant, joli, riche, éprouve l'impuissance de se dégager d'une préoccupation, d'une peine minime. Sa complexité sentimentale lui fera prendre au tragique une foule de circonstances où le commun des mortels ne trouverait pas matière à émotions. Pour nous le montrer, M. Virrès n'aura qu'à nous faire le tableau des faits saillants ou menus qui composent la vie de la famille de Hérin, au château du Valvert ou au dehors.

Dans un pareil sujet, l'auteur des *Gens de Tiest* allait être tout à fait à son aise. On sait combien est probe le talent descriptif de M. Virrès, combien il est exempt de rhétorique, avec quel scrupule il ne s'appuie jamais que sur la réalité vue, observée, vivante.

Pourtant n'a-t-il pas cédé avec une excessive complaisance à la joie d'exercer sa virtuosité? Il y a des morceaux brillants: le poll de l'Association conservatrice, le bal des Vaulois, la chasse au Valvert, qui sont peut-être démesurés, encore que le roman s'y fonde avec une remarquable adresse.

Mais sans doute convient-il de voir, dans *Le Cœur timide*, une étude de mœurs s'appliquant à tout un milieu provincial, d'où se détache vigoureusement l'aventure sentimentale de Pierre de Hérin. Telle qu'elle est, l'œuvre a de la force et de la couleur, et elle atteste une intéressante évolution dans la manière de l'auteur, en même temps qu'elle nous le montre en pleine possession de son métier.

ARTHUR DAXHELET.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie; *Le Jardin des Délices*, ballet en un acte de MM. Paul Max et Ambrosiny, musique de M. Paul Goossens (20 nov.). — *Le Chant de la Cloche*, légende dramatique en 7 tableaux de M. Vincent d'Indy (21 nov.).

Parc : *La Veuve*, comédie en 3 actes de Meilhac et Halévy (16 nov.).

Olympia *Le Cœur dispose*, comédie en 3 actes de M. Francis de Croisset (15 nov.).

Molière : *Les Saltimbanques* (7 nov.) et *Véronique* (21 nov.).

Cercle Royal Euterpe : *Aux Jardins de Murcie*, pièce en 3 actes de M. José Félin y Codina (16 nov.).

Le Jardin des Délices. — C'est une pièce d'actualité. M. Paul Max s'est habilement inspiré des événements balkaniques. Il a résolu en un tour de main, — ce qui veut dire, en l'occurence, quelques tours de jambes, de jolies jambes — la question d'Orient.

Nous assistons en effet à l'intrusion d'une armée à l'élan irrésistible dans le domaine du Sultan. Combat. Raclée infligée aux troupes assaillies. Conclusion de la paix au prix des plus désastreux sacrifices pour le vaincu : il y perd jusqu'à son harem : et un harem qui compte Mlles Paulette Verdoot, Olga Ghione, Jamet, Verbist et *tutti quanti*.

Mais la guerre entendue à la façon de M. Paul Max n'a rien de tragique et ses deux princes rivaux — la sculpturale Mlle Irma Legrand et la gracieuse Mlle Rita Ghione — ne font que verser des flots d'harmonie, et s'écrouler des guirlandes de fleurs, et s'entrechoquer des glaives de fer blanc quand ils se disputent la possession de la houri favorite, c'est-à-dire la légère, souple et charmeuse Mlle Cerny.

Tout cela, le plus aimablement du monde, se passe dans un jardin rose et doré, au rythme allègre des pas, des cortèges, des rondes et d'une valse agréablement entraînante que M. Paul Goossens a composés. C'est une musique facile et sans originalité rare. Elle a son mérite de n'être ni ambitieuse ni compliquée. Elle sert avec à-propos à rendre séduisant un ensemble fait pour plaire aux yeux autant qu'aux oreilles.

* * *

Le Chant de la Cloche. — Les plus vieux habitués de la Monnaie ne gardent pas le souvenir d'une soirée aussi sincèrement enthousiaste que celle où M. Vincent d'Indy et tous ceux qui le secondèrent connurent un véritable triomphe chaque fois que se ferma le rideau sur un des sept tableaux du *Chant de la Cloche*. Il faut surtout constater avec satisfaction que cet enthousiasme fut unanime, c'est-à-dire qu'il n'émana pas seulement des nombreux amis de Paris et de Bruxelles qui étaient venus fêter l'œuvre nouvelle de leur Maître préféré ; mais les dilettanti les plus sévères et les plus méfiants, tout comme le public aux goûts musicaux moins raffinés furent séduits, empoignés, émerveillés.

Mais c'est qu'aussi l'auteur a su, avec une variété d'inspiration infinie, avec un sens admirable du prix des contrastes, satisfaire à la fois au désir de tous ; l'impression d'art très noble et très élevé que sa partition a produite n'a pas empêché les oreilles moins délicates d'être ravies par un charme mélodique intense, subjuguées par la puissance éclatante de certains ensembles, tandis que les yeux admiraient la richesse pittoresque de ce qu'encadraient des décors d'une beauté parfaite.

Le Chant de la Cloche n'obéit en rien aux lois — ou aux coutumes, si l'on préfère — de la technique théâtrale. Ce n'est pas du tout une « pièce » ; on y chercherait en vain une intrigue, une action, même des personnages unis par le sort des communes aventures. C'est une frise, au contraire, qui, largement, déroule une succession de tableaux brossés avec une diversité de tons merveilleuse. Chacun des épisodes évoque un moment de la vie d'un fondeur de cloches. Celui-ci est le héros de l'œuvre, — ou son prétexte? Un court prologue nous le montre, vieilli, se souvenant du passé et s'endormant dans ce rêve. Successivement il revoit — et l'auteur nous fait revoir avec lui — le jour heureux où les cloches sonnèrent son baptême, celui où elles tintèrent pour célébrer ses douces fiançailles, celui où elles saluèrent la maîtrise du brillant artisan élu leur chef

par les Corporations assemblées, celui où le tocsin sinistre retentit, celui où la Victoire chanta sous les battants de bronze, celui qui entendit le glas lugubre de la mort...

Il n'y a pas d'autre complication et c'est un prodige rare que celui d'avoir mis tant d'unité dans la réalisation d'un pareil monument symphonique.

L'orchestre de M. Vincent d'Indy est d'une richesse inouïe. A la fois savant et d'une distinction extrême, puissant ici, délicat et tendre ailleurs, obtenant les effets les plus impressionnants et les plus originaux par des moyens qui ne décèlent en rien l'effort ou la recherche torturée des procédés harmoniques biscornus, il atteint au maximum de l'expressif et juste commentaire de la pensée.

Le rôle des masses chorales est prépondérant dans *Le Chant de la Cloche* et il est d'une grande difficulté. Aussi fut-on émerveillé à juste titre du résultat auquel arrivèrent les chanteurs consciencieux de la Monnaie. On sentit qu'une ardente conviction les animait et que, stylés avec ferveur, ils voulaient se montrer dignes de la lourde tâche que le compositeur leur avait assignée. Les applaudissements, les véritables ovations qu'on leur prodigua à plusieurs reprises leur prouvèrent, à eux et à MM. Merle-Forest et Steveniers qui les avaient conduits à cette belle victoire, que chacun appréciait leur mérite et leur vaillance.

M. Girod, qui représentait le Fondeur, grandissant, vieillissant, d'âge en âge, au cours des scènes épisodiques, a chanté avec une sûreté et une chaleur remarquables.

C'est, en définitif, un honneur précieux pour MM. Kufferath et Guidé d'avoir eu la primeur, sur leur théâtre, de cette œuvre de tout premier ordre, d'une beauté émouvante et majestueuse, d'un art multiple et noble, que Bruxelles, pour sa gloire, a accueilli avec tout l'enthousiasme qu'elle doit fatalement inspirer.

* * *

La Veuve. — Elle est joyeuse, bien qu'elle ne nous arrive pas de Vienne et qu'elle ait de l'âge: Blanche Pierson l'incarna pour la première fois sur la scène du Gymnase en novembre 1874...

Elle est joyeuse, mais sans extravagance ni burlesque. Si elle nous fait rire c'est pour la finesse, l'exacte philosophie optimiste, l'esprit sans rouerie que Meilhac et Halévy ont mis à nous conter sa piquante aventure. Combien nous sommes loin des procédés comiques à la mode épicée ou retorse d'aujourd'hui! Et pourtant combien chaque mot, chaque trait porte sincèrement!

Quelle leçon nos laborieux frabricants dramatiques actuels peuvent continuer à prendre chez pareils maîtres!

Le public, lui, goûte à présent comme il y a quarante ans, le même plaisir amusé.

On se souvient trop bien du sujet, si simple, mais si joliment traité dans la *Veuve*, pour qu'il soit besoin de le rappeler à ceux qui n'ont pas été passer ces jours-ci trois heures de bonne gaîté chez M. Reding. Je me bornerai à les engager à ne pas tarder, — il en est temps encore — de réparer leur erreur. Ils verront comment l'inconsolable M^lle^ Borgos, persuadée par M. Richard, mari jaloux mais roublard, pressée par M. Hébert, prétendant enflammé, s'achemine vers le remariage, malgré ses serments d'éternelle fidélité au

cher époux disparu, pleuré, mais soudain révélé coureur de prétentaine ruineuse par la maladresse d'un bijoutier réclamant son dû.

* * *

Le Cœur dispose. — On n'a pas manqué, à Bruxelles comme à Paris, de dire que M. de Croisset n'avait fait que remettre à neuf un vieux sujet romanesque très usé et dont M. Octave Feuillet donna une des plus célèbres moûtures dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*. Y a-t-il beaucoup de sujets qui n'aient pas été vingt fois traités déjà et l'essentiel n'est-il pas que l'accommodement soit adroit et original?

Or nul n'oserait contester que la version donnée par M. de Croisset de la très vieille histoire du jouvenceau ambitieux, pas riche et joli garçon, honnête et roublard à la fois, capable d'un beau geste crâne quand il en attend du louable profit, porte la marque ravissante de celui qui nous la conte en trois actes un peu longs, un peu lents, mais d'une ironie, d'une belle humeur, d'un primesaut, d'un sentimentalisme sans fadeur, d'une sympathique émotion et — ô prodige! — d'une « honnêteté » peu coutumière.

C'est là plus qu'il n'en faut pour expliquer le long succès de cette pièce d'un goût parfait, optimiste et romanesque avec élégance.

Ajoutez à tous ces appoints celui d'une présentation de tout premier ordre et vous comprendrez que la carrière, à Bruxelles, du *Cœur dispose* soit brillante et longue. M. André Brûlé, au surplus, est ici toujours un gage de triomphe. Si le rôle du fortuné Robert a été taillé par l'auteur à sa mesure, on est ravi d'admirer que tous les autres personnages aient trouvé en M^mes^ Georgette Loyer et Cécil Mai, MM. Gildès, Darcey, Francen, Berry, Paulet, Frémont des interprètes sans aucun reproche.

Robert donc est installé comme secrétaire chez un richissime châtelain: M. Miran-Chaville. Celui-ci a une fille, Hélène, enfant gâtée, esprit indépendant, cœur droit mais ombrageux. Hélène cherche l'amour et l'estime dans le mariage. Elle n'a rien d'une fiancée modern-style. Elle croit avoir trouvé son idéal chez un voisin de campagne, M. Houzier, un veuf presque quadragénaire. Or, ce Houzier, acoquiné à un agent d'affaires véreux, se prépare à rouler de maîtresse façon M. Miran-Chaville en lui faisant vendre des terrains d'Algérie. Mais Robert veille aux intérêts de son patron et, malgré l'entêtement, la colère et la défense même de celui-ci, il empêche la duperie ruineuse. Hélène a surpris ce débat orageux entre Houzier, l'aigrefin et le secrétaire. Elle détestait celui-ci. Ses yeux s'ouvrent. Elle chasse Houzier.

On se demande bien, par instants, ce qui se passe au juste dans le cœur de Robert? M. de Croisset n'a pas toujours mis beaucoup d'ordre et de lumière dans les actes de cet aventurier sympathique. Sa psychologie ne s'éclaire un peu, et encore, que tout à la fin, quand il lâche, au moment de quitter la maison d'où le chasse M. Miran-Chaville, l'aveu de son amour audacieux de la première heure de sa présence, et quand il confesse qu'il convoita cyniquement la fortune d'un opulent mariage...

Il jouait gros jeu. Le coup réussit. Hélène tombe dans ses bras. Ces petites filles romanesques réservent forcément des surprises.

Toujours est-il que le toupet de Robert l'arriviste fut énorme.

N'a-t-il pas fallu toute la bonne volonté d'un homme de théâtre ingénieux pour qu'il fût aussi victorieux?

Ce qui fait, en somme, on ne saurait assez le répéter, le prix de cette pièce, c'est, plutôt que son affabulation, le dosage heureux de la fantaisie et de l'observation, de l'artificiel et du sincère, l'aimable enjouement du dialogue, la vivacité de certains traits, le charme spirituel de beaucoup d'autres, la suffisante et en tout cas agréable vérité des caractères, et leur variété dans des contrastes adroits.

* * *

Les Saltimbanques; Véronique. — Le Théâtre Molière fait tous ses efforts pour contenter une clientèle fidèle qui exige de fréquents changements d'affiche. La diversité des spectacles lui plaît davantage, dirait-on, que les soins minutieux qu'une longue carrière permet d'assurer à une pièce, et que la valeur transcendante de ceux qui l'interprètent.

C'est pourquoi les reprises se succèdent rue du Bastion entre deux créations d'opérettes nouvelles. En attendant la mise au point d'un des derniers succès annoncés de F. Lehar, on a monté l'agréable et joyeuse bouffonnerie foraine de M. Louis Ganne et le délicieux opéra-comique si pimpant de M. Messager. On n'a pas souvenir, à Bruxelles, que ces deux œuvrettes diversement sympathiques aient rencontré l'indifférence du public. Cette fois encore on leur a fait fête.

* * *

Aux Jardins de Murcie. — Pencho aime Maria del Carmen. Javier aussi. Les deux rivaux se querellent; ils échangent des coups et Javier est grièvement blessé. Pencho se sauve et disparaît prudemment tout un temps. Le père de Javier possède la preuve de la culpabilité de celui que Maria préfère. Afin d'obliger la jeune fille à se donner cependant à son fils désespéré, il consent à ne pas dénoncer Pencho si le mariage a lieu. Maria del Carmen accepte cet étrange marché. Mais Pencho revient au pays et apprend pourquoi sa promise le délaisse et va épouser son ennemi. Il n'accepte pas ce sacrifice et fait publiquement l'aveu de son crime, il provoque Javier, il va se battre avec lui. Mais Javier est mourant et une parole maladroite du médecin le lui révèle. Javier sera héroïque: il laissera s'échapper son meurtrier avec Maria del Carmen.

C'est, on le voit, une histoire sauvage et pathétique. Il se peut qu'elle mette en scène des aspects farouches de la campagne qu'arrose la torrentueuse Segura; il se peut qu'elle traduise les mentalités frustes, passionnées et héroïques avec simplicité des paysans de la huerta de Murcie. Mais je n'ai pas, quant à moi, goûté un charme rare ou éprouvé une émotion bien profonde à l'audition de ce drame sombre.

Il ne faut cependant pas accuser l'interprétation très convaincue et chaleureuse qu'en donnèrent les excellents comédiens-amateurs du Cercle Euterpe; leur zèle et leur volonté de découvrir, au contraire, des œuvres curieuses et neuves méritent la meilleure louange.

Il n'est pas banal déjà qu'un Cercle ait le courage de tenter une aventure comme celle-ci: monter une pièce étrangère dont jusqu'ici M. Antoine seul fit, à l'Odéon, un court essai, sans lustre *mais non sans intérêt.*

PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Deuxième Concert Populaire.

A-t-on dit assez de mal de ce pauvre Tschaïkowsky ! Pour ma part, je n'ai jamais compris pourquoi on se plaisait à le malmener ; évidemment son œuvre n'est pas le dernier mot du raffinement harmonique, ni le triomphe du savant contrepoint : mais ces défauts ne sont-ils pas largement compensés par l'abondance, la jeunesse, la fraîcheur de son inspiration ? Et s'il est un auteur qui ait le courage de son émotion, c'est bien Tschaïkowsky : la *Symphonie n° 5 op. 64* déborde de fougue, d'ardeur, de sonorités prenantes, de rythmes imprévus. M. Peter Raabe, chef d'orchestre de la cour de Weimar, en a bien fait ressortir toute l'exubérante fantaisie et le lyrisme escarpé par sa mimique expressive, peut-être un peu « poussée ». Si son geste fut malheureusement perdu pour le musicien absorbé forcément par les difficultés techniques de la partition, il a en revanche énormément diverti l'auditoire, qui suivait avec un intérêt croissant les périlleux mouvements de l'audacieux chef d'orchestre.

On a beaucoup apprécié la forme savante et l'heureuse trame symphonique de la *Suite romantique* de Joseph Wieniawsky, l'excellent pianiste et délicat compositeur dont le monde artiste a regretté la disparition, tout récemment : c'était un virtuose consciencieux et un esprit ouvert à toutes les manifestations du Beau et de l'Art.

M. Frédéric Lamond est toujours le pianiste au jeu probe, énergique, d'une grande puissance sonore et à la solide technique ; ces qualités ne trouvent pas toujours leur emploi dans le *Concerto en si bémol mineur* de Tschaïkowsky : on voudrait, par endroits, plus de brillant, de légèreté, d'abandon : les passages de force pourtant furent admirablement interprétés ; le Chopin n'est pas non plus le triomphe de M. Lamond, et les fines arabesques du maître s'alourdissent un peu sous les doigts du pianiste : nous aurions souhaité entendre M. Lamond dans du Beethoven dont il est l'interprète rêvé : les robustes constructions de l'auteur de la « Neuvième » s'animent bientôt d'un pathétique, d'un tragique intenses et d'une grandeur épique.

La *Moldau*, qui terminait ce concert, constitue un charmant petit poème symphonique de Smetana, l'auteur si franchement national et si personnel de *Libuse* et de la *Fiancée vendue*.

Deuxième Concert Ysaye.

Continuant la série des « Festivals » annoncés, les Concerts Ysaye consacrent une séance à Brahms, ce génie si longtemps méconnu et décrié encore aujourd'hui par ceux qu'un examen superficiel a égarés ou que terrasse le préjugé : certes, tout n'est pas admirable dans l'œuvre de Brahms : on peut lui reprocher une

certaine austérité, une opulence polyphonique parfois exagérée et des sonorités ça et là trop massives: mais il faut admirer sans réserve chez ce maître des classistes la perfection formelle, la facilité mélodique et surtout l'ingéniosité harmonique et rythmique: c'est cette extraordinaire maîtrise de toutes les ressources musicales imaginables qui le pousse à la *Variation* et dont le Concert Ysaye nous donnait un très beau spécimen en nous faisant entendre: les *Variations pour orchestre sur un thème de Haydn*, op. 56*a*; le thème disparaît, reparaît sous mille formes significatives et d'un très vif intérêt; le *Menuetto de la Sérénade* pour orchestre est d'un charme, d'une ingéniosité, d'un esprit excellents.

La *Symphonie n° 4, en mi mineur, op. 98*, permettait à M. Ernst Wendel, directeur de l'orchestre philharmonique de Brême, de montrer les qualités de sa direction: malheureusement, un défaut de répétition nuisit (semble-t-il) au « fond » de l'exécution qui pécha par défaut de netteté, de précision, d'unité, éléments indispensables à la bonne réalisation d'une œuvre de Brahms: au concert, mieux qu'à la répétition, les auditeurs auront pu se rendre compte du talent de M. Wendel.

Le soliste était M. Jacques Thibaud: son interprétation du *Concerto op. 77, en ré majeur, pour violon et orchestre* fut empreinte d'une douceur et d'une poésie incomparables: surmontant sans la moindre difficulté, sans un moment de défaillance, d'inattention ou de lassitude les grandes difficultés de ce monumental concerto, M. J. Thibaud en dégagea l'idée principale, la ligne et la couleur spéciale avec une science et un art consommés: M. J. Thibaud est un charmeur: c'est convenu, mais il joint à l'élégance et à la distinction de son coup d'archet une vigueur, une précision dans l'attaque, une autorité dans l'interprétation qui font de lui un des plus écoutés et des plus applaudis des virtuoses.

Cours de Mme Armand-Coppinne.

La séance annuelle d'audition des élèves de l'ancienne artiste si brillante de la Monnaie, devenue aujourd'hui un de nos professeurs de chant les plus réputés, a eu lieu avec un plein succès.

On s'est une fois de plus convaincu de l'excellence de la méthode d'enseignement de Mme Armand et, après les avoir entendues interpréter des fragments d'opéras connus, on a l'assurance que nombre de ses élèves actuelles feront, comme leurs devancières, une heureuse carrière théâtrale.

Récital Fernand Charlier.

A la Scola Musicœ, nous avons eu le plaisir d'entendre un jeune et talentueux violoncelliste: M. Fernand Charlier. Ses qualités principales sont la perfection de la technique, l'aisance du coup d'archet, la beauté, l'ampleur du son et la justesse; toutefois on désirerait plus de nervosité, d'énergie et de décision dans le rythme. Pourtant on peut avoir de sérieuses espérances quant à l'avenir de ce jeune artiste, épris de son art et travailleur intelligent: M. F. Charlier manie également la viole de gambe sur laquelle il joua la *deuxième sonate pour viole de gambe et piano* de J. S. Bach et

le coquet *Andante et Menuet* de Milandre. Citons, parmi les morceaux les plus applaudis, les *Variations symphoniques* de Boëllmann ; des *Arias* de Lotti et de Bach parfaitement interprétés.

Récital Sydney Vantyn.

Vantyn, le délicat pianiste, professeur au Conservatoire de Liége a donné son récital annuel, à la Grande Harmonie.

Nous enregistrons, comme chaque année, le succès remporté par l'exécution d'un programme copieux et varié où figuraient la *sonate en mi majeur op 109* de Beethoven, quelques pièces de Schumann, Sinding, Chopin, Tinel, Reyer, etc...

Si le programme change à chaque séance, le talent de M. S. Vantyn que nous avons souventes fois vanté dans tous les détails, n'a rien perdu de son charme et de son originalité. Son indiscutable supériorité réside dans son interprétation vraie, sentie et très pensée.

EUGÈNE GEORGES.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Avis au gouvernement ; à M. Poullet, ministre des Beaux-Arts ; à M. Verlant, Directeur général ; etc.

L'art est dans le marasme !

Il faut encourager !

L'on n'a vu défiler aux cimaises que 806 œuvres pendant la dernière quinzaine bruxelloise !

LE LYCEUM.

Art appliqué féminin. Avenue Louise.

L'art moderne est d'une générosité qui déconcerte ! Voici, en deux chambres et un cabinet, accumulé le travail de 49 exposantes, représentant pour fr. 20,682.65 d'œuvres d'art.

C'est une nouveauté, depuis quelques années seulement, inconnue de l'histoire, cette division en art de l'homme, et art de la femme. Si je comprends bien il faudrait que les arts de la femme, pour donner une note nouvelle, visent à plaire à l'homme en lui apportant quelque chose d'exceptionnellement féminin. Pratiquement, il n'en est pas ainsi. L'art des femmes tâche de s'égaler, pour le choix des sujets et pour la technique, à celui des hommes. Rien n'est spécial à l'art de la femme, par exemple, dans le choix d'un nécessaire de toilette (les hommes en font depuis plus longtemps), ni dans l'exécution d'un tel nécessaire. Ce n'est pas « l'art de la femme » parce que l'on a choisi une boîte à poudre ou un peigne ! Dans cette note, qui n'a rien de nouveau, il n'est donc pas suffisant qu'un objet soit bien fait ; il y faudrait mettre toujours, en plus, une intention de charme séducteur ; créer des objets qui fassent, si

j'ose ainsi dire, la cour au regard masculin. Il y aurait là une originalité à trouver.

En règle générale, au *Lyceum*, comme dans les autres expositions d'art féminin, tout est joli, de bon goût, mais je n'ai trouvé là, ni ailleurs, un seul objet qui me fît la cour !

Comprenez-vous, Mesdames, ce que nous attendrions d'un art féminin, pour le différencier tout à fait d'un art masculin ? Et la puissance subite (et pratique) d'un tel art sur le monde !

Ce jour-là, vous aurez trouvé vraiment les « arts de la femme ».

A quoi bon faire un examen louangeur de tous les objets exposés ? Faits, choisis et triés déjà par des artistes ! Les nombreux achats à ce petit Salon de vente d'art, organisé par Mme Urban et Mlle Serville, avec le concours de leurs 47 invités, n'ont pas besoin de commentaires, les chiffres ont une éloquence qui est la même pour les deux sexes !

Quelques mots de critique — des plus élogieuse — pour les vanneries exceptionnellement curieuses et parfaites de couleurs et de formes, de Mme Urban. Mlle Rocher expose un éventail sur soie, brodé avec un joli point sinueux, très léger, idéal, qui fait joliment jouer la lumière, Mlle Lonty Beckers : un coffret bleu, — coffret de légende, — c'est une note de conte de fée bien réalisée, avec délicatesse et une suavité vraiment amoureuse.

De Mme Montald le coussin en crêpe de Chine plaît par les tons délicieux, mais le toucher ne rencontre pas avec agrément les feuilles d'or du bouquet ornemental. Cela nous paraît une faute quand il s'agit d'un coussin, — symbole de toute douceur.

Aussi pourquoi ai-je touché ? C'était défendu !

Les photos de Mme Lambert-Cluysenaer ont du style ; c'est bien composé, bien imprimé, et présenté, semble-t-il, sans l'odieuse retouche. Il n'est pas possible de nier que la photo ainsi pratiquée ne tienne grandement de l'œuvre d'art.

On voudrait les applications ornementales de Mlle Verstraete sur de l'ivoire, au lieu de l'imitation en celluloïd, pour le nécessaire de toilette. C'est plus ingénieux qu'à propos, parce que le celluloïd est trop léger à l'œil pour des applications de métal.

Je ne crois pas nécessaire de terminer par des mots d'encouragement la louange d'une exposition fort réussie.

Oswald POREAU.

Galerie d'art.

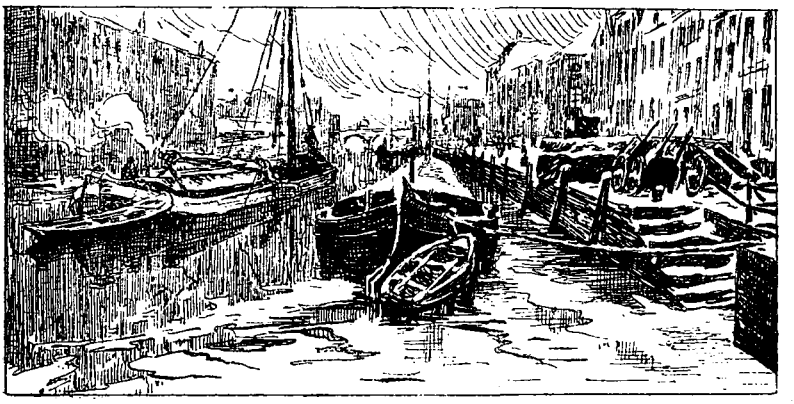
Oswald Poreau est requis par les grands steamers sur le fleuve, les quais de déchargement des navires, avec les machines, les remorqueurs en flottille, les fumées de l'énorme machinerie industrielle, les voies de chemins de fer nombreuses des grandes gares, le travail des ouvriers des ports, les canaux aux longues perspectives où dorment sous la neige les chalands, les barques de pêche qui reposent sur le rivage où s'égouttent les eaux de la marée descendante. Tous ces aspects sont bien étudiés, retracés avec grandeur, et ce je ne sais quoi, frotté, usé, qui est la réalité, qui est la vie.

Soit que l'artiste interprète à l'huile, soit dans de grands dessins, il groupe avec équilibre, il espace avec discernement ; toujours il atteint à l'intérêt, et souvent à l'émotion.

Nous mentionnerons les *Chalands*, les *Remorqueurs*, la *Rive souriante*, les *Charbonniers*, le *Retour de la Pêche*.

Bien que ses gammes soient généralement sombres et graves, dans l'atmosphère embuée et enfumée du nord industriel, la couleur n'a pas de lourdeur (à part les *Débardeurs*, dont la composition sculpturale vaut mieux que les ensembles de tons) ; la mise en page des sujets est reposante et toutes les toiles mettent la vue à l'aise tout de suite par des points de convergence bien établis.

Ce qu'il y a de plus rare encore, c'est que ni couleurs, ni ligne,



Oswald POREAU.

ni effet ne sont forcés, et couleurs, lignes et effet attestent une grande science, un discernement délicat du naturel.

A l'inverse de la plupart des œuvres, celles-ci gagnent à être fréquentées. Elles sont comme un paysage qui lentement se révèle à l'observateur, et toutes ont une âme profonde et des secrets charmants qui retiennent.

E. BOONEN et F. DELEVAL.

Cercle artistique, Bruxelles.

Quand on dit d'un peintre qu'il a de la couleur, il a droit d'être flatté. Mais quand on dit d'un autre qu'il n'a que de la couleur, c'est différent ! Et ce n'est pas encore là tout à fait le cas de BOONEN. Plutôt encore que de la couleur, il a des couleurs. C'est-à-dire que ses œuvres sont toutes sortantes des tubes, sans qu'on y trouve guère rien de la transposition de la vie. La nature n'est pour rien dans le travail de Boonen ; ou bien, s'il l'emploie, il n'y puise tout au plus que quelques indications sommaires de lignes de paysage, ou de gamme de coloration, pour s'en éviter l'invention. Mais est-ce de la peinture ?

A notre avis, c'est ce que les tapissiers appellent « assortir ». Tels l'*Eglise*, l'*Eglise à Dordrecht*, *Vieilles Maisons*, la *Côte britannique*, *Paysage* (n° 17).

Au contraire, Boonen nous paraît artiste, et heureux, dans les

croquis, pochades, petites études. Son cadre de neuf esquisses le prouve. C'est vu, senti, vécu.

Le mystère de cette différence serait long à expliquer...

FERNAND DELEVAL. L'art de peindre est difficile. La critique ne l'est pas moins. Souvent la bonne volonté ne sait à quoi se prendre ! Ici, nous avons des fleurs, des portraits, des intérieurs, un nu. Y a-t-il là un choix, une mise en page qui attirent l'attention ? Le sujet a-t-il quelque chose de rare, de prenant ? Est-ce la couleur qui nous retiendra ?

Dans la couleur ni dans le sujet rien ne me réveille. C'est une réalité terne.

Les surfaces sont mortes.

La simplification des plans me semble être, ici, de la simplesse rétinienne, au lieu d'être de la reconstitution harmonique. Est-ce une insuffisance de sensibilité ? Tel le portrait de l'artiste par lui-même, qui est cependant l'une de ses meilleures toiles.

Cette monotonie se perpétue à travers 23 numéros ! Pour arriver à un tel uniforme résultat, il faut certainement que Deleval ait un système, peut-être sincère, — mais qui ferme la porte même aux heureux hasards.

Pieter STOBBAERTS, Frans VAN DAMME, Kurt PEYSER.

Cercle artistique, Bruxelles.

Qui dit PIETER STOBBAERTS dit truculence des tons. Tel ce salon à tapis bleu et tentures rouges, qui fait penser à la manière grasse des petites natures mortes des Oyens. Comme disposition : des portes ouvertes de chambre en chambre ; à travers une fenêtre, le jardin au bout d'une allée. Fort bien, cette truculence, mais on la *sent* voulue, elle est de brosse, plus que de cœur ; je ne crois pas qu'elle soit innée chez Stobbaerts. Il a trouvé la truculence parce que la truculence existait avant lui. On voit que souvent la volonté s'en mêle et barbouille pour exagérer la truculence. Mais il y a, cependant, une grosse part de sincérité, ce qui fait que, malgré tout, Stobbaerts a beaucoup de talent. Toutefois je suis certain qu'il n'est pas, de nature, aussi truculent qu'il en donne l'apparence. L'oreille passe dans les barbouillages sanguines, hors plan, des rideaux de lit de l'*Alcove*.

Je le crois plus entièrement sincère dans ses paysages, — qui sont moins bien.

FRANS VANDAMME. — Paysagiste et mariniste pour qui les tonalités du ciel et des plans terrestres n'ont plus de secrets. Possède une rétine qui sait détailler, et qui sait rendre avec une grande science la « multiple splendeur » des surfaces.

Les *Bateaux sur le Fleuve*, *Barques de pêche le soir à Heyst*, *Pêcheur d'anguilles attendant la marée*, sont belles eaux miroitantes, délicat coucher de soleil, nues envolées dans le vent frais.

Les sujets sont choisis avec intérêt, ce qui ne gâte rien ; on y sent la vie, l'harmonie.

KURT PEYSER. — Un chercheur d'horreurs excentriques, fantastiques ! Son *Cheval de mine*, et le *Marché de vieux chevaux de mine* ! ! L'art dans l'horreur et l'horreur dans l'art !

D'autre part, l'artiste nous montre son portrait en tenue de débardeur, palette à la main et, comme fond, une scène d'abattoir de chevaux.

O Velasquez, toi qui peignais à la Cour d'Espagne avec les gants et l'épée au poing gauche, quel style ! Pour peindre en bourgeron d'ouvrier, il ne faudrait pas croire que Peyser a fait mieux ! Je parle de ce portrait parce qu'il est une expression de la trivialité moderne, très en faveur, que nombre d'artistes confondent avec l'aisance, la sincérité, le naturel. Mais peignez-vous donc sur un W. C. !! Ce sera bien plus audacieux !

Enfin, passons. Bien différent se montre Peyser dans les *Élévateurs*, qu'il appelle les « *insatiables* », mot pictural, plein de pensée. C'est vu et réalisé avec une réelle grandeur. Il égale même, ici, certains artistes, des meilleurs, qui se sont spécialisés dans les paysages usiniers et machinés. Assurément, dans cette voie, Peyser est à son aise, et il se montre à hauteur des aspects grandioses des machines modernes, dont il nous donne des conceptions qui traduisent bien l'âme que nous prêtons à ces monstres aux forces et aux formes impressionnantes.

Il semble qu'une voie de très grandioses réalisations lui soit aisément ouverte de ce côté-là.

SMEERS et WAGEMANS.

Salle Giroux, Bruxelles.

Smeers ! L'ai-je assez détesté jadis, avec ses gris ternes et plats ! Aujourd'hui, c'est la vie, la lumière, la légèreté, la clarté du jour sur la toile ! Tout est fraîcheur et jeunesse ! L'artiste a pu se réaliser, enfin, par la trouvaille d'un métier heureux ; l'obtention de la matière qu'il lui fallait, capable de conserver à sa fine décomposition rétinienne toute la variété neuve de la spontanéité.

Comparez son portrait de *Madame G...*, peint il y a un an, avec le portrait actuel *Elslander*, et ceux des jeunes filles dans les jardins, *Margot*, *Francine !* Tout joue, tout charme, tout sourit. C'est un jeu pour lui de faire des fleurs pimpantes, du soleil, de la jeunesse fraîche ; il semble avoir trouvé la matière même de toutes ces choses.

Il apporte, naturellement, dans ce nouveau mode l'élégance de lignes, la distinction, l'heureuse composition qu'il a toujours eues, ce qui fait, aujourd'hui, des travaux dessinés ou peints de Smeers, des œuvres de tout premier ordre.

WAGEMANS. — Etudie toujours les danseuses. Il ne semble pas encore être arrivé à nous donner la *Danseuse*. On ne sait, en réalité, pas pourquoi ces femmes sont des danseuses, et nous n'en saurions rien sans le costume. Le jour où Wagemans nous dira cela dans un « quelque chose » qui est à trouver par lui, il aura réellement haussé son art, qui est en voie si heureuse. Car la forme est souple, le corps parfaitement équilibré, l'ensemble toujours élégant. Mais pourquoi affectionne-t-il cette note terne où les roses des maillots sont salis et les mousselines sont grises ?

La *Tête de jeune femme* est d'un art consciencieux et nourri. Mais pourquoi là et ailleurs, tant d'imprécision voulue, faisant accepter à la vue générale des ensembles que l'on s'étonne parfois,

Maurice WAGEMANS.

ensuite, d'avoir trouvé très bien avant de s'être attardé à les détailler ?

N'importe, pour le moment Wagemans a le pinceau raffiné et souple, et avec cela, il acquerra le reste.

Mesdames ROLIN, PENSO et MM. DILLENS et SERVAIS.

Galerie d'art. Rue Royale, Bruxelles.

Le cas de Servais est assez rare : il a le mouvement des eaux, des ciels, des arbres, mais il n'a pas la couleur de ces sujets. Cependant, son genre de peinture semble réclamer une couleur naturelle.

Servais est un peintre voyageur : Environs de l'*Estérel*, de *Fréjus* et de *Toulon*.

Mme Rolin. — Etudie la nature avec conscience. Certains paysages : *L'Etang*, *Chemin dans le Sable*, *Bois de Boulcaux*, la traduisent fidèlement, avec une note émue, étoffée et profonde.

Mais gare à la fécondité !

Est-il possible que ce soit la même main qui ait su tracer toutes les gaucheries de la *Ferme bleue* et la juste et brillante petite note : *Paysage* (n° 25) ?

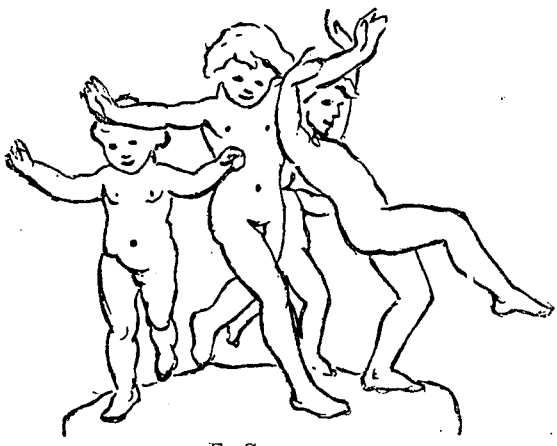
Dillens. — Gagnerait, sans doute, à une application plus soignée de ses pâtes. Que diable ! l'œil ouvert est un instrument trop fin pour se contenter d'éléments si grossiers, à titre d'art.

Mme Penso expose des fleurs modelées, comme toujours très délicates, dont les tons passés font comme des fleurs de regret.

GENOT, PATOUX, Eugène CANNEEL.

Salle Studio, Bruxelles.

Patoux a une bonne mise en page. Quant à ses tons, il apporte à leur disposition une simplification des plans qui semble indiquer une recherche de quelque chose, dans le style décoratif.



E. Canneel.

Genot exprime en ses paysages les éclats d'un soleil sombre, si j'ose ainsi dire... Son *Panorama en Brabant*, qui a du bon, fait songer aux interprétations liégeoises d'Aug. Donnay. La gamme est seulement différente. Il y a de l'espoir...

Eugène Canneel, sculpteur, n'est pas dépourvu d'une certaine grâce dans ses bustes-portraits, ni de savoir-faire. Mais rien de saillant.

Très réussi le groupe de quatre enfants, *Joie du Printemps*, qui répond bien au titre, avec les petits corps frais, s'en allant d'un allègre pas dansant. C'était difficile et c'est joliment réalisé. Le dessin que nous reproduisons en donne une excellente idée.

Maurice LANGASKENS.

Cercle artistique, Bruxelles.

L'étude que nous avons consacrée à Langaskens le mois dernier, nous interdit de parler aujourd'hui de ce brillant artiste qui réunis-

sait au *Cercle* une importante exposition des œuvres de ces toutes dernières années.

L'appréciation que nous avions formulée sur les grands mérites de ses panneaux décoratifs destinés au *Musée d'Histoire naturelle*, a été ratifiée par le vote du gouvernement provincial qui a accordé le prix à l'artiste.

La frise *La Fontaine* est en place et fait désormais partie intégrante du corridor du *Cercle Artistique* de Bruxelles.

Comme nous le disions au début de notre précédent article, répétons, avec preuves à l'appui : Maurice Langaskens est aujourd'hui un nom.

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Trois événements ont marqué cette dernière quinzaine sportive. L'athlétisme nous a fourni le spectacle de luttes de femmes ; le cyclisme, l'assemblée générale de la Ligue Vélocipédique Belge, et le football, la défaite des champions.

Soyons galants et occupons-nous tout d'abord des femmes. Ces luttes annoncées à grand fracas par voie d'affiches, par des com-

muniqués dans les journaux, se sont déroulées quinze jours durant au théâtre des Folies-Bergères.

Le spectacle ordinaire du music-hall est épuisé. Le public réclame ces dames ! Enfin, le rideau est relevé. Elles sont là rangées en demi-cercle, toutes de noir vêtues. On en compte une dizaine venues pour disputer : « Le Grand Championnat international de luttes de Femmes, pour le Grand Prix de Bruxelles, 3,000 francs », dit le programme.

Il y en a de tous les pays et de toutes... les couleurs. Derrière elles, le jury ; à leur côté : le speaker M. Max Sergy.

Celui-ci commence par faire connaître d'une voix — combien monotone — les règles de la lutte gréco-romaine, les coups défendus. Puis, il présente ces dames. L'une d'elles mérite une mention spéciale.

C'est la senorita Sid Morgan, championne d'Amérique 1910. Tudieu ! Quelle femme ! Quels biceps ! Quelle poigne !

La senorita Sid Morgan s'avance, les bras en demi-cercle le long du corps, l'air méchant, provoquant, pour saluer le public. Mais son salut est presque un défi aux lutteuses, à l'orchestre, aux assistants.

Avez-vous remarqué, vous autres mes amis qui suivez les manifestations sportives, qu'il figure un nègre dans tous les championnats de luttes ? Il est toujours brutal, terrible, traître. Et dans l'intimité, c'est généralement l'être le plus doux, le plus inoffensif.

Mais il faut dans ces exhibitions une tête de Turc... et alors on prend un nègre. Il fallait un calculateur, on prit un danseur...

C'est lui le pauvre négro qui a pour mission de corser l'intérêt des combats. Il sera sauvage, au désir des organisateurs. C'est à lui que s'adresseront les quolibets, les sarcasmes de la foule cruelle. Il sera le « guguss » qui amusera, qui se rébellionnera contre tout le monde. C'est lui qui fera se passionner la foule pour le championnat, car remarquez bien que le nègre tombera tous ses adversaires, à l'exception d'un seul qui restera invincible jusqu'à la dernière journée. Et le public qui a pris fait et cause pour ce dernier revient tous les jours, impatient de voir enfin rosser Bamboula. Cela rappelle l'histoire de l'Anglais qui suivait partout le dompteur dans l'espoir de le voir « boulotter » un jour par ses fauves.

Il en est pour les luttes de femmes comme pour les luttes d'hommes.

Et cette fois on avait choisi une sorte de métis, la senorita Sid Morgan, noire comme du jus de Calabre, aux cheveux crépus...

— Mais, mon cher chroniqueur, dites-moi...

— Quoi ?

— Voyons, vous nous faites languir...

— Que voulez-vous savoir ?

— Etaient-elles jolies, enfin ? Comment étaient-elles habillées ?

Ah ! mes chers amis ! Votre curiosité malsaine sera déçue. Elles étaient laides ! Très laides ! Peut-être la Française et la Danoise... et encore. Une seule avait un corps merveilleux, des bras admirables, une jambe moulée, mais, hélas ! elle était... noire. C'était la Brésilienne Sid Morgan. Alors, vous comprenez ?

Il faut aussi que je vous parle de l'arbitre, M. Max Sergy,

« speaker, arbitre mondial », comme nous l'apprend le programme. C'est lui que nous voyons depuis des années arbitrer les championnats de luttes. Figurez-vous un gros homme de 150 kilos mesurant deux mètres de carrure; ses bras longs, longs, comme la Colonne du Congrès, traînent jusqu'à terre. Le nez est en proportion des bras et descend presque sur le plastron. Le smoking de M. Sergy est devenu blanc, tant il a vu de championnats, et sa cravate blanche s'est noircie.

Dans tous les championnats de lutte, il y a aussi un jury... qui, les trois quarts du temps, n'a que des rapports très éloignés avec la lutte. Et puis il n'est pas toujours rose de faire partie d'un jury de luttes. Il y a des surprises plutôt désagréables. Je me souviens d'un tournoi organisé à la Scala il y a quelques années par un zwanzeur qui eut son heure de célébrité à Bruxelles: feu Delmer.

Parmi les membres du jury figurait le directeur d'une agence d'informations. Le soir de la première, Delmer désigne celui-ci à un des lutteurs:

— Entendu, hein, au signal convenu?

— Parfaitement, Monsieur Delmer.

La lutte est arrivée à un moment pathétique, l'un des lutteurs va toucher le plancher, mais son adversaire s'échappe et d'un bond prodigieux... envoie le directeur de l'agence dans l'orchestre! C'était le complot organisé par Delmer. Evidemment, la salle partit d'un fou rire, mais la victime se releva le dos couvert d'ecchymoses et jura, un peu tard, qu'on le l'y prendrait plus!

Les mêmes aventures sont arrivées aux membres du jury du « Grand Championnat international des luttes de Femmes », comme vous l'allez voir.

Je fus du public de la « première ».

La plus mouvementée des passes fut celle mettant aux prises la senorita Sid Morgan et la Danoise.

La terrible Brésilienne s'amène suivie de la mignonne scandinave.

Celle-ci est immédiatement jetée à terre et avec une délicatesse... toute féminine. Mais, agile comme un furet, elle s'échappe des poignes de sa terrible adversaire et se relève. La salle trépigne de joie. Tout de suite, elle a pris parti pour la frêle blanche et commence à invectiver la noire, laquelle, furieuse d'avoir vu sa proie lui échapper si aisément, l'empoigne à nouveau, la brutalise; une fois, deux fois, trois fois elle la jette lourdement à terre, telle un paquet de loques. On hurle de tous les côtés:

— Hou! Hou! Hou!

Une spectatrice placée à mes côtés crie au scandale. Comme encouragée par ces rumeurs, la Brésilienne redouble de brutalité, prend son adversaire par la tête, et se sert de ce crâne comme d'un maillet pour frapper le plancher.

— A la porte Chocolat!

— A la porte l'arbitre!

— Laissez les maillots au vestiaire!

Au premier rang des fauteuils, un agent de change en habit, monocle à l'œil, enguirlande l'arbitre. Celui-ci, de la scène tente de lui expliquer que le coup est permis. Ma jolie voisine s'est levée, haletante, et montre un poing mignon à la femme colosse.

Pour la dixième fois, la Danoise s'est échappée et soulevant l'énorme masse que compose la Brésilienne, elle réussit à son tour à la jeter sur le plancher.

Toute la salle est debout, trépigne, applaudit. La planche tremble. Un malheureux partisan de l'Américaine est presque passé à tabac !

La Brésilienne s'est relevée et d'un bond elle est sur son adversaire, lançant des regards sauvages, montrant les dents, rugissant. Elle fonce sur sa rivale qui l'évite, elle la poursuit et voilà les deux combattantes culbutant le jury, les tables, les chaises. Un, deux, trois de ces messieurs disparaissent dans le décor du fond. Et toujours la senorita traque son adversaire ! L'arbitre siffle, et resiffle, mais elle ne veut rien entendre.

Le gros homme empoigne alors par le bras la furie, comptant la ramener sur le tapis. Ah ! malheur à lui ! Indignée d'avoir été

arrêtée dans son élan, elle boxe l'arbitre, brise la table du jury d'un coup de poing, menace le public d'où partent les cris d'animaux les plus divers.

Le spectateur partisan de la Brésilienne s'est sauvé...

Enfin, le calme se rétablit et la lutte reprend régulièrement.

— Heureusement que dans toute cette bagarre les maillots sont restés intacts, fait observer ma jolie voisine.

Les « prises », les « ceintures » se renouvellent, mais avec toujours le même succès pour la Danoise.

Il est onze heures et demie. Le speaker arrête la lutte, annonçant qu'elle sera reprise le lendemain. Evidemment, chacun reviendra pour voir la Brésilienne attraper la forte pile. Et la Brésilienne recommencera les mêmes exagérations, le public hurlera à nouveau, le jury sera encore renversé, et le directeur, content de la recette, se frottera les mains !

* * *

Tandis que les luttes de femmes passionnaient un nombreux public, le monde cycliste attendait impatiemment la distraction qui lui est offerte annuellement: l'assemblée générale de la Ligue Vélocipédique belge.

Depuis deux ou trois ans cette réunion donne lieu à un tournoi oratoire qui n'est pas fait pour augmenter le prestige de nos Fédérations sportives.

Imaginez-vous une séance au Parlement autrichien ou au Conseil communal de Schaerbeek du temps où feu Kennis y amusait le public. D'ailleurs, cela ne doit pas vous étonner, les comités de la L. V. B. groupent des hommes politiques, conseillers provinciaux et communaux, des avocats, des médecins et des industriels. Une réunion composée de tels éléments a grande chance d'être orageuse, tumultueuse.

Des menaces étaient dans l'air depuis plusieurs semaines. Elles se précisaient à mesure qu'on approchait de l'assemblée générale.

Les motocyclistes étaient partis en quatrième vitesse contre la vieille ligue. Ils voulaient se débarrasser de sa tutelle, créer un organisme indépendant.

D'autres complotaient contre le comité sportif et réclamaient la mise à mort du « tzar » qui préside à ses destinées.

Certains avaient réussi à introduire dans les débats la question flamande!

On parlait aussi de la question des délégués aux Jeux Olympiques, de celle de la réélection du comité sportif, d'une autre concernant la formule des championnats de Belgique, de celle de l'organe officiel, etc., etc.

Bref, lorsque vint le grand jour, l'horizon Elvébiste était chargé.

C'était le 10 novembre au théâtre national des Folies-Elvébistes: la Brasserie Flamande. L'assemblée était réunie à 9 heures et demie du matin. Il y avait foule, les séances de la L. V. B. constituent un spectacle de gala, une tournée à succès à l'égal du cycle Wagnérien à la Monnaie.

On s'abordait avec des airs inquiets.

— Aurons-nous la crise?

— Quoi, M. de Broqueville abandonne son portefeuille?

— Mais non, mon cher, la crise Elvébiste. On annonce des interpellations terribles, M. De Beukelaer va être sur la sellette. Il sera débarqué, bien certainement. Son comité le suivra. Alors c'est la scission et toutes ses calamités.

— Oui la situation est très grave.

Les délégués des clubs, les membres individuels prennent place.

M. Remy préside, entouré des membres du Conseil d'administration. On les a tous choisis parmi les colosses. Dame! il faut pouvoir organiser la défense, au besoin...

Sur le côté, à une autre table, siège le comité sportif. Il ne brille pas par le nombre: deux membres le représentent; l'aimable M. Jean Denis et Fernand Paul.

Et aussitôt il y a un soupir de soulagement général: le président du comité sportif, M. De Beukelaer, n'est pas là. Un regard jeté à la table de la Presse fait constater également l'absence du bouillant Franqué. La discussion pourrait ainsi s'épuiser très rapidement? Cependant en cherchant dans la salle on aperçoit un petit monsieur

très maigre, qui s'apelle Legros et qu'accompagne un volumineux dossier. C'est l' « interpellateur » ; il mettra tantôt le feu aux poudres. Il y a aussi le délégué des constructeurs, le bouillant Achille des assemblées Elvébistes, M. Lenoir. Un autre qui ne peut passer inaperçu, Jules Hansez, s'installe auprès de la table du comité sportif ; il en défend l'accès par ses longues, interminables jambes.

Parmi tout ce monde gouailleur, farceur, agité, circulent d'accortes serveuses, fortes en couleur et certes pas bégueules. Elles passent et repassent entre les tables, les mains chargées, et indifférentes au tumulte. Et ce local, siège de tant de vieilles « chochetés » bruxelloises, témoin de tant de discussions — combien inutiles, vides, interminables et semblables — présente en ce moment un tableau bien bruxellois.

Mais la sonnette du président nous tire de notre rêve.

Le Président (agitant toujours sa sonnette) : Messieurs, nous allons ouvrir la séance. Je fais appel à votre bonne volonté. Notre ordre du jour est chargé, il faut gagner du temps. Le moins de colloques possible, n'est-ce pas. Discutons « en silence », je vous en prie. (Chose extraordinaire : l'assemblée se calme un peu.)

M. De Beukelaer.

Le président donne lecture de son rapport. Il est félicité, acclamé. M. Thiriart secrétaire-trésorier lit le sien. Il est congratulé à son tour.

Le Président : Messieurs, nous devions entendre le rapport du secrétaire du comité sportif, mais M. Josse Rossels étant absent, nous passons au point suivant de l'ordre du jour : la remise des médailles aux lauréats des championnats inter-clubs et individuels.

M. *Jean Denis* : Monsieur le président, c'est M. Rossels qui les a avec lui.

Le Président : Nous sommes donc obligés d'attendre son retour.

(Le minuscule secrétaire du comité sportif fait précisément son entrée.)

Remise de médailles, de breloques, de coupes. On tresse des couronnes à Pierre, à Paul. La plus douce aménité règne. Jamais on ne vit début de séance aussi calme, aussi raisonnable.

Le Président: Messieurs, nous allons aborder la discussion. Je suis très fatigué, je réclame le silence. Nous ferons ainsi rapide et utile besogne. (M. De Beukelaer, le colossal président du comité sportif fait son entrée. L'assemblée devient immédiatement plus houleuse.)

Le Président (agitant sa sonnette): Du silence, Messieurs, je vous prie. (Le tumulte redouble.) Messieurs, il est proposé de decerner une breloque en vermeil aux plus anciens membres de la Ligue, à ceux qui en font partie depuis vingt-cinq ans. (Adopté à l'unanimité sans discussion. Il s'agit de recevoir quelque chose!)

Le Président: Messieurs, il est juste de féliciter M. Hansez qui a réussi à faire réduire depuis quelques années la taxe sur les vélos de 10 à 5 francs. (Applaudissements unanimes: il s'agit de ne pas payer quelque chose!)

M. *Davignon*: Je demande que le comité sportif n'inflige plus aux amateurs des amendes en argent.

Une voix: Veulent-ils de l'or ou des objets d'art? (Hilarité.)

Le Président: Messieurs, il est proposé de rédiger les reglements de la Ligue et ses convocations dans les deux langues. (On frémit en songeant aux discussions interminables qu'une telle question va soulever dans une assemblée aussi bavarde. Il n'en est rien. On accepte à l'unanimité des Flamands et des Wallons!)

Le président (fait un long exposé de la question des motocyclettes): Messieurs, j'étais, il y a huit jours, plein (on rit) de condescendance pour les motocyclistes. Je proposais même de créer une section autonome de motocyclistes au sein de la Ligue. (M. Hansez s'agite. Il est visible qu'il éprouve un impérieux besoin de parler.) Eh! bien, Messieurs, aujourd'hui, je ne leur accorde plus rien! Comment? Ils veulent se séparer de la Ligue qui toujours a été paternellement bonne pour eux...

Un de mes voisins: J'te crois; ils leur ont fait interdire les pistes cyclables!!

Le Président: Eh! bien, Messieurs, je retire ma proposition. Je ne leur accorde plus rien, nous maintiendrons le *statu-quo*. Plus de section autonome. S'ils veulent la guerre, ils l'auront! Ce n'est pas nous qui la désirons. Nous sommes, au contraire, animés des meilleures intentions. Ne voulons-nous pas créer des épreuves à eux seuls réservées?

Une voix: Il n'y aura personne pour y assister.

Le Président: Nous les organiserons quand même! Messieurs, nous en arrivons aux interpellations. Monsieur Legros, veuillez les développer.

M. *Legros* entre dans des considérations interminables. Il parle de violations de statuts, de monopoles; réclame la liberté de chacun, somme M. De Beukelaer de s'expliquer.

M. De Beukelaer proteste. M. Hansez dresse ses batteries, défend le directeur sportif. M. Leclair approuve sa conduite.

M. *Martougin*: Le comité sportif est autonome. Il a agi dans la plénitude de ses droits.

M. *Lenoir*: On se moque de l'assemblée générale, ses décisions sont méconnues.

Le Président (agite désespérément sa sonnette): Messieurs, je suis très fatigué. Je vous prie de faire le silence! (Le vacarme devient assourdissant.) Messieurs, il est impossible de discuter au

milieu d'un bruit pareil. (Le bruit redouble. On s'interpelle d'une table à l'autre.)

M. *Lenoir*: C'est simplement une question de portefeuille.

M. *De Beukelaer* se lève furibond, ses cheveux, ses sourcils se dressent. Vous dites?

M. *Lenoir*: Vous avez mal compris. Il ne s'agit pas de vous. (On entend parler de démission.)

M. *De Beukelaer*: J'en ai assez. Je m'en vais. Où est mon chapeau? (Il ne le trouve pas et se rassied.)

La sonnette du président tinte.

L'*interpellateur* continue: Messieurs, ce monopole est un scandale. Le comité sportif n'a pas le droit de l'accorder, pas plus qu'il n'a celui de suspendre des vélodromes, d'autoriser des courses, de pénaliser des coureurs; il n'a aucun droit d'ailleurs. (Les membres touristes acclament, portent l'interpellateur en triomphe. Les sportifs entourent M. De Beukelaer, montrent des poings menaçants.)

M. *De Beukelaer*: Non! c'est fini. J'en ai assez, je pars. Donnez-moi mon chapeau! (Le chapeau est introuvable. Son propriétaire se rassied.)

Le Président: Messieurs, je suis très fatigué. Le patron de l'établissement a loué ce local pour 6 heures à une société; il faut évacuer la salle. Nous ne terminerons jamais notre ordre du jour.

Les colloques se continuent. A présent on entend vaguement M. Lenoir tresser des couronnes à M. De Beukelaer, approuver tout ce qu'il a fait.

Un autre membre pleure et s'écrie d'une voix larmoyante:

— Messieurs, vous êtes tous des ingrats. C'est moi qui ai fait le sport cycliste en Belgique. C'est moi qui ai créé les premiers journaux sportifs. Et maintenant, vous m'abandonnez. Hi! Hi! Hi! Vous méconnaissez mes efforts de plus de vingt années. Hi! Hi! Hi! C'est moi qui vous ai fait ce que vous êtes et vous me reniez à présent. Hi! Hi! Hi! C'est moi qui... C'est moi que...

Le patron de l'établissement fait éteindre les lumières. La sonnette du président s'agite faiblement. On entend des sanglots, des menaces, des vociférations. Puis tout rentre dans le calme. La nuit est tombée. Les orateurs épuisés se sont endormis.

. . . . . .

N. D. L. R. — Notre chroniqueur s'est également endormi. Quand il s'est réveillé il a constaté avec stupeur qu'il se trouvait non pas au local de la Ligue Vélocipédique Belge, mais de la Ligue Vaudevillesque et Burlesque.

FERNAND GERMAIN.

(*Dessins de* MAURICE COLLARD.)

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

CHARLES-HENRY HIRSCH : *Le Sang de Paris* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Au fond de ce livre, il y a l'histoire pathétique d'une gamine de treize ans, l'aînée d'une nichée de cinq gosses, qui, dès la mort de sa mère, prend la direction du ménage, accomplit les plus durs travaux, élève ses frères et sœurs, maintient son père dans le droit chemin, tout cela avec une vaillance et un ensemble de qualités morales bien au-dessus de son âge. Si émouvant qu'il soit, le roman de cette héroïque enfant n'est que l'ossature de la grande œuvre synthétique sur le petit peuple parisien, œuvre que M. Charles-Henry Hirsch a menée à bien, si pas à perfection.

Réserve faite, et c'est la seule qu'il convienne de formuler, au sujet de sa phrase parfois entortillée, crêpue, s'il m'est permis d'ainsi dire, on ne peut qu'admirer la vie, la couleur, la sincérité qu'il a mises à composer ce récit qui, par son ampleur, se différencie singulièrement des ouvrages de fantaisie et de fine observation que M. Hirsch nous donna jusqu'ici. En résumé, le *Sang de Paris* est un livre qu'il faut lire.

***

JEAN MÉLIA : *Le Triomphe de l'Argent* (1 vol. in 18 à fr. 3.50). — Si l'argent ne fait pas le bonheur, il y aide rudement et il fait souvent le malheur de ceux qui n'en ont pas. A mon humble avis, point n'était besoin d'un gros roman comme celui-ci pour développer cette proposition qui a toute la valeur d'un truisme. La banalité de l'idée a entraîné l'auteur dans des considérations à perte de vue sur les moindres faits et cela ne contribue guère à rendre son œuvre plus attachante. Celle-ci contient pourtant quelques situations éminemment dramatiques, telle cette scène où l'on voit, dans un coin d'atelier, Justin Bécard, le riche filateur, défloret une petite ouvrière de quinze ans et, dans un autre coin, un contremaître appliquer le même traitement à Marguerite Bécard, fille de l'usinier. Rassurez-vous toutefois, l'affaire n'a aucune... suite grave : le contremaître est chassé, l'ouvrière se jette sous l'automobile de son lâche séducteur, son fiancé se noie, le patron augmente le nombre de ses millions et Marguerite épouse un futur ministre.

Chez Calmann-Levy.

LOUIS DELZONS : *Le Maître des Foules* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Aux beaux jours de l'Affaire, Albert Manès a abandonné sa chaire de philosophie pour venir prêcher la bonne parole au prolétariat parisien. L'Affaire clôturée, il est resté, il s'est jeté à corps perdu dans la lutte syndicaliste, soutenu par son amour pour Germaine Grandier, une de ses collègues. Mais celle-ci, avide de luxe, épouse un riche industriel et Manès va cacher son désespoir dans un lycée de province. Le hasard le conduit dans une ville manufacturière ; là, le besoin d'action, le goût de la bataille, la satisfaction de sentir les masses vibrer sous la musique de sa parole le reprennent tout entier. Son influence grandit ; envoyé au Parlement, il a tôt fait de culbuter un ministère et de s'attribuer les Travaux Publics. Sur ces entrefaites, il a retrouvé Germaine dont le vaniteux mari devient son meilleur appui politique. Ses succès, les souvenirs d'autrefois, jettent Germaine dans ses bras, mais, après un moment d'éblouissement, il repousse cet amour, car sa destinée est de rester uniquement le *Maître des Foules*...

Le nouveau roman de M. Louis Delzons porte la marque d'un talent désormais sûr de soi, il tient et au delà les promesses si belles des œuvres précédentes de cet auteur qui est en train de se faire un beau nom dans les lettres françaises.

Chez Plon Nourrit et Cie.

ANDRÉ BEAUNIER : *Chateaubriand* (2 vol. in 18 à fr. 1.50). — En étudiant Chateaubriand comme écrivain d'abord, mais aussi comme homme du monde et comme personnalité politique, c'est quatre-vingts années de vie française que M. André Beaunier passe en revue, c'est l'époque de l'histoire la plus riche d'événements, d'idées, de sentiments, de doctrines.

M. Beaunier était admirablement désigné pour accomplir cette vaste tâche et, suivant pas à pas l'existence de l'auteur du *Génie du Christianisme* et analysant ses œuvres, extraire de celles-ci les passages caractéristiques commentant le plus nettement ses récits ou ses critiques. Car on sait que c'est la méthode adoptée par la librairie Plon pour

composer la « *Bibliothèque Française* » dont l'ouvrage actuel fait partie. Abandonnant le système monotone des anthologies, elle prétend ingénieusement enchâsser les pages célèbres qu'elle réunit dans le texte suivi d'une étude biographique et documentaire signée d'un nom autorisé.

* * *

Dr GRASSET: *Idées paramédicales et médicosociales* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Le Dr Grasset a établi une célèbre théorie de la responsabilité humaine. Partant de ses savantes expériences et de ses méthodes rigoureuses, il applique aujourd'hui les principes médicaux et biologiques qu'il a formulés aux problèmes sociaux.

Parlant du monde médical en lui-même, de son recrutement et de sa mission, il en arrive à déterminer dans quelles conditions est engagée la lutte contre les grands fléaux de la société contemporaine: l'alcoolisme, la tuberculose, l'extension des maladies nerveuses. Il aborde le redoutable problème des rapports de la science et de la morale; il juge la portée sociale de l'Evangile; il traite même du spiritisme.

Et tout cela, évidemment, avec l'autorité d'un spécialiste averti.

* * *

GEORGES POURCEL: *Un Bohémien passa...* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Au fond du Rouergue, un village, Pruny, vivait heureux et placide, mais *un Bohémien passa...* pour tout bouleverser. Il avait séduit une fille et, mêlé au sang paysan, son sang barbare devait agiter plusieurs générations en introduisant la Passion dans le hameau patriarcal. Amédée Lestang, le fils de ces amours perturbatrices, après avoir couru le monde... en bohémien, naturellement, revient se fixer à Pruny. Mais l'existence monotone du rural et la tendre affection de Rouzou, sa femme, ne suffisent point à son tempérament tzigane. Toutes les femmes s'éprennent de lui, il les satisfait toutes. Non content de troubler les ménages, il fait plusieurs fugues aux pays de soleil avec l'une ou avec l'autre et, même, la cinquantaine sonnée, il enlève la jeune institutrice de la laïque. L'esprit de son père parle trop haut en lui, mais chaque fois, celui de la villageoise, sa mère, le ramène dans les bras de la dolente Rouzou.

M. Georges Pourcel a brossé là un tableau joli et bien venu des mœurs campagnardes, un peu forcé de ton, par endroits, mais joli tout de même.

Chez Nelson et Cie.

VICTOR HUGO: *Avant l'Exil; — Les Quatre Vents de l'Esprit* (2 vol. in-12 reliés à fr. 1.25). — Dans la réédition si remarquable que poursuit l'éditeur Nelson et que nous signalons ici de mois en mois au fur et à mesure de l'apparition des volumes, les œuvres de jeunesse ou celles de la fin de la carrière du poète entreront, comme aussi les pages éparses écrites au gré des événements. Sous le titre *Avant l'Exil* ont été par exemple réunis les discours prononcés à l'Académie française, devant la Constituante et l'Assemblée législative. On devine quel intérêt, même aujourd'hui encore, s'attache à ces morceaux de fougueuse éloquence et de style châtoyant.

Les *Quatre Vents de l'Esprit* appartiennent également à ce qu'on pourrait appeler, chez Hugo, les œuvres « à côté ». Ce sont, on le sait, quelques grands poèmes, quelques pièces détachées qui contiennent plusieurs de ces grandes pensées de solidarité et de pitié humaine chères au poète. Malgré quelques obscurités imputables à l'immensité même des conceptions, ce recueil est digne de tous ceux qui le précédèrent ou le suivirent et ont valu la gloire à leur auteur.

* * *

RUDYARD KIPLING: *Simples Contes des Collines* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Ces courts récits sont antérieurs au *Livre de la Jungle* qui donna la célébrité à l'écrivain anglais. C'est le monde anglo-indien si intéressant et pittoresque que l'auteur met en scène. Dans un cadre de luxuriante nature asiatique, Kipling imagine de placer des aventures, des histoires sentimentales, ironiques ou dramatiques et on est, en les lisant, séduit autant par le charme des descriptions que par l'intérêt psychologique des croquis alertement troussés. Kipling, on le sait du reste, est un observateur en même temps qu'un poète et ceux qui reliront les *Simples Contes des Collines* y trouveront plus de plaisir encore qu'ils n'en connurent quand ces pages d'une si rare originalité leur furent révélées.

* * *

JULES LEMAITRE: *Les Rois* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — C'est un roman, on s'en souvient: il fit du bruit en son temps. C'est un roman, mais c'est aussi une étude sociale hardie et attachante. L'histoire d'un

prince que ses études et son inclination naturelle ont rendu socialiste et qui est appelé à monter inopinément sur le trône, nous a montré comment un tel monarque ne peut rester fidèle à ses principes et donner le bonheur à son peuple. Le tyran qui se croyait bon finit dans une mort tragique, tandis que son royaume est déchiré par l'anarchie.

M. Jules Lemaître a écrit là une œuvre maîtresse, attachante et qui donne à penser ; on la relira avec une curiosité nouvelle.

Chez E. Sansot et Cie.

PHILÉAS LEBESGUE : *Six Lais d'Amour* de Marie de France (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Y a-t-il plus aimables grâces, légères et souriantes, dans toute la littérature archaïque française, que celles prodiguées par Marie de France ? Nous savons peu de chose de cette aimable poétesse du moyen-âge. Mais l'essentiel est que nous possédions les œuvres jolies qui lui sont attribuées, tels les *Six Lais* que M. Philéas Lebesgue, compétent plus que tout autre en pareille matière, a modernisés — j'allais dire traduits ?.. — avec un art habile et délicat. Sous le texte original il a rimé en vers d'un français actuel ces charmants contes du Lanval, du Chèvrefeuille, d'Eliduc, de Guigemar, du Laustic et d'Yonec, et cela fait un volume du plus vif intérêt littéraire. Contenant une notice historique très bien documentée sur l'auteur et ses ouvrages, il prend une belle place dans la *Collection rétrospective* de la maison Sansot.

* * *

AD. VAN BEVER : *Divers Jeux rustiques* de J. du Bellay (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Après Ronsard, l'auteur des *Regrets* est la personnalité la plus marquante de la Pléiade. Pourtant si l'œuvre inattendue qu'il rapporta de Rome lui vaut le meilleur de sa célébrité, elle n'est pas, au goût des lettrés, la plus remarquable de celles qui sortirent de sa plume. La faveur va bien plutôt aux pièces jolies, piquantes, pittoresques, volontiers railleuses et fines qui sont le fait d'une inspiration toute émue et spontanée du doux poète angevin. Ces *Jeux rustiques* eurent leur première édition en 1558 ; c'est sur ce document que M. Ad. Van Bever a établi la réimpression d'aujourd'hui. Il l'accompagne de la reproduction d'une étude de Colletet sur la vie de Joachim du Bellay et la complète par des notes personnelles auxquelles sa parfaite connaissance des écrivains d'autrefois lui permet de donner de l'intérêt et de l'autorité.

Chez Bernard Grasset.

LOUIS CAPATTI : *Pourquoi?* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Prétendant « unir le rêve à la beauté », le poète, qui est un méditatif, s'interroge et cherche à comprendre l'énigme du monde et le sens de la vie. Il ne trouve, en somme, guère de réponse satisfaisante et souvent il se lamente ou se résigne avec désenchantement :

Tout est vain. Ris, agis ou chante, tu [mourras...

Certes ; mais avant de mourir que ne peut-on pas faire de grand, de bon et d'utile !

Une seule fois, un peu de clarté luit dans tant d'amertume ; le poète le reconnaît :

L'Art a mis une étoile à l'ombre de ma vie!

* * *

MARCEL AUDIBERT : *Pilleraud* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Sans qu'il soit possible de démêler les motifs de mon impression, ce titre : *Pilleraud* me fut, dès l'abord, sympathique. Le nom de l'auteur — dont c'est du reste le premier roman, je crois — n'éveillait en moi aucun souvenir et pourtant j'avais hâte que le tour de lecture de son livre fût arrivé. Et le plus beau est qu'aucune déception ne m'attendait. Maintenant, je viens de le fermer après avoir lu d'une haleine jusqu'à la quatre cent dix-septième et dernière page et puis bien dire tout l'agrément que m'ont procuré les aventures de cet excellent *Pilleraud*, le vagabond jovial et paillard, l'ineffable fainéant, l'honnête chapardeur, le désopilant poivrot dont tout le portrait moral tient en ces lignes lapidaires : « ... Non qu'il détestait » absolument le travail, le spectacle de l'ac» tivité d'autrui lui était même agréable et » le distrayait ; mais il préférait, pour son » usage, la douce flânerie ».

MEMENTO

Les Lettres.

La première des conférences de cet hiver, aux *Amis de la Littérature*, a été donnée le 16 novembre à l'Hôtel de Ville par M. Grégoire Le Roy. Comme chaque année, cette séance de réouverture a été entourée d'un certain éclat, M. Poullet, ministre des Sciences et des Arts, l'honorant de sa présence, ainsi que MM. Beco, gouverneur du Brabant, Max, bourgmestre de Bruxelles, L. Beckers, directeur général des Lettres au Ministère, et de nombreux écrivains.

M. Edmond Picard, président des *Amis de la Littérature*, a prononcé une allocution au cours de laquelle, prenant prétexte du sujet que le conférencier allait traiter, il a fait un vibrant appel à l'attention sympathique de tous en faveur de l'essai d'un théâtre national de langue française. Il a chaleureusement exprimé au ministre, au gouverneur et au bourgmestre la reconnaissance qu'ils ont méritée en secondant de leur appui bienveillant et du concours financier de leurs départements respectifs l'entreprise hardie et difficile.

On sait que les cinq conférences qui seront faites cet hiver aux *Amis de la Littérature* auront trait aux œuvres et aux doctrines littéraires des « jeunes ». A M. G. Le Roy incombait la tâche d'envisager les tendances de ceux-ci dans le domaine théâtral. A vrai dire, l'orateur s'en est surtout tenu aux généralités, tâchant à dégager des comédies ou des drames joués ou publiés jusqu'ici en Belgique, la formule d'un art qui serait bien personnel aux nôtres, qui ne devrait rien aux suggestions étrangères, qui traduirait éloquemment et originalement la mentalité, les goûts, le particularisme moral et intellectuel d'une race à toute évidence différente de celles qui ont créé des modes dramatiques bien caractéristiques.

M. Grégoire Le Roy voit surtout chez nos écrivains l'entraînement vers un théâtre d'idéal, d'art, de plastique aussi et de pensée. Il expose cette thèse, très défendable si on ne l'enferme pas dans des bornes trop rigides et trop étroites, avec une logique et une puissance d'arguments fort solides. Il l'a soutenue l'autre soir avec une conviction très applaudie.

EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : *Maître Alice Hénaut*	fr. 3.50
MARIA BIERME : *Les artistes de la Pensée et du Sentiment*	5.00
MAUR. DES OMBIAUX : *Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge*	2.00
LOUIS DELATTRE : *Contes d'avant l'Amour*	3.50
J. F. ELSLANDRE : *Parrain*, roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : *Symphonies voluptueuses*, poèmes	3.50
J. JOBÉ : *La Science économique au XX^e siècle*	3.50
FRANÇ. LÉONARD : *La multitude errante*, poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : *Un cœur blessé*, roman	3.50
EM. E. PIERS : *Un hiver aux Lofoden*	2.00
CARL SMULDERS : *La ferme des Clabauderies*, roman	3.50
JULES SOTTIAUX : *La Wallonie héroïque*, roman	3.50
OSCAR THIRY : *La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique*	3.50
B. TIMMERMANS : *L'Evolution de Maeterlinck*	3.50
MARG. VAN DE WIELE *Ame blanche*, roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : *Par la Vie*, poèmes	3.50
GEORGES WILLAME: *Le Puison*, roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

La prochaine conférence sera faite le 7 décembre par M. Henri Davignon, qui parlera de *La tradition classique chez nos jeunes poètes.*

L'Association des Ecrivains belges célèbre en décembre le 10e anniversaire de sa fondation. A cette occasion, elle éditera un volume original. Il sera constitué par une suite de courtes proses et de poèmes signés par chacun des 125 membres de l'Association. L'ensemble de ces manuscrits, richement relié, sera acquis par la Bibliothèque Royale.

On se souvient qu'il y a trois ans un groupe de libraires et d'éditeurs belges s'associèrent en vue d'organiser et d'exploiter à Paris une maison de vente de leurs publications. Celle-ci eut son heure de vogue. Mais, par suite de diverses circonstances regrettables, la nécessité de la liquidation s'imposa.

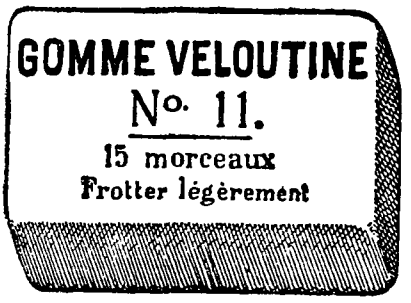
La Librairie générale des Sciences, des

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,



n'employez que la

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact. Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Arts et des Lettres, de la rue Dante, vient de fermer ses portes. Et c'est un débouché de moins pour les livres belges qui n'en ont déjà guère...

M. Paul Nyssens, directeur de l'*Institut de Culture Humaine*, fera, le dimanche, à 3 heures, à l'Hôtel Ravenstein, les conférences suivantes :

1er décembre 1912. — Comment on apprend à parler en public.

8 décembre. — Comment on prépare une conférence.

15 décembre. — Les tempéraments.

12 janvier 1913. — La physiognomonie et la lecture du caractère appliquées aux affaires.

19 janvier. — L'art de lire le caractère.

26 janvier. — Orientation professionnelle.

2 février. — Les lois de la sélection conjugale.

9 février. — Pour cultiver la bonne humeur et l'optimisme intelligent.

16 février. — Comment on peut guérir ou prévenir la constipation.

23 février. — Comment vous pouvez développer votre influence.

ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Paul Reider : *Marcel Rauny*, roman. — Théo-Dædalus : *Israël chez John Bull*. — François Léonard : *Les Aigles noirs*.

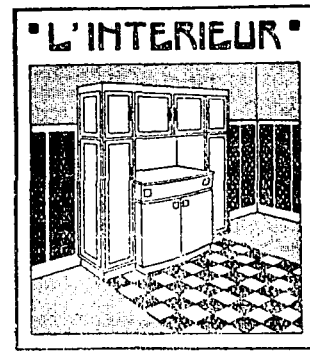
Une assemblée de la section bruxelloise de l'Association des Amitiés françaises a eu lieu au Cercle artistique et littéraire, sous la présidence de M. des Ombiaux.

Un comité composé de douze personnes a été nommé. L'Association aura sous peu son bulletin : un journal hebdomadaire, qui s'occupera de toutes les questions intéressant la propagande de la culture française.

L'Association participera au congrès des œuvres de langue française, qui aura lieu le 15 décembre prochain, à Bruxelles.

Les principaux cercles constitués en Belgique pour la défense de la langue française et la lutte contre la contrainte en matière de langue, ont constitué une fédération nationale des cercles de langue française.

Parmi les ligues affiliées, citons : la Ligue wallonne du Brabant, la Ligue nationale pour la défense de la langue française, la Fédération des sociétés pour la culture française et ses sections de Bruxelles, Liége, Verviers, Arlon, l'Association flamande pour la vulgarisation du français et ses sections de Gand, Anvers, Bruges et Ostende ; la Ligue pour la Liberté des langues et ses sections d'Anvers et de Gand, les ligues wallonnes de Liége, de Tournai, d'Ostende, d'Ixelles, de Schaerbeek, de Laeken et de Saint-Gilles,



ART DÉCORATIF

MOBILIER

DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Etoffes
ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE
Pliage et mise sous bandes de circulaires et journaux
Maison Sainte-Marie
Fondée en 1836
Rue Pachéco, 12, BRUXELLES
Téléphone 252
Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liége et Bordeaux
Médailles d'Or a l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

la Fraternelle wallonne et les Amis de la langue française de Louvain, l'Union wallonne de Malines, la Fédération nationale des sociétés dramatiques de langue française sous la présidence de M. Mabille, la Fédération des sociétés dramatiques wallonnes, la Société des auteurs wallons, etc., etc.

La Fédération est divisée en quatre sections : 1° de propagande ; 2° d'enseignement ; 3° de la littérature et langue ; 4° de théâtre et presse.

La Fédération est entièrement neutre en matière politique.

La Fédération est administrée par un comité-directeur de quinze membres, sous la présidence de M. Emile Digneffe, et la vice-présidence de MM. Maurice Wilmotte et Maurice de Smet de Naeyer.

La Fédération a décidé d'organiser pour le dimanche 15 décembre prochain à Bruxelles, un congrès extraordinaire pour l'étude de la question des langues et la défense de l'Université française de Gand.

Pleine de promesses, toute vaillante de juvénile enthousiasme, paraît à Louvain *La Bonne Auberge* des Escholiers et des Poètes.

Nous souhaitons d'autant plus sincèrement bonne chance et longue vie prospère à nos jeunes confrères qu'ils promettent que leur *Bonne Auberge* ne sera pas une... mauvaise chapelle.

Le roi a nommé, le 26 novembre, dans l'ordre de Léopold, *officiers :* MM. Fierens-Gevaert, Ivan Gilkin, Alb. Giraud, A.-T. Rouvez, G. Van Zype ; *chevaliers :* MM. Eug. Baie, Georges Virrès, comte M. de Bousies, Pol Demade, A. De Rudder, Dumont-Wilden, G. Eckhoud, Max Elskamp, Frantz Fonson, Edm. Glesener, Ed. Ned, G. Le Roy, A. Mockel, Georges Rency, H. Stiernet, Aug. Vierset, F. Wicheler.

M. Paul André, qui, proposé au titre d'écrivain, devait être compris dans ce mouvement important, n'y figure pas parce que, le même jour, paraissait au *Moniteur* des nominations dans nos ordres nationaux en faveur des officiers, nominations parmi lesquelles se trouvait celle de notre dévoué directeur.

Outre les littérateurs dont nous citons ici les noms, des écrivains de langue flamande et quelques publicistes ont été l'objet des mêmes distinctions honorifiques.

Les conférences de la société des *Matinées littéraires* auront lieu à l'Hôtel Astoria, à 3 heures, aux dates suivantes : le 16 et le 23 décembre, deux leçons sur *Gounod* par M. C. Bellaigue ; le 30 décembre : la *Marquise de Condorcet* par M. René Doumic ; le 6 janvier : la *Comtesse de Sabran* par M. André Beaunier ; le 13 janvier : *Mme du Deffand* par M. le marquis de Ségur ; enfin *La jeunesse du duc Albert de Broglie* par M. le comte d'Haussonville.

Union du Crédit de Bruxelles
RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57
Location de Coffres-forts

Abonnement: 20 francs chez Breitkopf et Hærtel.

L'*Association des Ecrivains belges* publiera incessamment quelques intéressantes nouveautés:

Une *Anthologie Fernand Séverin* dans sa précieuse collection à fr. 1.50;

Des *Propos de Littérature* de M. Georges Rency, réunissant la plupart des remarquables études de critique parues sous la signature du directeur de la *Vie Intellectuelle*;

Une œuvre de M. A.-T. Rouvez: *Le Capitole* qui met en scène à la fois le monde journalistique et le milieu administratif.

Un roman de M. Edm. Glesener, silencieux depuis de trop longues années.

L'*Association pour la Culture française* organise une série de conférences littéraires pour lesquelles elle a obtenu le concours de M. G. Lecomte, président honoraire de la *Société des Gens de lettres*, qui traitera du *Roman de mœurs*, F. Plessis, professeur à la Sorbonne (*Le Salon de Leconte de Lisle*), Jacques Rivière, secrétaire de la *Nouvelle revue française* (*Le Roman psychologique actuel*), H. Davignon, (*L'Inspiration d'Emile Verhaeren*), Pol Neveux, inspecteur des Bibliothèques de France (*Le Roman régionaliste*) et J. Osché (*Les Poètes nouveaux*). S'adresser pour les demandes d'affiliation au Dr Rouffart, président de l'Association, ou au trésorier, M. R. Beckers, 104, rue Froissard.

La maison Larousse de Paris publiera dans quelques jours, sous ce titre *Le miracle des Hommes*, un livre de notre confrère et ami Gérard Harry, inspiré par l'extraordinaire évolution de certains sourds-muets et aveugles, à laquelle il consacra, en

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

1908, dans *La Belgique Artistique et Littéraire* une première étude des plus remarquées.

Cette étude esquissait le plan d'un ouvrage que Gérard Harry a maintenant réalisé et que précédera un avant-propos de Mme Georgette Leblanc-Maeterclinck.

* * *

Les Salons.

Messieurs les Artistes et organisateurs d'Expositions de Peinture sont priés de vouloir bien envoyer leurs communiqués avant le 10 et le 25 de chaque mois, faute de quoi l'insertion n'en pourrait être assurée.

La Fédération des artistes wallons s'est réunie le 17 novembre en vue de l'élection du jury de l'Exposition qu'elle organisera, à Mons, en 1913, sur les bases de cinq jurés pour la peinture, trois pour la gravure, trois pour la sculpture.

Le Comité fera une démarche auprès du gouvernement pour obtenir, à l'Exposition de Gand, que chacune des provinces wallonnes soit représentée dans le jury par une délégation de même importance que celle des provinces flamandes.

Nous avons dit, rubrique *Salons et Ateliers*, que le prix du *Gouvernement provincial* avait été remporté par M. Langaskens, pour deux panneaux décoratifs destinés au Musée d'Histoire naturelle.

M. Langaskens avait neuf concurrents: Mlle Alice Colin, MM. Nyssens, Faut, van Humbeek, Hubert, Vermeersch, Vilain, Montfort.

La Société royale belge des Aquarellistes a ouvert le 23 novembre, au Musée moderne à Bruxelles, sa 53e exposition. Y prennent part, outre 38 membres effectifs, un certain nombre d'invités français, anglais, allemands, autrichiens.

L'exposition, copieuse, réunit 152 œuvres.

M. L. Frank, de Bruxelles, expose au *Cercle des Beaux-Arts*, de Liège, du 1er au 12 décembre.

M. Schuman-Gaspar qui fit récemment une exposition fort remarquable de ses œuvres, — synthétisant la vie populaire russe, — à la salle Boute, à Bruxelles, vient d'obtenir un gros succès, *salle Arti*, à Anvers.

L'Exposition des peintres Smeers et Wagemans, restera ouverte à la *salle Giroux*, à Bruxelles, jusqu'au 8 décembre.

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION :

30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1854

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande. Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

GARAGE DEFACQZ

DIRECTEUR : **A. MAERE**

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES

DE LYON

131, Rue Defacqz — BRUXELLES

Les ***Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon*** sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la ***Cottin et Desgouttes*** prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

Téléphone : **B 490**

Voiturettes MATHIS

DE STRASBOURG

Galerie Giroux, rue Royale, à Bruxelles : Exposition GEORGES LEMMEN, du 10 au 24 décembre.

Au Cercle artistique de Bruxelles, Exposition : OMER COPPENS, CHARLES MICHEL et STEINHEL, du 12 au 22 décembre.

Du 23 décembre au 1er janvier : Exposition de Mme VOORTMAN, d'Anvers, et de M. CELS.

La Fédération artistique, sous la rubrique *le beau et le laid* répond dans son numéro du 17 novembre à notre articulet *Pour la porte ouverte*, ou la liberté de l'art, réclamée par nous, en matière d'exposition dans des locaux officiels ou non.

En résumé la *Fédération artistique* nous répond : *il est un ensemble d'œuvres universellement admirées : leur contraire c'est le laid.*

Mais, que voilà qui est vite dit !

1° Il n'est pas d'ensemble d'œuvres *universellement admirées*. Il serait trop long d'en énumérer ici les preuves, je crois même inutile d'en donner : cela va de soi.

2° S'il faut juger d'après les majorités et d'après les traditions, que deviennent l'*élite* et l'*avenir?*

Et nous nous bornons à répéter que *nul ne sait aujourd'hui, comment s'ouvre au début une nouvelle voie*, en art encore moins que dans tout autre domaine.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32 BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

Si frappante que soit pour nous la ressemblance d'un homme avec son portrait, cette ressemblance n'est pas sensible à l'intelligence non éduquée d'un nègre qui n'a jamais vu de portrait.

Si frappante que soit pour nous la ressemblance des animaux dessinés par les hommes préhistoriques sur les parois des cavernes, on peut affirmer que les premiers de ces dessins ne furent pas saisis par les premiers de nos ancêtres avant que l'on ait jamais vu des dessins.

Partant de là, nous disons que nous ne connaissons pas l'étendue des modifications qui peuvent transformer l'art.

On doit nous fournir d'autres éléments d'appréciation que l'admiration universelle et la tradition !

TEKHNE, revue belge de l'architecture et des arts qui s'y rapportent. Direction, rue de la Victoire, 95, à Saint-Gilles. — Abonnement : fr. 12.50 par an. — Prix du numéro : 25 centimes.

Sommaires des trois derniers numéros : Vingt et un clichés. — Les Concours publics et le Conseil provincial du Brabant ; Concours public pour un Crématoire ; Pomologie nouvelle : Hygiène et Beauté des Arbres ; Le prix Hankar à l'Académie de Bruxelles ; Les Concours de l'Académie de Belgique ; Joseph Lousberg ; Le Mortier au pétrole ; Produits et procédés nouveaux : La réparation des maçonneries et l'assèchement par injection de ciment ; Conseiller artistique ; Concours public pour un Crématoire ; Faut-il restaurer l'ancienne abbaye de Stavelot ; Un cadavre au parc de Bruxelles ; IVe Congrès international d'assainissement et de salubrité de l'habitation ; Chronique des Concours ; Expositions ; Bibliographie ; Notes de Jurisprudence ainsi que de nombreux échos et nouvelles.

Tekhne est le moniteur des architectes belges. Il les renseigne au point de vue artistique et technique.

Un certain nombre d'artistes, à la tête desquels il faut citer les peintres Alfred

L'EXPANSION BELGE

TÉL 594

Abonnement :
12 francs l'an
15 francs (étranger)

4, Rue Berlaimont, 4, Bruxelles

Cette revue paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, tiré sur papier couché et illustré de nombreux clichés ; elle forme au bout de l'année un magnifique volume illustré d'un millier de pages environ ; ses articles variés sont consacrés à tout ce qui, dans le domaine économique, artistique, littéraire, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79

BRUXELLES

Vêtements sur mesure pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

Bastien et Paul Mathieu, cherchent à organiser une exposition des œuvres du peintre Paul Blieck, enlevé prématurément en plein épanouissement de son grand talent. Ces œuvres sont, malheureusement, très peu nombreuses. Toutes sont, cependant, pleines d'intérêt. Et le Comité saurait gré aux personnes qui possèdent des toiles de cet artiste de bien vouloir le faire savoir et, éventuellement, de consentir à laisser exposer ces tableaux.

C'est à la Noël que s'ouvrira, à Laeken, à l'école de la rue Claessens, la première exposition du « Cercle d'Art ».

On annonce déjà la participation de MM. Colmant, Fabry, Franz Van Damme, Holst, Stobbaerts, Van Extergem, Theunis, Vander Porten, F. Spaelant, Paerels, Mathieu, Desmaré, Van Landuyt, Van Looy, etc., etc. Le cercle ayant obtenu un important subside de la commune, il est certain que les envois seront exposés dans un local parfaitement approprié.

Comme le « Cercle d'Art » s'est adjoint une section littéraire, il y aura des conférences françaises et flamandes, sans compter des auditions musicales de MM. Duysburg,

Siroux et Ackermans, et des conférences d'art par M. Lepaffe.

* * *

Les Théâtres.

La première représentation due à l'initiative du Comité du Théâtre national belge aura lieu le 3 décembre au théâtre du Parc.

On jouera *Baldus et Josina*, quatre actes en vers de M. Paul Spaak. Les deux rôles titulaires seront tenus par M. Brousse et Mlle Dudicourt. M. Reding a imaginé un effet original à l'occasion de l'interprétation de cette œuvre que l'on dit digne de celles qui ont valu à leur auteur le plus légitime succès. M. Paul Spaak a eu la coquetterie d'écrire en vers — en vers charmants — même les indications de décors et de mise en scène qui précèdent chaque acte. Afin que le public ne perde pas le bénéfice de connaître ces croquis poétiques ravissants, M. Reding les fera dire, devant le rideau, par une récitante, avant chaque acte.

Le comité a de nouveau entendu la lecture de plusieurs œuvres. Il a accepté un acte de M. Serge Brisy: *Shopping*. Il a convoqué pour le 6 décembre M. Paul André qui lira une pièce en quatre actes intitulée *Comme les Autres...*, et M. Jules Delacre qui lira une pièce en un acte: *L'Ancienne*.

Alhambra. — Le « Comte de Luxembourg » dont le succès colossal s'affirme de plus en plus chaque jour sera représenté, pour la dernière fois en matinée, le dimanche 1er décembre. La direction de l'Alhambra, encouragée par la faveur qui seconda ses initiatives quand elle révéla au public d'expression française la *Petite Quaker* et *Princesse Dollar*, donnera le 4 décembre la primeur d'une œuvre nouvelle qui dépasse en sentiment et en gaieté toutes les productions du Maître de l'Opérette viennoise. La création d'*Eva*, en langue française, avec une interprétation de tout premier choix et une mise en scène d'un luxe sans précédent, sera un des événements de la saison théâtrale en même temps qu'une manifestation sensationnelle en l'honneur de Franz Lehar qui viendra diriger son œuvre à Bruxelles. La location est ouverte pour la quinzaine.

Au programme du premier spectacle du *Petit Théâtre* dont nous avons annoncé la création figurent: *Bastien et Bastienne*, opéra comique en 1 acte de Mozart et *La Servante Maîtresse*, comédie musicale en 2 tableaux de Pergolèse.

Les premières représentations auront lieu à la Galerie Giroux, 26, rue Royale, le dimanche 23 décembre en matinée et en soirée et le lundi 24 décembre en soirée. Location chez les marchands de musique et à la Galerie Giroux. Répétition générale par invitation le 22.

* * *

Les Concerts.

Concerts Beethoven. — Mme Marx-Goldschmidt, pianiste, MM. Mathieu Crickboom, violoniste et Jacques Gaillard, violoncelliste, annoncent pour les jeudis 5, mercredi 11 et 18 décembre, en la Salle de la Grande Harmonie, trois séances de musique de chambre, consacrées à Beethoven.

Location à la Maison Schott frères.

Concert Dinsart. — Mlle Hélène Dinsart, pianiste, lauréate du prix « Musica »,

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

ALGÉRIE - TUNISIE

Billets de voyages à itinéraires fixes, 1re et 2e classes, délivrées à la gare de Paris-Lyon, ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires. Certaines combinaisons de ces voyages permettent de visiter non seulement l'Algérie et la Tunisie, mais encore des parties plus ou moins étendues de l'Italie et de l'Espagne.

Voir la nomenclature complète de ces voyages circulaires dans le Livret Guide Horaire P. L. M. en vente dans les gares, bureaux de ville, bibliothèques: fr. 0.60; envoi sur demande au Service Central de l'Exploitation, 20, boulevard Diderot, à Paris, contre fr. 0.80 en timbres poste.

Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du Chauffeur

annonce pour le mardi 10 décembre, en la Salle de la Grande Harmonie, un concert avec orchestre, sous la direction de M. Arthur de Greef, et dont le programme promet aux fervents du clavier un véritable régal artistique.

Location à la Maison Schott frères.

La Société nationale des compositeurs belges donnera les 16 décembre, 20 janvier, 10 février, 10 mars et 3 avril, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande Harmonie, cinq concerts dont un d'orchestre, consacrés aux œuvres de: MM. Edgar Tinel, Sylvain Dupuis, M. Crickboom, N. Daneau, F. Durant, Léon Delcroix, Aug. De Boeck, Léon Dubois, Guillaume Fremol, Paul Gilson. H. Henge, Jaspar, Mlle Laenen, MM. Paul Lebrun, M. Lunssens, Alfr. Mahy, L. Mawet, Lod. Mortelmans, R. Moulaert, Opsomer, Fr. Rasse, Jos. Ryeland, Léop. Samuel, H. Sarly, Jean Strauwen, Arthur Van Dooren, V. Vreuls, A. Wilford et Willems.

Le 3e concert Ysaye aura lieu le dimanche 15 décembre à l'Alhambra. Il consistera en un festival Beethoven sous la direction de M. Siegmund von Hausegger, chef d'orchestre des Concerts Philharmoniques de Hambourg, avec le concours de M. Carl Friedberg, pianiste.

Place chez Breitkopf et Hærtel.

Le récital de chant, annoncé par Mme Wybauw-Detilleux, pour le 2 décembre prochain, en la salle de la Grande Harmonie, à Bruxelles, promet d'être très intéressant.

La distinguée cantatrice a toujours le soin d'offrir à son public un programme étudié et très artistique.

Elle présentera cette fois des œuvres des maîtres italiens du XVIIe au XIXe siècle, et des maîtres français depuis le troubadour Adam de la Hale jusqu'à nos modernes.

Billets aux maisons Breitkopf et Hærtel et Fernand Lauweryns.

C'est M. Léon Dubois, dont la dernière œuvre *Edenia* remporta, il y a quelques mois, à Anvers un complet succès d'art, qui a été nommé directeur du Conservatoire royal de Bruxelles.

M. Eug. Ysaye prend la place de Maître de chapelle du Roi que la mort d'E. Tinel a laissé vacante et M. Paul Gilson devient Inspecteur des Ecoles de musique du royaume.

M. Henri SEGUIN, Professeur au Conservatoire Royal de Liége, a repris ses leçons de Chant et de Déclamation lyrique, 29, rue de l'Evêque, les mardis, jeudis et samedis.

Concert Guillain-Buestt. — Mlle Kissey Guillain, violoniste et M. Victor Buestt, pianiste, annoncent pour le mercredi 11 décembre, au Palais des Arts, 42, rue des Palais, un concert avec orchestre sous la direction de M. Paul Goossens.

Location à la Maison Schott frères.

Récital Loicq. — Mlle Julia Loicq, cantatrice, annonce un récital de chant pour le jeudi 12 décembre, en la Salle Nouvelle, 11-13, rue Ernest Allard.

Location à la Maison Schott frères.

Récital Poirier. — Mlle Suzanne Poirier donnera le samedi 14 décembre, en la Salle Nouvelle, rue Ernest-Allard, 11-13, un récital de chant, dont le programme particulièrement intéressant, sera publié prochainement.

Location à la Maison Schott frères.

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES

DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT
Agent de Change

BRUXELLES
Place de la Liberté, 5 *Téléphone A. 746*

IMFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

On sait que le Crédit Anversois, par une augmentation de capital, va absorber le Comptoir de la Bourse, la Banque Auxiliaire et la Société Belge de Banque.

D'après les projets, qui doivent être ratifiés par les assemblées générales, le Crédit Anversois aurait trois administrateurs-délégués : MM. Gustave Snoeck, Paul Mayer et F. Jacobs.

M. Josse Allard serait nommé vice-président et MM. Charles Dietrich, Firmin Lambeau et A. Blistein entreraient au sein du Conseil d'administration du Crédit Anversois qui, par l'importance de son capital et de ses deux succursales à Bruxelles, se rangerait au nombre de nos puissants établissements financiers de Belgique.

M. Garrigues quitte la Société Française de Banque et de Dépôts et s'associe à M. Scholder, un de nos agents de change estimés de la Bourse de Bruxelles.

La nouvelle firme commencera ses opérations le 1er janvier prochain.

M. Garrigues est le beau-père d'un des fils du colonel

Thys. Il préside depuis plusieurs années aux destinées de la Société Française de Bienfaisance de Bruxelles et a su se créer très rapidement de nombreuses sympathies dans notre ville.

Le futur directeur à Bruxelles de la Société Française de Banque et de Dépôts sera M. Dathis, actuellement en fonctions dans la maison de Paris.

La direction de la Banque de Bruxelles sera assumée, dès le mois prochain, non seulement par M. H. Lévi, le directeur actuel dont on connait la compétence, mais aussi par M. Kritzler, l'ancien collaborateur et fondé de pouvoirs de Sir Ernest Cassel, de Londres.

MM. Berveiller, administrateur de la Société Nancéenne de Crédit Industriel, François Renauld, de la Banque Renauld et Cie de Nancy, Sapin, administrateur de l'Union Gazière, et Emile Cahen, administrateur des Laminoirs et Tréfileries du Havre, viennent d'entrer au sein du Conseil d'administration du Central Electrique du Nord dont le capital a été porté de 4 à 9 millions de francs. Le concours de ces personnalités de l'industrie française permettra au Central Electrique du Nord de développer son activité sociale.

M. F. Timmermans, administrateur-directeur de la Société des Ateliers de construction de la Meuse, a été nommé président de la Société belge des Ingénieurs et des Industriels.

M. Emile Francqui, le nouveau directeur de la Société Générale de Belgique — dont la nomination a été ratifiée par l'assemblée générale du 26 novembre — est un ancien officier de l'armée belge. Il est né à Bruxelles le 25 juin 1863 et était sous-lieutenant au 2me régiment de ligne lorsqu'il partit pour le Congo.

Comme nos compatriotes commencent à connaître leur histoire du Congo, nous ne devons pas, sans doute, leur parler des prouesses de l'expédition Bia-Francqui.

Rappelons qu'à son retour d'Afrique, Emile Francqui fut désigné d'abord comme consul de Belgique à Hankow, puis comme consul général à Shangaï. Il prit ensuite la

direction de la Compagnie Internationale d'Orient et fut nommé enfin administrateur-délégué de la Banque d'Outremer.

Tout en restant administrateur de cette Banque, il entre aujourd'hui au sein du Comité de Direction de la Société Générale de Belgique et l'on peut escompter les services qu'il y rendra, grâce notamment à sa connaissance des questions congolaises et chinoises.

Le nouveau vice-gouverneur de la Société Générale de Belgique, M. Jean Jadot. est ingénieur, ancien élève de l'Université de Louvain. Il fit ses débuts à la Société Nationale des Chemins de fer Vicinaux, puis se rendit au Caire pour compte de la Compagnie des Chemins de fer de la Basse-Egypte.

Il accomplit ensuite une tâche considérable en qualité de contrôleur général de l'Exploitation des Chemins de fer de Pékin-Hankow, et, à son retour en Belgique, fut nommé directeur de la Société Générale, ayant spécialement dans ses attributions le département de l'industrie.

Tout le monde connait les services que M. Jean Jadot a déjà rendus à notre grand établissement national qu'il représente dans les conseils d'administration de nombreuses sociétés.

Les agents de change de Bruxelles ont procédé à l'élection de quatre membres de la commission de la Bourse.

Ont été nommés, sans lutte, MM. Daube — qui fut déjà secrétaire, — Urbain, Hobé et Stembert.

* * *

LA LUTTE CONTRE LES FAUSSAIRES. — Depuis plusieurs années les banquiers et les administrateurs de sociétés cherchent le moyen d'empêcher la confection de fausses actions de sociétés anonymes. On a imposé aux imprimeurs des « fonds de sûreté », des filigranes, etc..., mais il faut avouer que l'on n'avait jamais songé au cas Wilmart, c'est-à-dire à l'administrateur-délégué voleur et faussaire.

Que faire pour mettre le public et les administrateurs eux-mêmes à l'abri de surprises de l'espèce?

Beaucoup de formules sont proposées pour l'instant.

Parmi celles-ci, pointons en une spécialement: le conseil d'administration, à la constitution d'une société anonyme, commanderait une fabrication spéciale de papier dont l'importance serait réglée suivant le nombre de titres à créer. Ce papier porterait en filigrane, tant dans le titre que *dans chaque coupon*, le nom de la société. La

plaque ayant servi au « filigranage » serait remise ensuite au conseil d'administration qui la ferait détruire.

Il parait, d'après des gens du métier, qu'il n'y a pas d'impossibilité matérielle à la réalisation de cette formule dont nous n'indiquons que les grandes lignes. Certes, la dite formule, aurait pour conséquence d'élever le prix de revient de l'impression des titres; mais l'augmentation n'atteindrait, en général, que deux à trois centimes par titre, et il est certain que si les frais généraux des sociétés anonymes ne sont jamais grevés que de dépenses aussi utiles, les actionnaires n'auront pas à se plaindre...

UNION DES TRAMWAYS. — Cette société est créancière des Tramways de Witebsk pour une somme considérable qui a été portée au dernier bilan pour un franc.

Or, la société de Witebsk va procéder à une réorganisation et l'on fait prévoir dès aujourd'hui qu'une valeur certaine pourra être attribuée à la créance de l'Union des Tramways.

TRAMWAYS DE BUENOS-AYRES. — Les recettes, depuis le 1er janvier 1912, sont en augmentation de 2,700,000 francs sur celles de l'année dernière.

A PROPOS DES DÉCLARATIONS FAITES A L'ASSEMBLÉE DES TRAMWAYS DE BUENOS-AYRES. — Le président de cette assemblée ayant signalé les grands progrès réalisés en ce qui concerne la réduction des frais d'exploitation, le journal *L'Echo de la Bourse* écrit que ceci est la confirmation des prévisions, et il ajoute: « Nous possédons quelques renseignements qui nous permettent d'établir une prévision intéressante concernant le résultat probable de 1912:

» L'Anglo-Argentine a réalisé, en 1910, un bénéfice d'exploitation de 857,000 livres et ce chiffre, en 1911, a passé à 907,000 livres, soit 50,000 livres d'augmentation d'une année à l'autre.

» Pour 1912, nos calculs de prévision permettent d'estimer à 80,000 livres l'augmentation probable du bénéfice. »

Signalons qu'à cette même assemblée, le président a déclaré que le portefeuille de la Compagnie Générale des Tramways de Buenos-Ayres, portefeuille constitué par des titres divers de l'Anglo-Argentine, valait, en réalité, 170 millions de francs, alors qu'il est inscrit à l'actif du bilan pour 101 millions.

TRAMWAYS DE PALERME. — La recette kilométrique qui était de 3,420 francs en septembre, s'est chiffrée par 3,823 francs en octobre.

Depuis le 1er novembre dernier la ligne vers Mondello est exploitée sur 6 kilomètres 300 mètres et le programme établi au début se poursuit régulièrement.

LA ROMANILLA. — Les assemblées générales de cette société ont lieu à Tournai, ce qui contrarie les actionnaires bruxellois. Mais en revanche, les actionnaires français — et ils sont nombreux à

Lille — ne désirent pas malheureusement pousser leur voyage jusqu'à Bruxelles.

Pourquoi le Conseil d'administration ne déciderait-il pas de convoquer alternativement à Tournai et à Bruxelles?

A la dernière assemblée générale, les actionnaires ont voté la distribution d'un dividende de 12 francs aux actions privilégiées et de 7 francs aux actions ordinaires. Ces dividendes seront payables le 15 décembre.

GLACES DU MIDI DE LA RUSSIE. — Les résultats du dernier exercice sont des plus satisfaisants et le dividende passe de fr. 57.50 à fr. 72.50.

LAINIÈRE BARCELONAISE. — A l'assemblée du 12 décembre le Conseil d'administration proposera de répartir les mêmes dividendes que l'année dernière, soit fr. 32.50 à l'action de capital, et fr. 7.50 à l'action de dividende.

PRODUITS CÉRAMIQUES ET RÉFRACTAIRES DE VLADIMIROWKA. — M. Hector Evrard — assisté de MM. Buurmans et Bernheim comme scrutateurs — a présidé la dernière assemblée générale des actionnaires.

Les prévisions émises par le conseil l'année dernière, se sont réalisées. La production s'est élevée à 1,068,245 pouds contre 89,020 pouds, et les bénéfices ont passé de 110,446 francs à 212 mille 304 francs.

La situation financière de la société est bonne puisqu'au moment de la clôture du bilan, le passif exigible n'était que de 141 mille 859 francs pour un actif réalisable de 442,437 francs.

Les dividendes seront payables le 18 décembre: 20 francs aux actions privilégiées, fr. 12.50 aux actions ordinaires, et 5 francs aux parts de fondateur, contre remise du coupon n° 2.

ATELIERS DE CONSTRUCTION DU NORD DE LA FRANCE ET NICAISE-DELCUVE. — A la fin de l'exercice dont il vient d'être rendu compte aux actionnaires, la société a subi une perte particulièrement sensible en la personne de M. Georges du Roy de Blicquy qui était pour le conseil un collaborateur dévoué. Plus récemment la société a encore eu à déplorer la disparition de son vénéré président, M. Auguste Doniol qui pendant de longues années lui a donné le concours de sa haute expérience.

Les actionnaires ont nommé administrateur: M. Edouard du Roy de Blicquy.

Les résultats de l'exercice sont très satisfaisants, et les dividendes, payables le 16 décembre, ont été fixés à fr. 50.40 par action et à fr. 11.25 par vingtième de parts de fondateur.

BANQUE SINO-BELGE. — L'assemblée générale de ce établissement — qui a comme président le baron Baeyens, gouverneur de la Société Générale de Belgique — a eu lieu le 20 novembre.

Le rapport présenté aux actionnaires signale que l'instauration du régime républicain en Chine a ouvert une ère nouvelle.

La première tâche des hommes d'Etat qui ont assumé la charge de gouverner la nouvelle république, est la réorganisation des finances du pays. Le gouvernement devra recourir à des emprunts étrangers, et la Banque Sino-Belge, avec des banques amies, a pris part à diverses opérations à échéance rapprochée.

Elle a créé une succursale à Pékin qui rend d'utiles services, et la succursale du Caire qui vient d'être ouverte, fait preuve d'activité.

D'une façon générale, le conseil d'administration se déclare satisfait de la marche de la société.

Le compte de profits et pertes fait ressortir un bénéfice de 1,790,000 francs ce qui permet, après amortissements et prélèvement pour réserve spéciale, de répartir un dividende de 5 p. c. aux actions.

UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA. — C'est le 2 décembre qu'aura lieu l'assemblée des actionnaires de cette société.

Comme on se trouve encore en période d'essai, le conseil aurait pu ne pas dresser de compte de profits et pertes puisqu'il ne peut, faute de crédit, donner une contre-partie au débit.

Néanmoins il a établi une situation qui fait ressortir une perte, si l'on peut appeler cela une perte, de 1,742,000 francs.

LA BAISSE DE NOS 3 P. C. COMMUNAUX. — Tous les fonds d'Etats, depuis quelques années, ont subi une dépréciation importante.

Les Consolidés Anglais sont tombés aux environs de 75; le 3 p. c. allemand qui avait connu le pair en 1895, n'est plus qu'à 78; le 3 p. c. français a fléchi de 105 à 90; et notre rente belge, après avoir coté 105 1/2 en 1896, n'est plus qu'à 80 environ. A ce taux elle représente du 3.75 p. c. C'est aussi le revenu approximatif de nos divers 3 p. c. communaux qui pour l'instant se capitalisent entre 3.50 et 3.90 p. c., si l'on ne tient compte que du coupon.

Mais si l'on tient compte, outre le coupon, de la prime de remboursement, beaucoup de nos emprunts communaux se capitalisent à 4.50 p. c. environ, ce qui les rend plus intéressants, aux cours actuels, que les bonnes obligations 4 p. c. et 4.50 p. c. de sociétés cotées aux environs du pair.

SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE D'ESTAMPAGE DU DONETZ. — Les dividendes seront payables comme suit, à partir du 6 décembre: Actions privilégiées, fr. 19.06, actions de capital, fr. 11.56, titres de dividende, fr. 21.60.

Les actionnaires, réunis sous la présidence de M. Hage-Orban de Xivry, ont réélu comme administrateur M. L. Hiard.

USINES PIPE. — Au cours de l'exercice qui vient de s'écouler, la société anonyme des Usines « Pipe » a créé 3 nouveaux types de voitures: un type 16/20 H.P., un type 24/30 H.P. tourisme et un 24/30 H. P. type sport.

L'étude d'un nouveau type 12/16 H.P. a donné les meilleurs résultats et la clientèle s'en est montrée fort satisfaite.

Les bénéfices nets de l'exercice, après amortissements de 219 mille francs permettent de distribuer un dividende de 4 p. c. aux actions de capital.

QUELQUES COURS. AVANT ET PENDANT LA GUERRE

	Cours du		
	4 oct.	14 oct.	22 nov.
Tramways d'Athènes	37	31	38
» Belgrade	62	57	53
» Bruxellois	1,125	1,110	1,068
» Caire	790	705	725
» Kiew	127	119	114
» Buenos-Ayres	137	133	140
» Odessa	164	150	156
Central Electrique du Nord	47	44	45
Mutuelle de Tramways	160	152	145
Railways-Electricité	930	810	720
Financière de Transports	1,140	1,050	1,137
Union des Tramways	34	30	33
Générale Belge d'entreprises électriques	1,030	980	1,000
Katanga	2,735	2,100	2,730
Dniéprovienne	3,145	2,700	3,250
Métallurgique Russo-Belge	2,125	1,805	2,042

TRAMWAYS ELECTRIQUES DE LILLE ET DE SA BANLIEUE. — Le conseil d'administration a décidé la mise en paiement, à partir du 15 décembre, d'un acompte de 10 francs par action à valoir sur le dividende de l'exercice.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE SUCRERIES ET RAFFINERIES EN ROUMANIE. — L'assemblée générale de cette société aura lieu le 9 décembre. Les résultats obtenus pendant le dernier exercice sont en progression sur ceux de l'année précédente.

Les bénéfices se sont élevés à 6,399,000 francs.

La campagne en cours se poursuit d'une façon satisfaisante et le conseil a la conviction que les événements politiques n'auront sur elle aucune répercussion fâcheuse. Il pense aussi que la situation économique et politique de la Roumanie s'améliorera encore, grâce à la sagesse de son Roi et à la bonne administration du gouvernement.

Les dividendes proposés sont de 80 francs pour les actions de capital et de 50 francs pour les actions ordinaires et les actions de jouissance.

MM. Jules Beauduin, Lucien Beauduin et Etienne Allard sont soumis à réélection.

CHEMINS DE FER DES GRANDS LACS. — Voici les nouvelles qui viennent de parvenir au ministère des Colonies sur cette entreprise :

Pendant plusieurs mois, il y a eu encombrement de transports sur le Haut-Congo, conséquence inévitable du changement de régime. Cet encombrement a retardé l'arrivée du matériel et immobilisé le personnel de la 3e section, de Kabalo au Tanganyika. Mais aujourd'hui tout est en ordre. Quatre navires de 500 tonnes — il y en

aura bientôt cinq — transportent de façon permanente des rails et du matériel pour la construction de ponts.

A l'heure qu'il est, le rail a atteint le kilomètre 40 et la plateforme de la voie est entièrement terminée jusqu'au kilomètre 160, soit à 140 kilomètres seulement du Tanganyika.

L'ingénieur Adam assure qu'on arrivera au Lac avant le mois de décembre 1913. Les Belges devanceraient ainsi de dix mois le rail allemand qui, de la côte orientale, doit aboutir à Kingoma.

La Compagnie des Chemins de fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs Africains a découvert des graviers aurifères vers la frontière orientale, mais leur importance ne permet pas actuellement une exploitation fructueuse.

GAZ ET ELECTRICITÉ DE ROUBAIX. — Il est prématuré d'évaluer le dividende des actions de cette société, puisque l'exercice ne se clôture qu'au 31 janvier. On nous dit, cependant, qu'il ne paraît pas excessif d'espérer que l'action ordinaire pourrait, à bref délai, avoir droit à une certaine rémunération. Les statuts, au chapitre de la répartition des bénéfices, prévoient qu'après l'attribution de 4 p. c. aux actions de capital, le surplus est partagé entre les diverses catégories de titres dans la proportion de 45 p. c. aux actions de capital, 40 p. c. aux actions ordinaires et 15 p. c. aux parts de fondateur.

Dans les conditions actuelles de l'exploitation, la participation de la société dans la Roubaisienne d'Eclairage permet d'attribuer aux actions de capital un dividende de 4. p. c.

Pour l'avenir, l'on a à envisager le développement de la filiale, développement qui jusqu'ici a été continu, et à considérer que la Société Belge a pour objet de s'intéresser à de multiples entreprises, programme qu'elle a l'intention de réaliser. On espère bien que de ces deux éléments d'avenir, naîtront des avantages qui pourront constituer le superbénéfice des actions de capital et le revenu des actions ordinaires.

ÉLECTRICITÉ DU BASSIN DE CHARLEROI. — Les actionnaires de cette filiale de la Générale Belge d'Entreprises Electriques sont convoqués pour le 2 décembre prochain à l'effet de se prononcer sur une proposition d'augmentation du capital.

CENTRE DU DONETZ. — Pour la première fois depuis la convention intervenue le 13 avril 1904 entre la Dniéprovienne et le Centre du Donetz, les actionnaires de cette dernière société vont encaisser, non pas un dividende, mais une répartition de 7 francs.

Pour 1910-11, les comptes s'étaient clôturés avec un solde déficitaire de fr. 26,870.95.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20e édition, 1913. Un vol. in-4° de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix : 20 francs.

LES REVUES A LIRE :

La Vie Intellectuelle, mens., 53, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'Art Moderne, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

La Fédération Artistique, hebdom., 8, rue du Grand Duc, Brux.

Le Guide Musical, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

La Plume, hebdomadaire, 48, rue de l'Enseignement, Bruxelles.

La Vie Nationale, mensuelle, 83, avenue de Cortenberg, Bruxelles.

La Société Nouvelle, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

Le Thyrse, mensuel, 104, avenue Montjoie, Uccle.

Wallonia, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

Durendal, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

La Revue Générale, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

Le Florilège, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

La Belgique Française, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'Art a l'Ecole et au Foyer, 165, chaussée de Namur, Louvain.

Le Catholique, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

L'Essor, hebdomadaire, 1, Galerie du Parlement, Bruxelles.

Revue de l'Institut des Hautes Etudes, 35, r. Souveraine, Ixelles.

Flamberge, mens., 72, rue des Capucins, Mons.

La Foi Nouvelle, mens., 2, rue de la Bigorne, Bruxelles.

Exil, mens., 99, avenue Albert, Bruxelles.

La Jeune Wallonie, mens., 67, rue des Glacières, à Marcinelle.

Mercure de France, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'Action Nationale, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

Revue des Français, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.

L'Ame Latine, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

La Phalange, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

Annales Politiques et Littéraires, hebd.,51.r. St-Georges, Paris.

La Balance, (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

Les Bandeaux d'Or, mens., 12, avenue de l'Observatoire, Paris.

La Revue des Lettres, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

Das Literarische Echo, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue mus. mens., 15, r. Soufflot, Paris. (R. Lyr, Boitsfort.)

La Renaissance Contemporaine, bi-mens., 41, rue Monge, Paris.

Les Rubriques Nouvelles, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

La Chronique des Lettres françaises, mens., 9, r. de l'Eperon, Paris.

Zeitschrift für französische Sprache, mens., Leipzig.

Imprimerie Dasset
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75

TOME XXIX — VIIIe ANNÉE N° 90 — 15 DECEMBRE 1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Arnold Goffin . . . . *La Flandre en Italie au XVIe siècle* . 433
Edouard Ned . . . . *Zik et Zoque* 443
Léopold Courouble . . *Madère* 449
Adrien de Prémorel . *Poèmes* 462

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 465. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 469. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 473. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 479. — **Robert.-E. Mélot** : *Les Journaux et les Revues*, 486. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 491. — **Eugène Georges** : *Les Orchestres et les Virtuoses*, 496. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 500. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 510.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **J. Codron, Maurice Collard, Omer Dierickx, O. Liedel, L. Noval, Louis Titz, V. Uytterschaut.**

PRIX DU NUMÉRO
Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

NOUS PUBLIERONS DANS NOTRE NUMÉRO DU 1er JANVIER 1913

UN ARTICLE SUR

La Désertion rurale

PAR M. Emile TIBBAUT

Membre de la Chambre des Représentants

SUCCESSIVEMENT NOUS PUBLIERONS ENSUITE EN FÉVRIER ET MARS :

Un grand Parlement : Le Congrès National

PAR M. Paul HYMANS

Membre de la Chambre des Représentants

La part de responsabilité de la Belgique dans la crise internationale

PAR M Emile ROYER

Membre de la Chambre des Représentants

L'Evolution des Partis et des Hommes politiques en Belgique

PAR M. L. THÉODOR

Membre de la Chambre des Représentants

NOTRE NUMÉRO DU 1er JANVIER 1913

contiendra également

Une étude sur le peintre Eugène SMITS

PAR M. Gustave VAN ZYPE

LA FLANDRE EN ITALIE AU XVI[e] SIÈCLE

La *Description de tout les Pays-Bas* de messire Loys Guichardin, Gentil-homme florentin, traduite par Belleforest, est ornée d'un plan d'Anvers, dressé en perspective cavalière, qui est fort pittoresque. D'un coup d'œil, nous découvrons la vaste cité avec l'enchevêtrement de ses rues, ses édifices religieux et civils, les quais de son fleuve sur lequel évoluent des bâtiments de haut bord et des barques, l'enceinte ininterrompue de ses ouvrages fortifiés, plantés de rangées d'arbres symétriques et protégés par des fossés. Dans un coin du cadre, un cartouche enferme cette inscription en belles capitales romaines : ANTWERPIA NOBILISSIMI TOTIUS ORBIS TERRARU EMPORII TYPUS.

A la date mentionnée sur le plan : M. D. XCVIII, cette glorieuse affirmation commençait déjà à prendre l'apparence d'un éloge posthume. L'ère de grande prospérité d'Anvers était passée. Elle avait hérité de l'hégémonie commerciale de Bruges; elle était devenue, comme dit Guichardin, « le patron du pays », « la première cité presque du monde quant à ce qui concerne le faict et trafic marchandise », mais de toute cette énorme et magnifique fortune qu'elle avait faite, il n'allait bientôt plus rien rester que la désolation de ses quais inutiles, de son fleuve désert, de sa Bourse muette et du vide de ses vastes entrepôts. Cette œuvre de ruine, commencée au XVI[e] siècle par la guerre, les séditions et les troubles nés des dissensions religieuses et de l'oppression espagnole, devait être achevée au XVII[e], au moyen de la fermeture de l'Escaut, honteusement consentie par nos maîtres, les fiers seigneurs castillans, à nos bons frères, les marchands hollandais !

A l'époque — vers 1560 — où Guichardin écrivait, la crise dévastatrice dont la Belgique était destinée à sortir amoindrie dans sa force et ses énergies débutait seulement. Nos provinces offraient encore le spectacle de l'abondance engendrée par une activité intelligente et heureuse. Le « docte florentin », comme l'appelle Ant. Olivier, l'auteur d'un sonnet qui épigraphie la *Description*, ne tarit pas d'éloges et d'expressions admiratives aussi bien pour la

contrée plantureuse et belle que pour ses habitants. Aucun Belge, en aucun temps, n'a consacré à sa patrie des pages aussi pleinement enthousiastes que celles que Guichardin emploie à vanter « la situation, la beauté, la grandeur, la puissance et noblesse de ces tant excellents et admirables pays..., de cette partie de Belge... appellée les Pays-Bas... ou encor, presque par toute l'Europe, Flandres, prenant la partie pour le tout, à cause de la puissance et lustre du pays flamand ». Les Belges lui font l'effet de gens accomplis, beaux et bien proportionnés de corps, subtils d'esprit, élégants et courtois de mœurs, d'humeur vaillante et belliqueuse, ardents au travail. « Ils ont, observe-t-il, une grâce et félicité qui leur est particulière, qui est d'inventer soudain toute sorte d'instruments idoines et ingénieusement dressez pour faciliter, abréger et parfaire toute chose qu'ils entreprennent, voire jusqu'aux ustensiles de la cuisine ». Leur tempérament « froid et attrempez », ne tenant point du « Saturnien », leur donne d'user sagement de la fortune... Mais, ce portrait flatteur ne va pas sans ombres : Etant fort amateurs de nouveauté, ils se laissent assez facilement séduire aux paroles et ainsi, « envelopper et empiéger, sans y penser, en des affaires et entreprises ». Ils sont hauts à la main et (constatation assez imprévue) trop grands parleurs, et « s'ils s'ombragent et prennent quelque caprice, ils deviennent soupçonneux et s'obstinent en leurs fantasies ». Enfin, et ceci est plus grave, ils sont encore souillés de cette faute « que presque tous sont adonnez à trop boire » en quoi, d'ailleurs, ils ont quelque excuse, vu la nécessité de dissiper le « malsain chagrin » engendré par « l'air du pays » qui est « le plus du temps, humide, nuageux et mélancolique ».

Notre Italien parcourt soigneusement toutes les provinces, Flandre « flamingante », Flandre « gallicante », Flandre impériale, Brabant, Hainaut, Hollande, Frise, évêché de Liége, comté de Namur, etc., en s'arrêtant longuement dans toutes les villes « chefs et dames » de la région : « l'excellente et fameuse cité d'Anvers » ; Bruxelles, « qu'à bon droict on peut appeller cité royale, veu qu'elle est bien peuplée, riche et puissante » ; Tournay, « très belle, grande, riche, puissante et très forte » ; Mons, « riche et marchande » ; Namur, dont les habitants sont « grands guerriers, civils et affables, et industrieux en aucuns arts ». Les grandes déchues même ont fière mine

encore : Gand, « magnifique cité d'une face superbe » ; Bruges, « belle et excellente ville à merveilles, puissante et grande » ; « Hypre, belle et bonne, et passablement riche ». Et il constate que les victimes du Téméraire, Liége et Dinant, ressuscitent, sòrtent peu à peu des décombres où ce prince les avait voulu ensevelir.

L'impression générale qui émane de la lecture de l'ouvrage de Guichardin est celle d'une sorte de paisible enchantement. Elle évoque sans cesse la vision d'un pays illustre par son passé, riche de son présent, sûr de son avenir... On peut soupçonner, sans mettre en doute l'impartialité du témoin ou les facultés de clairvoyance de l'observateur, que le tableau a été un peu embelli par la magniloquence italienne. Car, si considérable qu'elle fût encore, la prospérité du pays, souvent troublée déjà au cours de la première moitié du XVI^e^ siècle, devait avoir périclité notablement à l'époque où Guichardin élaborait son livre.

Le XVI^e^ siècle, avec les communautés de richesse et de détresse qu'il a créées entre les parties germaniques et les parties romanes du pays, a contribué plus que tout autre à consolider l'union des diverses principautés qui se partageaient le territoire de la Belgique. C'est à cette époque, remarque M. Henri Pirenne, dans sa belle *Histoire de Belgique*, que le terme patrie acquiert dans le langage de ces contrées une acception étendue à tous les Pays-Bas. Cette unité, l'effort successif des princes — facteurs d'une évolution fatale — l'avait formée dans l'intérêt de leur pouvoir souverain, mais ils n'avaient pas prévu qu'en face de celui-ci se dresserait, maintes fois, la conscience nationale issue de leur propre œuvre de centralisation. Entreprise par l'habile Philippe le Bon, compromise par le maladroit et violent Charles le Téméraire, poursuivie ensuite par Maximilien, Philippe le Beau et Charles-Quint, cette œuvre, qui suscita dans le pays les forces de solidarité grâce auxquelles il put opposer une si tenace résistance à la tyrannie cauteleuse et cruelle de Philippe II, ne se paracheva ni sans luttes, ni sans colériques et désespérés retours du particularisme des villes, des gildes et des corporations, acharnées à la perpétuation de privilèges devenus mortels à leur propre vitalité. Mais, les impulsions ou les oppositions individuelles sont également impuissantes à hâter ou à retarder

des phénomènes commandés par des transformations économiques, telles que celles dont l'action se faisait sentir dans tous les domaines de la vie sociale du XV[e] siècle. Il fallait que la société franchit une nouvelle étape de son développement; qu'elle sortit des formes, devenues trop étroites, du moyen-âge. L'esprit de clocher, si altier et si orgueilleux que fût le clocher, dut céder. La centralisation du gouvernement, combattue dans les prérogatives du prince, finit par se faire accueillir dans les bénéfices qu'elle apportait, dans les résultats fructueux pour l'industrie et le commerce qu'elle produisit sous le règne, bienfaisant, au total, de Charles-Quint. Pour devenir complète et durable, il ne restait à l'union des provinces flamandes et wallonnes, grandie dans la prospérité, qu'à subir les communes épreuves de la souffrance : Philippe II et le duc d'Albe furent les agents involontaires de la péripétie suprême où le lointain avenir de ce coin de l'Europe était contenu.

Cette association intime des deux races serait restée éphémère, malgré tout, si elle n'avait été stimulée par certaines affinités morales et intellectuelles qui se marquent avec évidence dans la communauté artistique qui a fait confondre avec raison dans la même école tous nos maîtres du temps. Rien, quant aux tendances générales, ne différenciait Roger de la Pasture et les artistes flamands parmi lesquels il s'est fait une place si éminente; rien non plus, au siècle où nous sommes parvenus, ne permet de faire distinction, au point de vue du caractère organique de leurs compositions, entre Patenier et Blès, qui étaient de Dinant ou de Bouvignes, Gossart, qui était de Maubeuge, Prévost qui était de Mons, et les artistes de race flamande au milieu desquels ils travaillaient. Faute de foyers d'art suffisamment importants dans leur région natale, ces Wallons avaient dû émigrer vers le Nord, où florissaient les grandes écoles de peinture, où résidaient les princes, où se trouvaient les vastes cités, qui, étant puissantes et populeuses, abondantes en édifices et en établissements religieux, attiraient à elles les ouvriers de beauté et de luxe en quête de profit et d'honneur.

Gand et Bruges avaient été, au XV[e] siècle, les principaux de ces centres dans notre pays. Au XVI[e] siècle, l'art ayant suivi le commerce, c'est Anvers qui devint le rendez-

vous des artistes de toutes les contrées environnantes. Ils y étaient si nombreux que les peintres formaient à eux seuls une de ces « confrairies » de rhétorique (la Violière), « lesquelles, à ce que rapporte Guichardin, servent pour entretenir et resjouyr, à certaines saisons et occasions, le peuple, en leurs sales publiques, y joüans Tragédies et Comédies, et autres histoires, et plaisirs tant civils que moraulx, à l'imitation des Grecs et des Romains ». Les marchands de toute nationalité qui fréquentaient la Bourse offraient, sans doute, une excellente clientèle, car les artistes exposaient leurs œuvres dans une partie de cet édifice que, pour cette raison, on appelait « Pant des peintures ».

Guichardin fait une longue énumération des peintres flamands de l'époque et de ceux du siècle précédent ; énumération introduite par cette constatation que « ces seules régions ont plus de Paintres de toute sorte et profession que n'ont beaucoup de Provinces ensemble... » Il ne manque pas, naturellement, de signaler particulièrement ceux d'entre eux qui, ayant été en Italie, ont atteint de la sorte un degré d'excellence supérieur. Parmi ces derniers, on rencontre « Jean de Maubeuge, qui fut le premier qui porta d'Italie en ce pays l'art de paindre les Histoires et représenter les Poësies à nud » ; « Jean Scorle, chanoine d'Ytrect, ouvrier non moins excellent en l'Architecture qu'en la Painture, lequel porta plusieurs belles et nouvelles inventions de Painture par deçà d'Italie » ; « Pierre Couck d'Alost, et bon paintre et subtil inventeur, et traceur de Patrons pour faire tapisserie, et auquel on attribue l'honneur d'avoir porté par deçà la maîtrise et vraye pratique d'Architecture, et qui, outre ce, a traduit les œuvres insignes de Sébastien Serlio, Bolonois, en langue teutone : en quoy on tient qu'il a faict un grand bien et service à sa patrie » ; et, enfin, le plus loué des peintres de l'époque, le plus dédaigné aujourd'hui : « François Floris, paintre si excellent en sa propre profession d'inventer et desseigner qu'il n'a (peut-estre) aucun deçà les monts qui le seconde » et à qui « il est donné l'honneur, qu'il a porté d'Italie l'industrie et maîtrise de bien effigier les muscles et merveilleusement représenter les peaux et cuir (*sic*) de l'homme au naturel ».

Guichardin avait emprunté à Vasari les indications qu'il fournit sur les peintres du XV[e] siècle. Il servit, à son tour,

de source à l'auteur des *Vite de' più eccellenti pittori*, etc., pour le XVIe siècle. Dans la seconde édition de son livre (1568), Vasari ajouta un chapitre intitulé *Pittori e Pittrice fiamminghi*, où il a consigné les détails puisés dans l'ouvrage de son compatriote, en même temps que les renseignements qu'il tenait, soit de science personnelle, soit de Jean de Bologne et de Jean della Strada (Stradano), académistes à Florence, soit encore du secrétaire du prince-évêque de Liége, Dominique Lampson, qui, selon la mode du temps, avait ajouté à son nom une désinence en *us*, comme une sorte d'enseigne doctorale. Vasari nous apprend, entre autres choses, qu'il a connu la plupart des maîtres flamands qui ont passé les Alpes pour venir prendre la perfection de leur art à Florence ou à Rome. Il cite, notamment, en estropiant leurs noms trop durs à prononcer pour une bouche italienne, Michel Cockisien, qu'il a rencontré à Rome en 1512, Martin Emskerck, Jérôme Cossa (Koeckx)... « Et ceux-là tous, ajoute-t-il, ont été très beaux inventeurs d'histoires et très observateurs de la manière italienne ». Il répète les éloges prodigués à Frans Floris par Guichardin en les amplifiant : « Nul mieux que lui n'a exprimé les sentiments de l'âme, la douleur, la joie et les autres passions, tellement qu'on l'appelait, l'égalant à l'Urbinate, le « Raphaël flamand ». Ne connaissant, du reste, l'œuvre de Floris que par des gravures, il fait de prudentes réserves sur la légitimité de ce ronflant surnom. Mais, il sacrifie délibérément Floris à son maître Lambert Lombard, lequel, assure-t-il, « de tous les susdits a été le plus grand ».

Lombard eut la chance d'être emmené en Italie par le cardinal Reginald Pole, exilé par Henri VIII et qui avait séjourné quelque temps à Liége avant de se rendre à Rome. Ce sont également des circonstances occasionnelles qui permirent à Mabuse de visiter la Péninsule, une trentaine d'années auparavant (1508). Il fut admis, en même temps que Jacopo de' Barbari, à accompagner le bâtard Philippe de Bourgogne que l'empereur Maximilien envoyait en ambassade à Jules II. Mabuse fut, apparemment, le premier artiste du Nord qui ait parcouru l'Italie pour y prendre des leçons et des exemples et le premier aussi qui en soit revenu profondément impressionné de ce qu'il avait vu. Il vécut quelque mois dans la Ville Eternelle, dessinant des antiques pour son patron, fréquentant,

selon toutes probabilités, le monde des artistes, où son compagnon Jacopo avait dû l'introduire. On peut s'imaginer ce que ce monde-là pouvait être, dominé qu'il était par les trois personnalités géniales de Raphaël, de Michel-Ange et de Bramante. Ils travaillaient tous trois sous l'impulsion ardente de l'impérieux Jules II. Bramante avait construit les premières et colossales assises de la nouvelle basilique de Saint-Pierre ; Raphaël peignait les Chambres du Vatican, il terminait la *Dispute du Saint Sacrement ;* Michel-Ange, juché sur son échafaudage de la Sixtine, commençait à jeter au plafond de la chapelle les figures jaillies de son inspiration orageuse. Autour de ces chefs s'agitait la foule des artistes de toute provenance, Florentins, Ombriens, Vénitiens, Lombards, subdivisés en partis et en factions, intriguant, discutant, disputant, élevant chefs-d'œuvre contre chefs-d'œuvre. Et ainsi, tous ensemble, gens d'enthousiasme, de génie prompt, de parole subtile, ils allaient créant un art nouveau, puissant, grandiose, ambitieux d'égaler ou même de surpasser la majesté des œuvres antiques.

On se persuade que, pénétrant dans ce milieu exalté, où tout devait paraître étrange et exorbitant à un artiste — ou, plutôt, à un artisan — fraîchement sorti de milieux plus humbles et plus modestes, tout attachés encore à leur tradition étroite et vieillie, Mabuse dut ressentir une sorte d'enivrement mélangé de crainte. Ce monde où les artistes, les œuvres et les idées s'affirmaient avec audace et superbe n'était pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, à l'échelle de sa pensée. A la comparaison de l'art à la fois fougueux et mesuré des Italiens, de son ampleur virile, de sa magnifique désinvolture, quelle opinion conçut-il de son propre art, de celui de ses compatriotes, de ces peintures dont, peut-être, tout le mérite lui semblait fait, à présent, de patience et de méticulosité ? Combien, dans l'injustice des sensations qui lui ouvraient des horizons insoupçonnés, ces tableaux flamands avec leurs personnages contraints dans l'attitude et dans le geste, avec leur décor encore gothique, durent lui paraître étriqués de conception, inertes et pauvres d'invention. Et combien grossière, chétive et mercenaire l'existence des artistes du Nord, parmi les marchands ou au sein de leurs gildes et confréries, au regard de celle des maîtres italiens, favoris capricieux des papes et des princes, parlant haut, mar-

chant dans la seigneurie de leur art, de pair à compagnon avec les doctes et les savants, escortés de leurs disciples et admirateurs. Et, plus d'une fois, peut-on croire, songeant au retour dans sa patrie, se dit-il tristement, comme Dürer, lorsqu'il se souvenait à Venise qu'il faudrait finalement regagner Nüremberg : « Hélas ! Que j'aurai froid après tant de soleil ! Ici, je suis un seigneur ; chez moi, un pauvre hère !... »

L'évolution qui se marque dans l'œuvre de Mabuse, après son séjour en Italie, témoigne de l'éblouissement qu'avaient laissé en lui les jours lumineux vécus là-bas. Ses récits et l'admiration que suscita sa nouvelle manière contribuèrent évidemment à provoquer le mouvement qui entraîna, peu à peu, tous les artistes des Pays-Bas — « Paintres et Architecteurs et Tailleurs et Graveurs » — sur les routes de la Péninsule, soit, ainsi que dit fort bien Guichardin, « pour y apprendre, pour voir les antiquitez et cognoistre les hommes plus renommez en leur profession », soit « pour chercher leur adventure et s'y faire cognoistre ». Nombre de ceux-là devinrent, en quelque sorte, les missionnaires de la Renaissance classique dans l'Europe du Nord, remplissant ainsi, dans le domaine de l'art, le rôle d'intermédiaires entre les races latines et les races germaniques que l'étude de notre histoire a permis à M. Pirenne d'assigner à nos populations : « C'est d'icy, constate Guichardin, qu'on voit se disperser des maistres et ouvriers parfaicts par Angleterre, par toute l'Allemagne et notamment par Dannemark, Suède et Norwège, la Pologne et autres pays septentrionaux et jusques en Moscovie... y appellez le plus souvent par les Princes et Seigneurs et villes, qui les salarient et apointent honestement, ce qui est non seulement merveilleux, mais encore honorable, et à ces hommes, et au pays de leur naissance ».

Certes, les artistes de l'époque ont eu raison de se tourner vers l'illustre terre italique pour demander à son art, aux glorieux exemples de ses maîtres, la nouveauté — idées, formes, conceptions — à laquelle ils aspiraient confusément. Car, ils portaient le poids d'une tradition qui avait épuisé, avec sa matière, la force stimulante qui était en elle. Mais le vin de l'idéal classique, des spéculations esthétiques italiennes, était trop fort pour eux. Et ils s'en grisèrent au point de finir par perdre conscience d'eux-

mêmes. Leurs précédesseurs du XV^e^ siècle leur avaient ouvert l'empire illimité de la réalité, mais, mise en contraste avec la fiction aux contours héroïques qu'ils avaient contemplée à Rome ou à Florence, cette réalité leur apparaissait mesquine et plate. Ils perdirent de la sorte la notion de ce qu'elle contenait, de tout ce qu'elle pouvait continuer de donner d'aliment et de substance à leur art. Ils auraient pu emprunter aux Italiens les progrès techniques réalisés par eux, les moyens de perfection matérielle qu'ils avaient tirés de l'étude anatomique, de celle de la perspective, des proportions, etc., et s'en servir pour exprimer avec plus de précision et de largeur ce qu'ils sentaient. Mais, leur sensation elle-même était troublée.

La fascination de la beauté étrangère leur avait ôté la perception de la beauté qui leur était propre et familière. D'une façon plus ou moins nette, ils pensaient tous avec Van Mander que les Italiens avaient retrouvé, en se mettant à l'école de l'Antiquité, la « vraie nature », alors que les Flamands s'inspiraient de la « nature vulgaire ». Et leur idéal emprunté entre en lutte avec leur instinct profond. Leur vigueur et leur exactitude réalistes tâchent inutilement de se dissimuler sous les recherches de l'apparat ou de l'élégance. Il y a incompatibilité entre les unes et les autres. Leurs œuvres — et cette impression s'accentue au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle — leurs œuvres reflètent à la fois, dans leur teneur disparate, les deux traditions, celle qu'ils ont prise en dédain et celle dont ils n'ont pu acquérir que de vaines apparences. Ils s'efforcent de couler leur pensée lente et forte dans les formes d'une rhétorique vive et ornée qui, bien loin de l'aider à s'exprimer, la dénature et la fait grimacer. Ils abandonnent le vrai pour poursuivre le sublime, mais ils perdent l'un sans atteindre l'autre.

A vrai dire, il n'aurait fallu rien moins qu'un miracle pour que la transformation que rêvaient les Romanistes pût s'accomplir. A tous les points de vue, les Flamands étaient aux antipodes des Italiens : tout différait de ceux-ci à ceux-là, mœurs, habitudes de pensée et de vie, antécédents artistiques, culture. Les Pays-Bas avaient eu leurs humanistes aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Au XVI^e^, Bruges, Louvain et Anvers étaient des centres d'études antiques (1).

(1) Cf. A. Roersch, *L'Humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, Bruxelles, Van Oest.

Mais, il ne semble pas que les lettrés flamands aient pris beaucoup contact avec les artistes et que leur enseignement ait pu influer directement ou indirectement sur le développement intellectuel de ceux-ci. Ils étaient, d'ailleurs, en petit nombre, étaient plutôt érudits que philosophes et ne jouissaient ni de la renommée qu'avaient acquise, en Italie, Politien, Gemiste Pléthon, le Pogge, Platina et tant d'autres, ni de l'autorité sur les princes et sur les classes supérieures que ces humanistes s'étaient attirée. En résumé, les Flamands n'avaient pas reçu la préparation nécessaire pour que les règles de la nouvelle esthétique s'imposassent à eux, non comme une belle mode étrangère, que l'on suit servilement, mais comme un principe de beauté qui agit d'autant plus efficacement dans l'œuvre de l'artiste que celui-ci se l'est plus parfaitement assimilé.

Mais cette assimilation était impossible pour les maîtres du Nord. Ils venaient, en quelque sorte, du fond des temps, avec une tradition qui n'avait rien de commun avec celle des Italiens. Derrière ceux-ci, on pouvait entrevoir les Romains, et derrière les Romains, les Grecs, et saisir la continuité d'une tradition, altérée, certainement, mais vivante, et dont l'action n'avait jamais cessé d'être plus ou moins sensible à toute époque dans leur art. En prenant modèle des Anciens, ils se remettaient, en réalité, à leur propre école. Derrière les Flamands, il n'y avait rien, il n'y avait d'autre tradition, si l'on peut dire, qu'eux-mêmes. A travailler les yeux fixés sur l'art d'au-delà des monts, ils ne pouvaient que paralyser la spontanéité et l'originalité de leur inspiration, que communiquer à leurs œuvres cet air emprunté dont certains tableaux de Mabuse ou de Van Orley sont revêtus. Pas plus que Dürer, par exemple, nos maîtres ne savaient, à la façon de Raphaël, substituer avantageusement au modèle vivant « une certaine idée qui leur venait à l'esprit ». Ils inventaient bien quelque architecture pompeuse, cherchaient avec assez de succès à donner plus d'ampleur et de légèreté à leur facture, mais quoi qu'ils en eussent, ils continuaient à être exacts et minutieux dans les figures. De sorte que la vérité de celles-ci apparaît forcément comme une dissonance au milieu de l'irréalité relative du reste.

(*A suivre.*) ARNOLD GOFFIN.

ZIK ET ZOQUE

Zoque était une petite fille.
Zik était le frère de Zoque.

Quand je ferme les yeux, je vois peu à peu leur figure s'estomper, se dessiner, prendre du relief sur un fond d'ombre, où il y a des frémissements. C'est d'abord un papillotement de formes indécises, taches de noir et de blanc, comme dans le déroulement des cinématographes, au début et à la fin des films. Noir sur blanc, blanc sur noir, paupière qui s'ouvre et se referme, danse de choses bizarres, inconnues et inconnaissables.

Puis de la clarté jaillit, non pas la clarté des jours blancs et bleus où se détachent nettement les contours, où se révèlent les attitudes et les gestes, où s'affirment les êtres, mais une clarté diffuse pareille à la grisaille verte des sous-bois. Vous savez bien, n'est-ce pas, ce flou moelleux où l'œil se joue et qui se joue de l'œil. Des fantômes s'y ébauchent sans se préciser. Des esquisses s'y fondent tout à coup avant qu'elles soient reconnues. Des mystères s'y dévoilent que l'on admire comme des prodiges, mais ils s'effacent si soudainement et leur souvenir est si beau que l'on doute de leur réalité pressentie.

Zik et Zoque m'apparaissent ainsi dans une ombre bleue qui palpite doucement.

Ils vont et viennent, tantôt se tenant par la main, tantôt se séparant pour des besognes différentes. Des fois, le dessin de Zik apparaît seul sur la scène où il joue son rôle et j'aperçois dans les coulisses à travers des décors transparents l'ombre de Zoque. D'autres fois, le même phénomène me présente la mimique expressive de Zoque, tandis que Zik rêve dans la pénombre. Mais toujours leurs deux vies s'unissent, tenues par tant de liens que les mouvements de l'un ont des réponses dans les apparences de l'autre.

Dans quelle ombre vivez-vous, Zik et Zoque ? Derrière quelle muraille transparente vous tenez-vous là-bas, dans le lointain ?

La maison chaque matin s'éveillait comme une ruche.

Des rumeurs chantaient. De l'écurie montaient le râclement des chaînes sur les mangeoires, le tricbalac des fers sur les pavés, les renâclements des chevaux secouant par leurs narines les restes du sommeil de la nuit. On entendait des voix câlines appelant des noms connus : « Bibi » par ci, « Bijou » par là ; on devinait de bonnes tapes amicales sur les croupes, des caresses passées dans les crinières, des étrillements sur les robes fripées. Parfois un cri plus fort enfonçait dans la rumeur un commandement aussitôt suivi de piétinements d'impatience et de colère.

L'étable, plus éloignée, livrait des bruits assourdis. Beuglements prolongés des vaches aspirant au pâturage, à la fraîcheur de la brume sur la peau, au festin savoureux de la rosée ; appels brefs des veaux aux nervosités gamines ; giclements du lait dans les seaux de fer blanc ; querelles des groins bruyants dans les auges des porcheries ; caquetages en crécelle des poules fières de leur œuf. Tout cela montait en concert dans le grand orchestre de l'aube.

Zik et Zoque l'entendaient parfois, un moment, dans une de ces clairières que laisse le sommeil du matin.

Les bruits de la cuisine s'accordaient. C'était d'abord comme un grignotement de silence où se percevaient les crépitements du feu ouvert devant la taque et la chanson douce et continue du coquemar pendu à la crémaillère. Puis des plik-plok de sabots traînaient sur les dalles, des tintements de seaux provoquaient les miaulements des chats, des pots de grès heurtaient la table, la pompe grinçait, crachait l'eau avec un bruit d'éclaboussement. Des minutes passaient. De nouveau les heures grignotaient le silence, le feu crépitait, le coquemar chantait.

Par degrés comme une personne endormie qui s'éveille, la maison s'étirait, se rendormait ; puis, les rideaux tirés, la porte ouverte, la lumière entrait avec la vie du dehors.

Un visage bienveillant se penchait sur les visages paisibles, dans les petits lits blancs. Ah ! Zik et Zoque ! il manque quelque chose dans les musiques de la maison, quelque chose qui sera comme la phrase principale de tout cet orchestre, le leitmotif de ce chœur, la chanson de cet accompagnement, c'est votre voix, ce sont vos bégaiements ailés et vos rires frémissants.

Zik et Zoque s'éveillaient.

Et le prodige de la vie recommençait à se dérouler devant le ravissement de leurs yeux clairs.

Tout leur était matière à enchantement. Ils couraient dans la chambre, traversaient en sautillant les larges raies de soleil où dansaient des poussières, s'efforçaient de saisir quelques-uns de ces innombrables corpuscules qui giroyaient dans la lumière, ou s'arrêtaient des heures à suivre les rondes et les jeux des impalpables atomes.

Zik montait son cheval pommelé à roulettes de fer. Zoque portait sur son bras sa poupée à tête de bois vermillonnée. C'étaient deux personnages importants. Ils participaient à la vie multiple et diverse de Zik et de Zoque. Ils étaient de toutes les fêtes. Ils subissaient le contrecoup des mauvaises humeurs, des bouderies et des colères. Ils se consolaient entre eux des longs délaissements dans les coins. Et comme ils gardaient dans l'exil leurs masques immobiles de bons jouets créateurs de joie, ils étaient toujours prêts aux belles heures d'épanchement, quand Zik et Zoque pris d'un regain d'affection pour les délaissés les enveloppaient de caresses et de paroles emmiellées.

Dans les beaux jours, le jardin leur appartenait.

Il y avait surtout au fond du courtil un bosquet de noisetiers qui paraissait une forêt et un ruisselet qui semblait un fleuve. Zik coupait les branches flexibles, les courbait à la force des bras, en fabriquait des arcs de plusieurs grandeurs, effilait des flèches et on le voyait partir en chasse, s'affûter derrière des troncs, tirer sur des proies imaginaires, qu'il rapportait à petite Zoque. Celle-ci, assise sur une motte de terre, sous une branche qui figurait la hutte de feuillage, attendait gravement le chasseur et quand elle avait le butin, le rôtissait sur deux bois assemblés en manière de chenets.

D'autres fois, ils descendaient tous deux dans le fleuve. Des pierres plates leur offraient des passages sûrs et formaient des îles désertes. Au bout du jardin, le ruisseau pénétrait sous une voûte de maçonnerie, courait ainsi cinquante mètres dans un tuyau d'ombre sous la route et la place à l'abreuvoir.

Une après-midi d'été, Zik résolut de tenter le passage souterrain. Petite Zoque d'abord l'encouragea. Il se mit à croppetons, pénétra sous la voûte basse, marcha en se dandinant comme un crapaud. Il jetait de petits cris pour avertir Zoque que tout allait bien ; mais les petits cris

faisaient de si grands échos que Zoque prise de frayeur, des larmes au bord des cils, le rappelait.

— Reviens, Zik. Tu es assez loin. Reviens vite.

— Ha ! ha ! ha ! ricana le petit garçon.

Mais il y eut dans le souterrain un « ha ! ha ! » si terrible, qu'il tourna la tête vers l'entrée d'où il venait, pour voir la lumière, et il délibéra et se consulta s'il procèderait plus avant au cœur de l'aventure.

Il poursuivit, parce qu'il voulait aller jusqu'au bout et ne pas craindre une ombre.

Ce n'était pas que tout marchât à souhait. Il devait avancer tout le temps à croppetons parce que la voûte était basse. Il avait beau embrasser ses genoux pour se soutenir et procéder à pas menus dans le danger de culbuter, une fatigue énervait ses mollets, ankylosait ses muscles, paralysait ses mouvements. Il lui fallait alors faire halte. La fraîcheur du souterrain lui glaçait les os. Le gargouillement de l'eau sur les pierrailles vrillait ses oreilles de leur borborygme monotone. Pendant une halte, il entendit encore la voix de Zoque qui disait :

— Zik ! Mon petit Zik !

Mais cela était si lointain, si lointain qu'il reconnaissait à peine la voix familière. Tandis qu'il y pensait, il perçut l'éclat prolongé d'un sanglot.

— Elle pleure, dit-il à haute voix.

Et ne reconnaissant pas sa propre voix, il se mit à pleurer aussi, sur lui-même et sur le monde.

Le saut d'une truite le rappela à la réalité. Il s'étonna de n'être pas le seul être animé dans le long boyau ténébreux. Un filet d'eau froide de la voûte tomba dans son cou, curut le long de son épine dorsale comme le tranchant d'un rasoir. Il recommença sa marche lourde et claudicante. Très loin encore un rond de lumière apparaissait, se rapprochait en s'élargissant, l'atmosphère se réchauffait, des bruits de chariots, des cris d'enfants, des chants de coqs arrivaient peu à peu aux oreilles de Zik l'aventureux. Encore un pas. Ah ! que le soleil est beau ! Que toutes choses sont belles ! Et qu'il fait bon se tenir debout, les jambes dépliées, droites, tendues, et marcher dans la lumière !

Une réprimande saboula le jeune héros, sous les yeux de Zoque qui pleurait sur lui et l'admirait à travers ses larmes. Il garda néanmoins de ce voyage une auréole et

un contentement. Et dans la suite, quand il contait à Zoque quelque aventure fabuleuse, il rappelait avec complaisance:

— Ça ne valait tout de même pas mon voyage souterrain. Te souviens-tu, Zoque ?

Si elle se souvenait !

Par les jours de pluie, il y avait la grange.

Zik et Zoque y participaient à la vie de la ferme. Ils se roulaient dans le trèfle vert, le sainfoin parfumé, la luzerne aux fleurs mauves ; quand ils se relevaient, des feuilles à trois lobes accrochées à leurs vêtements, des capitules rouges mêlées à leurs cheveux, ils semblaient deux petits dieux champêtres, agités et rieurs. Les chevaux les contemplaient avec de bons yeux ronds. Les poules qui picoraient autour d'eux s'enfuyaient en courant, s'arrêtaient à quatre pas, se rengorgeaient avec des gloussements de colère.

Tout les amusait, la batterie mécanique couverte de poussière, de glumes et de pailles, le van au ventre énorme, le hache-paille pour les chevaux, le coupe-betteraves pour les vaches, les râteaux des belles fenaisons.

Dans un angle, un lit de foin gardait la forme d'un corps. Cela les intrigua. Mais un matin, ils virent assis dans la cuisine, le chapeau sur la tête, le sac au dos, le bâton d'épines entre les jambes, prêt au départ, un vieux mendiant qui avait couché dans la grange. Il mangeait à belles dents un chanteau de pain frais qu'il trempait dans un bol de café fumant. Zik et Zoque s'approchèrent, et tandis que, plantés devant lui, ils le dévisageaient curieusement, le vieillard caressa les cheveux de la fillette. Zik la tirait par la manche de son tablier, mais elle resta près du pauvre diable, comme si elle comprenait qu'un sourire d'enfant vaut mieux qu'un chanteau de pain, et qu'un peu de bonté compose au misérable un viatique réconfortant.

D'autres mendiants passèrent. La maison était connue dans le monde des errants comme la maison du bon Dieu. Ils arrivaient le soir, avalaient les restes du souper, vidaient aux mains du fermier les allumettes de leur poche, se couchaient dans l'obscurité. La bonne chaleur de l'écurie les assoupissaient vite, ils s'endormaient dans le rêve heureux des bêtes. A l'aube, ils décampaient, à moins qu'ils ne fussent très vieux ou très las.

Les uns payaient l'hospitalité reçue par des nouvelles des marchés, des histoires du vieux temps, des recettes

de rebouteux pour les blessures et les entorses. D'autres récitaient des prières. Quelques-uns, très rares, volaient les œufs du poulailler, ou les cuirs des harnais. A ceux-là, quand ils osaient revenir, la fermière avec une moue disait : « Dieu vous assiste ! » et les poussant dehors dans la nuit, elle refermait la porte avec autorité.

Mathusalem remerciait du gîte en montrant saint Hubert aux enfants. C'était une sorte de petite armoire en manière de tabernacle qu'il portait devant lui, retenue au cou par une courroie de cuir. Mathusalem ouvrait les deux battants de la porte. On voyait à l'intérieur, rangés par compartiments, de petits jeux de personnages en bois sculpté, qui figuraient les scènes de la vie du saint. Maire du palais à la cour des rois d'Austrasie, il commandait aux gens d'armes et aux seigneurs. Le cerf miraculeux lui apparaissait dans la forêt des Ardennes au milieu d'une chasse. A Rome, le Pape le sacrait évêque. Puis, on le voyait recevant des mains d'un ange l'étole qui guérit de la rage. Une série de miracles complétait le jeu. Les personnages, grossièrement sculptés au couteau, avaient des airs de petits paysans balourds, aux mines naïves et simplotes. Mais un mécanisme ingénieux de fils d'archal, de roulettes et de cordons commandait à toutes les figurines. Quand Mathusalem tournait une manivelle, on voyait les seigneurs d'Austrasie esquisser des courbettes, le cerf accourir à travers bois, le chien ouvrir ses babines pour un aboi muet, l'ange apportant l'étole descendre du ciel, les malades de la rage se tordre en convulsions répétées. Il y avait jusqu'à un oiseau qui, perché à la pointe d'une branche, ouvrait et refermait le bec pour la louange du Seigneur.

— Encore, encore, suppliaient Zik et Zoque, quand la manivelle s'arrêtait.

Mathusalem recommençait.

— Qu'est ceci ? disait Zoque.

— Et cela ? demandait Zik.

Mathusalem expliquait les scènes. La légende de saint Hubert prenait dans sa bouche patoisante des détails d'une saveur particulière, une naïveté délicieuse et fleurie, pareille aux merveilles populaires de la Légende dorée.

Zik et Zoque en gardaient longtemps un souvenir ému. Et ce jour-là le bosquet du jardin leur paraissait plein d'enchantements.

Et la vie continuait à marcher.

EDOUARD NED.

MADÈRE

(Suite.)

II

Nous sommes sur la terre ferme et tout de suite cette tiédeur humide, parfumée des tropiques me pénètre et m'enchante parce qu'elle évoque, en pleine joie, des heures lointaines d'exil et de tristesse.

Un char s'est avancé, traîné par deux bœufs roux ; c'est la voiture du pays montée sur patins, couverte d'un tendelet et garnie de rideaux. Armé d'une longue aiguillade, le conducteur, noir et farouche comme un pirate barbaresque, nous invite à monter dans son *bullock-car*. Rien à débattre avec lui, notre manager a tout prévu. Et nous partons d'une vive allure tandis que de jolies bouquetières courent à côté de nous en faisant tomber sur nos genoux une pluie d'œillets et de roses, en guise de poétique bienvenue.

J'avais le secret espoir que notre traineau s'engagerait dans l'avenida de platanes que j'ai tant lorgnée tout à l'heure. Mais ce n'est pas la route de notre logement; nous côtoyons la mer pendant quelques minutes puis, brusquement, nos bœufs obliquent à droite, gravissent une rue escarpée au sommet de laquelle ils dévalent une rampe assez roide pour remonter un raidillon, et ainsi de suite jusqu'à la *rua da Imperatrice Amelia* qui doit nous mener, après une nouvelle succession de montées et de casse-cou, à notre hôtel.

Nous nous éloignons du centre de la ville, ce qui explique le petit nombre de passants. Mais déjà nous faisons connaissance avec les types du pays. A tout moment, notre char rencontre de belles filles, des femmes habillées de robes claires et flottantes. Coiffées d'un châle épais, elles marchent droites, souples, onduleuses comme des déesses. Les hommes ont moins d'allure. Ils sont plutôt de taille moyenne. Dans la classe ouvrière et agricole, il semble, à la couleur bronzée des figures et à la lourdeur des traits, qu'il y ait un fort pourcentage de sang nègre dans la race.

Mais en ce moment, l'ethnologie ne nous occupe guère non plus que la géologie ni aucune science naturelle. Nous écarquillons les yeux et c'est un perpétuel étonnement mêlé d'admiration. Tout est neuf, surprenant ; tout nous charme. Les maisons qui bordent la rue sont petites, basses, souvent coquettes avec leurs balcons suspendus dont la saillie découpe une grande ombre sur les façades. Voici le riant cimetière qui lance, par dessus des grilles enlacées de clématites, les gigantesques quenouilles de ses ifs noirs.

En retrait de la route, de petits palais, de blancs cottages se dissimulent dans la verdure. Sur les murs des jardins s'étalent, dégringolent de sompteux manteaux de fleurs, bignones aux pétales dorés, cassies écarlates, lys immaculés, lauriers roses « éclatants comme la gloire, triomphants comme l'amour » ! Et voyez donc les suaves calices de ces liserons bleus !

Les sensations sont fortes, nouvelles : on vit intensément.

Nous sommes moins cahotés que l'aspect de notre véhicule nous autorisait à le craindre. Nos banquettes ont un certain ressort. Par exemple, il faut se méfier des dérapages et de ce coup de joug qui ramène le traineau dans le droit chemin. Car ici, les bœufs sont vifs, fringants comme des chevaux. Ils ont de la piaffe. Et quel lustre ! Sur leur belle robe rousse, la lumière se reflète en moires soyeuses.

Nous glissons sur un sol de petits galets arrondis, posés de champ avec des soins de mosaïste. Tout Funchal est parqueté de la sorte. Ces cailloux luisent comme des escarboucles, tant ils sont usés, polis par le soulier des tâcherons et les patins des cars.

Notre conducteur trotte à côté de la voiture et sourit à nos exclamations ; il sait un peu d'anglais et nous donne des indications, tout en poussant de temps à autre, pour exciter ses bêtes, une sorte de long mugissement d'un effet plaintif et sauvage. Parfois, il extrait du coffre de la voiture un gros torchon poissé de cambuis qu'il jette sous les patins du traineau afin d'éviter l'échauffement du fer.

Ce qui est charmant, c'est le petit postillon qui bondit pieds nus, à la tête des bœufs qu'il tire et entraîne au

moyen de lanières passées au travers des cornes. Cet exercice ne semble pas le fatiguer le moins du monde et l'enfant joyeux danse, cabriole et crie devant ses bêtes tout en suçant une grappe de raisin, comme un petit ægipan au milieu des mimallones du cortège de Dionysos.

Nous venons de passer près d'une vieille fontaine ombragée d'oliviers noirs où des femmes vêtues d'étoffes claires emplissent des jarres rebondies. C'est charmant, biblique ; on cherche Eliezer. Bientôt, par dessus un viaduc, nous franchissons un profond ravin où se presse une inextricable végétation de palmiers, de bananiers, de figuiers et de cactus. Soudain, le char s'arrête à la porte d'un parc. Nous sommes arrivés à Victoria, le lieu de notre résidence.

C'est ici que nous éprouvons peut-être la plus forte émotion du voyage. C'est ici que la plume défaille. Comment peindre ce jardin merveilleux, ces frondaisons d'une vigueur luxuriante ? C'est le Paradou.

Nous allons au milieu des fleurs, sous les treilles disposées en charmilles ou courbées en arceaux, chargées de longues grappes bleues, dorées, innombrables. Des buissons d'héliothropes monte une odeur veloutée qui se marie au parfum citronné des chèvrefeuilles et des passiflores. Nous longeons des haies et des échaliers dépourvus de tout feuillage apparent, éblouissantes clôtures de cloches blanches, de liserons d'azur, de flocs ombellés couleur de pervenche au-dessus desquels, ce soir au crépuscule, mille papillons de la grosseur d'une chauve-souris, feront palpiter leurs ailes, invisibles à force de vibrations, en plongeant au fond des calices et des corolles l'aiguille de leur trompe démesurée.

Que de fleurs nouvelles, jamais vues ! Toute l'atmosphère est embaumée par les senteurs qu'elles livrent à la brise. Et les arbres ! Ils forment des bosquets, des quinconces magnifiques. Il faut renoncer à dénombrer toutes ces espèces de palmiers, de lataniers, de fougères géantes et velues dont les racines plongent dans un humus de sienne brûlée, d'une fécondité extraordinaire.

Enfin, voici Bungalow, le pavillon que nous allons occuper pendant notre séjour. Bâti sur une plate-forme de la falaise, il domine l'océan. Devant nous, se déploient la côte mollement recourbée et l'infinie limpidité des

horizons bleus. Spectacle incomparable. Nous ne savions pas que c'était aussi beau. Nous nous regardons en silence, notre poitrine se gonfle... C'est un moment de la vie !

* * *

Ce n'est pas nous qui trouverons que Funchal est une ville misérable, mal entretenue, pleine de fosses et de précipices ! Nous la proclamons, au contaire, admirable de saleté pittoresque. Pour ma part, je ne me lasse pas d'y promener ma nonchalance et ma curiosité sans cesse satisfaite et renaissante.

Rien de plus charmant que cette *avenida* de platanes dont j'ai déjà parlé et qui relie le môle à la place de la République, ci-devant la *Praça da Constituiçao*. Elle est ombreuse à souhait et combien animée ! Nous sommes ici au cœur de la ville. Voici la Poste, les grands comptoirs, les bazars de broderies et le célèbre café du *Golden Gate* qui forme le coin de l'avenue et de la place. Etrange café, toujours rempli de monde mais dont les clients ne prennent jamais rien si ce n'est du repos et du bon temps. Etendus, affalés dans les admirables chaises d'osier du pays, ils causent, ils fument, ils discutent mais se gardent de rien boire. Tant de sobriété déconcerte sous cette climature.

Bien que mourant de soif, nous n'osons nous asseoir à la terrasse et commander un breuvage rafraîchissant. « On se ferait bien trop remarquer ». D'ailleurs, on nous expulserait peut-être...

Force nous est de garder notre soif jusqu'au déjeuner. Tant mieux : elle n'en sera que plus « puissante », comme disent les Anglais, et quelle volupté nous éprouverons alors à l'étancher avec le joli vin blanc du terroir additionné d'une eau pétillante !

La place de la République est un grand quadrilatère légèrement surélevé, planté de beaux vieux arbres à forte ramure et dont l'écorce brillante ressemble assez à celle de nos hêtres. Mais personne n'a jamais pu m'en dire le nom.

Tout autour, s'élève le donjon de la forteresse aux croisées étrécies en barbacanes, se pressent des boutiques étroites et bariolées au milieu desquelles s'élargit la façade de l'Hôpital qui a grande allure avec sa pierre fleuronnée

et ses écussons emblématiques. Au fond de la place, l'église avance son parvis ensoleillé devant un gracieux portail à l'arc surbaissé.

Mais il faut s'enfoncer dans les étroites et sombres ruelles toutes grouillantes d'une marmaille dépenaillée que dispersent, pour un moment, les attelages de bœufs roux et les files de mules noires, fringantes encore malgré l'énorme charge qui incurve leur large dos.

Par la porte des boutiques, par le soupirail des caves et des entrepôts s'exhale une tiède haleine de vin, de fruits et de sucre à quoi se mêlent les effluves de la bouse liquide et du crottin, fumier généreux que délaye, triture sans cesse le traînage et qui finit par enchâsser les jolis petits cailloux de la rue dans une sorte de châton d'or.

Levez la tête à présent et, par l'ouverture des volets entrebâillés, vous verrez sourire et se moquer de belles *raparigas* aux yeux de velours. Hé, riez les jolies filles tandis que votre âge fleuronne en sa plus verte nouveauté; n'attendez à demain ! Hélas, ici la femme vieillit vite, du moins son visage se fane prématurément si son corps garde longtemps de belles lignes et de nobles attitudes.

Traversons ce carrefour bruyant où s'empilent les sacs de cassonade, où roulent des futailles aux douves crépitantes et gravissons l'escalier de la halle aux poissons. Sur les dalles ruisselantes, un monceau de rougets brûlent comme braise à côté d'un énorme poisson noir à barbillons, très abondant dans ces parages, et qui semble avoir été pêché dans les profondeurs de l'Erèbe. Mais l'odeur est un peu forte, exacerbée par la tiédeur de l'air. Quittons ces lieux saturés d'iode et entrons dans le marché voisin.

Quelle merveille ! Tous les fruits d'Europe, tous les fruits des Tropiques écroulés comme d'un tomberau ! Raisins noirs, muscats dorés, grenades et grenadilles, énormes prunes violettes, mangues, goyaves, bananes, pamplemousses, forment des amoncellements somptueux sur lesquels les fraises, dans une vannerie fine, étalent leur chair suave. Qui retrouvera la palette de Monticelli pour peindre, avec son parfum, un semblable tableau !

Jusqu'à présent, nous ne nous sommes pas aventurés dans la ville haute. Montons tandis qu'il n'est encore que

la dixième heure et que les rayons du soleil tempèrent leur ardeur à travers la brume qui flotte et s'effrange sur les monts. En quelques minutes, nous avons atteint la *rua das difficuldades*. Fort bien nommée, en effet ; accédant à la petite gare du funiculaire, elle est pleine de bullock - cars, d'automobiles, de sledges et de landaus sans compter un tramway attelé de trois mules qui vous prend une place énorme et fait un bruit d'enfer. Ajoutez que la rue est étroite autant que montueuse et vous comprendrez tout de suite que les encombrements sont chose fort ordinaire en cet endroit. Rien de plus amusant d'ailleurs ni de plus pittoresque.

Les Portugais ne crient guère; ils n'ont aucun penchant pour « las engueuladas ». Quand à force de vouloir l'empêcher, ils ont rendu l'embarras inextricable (ou plutôt lorsqu'ils sont arrivés à leurs fins), cochers, bouviers et chauffeurs quittent leurs véhicules et vont se reposer chez le marchand de vin. Le Funiculaire a beau siffler, certifier pour la dernière fois qu'il va partir, qu'il n'attendra pas une minute de plus,

c'est en pure perte : les voyageurs se moquent de ses risibles sommations, sachant qu'il se tiendra tranquille, parce que son horaire est le plus élastique du monde et que sa locomotive, unique dans l'île, refusera de partir si elle doit faire la montée à vide et pour rien.

Comment se dénouent ces situations compliquées ? Voilà un mystère que nous n'avons pas éclairci.

Pourtant, la *rua das difficuldades* n'est pas encore à proprement parler une rue de la ville haute. Elle ne gravit pas directement la montagne qu'elle prend de biais. Les rues qui affrontent les hauteurs montent résolument tout droit sans se livrer à une série de lacets comme font les routes de diligences. Une fois que la pente atteint un certain nombre de degrés, la rue dispose son pavage en forme d'escalier dont les marches arrondies ont la largeur d'un pas de bœuf.

Les bœufs sont en effet les seuls animaux capables de faire l'ascension de ces fameuses rampes avec une remorque de fardeaux ou de voyageurs. Les mules et les chevaux s'y épuiseraient en vains efforts. Quant à la descente, elle est presque impossible aux bêtes pourvues de fers : les sabots patinent sur ce cailloutis usé et luisant, comme sur une glace.

Le seul moyen de locomotion pour dévaler ces pentes vertigineuses est le *sledge* ou traîneau d'osier, monté sur patins de bois, que dirigent et retiennent au moyen de cordes deux bougres trapus et râblés qui galopent, plongent dans le vide à côté de leurs « bourgeois » en les inondant d'une averse de sueur !

A mesure que l'on s'élève, les maisons de campagne se hissent sur la colline, entourées de jardins et de vergers magnifiques. Elles sont construites avec une élégante simplicité, très confortables et très vastes. En général, une grande loggia, tapissée de bignones et de passiflores, s'avance au-dessus de la rue escarpée, ce qui permet d'observer l'ascension des cars et la descente des traîneaux, spectacle toujours distractif, surtout lorsque des étrangers occupent les « sledges » : on ne saurait s'imaginer en effet l'intensité comique de ces figures strapassées d'angoisse, de ces attitudes cramponnées qui ne dénoncent que trop visiblement le malaise, la peur en même temps qu'un désir éperdu d'être autre part !...

* * *

Nous sommes rentrés dans notre paradis, incomparable séjour qui suffirait à lui seul à notre félicité. Car, j'y insiste de nouveau, nous ne sommes pas venus ici pour rien étudier ou découvrir, encore moins pour escalader des pics. Laissons cela aux agités. Contempler l'océan, rêver parmi les fleurs, à l'ombre d'une verdure triomphante, c'est là tout notre programme de gens déprimés par douze mois d'affaires et peut-être bien... neurasthéniques. Vraiment, nous goûtons ici le doux repos. L'organisme se désencrasse, se recompose sous le tonifiant du soleil et dans la verve d'une perpétuelle bonne humeur.

Le parc de Victoria, notre parc ! a l'étendue du Jardin botanique de Bruxelles. Comme lui, il étage plusieurs paliers, mais plus élevés et plantés d'essences dont seules nos grandes serres peuvent donner l'idée.

Il escalade les falaises, qu'il recouvre d'une végétation somptueuse, et se termine au sommet du promontoire qui ferme à pic la rade de Funchal du côté du sud-ouest. Presque à la pointe de ce cap, se dresse contre le ciel bleu l'Hôtel Victoria, immense construction moderne dont les mille fenêtres regardent la mer. Pour le moment, ce Palace est inhabité, car la saison ne commence guère ici avant le mois de novembre.

Plusieurs bâtiments sont disséminés dans le parc : le Petit-Hôtel d'abord qui s'élève à l'une des entrées et contient les touristes d'été. Plus loin, à quelques centaines de mètres, blotti dans la forêt profonde, c'est le Cottage, une blanche maisonnette dont les volets clos ne s'ouvriront que dans quelques mois. Enfin, au fond de cette allée, à droite, tout au bord du rocher, c'est Bungalow, notre maison.

Bungalow est un vaste pavillon sans aucune architecture et ne comportant qu'un rez-de-chaussée qui n'est pas même élevé sur des pilots ou un soubassement de briques, comme dans les pays tropicaux. Une galerie, soutenue par des colonnettes et garnie de persiennes, le précède du côté de la mer.

Le Bungalow contient une demi-douzaine de chambres, dont nous occupons avec nos amis les deux plus vastes et les mieux situées, celles qui dominent l'océan.

Notre terrasse est comme suspendue dans l'air : elle

surplombe la roche qui se creuse, fuit sous elle et ne reparaît qu'un peu plus bas pour s'ébouler dans la mer avec toute sa barbare végétation d'agaves, d'aloès, de yuccas et de cactus épineux.

L'endroit est unique pour la paresse et la contemplation ; tous les lézards s'y donnent rendez-vous. Etendus dans nos fauteuils, nous ne nous lassons pas d'admirer la ligne harmonieuse des montagnes et la rade bleue. Vers le soir, quand le soleil redescend vers la mer, le panorama se pare de couleurs divines. Toutes les choses commencent à s'estomper, à s'impréciser, à se fondre dans la clarté suave d'un or mourant. C'est un pensif, un sublime Claude Lorrain.

Et voici la nuit qui enfante des beautés nouvelles, baignant ce vaste horizon de mer et de montagnes dans la douce lumière des constellations palpitantes... Alors, toute discussion meurt et s'éteignent les cigares. Un bien-aise inexprimable vous pénètre tout entier, cœur et sens. Il semble qu'on devienne un être immatériel, une ombre heureuse. Votre argile se désagrège, se détache et, dans la fumée de sa vile poussière, l'âme s'envole lentement à travers l'espace *per amica silentia lunæ*...

***

Pourtant, malgré les délices qui nous retiennent ici, nous avons fait deux excursions : l'une à Machico, petit bourg pittoresque situé sur la côte est de l'île, à trois heures de navigation de Funchal ; l'autre au *Terreiro da Lucta*, une nouvelle construction perchée presque au faîte de la montagne, au milieu des sapins.

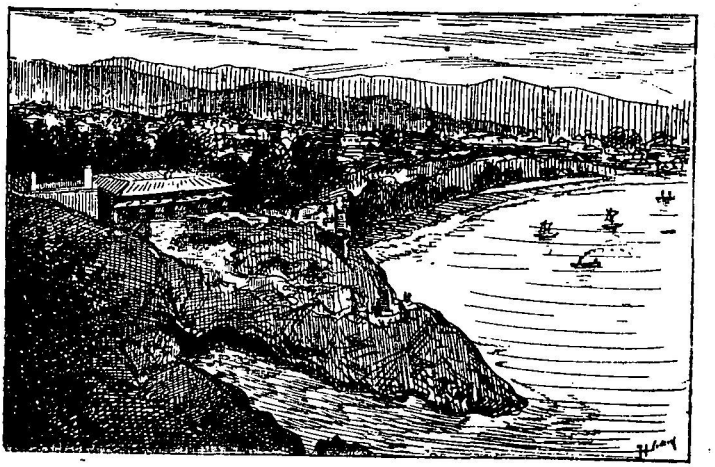
Promenades agréables, certes, mais qui n'ont fait que mieux ressortir tout le charme de la flânerie à travers notre parc et cette délicieuse petite ville de Funchal.

Aussi, quand on nous parla d'une exploration plus « conséquente » avec guides, mules, tentes et hamacs, nous déclinâmes la proposition qui nous était faite. Evidemment, le massif de la Grande Curral n'est pas une chose ordinaire et doit tenter un touriste. Mais il faut pouvoir y consacrer plusieurs jours, s'équiper de pied en cape, ne point redouter le froid non plus que la fatigue. Nous n'étions guère préparés à semblable anabase

qui demande un certain entraînement et dont l'intérêt d'ailleurs est moins vif pour ceux qui ont déjà parcouru les Alpes et les Pyrénées.

Donc, nous demeurâmes à Funchal sans nul regret, ce qui nous permit d'accepter l'aimable invitation de notre manager à prendre le thé dans sa maison de campagne, située à une altitude de trois cents mètres environ au-dessus de la ville. Nous fûmes reçus chez M. Reid avec cette grâce cordiale qui est un des traits caractéristiques des gens de ce pays. Mrs Reid, qui parle le français avec beaucoup de correction et un accent charmant, nous fit les honneurs de la maison et du domaine.

Celui-ci ne le cède en rien au Parc Victoria pour la



splendeur de sa végétation et la beauté de ses belvédères suspendus dans le vide. C'est un autre Eden où circule peut-être un air plus vif et plus pur, où le soleil chauffe sans brûler jamais.

De cette hauteur, le panorama est grandiose. Par-dessus les vallées et les torrents desséchés, le regard embrasse l'océan qui s'enfonce à perte de vue dans l'infinité bleue. Sur cette eau de soie, les grands paquebots, les caboteurs, même le croiseur allemand mouillé à une encablure du rivage, n'apparaissent pas plus gros que des argyronètes sur un étang.

Quant à la maison, on ne saurait la souhaiter plus

confortable et commode. Ses pièces spacieuses sont remplies de meubles précieux. Au surplus, elle contient de véritables richesses en argenterie, en porcelaines et en cristaux de toute sorte posés sur d'admirables panetières ou enfermés dans de curieuses armoires en bois des Indes. C'est également un vrai musée de gravures anciennes dont quelques-unes m'ont paru d'un prix inestimable.

On comprend que dans un tel home et dans ce décor le colon oublie l'Europe et la mère-patrie.

Il nous avait fallu une heure et demie en bullock-car pour atteindre à la demeure de nos hôtes : nous redescendîmes en sledge en cinq minutes. Jugez de la rapidité de notre course, une vraie chute. Nous éprouvâmes là quelques émotions précieuses et dont le souvenir nous hérisse encore les cheveux sur la tête comme les dards d'un porc-épic.

Cette fois, mon ami restait silencieux contre son ordinaire : je crois qu'il n'était plus aussi bien « dans le creux de cet arbre !... »

***

C'est notre dernier jour. Demain à six heures, le *Kildonan Castle*, qui s'en revient de Cape Town, jettera l'ancre dans la rade et, après quelques heures de relâche, reprendra avec nous la route de l'Europe. Quant à nos amis, plus indépendants, ils prolongeront encore leur séjour à Madère et comptent même visiter Ténériffe ainsi que la Grande Canarie.

Ce soir, nous nous promenons une dernière fois dans la petite ville. Allons faire d'abord nos adieux à notre ami Jayme Albuquerque Mesquita, le marchand de journaux qui occupe le kiosque établi au milieu du terre-plein de la Grand'Place. C'est un beau garçon, un homme serviable et charmant dont la vive intelligence donne grand plaisir à causer avec lui. Il parle du reste le français couramment.

Don Jayme nous a fourni bien des renseignements utiles et servi d'interprète en maintes circonstances. Nous lui avons acheté des journaux français arrivés par le dernier courrier de Lisbonne et de jolies cartes postales dont l'une, qui représente les principaux événements de

la Révolution portugaise, avec au milieu une République superbement mamelue, se vend presque sous le manteau dans ce pays resté, paraît-il, très royaliste. Et à ce propos, don Jayme nous conte que les bigotes de Madère ont réalisé récemment leurs précieuses barriques de vin vieux pour contribuer aux frais de la restauration du roi Manuel. Mais cette vente ne produisit que cinq millions de reis. Ne vous exclamez pas : cela fait tout au plus vingt-cinq mille francs, ce qui explique pourquoi la Republica Portugueza est toujours debout.

Et maintenant, quelque surprise, quelque mépris que nous devions inspirer aux habitués du *Golden Gate*, qui continuent à ne rien consommer du tout, nous allons nous attabler à la terrasse du grand café et commander des glaces !

L'animation est plus grande que dans le jour et le décor, avec le vieux donjon du fort à l'arrière-plan, fait penser à un acte de la *Reine de Chypre*.

Devant nous, le long de l'avenida de platanes, sont venus se ranger une demi-douzaine de chars dont les conducteurs nous interpellent déjà et nous invitent à rentrer.

Patience, mes garçons. Il fait si doux et nos cigares sentent si bons !

Dans la volubilité sonore des colloques, nous nous intéressons aux jeunes postillons qui luttent sous nos yeux, se gourment pour rire, tandis que l'un d'eux, le plus petit, épuisé de fatigue, dort par terre devant ses bœufs sur l'oreiller de sa tignasse. Murillo ne l'eût pas mieux posé au coin de quelque porche, ni peint plus ragoûtant et savoureux dans ses loques pouilleuses !

Rien de tentant, à cette heure, comme une promenade à travers les sombres quartiers de la ville. Quels effets de lumière sur les pignons ! Quelles scènes de mœurs dans les boutiques et les tavernes ! Nul danger du reste au milieu de cette population insouciante et douce...

Mais n'alarmons personne par ce projet hasardeux. Un dernier regard aux beaux arbres de la Place, à la jolie petite église dont le portail resplendit, là-bas, tout argenté de lune, et nous regagnons notre parc et notre Bungalow qui méritent bien, eux aussi, de suprêmes dévotions...

***

Je me suis réveillé à l'aube. Tout de suite, j'ai couru sur la vérandah. Rien à l'horizon. Et j'éprouve un soulagement : si le bateau n'arrivait pas aujourd'hui ?...

Soudain, une petite fumée... Serait-ce le *Kildonan Castle* ?

Hélas ! c'est bien lui.

A six heures sonnant, le grand paquebot entre dans la rade et laisse tomber ses ancres. Il est arrivé à l'heure dite : pas une minute d'avance, pas une seconde de retard. Et pourtant, il navigue depuis quatorze jours sans aucune escale.

Cependant, le steamlaunch du Reid's Hotel est venu s'amarrer au petit embarcadère creusé au bas de notre falaise.

Neuf heures. C'en est fait... Fini, notre rêve éveillé !

On se jette dans les bras les uns des autres et nous descendons un peu étourdis, chancelants d'émotion, le cœur gonflé de tristesse et de regrets...

Ce lointain voyage a fait l'épreuve d'une amitié qui ne se savait pas si forte et dont la confiance à présent peut braver l'avenir...

La sirène a poussé son affreux mugissement. Le *Kildonan* lève l'ancre...

Il est déjà loin que nous regardons toujours une petite écharpe blanche qui ne cesse de s'agiter sur la terrasse de notre Bungalow... Et nous lui répondons sans que nos bras se lassent jusqu'à ce que la petite chose blanche disparaisse enfin, absorbée avec l'île enivrante, dans l'azur infini !...

LÉOPOLD COUROUBLE.

(*Dessins de* JOSEPH CODRON.)

POÈMES

Regret.

Oh! je t'aurais donné le plus pur de ma vie,
Charmeuse qui fus sourde aux cris de mon amour :
Pour toi j'avais glané dans la splendeur du jour
Ces gerbes de soleil que mon espoir relie.

Tu ne l'as pas voulu... sous le fardeau trop lourd
De cette moisson d'or pour un instant ternie
Je m'en vais au hasard de la route suivie
Chantant pour me distraire et pleurant tour à tour

Jusqu'à ce que la terre à mes yeux se révèle
Où je puisse tenter une moisson nouvelle
Que mûrira, j'espère, un vrai soleil vainqueur,

Mais qui me gardera d'une ivresse trompeuse?
Hélas! comment trouver la certitude heureuse
Car je suis l'éternel esclave de mon cœur!

Calme.

Ce soir tombe, très doux, sur mon âme blessée;
J'entends au fond de moi la douleur apaisée
Pleurer confusément, tel un oiseau de nuit;
Chaque étoile du ciel est encor mon amie
Comme si rien n'était changé dans l'harmonie
Qu'au rythme de mon cœur réglait l'amour enfui.

Je marche... tout reprend à mes yeux son symbole
Et, semblable au muet retrouvant la parole,
J'écoute enfin ma lèvre où chante le mot : « Dieu! »
Car c'est lui dont la main doublement lumineuse
Fit se lever en moi l'aube miraculeuse
Plus claire que ce jour auquel j'ai dit adieu !

Lassitude.

Il vous est arrivé, comme à moi, bien souvent,
Le cœur plein d'une joie doucement recueillie
D'attendre, au jour promis, une visite amie
Et de trouver que l'heure a le rythme fort lent...

Alors on la devance, on s'en va sur la route,
On marche avec les yeux remplis d'illusion
Et dès qu'on voit bouger un point de l'horizon
On s'interroge, on dit : « Voilà, sans aucun doute! »

On s'élance à grands pas... mais quand on peut mieux voir,
Des détails plus précis vous font reprendre haleine,
Un nuage est passé sur la clarté sereine
Et, petit à petit, s'évanouit l'espoir.

Ce n'est pas lui, ce n'est pas elle... l'âme lasse
On revient au logis sans souci du chemin,
On songe encore parfois : « C'est peut-être demain... »
Tandis qu'on est tout seul et que l'heure se passe.

Le joli-bois.

A peine février s'achève; le soleil
Tiède déjà, répand une joie de victoire
Sur la forêt songeuse où brillent, pur vermeil,
Les gouttes de la pluie et ses flaques de moire.

Mais voici les premières fleurs du joli bois
Tendant aux rayons clairs leurs grappes de vieux rose...
Peut-être en avez-vous respiré quelquefois?
Si l'on ferme les yeux, c'est plus doux que la rose

Et c'est plus enivrant car c'est le tout premier
Parfum qui nous révèle une saison bénie :
Rien que d'avoir cueilli sur le bord du sentier
Ce brin, humide encor, j'ai l'âme rajeunie!

Douleur.

J'ai senti qu'une à une en moi mouraient des choses
De volupté sereine ainsi qu'en ont les roses.

Chaque soir, dans mon ciel une étoile tremblait
Pâle, indécise encor — puis à jamais filait.

La douce et chaste voix que je connus si proche
S'éteignait par degrés, triste comme une cloche.

Et j'écoutais avec un noir pressentiment
Le pas du moissonneur s'avancer lourdement.

Pax.

Poète, quand tes yeux las d'avoir contemplé
Des beautés éternelles,
Eblouis poseront leur regard étoilé
Sur des œuvres charnelles,

Quand ton esprit vaincu par un suprême effort
Tournoiera dans le vide
Tel un aigle blessé qui se raccroche encor
A sa montagne aride,

Lorsque ta lèvre ardente où vibrait la chanson
Sublime de ton âme
Muette, n'aura plus qu'un douloureux frisson;
Poète quand la flamme

A laquelle forgeait ton cœur inassouvi
Sera près de s'éteindre,
Sois fier! et ne dis pas qu'un flambeau t'est ravi:
Endors-toi sans te plaindre.

Dors en paix! l'immortel ouvrage de l'amour
Chantera sur ta pierre
Et ton esprit vivra de l'essence du jour
En brisant la matière!

ADRIEN DE PRÉMOREL.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Théâtre Belge.

Les représentations de *Baldus et Josina* inaugurent le « Théâtre belge » dû à la générosité du roi et des pouvoirs publics. On connaît cette entreprise, ou du moins on devrait la connaître, mais il ne semble pas que le monde des écrivains en ait une connaissance bien précise, ni le public une connaissance bien... pratique.

L'affaire est pourtant fort simple. Il y a en Belgique des auteurs dramatiques : les ouvrages de Maurice Maeterlinck, — citons tout particulièrement *Pelléas et Mélisande*, *Monna Vanna*, *L'Oiseau bleu*, — de Francis de Croisset, d'Henri Kistemaekers, de Gustave Van Zype, de Paul Spaak, d'Emile Verhaeren, et de quelques autres, me dispensent de le démontrer. Mais il est très difficile aux auteurs dramatiques belges de faire représenter leurs pièces dans leur pays. Je n'irai pas en chercher la preuve bien loin. Il me suffira de dire qu'aucun théatre ne s'est avisé de représenter mon *Savonarole*, publié en 1906 et couronné au concours national de littérature dramatique; et que si le Théâtre du Parc a joué trois fois mes *Etudiants russes* en 1910, c'est qu'il avait reçu une subvention de la ville de Bruxelles pour jouer trois fois cinq pièces d'auteurs belges et que les *Etudiants russes* avaient été choisis, avec les quatre autres pièces, par la commission organisatrice. Mes *Etudiants russes* avaient été publiés en 1906 comme le *Savonarole*. J'étais désireux de travailler pour le théâtre. Mais devant les difficultés que je rencontrais, je me convainquis de l'inutilité de l'entreprise et j'y renonçai.

— Pourquoi, me dira-t-on, ne continuiez-vous pas à écrire des pièces en attendant des jours meilleurs ?

— Parce qu'on n'apprend le métier d'auteur dramatique que sur les planches, en faisant représenter ses pièces. Il n'est pas de profession à laquelle s'applique plus strictement l'adage : c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Mon aventure est l'aventure de plusieurs écrivains belges. C'est faute de pouvoir faire représenter leurs pièces qu'ils ont renoncé à en écrire.

Et la raison des difficultés qu'ils rencontrent, est aisée à découvrir. Les directeurs des théâtres belges ayant le choix entre les pièces belges, d'un succès aléatoire, et les pièces parisiennes déjà consacrées par le succès parisien et comprises dans le répertoire des acteurs français qu'ils prennent en représentation, ne peuvent hésiter. Les risques financiers sont trop inégaux. Trop d'avantages les sollicitent du côté de leur caisse, de la renommée de leur théâtre, des facilités de leur campagne théâtrale, en faveur des pièces françaises. Le théâtre belge est donc handicapé.

Il suit de là que les auteurs dramatiques belges sont condamnés à tenter la fortune à l'étranger, comme ont fait MM. Hennequin, de Croisset, Kistemaekers et Maeterlinck, où ils ont à affronter la lutte avec les auteurs indigènes. Il a paru au Roi et aux pouvoirs publics que cette situation n'était pas digne de notre pays et ils ont mis généreusement une somme d'environ 60,000 francs à la disposition de la commission gouvernementale chargée de rechercher le moyen d'y remédier.

Ce n'est donc pas, comme l'affirment les plaisantins que le gouvernement se flatte de susciter, moyennant quelques billets de banque, des Racine et des Shakespeare. Il ne tente pas de féconder certains talents en leur jetant quelques louis. Mais de même qu'il offre aux peintres et aux sculpteurs des salles d'exposition, de même il aidera les auteurs dramatiques à trouver une salle de spectacle où le public pourra entendre leurs œuvres, où eux-mêmes ils pourront apprendre leur métier, car pour eux cette salle de spectacle sera aussi, dans une certaine mesure, ce que les académies des beaux-arts sont pour les sculpteurs et les peintres. Rien n'est donc mieux justifié que l'intervention du roi et des pouvoirs publics dans le cas qui nous occupe. Il n'est pas certain que cette intervention soit suffisante ; mais il est certain que sans elle on ne pourrait

vaincre les obstacles qui s'opposent en Belgique à l'existence d'un théâtre national (1).

L'un des plus redoutables parmi ces obstacles c'est l'indifférence du public belge à l'endroit des pièces de nos auteurs. Certes, nous n'en sommes plus à l'incompréhension massive et à l'hostilité d'il y a vingt-cinq ans. Mais on se méfie encore. Le public belge, nourri de pièces parisiennes, réclame toujours les plats auxquels il est accoutumé. Pour apprécier un art différent, — dont je ne discute ici ni les qualités ni les défauts, — il lui faut faire un effort qui répugne souvent à son indolence. Il est si facile de goûter une pièce confectionnée sur le patron à la mode par un auteur avantageusement connu, une pièce déjà applaudie à Paris par le public le plus spirituel du monde ! Voilà quatre-vingts ans que l'on vit de ce régime ; à quoi bon changer ? Est-il même possible de changer ? Juger une pièce qui n'ait pas été au préalable jugée par les Parisiens, ô ciel ! la terrible affaire ! Et quelles pièces nous offre-t-on ? Des poèmes, ma chère, des idylles en vers, oui, en vers, cela a-t-il du bon sens, je vous le demande ; et l'on n'y parle ni des jeux de Monte-Carlo, ni du club des abrutis, ni des soirées de la duchesse de Tourteville, ni des chasses du prince de Louxor. A quoi se raccrochent donc nos pauvres méninges ? D'ailleurs, il n'y a pas d'action dans ces pièces ; cela n'est pas du théâtre, mon voisin me l'affirmait l'autre soir, après le troisième acte.

Qu'une jeune fille essaie d'extorquer de l'argent à son père pour payer les dettes de jeu de son amant, et que le père lui fasse une scène de tous les diables, voilà de l'action. Qu'un jeune polisson, fils d'une ancienne cocotte, qui craint d'être « plaquée » par son amant devenu ministre, aille faire à ce monsieur une autre scène de tous les diables, c'est de l'action encore. Mais qu'un jeune poète, né pour son malheur dans un village flamand du XV^e^ siècle, et raillé par tous les villageois, soit aimé d'une jeune fille plus sensible que ses compagnes ; qu'il croie pouvoir lui

(1) N'oublions pas de rendre hommage à l'initiative et à l'activité tenace de M. Edmond Picard ainsi qu'au zèle inlassable de M. Rouvez. C'est grâce à eux que la Commission a mené ses travaux avec une décision et une promptitude vraiment extraordinaires.

faire partager son enthousiasme poétique : qu'ensuite, bafoué en public, dans une kermesse, par son rival, et blessé dangereusement, il se voue à la mort lorsque, sur son lit de douleurs, il découvre que sa bien-aimée, tout en l'adorant, reste incapable de le comprendre, cela n'est pas de l'action. Pourquoi ? Mystère ! Je sais bien que dans la plupart des pièces françaises l'action est haletante et brutale ; elle fait songer au moteur enragé d'une automobile ; tandis que dans la pièce belge que je viens de rappeler, l'action est lente et simple comme le cours des rivières dans nos prairies. Mais c'est une action tout de même, que diantre ! Et je dis que si quelques personnes ne peuvent goûter le fruit si frais et si parfumé de notre verger, c'est qu'elles ont la bouche brûlée par les piments du Midi. Qu'elles fassent un effort pour se désintoxiquer! Elles en seront bientôt récompensées.

Et le public qui va acclamer à l'opéra l'action prodigieusement simple et prodigieusement lente du *Siegfried* de Richard Wagner, ne pourrait-il souffrir dans un autre théâtre une délicieuse idylle en vers ?

L'un des meilleurs écrivains de la *Jeune Belgique*, connu pour son caractère un peu farouche, répondit naguère à quelqu'un qui voulait lui présenter un étranger : Je n'aime pas de faire la connaissance des gens que je ne connais pas !

C'est à peu près ce que les Belges pensent des pièces belges. Ils n'aiment pas de prendre connaissance d'un théâtre... qu'ils ne connaissent pas !

Je n'ai pas l'outrecuidance de demander aux spectateurs d'acclamer les pièces qu'ils n'aiment point. Mais on peut prier les Bruxellois de sacrifier de temps en temps une soirée et une pièce de cent sous pour aller entendre des comédies ou des drames dont quelques-uns leur reviendront, peut-être, dans peu d'années, consacrés par les suffrages de l'étranger. Il y aurait plaisir à les découvrir. Il y a peut-être quelque honte à n'en point prendre la peine et à s'en remettre à la clairvoyance des Anglais ou des Russes.

Reconnaissons d'ailleurs que le début du Théâtre belge a été heureux. La pièce de M. Spaak est délicieuse et le public lui a fait un accueil chaleureux.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Un dramaturge italien : M. Enrico BUTTI.

Le théâtre italien est peu connu à l'étranger. De temps en temps, cependant, une comédie ou un drame de travesti de Roberto Bracco, de Butti, de Traversi ou de Sem Bemelli apparaît aux feux de nos rampes. Sarah Bernhardt fit jouer il y a deux ou trois ans sur la scène parisienne qu'elle dirige *la Beffa*, de Sem Bemelli, et nous nous souvenons des représentations que Lugné Poë vint donner à Bruxelles d'une très jolie comédie de mœurs napolitaines, signée du nom de Roberto Bracco et du *Lucifer*, de Enrico Butti.

C'est de cet écrivain que nous parlerons aujourd'hui. Enrico-Annibale Butti est mort il y a quelques jours à Milan. Les journaux italiens ont à cette occasion publié les articles nécrologiques coutumiers, méconnaissant ainsi les dernières volontés du dramaturge qui n'en voulait aucun. Avant de mourir M. Butti avait écrit un testament très bref. Nous le reproduisons ici parce qu'il est curieux et éclaire la mentalité de son auteur : « Je veux avoir les funérailles du pauvre. Je prie les journaux de ne pas insérer d'avis nécrologique. Je désire aussi que la presse soit sobre dans l'appréciation de ma personnalité et de mes œuvres. Qu'on m'ensevelisse dans un cimetière de campagne et que sur ma tombe on ne place qu'une pierre brute, sans inscription. Pas de cortège funèbre, pas de discours, pas de fleurs. Silence ! Ma vie fut douleur. Je prie Dieu qu'après ma mort, il me donne la paix ! » Et de fait, Butti passa une vie douloureuse. Epuisé par la maladie, trahi par ses forces physiques, il semblait que seul le cerveau eût survécu en lui. Il est mort jeune encore, n'ayant pas rempli toutes les promesses données par ses œuvres un peu incertaines, où parfois des lumières apparaissent. Il fut tout à la fois romancier et auteur dramatique, inspiré par les grands courants de la littérature mondiale, subissant l'influence d'Ibsen ou de Nietzsche, d'Herbert Spencer ou de Curel.

Ce même Butti qui nous a laissé ce testament mélan-

colique eut au début de sa carrière d'écrivain des heures de gaîté et d'optimisme. Il publia à Modène, il y a quelque vingt ans, une petite revue humoristique portant le nom de *Al Tampel* (La Farce). Ce journal publiait un roman illustré tout au moins original. Les gravures n'avaient aucun rapport avec le texte. On lisait, par exemple, au-dessous d'une illustration représentant une vieille dame en prière ces mots inattendus : « Un brillant cortège de cavaliers entra la nuit dans la ville», ou bien, tandis que le dessin représentait une longue file de moines : « La jeune fille poursuivait un rêve d'amour ». Une autre fois, le journal manquant de copie, Butti avait inséré une sommation que venait de lui remettre un huissier l'invitant à quitter l'appartement qu'il occupait et dont il avait négligé de payer la location. Le *Tampel* vécut ce que vivent les revues de ce genre, l'espace d'un abonnement d'un an à peine. La disparition de cet organe fut annoncée aux lecteurs en termes plaisants : Le propriétaire du journal déclarait qu'il déclinait toute responsabilité. Nominatif : toute responsabilité ; génitif : de toute responsabilité ; datif : à toute responsabilité; vocatif : ô toute responsabilité !

Ainsi M. Enrico Butti préludait à la composition de ses œuvres graves dont certaines contenaient tout le pessimisme d'un Schopenhauer.

Butti était un esprit inquiet. Il parcourut le cycle des connaissances humaines ; il étudia le droit, les mathématiques, l'histoire et publia des études d'art. C'est au roman qu'il semblait consacrer son activité littéraire. L'*Ame*, l'*Immorale*, l'*Enchantement*, l'*Ombre* furent ses premières œuvres. Il composa encore un roman, *L'Ombre de la Croix*, qu'il ne termina pas. Peu satisfait de ces œuvres, il résolut de faire du théâtre. C'est là qu'il trouva sa véritable voie. Un de ses drames, *Lucifer*, qui développe l'idée de l'orgueil du savant, fut applaudi sur les principales scènes d'Italie, puis traduit en allemand et en français. Dans *Utopie*, la *Fin d'un Idéal*, où l'influence d'Ibsen est évidente, il nous montre l'antinomie du rêve et de la vie. Pessimiste encore la *Course au Plaisir*, qui conclut sur cette amère vérité que nous cherchons le plaisir et rencontrons la douleur ; pessimiste toujours sa *Tempête*, où éclate le conflit entre la société et la liberté, entre l'amour

et la haine. Ses pièces eurent des fortunes diverses. La *Tempête* fut interdite par l'autorité ; le *Château du Rêve* ne fut jamais représenté à cause des difficultés de la mise en scène, le *Cucolo* (le *Coucou*) fut d'abord mal accueilli au Théâtre de Trieste, puis applaudi à Milan. A ses *Géants et Pygmées*, une de ses meilleures œuvres, dont le grand poète Carducci s'offensa, on ne reconnut qu'un acte de valeur, tandis qu'en réalité cette comédie étincelait d'esprit et d'ironie.

A ces insuccès se joignirent pour augmenter son pessimisme les soucis matériels et la maladie. Butti, poète de talent, dramaturge fécond, mourut pauvre, accablé de soucis. Par sa vie, par son œuvre, par ses enthousiasmes et ses hésitations il semble bien réaliser le symbole de cet art dramatique de l'Italie contemporaine qui a produit des comédies, des drames et des tragédies remarquables, mais n'a pu donner encore un chef-d'œuvre s'imposant au monde.

La collection Layard.

Il fut beaucoup parlé en ces derniers temps de la Collection Layard. Les tableaux qui la composaient avaient été réunis par Sir Austen Layard, ancien ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Après sa mort, sa veuve, Lady Layard, en avait pris possession. Et celle-ci étant morte à son tour, la collection fameuse va, dit-on, quitter Venise et enrichir le British Museum de Londres. Ces œuvres d'art vont donc s'exiler de la cité merveilleuse et du palais Capello qui mire ses architectures dans les eaux du GrandCanal. A être ainsi déplacées, elles perdront une de leurs beautés, celle que leur prêtait l'ambiance des choses et du ciel.

Il y avait dans cette collection une œuvre célèbre, popularisée par la photographie. Tout le monde connaissait, même ceux qui n'avaient jamais entrepris le voyage de Venise, le portrait de Mahomet II, par Gentile Bellini. Ces traits se sont gravés dans l'imagination : les yeux fixes, le nez aquilin et très effilé, la barbe taillée avec élégance: une impression de distinction et de noblesse se dégage de cette physionomie. On perçoit à peine l'indice de la cruauté ou de la barbarie sur l'effigie de ce conquérant qui s'empara de Byzance, fit passer au fil de l'épée des milliers de Grecs dans Sainte-Sophie, où il était entré en triompha-

teur, et prononça la victoire de l'islamisme du haut de l'autel souillé. Mais il possède une singulière attirance ce portrait peint pas l'artiste italien en face du modèle lui-même. Il semble que soudain se révèle le monde ottoman si mystérieux pour nous, le monde ottoman au moment de sa pleine efflorescence. Quelles pensées s'agitent sous ce front clair ? Quelles rêves d'ambition se peignent dans ces yeux si étrangement fixes ? Notre imagination s'exalte à cette vue. Nous songeons à cette Turquie inconnue, dont l'histoire ne nous fit connaître qu'à peine les mystères du sérail, les intrigues sanglantes, les drames sombres étouffés dans les demeures profondes de Stamboul, de Bagdad et de Smyrne, à ces mentalités si lointaines des nôtres que notre esprit se refuse à les comprendre. Tous ces mystères, il semble qu'un portrait de Gentile Bellini, originaire de Venise l'orientale, les enclose.

Mais le portrait de Mahomet II n'était pas le seul joyau de la collection du palais Capello. On y admire encore la *Vierge et l'Enfant Jésus* de Giovanni Bellini, une *Adoration des Mages* de Gentile, un superbe portrait d'homme de Moretto da Brescia, un autre encore de Giovanni Battista, une attendrissante *Pieta* de Sebastiano del Piombo, des tableaux de Boccaccino, des Bonifazio, de Montagna, de Francesco Morone, de Bernardino Luini, de Vivarini, de Cosimo Tura, du Bramantino.

Mais il y a aussi les nôtres. Il est rare de visiter en Italie un musée ou une collection importante sans y remarquer quelques œuvres de l'école flamande ou wallonne. Tous nos peintres, à l'exception peut-être de Jordaens et de Breughel le vieux, sont descendus en Italie; ils y ont été comme vers une terre promise où ils contempleraient la beauté entrevue à travers les récits de leurs confrères, et les tableaux des écoles méridionales. Ils y ont travaillé avec ardeur et les toiles qu'ils y ont laissées témoignent encore de leurs admirations et de leurs enthousiasmes.

A côté des chefs-d'œuvre italiens on remarque donc des œuvres nombreuses de nos artistes. Voici un tableau de Joachim de Patenier : *Le Repos en Egypte*. Au centre du tableau, la Vierge au doux visage est représentée allaitant Jésus enfant. Autour d'elle, à gauche et à droite, divers accessoires sont épars. On aperçoit au second plan, à

droite, saint Joseph et l'âne, à gauche des moissonneurs, et dans le fond, fermant l'horizon, le fleuve et les montagnes chers au peintre épris de pittoresques paysages.

Un petit tableau, attribué par certains à Hugo Van der Goes et qui selon toute probabilité sortit de son atelier : *La Vierge et l'Enfant Jésus*. Visage gracile de la madone, aux yeux mi-clos, expression de pureté infinie, voilà pour l'idéalisme. Quant au réalisme nous le trouverons dans le geste charmant de l'enfant jouant avec le collier de perles attaché à son cou, dans le regard naïvement étonné. On dirait que Jésus voit le peintre occupé à fixer son effigie et qu'il ouvre de grands yeux devant ce spectacle nouveau.

Van Dyck, dont les tableaux sont si nombreux en Italie, est représenté par un portrait de jeune femme de grandeur naturelle et vue de face. Une abondante chevelure encadre son visage. Son buste est orné d'un corsage noir et d'une chemisette de dentelle.

Et maintenant la collection va s'exiler du pays de lumière où si longtemps elle fit partie du décor et de la beauté de Venise. Elle va s'exiler dans un pays de brume. Peut-être, dans leur exode, les chefs-d'œuvre de nos peintres passeront-ils par notre pays, mais nous ne retrouverons pas les beautés que nous avons perdues.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

André SAVIGNON.

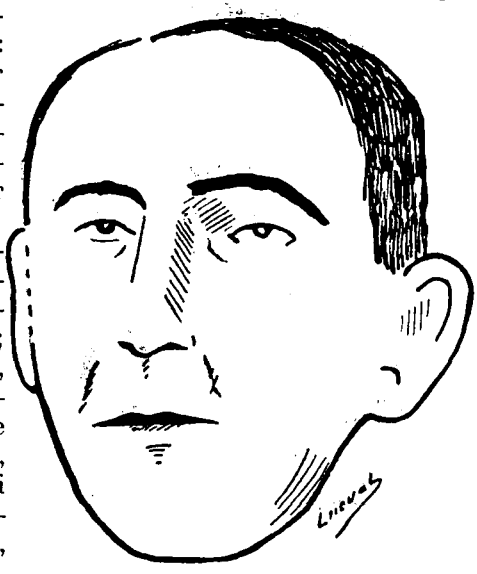
Julien Benda, auteur du « *Bergsonisme ou philosophie de la mobilité* » et de « *L'ordination* » et André Savignon, qui a signé « *Les Filles de la Pluie* », obtinrent le mercredi 4 décembre 1912, chacun cinq voix au dernier tour de scrutin de l'Académie des Goncourt. Par un heureux... Goncourt de circonstances, André Savignon avait eu le vote favorable de Léon Hennique, président de l'assemblée des Dix ; la voix du président, en ce cas, devant, d'après le règlement, compter double, Savignon l'emporta...

Je me réjouis d'avoir parlé, il y a quelques mois, dans la *Société Nouvelle*, de Julien Benda et de son heureux rival. Je n'aurai donc point l'air du monsieur qui fait une découverte que la mode lui impose. J'ai dit du bien de ces deux écrivains. J'ai considéré leurs œuvres comme très originales, très intéressantes. Me voici donc très à l'aise, non point pour leur rééditer l'assurance de ma parfaite considération, mais pour envoyer aux membres de l'Académie des Goncourt, mes félicitations. Car, si je connais MM. Vildrac, Lasserre et Mercereau qui eurent quelques chances d'être couronnés et obtinrent une ou plusieurs voix au premier tour de scrutin, MM. Combette, Arnoux et Cathelin me sont inconnus. Il eût été désagréable pour moi de devoir en parler, si ceux qui votèrent une fois pour eux avaient maintenu leur opinion et convaincu leurs amis.

Les prix littéraires ne s'emportent que par une habile stratégie. Il est des écrivains qui sont de première force dans ces exercices. On connaît l'histoire de Louise Collet recevant un prix littéraire grâce à un poème que Flaubert et Bouilhet avaient, après un copieux dîner, composé pour elle en copiant quatre vers par ci, par là, chez Lamartine, Musset, etc. Les jurys sont souvent aveugles et se trompent plus d'une fois. J'en puis citer mille preuves; un humoriste envoie à un concours un poème de Hérédia et le signe de son nom : il est classé troisième ; un de mes camarades présente le manuscrit d'une pièce à un jury, n'obtient aucune distinction et se voit retourner son cahier où les dix premières pages, collées par lui l'une contre l'autre, n'avaient même pas été détachées ; un conférencier *me demande* des manuscrits que je ne songeais guère à lui offrir pour, disait-il, les lire et en parler : il me les renvoie sans en avoir dit un mot et sans même avoir songé à ouvrir le paquet où il avait laissé, ignorant sa présence, une lettre à lui adressée; un poète très réputé obtient un premier prix à un concours et, au nœud même de son œuvre il avait intercallé une succession d'injures à l'adresse des lecteurs choisis pour juger les envois. — Je m'arrête : j'estime qu'un artiste — car il est des jurys consciencieux — doit arriver par son mérite et non pas en marchant sur le dos d'autrui.

André Savignon est journaliste à Londres. Il ne voulait

pas, en écrivant ses impressions sur Ouessant, faire de la littérature. La littérature vint à lui sous les traits de Pierre Mille, ce roi des conteurs. Pierre Mille connut sa vie modeste et ses essais. Il envoya le jeune et timide débutant chez l'éditeur Grasset et *Filles de la Pluie* virent le jour. André Savignon avait aperçu, naguère, l'archipel d'Ouessant avant que les constructions massives du sémaphore et du poste de télégraphie sans fil ne l'eussent défiguré. Il fut séduit par ces quelques rocs dominant les eaux comme un défi à l'Océan. Il se plut à contempler les « Ouessantines », ces femmes en costume de deuil presque éternel, ces « filles de la pluie » : elles étalent sur leurs épaules l'abondance flottante de leurs cheveux, ce qui leur donne presque un air d'impudeur; leur simplicité, un peu sauvage, est idéale; elles promènent, avec le morne orgueil d'une race à demi disparue, une grâce quasi italienne; les marsouins coloniaux, jetés sur ces îles, parmi ce peuple dont les hommes sont presque toujours en mer, déforment et abâtardissent ses caractères.



André Savignon, en une succession de contes de longueurs inégales — petits romans ou nouvelles concises — étudia les mœurs de ces femmes. Ouessant connaissait, il n'y a guère longtemps le « mariage à l'essai »; les filles y faisaient les demandes de fiançailles; les habitantes, accoutumées à la curée, au pillage des épaves ne manquaient point de force ni d'héroïsme : Rose Héré, servante à Ouessant, le 2 novembre 1903, se jeta à la mer sans savoir nager, rejoignit et pilota une barque de quatorze

naufragés d'un vapeur; des mères y poignardèrent, par jalousie amoureuse, leur fille; des femmes y virent mourir du choléra leur mari et leurs enfants et les inhumèrent sans aucune aide; d'autres, converties au mysticisme et à la vertu par les sages sermons d'une « retraite » y retinrent, cependant, vers le soir, leur amant en murmurant comme Barba : « Je dors mal toute seule ».

André Savignon, en un style simple, sans recherches prétentieuses, nous conta ces légendes, ces histoires ou ces traits historiques, et, ma foi, il nous fit respirer comme un souffle du large; Pierre Loti nous en apporta un trouvé à Tahiti; Farrère nous révéla celui d'Asie et MM. de teaubriand et Emile Moselly en cherchèrent dans des provinces perdues. Ces souffles aèrent la littérature.

M. Julien Benda, le frère de Mme Simone, ex Mme Lebargy, fut desservi auprès de ses juges par sa richesse. J'estime que les jurys et les comités, entre deux talents de mérites égaux, devraient toujourschoisir le moins favorisé par la fortune. Julien Benda, naguère collaborateur de *La Revue Blanche*, eut l'audace récente de foudroyer et d'exécuter l'homme à la mode, M. Bergson, puis, dans son roman de psychologie aiguë il analysa un conflit de la pensée et du sentiment qui rappelle, dit-on à présent, l'*Adolphe* de Benjamin Constant. M. Benda n'a point besoin des cinq mille francs qui aideront M. Savignon; en

lui accordant cinq voix l'Académie des Goncourt lui a donné la notoriété qu'il méritait. Son succès littéraire vaut, à nos yeux, celui de son rival.

Mais, les dames qui constituent le jury de *la Vie Heureuse* furent bien affligées de voir leur candidat favori André Savignon, ainsi, mis hors... Goncourt, et c'est pourquoi, le vendredi 7 décembre elles élirent :

Madame Jacques MOREL.

Car l'Académie des Goncourt ayant décidé de ne point couronner une femme, il convenait que les membres féminins de *la Vie Heureuse* refusassent de récompenser un fils d'Adam. Ces dames pouvaient distinguer Max Daireaux dont le roman *Toinon et Zozo* est d'une saveur très personnelle mais décrit les mœurs de Montmartre! Elles avaient la faculté de consacrer la célébrité des *Pauvres Diables* de Mme Boyer-Karr. *C'étaient deux petites filles...* de la poétesse exquise Annie de Pène qui s'avançaient vers elle, tendres et émues. Elles pouvaient même, au surplus, repêcher l'*Ordination* de Julien Benda où l'amour d'un jeune homme pour une femme et ensuite pour une enfant, est considéré comme un obstacle au développement du « moi », ce « moi » que compliquent tous les systèmes philosophiques contemporains.

Les dix-sept « académiciennes », sur la proposition de Mme Dieulafoy, ont découvert Mme Jacques Morel ! Mme Jacques Morel est la femme de M. Edmond Pottier, membre de l'Institut. Ce mari déteste la réclame. Modeste, Mme Jacques Morel n'a point de photographies à communiquer aux journaux. Mes amis de Paris n'ont pas pu se procurer son « image » : ni Noval, ni moi ne la connaissons. Alors ? *La Vie Heureuse* publiera en pied la photographie de Mme Jacques Morel (admirez cette modestie qui permet à la coquetterie féminine de plaire à un mari, ennemi du tapage, et de sourire néanmoins au monde entier !)

Les prix se suivent et ne se ressemblent pas. Mme Jacques Morel, récompensée naguère par l'Académie française, reçoit aujourd'hui 5,000 francs : quelle vie heureuse! Romancière sans grande originalité, vraie « femme de lettres », la nouvelle lauréate avait publié avant ses *Feuilles Mortes*, auxquelles la fin du tournoi dernier prête de la vie, deux autres romans aux titres sugges-

tifs : *Muets Aveux* et la *Dette*. Ils sont peut-être parfaits. Je n'oserais dire qu'ils sont quelconques : personne, je crois, ne les connaît. Quant à *Feuilles Mortes*...

J'en parlais il y a quelques semaines. Il faut croire que je ne m'y connais guère. Je trouvais cette histoire d'une femme honnête (mariée trop tôt à un homme qu'elle croyait aimer et pour qui elle n'a que de l'amitié), d'une femme honnête, dis-je, qui a failli... cesser de l'être, peu captivante. Ah ! je sais bien : elle désirait divorcer, épouser celui qu'elle aime... Elle eût peut-être ajouté, n'en déplaise à Jacques Morel, une erreur nouvelle à une... bêtise ancienne. Non : son mari l'adorant, elle demeure près de lui par devoir.

On me dit : voilà; c'est une œuvre vertueuse; elle est cornélienne; etc.; j'y consens; mais, en posant le problème d'autre façon, j'aboutis à une immoralité : cette femme continue... (hum !) à être la femme d'un homme qu'elle n'aime pas; est-ce cela l'amitié ? Alors, moi, au nom de la vertu la plus élémentaire (valeur courante : 5,000 francs), je demande que toutes mes camarades, toutes mes amies, en un mot toutes les jolies femmes que je connais viennent... à moi par amitié — ou par devoir : peu importe !

Non, la vertu de la femme aux *Feuilles Mortes*, c'est la vertu à la mode : son mari est riche et bon; pour divorcer, il faudrait agir, sortir de de la norme, être personnelle, originale. Mieux vaut laisser se faner, se disperser les feuilles. L'amour, bah ! cela ne vaut pas la quiétude, la tranquillité, le calme, et c'est si beau de pouvoir se dire : je suis une héroïne.

Jacques Morel a mis une héroïne, héroïque à bon marché, sur la terre. Tant mieux ! tant mieux : la mère et l'enfant se portent bien.

Au fond, mon avis, est que les prix littéraires ne sont pas toujours dépourvus, à cause des intrigues, d'immoralité et il est assez heureux, en somme, de pouvoir en 1912, dire : ils sont dus autant aux grisailles de leurs mérites qu'aux mérites des faveurs.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

Je rentre d'une petite séance fraternelle entre Wallons de Paris. On est des artistes, on est des poètes, on est des dramaturges, on est des journalistes... On est surtout de bons enfants, auxquels il a suffi de six mois de séjour dans la Ville pour se convaincre que voici la capitale du bluff, du puff, du chiqué, de la galéjade et de la blague. Enfoui dans l'ouate de sa province belge, on voyait Paris à travers les communiqués de théâtre, la littérature, les chansons de Mayol, les journaux de mode et les cheveux oxygénés de la première chanteuse... Installés dans le lieu, on en revient. On se dit : « Ah !... » sur un timbre étonné. Et l'on souffre un peu, d'abord. Puis, ça passe. Les pierres restent belles, d'ailleurs, l'air est plein de passé, le Louvre est le refuge de la beauté, de la raison, de la grandeur. On finit par oublier que la petite X..., ingénue qu'on n'applaudissait pas dans la province lointaine... et belge, avait tout de même plus de talent que M^me^ Z..., qui est de la Comédie française, — et que M. Paul Fort, prince des poètes, passe les nuits à sécher des demis dans une brasserie sordide de la rive gauche... On oublie ainsi cent choses tristes... et l'on se réunit pour parler, entre soi, du pays belge, ce pays belge dont on a tant médit, et dont ceux qui y sont médisent tant encore, en tournant vers le Paris de leurs lectures et de leur imagination des yeux extasiés...

— Il est vraiment triste, et bouffon à la fois, dit l'un de nous — dessinateur et peintre plein de talent, et qui est ici « quelqu'un » — de penser à la perturbation qu'apporte dans notre ville natale la venue, par exemple, d'un conférencier parisien ! ! !... Ils sont trois ou quatre, là-bas, journalistes, publicistes, qui ont fondé une association mutuelle des Emballés de Paris, qui vivent de cette association, qui s'imaginent réellement qu'ils luttent, de toutes leurs petites forces, contre l'hégémonie grandissante de la Flandre, qui se voient déjà courant, en cas de guerre, tout seuls, à la frontière germaine et arrêtant, d'un geste, les hordes ambitieuses de dévorer, une seconde fois, cette Patrie latine dont, qui, que, etc. D'ailleurs, Paris s'est

rendu compte de leur valeur. Tous arborent le ruban couleur de modestie. D'aucuns même s'honorent du bout de sein. Et c'est très bien, et ils ont raison, et ce n'est pas vrai qu'ils soient ridicules, vous ne me le ferez pas dire.

Mais Paris les hante et les désorbite. Je voudrais emprunter la plume de Maupassant pour les montrer, conviant solennellement M. Priamos, marchand de journaux rue du Bac, à aller *donner une conférence* en leur local. M. Priamos, touché par l'éloquence de la supplique, accepte et file à la gare du Nord. Ce jour-là, les gallophiles se lèvent plus tôt et sortent de l'étui leur *buse*, à laquelle ils feront donner un coup de fer. Comme ils ne l'arborent que rarement, et qu'on est accoutumé de les voir en mou ou en melon, leur aspect fait un peu sourire. Mais qu'importe que le chef soit dérisoire, si l'âme est rayonnante !... Or, elle l'est. Trente minutes avant l'arrivée du train, les délégués sont à la gare, font les cent pas, avec quelle fièvre ! sur le quai vide. Le chef de station les contemple et se dit avec un peu d'émotion, lui aussi : « Nous allons avoir un Parisien. » Les délégués boutonnent leurs gants, remontent, d'un geste sûr, leur binocle, qui a une tendance à descendre. Or, *sursum corda*, Messieurs, et nos binocles !... Les redingotes sont boutonnées, le pantalon — dont la bonne a refait le pli — tombe presque droit sur les souliers déjà vernis. Et les délégués se demandent pourquoi la gare n'est pas pavoisée, aux couleurs françaises, comme leur cœur?...

Tout à coup, la sonnerie légère, enclose dans sa petite boîte, prélude à l'arrivée du train. Oh ! Ah ! Enfin ! Le voilà !... Vite, le dernier bouton du gant gauche, dont la boutonnière est trop étroite !... Vite un coup d'index au col un peu serrant (il est neuf!)... Voilà le train. Il s'irrue en grondant. Les délégués se précipitent... Dans le brouhaha des descentes, ils aperçoivent un feutre, une lavallière, une barbe...

— C'est lui !

Ils se retiennent de ne pas se mettre à genoux. C'est lui, c'est M. Priamos !

— Maître !

— Mâtre !

— Maêtre !

Ils se sont découverts, en le découvrant. Le vent imbé-

cile les décoiffe. Le chef des délégués sort un petit laïus, « brœbèle », n'achève pas, murmure :

— D'ailleurs, nous avons un fiacre !...

Et une émotion, donc !...

On sort le maître, on le traîne jusqu'au sapin, sur la place. Et alors, tandis qu'Il s'engouffre, surgit la petite discussion de chaque fois : à savoir — la voiture ne pouvant contenir que quatre personnes — lequel des délégués prendra le tram, qui ne coûte que dix centimes, et arrivera « à l'hôtel » après les autres...

Autour du dessinateur, pince-sans-rire admirable, on s'amuse. Il a silhouetté ses héros d'un trait sûr, il les a animés, nous les avons vus, revus, tels qu'ils sont, suprême avant-garde de la patrie latine, debout au seuil de la frontière ennemie, — beaux comme des demi-dieux.

Et les rires fusent. Ce n'est pas notre faute : c'est la faute à Paris, que nous voyons de près, et qu'ils ne voient que de loin ; c'est la faute à M. Priamos, qui, quelque chose là-bas, est à peine quelqu'un ici. C'est l'histoire des bâtons flottants.

Mais n'importe. Leur œuvre est belle, et bonne. Elle ne nous paraît peut-être un peu ridicule que parce que nous sommes Wallons comme eux, c'est-à-dire frondeurs et prompts à relever les tares... Il est bien possible qu'en réalité sur le quai de la gare, là-bas, quand arrive un Parisien, les délégués soient très décoratifs, très impressionnants... Et ce n'est peut-être pas vrai qu'ils se battent pour savoir qui ne montera pas dans la voiture...

En attendant d'être fixés, les Wallons de Paris, unis dans une pensée sœur de la leur, se sont réunis, et viennent de lancer une circulaire dont voici la teneur :

Secrétariat Général de Paris

DES AMITIÉS

Françaises wallonnes
ou Wallonnes françaises

— o —

« MONSIEUR,

» A l'occasion de la conférence de M. Jules Destrée, homme de lettres, avocat, député de Charleroi, donnée à Paris, le 11 novembre 1912, sous les auspices de la revue:

Les Marches de l'Est, quelques Français amis de la Wallonie et quelques Wallons amis de la France ont décidé de créer à Paris un secrétariat franco-wallon, chargé d'organiser toutes les démarches et manifestations utiles pour que la France et la Wallonie se connaissent mieux et que leur amitié se trouve fortifiée.

» Aucune cotisation ne sera demandée aux personnes qui désireront faire partie de ce mouvement.

» Mais nous les prions et nous vous prions d'écrire à M. Georges Denis-Rault, 60, rue de Rennes, Paris, si vous désirez :

» Etre simplement invité aux réunions publiques ;

» Participer à ce mouvement comme membre d'honneur ou d'une façon effective ;

» Organiser une exposition, fête, représentation, concert ou y participer comme propriétaire de local, exposant, collectionneur, acheteur ou vendeur d'objets d'art, décorateur, commerçant, industriel, artiste, auteur, exécutant, peintre, sculpteur, graveur, imprimeur, etc., etc. ;

» Organiser ou donner des conférences sur des sujets d'art, de commerce, d'industrie, etc. ;

» Editer ou faire éditer volumes, musiques, dessins, gravures, etc., ou articles dans journaux et revues ;

» A quelles conditions ?

» A Paris, en France, en Wallonie, à l'étranger ?

» Désirez-vous vous abonner à une des revues qui soutiennent ce mouvement et recevoir un numéro spécimen de *Wallonia*, les *Marches de l'Est*, la *Vie?*

» Indiquez-nous les groupements ou personnalités à qui nous pourrions apporter, ou de qui nous pourrions demander le concours, sur quels points ?

» Nous prions également les auteurs, compositeurs et artistes, de nous transmettre les renseignements biographiques et autres nécessaires pour répandre leur nom et leurs œuvres.

» Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

» Georges Ducrocq, Directeur de la revue : *Les Marches de l'Est*, 84, rue de Vaugirard, Paris.

» Marius-Ary Leblond, Directeur de la revue : *La Vie*, 68, rue Mazarine, Paris.

» Georges Denis-Rault, 60, rue de Rennes, Paris.

» Léon Tricot, 10, rue Viollet-le-Duc, Paris. »

L'idée de ce groupement, filial de l'Union Romane, et destiné à soutenir, propager, faire connaître l'art wallon à Paris, est due au poète Albert Mockel et au député Destrée. A l'issue de la très brillante conférence que fit ce dernier dans la salle de la Société de Géographie, et dont j'ai parlé ici-même, les assistants désireux de s'associer à l'idée furent priés de déposer leur carte. Deux cent cinquante-sept vélins furent recueillis de la sorte ; depuis, ce nombre s'est encore accru. C'est à ces auditeurs de M. Jules Destrée que vient d'être envoyée la circulaire qu'on vient de lire. Il y a lieu de croire qu'elle portera ses fruits. Des concerts, des conférences, des expositions seront organisés ici, afin de révéler la Wallonie artiste à Paris. Et c'est très bien. Et nous irons à notre tour attendre sur le quai de la Gare du Nord le « maître » que nous aurons appelé. Puisse aucun dessinateur français n'être là à ce moment solennel pour sourire à son tour de notre émotion !...

. . . . . .

Paris splendide, gorgé de fourrures et de lumières, attend le successeur de M. Fallières. Mais ne parlons pas politique. Que peut nous importer l'éventuel Pams ou le probable Bourgeois, au moment où la Rive gauche déclare au Boulevard la guerre !... Oui, sous les ordres de M. Paul Fort, les poètes bombardent la rive droite, — la rive droite des littérateurs vendus, corrompus, avilis, des écrivains-putasses !... comme s'écriait l'autre jour, tonitruant, un belligérant acharné. Honte à ceux qui se prostituent et collaborent aux journaux de la rive abominable !... M. Paul Fort brandit son demi et chante le los de l'Idéal !... « Croyez-vous que mes livres m'aient jamais rapporté, à moi ! »... On le comprend sans peine. Mais M. Maurice Verne, tapi dans un coin de la brasserie, note le propos et l'étire en deux colonnes féroces et pittoresques. Sur ce, la rive gauche se soulève, et nous verrons des barricades au bout du pont des Arts.

Mais la rive droite ?... La rive droite, elle — permettez-moi l'image ! — hausse les épaules. M. Paul Reboux l'incarne. Il raconte à Maurice Verne, qui va d'un camp à l'autre, des histoires édifiantes. « Que nous veulent tous ces gens-là ?... Qu'ont-ils à dire que nous haïssons la littérature ?... Jamais on n'a tant essayé qu'à présent,

dans le journalisme, de lui faire une place !... Des fissures où faire entrer la beauté, il y en a partout !... Et puis, tenez ! »

M. Paul Reboux, qui fouille, inlassable, dans son cartonnier, pousse un cri de joie.

— Ah ! enfin, j'ai fini par trouver !

Il agite un petit paquet clair.

— *Ceci, voyez-vous, c'est la clef de toute la guerre...* Veuillez examiner... Voici d'abord un article sur moi paru dans une petite revue... J'y suis traité d'abruti, de crétin notoire, etc., etc. ; date : *mai 1910 ;* signature, mettons M. R.... Là-dessus, un jeune littérateur vient me solliciter ici ; il a du talent, je le fais recevoir au *Journal*, il signe un traité de trois années... En août 1912, — retenez la date, — fou de gratitude, il m'envoie cette lettre... lisez !

Je prends la petite feuille bleue où des mots sautent, riches de joie : *votre grand talent allié à votre grande bonté... ma gratitude éternelle... votre ami dévoué à jamais !*

— Maintenant, regardez un peu la signature.

— M. R... Non, ce n'est pas possible !... Ce serait donc le même homme que l'auteur de l'article furieux ?

— Hélas... *Mai 1910, août 1912 !* Et voilà... c'est toute la guerre expliquée... vous *tenez* toute la guerre !

N'est-ce pas, que c'est amusant ?

C'est d'ailleurs ce qu'il y a de plus amusant à Paris en ce moment, car je ne veux pas parler des débuts imminents de M^me^ Régina Badet dans une pièce de M. Pierre Frondaie, tirée de l'*Aphrodite* de Louys. Que Pierre Louys consente à ce qu'un Pierre Frondaie — qui déjà profana *la Femme et le Pantin* — profane la divine Chrysis, c'est déjà extraordinaire. Mais qu'il acquiesce à ce que le rôle soit joué par cette danseuse *brune* qui n'a d'autre talent que de montrer sa gorge, voilà qui passe la conception. Au demeurant Paris est plein de ces petites aventures-là, dont on commence par rire, et qui finissent par navrer.

Savez-vous rien de désolant, par exemple, comme l'écroulement, dans le cabotinage et dans la calomnie, du ménage Rostand ?... *Lui* fini, harassé, écœuré, errant malade et triste dans les allées désertes de Cambo, pauvre grande homme que sa femme et son fils submergent

sous le ridicule, encore blessé de l'assassinat de *Chantecler* par un acteur furieux d'avoir surpris le fils du poète, le doux Maurice, dans les bras de sa petite maîtresse à lui, Guitry !... Et *Elle*, la maniérée, la suave, laissant courir, dans les magazines gais, les insinuations les plus féroces... Et lui, Maurice, s'exhibant en pyjama rose, avec un jeune acteur bien parisien... et en pyjama rose aussi, sur les canapés de Cambo, où tel critique célèbre les surprend...

Est-ce assez lamentable !... Est-ce assez lamentable, le cas de telle cantatrice, belle et talentueuse — oui, malgré tout ! — qui ne trouve plus à s'engager parce que le Maître Musicien qui la protégeait est mort ?... Ah ! ces mille scandales quotidiens, traînant dans on ne sait quelle boue les noms des artistes, des écrivains, des Belles que l'on vénérait, admirait, aimait, arrachant le dieu de l'autel, la statue du piédestal, l'idole de l'iconostase... on ne les connaît pas, on ne les entend pas, dans le tréfond de la province où vous êtes, ô délégués qui croyez encore à Priamos, et où il faut rester !...

Assez ! Balayons !... Ce n'est pas vrai qu'Henri Bataille a voulu arracher à Suzanne Després le rôle des *Flambeaux* — pièce admirable ! — pour le donner à Berthe Bady !... Ce n'est pas vrai. Berthe Bady est une grande artiste, mais Suzanne Després, c'est l'Artiste, et il n'y a personne à la scène française qui la vaille et qui l'égale. Vous la verrez certainement dans ce rôle d'une beauté inexprimable qu'elle traduit avec la vérité même de la vie... Interprète inspirée des poètes, Phèdre en chair et en os, en cœur et en sexe auprès de la caricaturale et sénile Phèdre de l'Ancêtre, elle garde, dans cette œuvre moderne, sous la robe banale, la splendeur eurythmique des statues. Elle était la femme qu'il fallait pour ce personnage de sublimité et de douleur. M^me^ Berthe Bady, dont je ne veux pas contester le tempérament vibrant et rare, eût fait de M^me^ Bourguet des *Flambeaux* une seconde Charlotte du *Scandale*.

Et je n'ai pas d'autres événements, cette fois, qui vaillent la peine d'être notés. Je cesserais donc ici, si je n'avais des excuses à offrir à la plus intéressante, en effet, des jeunes comédiennes belges. M. Maurice Gauchez me reproche de l'avoir oubliée, en énumérant celles qui, nées

sous notre ciel, allument de nouvelles étoiles au firmament de Paris. Qu'une si regrettable erreur soit réparée sans retard. Et j'ai d'ailleurs plaisir à m'incliner devant Mlle Eve Francis, qui est, je pense, l'une des plus remarquables, des plus émouvantes interprètes d'Emile Verhaeren. La seule pensée qu'elle eût pu jouer *Hélène de Sparte* nous est une consolation du souvenir de Mlle Ida Rubinstein.

LÉON TRICOT.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Revues Allemandes.

Il existe, entre les revues italiennes, dont j'avais récemment l'occasion de parler, et les revues allemandes, dont j'aimerais parler aujourd'hui, les mêmes différences qu'entre un Italien et un Allemand ; et ceci, qui est élémentaire, et vague, suffit à déterminer nos sympathies. Sympathies fort superficielles, d'ailleurs.

J'admire, avec une certaine ironie, que l'on puisse formuler au sujet d'une nation étrangère, quelque jugement définitif. Les personnes les plus impérieuses, en cette matière, sont généralement celles qui ne connaissent point ce dont elles parlent. Ne point connaître ce dont on parle est d'ailleurs indispensable dans bien des cas, et vous épargne maintes hésitations.

Si l'Italie, plus que l'Allemagne, nous séduit, c'est sans doute que nous nous y sentons moins étrangers, grâce au caractère gracieux des Italiens, qui semblent se livrer tout entiers, dès l'accueil, tandis que l'Allemand demeure plus renfermé. Remarquez, pourtant, que lorsque vous avez réussi à pénétrer véritablement, et avec peine, dans l'intimité d'un de ces hommes du Nord, d'apparence froide, sévère, bourrue même, vous découvrez soudain en lui une vie chaude, vibrante, dévouée, un réconfort affectueux, un refuge qui jamais ne vous fera défaut : il vous dévoile son âme ; — tandis que si, au bout de trois jours déjà, vous connaissez en effet, ou croyez connaître, un Méridional, vous pourriez, je crois, vivre avec lui pendant trois ans sans le connaître davantage, sans voir en lui au delà de ce qui se voit... D'où l'on conclut que l'homme du Nord est profond, tandis que le Méridional est superficiel, — ce qui est facile à dire, et n'a d'ailleurs aucun sens.

* * *

Il convient de distinguer, en Allemagne, deux grandes régions, assez différentes l'une de l'autre, et dont les capitales politiques constituent à elles deux, assurément, les capitales intellectuelles de tout l'empire : j'entends, l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, la Prusse et la Bavière, Berlin et Munich. Il serait oiseux,

sans doute, d'indiquer, avec détails, ce qui différencie profondément ces deux contrées, ces deux royaumes, ces deux villes, leurs religions, leurs tempéraments, leurs conceptions de la vie. Nord et Sud sont également intéressants, — mais la Bavière a, je crois, toutes nos sympathies.

De Berlin et de Munich nous parviennent régulièrement de fort belles revues littéraires.

De Berlin: la célèbre et un peu compacte *Deutsche Rundschau*, dont l'un des derniers numéros contenait une magistrale étude sur le philosophe Wilhelm Wundt, à laquelle, d'ailleurs, malgré notre connaissance approfondie des idiomes germaniques, nous n'avons rien compris... Je le regrette, et aurais voulu puiser, dans ces trente-deux grandes pages de petit caractère gothique serré, quelques renseignements précis au sujet de ce philosophe illustre, pour lequel je nourris une admiration vive mais peu documentée. C'est au mois d'août dernier que l'on fêta, à Leipzig, le 80me anniversaire de Wilhem Wundt.

J'avoue que l'aspect de la *Deutsche Rundschau*, compacte, je le répète, et imprimée sur papier jaune, ce qui est, paraît-il, excellent pour les yeux, m'effraie un peu. Par contre, de Berlin également, voici qu'on nous envoie *Das Literarische Echo*.

Das Literarische Echo me plaît infiniment, tant pour son aspect que pour ses articles, toujours instructifs (ce qui, en Allemagne, va de soi), jamais rébarbatifs pourtant (ce qui est plus rare). Au surplus, cette excellente revue mérite notre sympathie, à nous Belges et Français, en ce qu'elle s'attache à faire connaître à l'Allemagne des écrivains qui nous sont chers. J'y trouve, par exemple, dans les plus récents numéros, une étude sur André Gide, une autre sur Romain Rolland, — et des vers de Verhaeren, traduits, ou plutôt transposés, par Erna Rehwoldt. Ces poèmes sont extraits du ravissant volume *Die Stunden (Les Heures Claires)* publié cette année à Leipzig. Peut-être intéressera-t-il ceux qui parmi nous connaissent l'allemand — et ils sont nombreux — de se rendre compte de cette transposition. En voici un exemple:

Ich will nicht wissen, was es so gefügt,
dass unsere Seelen sich gesucht, sich paarten;
denn aller Zweifel starb in diesem Blütengarten,
der menschenfern um uns und in uns liegt.

Ich will es niemals forschend überfallen,
was immer Wunder und Geheimnis bleibt,
was uns in Inbrunst und in Sehnsucht treibt
zu stetem stillen Flug nach unserer Hoffnung Hallen.

Eh ich dich kannte, fühlte ich dich tief;
und dessen freue ich mich alle Tage,
dass meine Liebe sich ganz ohne Frage
zu dir gewandt, als deine Stimme rief.

Wir wollen gut und schlicht sein, damit Licht
und Seligkeit uns beiden immer tagen,
und wollen lächeln, wenn die Menschen sagen:
das Leben duldet solche Liebe nicht.

Traduction fort honorable, me semble-t-il, de cet exquis poème :

Et qu'importent et les pourquois et les raisons,
Et qui nous fûmes et qui nous sommes :
Tout doute est mort, en ce jardin de floraisons
Qui s'ouvre en nous et hors de nous, si loin des hommes.

Je ne raisonne pas, et ne veux pas savoir,
Et rien ne troublera ce qui n'est que mystère
Et qu'élans doux et que ferveur involontaire
Et que tranquille essor vers nos parvis d'espoir.

Je te sens claire, avant de te comprendre telle ;
Et c'est ma joie, infiniment,
De m'éprouver si doucement aimant
Sans demander pourquoi ta voix m'appelle.

Soyons simples et bons — et que le jour
Nous soit tendresse et lumière servies,
Et laissons dire que la vie
N'est point faite pour un pareil amour.

* * *

Dans *Das Literarische Echo*, également, Mme Anselma Heine nous présente un poète campagnard suisse, nommé Huggenberger. Ignorant de nos petites vapeurs alambiquées, écrivant pour des paysans au regard clair, au teint hâlé, et pour des paysannes qui, je l'espère, ne porteront jamais de chapeau à panache, ce poète robuste et sain est un très simple paysan, un vrai paysan, fier de l'être et désireux de le demeurer, malgré la gloire citadine qui, insinuante, commence à le cajoler. Notre snobisme, en effet, s'accommode assez de ces génies inattendus. Ne parle-t-on point, en ce moment, d'un grand écrivain lapon, et n'avez-vous jamais ouï quelque jeune esthète vous affirmer, non sans une apparence de raison, d'ailleurs, que le nègre qui joue du tam-tam est le plus grand des musiciens impressionnistes ? Mais, contradiction bizarre, tandis que ces peuples primitifs ou ces campagnes naïves nous apportent une originalité qui nous séduit, nous nous appliquons pourtant à détruire systématiquement cette originalité et à la noyer sous le flot de notre prétendue civilisation.

Et, parmi nos principaux « facteurs de civilisation », parmi les plus caractéristiques, j'aimerais citer le « cinéma », le cinéma envahisseur. Précisément, dans *Das Literarische Echo* encore, voici, à ce sujet, une étude un peu solennelle mais qui m'a mis de bonne humeur pendant plusieurs jours. Elle s'intitule : *Du cinéma considéré comme une nouvelle littérature.* Fort intéressé, et anxieux d'étudier, moi aussi, la chose d'un peu près, je me suis hasardé dans un de ces établissements sombres et profonds où se complaît l'élite de notre société moderne. L'affiche, peu ponctuée, portait : *Le Roman d'une jeune Mondaine en deux parties.* Au reste, n'ayez crainte, il ne s'agissait point de deux jeunes demi-mondaines, — le cinéma se souciant avant tout de moralité. Je passai là une heure inoubliable, une de ces heures dont le souvenir, pénétrant comme un parfum,

ne vous abandonne plus. Et je pus constater que les opinions germaniques auxquelles je m'étais vu convié m'agréaient fort, malgré leur aspect philosophique. « L'histoire du cinéma, dit l'auteur (M. Karl Neye, de Potsdam) n'est pas encore écrite, sa nature même n'est point définie... Qu'est-ce, en réalité? Art? Littérature? Plastique libérée? Technique mécanique? Journal animé, journalisme de l'avenir?... Son effet est immédiat et illimité; son empire s'étend à toutes les patries; unités de temps et de lieu ne sont point faites pour lui. » Le grand, l'excessif succès de cet art international nous apprend que la popularité d'une œuvre littéraire est suscitée en tout premier lieu, et de nos jours plus que jamais, par l'action extérieure, — ce que nous savions d'ailleurs. Des histoires — voilà ce que, comme un enfant, réclame le public d'aujourd'hui, et, en particulier, le public des cinémas, qui est d'ailleurs un grand enfant et constitue, en général, « tout le contraire d'une élite intellectuelle ». — Légers avantages du cinéma: il peut être assez utile aux régisseurs, et perfectionner encore leur habileté; il peut être utile même aux acteurs, en ce qui concerne la mimique (mais j'en doute fort) et plus particulièrement en ce qui concerne le porte-monnaie. — Dangers: il supprime toute psychologie, toute action intérieure, toute délicatesse; il repousse toute faculté purement intellectuelle. En quoi il répond, du reste, à notre philosophie moderne.

Cette « nouvelle littérature » est lyrique, épique, dramatique et humoristique. Lyrique, elle ne supporte que peu de poésie, car il s'agit avant tout de faire des affaires. Epique, « elle consiste d'habitude, bien que quelque progrès ait été réalisé, en ce que l'on a coutume d'appeler *Schundliteratur* », en français: littérature de rebut, pour ne pas dire pis. Parenthèse: Comme journalisme d'information, le cinéma semble très indiqué, mais nous nous voyons déjà outrageusement submergés par ce journalisme-là. Seconde parenthèse: Je ne crois guère à l'efficacité des films scientifiques, voyages, etc., comme moyen d'instruction. Ça vous entre par un œil et ça ressort par l'autre... si l'on peut dire! — Dramatique, le cinéma unit, de la façon la plus grossière, « la sensiblerie à la ruse et à la brutalité ». Quant à l'humour, il subit, dans ce domaine, la même décadence que dans toute la littérature d'aujourd'hui. Il est plat ou clownesque. « L'humour américain n'est pour nous qu'un mélange pénible d'effets les plus vulgaires et d'énormités sans fraîcheur, et le comique français ne nous apporte que d'insupportables relents de pornographie. »

Telles sont (allégées), au sens du philosophe allemand, les caractéristiques de cette littérature nouvelle, internationale et décadente, qui symbolise, avec éclat, toute notre époque. Il déplore que des artistes de valeur, des artistes sérieux, ne s'occupent pas de cette question, qui alors pourrait devenir intéressante (et qui le deviendrait en effet... en ce sens qu'elle n'existerait plus, et que le florissant cinéma se verrait dès lors, et à jamais, déserté du public). Ajoutons pourtant à ceci que M. Gerhart Hauptmann, lauréat du Prix Nobel, vient de signer un contrat avec une société cinématographique... et que les médecins constatent depuis peu, chez les enfants, d'inquiétants phénomènes de somnambulisme.

* * *

A propos d'enfants, je lis, dans les agréables et copieux *Süddeutsche Monatshefte* (et nous voici maintenant dans le Midi de l'Allemagne, en Bavière, à Munich), un intéressant article de M. Max Nadoleczny. Les numéros d'octobre et de novembre de cette revue contiennent d'ailleurs plusieurs articles excellents, dont je ne puis malheureusement parler en ce lieu. Cette étude-ci traite de l'*Hygiène du langage*, en particulier chez les enfants.

Notre race belge — personne n'en doute — n'est point une race d'orateurs, ni même de conférenciers, ni même de puristes en matière de conversation. La race allemande non plus, d'ailleurs. Jules Huret, dans la *Bavière et la Saxe* ne raconte-t-il pas cette anecdote ? :

« Il y a quelques années, un professeur de Berlin vint à Munich faire une conférence sur les effets déplorables, au point de vue hygiénique, du sport de la bicyclette exagéré. Pour finir, s'adressant au professeur X..., de Munich, hygiéniste et physiologiste célèbre, il le pria d'exprimer son opinion sur ce sujet. Le professeur bavarois demeura silencieux durant deux ou trois minutes, assis dans son fauteuil ; l'auditoire savant attendait avec curiosité l'avis qu'il allait formuler, personne ne bougeait, tous les regards se dirigeaient vers lui. Enfin, il se leva lentement, et dit, avec un large geste d'approbation :

— Ia.

» Puis il se rassit. Son discours était fini. »

En ce qui concerne les Belges, qui, étant devenus « mondiaux », ont besoin, maintenant plus que jamais, de pouvoir exprimer avec agrément leurs opinions, soit scientiques, soit littéraires, il faudrait qu'on leur apprît, dès le collège, à parler, et à bien parler. Je ne crois pas que l'on s'en préoccupe assez, et c'est aussi ce que l'auteur de l'article en question reproche aux écoles d'Allemagne.

Pour apprendre aux enfants à bien parler, il convient, avant tout, de perfectionner leur organe, et, pour cela, de les obliger à des exercices de respiration et d'articulation : Qu'on leur apprenne à respirer lentement, la bouche fermée, ce qui est excellent au point de vue du développement physique, mais qu'on les exerce aussi à respirer rapidement et profondément, sans bruit pourtant, sans mouvement de la tête ni des épaules, comme il convient dans le discours. Qu'on les habitue surtout à parler bas mais avec clarté ; ces exercices d'élocution à voix basse seront des plus utiles ; et que l'on combatte le ton conventionnel, pénible, adopté généralement par les élèves pour les exercices de mémoire. D'une façon générale, nous parlons toujours trop haut, et cela engendre rapidement la fatigue. Il est de toute nécessité que les instituteurs aient une saine connaissance non seulement de la langue, cela s'entend, mais aussi de la physiologie de la voix, et de la phonétique. Il faut surtout qu'ils considèrent avec une extrême prudence les perturbations de la voix qui apparaissent au moment de la puberté. Cette évolution de la voix est généralement décisive, soit en bien, soit en mal.

A ce point de vue, l'enseignement du chant dans les collèges, tel qu'il est compris maintenant en Allemagne, est déplorable. Inconcevable notamment que, pour les filles, il soit obligatoire jusqu'à l'âge de seize ans. D'une façon générale, les chœurs, dans les écoles et surtout dans les jardins d'enfants, sont néfastes. Les voix

des enfants diffèrent trop les unes des autres, et leurs échelles sont trop diverses pour qu'il n'en résulte pas une fatigue certaine. Ce qui conviendrait, ce serait des leçons particulières ou, tout au moins, par petits groupes. Peut-être, de la sorte, pourrait-on diminuer le nombre des enfants qui, en Allemagne, sont affligés d'enrouements chroniques ou de défauts de prononciation (près de cinquante pour cent, d'après les statistiques) et remédier dans une certaine mesure, à la pénurie de bons chanteurs.

D'autres passages de cette étude — plus techniques — mériteraient d'être cités, mais trouveraient difficilement place ici.

En ce qui concerne la Belgique, on sait combien les enfants (et les grandes personnes) y parlent mal. Cela est trop connu pour qu'il faille insister. En nous inspirant d'excellents principes d'hygiène, enseignons donc aux petits Kaekebroeck à parler proprement et à chanter mieux encore. Quoi qu'il advienne, il nous restera toujours la ressource de leur apprendre, ensuite, à se taire.

ROBERT-E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPERA

Parc : *La Souris,* comédie en 3 actes de Pailleron (27 nov.). — *Sappho*, tragédie en 5 actes de F. Grillparzer (28 nov.), — *Baldus et Josina*, pièce en 3 actes et 6 tableaux, en vers, de M. Paul Spaak (3 déc.).

Alhambra : *Eva,* comédie musicale en 3 actes ; adaptation française de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Franz Lehar (4 déc.).

La Souris. — Pendant que sa troupe était toute aux dernières répétitions des deux œuvres dont nous allions avoir la primeur, M. Reding réserva quelques soirées au début sur la scène d'une toute jeune Bruxelloise chez qui s'était révélée une vocation de comédienne pleine des plus intéressantes promesses. Elle s'appelle Mlle Hélène Lefèvre. Elle a ravi tout le monde. On a aimé sa toute naturelle et un peu timide ingénuité. On s'est réjoui surtout de ne découvrir dans la ravissante façon sans apprêt, sans science agaçante, sans perfections trop habiles dont cette enfant blonde et sincère « vivait » le rôle de la touchante petite Marthe de Moisand, rien des conventionnelles traditions et des mines et des intonations et des gestes stéréotypés. Mlle Hélène Lefèvre peut travailler désormais avec confiance. Elle est douée.

***

Sappho. Je ne sais pas quelle impression doit faire sur un auditoire germain la représentation, en prose allemande, d'un chef d'œuvre de Racine ou de Corneille ? Il m'étonnerait fort que l'émotion ressentie fût comparable à celle qui nous étreint quand nous enten-

dons déclamer par des artistes de talent les vers câlins ou sonores qui donnent l'essentiel de sa beauté à *Bérénice* ou à *Cinna*, à *Phèdre* ou à *Polyeucte*.

J'aurais conscience de mon injustice si je faisais grief à Grillparzer de n'avoir été empoigné, émerveillé, ou charmé qu'à de très rares et très brefs moments par la *Sappho* traduite en français qui nous fut jouée au cours de la dernière Matinée littéraire du Parc. Ce que j'avais lu des jugements portés par des critiques autorisés sur le tragique viennois ; l'assurance que l'on m'avait donnée plus d'une fois qu'il était avec raison tenu pour un des maîtres d'une littérature dramatique ne comptant en somme que Goethe et Schiller au-dessus de lui, me persuadaient que c'était moi qui étais dans l'erreur, — moi et à peu près tous les spectateurs qui pensaient comme moi...

Quand Mme Stéphanie Chandler, dans une causerie claire et méthodique, nous eut affirmé à son tour que l'auteur qu'elle nous présentait avait écrit une demi-douzaine de chefs-d'œuvre dont la puissance et la noblesse appelaient la plus vive admiration, je ne mis pas un instant en doute la légitimité de cet enthousiasme.

Mais je sortis pourtant du théâtre fort désappointé...

Mlle Borgos s'attaquant au rôle écrasant de la poétesse adulée qui connaît l'amer désespoir de se voir préférer par l'amant qu'elle a choisi une petite esclave timide et langoureuse, avait cependant fait les plus vaillants efforts ; elle avait presque surmonté des difficultés supérieures à ses moyens.

M. Brousse, qui dit intelligemment, lui avait donné la réplique avec chaleur. Mlle Dudicourt s'était montrée, comme toujours, la vibrante, attentive et fine artiste promise, je le crois, à la plus brillante carrière. Mais *Sappho* ne nous enchanta ni ne nous émut.

Grillparzer est un de ces poètes tragiques de l'époque et du pays qui, perpétuant une fidélité attardée aux règles du classicisme, s'abandonnent déjà irrésistiblement aux impérieuses suggestions du romantisme. S'ils obéissaient à l'inspiration qui leur venait de l'amour pas encore défunt du passé grandiose ou merveilleux, ils coulaient leurs sujets dans le moule aux formes hardies, aux lignes fantaisistes, aux libres jaillissements.

Quelque fidèle que soit la transposition d'un art fait avant tout d'originalité verbale, ou plutôt de la complète cohésion entre la pensée et le vers rythmé et imagé qui l'exprime, le prestige disparaît si cette cohésion est rompue.

Sappho, certes, donne l'impression qu'elle est une œuvre de large envolée, de noble symbole et de puissante structure dramatique. Mais ce n'est pour nous qu'une impression, une très vague impression.

* * *

Baldus et Josina.— Dans un village de cette Flandre idéalisée, un peu conventionnelle, qu'il a créée pour le plaisir de la chanter en des vers faciles mais non dépourvus de charme et qui, parfois, se haussent jusqu'à un lyrisme vraiment inspiré ou servent à tourner des couplets, à enluminer des images d'une joliesse délicate, M. Paul Spaak a découvert Josina, Baldus, Jakob, le vieux savetier-sonneur de cloches Basilius et quelques comparses plus ou moins pittoresques.

Dessin de OSCAR LIEDEL.

Josina est une douce enfant ingénue que ses parents vont marier au riche tisserand Jakob. Baldus est un adolescent rêveur, pauvre, un peu farouche parce que les jeunes gens du village se moquent de lui; il ne travaille guère malgré les exhortations de son vieux père Basilius. Or, Josina se trouvant en présence de Baldus, n'éprouve pas à son égard l'ironique dédain des autres filles et le mépris des garçons. Lui-même comprend tout de suite que la sympathie de la simple enfant qui lui parle sans raillerie est toute prête à se muer en un sentiment plus tendre. Il a confiance en elle, il lui conte, en secret, la nuit, dans la tour fantastique de la vieille église, sous les mille regards des étoiles bienveillantes, le cher secret de son cœur de poète.

Mais Jakob, ainsi abandonné, passera sa fureur jalouse, un soir rouge de kermesse, sur le rival méprisable. Grisé de bière et de vin, il frappe mortellement Baldus au front.

Personne n'aura donc compris quelle était la foi de celui-ci, quel était son idéal? Personne, pas même Josina, puisque, venant visiter le blessé qui agonise sur son grabat, la fillette, naïvement, lui conseille, comme tout le monde, d'oublier ses chimères, ses inutiles « inventions » de songe-creux; elle lui demande, comme les autres, de redescendre sur la terre, d'y être un artisan pratique et solide avant tout...

Baldus tombe de trop haut; la chute achève de le tuer. Et c'est une fin profondément douloureuse.

De tout cela, qu'a fait M. Spaak?

Un drame trop long, trop découpé surtout en brefs tableaux qui ne parviennent pas à tenir l'attention en éveil avec continuité; un drame trop monotone parce que le théâtre exige — et c'est une loi formelle que l'on aura vainement le dessein de transgresser ou de nier — du mouvement, de l'action, un équilibre, des épisodes vivants, seuls capables d'éveiller et de soutenir l'intérêt ou l'émotion du spectateur.

Certes l'« œuvre d'art » que réalise *Baldus et Josina* est ravissante et si l'idée développée en scènes adroites et exprimée en vers jolis n'est pas d'une nouveauté rare, le poète a trouvé pour en dégager le symbole une forme à la fois éloquente et séduisante. Mais je crois que la pièce eût *scéniquement* gagné beaucoup à être allégée de nombre de ces « morceaux » auxquels excelle l'écrivain qui rima l'exquis couplet de la Dentelle dans *Kaatje*. A la lecture ils seront délicieux; au théâtre, ils finissent par monotoniser des dialogues déjà languissants. Je crois aussi que ce sacrifice étant consenti, l'œuvre eût été avantageusement réduite à trois actes. Quelque activité qui soit déployée pour la plantation de six décors successifs, quelque plaisir que l'on prenne à admirer l'originalité de ceux-ci, l'impression, surtout quand elle est de qualité subtile et délicate, ne se soutient pas, hachée qu'elle est par tant d'interruptions coupant les effets les plus sûrs.

M. Spaak, qui travaille peut-être plus pour la joie égoïste de sertir un joyau dont il est le premier à admirer, seul, la richesse et la grâce, que pour se préoccuper de l'effet que le bijou fera plus tard sur la foule, a décrit par le moyen de six petits poèmes, délicieux de pittoresque, le décor de chacun des tableaux. M. Reding a imaginé de les faire réciter, devant le rideau, en prologue à chaque

scène, par Mlle Hélène Lefèvre bizarrement travestie en peintre de satin blanc de l'époque rubénienne?... Le lecteur, quand *Baldus et Josina* sera imprimé, se délectera aux jolies images versifiées par M. Spaak. Mais, au théâtre, le spectateur possède des yeux pour regarder le décor, il le fait avec d'autant plus de plaisir que les décors sont charmants; c'est presque lui faire injure que de les lui expliquer par avance. Et ces récitatifs allongent et alanguissent encore le spectacle...

Et voilà probablement pourquoi le public, une fois de plus, hélas! et malgré les conditions tout à fait avantageuses dans lesquelles elle se présentait à lui, a boudé à la pièce dont la représentation inaugurait la série promise par l'œuvre du *Théâtre national*. Mlle Dudicourt et M. Brousse qui interprétaient les deux enfants sincères, épris et douloureux, se sont donnés tout entiers, avec une jeune ardeur convaincue, à leurs rôles; ils y ont été parfaits de sincérité, de sympathie et d'émotion. M. Gournac fut avec une bonhomie fine et touchante le vieux Basilius. M. Marey comprit excellemment le caractère fruste et brutal de Jakob; M. Richard mit toute sa rondeur et son naturel au service du père conciliant de Josina.

M. Paul Spaak, à tout prendre, a atteint complètement ce qui est, je le crois, son but quand il traduit quelqu'une de ses conceptions de poète : il a fait avant tout une œuvre de beauté harmonieuse, poursuivant l'expression d'une idée, et y parvenant avec tour à tour de la grâce et de la puissance. Et si l'indifférence d'un public qu'on a trop gavé de pîtreries grivoises ou de brutalités qui le secouent grossièrement pouvait décevoir l'auteur de *Baldus et Josina*, celui-ci possède la philosophie nécessaire pour s'en consoler en se souvenant que Dumas père un jour écrivit cette boutade : « Un chef-d'œuvre? — Mais c'est une pièce qui ne fait pas d'argent!... »

* * *

Eva. — Il paraît que c'est la dernière jouée des opérettes de M. Franz Lehar. Mais l'heureux auteur en vient de terminer une autre et travaille à la suivante... M. Lehar aurait tort de cesser d'écrire des valses, des marches et des préludes, puisqu'il ravit les populations des deux hémisphères et accumule une fortune fantastique.

Eva recommence la toujours même histoire d'une petite jeune fille de province ou de l'étranger qu'hypnotise la Fête parisienne, la noce, le luxe, la joie de Paris et qui voit son rêve réalisé grâce à l'appui... intéressé que lui prête galamment un jouvenceau cousu d'or.

Il y a dans *Eva* un deuxième acte chatoyant et grisant qui se passe, comme tous les deuxièmes actes des opérettes viennoises, dans un restaurant de nuit de Paris, un salon élégant de Paris, une grande maison de couture de Paris, un grand cercle aristocratique de Paris, un luxueux établissement du Bois de Paris... Or, comme à l'Alhambra il est de règle que, non seulement l'interprétation de ces œuvrettes alertes et joyeuses soit de tout premier ordre, mais qu'aussi la mise en scène en soit d'un luxe et d'une originalité sans rivaux, le succès est complet.

Au surplus, ceux qui feraient un rapprochement amer entre l'accueil que réserve le public bruxellois à une opérette du viennois Lehar et celui qu'il fait à une pièce émouvante et noble d'un de nos

compatriotes, pourront se dire qu'en somme *Eva* est un peu une « œuvre belge » : est-ce que le premier acte ne se passe pas près de Bruxelles, dans une usine en fête pavoisée aux couleurs nationales de chez nous, et ses héros : Eva, la fille du vieux contremaître enlevée par son patron, le jeune Saint-Florent, millionnaire et noceur, ne sont-ils pas des Brabançons, de par la volonté du librettiste lui-même ?

Et ma foi, nous sommes fiers que, grâce à cette aimable attention, Mme Germaine Huber et M. Casella, artistes et chanteurs au légitime succès enthousiaste, soient devenus à peu près nos concitoyens ?

Et M. Camus, aussi, toujours si originalement drôle, et M. Druart et M. Rousseau, et d'autres.

Il n'y a que l'élégante Mlle Gérard, au brio entraînant, qui fait, parmi tant de belges d'opérettes, figure étourdissante de parisienne inflammable.

PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Concert Populaire.

Le programme du Concert précédent, consacré entièrement à la musique slave, semblait nous promettre une homogénéité favorable à la jouissance musicale. Mais le programme d'aujourd'hui revenait à la tradition : il groupait Brahms, Chopin, Sylvain Dupuis, Théo Ysaye, Henselt, Rosenthal, Liszt et enfin Weber. On se demande avec inquiétude quelle logique subconsciente s'amuse à faire voisiner en un même concert des compositeurs dont les œuvres émanent de tendances aussi diverses et aussi nombreuses. Je crois pour ma part que la recherche d'un ensemble harmonieux serait préférable à l'application de la loi routinière et administrative des mélanges.

M. Henri Verbrugghen, chef d'orchestre à Glasgow et à Edimbourg, ainsi que M. Moritz Rosenthal, pianiste, ajoutaient au programme l'autorité de leurs noms. M. Verbrugghen, que j'entendais désigner autour de moi de l'appellation sympathique et familière de *le petit Verbrugghen*, ce que permet, semble-t-il, son origine bruxelloise, est un chef d'orchestre merveilleux de finesse, d'animation, de jeunesse et de vie. Ses qualités ont trouvé leur parfait développement dans la *Symphonie n° 1 en ut mineur* de Brahms. Tout le monde sait que la limpidité n'est pas la plus grande qualité de Brahms et que son œuvre présente même des côtés un peu longs et monotones. Mais, vienne alors un chef d'orchestre capable de débrouiller cet enchevêtrement un peu complexe, de dégager le dessin général, de faire valoir un thème, de mettre en relief ce qui paraissait sur le même plan, et la musique se montre riche en intérêt, en

variété, en caractère. Sa symphonie fut admirablement exécutée à ce point de vue ; elle est toute en passages très délicats, très subtils, dépourvue de ces éclats magnifiques, triomphes ordinaires des orchestres : l'interprétation de M. Verbrugghen nous semble juste ; sans chercher une profondeur de pensée seule accessible aux philosophes initiés, elle présente l'œuvre comme vivante, animée, pleine de tendresse et d'accents familiers, toujours soumise à un savant équilibre des formes, caractère dominant du compositeur. Il ne faudrait pas croire que la personnalité de Brahms en soit diminuée ou rapetissée. Mise ainsi en lumière, la pensée se dégage et, si elle ne rebute plus par un aspect philosophique compliqué, elle reste une profonde manifestation du grand esprit allemand. Peut-être, ceux qui, jadis, se croyaient seuls à même de comprendre Brahms, n'aimeront-ils pas cette interprétation, mais ce sont là des considérations auxquelles on ne peut s'arrêter.

L'orchestre a fait preuve de vivacité et d'ensemble, qualités qu'on ne peut trop louer et cela d'une façon générale pendant l'exécution de tous les morceaux ; l'accompagnement du concerto de Chopin fut fait avec beaucoup de discrétion et d'à propos.

M. Moritz Rosenthal en a exécuté la partie de piano d'une manière remarquable. Il est considéré comme un virtuose doué d'une technique des plus foudroyantes : et certes, l'agilité de ses doigts, la force de son poignet, son toucher moelleux justifient pleinement cette réputation ; on suit avec le plus grand intérêt ses prouesses *digitales*, mais on ne se sent pas attiré vers la musique qu'il interprète ; il marque les rythmes d'une façon très nette et très vive, produit des contrastes heureux, mais, je ne sais pourquoi, rien n'est saillant, chaleureux, caractéristique. Je crois qu'il eût été difficile de dire s'il jouait du Chopin ou autre chose. Dans la *Romance*, pourtant, cette compréhension des rythmes et la douceur du toucher ne laissèrent pas d'être d'un grand charme ; non que dans le concerto on puisse accuser M. Rosenthal de s'être livré à des excès de virtuosité (il semblait au contraire tout à l'interprétation), mais la question est de savoir si cette recherche scrupuleuse d u rythme d'un continuel mouvement de danse, de certains effets de rapidité et de lenteur ne sont pas propres à détruire l'esprit d'une œuvre : les dernières mesures entr'autres furent enlevées avec une rapidité soudaine et invraisemblable. Pourquoi ce zèle final ? M. Rosenthal nous joue alors une *Berceuse* de Henselt, de ces berceuses faites pour tenir l'esprit en éveil, une pièce : *Les Papillons*, de sa composition, enfin une *Tarentelle* de Liszt fort jolie en elle-même, un morceau de virtuosité sans doute, mais une danse vive, rapide, un peu folle. Sous les doigts de M. Rosenthal, elle perd de sa signification, se fond dans une suite de mesures rapides, confuses et embrouillées. Peut-être y a-t-il là un sublime effet de virtuosité, mais j'ai l'illusion de croire qu'on peut être virtuose tout en respectant les œuvres. Ajoutons que cette exécution a remporté le plus vif succès.

Comme œuvres belges, nous avions une *paraphrase symphonique de Macbeth* due à M. Sylvain Dupuis. Les paroles, sources de l'inspiration, étaient celles que prononce Macbeth sortant de la chambre du crime : « J'ai fait l'action. N'as-tu pas entendu quelque bruit... Il m'a semblé entendre une voix crier : « Macbeth ne dormira plus, Macbeth a tué le sommeil. »

Ce passage est puissamment dramatique, mais j'avoue ne pas saisir fort bien les cris singuliers qui s'échappent de l'orchestre. « N'as-tu pas entendu quelque bruit? » me paraît ici une question ironique. Nous serons tous d'accord, il est vrai, pour reconnaître qu'il est impossible à Macbeth de s'endormir dans ces conditions là : il y a des roulements sinistres auxquels succèdent des moments d'apaisement où sans doute Macbeth commence à perdre un peu la notion de son crime ; mais bientôt le tumulte reprend et contribue à la folie finale de Macbeth... Que M. Sylvain Dupuis me pardonne ces plaisanteries auxquelles j'ai eu la faiblesse de me laisser aller, car l'attention ne fléchit pas un instant durant son drame symphonique très puissant et très dramatique.

L'autre œuvre belge était l'esquisse symphonique *Les Abeilles* de M. Theo Ysaye : elle fut rendue avec beaucoup de finesse et l'on suivait sans peine les multiples péripéties de la vie de l'abeille, depuis les variations sur un bruissement d'ailes, jusqu'aux descriptions de la nature familière à l'abeille. C'est une œuvre pleine de vie, de jolis effets et empreinte d'une réelle poésie.

L'ouverture d'*Euryanthe* qui terminait le concert venait à propos pour donner à M. Verbrugghen l'occasion de montrer sous toutes ses faces son talent de chef d'orchestre. Jusqu'à ce moment, il avait surtout fait preuve de délicatesse, cette fin demandait de l'éclat, de la chaleur, de la puissance. Sous ce rapport aussi on peut le féliciter grandement.

CONCERT DE MUSIQUE ANCIENNE :

Mlle Gabrielle Tambuyser et M. Marcel Jorez

Les deux vaillants artistes dont nous avons maintes fois vanté les efforts, viennent de donner un concert de musique ancienne, au programme duquel figuraient principalement des sonates en première audition pour violon et piano, ainsi que des pièces pour chacun de ces instruments pris à part. M. Jorez avait puisé aux manuscrits de trois écoles : allemande, française, italienne ; de celles-ci il nous présenta des œuvres curieuses et intéressantes : s'il n'a pas mis la main sur des chefs-d'œuvre, point n'est besoin de le lui reprocher ; là n'a pas été son but d'ailleurs ; je comprends et apprécie sans réserve le souci de nouveauté, d'originalité qui l'a poussé à substituer ces œuvres anciennes aux modèles ressassés éternellement ; conquérir l'auditoire par l'interprétation de ces sonates c'était remporter à la fois un succès de virtuose et de lettré ; M. Jorez et Mlle Tambuyser y sont parvenus grâce chacun à leur talent qui se complète heureusement. M. Jorez a de la finesse, du son, un mécanisme excellent ; Mlle Tambuyser, un toucher délicat, un jeu intelligent, propre et nuancé. Parmi les morceaux les plus curieux, citons la *Sonate en la majeur* de Brenda, celle en *la mineur* de Louis Aubert et celle en *ré majeur* de Tessarini. Un *prélude fugué en sol majeur* pour violon seul de *Wenzel-Pichl*, d'une exécution difficile valut à M. Jorez un légitime succès, et Mlle Tambuyser fit applaudir dans un *Presto* de Turini son jeu charmant et son habileté technique.

Le seul reproche qu'on puisse faire aux artistes, c'est une certaine uniformité dans la composition du programme.

Récital Eisenberger.

Quelle agréable surprise nous réservait le récital Eisenberger ! Ce virtuose, peu ou pas connu en Belgique, est tout à fait extraordinaire. Sa sonorité est d'une puissance étrange et ne ressemble à celle d'aucun autre pianiste ; à un nombre respectable de qualités techniques, il unit une profondeur d'interprétation, une étonnante personnalité qui font de lui un pianiste à signaler parmi les plus grands. Sous ses doigts, la *Sonate en si bémol mineur* de Chopin semblait une œuvre nouvelle, entendue pour la première fois. C'est un très bel artiste et son succès a été triomphal... Puisse-t-il revenir souvent parmi nous !

Séance musicale Mellström, Defauw, Blanco Reccio

Salle Studio... une séance intime où un accueil exquis prépare à la délicatesse des harmonies... Elle est décidément charmante cette petite salle baignée de clarté rose, indécise et tamisée... Je remarque des meubles anciens, que j'ai un instant l'illusion de posséder, des bibelots aux formes rares, d'un coloris amusant. Aux murs, la cimaise s'anime de paysages lumineux ou sombres... à tout cela s'ajoutent les toilettes jolies des auditrices, leur papotage, leurs sourires...

M. Mellström, excellent pianiste, et le violoniste Defauw entament une sonate de Sjögren dont l'exposition pittoresque et dramatique est très appréciée ; puis M. Blanco Reccio se joint à M. Defauw dans la Sonate de Haendel chaleureusement applaudie. La séance se termine par l'admirable Sonate de Lekeu qui permet à Mme Defauw de faire valoir ses qualités de pianiste adroite et compréhensive. Bref, une soirée artistique en tous points... ce qui est assez rare...

EUGÈNE GEORGES.

NOTE : Nous aurions vivement désiré dire tout le succès que remportèrent sans aucun doute la première séance de musique de chambre donnée par Mme B. Marx Goldschmidt et M. Crickboom ; le récital de chant de Mme G. Wybauw-Detilleux, et quelques autres concerts que leurs organisateurs nous avaient priés d'annoncer. Mais nous avons été privé du plaisir d'y assister, le service d'invitation n'ayant pas été fait à la *Belgique Artistique et Littéraire* avec le même soin que celui de l'envoi des communiqués...

E. G.

LES SALONS ET LES ATELIERS

SOCIÉTÉ BELGE DES AQUARELLISTES

(53e année.)

Musée Moderne, Bruxelles.

Emile Claus, le maître des rayons, ne nous paraît pas, ici, représenté avec l'avantage que l'on est en droit d'exiger, aujourd'hui, de toute page exposée par lui. Il y a bien par ci, par là, dans les *Meules*, quelque chose de ses inimitables rayonnements solaires, quelque chose de l'extraordinaire limpidité de ses eaux dans la *barge* sur la rivière ; mais quelque chose seulement ; ces pages, les meilleures des trois, sont loin d'être complètes. C'est en étant difficile pour lui que Claus a atteint la maîtrise ; nous nous faisons un devoir d'être difficile pour lui.

Bien différent de l'extériorisation brillante de Claus, est Henri Van Seben, tout sentiment intérieur et clarté contenue. J'ai déjà dit, jadis, le rayonnement voilé qu'il y a dans ses ciels gris, et combien ses petits paysages assez ternes pour le passant distrait, sont expressifs et profonds pour qui les a une fois étudiés ! Tel le *Paysage* (Hollande).

Charles Michel : un crayon délié, des sujets gracieux, de la couleur à peine, « un dessin colorié », disent les profanes.

Le maître d'Achterbosch, Jakob Smits, nous montre une *Pieta*, moins bellement grande, à notre avis, que les précédentes. Je reprocherai à celle-ci son Christ, posé sur une table, de face, un peu comme un cadavre sur la table d'amphithéâtre, et aussi le ciel d'or en feuille, qui ne crée pas une atmosphère. Mais dans le groupement des six personnages autour de Jésus, il y a toutes les qualités de solide construction, le bel équilibre, la composition enveloppée de Jakob Smits — *le Jour* et *le Soir* — ne nous paraissent pas avoir cette fois toutes les qualités propres aux œuvres de maître. Certains nuages nous semblent rouler trop bas sous le ciel un poids excessif et certain *Moulin* manquer de grandeur, — bien entendu que je compare l'artiste avec lui-même.

Qu'est-ce que Richard Baseleer appelle *Mirage?* Une ombre de nombreuses barques de pêche dans la buée du nord : C'est une harmonie d'un délicat bleu-gris, très légère de touche, une gamme autant qu'un tableau.

Une petite note de Charlet, bien lumineuse, bien aérée, bien mouvementée, rudimentaire mais juste, d'un sentiment rare de la nature : *Courses d'Automne.*

Hagemans V. continue avec succès — et caractère dans la laideur — ses études de types juifs et de matelots hindous ternis dans les brumes du Nord.

Juliaan De Vriendt expose un portrait de moyens assez pauvres ; Lybaert, un chromo, le *Liseur;* A. De Mot ?... et Münch, des fleurs pour **plafond.**

Aug. Donnay est, cette fois, bien sommaire. Ses trois paysages : harmonies ocres et harmonie bleu-gris semblent des préparations de panneaux décoratifs ; c'est serein et bien conçu.

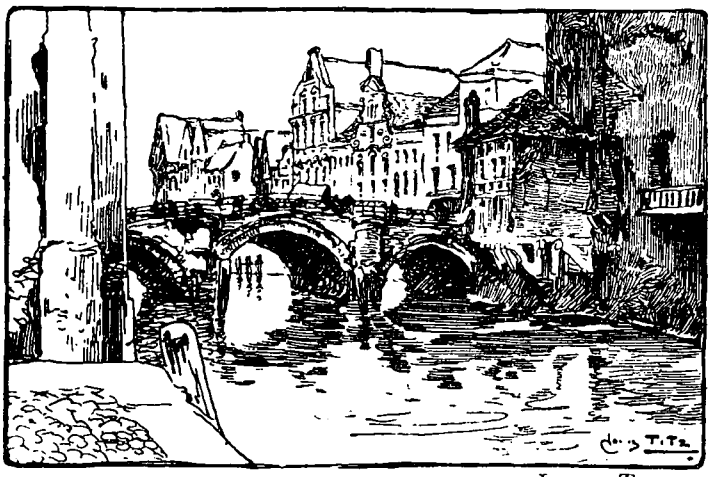
Louis Titz est un conteur de vieilles petites villes gaies : voir le *Pont gothique* à Malines, et la *Dyle*.

Maurice Romberg, un bel amoureux du Sud-Algérien, y a peint des Sources Arabes du Culte de Sidi-Bou-Ali. Quelle singulière atmosphère froide et monacale il a donnée à cette vision d'Afrique !

Fabry : carte de présence.

On pourrait appeler Xavier Mellery : le maître du jour sombre. « Cette sombre clarté qui tombe des étoiles », disait Corneille...

Il y a de cette impression dans toute l'œuvre de Mellery, et dans



Louis Titz.

ses deux tableaux de *Béguinage*. Quel étrange jour sombre flotte sur ces longues bandes de toiles (mises à blanchir sans doute), que les religieuses arrosent dans l'enclos du couvent ! Quelle ombre voltige, enveloppante, sous ce lanterneau de palier, après la *prière du soir!* Je ne pense pas que la paix, le recueillement, le silence, puissent être peints avec un aspect plus poignant, qui vous arrête, vous immobilise, vous saisit tout de suite. Au premier regard, vous sentez une porte de silence fermée sur vous.

C'est d'un art très puissant.

Les illustrations de Lederer, de Vienne, sont d'une élégance raffinée : *Cleopâtra* et *Elle fume*.

Hanicotte a le sens du mouvement, du volume et du naturel — avec une notion assez brutale des couleurs — dans son groupe des trois enfants qui jouent, et qui serait une très excellente chose si c'était un peu poussé.

Bauer, d'Amsterdam, s'est attaché à la grandeur, dans sa cour d'un *Palais de Ieypore*, aux Indes. C'est vivant, grouillant, largement vu, avant tout. De même la *Mosquée au Caire*.

Victor Uytterschaut demeure fidèle à l'aquarelle traitée avec tout ce que le mot évoque de fraîcheur et de netteté. Evidemment, l'artiste moderne reste libre de bâtarder, mais le procédé de race, c'est-à-dire d'unité dans la matière, sera toujours plus beau pour qui sait, ou mieux sent ce que c'est que la race. Nous aimons chez Uytterschaut cette limpidité de la couleur.

Nous aimons aussi cet œil subtil qui s'amuse d'un détail coquet, comme par exemple la *Mare dans les Dunes*. Nous aimons cette grande douceur attendrie dont il enveloppe, au cours de son œuvre, les arbres, les eaux, la maisonnette. Son *Automne* est une page magnifiquement brillante et tendre. Il a su y réaliser ce qui est si rare, et je n'ai pas rencontré dix fois en deux années pareille impression de l'éclairement réel de la terre par le torrent lumineux du ciel. Il n'y a presque pas d'œuvre où le jour tombe réellement du ciel, où l'on sente la plongée de la terre dans le rayonnement solaire. C'est immense, d'y avoir, ici, atteint.

V. UYTTERSCHAUT.

De Henry Cassiers, je marque des morceaux admirables d'Amsterdam, Dordrecht et Audenarde. Toujours cette construction solide, cette puissance expressive de la forme et de la couleur, la juste proportion aux cadres du tableau, à la fois du détail et du résumé. Certes, le métier de Cassiers est d'une science étonnante,

mais ce n'est pas avec de la science seule que l'on arrive à de telles interprétations ! Et pour nous, Cassiers confirme ce que nous avons toujours pensé : que l'artiste a le métier de son œil et l'œil de son tempérament. Le tempérament est ici d'une merveilleuse activité ,d'une ardeur ordonnée ; l'œil *court* avec assurance sur les surfaces, s'accroche aux saillies, vit, sourit, ne se paie pas d'apparence et veut la chose, jusqu'à l'étreinte.

Fernand Khnopff a envoyé quatre œuvres, dont deux nous semblent particulièrement parfaites : les bruyères roses à *Fosset* et des *Roses*. Je crois qu'il faut placer Khnopff parmi les artistes indiscibles, c'est-à-dire suscitant des sensations d'un charme dont il faudrait longtemps pour trouver la formule littéraire. Huit jours, parfois, ne seraient pas trop ! Des centaines de sensations sont éveillées par un regard, par une fleur, par une courbe, par la teinte d'une muraille ; éveillées et, aussitôt, si vous voulez les préciser, elles se mêlent à d'autres. Quelque chose comme un continuel spasme, sans aboutissement. Méthode fascinatrice et terrible, qui vous suce les moëlles. En voilà assez !

Marcette, impétueux, comme les vents roulant les nues au-dessus du Moulin de Groenendyck ; large et plein comme la mer, qu'il représente gonflant l'horizon par delà les *Dunes ;* animé, comme la vie grouillante accumulée sur la berge que prolongent au loin des villages. Certes, Marcette est un maître dans son domaine d'eaux grondantes et de vastes horizons, et chez lui la sincérité passionnée renouvelle et nourrit la science acquise.

East, de Londres, nous montre un *Etna* tragique et dur ; Van der Waay, d'Amsterdam : un pinceau à la mode de 1830 ; Miss Barnard, de Londres, idem, hélas ! Jungman, de Londres, peinture au jus, bien que très talentueuse ; Mme Montalba, de Venise, des motifs à broyer de belles ocres d'or ; Haverman, de La Haye,... je m'abstiens de tant descendre ; Herrmann, de Berlin, une marche plus haut ; Luigini, de Paris ; Nisbet, d'Ecosse ; De Mol, autant de points d'interrogation ?...

Nous retrouvons avec plaisir l'Anglais Bartlett, avec un frais *Intérieur de Chapelle de Bretagne*, et la *Jeune paysanne avec ses Enfants*, tableau charmant, d'une heureuse composition, d'un beau dessin, avec de belles harmonies dans les tons hauts des couleurs.

Roelofs, de La Haye, a une nature morte d'un pinceau frais ; Charles Hermans une *Ville de Rêve*, apparemment Venise, mais jamais je ne l'ai vue ni rêvée comme ça ! Ni davantage le *Marché de Séville !* Hoetericckx a toujours des contours qui semblent bus par le papier ; on peut aimer mais je n'aime pas. Carpentier ? c'est trop bien pour en dire du mal. Dierck est lumineux ; toutes ces *Dentellières bretonnes*, aimables petites filles devant la mer claire, ont quelque chose de si léger qu'elles en sont comme *transparentes*, ce qui est peut-être dépasser le but ?

Ensor expose, entre autres, un *Croquis rose pour un ballet charmant*. Je ne saurais, sans superfétation, mieux dire que n'exprime ce titre. C'est pâli, froissé, fripé, éteint, d'une tiédeur de corsage, délicieux, un souvenir très loin...

Lynen est d'un romantisme familier, anecdotique, toujours bien étudié.

Hannon, depuis peu, croyons-nous, a découvert tout un monde

par les fenêtres que l'on ouvre de sa maison sur les arbres fleuris des jardins citadins. Il réussit admirablement ces arbres en toilette de *première communion*, et donne à ces bosquets géants une vigueur et un élan magnifiques. Il semble avoir dans l'esprit quelque chose d'heureux qui lui fait réussir avec plus de bonheur la clarté que les aspects sombres du *Crépuscule borain*.

Les tableaux de A.-N. Delaunois portent à l'âme la plus païenne l'odeur de la mysticité. Il semble que rien ne manque à la suggestion complète. On éprouve un malaise à rencontrer le cadre qui vous empêche d'*entrer*. La *Petite Messe à l'église Notre-Dame à Louvain* et le *Réfectoire de l'abbaye du Mont-César* sont des œuvres vraiment magistrales, profondément macérées dans un serein recueillement.

Nous retrouvons une même chaleur d'âme et de contact humain dans les œuvres de A. Geudens. Lui aussi a étudié ce que l'habitude donne de forme et de dispositions particulières aux atmosphères intelligemment habitées, dirions-nous; et sait communiquer cette harmonie d'un intérieur familier, qui a l'air d'être faite de ce que l'épiderme donne chaque jour de chaleur aux objets, et leur enlève lentement de couleurs et d'aspérités. Le *Salon vert* où une femme lit des lettres devant un secrétaire ouvert; l'heure où le *Soir tombe* quand on apporte la lampe, mais surtout, de ces deux œuvres, la première parle avec recueillement à notre pensée. Le sujet est délicat, et la peinture a des charmes profonds dans la mise en page, la couleur, le détail. C'est d'un grand sentiment et d'un goût affiné.

De Georges Lemmen, j'ai vu une page bien pleine, éclatante, sommairement.

Oleffe: je sens toute la fraîcheur et toute l'aisance que l'artiste a voulus, dans le paysage et le groupe des deux jeunes femmes; mais comment se fait-il que cette fraîcheur me parvienne tout de même à travers cette manière si sombre et si sale?

Les aquarelles de Thémon, neiges et bois, sont d'un sentiment assez juste.

M^me^ Gilsoul-Hoppe a tourné la difficulté des perspectives dans les masses, par le subterfuge des chemins, des pelouses, des lignes. Elle y a fort bien réussi dans la cour fleurie de l'église, et les petites pelouses du *Béguinage fleuri*. Elle a prodigué ses belles couleurs pures et violentes, vues d'un œil si net avec l'audacieuse franchise d'un regard loyal.

Pinot a du nerf, de la sagacité, et il est personnel dans le portrait en *Robe bleue*. Le *Ciel d'orage* et printemps fleuri près des rochers de *Freyr* sont dans la note que Hagemans M. a faite bien spécialement sienne. Il nous semble que *Ciel d'orage* est plus sincère, comme si l'artiste s'était remis à étudier?

Nous avons dit le mois passé beaucoup de bien des nouvelles œuvres de Smeers, nous prenons occasion de sa présence ici, pour y renvoyer.

Van Leemputten est sobre et ému; Pecquereau est un peintre d'atmosphère, souvent heureux; de Walter Vaes (la *petite rousse*), quoi dire? Que c'est une gamme de couleurs bien ténue, mais dont le charme n'est pas certain, — si l'on n'est au moins le père de la petite fille...

Emile JACQUES

Cercle Artistique, Bruxelles.

Jacques est un artiste parfaitement sincère, au pinceau scrupuleux et au goût harmonieux. Pas un coup de pinceau qui soit donné au hasard, même dans une grande toile comme le *Sarclage du lin.* Son œil attentif et, dirais-je, gourmand d'absorber des tons, ne semble jamais avoir la hâte de remplir des surfaces insuffisamment scrutées. Voyez le petit village à l'horizon du même tableau, c'est une merveille de délicatesse précise et juste.

Jacques ne recule pas devant la difficulté d'un trait d'humour dans une grande toile sérieuse (encore *Sarclage du lin*) où, sans rompre l'harmonie de l'ensemble, il a su placer deux paysannes rieuses qui se racontent des histoires. Il a pu introduire ce détail, délicatement, pour unir un peu de la gaîté du rire à la gaîté du soleil, sans préjudice pour l'unité.

Le sommeil du *Jardinier* n'est pas moins réussi. Le jardinier fait la sieste en plein air, assez près d'une fenêtre où sont disposés de nombreux pots de géranium en fleurs. La figure et les fleurs ont des importances qui se complètent admirablement, sans se nuire. L'effet est total.

Il fallait un grand sens critique pour réussir, sans tape à l'œil, ce problème, et faire produire à une harmonie brillante, cet effet sans éclat, de paix heureuse.

Nous pourrions faire la même analyse, avec un aussi heureux résultat, de beaucoup d'œuvres de Jacques. Notamment *les Gerbes,* tableau aéré, lumineux, et la *Cueillette du houblon en West-Flandre.*

Celle-ci est une grande et belle toile, au sujet choisi rarement, où de nombreux personnages, espacés, à mi-corps dans le champ aux clochettes verdâtres, cueillent et trient le houblon mûr : quelque chose comme une vendange en Flandre.

Dans les portraits fouillés, creusés, intenses, exacts, dont le modelé est puissamment construit, il nous semble que Jacque aura quelque peu à alléger sa facture, pour donner plus de transparence aux épidermes. Mais rien ne sert de le presser. Evidemment c'est le scrupule, la recherche, qui alourdissent parfois sa main. Il triomphera de cette recherche, comme dans *Radieux Eté,* qui est une interprétation plutôt qu'un portrait. Sa main, moins astreinte au scrupule de la ressemblance, a eu la liberté de jouer avec les couleurs, et du fait, elle a retrouvé son aisance et sa joie.

Jacques fera certainement une belle carrière, une œuvre construite, vécue, pensée.

Nous ne saurions trop engager les amateurs à encourager cet artiste sincère. Il est regrettable que plusieurs belles toiles qui participaient à l'exposition du *Cercle* n'aient point pris place immédiatement chez des mécènes éclairés.

Est-il donc si difficile de reconnaître, dès leur jeunesse, les artistes dont la carrière fera plus tard prime sur l'immense banalité?

Et ne sait-on pas quel réconfort apporte à l'artiste, au milieu des déceptions du rude métier, la compréhension sympathique de ses contemporains?

René GEVERS.

Cercle artistique, Bruxelles.

René Gevers s'est créé un métier très à lui, et dont il tire des effets d'atmosphère toujours très enveloppants. Dans cette atmosphère pointillée les vieux ponts, les cours de fermes, les piliers d'église, les clochers de villages, ont des contours adoucis qui rendent bien la diffusion des surfaces sous la clarté. Il faut tout particulièrement admirer *Sur le canal*, le *Lever de lune*, d'une grande poésie calme, où il y a quelque chose certainement du sentiment que Claude Lorrain savait répandre dans un ciel lunaire. Je sais que c'est gros à dire, mais je le risque, puisque je l'ai ressenti...

On sent chez René Gevers une grande religion de ses sujets. Son *Abbaye de Villers* évoque les souvenirs que l'on y a personnellement recueillis ; ses voûtes et ses cintres de pierres ont la vétusté chaude qui se dégage des puissantes architectures étirant au soleil une vieillesse souriante et robuste.

Ajoutez une mise en page toujours heureuse, bien équilibrée. Et, de toutes ces qualités, les premières et les dernières, il résulte des œuvres profondes.

Omer DIERICKX.

Décoration de l'Hôtel communal de Saint-Gilles.

On a placé, comme on sait, en novembre, les deux tympans qui continuent la décoration, confiée à Omer Dierickx, — sous l'administration de feu le bourgmestre Van Meenen, — du plafond de la salle des pas perdus de l'Hôtel communal de Saint-Gilles.

Je dois dire que généralement, pour moi, les décorations sont comme les statues dont on encombre, sans motif bien déterminé, toutes les places publiques, par horreur du vide !

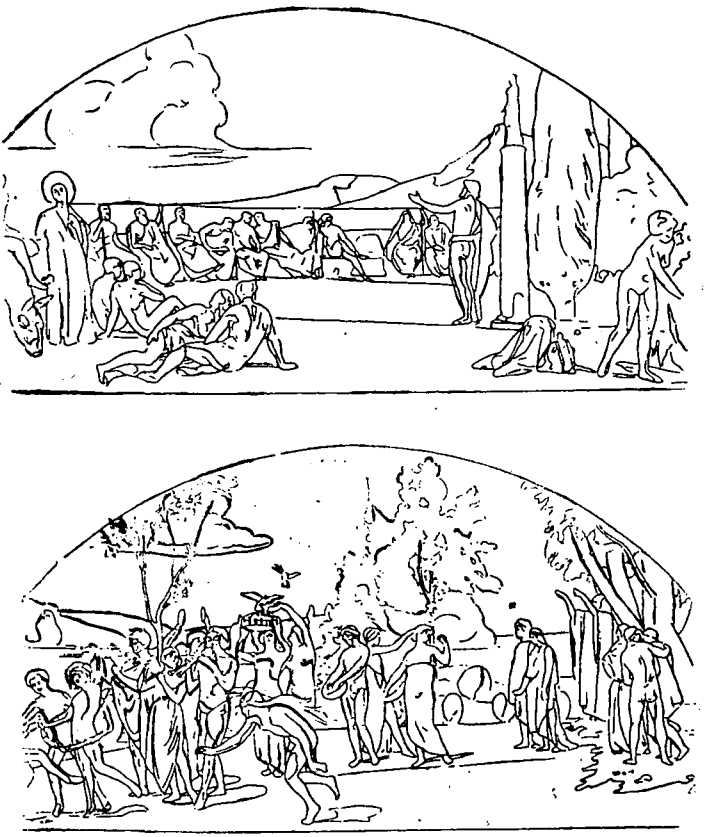
J'étais donc, en principe, mal préparé à voir une décoration nouvelle, et voilà que celle-ci m'a ravi ! Non seulement elle *tient*, admirablement, dans l'ensemble, mais ce sont deux tableaux parfaitement achevés et conçus avec une allure et des colorations qui réellement constituent un embellissement du grand vaisseau architectural.

Omer Dierickx a eu recours aux nus, (dont ne veulent pas les membres pudibonds du *Cercle artistique* qui protestent, contre le panneau décoratif du peintre Langaskens !) parce que vraiment le nu est l'essence même de la décoration, donnant des lignes et des tons que l'on ne pourrait jamais faire sortir des étoffes ! Il a représenté dans l'un des tympans la *Liberté descendant sur le monde aux acclamations du peuple*. Il faut voir les groupements, leur libre allure, le ciel merveilleux, la poudre d'or du couchant ! Ce ne sont pas des féeries pour la plume, puisqu'il n'y a qu'à aller voir le tableau même à sa place !

L'autre tympan a pour sujet *le Conseil:* c'est le Conseil des sages rangés sur leurs sièges adossés à l'horizon, et devant eux parle un orateur ou un apôtre, je ne sais ; quelques passants sont arrêtés.

La splendeur, la douceur du paysage, la magnificence du ciel, expliquent la nudité des personnages de la scène.

Promenez-vous un moment dans cette salle, levez les yeux vers cette décoration splendide, d'une vue facile à l'un et à l'autre bout



Tympans de la Salle des Pas-Perdus de l'Hôtel de Ville de Saint-Gilles. — OMER DIERICKX.

de la vaste salle: les deux peintures produisent une impression de bonheur qui rafraîchit la pensée.

Et dans cette salle où de nobles enseignements tombent du ciel, ou si l'on veut, du plafond, certainement, à l'avenir, les pas ne seront plus perdus!

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Billy Papke, le vainqueur de Carpentier, fut a Bruxelles, à l'intéressante soirée de réouverture du Wagram Boxing club, au Théâtre de la Renaissance.

Il y eut tout d'abord une série de combats extrêmement disputés au cours desquels on put voir, sur le ring, notamment M. Adolphe Max en caleçon, et des gants de quatre onces aux mains. M. Adolphe Max boxeur ! Lui ! Le bourgmestre de Bruxelles ! L'ennemi acharné de la boxe ! C'était à n'en pas croire mes yeux.

Peut-être venait-il après la séance mouvementée de l'après-midi au Conseil communal de Bruxelles, s'entraîner pour parer à toute éventualité. Dame, M. Hubert n'était pas rassurant du tout à cette séance ! Il traitait son collègue De Mot de gamin, lui montrant les poings. Or M. De Mot, que l'on pourrait appeler le bizon du Grand Sablon, mesure à peu près deux mètres de stature et M. Hubert n'est guère plus haut que... Manneken-Pis.

Vous comprenez que dans ces conditions notre élégant maïeur prenne ses précautions pour se défendre contre toute attaque du provoquant M. Hubert.

Mais à la sortie du Wagram on m'assura que je m'étais trompé. Il y avait similitude de noms. Le Max Adolphe, que j'avais vu sur le ring, en caleçon rayé rose et bleu, est français. Et signalons, en passant, que c'est un rude cogneur et un encaisseur émérite.

Mais, occupons-nous de Billy Papke.

Faut-il dire qu'il fut vivement acclamé avant, pendant et après son match-exhibition avec notre champion Dupont, Henri Villain et son compatriote Bauty Lewis ?

Billy Papke, un admirable athlète, a l'aspect très sympathique bien qu'aux yeux du gros public parisien il soit le type du « boxeur cruel » : c'est ainsi que nos voisins l'ont dénommé et il est arrivé ici précédé de cette réputation féroce.

Pourquoi ? Son regard est très doux, il n'y a rien de cruel dans son visage.

Peut-être est-ce parce qu'il y a quelques années il eut un geste un peu vif contre le manager d'un rival ?

Ou bien le public entend-il que le pugiliste ait la mentalité qui correspond à son physique ? C'est peut-être la raison pour laquelle il en veut un peu à Papke d'avoir une bonne grosse figure de bébé joufflu, semblant faite pour sourire, et de faire preuve cependant d'une obstination froide, de montrer dans le combat une tactique méchante.

N'éprouvons-nous pas la même impression à la lecture ou au théâtre ? Nous nous composons une esthétique personnelle de notre auteur préféré et lorsque nous nous trouvons en sa présence, nous sommes quelque peu déçus. « Tiens, se dit-on, je me le figurais tout autre. »

Il est fort possible disait, il y a quelque temps, un confrère, que Papke soit au demeurant le meilleur garçon du monde. Il est amusant toutefois de voir la foule s'acharner à orner de vertus et d'épithètes correspondantes ces rudes jouteurs qui, eux, ne voient pas si loin.

C'est ainsi que Willie Lewis fut qualifié de chevaleresque, Joé Jeannette de gentleman, sans doute à cause de son regard doux et mélancolique de beau ténébreux, et Sam Mac Vea de bon garçon. Etiquettes du premier coup définitives ; popularité ou impopularité que rien ne saurait désormais modifier ; galerie de portraits conventionnels et immuables, tout d'une pièce.

* * *

Mais ce que le public ignore aussi généralement, c'est le travail auquel se livre pendant la journée un boxeur comme Billy Papke.

De grand matin Papke et son équipe composée de Bauty Lewis, qui accompagnait le champion du monde de poids moyens à Bruxelles, Jeff Smith et Charlie Thomas, font une heure de footing au Bois de Boulogne. Ce sont des marches rapides aux cours desquelles sont prodigués les grands gestes, les coups de poings dans le vide, les parades, les feintes, contre un adversaire imaginaire. Les passants ont la conviction d'avoir affaire à un fou dangereux ; ils passent rapidement leur chemin.

Puis toute l'équipe rentre prendre des douches, se livrer au masseur et avaler un substantiel déjeuner. On s'accorde ensuite un repos d'une heure ; enfin on flane en attendant le gros travail de la journée.

Le champion a revêtu une tenue constituée d'abord par une large bande de flanelle qui enveloppe tout le torse, comme le papier d'argent entoure le saucisson de Boulogne. Un gros maillot ne laissant dépasser que la tête et les pieds est mis par dessus. Un chandail d'épaisse laine complète l'équipement.

Le travail au « Sandow » commence. Papke tire les élastiques de résistance ; les poignées aux mains, il boxe, sans avoir l'air de

s'inquiéter de la tension des fils qui semblent commander aux gestes de l'athlète, comme la corde fait danser le polichinelle.

Ceci terminé, Papke met ses gants de combat et va s'attaquer au ballon de cuir.

Ah ! malheureux punching-ball ! Il n'est pas un instant immobile. Le champion le frappe à toute volée. Les coups se suivent sans interruption ; les swings violents précèdent les crochets courts et foudroyants. Le droit et le gauche travaillent simultanément, ce qui est un des coups favoris du célèbre pugiliste.

Le travail sur le ring termine ces divers exercices d'entraînement.

Papke vient y rejoindre les membres de son équipe. Il trouve les uns dansant à la corde, les autres gesticulant. Tour à tour il combattra avec Jeff Smith, qui a pris la précaution de se recouvrir le nez d'un appareil protecteur, avec Charlie Thomas et Bauty Lewis.

Ces passes se terminent par une nouvelle séance de massage.

Je crois que beaucoup préfèrent rester commis de 2e classe à 1,800 francs que de se livrer chaque jour à pareil entraînement. Il est vrai qu'il y a eu des combats dont l'enjeu a dépassé cent mille francs ! Et il ne faut pas oublier les petits à côtés, ainsi que les bénéfices flatteurs de la popularité.

Ainsi Carpentier, l'ancien petit galibot, à la suite de ses victoires répétées, s'est vu offrir une automobile de prix et la gratuité des réparations. Un chapelier du quartier de Clichy exposa à sa vitrine une monumentale photographie du jeune boxeur avec ces mots de lui : « Mes remerciements au chapelier X... pour ses magnifiques chapeaux. » Aussitôt quantité de couvre-chef furent baptisés : *chapeaux* ou *casquettes Carpentier.*

Un grand tailleur parisien a fait demander, paraît-il, à Carpentier, s'il accepterait un superbe costume complet pour prix du seul honneur d'habiller le champion ?

Il ne faudrait pas croire cependant que tout soit rose dans la vie d'un boxeur.

Il y a quelquefois un poing noir à l'horizon... surtout si l'intéressé est un nègre. Rappelez-vous les infortunes récentes de ce malheureux Jack Johnson. Il gagnait des sommes fabuleuses, avait mis knock-out ses adversaires. Une blanche jeune et jolie s'était brouillée avec sa famille en l'épousant. Les demi mondaines se pamaient devant lui.

On pouvait supposer que Jack Johnson symbolisait le bonheur et de nombreux papas songeaient déjà à faire de leur fils un... boxeur nègre.

Hélas ! un jour la jeune et jolie blanche se suicida parce que ses parents persistaient à la renier. Jack Johnson connut dès lors tous les malheurs et commença de voir positivement la vie en noir.

Ayant goûté les charmes de la femme blanche il chercha immédiatement à remplacer celle qu'il venait de perdre. On peut en conclure que les peines de cœur ne sont pas de longue durée chez les nègres. Mais en Amérique il est quelquefois dangereux pour un nègre d'avoir des « bonnes fortunes » d'une autre couleur que la sienne. Johnson trouva une nouvelle jeune fille qui s'éprit de lui et quitta, elle aussi, ses parents pour devenir sa compagne. Elle portait le joli nom de Lucile Cameron. Mais le père de Lucile ne fut pas du tout satisfait de l'enlèvement. Il ameuta le peuple qui prit fait et

cause pour lui. Il fit tant de bruit que l'on arrêta le ravisseur. Peu après cependant celui-ci obtint sa mise en liberté sous une caution de 800 dollars, qui fut ensuite portée à 1,500. Jack Johnson fut obligé d'aller chercher de l'argent à la banque ; ce n'était pas chose aisée. La foule était du matin au soir entassée devant la demeure du célèbre boxeur et celui-ci dut se faire escorter de deux nègres et de deux blancs. La foule le suivit en vociférant et l'on raconte même, ô cruelle ironie ! qu'à son passage on laissa tomber d'un trente-deuxième étage un tonneau d'encre. Le champion l'évita de peu. A vouloir blanchir un nègre on perd son temps, dit un proverbe. Il semble qu'à vouloir le noircir on n'en gagne pas ! Mais la haine n'est-elle pas aveugle ?

* * *

Ce nom de Jack Johnson évoque pour nous un souvenir amusant. C'était à l'époque de l'exposition de Bruxelles de 1910. Bruxe..es-Kermesse était dans toute sa gloire.

La ménagerie Bostock qui s'y trouvait installée était l'une des rares attractions qui ne fît pas énormément d'argent.

Un beau matin de grandes affiches annoncèrent aux Bruxellois que le fameux champion nègre, Jack Johnson, était à Bruxelles et que l'on pourrait le voir à un match-exhibition à la ménagerie Bostock. La veille le boxeur et celui qui l'avait découvert, un ..e nos plus sportifs médecins, visitèrent les bureaux de rédaction des principaux journaux bruxellois. Je me souviens de la poignée de main que le nègre me donna. J'entendis mes os craquer et je jetai instinctivement un regard à terre pour y retrouver les morceaux.

Le lendemain soir Johnson arrivait à la ménagerie coiffé d'un huit-reflets et d'une redingote impeccables. Il portait au doigt une bague ornée d'un brillant de deux centimètres de diamètre. Un autre de même dimension épinglait sa cravate.

Il fut reçu comme un roi... nègre. Mais son exhibition et ses combats furent piteux. Le public manifesta bruyamment. Et l'on apprit le lendemain que le J. Johnson montré au public bruxellois, n'était qu'un vil simulateur et s'appelait Jim Johnson.

Il y eut des menaces de procès. Puis tout rentra dans le calme, le directeur de la ménagerie ayant distribué aux pauvres le montant de la recette.

Et l'on assure que les nègres portent bonheur !

FERNAND GERMAIN.

(*Dessins de* MAURICE COLLARD.)

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome XXIX

PAUL ANDRE: *Le Drame et l'Opéra* 62, 145, 229, 321, 411, 491
» *La Prose et les Vers* 59, 220, 405
STEPHANIE CHANDLER: *Henri Heine* 249, 364
ALBERT COUNSON: *La Belgique romano-germanique* 5
LEOPOLD COUROUBLE: *Madère* 343, 449
ARTHUR DAXHELET: *La Prose et les Vers* 142, 225, 408
MAX DEAUVILLE: *Le Pêcheur de Truites* 181
EDOUARD DE KEISER: *La Coalition du Rat, du Dogue et de l'Angora.* 189
» *Serbie et Bulgarie* 282
ADRIEN DE PREMOREL: *Poèmes* 462
RAYMOND DE RIDDER: *La Vérité, raison du Progrès de demain* 77
ARTH. DE RUDDER: *Les Peuples et la Vie* 39, 122, 203, 296, 386, 469
MAUR. GAUCHEZ: *Les Vivants et les Morts* .. 46, 131, 209, 305, 393, 473
EUGENE GEORGES: *Les Orchestres et les Virtuoses* 235, 324, 416, 496
FERN. GERMAIN : *Les Champions et les Records.* 72, 157, 244, 333, 426, 510
IWAN GILKIN: *Les Faits et les Idées* 116, 291, 465
ARNOLD GOFFIN: *La Flandre en Italie au XVI^e Siècle* 433
FRANS HELLENS: *Les Salons et les Ateliers* 67, 150
JOSE HENNEBICQ: *Méditation Platonicienne* 108
J. JOBE : *La Doctrine de la Paix*..... 165
GASTON KNOSP: *La Musique et le Futurisme* 102
JULES LECLERCQ: *De Marseille à Mombasa* 264
F. MALLIEUX: *La Prose et les Vers* 339
ROBERT-E. MELOT: *Absence* 115
» *Les Journaux et les Revues* 317, 486
PAUL MELOTTE: *Le Parfum* 269
EDOUARD NED: *Zik et Zoque* 443
RAY NYST : *Les Salons et les Ateliers*..... 238, 326, 418, 500
LEON TRICOT: *Les Gens de Paris* 51, 136, 213, 312, 397, 479
CLARA VIEBIG: *La Liste* 354
AUGUSTE VIERSET: *Les Faits et les Idées* 33, 196, 380
AUGUSTE VINCENT: *Hadewige* 24, 92
GEORGES VIRRES: *Le Cœur timide* 10

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

LÉON DAUDET : *Le Lit de Procuste* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — *Procuste*, en l'espece, c'est le romancier Ludovic Tavel, le styliste incomparable, sévère à soi-même et aux autres, qui, tel un pion sans indulgence, taille impitoyablement dans les travaux de ses disciples, la perfection de la forme étant son objectif unique. En tant que chef de l'école de l'art pour l'art, il est devenu l'ennemi de son vieil ami, Martial Epervaut. Lancé dans l'art social, celui-ci, grâce à une fortune considérable, a tenté une réalisation de ses utopies, socialistes communistes, pacifistes, etc., etc. Il a fondé la colonie des Sans-Haine où la haine est en somme la seule fleur qui pousse vigoureuse. De telles entreprises sont vouées au fiasco et celle-ci finit lamentablement. Là n'est du reste pas la seule déception réservée à l'Epervautisme, car la fille tant chérie du sociologue, épouse le meilleur élève de Ludovic Tavel.

M. Léon Daudet a dessiné de façon remarquable ces deux figures de maîtres et le contraste entre leurs doctrines lui a fourni la matière d'un beau roman qu'il faut lire et dont les quelques lignes ci-dessus ne donnent évidemment qu'une idée ridiculement imparfaite.

* * *

FÉLICIEN CHAMPSAUR : *La Caravane en Folie* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — J'ai lu dans la presse, au sujet de ce livre, des articles dithyrambiques où la *Caravane en Folie* est tout simplement qualifiée de chef-d'œuvre. C'est pousser un peu loin l'enthousiasme, tout comme il est ridicule et sot, ainsi que l'ont fait certains critiques, de traiter d'ennuques, d'émasculés et d'autres épithètes aussi aimables, les littérateurs qui n'ont pas constamment les mots de « rut », de « stupre », etc., au bout de la plume.

Le roman de M. Félicien Champsaur qui mérite mieux que tout cet hyperbolisme est le récit parfaitement écrit et hautement coloré, d'une mission dirigée par le marquis de Lavor à travers les déserts africains.

Parmi les centaines d'hommes, blancs et noirs, une seule femme, la marquise, une beauté sensuelle et excitante dont tous ces mâles s'affolent jusqu'à provoquer de brusques drames et des répressions expéditives, mais indispensables, car c'est en usant du revolver, et plus d'une fois, que Guy de Lavor parvient à conduire sa troupe *en folie* au bout du voyage.

* * *

ALFRED DUQUET : *Châlons et Beaumont* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Inutile d'attirer l'attention sur le nom de M. Alfred Duquet que de nombreux ouvrages de critique politique et militaire sur la guerre de 1870 ont fait suffisamment connaître. Il s'occupe aujourd'hui de la période du 7 au 30 août et son livre est un réquisitoire violent et serré contre les grands chefs de l'armée qui ont achevé de la perdre et contre certains hommes politiques qui ont, dans le désastre, des responsabilités terribles qu'il était bon de mettre en lumière comme le fait cette étude si richement documentée.

Chez Calmann-Levy.

MARC ELDER : *Marthe Rouchard, Fille du Peuple* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Un brave homme, le père Rouchard est tué au cours d'une échauffourée gréviste. *Marthe Rouchard*, que le brevet supérieur n'a pas préparée à la lutte contre la misère, accepte d'épouser Charves, le patron de son père. Hantée cependant par les déclamations syndicalistes entendues autour du cadavre du vieux, c'est avec, au fond du cœur, une haine insoupçonnée d'elle-même qu'elle consent à cette union. Charves a introduit chez lui une ennemie et il n'est guère long à s'en apercevoir. Marthe bouleverse sa vie, chasse ses vieux serviteurs, le mène à la faillite par ses prodigalités à sa famille et par son luxe exagéré, elle l'affole de jalousie et son mari la trouve un jour en tête-à-tête avec le fils qu'il garde d'un premier mariage, dans une attitude prouvant à l'évidence son double déshonneur.

Restée avant tout *Fille du Peuple*, Marthe n'agit pas selon une ligne de conduite tracée à l'avance ; comme l'occasion se présente elle fait le mal plutôt que le bien et c'est en cela que ce caractère est bien humain.

M. Marc Elder a écrit là une œuvre forte, solidement charpentée, un beau livre enfin.

Chez Ollendorff.

GEORGES OHNET : *Le Revenant* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Après une courte fugue dans le domaine de l'Histoire, avec *La serre de l'aigle* et *Pour tuer Bonaparte*, M. Georges Ohnet s'en revient à ses *Batailles de la vie* qui, depuis *Serge Panine* et *Le Maître de Forges* lui valurent de si nombreux et de si profitables succès, auprès d'un public sentimental et romanesque dont la satisfaction ne sera pas mince de voir son auteur préféré lui servir à nouveau les seuls plats qui lui conviennent. Avec quelle avidité ce public dévorera l'histoire de ce duc de la Tour d'Avon !

Parti pour l'Amérique après avoir tué l'amant de sa femme, le duc revient, à l'insu de tous, cinquante fois millionnaire, vivre en paysan dans un village morvandais, jusqu'au jour où il apprend que la duchesse veut donner sa fille en mariage à son actuel greluchon. Le brasseur d'affaires, le paysan redevient grand seigneur et ramène le règne de la Vertu dans la noble maison de la Tour d'Avon.

Je vous le répète : les âmes sensibles auxquelles, en outre, il ne déplaît pas de vivre en pensée de la vie des gens très riches, raffoleront du *Revenant* et approuveront fort l'auteur d'avoir repris sa première manière qui ne le retient pas dans les limites trop étroites de la vérité historique.

* * *

ROMAIN ROLLAND : *La Nouvelle Journée* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Avec cette *Nouvelle Journée*, qui nous raconte les dernières années de *Jean Christophe* ainsi que sa mort, se clôture le fameux roman en dix volumes qui d'ores et déjà classe M. Romain Rolland parmi les meilleurs écrivains de notre époque. On ne pourrait mieux caractériser cette œuvre très dramatique et particulièrement vivante, malgré son ampleur, que par les lignes suivantes inscrites par l'auteur en tête de cet ultime volume.

« J'ai écrit la tragédie d'une génération » qui va disparaître. Je n'ai cherché à rien » dissimuler de ses vices et de ses vertus, » de son orgueil cahotique, de ses efforts » héroïques et de ses accablements sous » l'écrasant fardeau d'une tâche surhumaine : » toute une *somme* du monde, une morale, » une esthétique, une foi, une humanité » nouvelle à refaire. — Voilà ce que nous » fûmes. »

Chez Bernard Grasset.

LÉON MODIANO : *Films d'Orient* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Elevé à Paris, M. le Dr Modiano qui exerce la médecine à Salonique, sa ville natale, nous offre là un ensemble de scènes de la vie macédonienne auxquelles le conflit balkanique confère un certain caractère d'actualité. Il y a, au début de son livre, quelques croquis de Turcs, quelques aperçus des mœurs ottomanes fort bien venus, malheureusement la plupart des articles réunis ici et publiés dans la presse salonicienne au cours de ces dernières années, sont des chroniques locales qui, n'en déplaise à M. Emile Faguet et à sa préface, ne présentent pour nous qu'un intérêt plutôt relatif.

* * *

PIERRE D'ELLIVEGOR : *La Gerbe d'Asphodèles* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le héros de ce roman est malchanceux au delà vraiment de la permission. Oyez plutôt : Destiné à Saint Cyr, Jacques de Mirvert se voit fermer la carrière des armes, parce que son frère a la détestable inspiration de se faire guillotiner. Devenu médecin, il végète d'abord dans un quartier aristocratique, puis, à Belleville, il s'épuise à soigner de pauvres hères qui ne le paient pas. En province, où il pense réussir, un « accident » lui ravit toute sa clientèle. Désespéré — on le serait à moins — il ne parvient pas à réagir malgré le réconfort qu'il devrait trouver dans l'amour de sa femme Germaine, qu'il aime tendrement aussi — l'histoire de leur mariage est d'ailleurs une idylle charmante —. Il décide Germaine à demander au réchaud et au charbon de bois la conclusion de malheurs immérités. Ceux-ci pourtant ne prennent pas encore fin, ils ne font que continuer dans les trois cents pages d'*Un cri dans l'Infini*, la suite du présent volume parue l'an dernier et analysée ici même.

L'auteur de ces deux livres fait montre de réelles qualités d'écrivain, tant soit peu gâtées cependant par un pessimisme excessif et aussi par l'abus des calembours faciles.

Chez Plon Nourrit et Cie.

Dr MIGNON : *De Paris à Bénarès et à Kandy* (un vol. in-8 ill. à 15 frs). — L'Inde a gardé, en dépit de la domination anglaise,

son attrait de mystère et les souvenirs imposants de la civilisation la plus noble et la plus ancienne qui soit au monde. Le livre du docteur A. Mignon, rehaussé d'illustrations qui donnent, des multiples aspects de ce pays prestigieux et des types les plus représentatifs de la population, une vision nette et précise, vient heureusement compléter les notations fournies par les voyageurs illustres de ces derniers temps. L'auteur a loué comme il convenait la fécondité de la terre, l'activité des habitants, la variété et la grandeur des œuvres architecturales, les origines des deux religions à qui s'est ralliée près de la moitié de l'humanité, le soleil enfin, en qui réside la source des spectacles magiques de l'Inde et qui illumine d'une féerie perpétuelle ses immenses horizons. Son itinéraire est jalonné de noms fameux, suggestifs, dont il a su évoquer la légende, raconter le charme spécial. Enfin, il s'est fait initier par un moine à la loi de Boudha: instructive conclusion d'un ouvrage, savant, sans pédanterie, et intéressant sans banalité.

* * *

Henri Allorge: *La splendeur douloureuse* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. Allorge s'efforce à renouveler les sources de la poésie. Il a mis la science en vers dans l'*Ame géométrique;* il a réussi d'originales transpositions d'impressions musicales: Le *clavier des Harmonies* et l'*Essor éternel.* Il magnifie aujourd'hui l'éternelle beauté des choses, les droits imprescriptibles de l'idéal, il résume l'histoire légendaire, il évoque l'Antiquité toujours prestigieuse, il formule avec éloquence les grands espoirs modernes.

———

Chez Figuière.

J. Valcler : *Consolations* (un vol. in-16 à fr. 3.50). — Comme le titre l'indique, ce recueil de poèmes en prose contient toute une série d'exhortations à la vie, à la volonté d'être heureux, conseils de bonté, d'indulgence, de résistance à la douleur, exprimés dans une langue harmonieuse et d'une intense poésie. Une vaste tendresse se fait jour à travers cette noble mélancolie. L'âme blessée trouve un refuge dans les harmonies de la création, dans cette nature apaisée et compatissante qui a des consolations pour toutes les larmes de la terre.

* * *

O. W. Milosz: *Chefs d'œuvre lyriques du Nord* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — En trois volumes l'auteur réunira des traductions des plus belles pages des grands poètes anglais, allemands et slaves. Voici aujourd'hui Gœthe, Schiller, Coleridge, Byron, Schelley et D. G. Rossetti. M. Milosz ayant choisi des fragments d'une beauté caractéristique peu ou mal connus des lecteurs français, la lecture de ce volume, et vraisemblablement de ceux qui suivront, est d'un intérêt incontestable.

* * *

Gustave Teissandier *: Les Vrais Pauvres* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Roman social traitant des piètres résultats produits, au point de vue de l'éducation des masses, par un enseignement dont toute morale objective se trouve exclue. Grave problème auquel l'auteur se défend d'avoir trouvé une solution, car ce n'en est pas une, en effet, que d'unir le riche usinier, le patron, à la sœur de l'ouvrier syndiqué, débauché et saboteur. Ce dénouement n'est que la conclusion d'une idylle assez naïvement contée et destinée à faire avaler les longues tirades sociologiques dont ce volume est rempli autant que de bonnes intentions.

———

Chez Nelson et Cie.

Bibliothèque Enfantine (albums in-4°, reliés et illustrés en couleurs, prix 2 francs). — C'est une idée heureuse que celle de présenter de façon originale et attrayante avec luxe, illustrées par des artistes de talent, les belles histoires fabuleuses qui ont enchanté notre enfance et enchanteront celle de tous les enfants qui les liront. Bien plus saines que les récits puérils ou les contes trop effarants qu'on répand aujourd'hui avec imprudence, les aventures de *Don Quichotte,* du *Robinson Suisse,* de la *Reine des Abeilles,* de *Gulliver,* les *Fables de La Fontaine,* les *Grandes Chasses,* etc., constituent avec bonheur le début d'une Bibliothèque enfantine qu'on ne peut assez recommander.

———

Aux Éditions du Beffroi.

René Maran : *La vie inérieure* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — En courts poèmes écrits au gré de l'heure tendre ou mélancolique, pendant trois ans d'une vie qui semble avoir été d'une « douceur triste », M. R. Maran tâche à dépeindre, comme il le dit aux « amis de son cœur », les sensations différentes, les nuances d'âme de son âme restée identique à elle-même à travers la chute successive des chimères, « ces feuilles de l'âge »...

On devine qu'un spleen, qui n'est d'ailleurs pas sans charme, enveloppe les pensées grises que l'auteur traduit en des vers où l'on peut cueillir maint piquant paradoxe :

... La joie et le bonheur ne vont jamais [ensemble.
... La plus noire nuit est dans la claire aurore.
... Toute œuvre humaine exhale
Un double arôme d'innocence et d'impu- [deur.

* * *

Georges David : *Le Toit qui fume* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est une gerbe savoureuse, d'une spontanéité sincère de sentiment, d'une jolie et fraîche ingénuité que celle que nous offre ce poète dont M. Léon Bocquet dit qu'il ne sait rien d'autre de lui que ceci : Georges David est horloger dans une toute petite ville du Poitou.

Devant l'horizon vaste et la chèvre qui [broute,
J'ai chanté pour moi seul la chanson du [pays,

dit le poète. Nous autres, nous l'écoutons, cette chanson, avec un agrément au charme duquel nous ne cherchons pas à résister.

Chez Gastein-Serge.

Marguerite Berthet : *La Fée aux oiseaux* (un vol. in-18 à 2 francs). — C'est dans la forêt de Brocéliande. La Fée Oriane et l'enchanteur Merlin en sont les maîtres magiques. Ils changent en oiseau toute jeune fille assez imprudente pour s'aventurer sous les ombrages symboliques. Jorindel ayant perdu sa fiancée Jorinda la retrouve pourtant et rompt ainsi l'enchantement.

Sous des noms nouveaux nous rencontrons dans cette féerie au scenario adroitement développé, les héros inoubliables des beaux contes bleus de notre enfance : Petit-Poucet, le Chat botté, Peau-d'Ane et le Roi charmant, Barble-Bleue et le Chaperon Rouge...

La donnée est gracieuse et l'exécution est délicate.

Chez Bloud et Cie.

J. et C. des Verrières : *Même pour tout l'or du Monde...* (une brochure à 1 franc). — Pièce en deux actes réprésentée, pour la première fois, à Lyon, le 20 février 1909, par le « Théâtre social de Verrières ». Ceci, n'est-ce pas, caractérise suffisamment le genre et la portée de cette petite œuvre, écrite pour un public et jouée par des artistes n'ayant, les uns comme les autres, avec la littérature que de très problématiques rapports. Les auteurs pourtant, il faut le dire à leur louange, ont réussi à présenter leur sujet de façon à être compris par l'auditoire de gens simples auquel ils s'adressent. Et cela, en somme, c'est encore de l'art.

J. des Verrières : *Prêcherine* (une brochure à un franc). — Comédie dans le genre de la précédente, à l'usage d'œuvres post-scolaires, mais ne comportant que des rôles féminins.

Louis Polart : *Les chiens courants* (une brochure à un franc). — Encore trois actes moralisateurs dans lesquels M. Louis Polart dit carrément leur fait aux jeunes hommes assez vicieux pour « s'amuser » avant de convoler en de justes noces.

* * *

Jeanne de Lacrousille : *Le Roman des Fiancés* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans un village d'Alsace vivent deux familles, celle de Mayorff, le mauvais riche et celle de Guilhem, le pauvre sabotier. Hermann, fils de Guilhem, aime Odile, fille de Mayorff. Ces fiançailles ne vont pas toutes seules, vous pensez bien. Le méchant Mayorff ne veut rien savoir et il va forcer Odile à épouser Hans, horloger cossu et bossu, lorsque le Rhin envahit sa maison ; sauvé en même temps que sa femme et sa fille, par Hermann naturellement, il se jette à l'eau dans un accès de démence.

Odile alors s'unit à Hermann auquel une fortune vient de tomber du ciel.

Et voilà. Histoire naïve, naïvement contée, telle qu'elle devait l'être pour le public de filettes de douze à quinze ans auquel elle est destinée.

MEMENTO

Les Lettres.

La deuxième conférence des *Amis de la Littérature* a été donnée le 7 décembre par M. Henri Davignon. Les auditeurs fidèles étaient venus, nombreux comme toujours, et ils ont applaudi le beau morceau d'élégante littérature que M. Davignon a mis en valeur par une diction nette et châtiée.

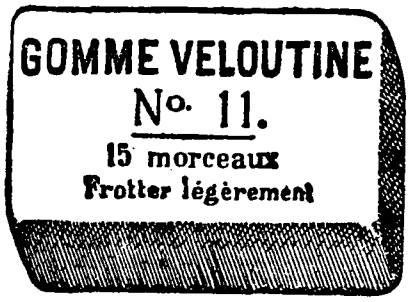
Le conférencier a choisi, parmi les poètes belges de la récente génération, dont on lui avait demandé de parler, ceux qui, fidèles à la tradition classique, lui paraissent avoir le plus brillamment enrichi notre trésor littéraire. Il a eu des mots heureux pour caractériser, avec un enthousiasme où l'amitié avait certes parfois une part compréhensible, mais où la sincérité était évidente, la personnalité naissante ou déjà affirmée dans

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains, n'employez que la plume Réservoir ROUGE et NOIR M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs,



n'employez que la

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact. Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

des œuvres remarquables, de MM. Franz Ansel, Adolphe Hardy, Victor Kinon, Thomas Braun, Elskamp, Marlow, Gaston Heux, etc. Il a lu maints poèmes adroitement choisis et l'a su faire avec une justesse très applaudie de rythme et d'expression.

M. Davignon a trouvé aussi, pour évoquer la séduisante figure et l'art plein de promesses du jeune Ch. de Sprimont trop tôt disparu, des accents émus.

La prochaine conférence sera donnée le 11 janvier par M. Victor Kinon, qui parlera des jeunes poètes verslibristes.

Mme Closset, en littérature Jean Dominique, a donné le 7 décembre, à la *Maison du Peuple*, une intéressante conférence, qui avait pour sujet : *Les enfants et le merveilleux.*

La conclusion de cette conférence peut être ainsi formulée : Il importe de ne pas dessécher trop tôt le cerveau des enfants exclusivement par les récits, trop en honneur dans les méthodes pédagogiques, de la science et de l'industrie vulgarisées. Les enfants ont besoin du merveilleux comme de l'air et de la lumière.

Il est inexact de dire que la vie étant faite de réalités, les enfants seront exposés à se tromper sur les réalités si on leur présente parfois du merveilleux. Il y a dans le cerveau de l'enfant un bon sens propre qui l'avertira toujours de la limite de l'un et de l'autre.

Il faut écrire pour les enfants dans une langue parfaite, où Anatole France, qui a fait des Contes pour eux, devra servir d'exemple.

L'auditoire, entassé nombreux dans la salle, a applaudi avec enthousiasme la conférencière.

Un oubli bien involontaire nous a fait omettre, dans la liste que nous avons publiée dans notre dernier numéro, les noms de trois écrivains belges d'expression française qui ont été l'objet d'une promotion ou d'une nomination dans les ordres nationaux.

M. Eugène Gilbert, le très sympathique directeur et critique de la *Revue Générale*, a été promu officier de l'ordre de Léopold ; M. Albert Bonjean a été nommé chevalier de l'ordre de la Couronne et M. José Perrée, chevalier de l'ordre de Léopold II.

Le conte de M. Ed. Ned que nous publions dans le présent numéro fera partie d'une série qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Mertens sous le titre : *L'Ombre du Cœur.*

Vient de paraître aux *Editions de La Belgique Artistique et Littéraire :*

Germaine De Smet

La Pensée errante

Poèmes

Un vol. in-18 à fr. 3.50.

Accusé de réception : Georges Rency : *Propos de Littérature.* — Commandant R. Bremer : *Patriote avant tout.* — Charles Buls : *Conservation du cœur d'anciennes villes.* — Horace Van Offel : *Le Retour aux Lumières.* — Lucien Solvay : *La Crise des Arts.* — Georges Rency : *L'Aïeule.* — Alice Collin : *En glanant sur les cœurs.*

La Commission administrative du Cercle Artistique et Littéraire vient de faire l'acquisition de 50 exemplaires, à distribuer entre les membres du Cercle, de chacun des ouvrages suivants, récemment parus en Belgique :

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Etoffes
ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE
Pliage et mise sous bandes de circulaires et journaux
Maison Sainte-Marie
Fondée en 1836
Rue Pachéco, 12, BRUXELLES
Téléphone 252
Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liége et Bordeaux
Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Le Rabagu de Blanche Rousseau ;
La Couronne des Soirs de G. Le Roy ;
Modeste Autome de Marg. Baulu ;
La Frise empourprée d'Alb. Giraud ;
Le Triomphe de l'Homme de F. Leonard.

Léopold Courouble fera paraître en janvier prochain un nouveau roman bruxellois qui aura pour titre : *Le Petit Poels.*

* * *

Les Salons.

MM. Louis Gustave Cambier, peintre, et E. Dufossez-Van Halteren, sculpteur, exposent quelques-unes de leurs œuvres à la *Salle Boute*, rue Royale, à Bruxelles, jusqu'au 16 décembre.

M. Jakob Smits, expose pour quelques jours une *Salomé*, dans les salons d'Art de MM. Dietrich et Cie, Montagne de la Cour, 37, à Bruxelles.

MM. P. Delcour, de Verviers ; P. Derchain, de Verviers ; Auguste Donnay, de Mery-Tilf ; G. Le Brun, de Theux ; et M. Pirenne, de Verviers, ont organisé une exposition de leurs œuvres à la salle *Studio*, à Bruxelles ; elle sera ouverte jusqu'au 22 décembre.

M. Louis Titz fera, au Cercle Artistique de Bruxelles, une exposition de quelques-unes de ses dernières œuvres, du 13 au 22 janvier 1913.

Le sculpteur et peintre Arthur Craco ouvre, dans son atelier, une exposition de quelques-unes de ses dernières œuvres : rue Washington, 142, Bruxelles.

Le Cercle d'art, de Laeken, organise une exposition dans les locaux de l'Ecole communale de cette commune, rue Claessens, du 25 décembre au 5 janvier.

Le Comité informe que les locaux seront convenables. Bravo !

Dans sa dernière séance la société Les Amis des Musées, réunis au Palais du Cinquantenaire, a élu président M. Philippson, en remplacement de feu M. Beernaert. MM. Poullet et de Beaufort sont nommés présidents d'honneur.

MM. Fierens-Gevaert et Warocqué sont nommés membres du Conseil d'administration.

Le nombre des membres de la Commission d'achat a été porté à cinq par les nominations supplémentaires de MM. Cardon et Jean De Mot.

MM. Clarot, Vanderschrick, Quantin, artistes peintres, exposent à la Galerie d'Art, rue Royale, à Bruxelles, jusqu'au 22 décembre.

Union du Crédit de Bruxelles
RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57
Location de Coffres-forts

La manifestation organisée en l'honneur du sculpteur VINÇOTTE, professeur à l'Institut supérieur, à Anvers, a eu lieu au Palais des Académies, le 15 décembre.

Le peintre LIÉVIN HERREMANS a passé ces derniers mois en Italie, d'où il revient avec un bagage considérable de belles études et de tableaux. Il en organise en ce moment une exposition, qui s'ouvrira en janvier, dans ses ateliers si pittoresquement ornés de la rue Keyenveld, 56, à Bruxelles.

Les amoureux des villes italiennes en verront là mille souvenirs fidèles et brillants, dont ils ressentiront avec émotion la note sincère.

La mort d'EUGÈNE SMITS semble avoir remis au jour ce grand problème : la littérature descriptive peut-elle faire une transposition exacte de l'œuvre d'un peintre ?

Bien des maîtres de la critique se sont essayés la semaine dernière à cette tâche difficile.

Il ne nous paraît pas que leurs vocables les plus superbes y aient complètement réussi.

La question a été abordée différemment par M. Raphaël Petrucci, qui s'est plutôt attaché à nous dépeindre le caractère, les goûts et le milieu de l'artiste.

Cette manière nous donne un portrait d'Eugène Smits sans redondances ni exagérations, d'une plus fidèle humanité.

Et le voici partiellement :

« Né à Anvers, il passa la première partie de sa jeunesse à Arlon, où son père fut gouverneur de la province du Luxembourg. Il était grand chasseur à cette époque et il arpenta dans tous les sens les plateaux, alors déserts, les vallées marécageuses. C'était un rêveur surtout ; il aimait à cheminer au

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

hasard, admirant le paysage mélancolique où il voyait un reflet de sa propre nature et laissant s'écouler les heures dans ces visions délicieuses où se complaisait son âme d'artiste.

» Artiste il le fut dans toute l'acception du mot. Il avait ce mélange de gravité et de fantaisie, ce détachement de tout ce qui est matériel et grossier, cette fierté hautaine de son rêve, qui est la marque des âmes d'élite. Lorsqu'il put s'abandonner sans contrainte à ses tendances et se vouer tout entier à son œuvre de peintre, on le vit aller, au hasard de son caprice, de Bruxelles à Paris, de Paris à Rome, partant pour quelques jours et s'absentant durant des semaines; parfois, durant des années.

» Il vécut longtemps à Rome. C'était la ville papale, dont le souvenir même semble avoir disparu aujourd'hui. Les grandes artères modernes n'y avaient point crevé les vieux quartiers; la vie populaire de la vieille Italie s'y étalait dans tout son éclat, à la fois raffinée et sauvage. Dans la haute société, un scepticisme tranquille et voluptueux bravait l'esprit du siècle et les hommes d'église y menaient cette vie seigneuriale dont on chercherait en vain les traces en l'an de grâce mil neuf cent douze.

» Eugène Smits se laissa prendre au charme de ce pays. C'était, lui aussi, un caractère du vieux temps. Il avait le goût de l'élégance, du raffinement, du luxe; il avait cette distinction rare qui fut un des charmes personnels de Rubens. Il était simple et bon et, surtout, il aimait à suivre son caprice sans se laisser arrêter par rien qui fut la marque d'un esprit vulgaire; il ne se donnait même point la peine de mépriser la vulgarité; il l'ignorait avec une superbe de grand seigneur.

» Cependant, son esprit aiguisé et sensible savait observer; il voyait bien que ce monde s'écroulait et il voulait l'éterniser à sa manière dans une œuvre qui lui survécût. C'est alors qu'il peignit ce tableau, ou, plutôt, cette fresque: *Roma*, qui se trouvait jadis au Palais du Roi et que Léopold II mit un jour en vente avec les diverses œuvres d'art qu'il possédait encore à la fin de sa vie.

» La *Roma* de Smits fut la synthèse parfaite de la Rome papale finissante. On y voyait, sur les terrasses du Pincio, tout ce qui formait alors la vie de la Cité.

» Ce tableau qui restera une des œuvres capitales d'Eugène Smits, fut exposé pour la première fois dans une autre ville où une société, qui se croyait éternelle, achevait de mourir. Il fut le clou du dernier Salon de l'Empire.

» Un an plus tard, l'empire s'écroulait. Smits quitta Paris pour s'installer de façon

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

à peu près permanente à Bruxelles. Il n'y trouvait plus son cadre et, comme tous ceux de sa génération dans lesquels soufflait l'inspiration des temps héroïques, il assista, attristé, à cette ruée vers les affaires et l'enrichissement qui fut le caractère dominant du dernier règne. Dans le désenchantement, la vieillesse vint. Le peintre était resté pareil à lui-même; une œuvre admirable s'était complétée; des pages immortelles, comme les « Saisons » du Musée de Bruxelles; la « Chaste Suzanne », qu'il conservait dans son atelier avaient été achevées. Le vieillard gardait le désintéressement, la fantaisie, le noble caractère de sa jeunesse; il est mort sans un mot d'amertume ni de regret. »

A la *Galerie Georges Giroux* exposeront, à des dates qui seront ultérieurement annoncées, MM. Bonnard, Jefferys, Wouters, peintre.

M. Georges Lemmen y exposera du 22 février au 10 mars 1913.

* * *

Les Théâtres.

Le théâtre Molière, en attendant que l'opérette nouvelle — de F. Lehar, naturellement! — qu'il prépare soit au point, fait une reprise des *28 jours de Clairette*. On sait quel entrain anime les trois actes endiablés de cette grosse farce vaudevillesque mise en alerte musique. Les pensionnaires de M. Calléja ont dépensé, pour la présenter avec brio, le meilleur de leur gaîté.

Mme Renée Marcelle est une Clairette qui a l'expérience de son métier. MM. Dupont, Gilbert, Péraldi, etc., s'agitent, chantonnent, nous amusent avec conscience. Tout cela est de la meilleure bonne volonté.

Théâtre de l'Alhambra. — On fait le plus grand succès à *Eva* et à ses interprètes : Mme Germaine Huber, MM. Charles Casella, Camus, etc. La nouvelle opérette de Franz Lehar est à la fois sentimentale et joyeuse. Pas un mot n'y est déplacé. Le caractère populaire de ce spectacle n'a d'égal que son intérêt artistique. *Eva*, la dernière venue des opérettes viennoises, est en passe de se classer en tête des œuvres du compositeur de la *Veuve Joyeuse*e et du *Comte de Luxembourg*.

Le Bois Sacré vient de faire une amusante reprise de *Ce bon M. Zoetebeek*.

La Société des Auteurs et Compositeurs de musique vient d'agréer comme membres effectifs: MM. Gustave Van Zype et Paul Spaak. Par une attention flatteuse et délicate le comité a tenu à souligner que cette nomination était faite « à l'occasion de l'inauguration du Théâtre belge. »

Que vont dire les hurluberlus qui clament avec délire que cette entreprise nationale est une œuvre de concurrence hostile au théâtre des écrivains de France?... Ceux-ci ne l'ont pas pris sur ce ton ridicule et ils ont eu bien raison.

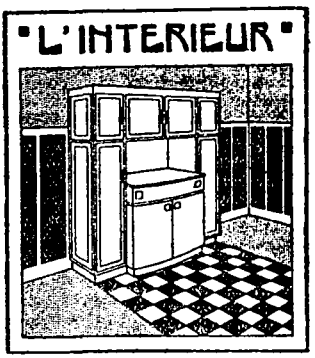
Le cercle dramatique *Lauriana* représentera le 4 janvier, au Théâtre communal, *La Fille à Guillotin*, tragédie des Temps révolutionnaires, en 3 actes, de M. Hector Fleischmann.

C'est le 20 décembre que sera donné au Théâtre de Monte-Carle la première représentation du nouveau drame de notre compatriote, M. le comte Albert du Bois. L'œuvre sera montée dans les conditions les plus brillantes, avec, pour interprètes principaux, Mme Piérat et M. Albert Lambert, sociétaires de la Comédie Française, Mme Osborne, de l'Odéon, et M. Scott, de la Renaissance, anciens artistes du Parc, MM. Marey, Gournac, Richard, les excellents pensionnaires actuels de M. Reding.

De nombreux critiques parisiens et bruxellois assisteront à cette remarquable création du *Lord Byron* de M. A. du Bois.

Le *Petit Théâtre*, dont nous avons parlé, jouera tous les soirs à 8 1/2 heures, du dimanche 22 décembre au 25 inclusivement à la Galerie Giroux, 26, rue Royale. Il y aura, en outre, matinée à prix réduits les 22 et 25 à 3 heures.

Au programme: *Bastien et Bastienne* de Mozart, la *Servante Maîtresse* de Pergolèse et des *Noëls anciens*. Décors et marionnettes



ART DÉCORATIF = MOBILIER = DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32 BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

de M. von Divéky. Location des billets sans augmentation de prix chez les marchands de musique et à la Galerie Giroux.

L'INSTITUT DES HAUTES ETUDES MUSICALES ET DRAMATIQUES d'Ixelles, sous la direction de M. Thiébaut, a donné, le dimanche 8 décembre une séance de démonstration de la gymnastique rythmique du plus grand intérêt.

On sait que M. Thiébaut s'est fait, chez nous, le protagoniste enthousiaste de cette gracieuse gymnastique où s'unissent le travail du corps et celui de la pensée.

Une trentaine de sujets de sept à dix-huit ans ont évolué durant deux heures devant une assistance charmée, réunie dans la grande salle de l'Université nouvelle.

On ne peut imaginer de spectacle plus joli, plus frais et plus intelligent que celui des évolutions rythmiques de cette jeunesse dont un costume simple dessine les formes gracieuses.

La gymnastique rythmique a pour but de développer une harmonieuse coordination du mouvement et de la pensée, non pas pour la scène, mais dans la pratique de la vie.

Le comité de lecture du Théâtre belge poursuit avec la plus grande activité l'examen des nombreux manuscrits qui lui sont parvenus. Au cours de ses dernières séances il a retenu trois œuvres nouvelles dont les auteurs sont venus faire devant lui la lecture.

A l'heure actuelle, le comité a donc jugé suceptibles d'être représentées sur la scène du Parc les pièces suivantes:

Comme les autres..., comédie dramatique en 4 actes de Paul André.

La Cour du roi Pétaud, pièce en 3 actes en vers de Félix Bodson;

L'Hyperbole, comédie dramatique en 3 actes de Marguerite Duterme;

Vivia Perpetua, tragédie en 4 actes d'Ed. de Tallenay;

L'EXPANSION BELGE

TÉL. 594

Abonnement: 12 francs l'an — 15 francs (étranger)

4, Rue Berlaimont, 4, Bruxelles

Cette revue paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, tiré sur papier couché et illustré de nombreux clichés; elle forme au bout de l'année un magnifique volume illustré d'un millier de pages environ; ses articles variés sont consacrés à tout ce qui, dans le domaine économique, artistique, littéraire, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79

BRUXELLES

Vêtements sur mesure pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

La nuit de Shakespeare, drame en 3 actes d'Horace Van Offel;

et comme pièces en un acte :

Shopping, de Serge Brisy;
Mirage d'or, de Maur. Georges et Redan;
L'*Angoisse*, de Gaston Heux;
L'*Octave de Noël*, de Josse Vandervelden.

* * *

A l'Etranger.

Constamment, on nous annonce d'Italie de nouvelles découvertes archéologiques. On se souvient des fouilles importantes et fructueuses faites l'hiver dernier à Pompéi, et notamment de la découverte du fameux « bar », si semblable à nos « bars » d'aujourd'hui (American-Bar, en bon français); on se souvient également des fouilles récentes à Ostia, et voici que, plus récemment encore, en septembre dernier, on vient de trouver, près d'Orviéto, dans cette contrée si précieuse en ce qui concerne la période étrusque, une nouvelle tombe que l'on dit fort importante et fort belle.

En France, un savant archéologue, l'abbé Santel, professeur de réthorique au séminaire d'Avignon, et qui se livre depuis quelques

années à d'intéressantes recherches, vient de déterrer deux belles statues de marbre blanc, l'une représentant une vestale drapée fort gracieusement, et l'autre vraisemblablement un empereur à la cuirasse finement sculptée. Ce sont des œuvres d'inspiration grecque, de l'époque de la décadence romaine.

A Barcelone est mort prématurément l'éminent pianiste et compositeur, Joseph Malats. Il avait donné ses premiers concerts à l'âge de douze ans, et avait été nommé récemment professeur au Conservatoire national espagnol. Comme compositeur, il laisse quelques œuvres d'une belle inspiration.

Louis Pasteur, dans sa jeunesse, fut dessinateur et pastelliste. Il existe, en effet, une vingtaine de dessins et de pastels assez importants qui portent sa signature: Le premier est un portrait de sa mère qu'il fit à l'âge de 13 ans, puis, le portrait de son père et ceux des notables d'Arbois, sa ville natale, des amis de sa famille et de ses compagnons de collège... M. Vallery-Radot a eu la pieuse pensée de réunir ces dessins dans un album tiré à cent exemplaires et précédé d'une intéressante préface.

D'après une statistiques de l'Association des artistes dramatiques d'Autriche, le nombre des artistes autrichiens sans engagement est fort élevé. Une assemblée des acteurs, tenue dernièrement à Vienne, a décidé, pour remédier à cet état de choses, de fonder un théâtre nouveau, en société, au centre de la ville.

A Paris également, il paraît qu'un nouveau théâtre va être créé, grâce à la générosité d'un mécène. Celui-ci a déboursé un million pour la construction d'un théâtre destiné à Isadora Duncan, la célèbre danseuse.

Le vieux et célèbre théâtre de Florence, « La Pergola », où, depuis longtemps, il n'avait plus été joué, et dont la vétusté était excessive, vient d'être complètement transformé et rouvrira pour le Carnaval prochain.

Il vient d'être publié à Munich un nouveau *Wilhelm Busch-Album*, contenant 1500 dessins de cet artiste dont l'humour exquis a amusé, amuse et amusera longtemps encore la jeunesse allemande. Wilhelm Busch était un grand artiste, et ses fantaisies sont faites pour confondre les gens graves qui ne veulent point reconnaître « l'art de la caricature. »

A Munich également, vient de s'ouvrir un nouveau salon de peinture « Neue Kunst » qui est réservé exclusivement aux artistes les plus modernes et les plus novateurs.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'AGENDA P.L.M. 1913

vient de faire son apparition. C'est un document des plus intéressants édité avec un soin tout particulier qui en fait une véritable publication de luxe.

Il renferme, cette année, des articles tout à fait remarquables de G. EIFFEL, G. D'ESPARBÈS, H. FERRAUD, L.-J. GRAS, M. LE ROUX, F. MISTRAL, N. SÉGUR et du regretté PAUL MARIÉTON; des nouvelles de G. COURTELINE, Comte DRIANT, FRANC-NOHAIN, WILLY; des illustrations de MARCEL CAPY, HENRIOT, H.-D. NAURAC, BENJAMIN RABIER, etc., une série de cartes postales détachables, de nombreuses illustrations en simili-gravure à la plume; — il contient aussi de magnifiques hors-texte en couleurs et en simili-gravure, ...et, enfin, une valse lente pour piano : " Sur la Méditerranée ,, écrite spécialement pour l'Agenda par le compositeur MAURICE PESSE.

L'Agenda P.L.M. est en vente, au prix de 1 fr. 50, à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales, bibliothèques et gares du réseau P.L.M., il est aussi envoyé par la poste, sur demande adressée au Service de la Publicité de la Cie P.L.M. 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

On le trouve également au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette et des Trois-Quartiers à Paris.

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES

DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

Il vient de paraître à Paris une nouvelle gazette hebdomadaire dirigée par MM. André Blot, Maxime Brienne, Henri Lagrange.

Dans le format et dans l'aspect des *Hommes du jour*, chaque semaine, sous le titre *Leurs Figures* paraîtra un portrait et une biographie d'un contemporain notoire.

Maurice Barrès ouvre le feu. Dessin de R. Montigny, texte de Henri Clouard et Henri Lagrange.

Une exposition d'*art nègre* aura lieu à Paris en 1913. On y trouvera rassemblés les ouvrages exécutés dans le bronze, le bois, la pierre et l'ivoire, par les indigènes du Sénégal, du Soudan, de la Nouvelle Calédonie, du Dahomey, des Iles Sandwich et Tahiti ainsi que des deux Amériques. On ne manquera pas d'y faire figurer le Congo belge.

L'*Art moderne* rappelle à ce propos que Matisse, Derain et Picasso furent les premiers à remplacer, dans leurs ateliers, les moulages grecs par ces simulacres d'une beauté barbare et souvent saisissante. Le même journal rappelle que beaucoup d'œuvres d'art fabriquées jadis par les indigènes sont aussi belles que des bronzes japonais.

Le délégué général de la *Société d'art nègre* est M. Guy Romain, rue de Navarin, 20, à Paris.

On a fêté, à Rome, le quatrième centenaire de la chapelle sixtine, telle qu'elle a été décorée par Michel-Ange.

C'est à la Toussaint de l'année 1512 que Michel-Ange, après maintes disputes violentes avec le pape Jules II, se décida à laisser admirer son œuvre. Le pape trouva que la décoration manquait ça et là d'un peu d'or; Michel-Ange refusa d'en ajouter; le pape insista, assurant que sans ces retouches la peinture parraîtrait pauvre! A quoi l'artiste, en colère, répliqua:

« Ceux que j'ai peints là-haut étaient, eux aussi, de pauvres gens! » Et Jules II dut se contenter de cette réplique subtile. Ainsi, le chef-d'œuvre resta intact et nous a transmis sans altération la pensée géniale héroïque et douloureuse de Michel-Ange.

M. Henri SEGUIN, Professeur au Conservatoire Royal de Liége, a repris ses leçons de Chant et de Déclamation lyrique, 29, rue de l'Evêque, les mardis, jeudis et samedis.

Jacob Minor, l'éminent historien de la littérature allemande, qui est mort cette année, a légué à l'Académie des Sciences de Vienne, une somme de dix mille couronnes, afin qu'un prix soit attribué tous les cinq ans à la meilleure œuvre publiée sur l'histoire de cette littérature.

L'inauguration du V^e^ congrès d'Histoire, à Londres, est fixé au 3 avril 1913.

Les lettres du grand poète anglais, George Meredith, viennent d'être publiées en deux volumes.

Au château Saint-Ange, de Rome, a été inauguré récemment un musée d'histoire de la musique.

Un célèbre théâtre de Turin, le théâtre Carignano, vient de fêter son deuxième centenaire. C'est sur cette scène qu'au XVIII^e^ siècle Goldoni et Alfieri, grands maîtres l'un de la comédie et l'autre de la

tragédie, firent représenter leurs œuvres. Le sombre et révolutionnaire Alfieri y fit jouer notamment « Antoine et Cléopâtre » que le public accueillit très favorablement, mais que lui, l'auteur, retira aussitôt, ne jugeant point cette tragédie absolument digne de sa conscience d'artiste. Quant à l'aimable Goldoni, vénitien souriant, il connut, au théâtre Carignano, des succès mais aussi des échecs, dont il se consola bien vite d'ailleurs.

Le grand écrivain danois, Albert Gnudtzmann, vient de mourir à Copenhague, à l'âge de 48 ans. Romancier, auteur dramatique de talent, il s'était acquis une grande renommée comme critique littéraire et théâtral.

EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : *Maître Alice Hénaut*	fr.	3.50
MARIA BIERME : *Les artistes de la Pensée et du Sentiment*		5.00
MAUR. DES OMBIAUX : *Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge*		2.00
LOUIS DELATTRE : *Contes d'avant l'Amour*		3.50
J. F. ELSLANDRE : *Parrain*, roman		3.50
MAUR. GAUCHEZ : *Symphonies voluptueuses*, poèmes		3.50
J. JOBÉ : *La Science économique au XX^e siècle*		3 50
FRANÇ. LÉONARD : *La multitude errante*, poème		3 50
HENRI LIEBRECHT : *Un cœur blessé*, roman		3.50
EM. E. PIERS : *Un hiver aux Lofoden*		2.00
CARL SMULDERS : *La ferme des Clabauderies*, roman		3.50
JULES SOTTIAUX : *La Wallonie héroïque*, roman		3.50
OSCAR THIRY : *La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique*		3.50
B. TIMMERMANS : *L'Evolution de Maeterlinck*		3.50
MARG. VAN DE WIELE *Ame blanche*, roman		3.50
MARIE VAN ELEGEM : *Par la Vie*, poèmes		3.50
GEORGES WILLAME: *Le Puison*, roman		3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE
de Change et de Fonds Publics
SOCIÉTÉ ANONYME
Directeur : René POELAERT
Agent de Change
BRUXELLES
Place de la Liberté, 5 *Téléphone A. 746*

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

M. l'ingénieur Henri Urban a été nommé administrateur de la Société des Chemins de fer Economiques, en remplacement de M. Le Brun, décédé. M. Urban qui, précédemment consacrait une grande partie de son activité à la Société Générale Belge des Entreprises Electriques, a transporté ses bureaux rue de Namur et son concours, jeune et dévoué, ne pourra être que favorable au développement de notre grand trust de tramways.

M. Henri Urban est le fils de feu M. Jules Urban et le neveu de M. Ernest Urban qui, tous deux, ont laissé un impérissable souvenir tant à la Banque de Bruxelles qu'à la Société des Economiques.

Le baron Lambert et M. Georges de Laveleye ont été réélus administrateurs de la Compagnie du Katanga et M. Jules Borel, commissaire.

Ces personnalités sont trop connues pour que nous en écrivions le *curriculum vitæ*..

M. Amédée Bégault qui était fondé de pouvoirs de la Banque Empain, abandonnera ses fonctions à la fin de ce mois.

M. Bégault est président du Comité permanent des

Congrès Internationaux d'Actuaires, et de l'Association des Actuaires belges. Il fut délégué par le ministre de l'Industrie et du Travail à un congrès organisé, il y a quelques mois, à Amsterdam et prononça, à cette occasion, devant S. A. R. le prince des Pays-Bas, un discours qui fut très remarqué.

M. François Rossels, administrateur-délégué des Papeteries Anversoises, a été appelé à la présidence du Conseil. On sait que sous sa présidence la première société a connu des années très prospères.

Pour le remplacer à la vice-présidence, le conseil a désigné M. Edouard Thys, président de la Banque de Reports d'Anvers, qui a puissamment aidé la société actuelle.

Ajoutons que le remaniement a été nécessité par la mort du président, M. Albert Vander Linden.

M. D. Heineman, administrateur-directeur de la Société Financière de Transports a été nommé administrateur de l'Allgemeine Elektricitäts-Gesellschaft.

C'est à M. Heineman, en grande partie, que l'on doit l'alliance belgo-allemande qui s'est faite depuis plusieurs années pour l'exploitation de diverses entreprises de tramways et d'électricité.

Dans les groupes alliés se trouvent du côté allemand : MM. Woldemar Müller, Hamspohn, Oscar Oliven et Salomonsohn, de Berlin ; et du côté belge : MM. Fris, Cassel, Josse Allard et Beeckman.

M. L. Strauss, président, et M. Jules Carlier, premier vice-président du Conseil supérieur de l'Industrie et du Commerce, ont été, pour la troisième fois, réélus par acclamation.

M. F. Timmermans a remplacé à la vice-présidence M. Lepersonne.

M. l'ingénieur Timmermans est un de nos grands industriels. Ancien élève des Ecoles spéciales de l'Université de Louvain, il fit son stage — en 1871 — à la Société de Marcinelle et Couillet, prit ensuite la direction des Ateliers de Couillet et entra, en 1888, à la Société des Ateliers de constructions de la Meuse dont il est actuellement l'éminent administrateur-directeur.

Sa science industrielle est très appréciée et maintes sociétés scientifiques et industrielles l'ont choisi pour présider leur comité de direction.

Nous avons signalé dans notre précédente circulaire que M. Timmermans avait été nommé président de la Société belge des Ingénieurs et des Industriels; il est aussi membre effectif des *Mecanical Engineers* de Londres, de l'*Iron and Steel Institute*, des Ingénieurs civils de France, de l'Industrie minérale de Saint-Etienne, et du Conseil de direction du Comité belge des Expositions à l'étranger.

M. François Timmermans est commandeur de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur, etc.

Le chevalier Edmond Carton de Wiart, secrétaire de feu Léopold II et directeur de la Société Générale de Belgique, a été nommé administrateur de la société d'assurances, la Royale Belge, en remplacement de M. Auguste Beernaert, décédé.

L'Union Coloniale Belge qui a été créée, il y a quelques mois, à l'initiative du colonel Thys et du commandant Dubreucq, et avec le concours de nos principales banques et de plusieurs industriels, va devoir déjà remanier la composition de son comité supérieur.

On sait, en effet, que MM. Léon de Lantsheere, ancien ministre de la Justice, et Auguste Beernaert, ministre d'Etat, faisaient partie de ce comité dans lequel figurent des personnalités appartenant à nos trois partis politiques.

La mort ayant privé l'Union coloniale du concours de ces deux coloniaux dévoués, les membres de la société seront appelés à procéder à leur remplacement.

Signalons que l'Union est actuellement installée dans ses superbes locaux de la rue de Stassart, n° 34, et que les cours qui y sont professés ont un très grand succès.

La mort de M. Léon Moyaux provoquera sans doute des modifications dans la composition du Conseil d'administration de la Société de Baume-Marpent.

Depuis quelques années déjà, les fonctions de secrétaire général de la société sont dévolues au gendre de M. Moyaux, M. Fauquel, ancien officier.

Des actionnaires de Baume-Marpent qui ont pu apprécier les grandes qualités de M. Fauquel espèrent que celui-ci entrera au sein de l'administration.

Le Comptoir du Centre qui a été fondé jadis par Valère Mabille, notre grand maître de forges, s'installe à partir du 15 décembre, à Bruxelles, Grand'Place, 5.

Cet établissement financier est actuellement présidé par M. Jules Borel, gendre de feu M. Mabille, et consul général de la Confédération Suisse.

M. Ghion en est l'administrateur-délégué.

***

LA COMMISSION DE LA BOURSE a admis à la cote officielle : 7,000 actions privilégiées, 24,000 actions de capital, 40,000 obligations des Minoteries et Elévateurs à grains — ce qui représente un capital nominal de 51 millions de francs.

100,000 parts de dividende de la Gharbieh Land Company ont reçu les mêmes honneurs.

LE COURS DE NOTRE 3 % NATIONAL s'effrite doucement. Le mai-novembre est à 78.50 ce qui correspond à une parité de 3.82 p. c. tandis que

Le 3 % allemand vaut	3.88 p. c.
Le 2 1/2 Consolidé anglais	3.33 p. c.
Le 4 % autrichien	4.39 p. c.
Le 5 % or bulgare	4.98 p. c.
Le 3 % danois	4.08 p. c.
L'Extérieure Espagnole 4 %	4.39 p. c.
Le 3 % français	3.31 p. c.
Le 3 % hollandais	3.81 p. c.
Le 4 % hongrois	4.33 p. c.
Le 3 1/2 % italien	3.57 p. c.
Le 4 % roumain	4.62 p. c.
Le 4 % russe	4.44 p. c.
Le 4 % serbe	4.83 p. c.
Le 3 % suédois	3.86 p. c.

Les lots de ville ne sont guère mieux traités : Anvers 2 %, 72.50 ; Bruxelles, 72.

Il y a lieu de tenir compte, pour évaluer le rendement net de ces rentes d'Etat, de ce que certains pays frappent d'un impôt les valeurs mobilières et même leurs rentes.

La Belgique serait, paraît-il, disposée à entrer dans cette voie et notre gouvernement a mis à l'étude un projet d'impôt de 3 % sur les coupons d'actions et obligations. Toutefois les rentes belges et congolaises, les emprunts de provinces et de communes en seraient exemptés.

ASSURANCES. — Le gouvernement italien prépare, dit-on, un projet pour l'établissement du monopole des assurances contre les accidents du travail et la responsabilité patronale.

La Confédération des industriels et commerçants italiens aurait décidé, paraît-il, de s'opposer, par tous les moyens possibles, à un tel projet qui serait la mise en coupe réglée des réserves des compagnies d'assurances.

LA SOCIÉTÉ BELGE DE BANQUE poursuivant la réalisation du programme dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre dernier numéro, convoque ses actionnaires en assemblée générale extraordinaire pour le 21 décembre à l'effet de discuter la proposition de reprise par le Crédit Anversois et éventuellement prononcer la liquidation de la société.

LA BANQUE AUXILIAIRE DE LA BOURSE se livrera à la même opération le 24 décembre.

L'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA s'est assemblée le 2 décembre. Aucun coup d'Etat. M. Jadot déclare que la marche de l'affaire est assez satisfaisante et que bien des difficultés restent à vaincre pour arriver à une période de rendement et de plein développement. Le conseil a confiance dans l'avenir et projette la création d'une filiale pour la mise à fruit des procédés électro-métallurgiques. En passant, léger coup de patte au Dracon qu'est le comité spécial du Katanga.

TRAMWAYS DE BANGKOK. — On annonce que la Mutuelle de Tramways vient de signer définitivement ses contrats avec les apporteurs des Tramways de Bangkok, la nouvelle affaire dans laquelle ce trust s'est intéressé. Une société belge sera créée à son initiative, au capital de 12 millions, devant servir à reprendre d'un groupe qui en est propriétaire, 17,140 actions de £ 10 de la société danoise Siam Electricity. Cy, dont le capital est représenté par 25,000 actions et qui exploite les services des transports en commun, d'éclairage et de force motrice électrique dans la ville de Bangkok, capitale du Siam, et dans le faubourg de Samsen.

TRAMWAYS DE GAND. — La Compagnie demande la concession d'une nouvelle ligne qui aura une longueur de 2 mille 350 mètres environ. Elle partira de la gare de Gand-Sud pour passer par les rues de l'Agneau, des Baguettes, Guillaume-Tell, Guinard, Plateau, du Pain Perdu, Coupure (rive gauche). Elle rejoindra à l'entrée de la rue du Phénix la ligne qui se prolonge jusqu'au boulevard de Rooigem, par la chaussée de Bruges.

TRAMWAYS TOSCANS. — Le 2 décembre a été constituée sous ce nom une société belge ayant pour but d'exploiter les tramways de Viareggio avec extensions vers Massa et Forte di Marni, Pietra Santa, Fiumetto, etc., etc....

Le capital social de 1,500,000 francs a été souscrit par l'A. E. G. Thomson-Houston, société anonyme italienne; la Compagnie Internationale de Tramways, le trust Tramways et Electricité, MM. Edouard Rolin, Oscar Lootens, Jules Ortegat, Maurice Fris, Victor Limauge, Armand Lepère, Gaston Philips, la Caisse Centrale de Change et Fonds publics, etc., etc.

Il a été créé 15,000 actions de dividende. Le notaire Scheyven tenait le nouveau né sur les fonts baptismaux.

Les administrateurs sont: MM. Edouard Rolin, président de l'Auxiliaire d'Electricité, Oscar Lootens, administrateur des Tramways de Bologne, Maurice Fris, Ortegat (de Malines), Armand Lepère, administrateur de la Ligure-Toscana et des Tramways de Livourne.

Parmi les commissaires relevons le nom de M. Vlaminckx.

COMPAGNIE INTERNATIONALE DE TRAMWAYS. — La répartition d'un dividende de fr. 4.50 aux actions de capital pour l'exercice 1911-12 sera proposée à l'assemblée du 18 janvier 1913.

Ce trust qui manifeste une certaine vitalité s'est intéressé dans les entreprises de tramways de Vérone-Ville et Tramways Toscans. Il possède des participations importantes dans les Chemins de fer de Valence-Aragon, Economiques en Catalogne, Madrid-Prado-Almorox, dans les Tramways de Livourne, l'exploitation d'électricité de la Ligure-Toscana qui montrent, toutes, des augmentations de recettes.

L'obligation 5 % de la Compagnie Internationale de Tramways (Intertram) se traite avec ampleur au pair (500 francs).

Le 15 novembre 1912 la **SOCIÉTÉ D'ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX** a créé au capital de 5,000,000 de francs une société anonyme sous le nom de **TRAMWAYS DE LOMBARDIE ET ROMAGNES** qui a pour but d'exploiter les tramways à vapeur de Brescia-Mantoue-Ostiglia.

La *Gaceta de Madrid* annonce la création d'un chemin de fer de Irun à Elizondo mettant en circulation 6 locomotives, 11 voitures à voyageurs, 3 fourgons et 36 wagons à marchandises.

A propos de **PAYS-BASQUES,** les tramways bien connus sous ce nom convoquent, pour le 23 décembre, leurs obligataires pour remplacer les deux délégués qui renoncent à leur mandat pour des motifs ignorés.

SOCIÉTÉ LIGURE-TOSCANA D'ÉLECTRICITÉ. — Les recettes du mois d'octobre 1912 se sont élevées à fr. 201.864.35, dépassant pour la première fois depuis l'existence de la société, la somme de 200.000 francs. Celles du mois d'octobre 1911 avaient été de fr. 119.202.09, soit une différence en faveur de 1912, de fr. 82,662,26 ou 70 p. c.

Les recettes du 1er janvier au 31 octobre 1912 ont atteint	fr.	1,681,492.62
contre en 1911		1,144,200.87
En plus-value de	fr.	537,291.75

LE CENTRAL ÉLECTRIQUE DU NORD. — La société publie les recettes du mois de septembre de quelques-unes des entreprises dans lesquelles elle est intéressée.

Si l'Electrique Lille-Tourcoing et le Gaz et Electricité de Roubaix, dont les recettes sont cependant, remarquables, présentent pour le mois de septembre, une légère régression par rapport à l'année dernière qui fut une période d'exposition, il y a lieu de noter que l'Energie Electrique du Nord de la France atteint 232,000 francs, contre 188.670 francs en septembre 1911, soit une augmentation de 43.330 francs ou 22.96 p. c.

L'Energie Electrique du Centre produit 298.675 francs, contre 237.833 francs en septembre 1911, soit une augmentation de 60.842 francs ou 25.58 p. c.

La Compagnie Electrique de la Loire donne 272.647 francs, contre

220,347 francs en septembre 1911, soit une augmentation de 52,300 francs ou 23.73 p. c.

Pour ces trois entreprises, les recettes sont en progression de 156,472 francs, soit de 24.19 p. c.

GAND-TERNEUZEN. — Les créanciers de cette désopilante société se réuniront le 18 janvier 1913 au Palais de justice à Gand pour se prononcer sur la demande de concordat préventif de faillite sollicitée par elle.

NOS CHARBONNAGES ET L'ÉTAT.— Le Ministre des chemins de fer vient de renouveler, pour une période d'un an, le contrat qui le liait aux Charbonnages belges en vue de la fourniture du combustible nécessaire au railway. L'adjudication publique pour ces marchés ne se fera donc plus en 1913.

Le contrat qui intervient impose à l'Etat de nouvelles conditions; les Charbonnages ont obtenu une hausse de fr. 1.50 à la tonne pour toutes les qualités courantes et de 2 francs pour les briquettes.

CHARBONNAGES DE WINTERSLAG. — Cette société a été constituée le 30 novembre 1912. Elle a pour objet l'exploitation des gisements de houille se trouvant dans la concession de Winterslag.

Le fonds social, qui est constitué des apports ci-après décrits, est représenté par 12,000 actions sans désignation de valeur, donnant droit chacune à un douze millième des bénéfices annuels et de l'avoir de la société.

La Société anonyme des charbonnages de Ressaix, Leval, Péronnes, Sainte-Aldegonde et Genck et la Société en commandite par actions Schneider et Cie, de Paris, apportent à la société, chacun en ce qui le concerne:

1. La concession des mines de houille de Winterslag, sis en la commune de Genck, ayant fait partie de la concession de Genck-Sutendael, octroyée par arrêté royal du 3 novembre 1906, modifiée par arrêtés royaux du 31 juillet 1909 et du 20 avril 1912, et dont elle a été détachée par arrêté royal du 23 novembre 1912, comportant l'autorisation d'en faire l'apport à la présente société. Cette concession contient en superficie environ 960 hectares;
2. Des terrains;
3. Les travaux effectués et les constructions et installations faites, à ce jour, appartenant aux apporteurs, sur et dans les concessions et terrains susvisés;
4. Leur concours concernant l'organisation et le fonctionnement de la société, notamment l'engagement de faire souscrire à leur valeur nominale, conformément à un arrangement à conclure avec la société, les obligations, jusqu'à concurrence de 26 millions de francs, créées par les statuts.

LE BORINAGE CENTRAL est en veine de démolitions. Après avoir exécuté feu Nestor, voici qu'il déboulonne, à la manière douce, le conseil d'administration et le collège des commissaires et que des nominations sont prochaines au sein de ces comités.

La société est créancière du chemin de fer de Gand-Terneuzen pour une somme de 40,000 francs pour fournitures de charbon.

BAUME ET MARPENT. — Les actionnaires, réunis le 23 novembre en assemblée extraordinaire, ont décidé de porter le capital de 3 millions à 3,500,000 francs, par l'émission de 2 mille actions de capital de 250 francs. Un droit de préférence à la souscription sera accordé pour un quart aux porteurs des actions de capital existantes et pour un quart aux porteurs des parts de fondateur, dans la proportion du nombre de titres possédés par chacun d'eux. L'autre moitié reste à la disposition du Conseil, mais l'intention de celui-ci est de partager ces titres entre les porteurs d'actions de capital et de parts de fondateur dans la proportion fixée par les statuts en ce qui concerne la répartition des superdividendes, soit 85 p. c. aux actions et 15 p. c. aux parts de fondateur. Le prix d'émission n'est pas encore fixé. Tout dépendra des conditions boursières du moment. En principe, cette émission est fixée aux premiers jours de janvier.

Les actionnaires des **CONSTRUCTIONS ÉLECTRIQUES DE CHARLEROI** se réuniront en assemblée extraordinaire le 17 décembre, à l'effet de se prononcer sur une augmentation de capital, sur la division des actions des diverses catégories et la modification de leur appellation, et sur les rectifications aux statuts qu'appelleront les résolutions prises sur ces objets. Le Conseil proposerait de porter le capital de 10 à 20 millions par la création de 40,000 actions de 250 francs à émettre à 300 francs. Les actions de priorité actuelles seraient divisées en deux titres de 250 francs et les actions ordinaires seraient également morcelées en deux coupures égales.

Le baron Edouard Empain préside aux destinées de cette société dont les administrateurs-délégués sont MM. Eugène Harmant et Georges Theunis.

LA SOCIÉTÉ BELGE DES EXPLOSIFS FAVIER a réuni ses actionnaires à Vilvorde, le 12 de ce mois, en assemblée générale ordinaire, afin d'y voter un dividende de 100 francs par part sociale pour l'exercice 1911-12.

Cette répartition est la même que celle de l'an dernier. Elle intéresse la société-mère « Les Explosifs Favier » dont le titre est recherché.

Les nouvelles des autres filiales de ce trust sont très satisfaisantes.

PÉTROLES DE TUSTANOWICE. — Le produit net de la vente des huiles a atteint, pour la période d'avril à octobre 1912, fr. 65,365.57 tandis que l'exercice d'avril 1911 à mars 1912 (inclus) n'avait donné que fr. 47,519.55.

L'assemblée générale extraordinaire du 23 octobre 1912 a autorisé le Conseil à réduire le capital actuel à 500,000 francs et à le reporter à 1,000,000 par la création de 2,500 actions privilégiées de 200 francs.

La même assemblée a décidé de clôturer dorénavant l'exercice social le 31 décembre au lieu du 31 mars.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20e édition, 1913. Un vol. in-4° de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix : 20 francs.

LES REVUES A LIRE :

La Vie Intellectuelle, mens., 53, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'Art Moderne, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

La Fédération Artistique, hebdom., 8, rue du Grand Duc, Brux.

Le Guide Musical, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

La Plume, hebdomadaire, 48, rue de l'Enseignement, Bruxelles.

La Vie Nationale, mensuelle, 83, avenue de Cortenberg, Bruxelles.

La Société Nouvelle, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

Le Thyrse, mensuel, 104, avenue Montjoie, Uccle.

Wallonia, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

Durendal, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

La Revue Générale, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

Le Florilège, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

La Belgique Française, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'Art a l'Ecole et au Foyer, 165, chaussée de Namur, Louvain.

Le Catholique, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

L'Essor, hebdomadaire, 1, Galerie du Parlement, Bruxelles.

Revue de l'Institut des Hautes Etudes, 35, r. Souveraine, Ixelles.

Flamberge, mens., 72, rue des Capucins, Mons.

La Foi Nouvelle, mens., 2, rue de la Bigorne, Bruxelles.

Exil, mens., 99, avenue Albert, Bruxelles.

La Jeune Wallonie, mens., 67, rue des Glacières, à Marcinelle.

Mercure de France, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'Action Nationale, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

Revue des Français, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.

L'Ame Latine, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

La Phalange, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

Annales Politiques et Littéraires, hebd.,51,r. St-Georges, Paris.

La Balance, (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

Les Bandeaux d'Or, mens., 12, avenue de l'Observatoire, Paris.

La Revue des Lettres, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

Das Literarische Echo, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

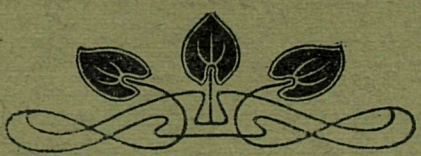
S. I. M., revue mus. mens., 15, r. Soufflot, Paris. (R. Lyr, Boitsfort.)

La Renaissance Contemporaine, bi-mens., 41, rue Monge, Paris.

Les Rubriques Nouvelles, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

La Chronique des Lettres françaises, mens., 9, r. de l'Eperon, Paris.

Zeitschrift für französische Sprache, mens., Leipzig.



Imprimerie Dasset
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.